

en vente par son maître, lorsqu'on lui demanda ce qu'il savait faire, il répondit qu'il savait commander à des hommes libres; je laisse à juger s'il disait vrai: le gouvernement des âmes étant, comme dit saint Grégoire, la science des sciences, parce que la fin du législateur doit être de rendre les hommes vertueux, ce qui n'est autre chose que gouverner des âmes.

CHAPITRE IV.

Des moyens de bien gouverner. Du choix des juges; et avis sur ce sujet.

On peut, pour apprendre à bien gouverner, tirer de l'avantage de la lecture des philosophes qui ont traité de cette matière. Car encore que ce qu'ils ont écrit ne convienne pas en tout à notre religion ni au siècle dans lequel nous vivons, il y a plusieurs choses qui peuvent nous être utiles, quand ce ne serait que d'y apprendre combien la conduite que l'on tient aujourd'hui dans ce qui regarde les affaires publiques est inférieure à celle de ces temps-là, et combien entre ceux qui gouvernent maintenant, il y en a peu qui sachent ce que c'est que de gouverner et ce qu'ils sont obligés de faire pour se bien acquitter de leurs charges, tant la corruption de nos mœurs surpasse celle de ces peuples qui n'étaient éclairés que de la lumière naturelle.

Ceux qui gouvernent ont besoin d'être instruits des lois du royaume et même de celles des autres pays pour augmenter leur capacité, s'ils en ont, et en acquérir, s'ils n'en ont pas.

Les politiques ont aussi remarqué qu'il ne faut pas confier le gouvernement à des jeunes gens, parce que l'expérience nécessaire pour gouverner avec prudence leur manque, et l'Écriture sainte fait voir combien cela est véritable; car Dieu commanda à Moïse de ne choisir pour juges que des vieillards, et le juge que le prophète Daniel vit en songe était âgé et avait les cheveux blancs. Rien n'est plus dangereux, principalement à un juge, que d'être attaché à son propre sens, et il faut préférer dans le gouvernement un homme moins habile, mais sans présomption, à un plus habile qui aurait trop bonne opinion de lui-même, parce que le défaut de ce dernier est sans remède, au lieu que l'autre peut recevoir un grand secours du conseil des sages, et ainsi réussir beaucoup mieux que celui qui n'en prend que de lui-même. Le plus sage de tous les rois l'a dit en ces termes: *Un homme de peu d'esprit est préférable à celui qui se croit sage* (Prov., XXVI, 12). Et l'histoire sainte et les profanes sont pleines d'exemples de personnes qui ont très-bien réussi en prenant conseil, et d'autres qui se sont perdues pour n'avoir suivi que leur propre sens. Si un homme n'est pas tout à fait habile, il doit demander conseil; et le Saint-Esprit a dit aussi par la bouche de Salomon: *Le sage prendra conseil et en deviendra encore plus sage, et celui qui aura de l'intelligence acquerra par ce moyen l'art de gouverner* (Prov., I, 5). Sur quoi il faut remarquer que l'on ne doit prendre conseil que des sages, parce qu'autrement on courrait fortune de tomber dans la même faute que commit le roi Roboam, qui, pour avoir préféré le conseil des jeunes gens à celui des Anciens, perdit presque tout son royaume, n'en ayant conservé que la sixième partie (III Reg., XII).

Un Philosophe dit avec raison que la colère et la précipitation dans les affaires sont entièrement contraires à un bon conseil; c'est pourquoi il importe extrêmement que celui qui commande aux autres et qui ainsi a besoin d'être la lumière qui les conduit, ne s'aveugle pas de colère, parce qu'elle lui dérobe la connaissance de la vérité, quoi-

qu'il se persuade le contraire ; car la colère étant une espèce de fureur qui enivre l'âme, ainsi que le vin enivre le corps, comment ceux qui s'y laissent emporter peuvent-ils juger sainement des choses ? Platon dit que celui qui gouverne la république ne doit point boire de vin ; et il est certain qu'un homme en colère est aussi peu capable de bien agir que s'il était ivre. C'est pourquoi saint Ambroise donna pour pénitence à l'empereur Théodose de faire différer durant trente jours l'exécution de la cruelle sentence qu'il avait prononcée dans la chaleur de sa colère contre la ville de Thessalonique. Et Socrate dit à son esclave : Je vous châtierais comme vous le méritez, si je n'étais point en colère. A combien plus forte raison ceux qui commandent non-seulement à des esclaves, mais à des personnes libres et même qualifiées, doivent-ils retenir leur colère, puisqu'elle peut produire de si dangereux effets et quelquefois même irrémédiables ? Ainsi ils sont obligés de travailler de tout leur pouvoir avec l'assistance de Dieu à déraciner de leur cœur cette violente passion, pour mettre en sa place, au lieu du venin qu'elle y répand, cette douceur qui les peut rendre imitateurs de ce souverain juge qui n'ordonne rien qu'avec une tranquillité d'esprit immuable.

Ceux qui gouvernent doivent aussi extrêmement éviter d'user de paroles rudes et offensantes, car elles nuisent plus qu'elles ne servent ; au lieu que les paroles douces consolent ceux que l'on reprend et que l'on punit. Mais autant qu'un gouverneur doit être doux et modéré dans sa manière de parler, il doit être juste dans ses actions et sévère, s'il en est besoin. Je sais qu'il est fort difficile à un gouverneur d'avoir cette douceur si utile et si souhaitable, parce qu'outre la multitude des différents intérêts de tout un peuple, leur désobéissance, leurs dérèglements, leurs animosités, leurs querelles et, ce qu'ils ne peuvent souffrir, le châtement, sont de si grands sujets de colère à ce gouverneur, qu'il faut, pour ne s'y point laisser emporter, qu'il agisse avec la même circonspection que s'il était monté sur un cheval fougueux et marchait dans un chemin fort étroit, tout environné de précipices ; et il doit veiller encore plus attentivement sur lui-même, s'il est d'un naturel colère et s'est quelquefois laissé emporter à cette passion ; car c'est une grande faute à un homme sage de ne pas profiter de ses fautes. Ainsi il doit fort prendre garde à ne rien faire par colère et sans y avoir bien pensé, afin de se corriger peu à peu d'y avoir manqué, en se servant pour cela des moyens que je viens de dire. Mais après avoir donné assez de temps à délibérer, il doit exécuter promptement ce qu'il aura résolu, la précipitation à se résoudre et la lenteur à exécuter étant également blâmables.

Les affaires qui dépendent de la charge d'un gouverneur sont en si grand nombre, si importantes et si différentes, qu'outre les avis que j'ai proposés pour y agir avec prudence, il me reste encore à parler des plus nécessaires, et il n'y a pas sujet de s'en étonner, si l'on considère la difficulté qu'il y a de gouverner tant d'esprits si différents et dont chacun a besoin que l'on use envers lui d'une conduite particulière. Il faut user de douceur vers les uns, et de rigueur vers les autres ; il faut punir ceux qui pèchent par ignorance ou par faiblesse d'une manière différente de ceux qui pèchent par malice ; il ne faut pas agir de la même sorte dans une faute générale ou presque générale que dans une faute commise par un particulier. Il faut quelquefois dissimuler ce qui mérite châtement pour éviter un plus grand mal, et d'autres fois attendre pour le punir un temps qui y soit plus propre ; il faut, sans être méchant, se faire instruire de la malice des méchants, afin d'empêcher les effets par des moyens dont ils ne puissent se douter. Il faut savoir prévenir les soulèvements et les apaiser lors-

qu'ils arrivent ; et enfin il faut qu'un gouverneur soit capable de tout, et soit tout à tous pour le bien de tous. Or comme dans une telle conduite où il entre tant d'actions particulières, et dans ces actions plusieurs circonstances différentes dont une seule suffit pour obliger à changer de résolution, il est si difficile de parler avec certitude de la manière dont la prudence oblige d'y agir, que les plus sages mêmes sont en cela de différents sentiments. L'histoire nous l'apprend, et nous voyons tous les jours dans les conseils que celui dont l'avis a le mieux réussi, l'a plutôt donné par hasard que par une prudence qui ait des règles certaines. C'est ce qui a fait dire aux philosophes que la variété des circonstances particulières les met au-dessus des règles ; que c'est alors à la prudence d'en juger, et que quelque grande qu'elle soit, elle ne laisse pas de s'y tromper. Ainsi celui qui gouverne a besoin de la lumière d'en haut pour fortifier la sienne et y suppléer. Platon a connu cette vérité et en parle avec tant de certitude, qu'il ne craint pas de dire qu'une république ne sera jamais bien gouvernée et heureuse, si celui qui la gouverne ne s'unit de telle sorte à Dieu, qui est la vérité et la bonté même, qu'il n'agisse que par la lumière qu'il recevra de lui, et selon ses règles et ses lois. Ce grand philosophe donne à ce gouverneur le nom d'homme divin, parce, dit-il, qu'il est plus qu'homme, et qu'ainsi que l'on ne commet à aucun animal la garde des autres animaux à cause qu'il faut avoir une âme raisonnable pour s'en bien acquitter, on ne peut commander à des hommes, si l'on n'a un esprit élevé au-dessus de leur ; et c'est, ajoute-t-il, ce qui lui fait donner à ce gouverneur le nom de divin. En vérité, il y a sujet d'admirer que ce philosophe ait compris une si grande vérité que l'on avait, tant de siècles avant sa naissance, apprise de Dieu. Car nous voyons dans le livre des Nombres, que Moïse se plaignant à lui de lui avoir imposé un aussi grand fardeau que celui de conduire tout le peuple d'Israël qu'il avait retiré de l'Égypte, il lui répondit : *Choisissez entre les Anciens soixante et dix de ceux que vous reconnaissez être les plus capables, afin qu'ils soient comme les maîtres du peuple ; menez-les devant la porte du tabernacle de l'alliance, et je descendrai, vous parlerai et leur donnerai une partie de votre esprit, afin qu'ils vous aident à soutenir un si grand poids que vous auriez trop de peine à porter tout seul* (Nomb., XI). Moïse, ayant exécuté ce commandement, Dieu donna à ces soixante et dix hommes une partie de l'esprit de cet admirable législateur, sans qu'il en souffrit aucune diminution ; et ces personnes, se trouvant ainsi remplies d'un esprit céleste, prophétisèrent et continuèrent toujours à assister Moïse dans le gouvernement de ce peuple. Sur quoi il faut remarquer qu'encore que ce gouvernement ne fût que temporel, ces juges ainsi choisis eurent besoin d'un esprit surnaturel. Ainsi Moïse même, pour bien gouverner ce peuple dans ce qui regardait le temporel, consultait Dieu pour savoir de quelle sorte il punirait les désobéissants à sa loi ; quel chemin il tiendrait pour arriver à la terre qu'il leur avait promise ; quels chefs il choisirait pour envoyer à la guerre, et généralement sur tous les différends qui naissaient parmi ce peuple. Il était néanmoins très-savant dans la politique dont les Egyptiens étaient si instruits ; ce qui montre combien la sagesse humaine est faible même en ce qui ne regarde que les choses temporelles. L'exemple de Josué, ce grand capitaine, le fit bien voir. Car encore qu'il eût été choisi de Dieu, lui et les principaux d'Israël se laissèrent tromper par les Gabaonites. Et afin que nous pussions profiter de cet exemple et avoir recours à Dieu par la connaissance de notre faiblesse, sa bonté n'a pas voulu que nous en ignorassions la cause. Ce fut qu'au lieu d'implorer son assistance pour savoir ce qu'ils devaient faire, ils s'arrêtèrent à des conjectures qui leur paraissaient suffisantes pour se déterminer, et accordèrent ainsi à ce

peuple ce qu'il leur demandait. Salomon, pour ne pas tomber dans une semblable faute, n'eut pas plutôt succédé à David, son père, au royaume d'Israël pour lequel Dieu l'avait choisi, que comparant le poids d'une aussi grande charge avec la faiblesse de l'esprit humain, l'appréhension de ne la pouvoir soutenir, lui fit demander ardemment à Dieu de lui donner la sagesse nécessaire pour bien régner et pour édifier un temple à son honneur, sans quoi il reconnaissait en être entièrement incapable, pour plusieurs raisons que l'Écriture exprime en ces mots dans la Sapience : *Les pensées des hommes sont incertaines et flottantes, et l'on ne saurait faire aucun fondement assuré sur leur prudence (Sap., IX)*. Et afin que personne ne s' imagine d'avoir un esprit qui l'élève au-dessus de ces règles, et qu'il puisse se conduire par lui-même, nous lisons dans le livre des Proverbes, inspirés par le Saint-Esprit à ce même prince : *Celui qui met sa confiance en son cœur est un insensé (Prov., XXVIII, 26)*. Que si l'on dit que la jeunesse de Salomon et ce que peut-être il n'avait pas naturellement l'esprit excellent l'obligeaient d'avoir ainsi recours à Dieu, on trouvera dans son livre de la Sagesse une réponse à cette objection qui comprend généralement tous les hommes. Voici ses paroles : *Quelque habile que puisse être un homme, sa science n'est qu'ignorance, et sa conduite qu'imprudence, si la sagesse de Dieu ne l'assiste (Sap., IX)*. Et ensuite : *Qui sera celui qui pourra pénétrer les conseils de Dieu et connaître sa volonté ? En quoi il paraît que ce plus sage de tous les rois était bien persuadé de ces paroles de David, son père : Le Seigneur sait que les pensées des hommes sont vaines (Psal. XCIII)*. Et afin que ceux qui se croient sages ne s'imaginent point que ces passages de l'Écriture ne les regardent point, mais seulement ceux qui ont peu d'esprit, saint Paul les confond par ces mots : *Le Seigneur connaît les pensées des sages, et sait qu'elles sont vaines (I Cor., III, 20)*. Ce qui montre que David ne prétendait pas parler de la vanité des pensées qui ne regardent que le désir des choses basses, mais des erreurs de l'entendement dans lesquelles tombent ou peuvent tomber tous les sages de quelque condition qu'ils soient, comme il paraît par ces autres paroles de David : *Le Seigneur renverse les desseins des nations, et rend vaines les pensées des peuples (Ps. XXXII, 10)*. Ce qui vient de ce que ces desseins et ces pensées ne sont pas des plantes plantées de la main de Dieu. Car, quant à celles-là, ce grand roi et ce grand prophète dit : *Mais les desseins du Seigneur demeurent éternellement (Ps. XXXII, 11)*.

Ce que ceux qui gouvernent les royaumes et les républiques ne connaissent pas quelle est cette extrême incapacité de l'esprit humain pour se bien acquitter d'une telle charge, et n'ont pas recours à Dieu comme Salomon pour les assister, est cause qu'ils ne reçoivent pas la lumière qui leur est nécessaire, et par conséquent des malheurs que l'on voit arriver dans les États, dont Dieu les reprend et les menace en ces termes par un prophète : *Malheur sur vous, enfants ingrats, qui m'avez abandonné pour faire votre volonté et non pas la mienne, et former des desseins sans savoir si je les approuve (Isaï., XXX, 1)*.

On peut conclure de là que les républiques ne sauraient être bien gouvernées que par ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, parce que de même qu'un beau naturel et une grande inclination à apprendre servent de beaucoup pour acquérir la prudence humaine, il faut, pour acquérir une prudence divine et éloignée de toute présomption, demander à Dieu la lumière nécessaire pour se bien conduire.

Il est important aussi que celui qui est établi en autorité ait quelque connaissance de l'Écriture sainte pour y apprendre de quelle sorte il se doit conduire lui-même, tant parce que cela est nécessaire pour bien

conduire les autres, qu'à cause qu'il y trouvera aussi des préceptes pour bien gouverner. Il y trouvera de plus des exemples de bons princes qu'on doit imiter, et de mauvais princes dont les châtimens impriment de la terreur. C'est pourquoi Dieu commandait que les sacrificateurs missent entre les mains des rois d'Israël le livre de ses lois saintes, afin de leur apprendre que c'était de lui qu'ils tenaient leur couronne, et que pour bien gouverner ils devaient observer ses ordonnances. On pourra particulièrement lire sur ce sujet les livres des Proverbes, de l'Écclésiastique, de la Sagesse et des Rois, quelques endroits des Prophètes qui traitent de cette matière, et le nouveau Testament dont les divines instructions surpassent toutes les autres. Il sera bon d'y ajouter la lecture de la glose ordinaire qui explique quelques passages difficiles, quelques endroits des saints conciles et le Pastoral de saint Grégoire. Car encore que tous ces écrits traitent principalement du gouvernement ecclésiastique, on en peut tirer d'excellents avis pour le gouvernement temporel, comme aussi de ce qui regarde le devoir des évêques, parce qu'excepté l'administration des sacrements, de la parole de Dieu et autres choses spirituelles, il y a un grand rapport entre un évêque et un gouverneur séculier. Que si l'on veut aussi voir quelques traités des saints, non par une curiosité d'apprendre, mais pour en tirer ce qu'il y a de plus utile, on en profitera beaucoup pour soi-même et pour bien gouverner, parce que l'on y verra combien il importe de prendre conseil dans les choses de conséquence, et que les Écritures saintes et les profanes, la raison naturelle et l'expérience, demeurent d'accord qu'il n'y en a point de plus importantes que de bien gouverner les peuples; et qu'ainsi que nous avons dit que, pour acquérir une prudence humaine, il faut prendre les avis des sages, il faut aussi, pour gouverner selon les règles de la prudence divine, consulter ceux à qui il a plu à Dieu de la donner, parce qu'encore que celui qui gouverne doive avoir assez de lumière pour n'être pas réduit à ne pouvoir rien faire sans l'avis des autres, il ne faut pas qu'il s'imagine que cette lumière lui suffise pour se bien conduire dans toutes sortes d'affaires, sans prendre le conseil des sages, puisqu'il n'y a rien de plus contraire à la sagesse qui vient d'en haut qu'une confiance présomptueuse de soi-même, ni une plus grande marque que Dieu nous favorise de cette sagesse que de demeurer dans l'humilité, selon cette parole de l'Écriture : *Où est l'humilité, là est la sagesse* (*Prov.*, XI, 2). Soit donc qu'un gouverneur soit habile ou qu'il ne le soit pas, il doit toujours être bien aise de demander conseil et le recevoir avec plaisir, parce qu'une des conditions que l'apôtre saint Jacques remarque dans la sagesse qui vient du ciel, est de n'être ni présomptueuse, ni téméraire, mais docile et disposée à suivre conseil (*Jac.*, III, 17). David nous en donne l'exemple. Car encore qu'il fût rempli de l'Esprit de Dieu et traitât familièrement avec lui, il se fit accompagner par le prophète Gad et ensuite par le prophète Nathan, afin de prendre leurs avis pour sa propre conduite et pour celle de ses peuples. Saint Augustin dit en parlant de lui-même qu'encore qu'il fût un ancien évêque, il était toujours prêt à recevoir les instructions d'un autre évêque, quand il n'aurait été élevé à cette dignité que depuis un an.

Tout ce que je viens de rapporter se doit entendre des personnes spirituelles dont il est utile de prendre conseil, parce que Dieu les favorise de ses lumières, et qu'ainsi c'est une grande grâce qu'il fait à ceux qui le consultent d'être bien aises de suivre leurs sentiments. Car encore que la bonne vie suffise quelquefois pour obtenir la lumière dont on a besoin pour se bien conduire, selon ces paroles de l'Écriture : *On apprend quelquefois plus de vérités de la bouche d'un homme*.

simple que de sept de ceux que l'on croit avoir une science sublime (Eccl., XXXVII, 18) cela est si rare que l'on ne doit pas y faire grand fondement. Mais on ne saurait trop estimer une science divine qui se trouve jointe à une vie parfaite et à un don de conseil ; ce que l'Écriture explique par ces paroles : *Les sages sont le bonheur du monde* (Sap., VI). Car quelque science que l'on ait et même des choses divines, l'Écriture sainte et les philosophes ne donnent le nom de sages qu'à ceux qui joignent la bonne vie à la science, parce qu'autrement ils sont sujets à tomber et à faire tomber plusieurs autres dans des erreurs d'autant plus périlleuses, que la fausse apparence de leur sagesse fait ajouter plus de foi à ce qu'ils disent. C'est pourquoi le concile de Châlons a ordonné à ceux qui sont établis sur les peuples de prendre conseil des évêques dans les choses importantes et douteuses. L'empereur Justinien ordonna la même chose par un sentiment digne d'un prince fort chrétien. Les rois de Castille en ont aussi usé de la même sorte, et l'un d'eux pria les évêques, assemblés dans un concile à Tolède, de lui donner des règles pour bien conduire son royaume, et ils le firent. Nos rois ont par cette raison encore aujourd'hui des évêques dans leur conseil, ce qui se rapporte à ce que Dieu commanda autrefois, que si les Juges du royaume d'Israël se rencontraient dans des sentiments contraires en des affaires importantes, ils allassent à Jérusalem consulter le grand sacrificateur, et se soumissent à ce qu'il ordonnerait. Sur quoi il faut remarquer que la cause de ce recours que l'on a aux évêques dans les choses douteuses, n'est pas qu'ils soient plus instruits que les autres des lois humaines, mais c'est parce que la communication qu'ils ont avec Dieu, par la méditation et par la prière, leur donne, comme à Moïse, une connaissance que la prudence humaine ne peut acquérir, et si cette lumière leur manque, on peut dire que le principal leur manque.

Il importe extrêmement à un gouverneur d'avoir pour confesseur un homme savant, vertueux, spirituel, très-désintéressé, et qui n'ait point d'autre application que celle-là, puisque, s'il se veut bien acquitter de ce ministère, il n'aura pas trop de temps pour empêcher par ses conseils qu'une personne publique, accablée de tant d'affaires, ne fasse rien contre sa conscience.

CHAPITRE V

Des faux serments. De plusieurs autres abus et des remèdes que l'on y peut apporter.

Il faut en suite de ce que je viens de dire, que celui qui veut se rendre capable de bien gouverner imite le roi Salomon, dans la manière dont il pria Dieu de lui donner la sagesse qui lui était nécessaire pour ce sujet, c'est-à-dire avec une grande ardeur d'obtenir cette grâce, avec une sincère reconnaissance de son incapacité et avec un entier détachement de l'affection des richesses temporelles. Toutes ces circonstances furent si agréables à Dieu, qu'il ne lui accorda pas seulement cette sagesse qu'il lui demandait, mais le combla aussi des richesses qu'il ne lui demandait pas. Car, c'est ainsi qu'il agit d'ordinaire et qu'il a promis d'agir en disant : *Commencez par chercher le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera aussi donné* (Math., VI, 33). Il faut considérer encore dans la prière de ce prince ces paroles si remarquables, que puisque Dieu l'avait choisi pour être roi, il ne craignait point de lui demander la sagesse nécessaire pour bien régner. Car il paraît par ces paroles que ceux qui recherchent les grandes dignités n'ont pas droit de dire à Dieu : Puisque vous nous avez choisis, Seigneur, pour des charges si importantes, donnez-nous, s'il vous plaît, la sagesse nécessaire pour les bien exercer. Car il n'aura pas sujet de

leur faire cette grâce, lorsqu'ils s'y seroient introduits eux-mêmes, ainsi qu'il l'a déclaré par un prophète en disant : *Ils ont régné; mais ce n'est pas moi qui les ai fait monter sur le trône. Ils se sont mis la couronne sur la tête sans que je l'ai su* (Osée, VIII), c'est-à-dire sans ma participation. Ces misérables règnent en apparence et sont honorés des hommes; mais ils sont déshonorés devant Dieu. Ce ne sont pas de véritables pasteurs des peuples établis de Dieu pour les conduire, mais des voleurs qui entrent dans la bergerie pour dissiper le troupeau. Ce sont des gens égarés qui marchent à travers des précipices durant les ténèbres de la nuit, qui, après diverses chutes se trouvent ensevelis pour jamais dans des ténèbres éternelles.

L'un des premiers désordres, qui se commettent dans le public, est de voir combien Notre-Seigneur est offensé par les faux serments, soit en assurant une chose contre sa conscience, ou en contrevenant à ce que l'on a solennellement promis; et ce péché ne se commet en rien tant qu'en ce qui en devrait être le plus éloigné, qui est la justice et ce qui en dépend. Les dépositaires des actes publics sont ceux qui s'y laissent le plus hardiment aller. Car ils jurent tous de garder un secret que presque nul d'eux ne garde. Je sais qu'il serait juste d'augmenter leurs droits, puisque les dépenses sont augmentées; mais cela ne les excusé pas de violer ainsi leurs serments et, par conséquent, d'offenser Dieu qui veut qu'on le garde. Pour savoir combien de parjures se commettent en cette sorte, il faudrait compter les contrats, les testaments et les autres actes publics qui se passent en cette ville. A quoi ajoutant ce qui se fait de même dans tous les autres lieux du royaume, le nombre s'en trouverait si grand que l'on ne saurait être chrétien, sans en avoir de l'horreur et sans trembler d'appréhension que Dieu n'en fasse de terribles châtimens. Car quelle apparence qu'il ne punisse pas tant de parjures, puisqu'il fut si irrité contre Saül de n'avoir pas observé celui que Josué avait fait aux Gabaonites quoiqu'ils l'eussent trompé (*Josué*, IX), que ne se contentant pas que pour punition de ce péché, il ne plût point durant trois ans dans son royaume, sa colère ne s'apaisa qu'après que, pour satisfaire ce peuple, l'on eut fait mourir sept des petits-fils de ce prince (*II Rois*, XXI)? Je suis persuadé que ces parjures sont l'une des causes du châtiment que Dieu exerce maintenant contre nous tant dans le temporel que le spirituel. Saint Jérôme est d'un semblable sentiment et se fonde sur ce passage de l'Écriture : *Un homme qui jure beaucoup se rend si coupable que sa maison en éprouvera toujours le châtiment* (*Eccl.*, XXIII). A combien plus forte raison donc seront punis ceux qui commettent beaucoup de parjures? Et la même chose est confirmée par le prophète Zacharie et par divers autres endroits de l'Écriture. Je sais que l'on dira que l'on a supplié le roi de faire augmenter les droits de ces personnes, afin d'empêcher un tel désordre, et que l'on a répondu que quand on les augmenterait cela n'y remédierait pas. Mais au moins l'on ôterait à ces gens tout prétexte de s'excuser; au lieu que jusqu'à ce que sa majesté y ait pourvu, ils se parjurent sans avoir dessein de s'en corriger, et commettent ainsi un péché mortel si grand qu'ils ne peuvent, selon l'opinion de plusieurs personnes doctes, assemblées pour ce sujet par monseigneur l'évêque de Cordoue, en être absous dans le sacrement de la pénitence, parce qu'ils ne font pas seulement de faux serments, mais exigent tant des parties que quelque grande que fût la taxe que sa majesté ordonnerait, elle n'approcherait pas à beaucoup près de ce qu'ils prennent, soit qu'ils demandent plus qu'il ne leur appartient, ou qu'on le leur donne sans qu'ils le demandent, quoique l'un et l'autre leur soient défendus par les lois du royaume. A quoi il faut ajouter qu'il se trouve peu de personnes qui leur donnent volontairement plus

qu'il ne leur est dû, et ils ne le font que parce qu'autrement ils différeraient à leur délivrer leurs expéditions.

Les juges sont obligés de remédier à cet abus, tant à cause du préjudice que le public en reçoit, que parce que les lois veulent qu'on le punisse. Et ces juges ne sauraient s'excuser devant Dieu d'y avoir manqué sous prétexte que l'on n'accuse pas devant eux ceux qui le commettent, puisqu'ils savent qu'à moins que l'on y soit porté par quelque animosité particulière contre ces personnes, on ne s'en met point en peine, soit par la crainte de les fâcher à cause qu'ils peuvent nuire, soit parce que l'on aime mieux se taire que de se mettre dans cet embarras. Vous êtes donc obligé, monseigneur, de remédier à un si grand désordre. Et, ayant autant de prudence et de zèle qu'il a plu à Dieu de vous en donner, il vous sera facile d'en venir à bout. Car, comme c'est une chose ordinaire à ces personnes d'exiger de toutes les expéditions qu'ils font plus qu'il ne leur appartient, ceux qui ont eu affaire à eux et qui sont en si grand nombre peuvent en rendre témoignage. A quoi, si l'on répond que ce ne seraient que des dépositions particulières qui ne suffiraient pas pour donner lieu à une condamnation, il serait aisé de remédier à cet inconvénient en faisant que ceux qui iront retirer ces expéditions se fassent accompagner sous divers prétextes de quelques-uns, dont ceux qui méritent ce châtement ne se pourraient défier. Car l'on trouverait ainsi assez de témoins pour donner lieu à une condamnation judiciaire et empêcher l'offense de Dieu et le préjudice du public, dont l'un doit causer encore beaucoup plus de douleur que l'autre. Si ces personnes ne faisaient point serment de ne prendre que ce qui leur est ordonné, le mal serait moindre, parce que leur péché ne regarderait que le prochain, au lieu qu'il regarde aussi Dieu par le violement de leur serment. On observe sur cela un très-bon ordre dans les terres du marquis de Priego. Car il y a des hommes particulièrement établis pour taxer toutes les expéditions selon leur conscience. Le juge y assiste même quelquefois avec eux, et ainsi, il ne s'y commet point d'abus. Dieu veuille, s'il lui plaît, Monseigneur, vous éclairer de ses lumières pour bannir de votre gouvernement de si grands péchés; et il vous ferait une double grâce si vous pouviez procurer que le roi les abolit dans tout le royaume.

Les sergents de la campagne et les garde-bois n'observent pas leur serment plus religieusement que les autres; et il est vrai que les salaires qui leur sont attribués ne leur suffisent pas pour vivre. C'est pourquoi je désirerais que l'on n'exigeât point de serment de ceux que l'on n'a pas sujet de croire qui l'observent. Il y a encore en cela une autre chose fort fâcheuse, c'est que lorsque l'on fait une plainte pour quelques dégâts faits dans les bois, on exige le serment de l'accusateur et celui de l'accusé; ce qui arrive souvent pour moins de la valeur de cinq sous, et l'on juge en faveur du dénonciateur sans s'arrêter au serment de l'accusé qui ne lui sert ainsi qu'à offenser Dieu. Il serait facile, si on le voulait, de vérifier les malversations de ces garde-bois qui laissent pour de l'argent entrer le bétail dans les lieux défendus, sans qu'il fût besoin pour cela d'exiger des serments.

Les échevins et les autres officiers des villes observent aussi fort mal le serment qu'ils font de garder le secret. Il faudrait leur faire représenter de temps en temps par quelques personnes de piété quel est le péché qu'ils commettent. Vous ne sauriez trop demander à Dieu de vous faire la grâce d'abolir ces abus dans l'étendue de votre gouvernement. Comme vous le voyez de plus près que moi, vous pourrez mieux juger des moyens d'y remédier. Il sera bon que vous défendiez expressément à vos officiers de contrevenir jamais à leur serment, tant pour ce qui regarde les droits qui leur appartiennent qu'en tout le

reste de leurs charges, puisque vous savez que, selon même les lois humaines, on impute aux supérieurs les fautes des inférieurs, et qu'ainsi rien ne vous peut exempter de prendre tous les soins qui dépendent de vous. Vous recommanderez aussi, s'il vous plaît, particulièrement à ces officiers d'éviter autant qu'ils le pourront d'exiger des serments, principalement lorsqu'il y a sujet de croire que l'on se parjurera; et il n'est jamais plus juste d'en prendre que quand ce n'est pas à la réquisition des parties, mais que le juge s'y croit obligé par le devoir de sa charge.

Vous devez aussi prendre soin de vous enquérir de quelle sorte ceux qui sont reçus maîtres dans les métiers, observent le serment qu'ils font avec d'autant plus de facilité, qu'ils se soucient peu de l'accomplir.

La première chose que fait un juge est de prendre le serment de l'accusé pour lui faire promettre de dire la vérité. Et, comme l'on a si peu de crainte de Dieu, que pour cinq sous l'on commettrait un parjure, on peut juger quelle foi on doit ajouter à des personnes de cette sorte dans des affaires criminelles. Saint Paul dit que *le serment doit faire finir toutes les contestations* (Héb., VI). Ainsi, ces juges commencent par où ils devraient finir; et ces serments au lieu de faire cesser les contestations ne servent qu'à faire commettre des péchés mortels. Ils comptent pour si peu d'exiger des serments qu'encore qu'avant que de condamner un homme à la question, ils lui donnent copie des faits dont on l'accuse, et des indices, et des présomptions qui donnent sujet de croire qu'il en est coupable, ils ne font rien de semblable lorsqu'ils font prêter le serment. Je n'en sais point d'autre raison, sinon qu'ils considèrent davantage les douleurs que souffre le corps que les péchés qui tuent l'âme. Je sais bien que c'est l'usage; mais j'ai cru vous devoir représenter cet abus, afin que vous fassiez tout ce qui pourra dépendre de vous pour empêcher que l'on ne méprise le nom de Dieu, comme il y a tant de sujet de croire que l'on fait dans la plupart des serments.

Vous devez aussi faire faire une recherche exacte et une punition exemplaire des faux témoins, puisque la grandeur de ce péché, et ce qu'il est si ordinaire demande cela de vous. J'ai entendu dire à des personnes dignes de foi qu'il y a des juges qui font payer l'amende à ceux qui jurent devant eux sans nécessité. Cela me paraît louable; et si l'on ne peut tirer de l'argent de ces personnes, il faut au moins les reprendre très-sévèrement.

Vous n'ignorez pas, Monseigneur, le peu de soin que l'on prend dans les écoles de l'éducation des enfants, quoiqu'il n'y ait rien que l'on ne dût faire pour les bien élever, puisque les habitudes qu'ils forment à cet âge sont comme le fondement de tout le reste de leur vie. Vous devez donc, ce me semble, avoir un grand soin de leur faire donner des maîtres qui soient de bonnes mœurs, quand ce devrait être aux dépens de la ville, et de procurer que des personnes de piété représentent à ces maîtres combien il importe au public qu'ils s'acquittent bien de cette charge, puisque ces enfants seront un jour les membres dont le corps de la ville sera composé, et qu'eux seront récompensés ou punis de Dieu selon qu'ils les auront bien ou mal instruits. Sur quoi, je ne doute point que vous ne lui fassiez un service agréable, si vous vouliez quelquefois prendre vous-même la peine de parler à ces maîtres pour leur recommander leur devoir, et témoigner de leur en savoir gré s'ils s'en acquittent bien. Vous ne trouverez pas cela indigne de vous quand vous considèrerez qu'un Dieu a bien voulu s'abaisser jusqu'à descendre du ciel pour nous instruire; qu'il a lavé les pieds à ses disciples, et que son dessein n'a pas été seulement de nous porter à admirer son humi-

lité, mais de nous obliger à l'imiter de quelque condition que nous soyons.

Il faut aussi prendre soin de faire instruire ces enfants de la doctrine chrétienne, et qu'une fois ou deux la semaine, quelque bon père leur parle sur des sujets de piété selon qu'ils en seront capables, et qu'on leur commande, s'ils entendent quelqu'un d'eux jurer ou dire des paroles deshonnêtes, ou faire des fautes semblables, d'en avertir le maître afin qu'il l'en châtie.

Je désirerais encore une chose que je doute pouvoir s'exécuter dans une si grande ville; mais il ne peut y avoir de péril à la proposer. Plusieurs enfants de dix ou douze ans, au lieu d'entendre la messe les dimanches et les fêtes, comme ils y sont obligés, ils s'amusement, durant qu'elle se dit, à jouer ou à des divertissements encore pires; et c'est une chose digne de larmes de voir commettre si publiquement tant de péchés mortels et s'accoutumer d'en commettre plusieurs autres à l'avenir par leur indévotion pour cet auguste sacrifice. Que si l'on s'en rapportait à leurs pères pour les y mener, ils n'en tiendraient pas grand compte; et quand ils y seraient disposés, ce serait dans des églises pleines de personnes plus âgées qui se tiendraient importunées de ce grand nombre d'enfants. Ainsi, il vaudrait beaucoup mieux choisir pour ce sujet quelque église particulière, ou celle de quelque hôpital peu fréquentée où les maîtres de ces enfants les mèneraient les dimanches et les fêtes entendre la messe de quelque bon prêtre choisi pour cela, qui leur ferait une exhortation accompagnée de quelques exemples, pour les instruire dans les bonnes mœurs et de la manière dont on doit prier Dieu et entendre la messe. Il faudrait aussi que quelqu'un eût ordre de rassembler et mener dans cette église ceux de ces enfants qui, au lieu d'y aller, s'amuseraient dans les rues, et recommander à leurs parents de les y envoyer pour satisfaire au commandement de Dieu, ainsi qu'aux autres jours de la semaine ils les envoient à l'école pour leur apprendre à lire et à écrire. La recommandation de l'évêque serait aussi fort nécessaire; et il faut tâcher de l'avoir. On ne saurait trop dire combien il importe de commencer dès ce jeune âge à jeter des semences de vertu dans ces esprits. Aristote l'a bien reconnu, quoiqu'il ne fût pas éclairé de la lumière de la foi, et il n'y a point de soin que l'on ne doive prendre pour réussir dans un dessein si louable. On peut dire la même chose touchant la maison où l'on instruit les enfants trouvés, et je n'aurais que trop de sujet de m'étendre davantage; mais cela suffit: et je remets le reste à votre prudence et à votre zèle.

Quant aux femmes de mauvaise vie, je crois que l'on ne devrait point leur permettre d'avoir des maisons où il soit libre d'aller, parce que cela ne peut produire que de très-mauvais effets; et je pense que l'on ne devrait non plus permettre à de telles femmes de se montrer aux portes et aux fenêtres de leurs logis pour donner de l'amour à ceux qui les y voient, selon ce qu'il est dit dans les Proverbes: *Elles sont assises à leurs portes pour voir ceux qui passent, et leur effronterie va quelquefois jusqu'à ne se contenter pas de se montrer, mais d'y ajouter les paroles et les signes pour les convier à les venir trouver* (Prov. IX, 14). Ce n'est que trop que l'on sache qu'il y ait de telles maisons, sans que ces femmes se mettent en un lieu où elles puissent être vues ou entendues. Celui qui prend le nom de leur père et de leur patron me paraît faire un personnage très-odieux et très-condamnable. Car il les produit, et leur prête de l'argent à plus haut prix que l'ordonnance du roi ne porte, ce qui empêche souvent la conversion de ces misérables créatures. Je sais qu'il allègue pour raison la cherté du loyer des maisons publiques où il les tient; et cette excuse ressemble à celle de ceux

qui disent qu'ayant affermé chèrement les greffes des seigneurs, ils ne pourraient vivre, s'ils se contentaient des droits qui leur appartiennent légitimement, faisant ainsi tomber sur ces seigneurs ces reproches du prophète : *Vos seigneurs sont des infidèles et des compagnons de voleurs (Isaïe, I)*; ce qui se trouve véritable, puisque les seigneurs et les greffiers font ensemble comme un partage : les uns volant ce que les autres leur donnent moyen de voler. Il faudrait donc choisir un homme craignant Dieu pour avoir l'œil à ce qui se passe touchant ces femmes, sans pouvoir prétendre davantage que les gages qu'on lui donnerait; ce moyen remédierait à beaucoup d'inconvénients, et ferait même que l'on saurait qui sont ces gens perdus qui les fréquentent : ce qu'il importe d'apprendre.

CHAPITRE VI.

Divers avis touchant plusieurs autres désordres.

Il est aussi du devoir d'un bon gouverneur de prendre soin des prisons, afin que l'on n'y retienne pas trop longtemps les prisonniers; de faire établir un procureur pour les pauvres, et d'empêcher qu'il y ait dans les hôtelleries et les cabarets des femmes de mauvaise vie.

Quelques-uns des vingt-quatre conseillers de la ville sont si longs à donner leurs avis qu'ils causent le retardement de plusieurs affaires; et il serait bon de les obliger à réduire ces avis à sept ou huit lignes.

Il faudrait obliger les femmes de mauvaise vie de demeurer en quelque quartier séparé sans se mêler avec les honnêtes femmes, et de ne point paraître en public bien accompagnées et parées, ce qui peut être un sujet de tentation pour d'honnêtes filles qui se trouveraient dans la nécessité. On m'a dit que dans la cour on oblige celles qui sont en mauvaise réputation à porter une certaine marque; et il serait bon, ce me semble, d'en user de même en cette ville.

Comme les hommes et les femmes vont ensemble dans les jubilés, et que cela donne occasion à quelques désordres, il serait à propos qu'ils y allassent en des jours différents.

Les courses des laureaux de la sorte qu'elles se font, sont un si grand mal, que plusieurs docteurs croient que ceux qui les ordonnent ou qui les permettent commettent un péché mortel, si ce n'est qu'elles se fissent d'une telle manière qu'il n'y eût point sujet de craindre les accidents qui en arrivent d'ordinaire. Ainsi, vous êtes obligé, Monseigneur, de faire tout ce qui dépend de vous pour y apporter du remède, et si vous ne le pouvez, vous aurez au moins déchargé votre conscience.

Il importe beaucoup de remédier à un grand abus qui se commet dans les bourgs et dans les villages. C'est que les tabellions envoient à des notaires de la ville des informations des différends arrivés entre les habitants de ces lieux, quoique ce ne fût que pour de légers sujets et qu'ils fussent déjà terminés. Ensuite de quoi un sergent vient faire un tel ravage chez ces pauvres gens, qu'il leur fait vendre leur bétail et leurs meubles. Cela est si vrai, que je sais un village d'où plusieurs habitants ont été contraints de se retirer pour cette seule cause. Vous pourrez faire informer particulièrement d'un si grand désordre.

Il sera bon, dans les visites qui se font dans les bourgs et dans les villages, de se faire représenter les réglemens que l'on y observe, afin d'y ajouter ou diminuer ce que l'on jugera à propos par l'avis de personnes sages, et d'avertir ceux qui y travailleront de n'ordonner pas de plus grandes peines que celles auxquelles la loi de Dieu et la raison obligent de condamner les coupables.

Comme il y a plusieurs désordres auxquels il est besoin de remédier

et que les magistrats, quelque vigilants qu'ils soient, ne peuvent savoir, je crois qu'il serait important, aussi bien dans la ville que dans la campagne, d'exhorter des personnes craignant Dieu d'en donner avis, si ce n'était des choses si secrètes, qu'on ne pût en conscience les révéler, et que vous prissiez, Monseigneur, la peine d'y pourvoir selon l'esprit de l'Evangile plutôt comme père que comme juge, par vous-même ou par d'autres. En quoi je ne vois point de moyen qui me paraisse meilleur que de faire que ces personnes en qui vous vous confieriez, vous fissent savoir par votre confesseur ce qu'elles auraient appris, parce que cette voie serait plus facile et plus secrète.

Je ne vous parle point du luxe de cette ville dans les habits, parce qu'encore qu'il soit fort désavantageux au public, je ne sais si vous pourriez mieux faire pour y remédier que ce qui est porté par les ordonnances. Il est tel que l'on a vu un serrurier vêtu de soie cramoisie : et l'on y voit encore des orfèvres qui, travaillant de leur métier, portent des pourpoints de tafetas et des hauts de chausses de velours. On m'a dit aussi qu'il y a des cabaretiers vêtus des mêmes étoffes, quoiqu'il n'y ait pas longtemps que les plus grands seigneurs et le roi même n'étaient pas plus richement habillés.

Je ne vous parle point du bon exemple que vous et vos officiers êtes obligés de donner au public tant en la fréquentation des sacrements qu'en tout le reste, parce que je crois que vous n'oubliez rien pour vous en bien acquitter ; je me contenterai de vous recommander le respect dû à l'Eglise et aux ecclésiastiques, sans considérer que nous ne méritons pas par nous-mêmes que l'on nous fasse tant d'honneur, mais regardant en nos personnes Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui veut que l'on respecte tout ce qui a rapport à lui.

LETTRE DEUXIÈME.

A UN SEIGNEUR.

Il lui parle de la connaissance de Dieu et de soi-même, et de quelle sorte il se doit conduire avec ses vassaux.

Monseigneur,

La paix de Jésus-Christ soit avec vous. Saint Augustin demandait deux choses à Dieu : l'une de se connaître lui-même, et l'autre de le connaître. Nous devons tous faire la même prière, puisque nous ne saurions sans cela espérer d'être sauvés. Le temple bâti par Salomon était composé de deux parties toutes deux saintes ; et quoique l'intérieure le fût davantage, on ne pouvait y entrer sans passer par l'extérieure : cette partie extérieure est la connaissance de nous-mêmes ; et elle est sainte, parce que nous ne saurions que par elle arriver à la connaissance de Dieu, qui est cette partie intérieure nommée le saint des saints d'où il écoute nos prières, remédie à nos besoins, et nous permet de désaltérer notre soif dans la source éternelle de la vie que saint Jean nous apprend consister à le connaître et son Fils unique qu'il a envoyé (*Jean*, XVII, 3).

Quelque élevée que soit cette connaissance de Dieu, nous ne saurions l'acquérir que par cette connaissance de nous-mêmes qui paraît être si basse ; car on ne peut sans péril porter ses regards vers lui, si auparavant on ne se regarde soi-même, ni entreprendre de voler si haut, sans avoir pour contre-poids cette connaissance qui nous donne le sentiment que nous devons avoir de notre bassesse.

L'une des plus grandes grâces de Dieu et des plus grandes joies que les disciples de Notre-Seigneur aient reçues en ce monde, fut quand ils le

virent monter au ciel le jour de son ascension, parce qu'encore qu'ils ne pussent sans douleur se trouver privés de sa présence, ce leur fut une extrême consolation de voir le chemin qu'il tenait pour entrer dans son royaume et par lequel ils le devaient suivre. Mais quel commandement leur fit-il alors ? Ce ne fut pas d'avoir toujours les yeux élevés vers le ciel, quoiqu'il parût y en avoir assez de sujet. Au contraire, les anges leur demandèrent pourquoi ils s'arrêtaient à le regarder : ce qui nous apprend qu'encore qu'il n'y ait rien de plus agréable que d'arrêter ses yeux sur Dieu, nous ne devons pas laisser de les tourner vers nous pour nous considérer nous-mêmes, et cela pour deux raisons : l'une, parce que l'extrême respect que nous devons à Dieu ne nous permet de le regarder qu'avec une grande confusion, comme étant indignes d'une telle vue ; et l'autre parce que nous n'avons pas plutôt perdu l'attention que nous devons avoir sur nous-mêmes, que nous oublions nos fautes, perdons cette crainte salutaire qui nous sert de contre-poids dans nos actions, et nous égarons de même qu'un vaisseau qui, perdant avec ses ancres le poids dont on le charge à dessein, va flottant au gré de la tempête jusqu'à ce qu'il fasse naufrage.

Ainsi je n'ai jamais vu personne que l'on pût croire être en sûreté de conscience, s'il ne s'appliquait à la connaissance de soi-même, parce qu'un édifice ne peut être stable s'il n'est bâti sur un ferme fondement, ce qui fait que l'on ne saurait mieux employer le temps qu'à travailler à acquérir cette connaissance de soi-même, et, après s'être bien examiné, se corriger de ses défauts ; car qu'est-ce qu'un homme qui ne se connaît pas et n'examine pas sa conscience, sinon un aveugle, un enfant si mal élevé que, faute d'avoir été châtié, il est devenu incorrigible, et enfin un homme qui n'est rien moins qu'homme ? Quand ceux qui sont dans un état si déplorable ne manqueraient pas de lumière en d'autres choses, comment pourraient-ils se bien conduire, puisqu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes ? Mais autant qu'ils sont négligents en ce qui les regarde et leur importe de tout, autant ils ont les yeux ouverts sur les actions des autres et sont attentifs à remarquer jusqu'à leurs moindres défauts : ils les exagèrent autant qu'ils peuvent et oublient les leurs propres, parce que, regardant sans cesse ceux d'autrui et les regardant de près, ils leur paraissent beaucoup plus grands que les leurs, qui leur semblent petits quoiqu'ils soient grands, à cause qu'ils ne les regardent que de loin et rarement. Ainsi ils sont de très-sévères censeurs, parce que ne connaissant point leur propre faiblesse, ils n'ont point de compassion de celle des autres ; mais je n'ai jamais vu aucun de ceux qui travaillent à se connaître eux-mêmes qui ne supporte facilement les défauts d'autrui, et mépriser ceux qui tombent est une marque que l'on ignore ses propres chutes.

Le moyen de sortir d'un si dangereux aveuglement est de considérer avec un extrême soin quels nous sommes, parce que nous nous trouverons alors si misérables que nous aurons recours à la miséricorde de Jésus-Christ ; car encore qu'il soit le Sauveur et veuille bien en prendre le nom, il ne l'est que de ceux qui connaissent les péchés dont ils sont coupables, qui en gémissent et qui n'oublient rien de tout ce qui peut dépendre d'eux pour en obtenir le pardon par l'usage des sacrements qu'il a établis dans son Eglise.

Quoique l'Écriture sainte et les saints nous aient donné tant d'instructions touchant la connaissance de nous-mêmes, nous ne saurions nous bien examiner sur ce sujet sans être épouvantés du nombre innombrable de nos imperfections ; car qui est celui qui n'a point commis de fautes dans ce qu'il croyait avoir le mieux fait ? Qui est celui qui, après avoir obtenu ce qu'il avait recherché avec tant d'ardeur dans la créance qu'il lui serait très-avantageux, ne trouve pas qu'il lui est fort

dommageable? Et enfin qui est celui qui pourra se flatter de savoir quelque chose, après avoir éprouvé tant de fois qu'il n'y a point d'ignorance égale à la sienne, puis, comme le dit saint Paul, que nous ne savons pas seulement ce que nous devons demander à Dieu, tant nous connaissons peu ce qui nous est propre? Il n'en faut point de meilleure preuve que l'exemple de ce grand Apôtre, lorsque, demandant à Dieu, comme une chose qu'il croyait lui devoir être avantageuse, de le délivrer d'une tentation dont il était tourmenté, il lui fit connaître qu'il ne savait ce qu'il demandait (II Cor., XII, 9). Pouvons-nous après cela nous trop défier de nos sentiments et de nos désirs, puisqu'un tel saint et tout rempli de l'Esprit de Dieu lui demandait ce qui ne lui était pas utile et que nulle ignorance ne saurait être plus grande que de se tromper sans cesse dans une chose si importante?

Ainsi, pour peu qu'il plaise à Dieu de nous éclairer de sa lumière, nous admirerons jusqu'où va notre imprudence de nous précipiter aveuglément dans ce que nous devrions le plus fuir; car à qui n'est-il pas arrivé diverses fois d'avoir agi tout au contraire des bonnes résolutions qu'il avait faites, et de s'être trouvé sans force dans ce qu'il croyait être le plus fort? Nous pleurons nos péchés avec dessein de travailler à n'y plus tomber; et si lorsque nos yeux sont encore tout trempés de nos larmes, il s'offre une occasion de les commettre, une nouvelle chute nous donne un nouveau sujet de pleurer. Nous recevons le corps de Notre-Seigneur avec confusion de nous être rendus, par nos péchés, indignes d'une telle grâce; et il arrive quelquefois que lorsque nous ne faisons presque que de le recevoir dans notre cœur, nous l'en chassons par quelque nouveau péché. Quel roseau agité des vents peut égaler notre inconstance? Nous passons en un moment de la joie à la tristesse, de la dévotion à la tiédeur, des pensées du ciel à celles de la terre, de l'amour à la haine et de cette haine à ce même amour qui l'avait précédée. Un caméléon est-il plus changeant que le cœur de l'homme, puisqu'il est capable de tant de diverses passions et de divers mouvements? Ce que Job a dit de lui, qu'il ne demeure jamais dans un même état, est véritable (Job., XIV) : on peut le comparer à du vent et à de la poussière; et n'y aurait-il pas de la folie à chercher quelque stabilité et quelque repos dans ce qui n'est que du vent et de la poussière? Si l'on pouvait voir combien, dans un même jour, il arrive de divers mouvements dans le cœur de l'homme et de diverses imaginations dans son esprit, je ne doute point que l'on n'en fût épouvanté. Toute sa vie n'est que changement et que faiblesse, et l'on peut dire de lui ces paroles de l'Écriture: *L'insensé est changeant comme la lune* (Éccl., XXVII). Quel remède peut-on apporter à un si grand mal? Je n'en sais point d'autre que de nous considérer comme des lunatiques et de nous adresser à Jésus-Christ pour nous guérir, ainsi que nous voyons dans l'Évangile qu'il guérit celui qui était en cet état; car il marque que le démon qui le tourmentait le jetait tantôt dans le feu et tantôt dans l'eau; et il nous arrive de même de tomber quelquefois dans le feu de l'avarice, de la colère et de la concupiscence, et d'autres fois dans l'eau des impuretés, de la négligence et de la malice. Et si nous considérons combien nous sommes redevables à la justice de Dieu à cause des fautes de notre vie passée et du peu de soin que nous avons de nous en corriger, nous pourrions dire avec vérité comme David : *Les douleurs de la mort m'avaient assiégé, et les maux qui mènent aux enfers remplissaient déjà mon âme de tristesse et de frayeur* (Ps. CXIV, 3). O péril d'être précipité dans l'enfer, que tu es effroyable! et comment peut-on n'ouvrir pas les yeux pour s'empêcher de tomber dans cet abîme où des plaisirs qui n'ont duré qu'un moment seront changés en des peines éternelles? N'est-ce pas avoir perdu le sens que de demeurer dans une telle stupidité, et ne sont-ce

pas de véritables signes de mort que de ne faire aucune action de vie ? Nos péchés sont en très-grand nombre ; notre faiblesse est extrême ; nos ennemis ne sont pas moins artificieux qu'ils sont puissants et animés contre nous, et il ne s'agit de rien moins que de perdre ou de gagner Dieu pour toujours. Est-il possible que nous nous croyions en sûreté au milieu de tant de périls, que nous ne sentions point la douleur de tant de plaies, et que nous ne travaillions point pour tâcher à les guérir avant que la nuit étant venue, la porte de la miséricorde de Dieu nous soit fermée, et que lorsque nous prions qu'on nous l'ouvre, on nous réponde que l'on ne sait qui nous sommes ? Connaissions-nous donc nous-mêmes, et Dieu nous connaîtra. Jugeons-nous et condamnons-nous, et il nous absoudra : apprenons par nos propres maux d'avoir compassion de ceux de notre prochain, selon ce que l'Écriture dit. *Vous pouvez apprendre par ce qui se passe dans vous-même ce qui se passe dans les autres (Ecc., XXXI).*

Ainsi quand nous tombons dans quelque faiblesse, nous devons penser que la même chose peut arriver à notre prochain, et la lui pardonner comme nous voulons que l'on nous pardonne ; et quand les personnes qui sont élevées au-dessus de nous nous traitent durement, et que cela nous fait de la peine, représentons-nous qu'il en arrive de même à notre égard à ceux qui nous sont inférieurs. Si nous désirons que l'on nous console quand nous sommes tristes ; les autres désirent aussi que nous les consolions dans leurs peines. Si une parole fâcheuse que l'on nous dit est si sensible qu'elle nous fait répondre, lorsque l'on nous en reprend, que nous sommes de chair, et non pas de bronze ; les autres nous peuvent dire la même chose dans une semblable rencontre, et si nous désirerions que les autres se corrigéassent de leurs défauts, parce qu'ils nous troublent et nous sont une occasion de péché, ils peuvent avoir le même désir à notre égard.

Puisqu'étant tous formés d'une même pâte, nous ne sommes qu'un, il n'y a point de meilleure règle pour bien agir envers notre prochain que de bien considérer ce qui se passe dans nous-mêmes, et celui qui se conduira envers lui avec cette charité, se peut assurer d'arriver à la connaissance de Jésus-Christ et d'obtenir de lui le pardon de ses péchés, parce que ceux qui seront miséricorde la recevront (*Matth., V*) ; et qu'au contraire l'Écriture dit que Dieu n'écouterait point les demandes de ceux qui ferment l'oreille aux prières des pauvres (*Prov., XXI*) : or, il n'y a personne qui ne soit pauvre, parce qu'il n'y a personne à qui quelque chose ne manque. Gardons-nous donc d'être insensibles aux besoins d'autrui si nous ne voulons que Dieu le soit aussi à nos besoins, ni de croire qu'il nous mesure d'une autre mesure que de celle dont nous mesurerons les autres (*Matth., VII*). Pour obtenir le pardon, il faut pardonner ; pour obtenir des grâces, il faut en faire ; pour ne recevoir point d'injures, il ne faut fâcher personne ; et pour gagner l'affection de tout le monde, il faut être charitable ; car l'on ne saurait s'imaginer sans folie que Dieu fasse produire des raisins aux épines que nous aurons semées par la manière dont nous aurons vécu avec notre prochain.

Le manque de faire attention à ces vérités est cause que plusieurs ne sont pas traités favorablement de Dieu et se plaignent de ce qu'encore qu'il prenne le nom de miséricordieux et nous convie de recourir à sa bonté, au lieu de les soulager dans leurs peines, il leur en envoie d'extérieures et d'intérieures ; mais ils ne s'en doivent prendre qu'à eux-mêmes, parce que, s'ils eussent obéi à cette loi de l'Évangile, qui les obligeait de vivre avec leur prochain, comme ils désirent que l'on vive avec eux, ils ne recevraient pas ce châtement de leur défaut de charité ; que si Dieu accorde quelquefois des grâces temporelles à ces méchants, de quoi leur profitent-elles, puisqu'ils ne laissent pas de se perdre ?

qu'il n'y en a point qui leur soient utiles, s'ils ne sont pas tels qu'ils doivent être envers leur prochain?

Travaillons donc à acquérir la connaissance de nous-mêmes, et à exercer envers les autres la même charité que nous désirons qu'ils exercent envers nous. Passons de cette connaissance à celle de Dieu, et élevons les yeux vers Jésus-Christ crucifié pour remarquer en lui beaucoup plus de perfections que nous n'aurons vu en nous de misères; que si la grandeur de nos péchés passés et le péril où nous sommes de n'en commettre pas moins à l'avenir, nous attristent, consolons-nous en considérant que ce divin Sauveur nous a rachetés par un prix encore plus grand, que celui dont nous étions redevables; qu'il nous donne plus de force que n'en ont nos ennemis, et qu'il nous met en assurance, pourvu que nous nous confions en lui. Car, que peut, mon Rédempteur, craindre celui qui est en votre compagnie? Que peut appréhender celui qui vous aime? Qui peut faire tomber celui qui vous a pour soutien et pour appui? Quel pouvoir a le démon sur celui qui est une même chose avec vous? Comment votre Père Eternel n'aimerait-il pas celui qu'il voit vous être si parfaitement uni? Comment, vous-même, n'aimerez-vous pas celui qui vous aime? Et comment le Saint-Esprit abandonnera-t-il celui dont le cœur est comme un temple consacré à son honneur?

Nous sommes plus riches en Jésus-Christ que pauvres en nous-mêmes: ses biens surpassent nos maux, et nous avons plus de sujet de nous confier en lui, que de nous défier de nous. Les affligés n'ont pour consolation et pour remède, que de le regarder en la croix où il a voulu être attaché, pour nous guérir des morsures que ce serpent infernal nous avait faites; car de même qu'autrefois la vue du serpent d'airain élevé dans le désert par l'ordre de Moïse guérissait ceux qui le regardaient des morsures de ces vipères d'enfer, tous ceux qui regardent avec foi et avec amour ce divin Sauveur, reçoivent la vie, comme ceux qui ne le regardent pas reçoivent la mort. Ainsi, quelque blessé et quelque affligé que l'on soit, il ne faut que le regarder pour être guéri et consolé. C'est ce que faisait David, comme il paraît par ces paroles: *Mon Dieu, mon âme est abattue et troublée, mais c'est cela même qui me porte à me souvenir de vous dans cet exil où je suis, au delà du Jourdain près d'Hermon et du mont Misar (Ps. XLI, 8)*. Car, encore que l'on ne puisse se bien examiner sans concevoir de l'horreur de soi-même, d'avoir fait si peu de bien et tant de mal, qu'une telle vie doit passer pour abominable devant le juste jugement de Dieu; néanmoins, en considérant ce que Jésus-Christ a souffert pour nous dans ces lieux saints dont parle David; en recevant les sacrements et en observant les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise, nous avons sujet d'espérer de participer à l'héritage céleste. C'est pourquoi, puisque toute la loi se termine à Jésus-Christ, nous pouvons sans nous mettre en peine de ce qui regarde particulièrement ces montagnes, les rapporter à celle du Calvaire où il a opéré notre salut par l'effusion de son sang; et cela, d'autant plus que le nom d'Hermon signifie malédiction. Car, le Calvaire n'était-il pas un lieu de malédiction, puisque l'on y exécutait les criminels à qui l'Ecriture donne le nom de maudits? Ainsi, notre Sauveur voyant que nous étions maudits et condamnés à des malédictions éternelles à cause de nos péchés, il a voulu par son infinie bonté les prendre sur lui et en souffrir le châtement, afin de changer par ce moyen ces malédictions en des bénédictions. Saint Paul nous l'apprend par ces paroles: *Jésus-Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, s'étant rendu lui-même malédiction pour nous, selon qu'il est écrit: Maudit soit celui qui est pendu au bois (Gal., III, 13)*. Il était béni, nous étions maudits, et

par un changement que sa bonté infinie était seule capable de faire, il a voulu passer pour maudit en souffrant le tourment de la croix que nous avions mérité, et nous réconcilier de telle sorte avec son Père, que nous sommes devenus ses enfants, les héritiers de son royaume, et participants de toutes les autres bénédictions qui appartiennent et qui appartiendront éternellement à ce Fils unique qui est un même Dieu avec lui. Quel prodigieux changement! La vie meurt pour faire vivre la mort; la bénédiction est maudite pour faire bénir la malédiction; le sain devient malade pour rendre sain le malade; le fils est traité en esclave, et l'esclave est adopté pour fils; celui qui mérite toute sorte de récompense est traité avec une épouvantable rigueur, et celui qui ne mérite que l'enfer, l'est avec toute la douceur imaginable. Que dirai-je davantage? On charge de chaînes l'innocent, et l'on met en liberté le coupable; le juste souffre pour les pécheurs; l'innocence est condamnée; le crime est justifié, et Jésus-Christ endure tous les travaux que nous devons souffrir pour nous mettre dans le repos où il aurait toujours dû être. Que dirons-nous d'une telle charité, sinon que nous devrions jour et nuit en rendre grâce à cet adorable Rédempteur, qui n'a rien trouvé de difficile pour procurer notre salut? Il est véritablement cette montagne d'Hermon, cette petite montagne Misar, selon ce que dit Isaïe : *On l'a traité comme le moindre de tous les hommes (Isa., LIII); et comme dit David en parlant de lui : Je suis un ver de terre et non pas un homme ; je suis l'opprobre des hommes et le mépris des peuples (Ps. XXI, 6).*

O Seigneur, qui êtes l'honneur et la gloire des hommes et des anges, est-il possible que vous ayez été déshonoré de la sorte par les hommes? Qui vous a ainsi rendu le mépris du peuple, sinon l'incomparable charité qui vous a porté à vouloir bien souffrir tant d'outrages pour nous rétablir dans l'honneur que la désobéissance de nos premiers parents nous avait fait perdre? Soyez-vous béni dans tous les siècles et par toutes les nations, de ce qu'en vous unissant à notre nature par un abaissement prodigieux, et en mourant pour nous, vous nous avez élevés jusqu'à nous égaler à ces bienheureux anges qui vous sont demeurés fidèles, et rendus d'enfants d'Adam, enfants de Dieu, et vos cohéritiers et vos frères. Que pouvons-nous faire, Seigneur, pour reconnaître de si grandes grâces, sinon de vous en remercier sans cesse? Vous êtes mort sur le Calvaire pour nous faire monter dans le ciel, et au milieu des malédications que l'on vous donna sur cette montagne, vous nous mettez en état de recevoir un jour de votre bouche cette heureuse bénédiction : *Venez, vous qui avez été bénis par mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde (Matth., XXV, 24).* On vous a maudit, Seigneur, et vous nous avez bénis; vous êtes mort pour nous donner la vie; vos travaux nous ont acquis le repos, et après avoir été jugé, vous êtes avec raison devenu notre juge.

Quelle ne doit point être notre joie, d'avoir pour juge celui qui nous a donné tant de preuves de l'excès de son amour; et avec quelle confiance ne devons-nous point nous présenter devant un juge qui a bien voulu, en se faisant homme, devenir comme l'un de nous? Que si nous ignorons ce que nous devons faire pour nous rendre agréables à Dieu, nous n'avons qu'à considérer ce Sauveur du monde attaché à la croix, et il nous apprendra à souffrir les maux avec patience, à bénir ceux qui nous maudissent, à ne nous pas venger de nos ennemis, à mépriser l'honneur, les richesses et les délices, et à ne point craindre de hasarder notre vie pour obéir à son Père éternel, comme il a donné la sienne pour accomplir sa volonté. Celui qui a besoin d'instruction n'a qu'à le recevoir de ce divin Maître qui parle en cet état par ses actions, et que

n'en peut donner qu'une très-certaine et admirable, puisqu'il est la vérité même. Ce qu'il a été attaché à la croix nous apprend à persévérer dans le bien avec une fermeté immuable comme Anne, mère de Samuel, persévérât dans sa prière. Mais ce n'est pas seulement en cela qu'il faut imiter Jésus-Christ; il faut l'imiter en tout, afin, qu'ainsi que l'âme anime le corps, nous vivions de l'Esprit de Jésus-Christ, selon ces paroles de saint Paul : *Si quelqu'un n'a point l'Esprit de Jésus-Christ, il n'est point à lui* (Rom., VIII, 9). C'est le moyen de trouver l'observation de ses commandements facile, et nous devons lui demander cet esprit afin de nous affermir dans le désir de les observer, ainsi que David le lui demandait par ces paroles : *Fortifiez-moi par un esprit qui me fasse faire le bien d'une volonté pleine et parfaite* (Ps. L, 13). Car, de quoi nous servirait que Jésus-Christ fût venu dans le monde, s'il ne venait aussi dans notre cœur ? De quoi nous servirait qu'il nous eût apporté la paix et la joie au Saint-Esprit, avec tant d'autres avantages si nous demeurions toujours dans notre malice, dans la guerre avec lui, et dans nos criminelles et fausses joies ? Comme il n'a garde d'établir sa demeure dans de telles âmes, au lieu de nous sauver par sa venue, il ne serait descendu du ciel sur la terre que pour nous rendre plus coupables par le refus des grâces qu'il nous veut faire. Il est mort pour tous, et veut nous recevoir tous à miséricorde. Ayons donc recours à lui comme il nous l'ordonne, et ne permettons pas que tant de travaux d'un prix inestimable qu'il a soufferts pour l'amour de nous, nous soient inutiles. Il n'en désire point d'autre récompense que de sauver nos âmes; offrons-les-lui donc, accusons-nous devant lui de tous nos péchés, prosternons-nous à ses pieds avec une humble défiance de nos forces, et continuons sans cesse à demander, à chercher et à implorer son secours, afin qu'il nous donne la force nécessaire pour agir, la connaissance pour ne nous point tromper, et la persévérance pour ne point tourner la tête en arrière selon ce qu'il est écrit : *Ceux qui se confient au Seigneur changent leur faiblesse en force, et prennent des ailes d'aigle pour voler et ne point tomber* (Isaïe, XL). Ainsi, comme Jésus-Christ est beaucoup meilleur que nous ne sommes méchants, nous devons, au lieu de nous désespérer par la vue de nos offenses, espérer en sa bonté et nous adresser à lui.

Ce que je viens, monseigneur, de vous dire me paraît suffire pour une personne qui commence de vouloir être à Dieu. Mais, parce que l'on doit vous considérer en deux manières, vous avez besoin de deux conduites différentes : l'une comme une personne particulière à qui je pense avoir satisfait, et l'autre comme une personne publique à qui sa qualité donne de l'autorité sur plusieurs, et qui ainsi est obligée de veiller non-seulement sur soi-même, mais sur les autres, ce qui demande une plus grande perfection. Car plusieurs sont de bons particuliers qui ne sont pas de bons seigneurs. Il faut pour l'être avoir une bonté plus élevée que la bonté ordinaire, et être aussi justes à l'égard de ceux sur qui leur autorité s'étend qu'à l'égard d'eux-mêmes. Le grand-prêtre Héli était un homme juste en ce qui ne concernait que sa personne; mais il ne l'était pas dans ce qui concernait ses fils, puisqu'il ne les châtiât pas et que Dieu l'en punit très-sévèrement. Il n'y a pour s'acquitter de ce dernier devoir qui regarde autrui, que de prendre pour modèle le Seigneur des anges et des hommes; et il est bien juste que vous l'imitiez, puisque vous le représentez; car un seigneur à l'égard de ses sujets est le lieutenant de Dieu qui, par l'ordre qu'il a établi dans le monde, veut que les uns commandent et que les autres obéissent. C'est ce qui a fait dire à saint Paul que *celui qui s'oppose aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu et attire sa condamnation sur lui* (Rom., XIII, 2). Ainsi, pour savoir de quelle sorte un seigneur doit

agir envers ses inférieurs, l'on n'a qu'à considérer en quelle manière Dieu agit envers les hommes. Or, il punit les fautes sans aucune acception de personne, et n'a pas même épargné son propre Fils, non qu'il fût coupable d'aucun péché, mais parce qu'il s'était chargé des nôtres.

Ainsi, celui qui a de l'autorité doit toujours tenir la balance égale, pour rendre sa conduite irrépréhensible; et cette exacte justice est si importante au public, que s'en éloigner n'est pas agir en personne publique. Car, pour mériter ce nom, il ne faut considérer l'intérêt de qui que ce soit, ni le sien propre, mais penser seulement à s'acquitter de son devoir, tant comme particulier que comme personne publique pour contenter Jésus-Christ qui, en qualité de Roi qu'il est, a été et sera éternellement, nous en a donné l'exemple lorsqu'étant sur la croix comme sur un trône, il a semblé s'être dépouillé de la qualité de fils, quand il a dit à la Sainte Vierge en lui montrant saint Jean : *Femme, voilà votre fils*; et qu'en d'autres occasions, il lui répondit d'une manière qui pouvait paraître rude, pour nous apprendre que les personnes établies en autorité doivent, quelque peine que cela leur donne et aux autres, renoncer à toute affection particulière, plutôt que de rien faire de désagréable à Dieu; et il leur sera facile de lui plaire, s'ils se représentent que n'étant que ses ministres, leur pouvoir ne va qu'à exécuter et faire exécuter ses volontés; et qu'ainsi, ils lui sont incomparablement plus soumis que leurs sujets ne le sont à eux. Dans cette vue de leur devoir, ils rendront la justice, puniront les crimes et agiront comme de véritables seigneurs, traitant chacun selon qu'il le mérite, et quelquefois plus sévèrement que les autres, ceux qui leur sont plus familiers, parce qu'il ne faut pas qu'ils abusent de l'affection qu'ils leur portent, puisqu'elle ne doit durer qu'autant que la bonté sur laquelle elle est fondée, non plus que l'aversion qu'autant que la malice y donne sujet; car autrement ce serait changer le bien en mal, et le mal en bien.

Vous devez aussi considérer, monseigneur, que Dieu vous a exposé à la vue de plusieurs qui observent toutes vos actions, qui prennent pour règle ce qu'ils vous voient faire, et dont la plupart vous imitent jusqu'à suivre même les modes et la manière de parler de la cour. Pour moi, je suis persuadé que si les personnes de grande qualité étaient arrivées à un tel point de vertu que de mettre leur grandeur à obéir aux lois de Jésus-Christ et d'aimer mieux souffrir des injures que d'y contrevenir, leurs inférieurs suivraient leurs exemples, et qu'ainsi les prélats et les grands sont cause de la perte de la plupart des âmes.

Examinez-vous donc, s'il vous plaît, avec grand soin sur ce qui vous regarde en particulier, et avec encore beaucoup plus de soin, comme étant, par votre qualité, un exemple que plusieurs se proposent et qu'ils suivent. Réglez-vous vous-même et votre maison, selon que les préceptes de Jésus-Christ vous y obligent, et faites que, n'y ayant rien que l'on puisse reprendre dans votre conduite, vous imiter soit imiter Jésus-Christ. Le peuple ressemble au singe: il fait ce qu'il voit faire à ceux que leur autorité élève au-dessus de lui; et ainsi ils causent son salut ou sa perte, par l'exemple qu'ils lui donnent. Cette seule raison devrait obliger les grands à vivre saintement, en considérant qu'encore que le Fils de Dieu fût le Roi des rois, il n'a voulu agir en roi qu'en souffrant toutes sortes de travaux, pour procurer le bonheur de ses sujets, en procurant notre salut; qu'il a refusé les honneurs qu'on lui voulait rendre, et fui tout ce que l'on estime le plus dans le monde, afin de ne point donner d'occasion aux hommes de pécher, en se persuadant, s'il les eût recherchés, qu'ils devaient aussi les rechercher. Enfin, il n'y a rien que l'on ne doive faire pour le service de Dieu; et

je finis en disant que le meilleur moyen pour devenir homme de bien et un seigneur juste et équitable, est de considérer attentivement les actions de Jésus-Christ et de travailler de tout son pouvoir à les imiter, puisqu'il doit être le commencement et la fin de toutes nos pensées et de tous nos désirs.

LETTRE III.

A UN SEIGNEUR.

Il l'instruit de la manière dont on doit passer le carême, pour avoir dans la semaine sainte les sentiments que la passion de Jésus-Christ nous doit donner : lui représente quel horrible mal c'est que le péché, et de quelle sorte on doit y remédier par la pénitence.

Monseigneur,

Je loue Dieu de vous savoir arrivé heureusement en votre maison, dans la créance que j'ai que le séjour que vous y ferez vous sera avantageux, parce que je suis persuadé que l'on est toujours beaucoup mieux chez soi qu'à la cour; et j'aurais vu avec peine que vous eussiez passé un temps si saint dans un lieu si peu propre à en faire un bon usage. Dieu vous a sans doute conduit dans cette tranquille demeure, pour vous donner moyen de considérer à loisir des mystères aussi importants que ceux qui se sont passés en ces saints jours. Pensez donc, monseigneur, à purifier votre âme de telle sorte, que vous vous trouviez bien disposé pour manger cet agneau sans tache, non figuré, mais véritable; non temporel, mais éternel, non venu au monde par une naissance ordinaire, mais qui a pour père un Dieu dans le ciel, et pour mère une vierge sur la terre. Quelque doux que soit cet agneau, il ne doit être mangé qu'avec des laines amères, puisque nos seuls péchés sont cause de l'amertume que nous trouvons en le mangeant. Car, ce divin agneau n'est que douceur et une source d'eau vive très-délicieuse; et nos actions au contraire ne nous donnent que des sujets de repentir et de répandre des larmes. Si nous avons jusqu'ici été si stupides que de ne pas connaître que Dieu ne nous a jamais donné sujet de lui déplaire, ne continuons pas au moins de l'être, en ne nous repentant pas de l'avoir offensé.

Quelle douleur, ô mon Dieu, ne nous doit-ce point être de nous porter si aisément à pécher, et d'attendre si tard à nous en repentir? Quel sujet de trembler, quand on pense que celui que nous offensois est tout-puissant pour nous châtier; qu'étant présent partout, rien ne saurait se dérober à sa vue, et qu'il a tant d'horreur pour le péché, que quelque grande que soit son affection pour nous, il la lui fait oublier? Cette douleur d'avoir péché est comme une épine dans notre cœur. Car, si nous ne sommes pas assurés que Dieu nous ait pardonné, quel moyen d'avoir de la joie, quand on se représente qu'encore que Dieu soit tout miséricordieux, on ne lui aura pas peut-être demandé pardon en la manière qu'on le devait pour l'obtenir? Aussitôt qu'Adam et Eve eurent péché, ils se cachèrent et tremblèrent en entendant la voix de Dieu: et une personne n'a pas plutôt péché qu'elle ne saurait s'empêcher de craindre, si ce n'est que Dieu, par une faveur particulière, la rassure par de certaines marques qui lui font connaître qu'il lui pardonne, comme quand il dit à la Madeleine: *Vos péchés vous sont remis, allez en paix* (Luc, VII, 50). C'est la grâce que David témoigne souhaiter avec passion, lorsqu'il dit: *Seigneur, faites-moi entendre une parole de consolation et de joie, et toutes les puissances de mon âme que vous avez abattues et humiliées tressailleront d'allégresse* (Ps. L, 9). Ainsi la crainte cesse; mais la douleur augmente, parce que, considérant l'extrême bonté de Dieu de

nous avoir pardonné des fautes qui méritaient un châtement éternel, notre cœur s'embrace d'amour pour lui, et de cet amour naît une douleur encore plus grande que celle que nous avions auparavant, à cause que, de même que l'ombre suit le corps, l'amour que l'on porte à quelqu'un est suivi de la douleur de l'avoir offensé; et cette douleur est plus grande ou moindre, selon que l'amour est plus ou moins grand. Car, plus on se voit aimé, et plus on aime; et plus on aime, plus on a de déplaisir d'avoir déplu à celui que l'on aime. C'est pourquoi, encore que nous croyions que Dieu nous a pardonné, nous ne devons pas laisser d'avoir du regret de l'avoir offensé, puisque autrement ce ne serait pas répondre à l'extrême amour qu'il nous porte.

Commençons donc dès maintenant, monseigneur, à manger des laitues amères, afin que, dans cette grande et sainte semaine où ce divin agneau immolé pour nous n'a vécu que d'amertume, nous en ayons notre part, et que, le recevant dans notre cœur, nous éprouvions en quelque sorte quelles ont été ses douleurs. Car si le mécontentement que nous avons donné à Jésus-Christ, par nos péchés ne nous fait point répandre des larmes, comment serons-nous touchés des tourments que ceux qui l'ont crucifié lui ont fait souffrir? C'est ce qui a fait que la sainte Eglise nous donne le temps du carême, pour remédier, par la pénitence, aux fautes que nous avons commises pendant le cours de l'année; pour pleurer ce qui nous était des sujets de joie; condamner ce que nous approuvions et rejeter comme mauvais ce qui nous était le plus agréable, afin que, en renonçant à nos péchés, nous prenions part aux peines de Jésus-Christ, comme ceux qui l'aiment véritablement y sont obligés.

Que si vous me demandez ce que vous avez à faire pour concevoir une sensible douleur de vos offenses, je répons que votre principal motif doit être de ce qu'elles ont causé la mort à Jésus-Christ qui est votre Père. Car, qui est le fils qui, quelque méchant qu'il fût, pût voir, sans en être vivement touché, qu'à cause d'un crime qu'il aurait commis, on aurait fait mourir son père après l'avoir outragé et tourmenté en toutes les manières imaginables? Or, tout ce que je viens de dire n'est-il pas arrivé à Jésus-Christ dans ce qu'il a souffert pour nos péchés; et notre vie criminelle ne lui a-t-elle pas fait perdre une vie qui était toute sainte? Pouvons-nous donc avoir de la joie après avoir causé tant de maux à celui à qui nous sommes redevables de tant de biens; et toutes les créatures ne devraient-elles pas s'élever contre nous pour venger leur Créateur? Si l'on considérait ces choses avant que de s'engager dans le péché, je crois que l'on aimerait mieux mourir que de le commettre. Car, comment osons-nous lever les yeux vers le Père éternel, et peut-il nous regarder sans horreur, lorsqu'il sait que nous sommes les véritables parricides de son Fils? Jusqu'à quel excès, ô mon Sauveur, va votre infinie bonté de prier sur la croix pour ceux qui vous y ont attaché; et non-seulement pour eux, mais généralement pour tout le monde, puisque ce sont les péchés de tous les hommes qui vous ont crucifié, et qu'ainsi cette prière les regarde tous, et quelques-uns même beaucoup plus que les bourreaux qui vous ont donné la mort, parce que, ne vous connaissant pas, ils ont commis ce crime par ignorance, au lieu que nous le commettons en vous connaissant, quoique l'on puisse dire, en une autre manière, que nous ne savons non plus qu'eux ce que nous faisons? Mais cette ignorance ne nous est pas pardonnable, puisque votre sainte Eglise nous a appris que ce sont nos péchés qui ont été la cause de votre mort. Faites donc, mon Dieu, que nous les ayons en horreur, suivant ces paroles de David : *Ceux qui aiment Dieu ont de l'horreur du péché* (Ps. XC). Car Dieu et le péché sont si opposés, qu'étant impossible d'être assujéti à tous

les deux, il faut choisir lequel nous voulons avoir pour maître. Que choisirons-nous donc, Seigneur, ou des citernes sèches, ou des sources d'eau vives; ou l'amour des créatures, ou celui du Créateur; ou de brûler dans l'enfer avec les démons, ou de régner avec vous dans le ciel?

Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci? Jusqu'à quand abandonnerez-vous la vérité qui subsiste toujours et fait subsister ceux qui l'aiment, pour suivre la vanité qui périt et fait périr ceux qui la recherchent? Et jusqu'à quand flotterez-vous dans vos irrésolutions, sans savoir quel parti prendre? Puisqu'il faut se déterminer, n'y aurait-il pas de la folie d'en choisir un autre que celui de Dieu qui peut seul vous rendre éternellement heureux? Jésus-Christ a donné la mort au péché; seriez-vous si insensés que de suivre le parti d'un mort, et de vouloir ressusciter votre capital ennemi. Vous n'avez qu'à ne le plus aimer pour l'empêcher de revivre. Travaillez donc par le moyen de la pénitence à achever de le détruire en le haïssant, comme vous l'avez fait vivre en l'aimant. Exposez-le à la vue de Dieu dans vos confessions, afin qu'il soit jugé, condamné et puni. Considérez-le désormais comme votre mortel ennemi, et déclarez-lui une continuelle guerre, puisque l'on ne saurait trop le haïr quand on aime Dieu, ni trop s'efforcer de procurer l'honneur de Jésus-Christ qui doit régner dans nous tous, comme il nous a tous créés et qu'il est mort pour nous tous.

Voilà, monseigneur, ce que je n'ai pu refuser de vous écrire pour vous rendre l'obéissance que je vous dois, et je ne saurais trop vous exhorter à vous défier du péché, puisqu'il est le capital ennemi de Dieu à qui, pour être agréable, il faut conserver votre conscience pure. Mais comme c'est une grâce que vous ne sauriez recevoir que de sa bonté, demandez-la-lui de tout votre cœur avec beaucoup d'humilité et de foi, et employez pour l'obtenir les bonnes œuvres, les jeûnes, les prières et les aumônes, afin de lever tous les obstacles qui empêchent le Saint-Esprit de venir en nous. Rendez la justice à vos sujets, sans qu'aucune considération vous fasse plus pencher d'un côté que d'un autre, puisque tenant à leur égard la place de Dieu, vous devez tâcher de vous rendre semblable à lui dans la manière dont vous agirez envers eux. Désirez plutôt de souffrir que de donner sujet de souffrir de vous. Agissez sans passion, afin de conserver votre jugement libre, et d'autant plus que vous êtes élevé en honneur, tenez-vous plus obligé de prendre soin de ceux qui vous sont soumis. Comme il n'y a personne qui ne ressente des effets de la bonté de Dieu, faites que, jusqu'aux moindres de vos sujets, il n'y en ait un seul qui ne reçoive de l'avantage de la vôtre, et qui ne se tienne heureux de vous avoir pour seigneur. Car le seigneur doit être à l'égard de ses inférieurs, ce que l'âme est au corps. Il faut qu'il les console, qu'il les encourage, qu'il les protège, qu'il les assiste et qu'il les aime avec tant de tendresse, qu'il ressente aussi vivement ce qui les touche, que l'âme ressent ce que le corps souffre, afin que, se rendant semblable à Jésus-Christ qui a procuré notre salut par ses travaux et par la perte de sa propre vie, vous régniez un jour éternellement avec lui.

LÉTTRE IV.

A UN SEIGNEUR QUI ÉTAIT MALADE.

Il lui représente que les maladies sont des faveurs de Dieu, et de quelle sorte il nous parle par elles.

Monseigneur,

J'ai appris votre maladie, et je ne sais si je dois m'en affliger ou m'en réjouir, parce qu'il me semble qu'elle me donne sujet de l'un et de l'autre.

tre. Car ne regardant que le corps, j'ai beaucoup de peine de vous voir souffrir; et considérant l'âme, je ne saurais m'empêcher de me réjouir par la confiance que j'ai en Dieu, que cette peine corporelle vous sera utile. Ainsi ce que je puis est d'être en même temps fâché et bien aise de vous voir endurer et profiter. Mais comme l'âme est de beaucoup préférable au corps, j'avoue qu'en cela ma joie l'emporte sur ma tristesse. Appliquez-vous, monseigneur, dans cette occasion à écouter la voix de Dieu, dont les paroles sont les œuvres selon ce passage de l'Écriture : *Le serviteur intelligent est agréable à son maître (Prov., XIV)*. Car nous voyons tous les jours combien désagréable est à un maître la stupidité d'un serviteur qui ne comprend pas bien ce qu'il lui dit, et à plus forte raison, quand il entend le contraire de ce qu'il lui dit. Jésus-Christ ne se contente pas d'avoir créé votre âme, il veut la sauver. La mort qu'il a soufferte pour vous à la croix, vous le fait assez connaître et vous dit à haute voix qu'il vous aime. Or, comment peut-il vous aimer et vous abandonner, puisque son amour est toujours fécond en grâces? Vous l'avez éprouvé par les inspirations et les occasions de faire du bien qu'il vous a données, sans parler de ce que vous n'avez pu remarquer, soit parce qu'il ne vous était pas manifeste, ou faute d'attention. Serait-il possible que vous fussiez sourd à sa voix; que son extrême douceur ne pût attendrir la dureté de votre cœur, et que vous eussiez oublié les bonnes résolutions qu'il vous a fait prendre selon ces paroles de saint Paul : *Dieu qui est riche en miséricorde étant poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ par la grâce duquel nous sommes sauvés (Eph., II, 4)*. Ce qui montre qu'encore que nous ayons abusé des grâces qu'il nous a faites, il est si bon qu'il ne se lasse point de nous en faire de nouvelles. Ainsi il vous dit de nouveau dans cette maladie ce qu'il vous a déjà dit tant de fois, que si vous voulez le prendre pour votre père, il est prêt à vous recevoir pour son fils, et fera avec joie ce traité avec vous, dont tout l'avantage vous reviendra. Cet adorable Rédempteur prend tant de plaisir à répandre ses grâces sur nous, parce qu'il nous aime, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour attirer à lui, par divers moyens, les plus lents mêmes à s'en approcher, et pour les porter enfin à se lasser du monde en voyant par expérience qu'il n'y a que des peines et des déplaisirs. Il leur fait trouver tant d'amertume dans toutes sortes de conditions, sans que les richesses, la faveur et les honneurs les en puissent exempter, que, reconnaissant enfin le néant de tout ce qui est ici-bas, ils se réveillent de leur assoupissement, pour ne chercher du repos et de la joie qu'en lui qui n'est que douceur et que bonté, de même que l'on voit un enfant qui a reçu quelque blessure, se jeter entre les bras de sa mère.

Tenez pour certain, monseigneur, qu'encore que cette maladie vous paraisse rude, c'est une marque de l'amour de Dieu pour vous. Il veut qu'elle vous porte à recourir à lui; et il vous dira alors : Ce que vous avez considéré comme un effet de ma colère, en était un de ma miséricorde. C'est là la fin que Dieu s'est proposée dans ce châtement que vous éprouvez, et l'avantage que vous en recevez vous en doit faire oublier la douleur. Remerciez donc Jésus-Christ de cette conduite qu'il tient sur vous, et profitez-en en considérant ce que dit l'Écriture : *Mon fils, que votre maladie ne vous afflige point et ne vous fasse point perdre courage. Mais priez le Seigneur, et il vous guérira (Eccles., XXXVIII)*. On dit d'ordinaire : Si vous ne savez pas prier, embarquez-vous sur la mer, parce que nous sommes si froids et si négligents à prier, qu'à moins de nous trouver dans l'affliction comme dans une tempête, nous n'avons aucune application à la prière; j'entends à cette véritable prière qui consiste dans les gémissements du cœur, qui procède du re-

gret de nos offenses et d'une ferme résolution de changer de vie. Or, c'est ce que l'on fait beaucoup plus facilement dans la maladie que dans la santé, parce que la pensée de la mort, dont on se voit en péril d'être si proche, nous aide à mépriser la vie et à désirer d'employer mieux que nous n'avons fait ce qui nous en reste.

Puis donc que ce que Jésus-Christ vous visite est un effet de son amour, allez au-devant de lui avec amour, et offrez-lui de bon cœur votre maladie et vos souffrances. Vous pouvez vous assurer qu'il les recevra comme un don qui lui sera fort agréable, tant parce qu'il sera accompagné d'humilité et de soumission à sa volonté, que parce que plus votre corps souffre, plus votre âme lui est chère. Votre maladie et vos douleurs passeront : mais le bien qu'elles procureront à votre âme ne passera pas. Efforcez-vous donc de les surmonter par votre constance, et considérez-vous comme engagé dans une guerre que vous avez à soutenir, selon ce que dit Sénèque ; qu'un homme de cœur ne témoigne pas moins de courage en combattant dans un lit contre les douleurs d'une grande maladie, qu'à la campagne dans les exercices de la guerre, parce que le véritable courage consiste plus à endurer constamment les blessures que l'on reçoit que non pas à combattre. Et l'Écriture sainte dit que *l'homme patient dans la douleur est plus généreux que le vaillant* (Prov., XVI, 32).

Puisque vous aimez la guerre, ne perdez pas, monseigneur, l'occasion de le témoigner en combattant et en surmontant tant d'incommodités qui se rencontrent dans une grande maladie, et croyez que rien ne vous peut être plus avantageux et plus glorieux. Car les autres victoires, quelque grandes qu'elles soient, ne regardent qu'une gloire temporelle qui s'évanouit en un moment ; au lieu qu'il s'agit ici d'obtenir le pardon de nos péchés par la pénitence, en domptant notre chair qui est l'un des plus grands de nos ennemis ; d'acquérir l'amitié de Jésus-Christ qui aime ceux qui souffrent, parce qu'il voit en eux l'image de ce qu'il a souffert, et d'arriver jusqu'à posséder sa gloire qui ne s'acquiert que par les travaux. N'oubliez donc rien, monseigneur, de tout ce qui peut vous encourager à sortir victorieux de ce combat, et si vous vous sentez affaiblir, considérez ceux que Jésus-Christ a soutenus ; et voyant votre roi réduit à de si grandes extrémités, ayez honte de tourner la tête en arrière : priez-le de vous donner la force que vous ne pouvez attendre que de lui seul, selon ces paroles d'un prophète à un roi : *Si vous vous imaginez que la victoire consiste dans les forces humaines, le Seigneur fera que vous serez vaincu par vos ennemis, parce que c'est lui qui rend victorieux ceux qu'il lui plaît, et jette dans l'esprit des autres la terreur qui les fait fuir* (II Par., XXV, 8). Priez-le de guérir la blessure qu'il vous a faite, puisqu'il ne l'a faite qu'à dessein de la guérir. Implorez son assistance, et assurez-vous qu'il vous écouterait plus favorablement que lorsque vous étiez en santé. Ayez recours à la confession et à la communion pour obtenir la force de souffrir. Donnez de grandes aumônes pour être soulagé de vos maux comme vous soulagerez ceux des autres. Faites offrir au Père éternel sur le saint autel son Fils unique en sacrifice, afin que sa miséricorde fortifie votre faiblesse, vous pardonne vos péchés, corrige ce qu'il y a en vous de défectueux, vous console dans votre tristesse, vous décharge du poids qui vous paraît si pesant, vous rassure dans vos craintes, et que lorsqu'il lui plaira de faire cesser votre maladie, vous sortiez du lit aussi sain de l'âme que du corps, et rempli de tant de grâces, que vous le serviez si fidèlement, que vous régniez un jour avec lui. Cette lettre est bien longue pour un malade ; mais vous pourrez, monseigneur, la faire lire à diverses fois lorsque votre maladie le permettra. Je prie Jésus-Christ de vous assister.

LETTRE V.

A UN SEIGNEUR.

Il l'oblige à rechercher sur toutes choses la grâce de Dieu, parce que tout consiste en cela.

Monseigneur,

Puisque le christianisme nous oblige à peu considérer le corps et à nous appliquer principalement à ce qui regarde l'âme, il n'y a pas sujet de s'étonner, qu'encore que je ne vous aie jamais vu, j'aie beaucoup d'affection pour votre service, et que je demande à Dieu de tout mon cœur dans mes prières et mes sacrifices tout ce qui peut contribuer à vous faire gagner la couronne qui nous est promise dans le ciel. Car je suis persuadé que l'unique affaire d'un chrétien, ou au moins la principale, consiste à rechercher la grâce de Dieu, puisque le plus grand bonheur qui nous saurait arriver est qu'il soit content de nous. Tout le reste sans cela n'est que douleur et que misère; et au contraire avec cela rien n'est capable de vous nuire. Ainsi lorsque l'on est bien avec Dieu, on doit s'estimer heureux, quoique l'on fût accablé de tous les maux temporels imaginables, et je crois que l'une des causes qui empêche tant de personnes de se donner à Dieu, est qu'ils mettent toute la félicité dans les biens méprisables d'ici-bas, soit parce qu'ils ne connaissent pas quelle est la grandeur de Dieu, ou parce qu'ils ignorent combien il désire de se donner à nous. Car peut-on croire que tous les biens se trouvent rassemblés en lui, et n'aimer pas mieux le posséder seul que de se tourmenter pour acquérir quelque petite partie des biens du monde dont, après d'infinis travaux on se trouve entièrement dépouillé?

Prions Dieu de nous éclairer de sa lumière pour nous faire lever les yeux vers lui, afin de connaître qu'il est si digne d'être aimé, qu'il n'y a rien à quoi nous ne devons être prêts à renoncer pour l'amour de lui. Autrement ce serait avoir de si bas sentiments de sa grandeur, que nous mériterions qu'il nous abandonnât, puisque nous répondrions si mal à l'amour qu'il nous a témoigné, lorsqu'il s'est donné tout entier pour nous sur la croix. Il faut beaucoup donner pour celui dont la grandeur est au-dessus de tout ce que l'on se peut imaginer, et de la gloire infinie duquel toutes les créatures tirent la leur. Ainsi plus ce qu'il demande de nous est difficile, et plus nous devons le lui offrir avec joie pour lui témoigner notre respect et notre amour. Que si tous généralement doivent être dans cette disposition, à combien plus forte raison les personnes de qualité y sont-elles obligées, ayant reçu de plus grandes grâces et ayant plus de moyens de le servir? Je l'ai remercié du désir qu'il vous donne de vous acquitter de ce devoir, et souhaite qu'il vous l'augmente de plus en plus, afin de mériter davantage par votre persévérance en son amour, puisqu'il n'y aura que ceux qui demeurent fermes jusqu'à la fin, qui soient couronnés dans le ciel.

LETTRE VI.

A UN SEIGNEUR QUI ÉTAIT MALADE.

Il l'exhorte à se confier en Dieu et l'instruit de la manière dont il se doit conduire pour acquérir cette confiance.

Monseigneur,

J'appris hier que vous m'aviez écrit que vous continuez à penser sérieusement à votre salut. Sur quoi j'avoue, qu'encore que je sois fort touché de votre maladie, le déplaisir qu'elle me donne cède

à ma joie de vous voir en cet état. Il paraît que Notre-Seigneur vous traite en véritable père et en très-affectionné médecin, puisqu'il se sert de vos maux pour vous empêcher de vous relâcher dans l'observation de ses commandements, et vous faire plutôt penser à bien mourir qu'à prolonger une vie dont la durée est si inutile. En vérité, c'est une grande grâce qu'il vous fait, de préférer ainsi un avantage éternel à une satisfaction temporelle qui passe si vite. Et quelle folie serait-ce de rejeter cette grâce et ne vous pas servir de ce remède ? Il faut craindre que l'on ne dise de nous ce que l'Écriture dit de Babylone : *Nous avons voulu la guérir, et elle a refusé de l'être ; c'est pourquoi nous l'abandonnons* (Jérem., LI). La prudence nous oblige à considérer en toutes choses ce qui nous est le plus important ; et c'est sans doute ce qui regarde l'âme. Que si les occupations temporelles, telles que sont celles où le mariage engage, ou la condition dans laquelle on se trouve, empêchent de s'employer tout entier à ce qui regarde le salut, donnons-y au moins la principale partie de nos soins, comme s'agissant en cela du capital, et ne nous employons au reste que parce que la nécessité nous y contraint, et seulement quand il ne sera pas opposé à ce qui nous est plus important.

Si vous ne pouvez aimer Dieu sans aimer quelque petite chose avec lui, aimez-le au moins par-dessus tout et foulez aux pieds tout ce qui voudrait être préféré à quelqu'un de ses commandements. Et si vous ne pouvez avoir cette extrême pureté de conscience qu'il désirerait, ayez au moins celle sans laquelle on ne peut être réputé du nombre de ses enfants, ni espérer de le voir jamais face à face. Les uns se contentent d'entendre du pied de la montagne, la voix de Dieu. Mais ceux qui sont plus forts et plus courageux, montent sur la montagne pour l'entendre de plus près ; et j'en ai vu, qui étant médiocrement bons, ont cessé de l'être, parce, disaient-ils, qu'ils n'étaient pas parfaits. Quelle folie de se précipiter dans l'enfer, à cause que l'on n'égale pas en vertu les plus grands saints, ce qui est comme se faire couper les pieds, parce que l'on fait quelque faux pas. *Mon fils*, dit l'Écriture, *ne vous découragez point à cause de votre faiblesse ; mais priez le Seigneur, et il vous fortifiera* (Exod., XIX). Une personne faible est louable de connaître et d'avouer sa faiblesse. Mais on est très-blâmable de se décourager et de demeurer couché par terre, au lieu de se servir pour se relever, de ce que l'on a de force, puisque ce découragement augmente encore la faiblesse. Je vous dis ceci, monseigneur, parce que je souhaite que vous fassiez une ferme résolution de vivre de telle sorte, que vous puissiez espérer de la bonté de Dieu, qu'il vous aimera et vous donnera part à son royaume. Vous pouvez vous le promettre, si vous prenez un grand soin de vous maintenir dans cette sainte joie que donne l'observation de ses commandements. Et quoique les indispositions de l'âme qui ne vont pas jusqu'au péché mortel, vous donnent de la peine, ne vous y laissez pas abattre ; mais efforcez-vous de les surmonter en disant : Dieu soit loué de ce que par sa miséricorde je suis encore en vie, quoique malade, et de ce que la consolation d'être vivant devant ses yeux, adoucit ma douleur d'être si imparfait, par le sujet que j'ai d'espérer qu'il me sauvera après avoir passé par le feu.

Voilà de quelle sorte je désire que vous soyez dans la joie au milieu de vos douleurs, consolé dans la vue de la grâce de Jésus-Christ, et persuadé qu'il vous sauvera en observant sa sainte loi. Car cette espérance vous fera tout mépriser pour ne penser qu'à votre salut. Et Dieu qui verra dans votre cœur le désir sincère que vous aurez de lui plaire, vous assistera dans ce bon dessein. Mais ne vous imaginez pas que ce soit sans beaucoup souffrir ; et quand ce serait même jusqu'à répandre votre sang, vous devriez le considérer comme une marque que c'est par

son esprit que vous souffrirez. Car il a dit que la voie qui conduit à lui est étroite : et c'est se flatter de croire que l'on puisse sans travail et sans souffrir en diverses manières, acquérir un aussi grand bonheur qu'est le salut, puisque dans les choses mêmes qui ne regardent que cette vie, on n'y peut réussir sans peine.

Je sais que ce que je dis est plus facile à proposer qu'à exécuter. Mais que ne devons-nous point faire, lorsqu'il s'agit de nous rendre Dieu favorable ou contraire pour jamais ; et qui peut nous faire balancer dans une résolution qui nous importe de tout ? Considérez-la donc, s'il vous plaît, comme votre principale affaire. Combattez généreusement pour vous ouvrir l'entrée du ciel ; et Dieu lui-même vous secondera. Au lieu de vous étonner dans les difficultés que vous y rencontrerez, remerciez-le de ce qu'il les permet pour sa plus grande gloire. Et enfin considérez comme légères, des peines qui se changeront en des joies inconcevables. Je le prie de vous donner son Saint-Esprit pour vous faire trouver de la douceur dans l'observation de ses commandements, et de vous accorder ce royaume pour lequel il vous a créé.

LETTRE VII.

A UN SEIGNEUR QUI ÉTAIT MALADE.

Il l'exhorte à l'amour des souffrances et lui représente l'avantage que l'on en peut tirer.

Monseigneur,

J'ai appris que depuis mon départ d'auprès de vous, votre maladie est encore augmentée ; et je suis persuadé que c'est une grâce que Dieu vous fait, parce que les travaux de cette vie étant avantageux pour ceux qui en font un bon usage, il est juste que vous souffriez pour avoir part à la venue de Jésus-Christ. Car il a dit par Isaïe : *Qu'il est venu pour consoler les affligés et changer leurs pleurs en joie (Isai., LXI)* ; ce qui montre avec quelle bonté il se communique à ceux qui souffrent. Il adoucit tellement leurs douleurs à cause qu'il vient avec elles ou après elles, qu'il les rend non-seulement supportables, mais désirables. Ainsi l'amour d'un Dieu qu'elles nous procurent est tellement préférable à la peine qu'elles nous causent, que nous ne devons pas seulement les bien recevoir, mais être dans l'impatience qu'elles arrivent.

Nulle force n'égale celle d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu. L'espérance de le posséder fait que rien n'est capable de l'étonner, comme Jacob ne trouva rien de difficile pour obtenir Rachel. Puis donc que Dieu vous fait la grâce de ne pouvoir douter qu'il sera lui-même la récompense de vos peines, soutenez-en courageusement le poids quand il serait encore plus grand. Considérez que ces sept années de travail ajoutées aux sept autres que Jacob avait déjà souffertes, lui acquirent seulement Rachel ; au lieu qu'un repos éternel sera le prix de vos peines, et qu'elles vous feront chanter à jamais dans le ciel devant le trône de Dieu ces paroles de David : *Vous m'avez comblé de joie à proportion du temps que vous m'avez affligé, à proportion des années qu'ont duré mes maux (Ps. LXXXIX, 18)*. Vous connaîtrez alors que votre maladie et vos douleurs sont des semences de joie, parce qu'elles vous conduisent à Dieu.

Ainsi, puisque le chrétien doit dès ici-bas avoir quelque part à cette lumière dont il sera un jour parfaitement éclairé, regardez, monseigneur, vos souffrances avec les yeux de la foi : comparez-les avec les avantages que vous en tirerez, et vous trouverez que, quelque pesantes qu'elles soient, elles sont supportables, parce que l'espérance de l'ave-

nir adoucit leur peine présente, et que cette espérance est certaine comme étant fondée sur l'ordre de Dieu qui veut qu'on la conçoive après que l'on a été éprouvé par la tribulation. Mais il faut joindre à cette espérance la patience dans vos maux et toutes les bonnes œuvres que vous pourrez faire. Car, puisque Dieu vous donne sujet de croire qu'il veut vous sauver et que cela ne saurait beaucoup tarder, que ne devez-vous point faire pour y contribuer tout ce qui peut dépendre de vous et vous abandonner à sa conduite avec une entière confiance ? Je le prie de tout mon cœur d'être votre protecteur, votre seul objet et votre éternelle couronne.

LETTRE VIII.

A QUELQUES-UNS DE SES AMIS QUI ÉTAIENT AFFLIÉS.

Il les console, leur représente les grands avantages qui se rencontrent dans la souffrance ; et comme Notre-Seigneur donne la force de les supporter.

Béni soit Jésus-Christ, notre Rédempteur, notre Seigneur et notre maître, qui se sert de tant de moyens pour nous procurer un aussi grand bien qu'est celui de l'aimer. Comme ceux qui ont peu de lumière et qui aiment peu, ne comprennent rien en sa manière d'agir, ils ne reçoivent pas ce qu'il leur envoie avec le respect qu'ils y sont obligés, ni ne lui en rendent pas les remerciements qui lui sont dus. Je le prie de tout mon cœur que vous ne soyez pas de ce nombre, mais qu'il vous ouvre les yeux pour connaître cette vérité et produire en vous une obéissance accompagnée d'actions de grâces. Car, peut-on, sans extravagance, ne pas recevoir avec joie une chose qui nous est avantageuse et n'en pas savoir gré à celui qui nous la donne, principalement s'il témoigne nous la donner de bon cœur ?

Jésus, mon Sauveur, pouvons-nous douter de l'amour véritable que vous nous portez, puisque vous nous en donnez tant de preuves, et que le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent en sont témoins ? Vous avez dit, Seigneur, que vous nous aimez, et ne l'avez dit que parce qu'il est vrai. Car qui pouvait vous y obliger puisque vous ne sauriez attendre aucun service de nous ? Ainsi, c'est à votre seule bonté que nous sommes redevables de tant de grâces que vous nous faites ? Nous ne vivons, ne respirons et ne subsistons que par vous, et toutes les créatures, comme dit saint Augustin, sont autant de voix qui nous disent que vous nous aimez et que nous devons vous aimer. Vous ne vous êtes pas contenté, Seigneur, de ce témoignage des créatures qui vous aurait si peu coûté : vous avez voulu nous en donner un beaucoup plus grand et plus assuré en vous donnant vous-même à nous, et en souffrant la mort pour nous ; ce qui surpasse tout ce que l'on se peut imaginer, puisque l'amitié ne peut aller plus loin que de donner sa vie pour la personne que l'on aime, et que la vie que vous avez donnée pour nous est celle d'un Dieu dont la disproportion avec la vie des créatures est infinie.

A quel dessein ai-je dit ceci, mes frères, sinon pour vous assurer que Jésus-Christ vous aime ? Et ces paroles : Qu'un Dieu nous aime ne doivent-elles pas remplir de joie de pauvres créatures telles que nous sommes, puisqu'elles donnent de l'admiration aux anges et nous apprennent quelle est la cause de tous nos biens et de toutes nos espérances ? Car sur quoi peuvent-ils être fondés, sinon sur ce que Jésus-Christ nous aime ? Quand nous n'emploierions jamais à autre chose nos langues et nos plumes qu'à dire et à publier partout que Jésus-Christ nous aime, ce témoignage de notre joie et de notre reconnaissance se-

rait seul capable de nous rendre heureux, parce qu'il nous ferait trouver grâce devant ses yeux, et qu'il n'est pas seulement bon, mais la bonté même. Ce qui a fait dire à saint Augustin : *Vous assistez, Seigneur, sans cesse ceux que vous aimez*. Rendons-lui donc grâces du fond de notre cœur et avec une vive foi de la part qu'il lui plaît de nous donner à ses mérites; confions-nous en son amour; renonçons au péché, et bannissons, avec la tristesse que donnent les afflictions, le découragement qu'elle produit, pour ne penser qu'à recourir à ce Père des miséricordes, à ce Dieu de toute consolation que nous aimons, qui nous aime, et que nous ne saurions trop remercier de tant de témoignages qu'il nous en donne à toute heure. Mais souvenons-nous, en même temps, de cette exhortation que nous lisons dans l'Écriture, et que saint Paul dit s'adresser à nous comme étant enfants de Dieu : *Mon fils, ne négligez pas le châtement dont le Seigneur vous corrige, et ne vous laissez pas abattre lorsqu'il vous reprend. Car il châtie ceux qu'il aime et frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants* (Hebr., XII, 5). Que si ce châtement nous paraît rude, considérons de quelle cause il procède et à quoi il tend, et conformons ensuite notre volonté à celle de Jésus-Christ.

Ceux qui ne considèrent que la main du Seigneur lorsqu'il nous frappe et ne jugent ainsi de son cœur que par ses actions, sont souvent trompés. Mais ceux qui ne considèrent que son cœur ne le sont jamais, parce qu'il leur donne une véritable connaissance de ses œuvres, et ainsi ils savent quelle en est la cause et la fin. C'est donc une grande erreur de croire que la prospérité soit toujours une marque de l'amour de Dieu, puisqu'il arrive quelquefois que c'en est une de sa colère; et de regarder et appréhender l'adversité comme un effet de son indignation, puisque c'en est presque toujours un de son amour. Nous devons au contraire nous tenir obligés de cette conduite rude en apparence, comme un enfant n'est pas moins obligé à son père quand il le châtie pour l'empêcher de se perdre, que quand il lui témoigne de la tendresse. Ne faisant point de difficulté dans nos maladies de prendre des médecines sans être assurés qu'elles nous guériront, refuserons-nous d'en recevoir de la main de Dieu dans la certitude qu'elles guériront nos âmes, puisque ce souverain médecin et ses remèdes sont infaillibles, qu'il les proportionne à nos forces, et qu'il en a lui-même fait l'épreuve en sa propre personne, selon ces paroles de saint Paul que *Jésus-Christ a goûté la mort; Dieu, par sa bonté, ayant voulu qu'il mourût pour nous* (Hebr., II, 9). Sur quoi saint Chrysostome dit : Qu'ainsi que le médecin goûte le premier de la médecine qu'il ordonne, afin que le malade n'appréhende point de la prendre, Jésus-Christ a voulu, pour nous ôter toute crainte de la mort, en faire le premier l'épreuve. Considérons, je vous prie, de quelle sorte, quoiqu'il ne fût point malade, il but ce calice à cause de nous qui étions malades. Considérons qu'encore qu'il le trouva si extrêmement amer, qu'il pria son Père de l'en dispenser s'il était possible: néanmoins, voyant qu'il ne pouvait autrement procurer notre salut, il ajouta : *Mais que votre volonté soit faite et non pas la mienne*. Quelles paroles! Et pouvons-nous en être bien persuadés sans que notre amour pour ce divin Sauveur, qui les a proférées dans l'excès d'une si épouvantable agonie, nous rende victorieux de la chair, du monde, des démons et de l'enfer? Qui peut douter du salut de ceux qui disent à Dieu du fond de leur cœur: Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne. Car la véritable marque que nous sommes ses enfants est de renoncer à notre volonté pour ne suivre que la sienne, non-seulement dans la prospérité, mais dans l'adversité, où une seule action de grâces que nous lui rendons, une seule louange que nous lui donnons, est préférable à mille remercie-

ments et à mille bénédictions lorsque tout réussit selon nos désirs. Car les adversités sont comme ces trompettes forgées à coups de marteau dont on se servait dans l'ancienne loi pour faire retentir ses louanges, et c'est de toutes les marques celle qui lui est la plus agréable.

Que si vous me dites que cela est plus facile à conseiller qu'à pratiquer, qu'il est plus aisé de consoler les autres que de souffrir, et que la difficulté est de se consoler soi-même, je réponds que Dieu est fidèle dans ses promesses; qu'il guérit les blessures qu'il fait, et que c'est en sa force que nous devons mettre notre confiance sans nous laisser jamais abattre, quelque grandes que soient nos peines. Car c'est alors qu'il prend plus de plaisir à nous témoigner son pouvoir, comme il paraît par ces paroles que saint Paul rapporte que Jésus-Christ lui dit lui-même: *Ma puissance se fait paraître dans la faiblesse* (II Cor., XII, 9). Ainsi, plus une personne est faible et affligée, et plus Dieu se plaît à la soutenir, parce que cela fait davantage éclater sa gloire. C'est pourquoi, quelque violente que soit la tempête dont votre cœur se trouve agité, vous devez, au lieu de perdre courage, redoubler votre confiance, et dire à Dieu: *Voici maintenant, Seigneur, le temps de faire connaître votre pouvoir*. Et avec David: *Ne m'abandonnez pas, mon Dieu, lorsque les forces me manquent* (Psal. LXX, 10). Et avec saint Paul: *Je ne veux me glorifier que dans ma faiblesse et mes afflictions, afin que la puissance de Jésus-Christ demeure en moi* (II Cor., XII); par où il paraît que ce grand apôtre donne le nom de faiblesse aux afflictions. Ainsi lorsque Jésus-Christ soutenait saint Paul, sa vertu, c'est-à-dire sa puissance, agissait dans ce vase d'élection et faisait paraître sa gloire; ce qui fit que ce grand saint, qui auparavant l'avait prié trois diverses fois de le délivrer de cette violente tentation, que je ne crois pas avoir été une tentation de la chair, ne continua plus à lui faire cette prière, parce qu'il voyait que n'en étant point abattu, la force de Jésus-Christ se faisait paraître dans sa faiblesse. Ce qui nous oblige, pour l'imiter, de préférer à notre repos les travaux et les souffrances.

Mais ne vous imaginez pas, mes frères, que nous puissions par nos seules forces demeurer victorieux dans les combats où Jésus-Christ nous engage. Il veut en avoir toute la gloire; et rien n'est plus juste, puisqu'il combat pour nous et avec nous. Témoignons seulement du courage, et nous recevrons des effets de son assistance. Profitions de la connaissance qu'il nous donne de notre faiblesse, de la misère de cette vie, de notre entière dépendance de lui, de l'amour qu'il nous porte, et de ce qu'il a lui-même souffert pour nous incomparablement davantage que ce qui nous paraît être si rude de souffrir. Cette connaissance est le commencement de la guérison de notre âme et de notre salut, parce que quelque contemplatif que l'on soit, on ne saurait bien comprendre quel a été l'amour de Jésus-Christ pour nous, et les douleurs qu'il a endurées pour nous le témoigner, que lorsque l'on en souffre quelque partie.

Considérons aussi quelle folie c'est de s'abandonner au péché, puisqu'il nous attire de si horribles tourments, et quelle est la bonté de Dieu, de ce qu'encore que nous méritions de souffrir en ce monde et en l'autre, il nous fait acquérir, par des douleurs passagères, une félicité éternelle.

Il n'y a point de si bonne école que la tribulation pour apprendre ces vérités, parce que Dieu nous y fait entendre par des actions ce que les hommes ne disent qu'à nos oreilles sans que notre cœur en soit touché. Mais ne croyez pas que ces combats que l'amour de Jésus-Christ fait entreprendre se passent seulement dans la campagne. Il n'y a point de lieux qui en soient exempts; et l'on peut, sans sortir de la maison ni même du lit remporter sur les maladies et sur la douleur

des victoires d'autant plus agréables à Dieu, que les maux que nous avions à surmonter nous étaient plus sensibles. Car j'ai éprouvé, comme vous, que la maladie est difficile à supporter, principalement quand elle est douloureuse; et je suis persuadé que lorsque, par l'assistance de Jésus-Christ et pour l'amour de lui, notre esprit demeure en la même assiette que dans la santé, on gagne une riche couronne.

Sénèque dit que nous devons nous efforcer de souffrir avec patience, puisque, si la douleur n'est que petite, il est aisé de la supporter; et que si elle est grande, nous en méritons beaucoup de louanges. Mais une raison incomparablement plus forte que celle de ce philosophe nous y oblige. C'est, comme le dit saint Paul, que *Dieu veut que ses élus soient conformes à l'image de son Fils, afin de lui être semblables aussi bien dans la gloire que dans les souffrances* (Rom., VIII). Car serait-il juste que nous participassions à ses joies dans le ciel, si nous refusions de participer à ses douleurs sur la terre? Écoutons ce qu'il dit à ses disciples et à nous en leurs personnes: *Vous qui êtes toujours demeurés fermes dans mes tentations et dans mes maux, je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé* (Luc., XXII, 28). Quelle folie et quel orgueil peuvent être plus grands que de trouver étrange d'être traités comme Jésus-Christ l'a été, en refusant d'accepter le royaume du ciel à la même condition que son Père le lui a donné? Qui doute que ce Père éternel n'aime uniquement son Fils unique? Mais a-t-il laissé de le faire tant souffrir pour acquérir ce royaume? et croirons-nous, après cela, que les travaux qu'il nous envoie soient une marque qu'il ne nous aime pas? N'avons-nous pas au contraire sujet de nous en glorifier, de le remercier de ce qu'il nous traite comme il a traité son Fils, et d'espérer qu'il nous donnera part à sa gloire comme nous l'avons à ses peines?

Que soyez-vous loué et béni à jamais, ô Dieu tout-puissant, d'avoir voulu que votre Fils bien-aimé fût le premier-né d'entre tous ses frères, en lui donnant plus de gloire qu'à tous les autres, et d'avoir voulu aussi qu'il souffrit plus qu'aucun d'eux. Il vous a plu qu'il fût le modèle, la règle et la mesure de notre perfection, afin que plus notre vie sera conforme à celle qu'il a passée en ce monde, nous jouissions d'un plus grand degré de gloire en l'autre. Ce sera là où vous essuiez nos larmes, où vous nous recevrez comme un père qui aime tendrement ses enfants, où vous nous donnerez les couronnes que nos combats auront méritées, et où ceux de nous qui auront reçu le plus de blessures dans la guerre que nous aurons soutenue ici-bas seront le plus magnifiquement récompensés.

LETTRE IX.

A UNE PERSONNE QUI AVAIT BEAUCOUP DE PIÉTÉ.

Il lui parle de l'humilité, de l'orgueil et de la perfection du divin amour.

Je vous souhaite un heureux carême, et que la sainte humilité signifiée par la cendre que l'on vous a mise sur la tête en le commençant, ne vous abandonne jamais. Car, lorsque Dieu fait connaître avec douleur à une âme quel malheur ce lui était de s'être éloignée de lui, il la guérit de l'aveuglement de l'orgueil et la rend capable de tous les biens spirituels, parce, comme dit l'Écriture, que *l'orgueil est la racine de tous les maux* (Eccl., X), et attire après lui toutes sortes de malédictions, c'est-à-dire de vices qui l'accompagnent toujours. L'humilité ne va aussi jamais seule, puisque Dieu, comme dit saint Jacques, donne sa grâce aux humbles, et que la grâce est la mère des vertus (Jac., IV). L'orgueilleux recherche l'honneur et se fâche d'être méprisé; l'humble

au contraire rougit de voir qu'on l'honore et se réjouit qu'on le méprise, parce qu'il est persuadé qu'on lui rend justice, et qu'étant juste, il aime la justice. L'orgueilleux n'est jamais content des honneurs qu'on lui rend, parce que, quelque grands qu'ils soient, il pense en mériter davantage; l'humble croit toujours qu'on le traite trop bien, parce qu'il s'en reconnaît indigne. L'orgueilleux n'est satisfait de personne ni de lui-même; l'humble s'accorde avec tout le monde, parce qu'il est persuadé que chacun vaut mieux que lui, et est content de ce qu'il plait à Dieu de lui donner. L'orgueilleux considère comme une chose insupportable de se soumettre à la volonté d'autrui, et même à celle de Dieu; l'humble n'a point de peine de s'assujettir non-seulement à Dieu, mais aux hommes, et marche ainsi dans la voie étroite par son abaissement envers le Créateur et les créatures.

Voilà quels sont les avantages que produit l'humilité; et l'on ne saurait sans cette vertu espérer d'avoir Dieu favorable: ce qui a fait dire à saint Augustin: *Quelque élevé que vous soyez, Seigneur, vous ne dédaignez pas de vous abaisser jusqu'à établir votre demeure dans le cœur des humbles.* Et nous lisons dans l'Écriture: *Sur qui jetterai-je les yeux et sur qui se reposera mon esprit, sinon sur les humbles que ma seule parole fait trembler (Isa., LXVI)?* Mais quoique cette vertu de l'humilité nous donne de si bas sentiments de nous-mêmes, elle n'a garde d'avoir rien de bas ni de méprisable, puisque c'est du ciel, et non pas de la terre, qu'elle tire son origine. C'est une pierre précieuse que Dieu donne à ceux qui examinent avec grand soin leurs péchés. Ils la trouvent dans cette corruption comme dans un fumier, par la confusion qu'ils ont de leur misère. Et malheur à ceux dont Dieu a dit par un prophète: *Effronté que vous êtes, ne rougissez-vous point de honte (Jerem., III)?* Et ailleurs: *Votre confusion ne vous confond-elle point (Jerem., VI)?* Car qu'y a-t-il de plus horrible que l'effronterie d'une personne qui devrait rougir de confusion? Et comment ose-t-on lever les yeux vers Dieu et regarder les créatures, lorsque l'on considère combien on l'offense et combien l'on se rend indigne de ce qu'il ne les a créées que pour nous? Aimons-nous Dieu autant que nous y sommes obligés, lorsque nous ne l'aimons pas de tout notre cœur, que nous n'avons pas une aussi ferme créance en sa vérité que nous le devrions, et que nous ne nous appliquons pas entièrement à le servir? Car qui est celui qui l'aime parfaitement et seulement pour l'amour de lui, sans réserver pour soi-même ou pour quelque autre une partie de son amour? Il ne faut que voir combien nos passions sont peu mortifiées et opposées à l'amour de Dieu, pour connaître qu'au lieu d'observer le commandement qu'il nous a fait de l'aimer de toutes nos forces ainsi qu'il nous aime, nous l'aimons avec tant de tiédeur qu'il n'est pas juste qu'il nous le pardonne.

L'application que nous avons à satisfaire notre amour-propre et notre convoitise nous fait manquer de ferveur à aimer Dieu et à rechercher avec soin les moyens de le servir. Ce qui a fait dire à saint Augustin que *l'augmentation de la charité diminue la convoitise, et la charité ne saurait être parfaite que lorsqu'il n'y a plus de convoitise.* Par où il paraît que ce grand saint donne le nom de convoitise à cet amour-propre et désordonné que chacun a pour soi-même. Or, comme nul des enfants d'Adam, excepté Jésus-Christ et sa très-sainte mère, n'a été entièrement exempt d'amour-propre, il n'y en a point aussi qui n'ait manqué en quelque chose dans ce qui regarde la perfection de l'amour de Dieu. L'amour-propre ne peut être vif en nous sans y faire mourir celui de Dieu, et nous sommes alors en péché mortel. Mais quand l'amour de Dieu règne dans notre âme, et que nous sommes résolus de ne point offenser Dieu mortellement, nous sommes alors en grâce. Il nous manque néanmoins encore quelque chose pour arriver au parfait amour de

Dieu, s'il nous reste de l'attache à nous-mêmes ou aux créatures; et cette imperfection qui se rencontre dans notre amour passe dans nos actions, dont il est comme la vie. Ainsi nous manquons à l'amour que nous devons avoir pour notre prochain, en ne compatissant pas à ses maux et ne nous réjouissant pas de son bien, quoique nous dussions le regarder conjointement avec Dieu qui l'a adopté dans le sacrement du baptême. Nous manquons aussi dans nos œuvres, parce que nous manquons à ce commandement de l'amour que Notre-Seigneur nous a fait lorsqu'il a dit : *Je réputerai comme fait à moi-même ce que vous ferez pour l'un de ces petits (Matth., XXV).*

Manque d'avoir ces deux amours de Dieu et du prochain, qui sont les racines des bonnes œuvres, on tombe dans plusieurs autres manquements, quoique ce ne soient pas toujours des péchés qui empêchent qu'étant en grâce on ne puisse mériter la vie éternelle. Que si nous sommes véritablement humbles, nous devons même remercier Dieu de ce que, dans ces manquements, il nous aide à nous porter au bien par notre libre arbitre, et à acquérir du mérite par la grâce dont nous sommes redevables à sa bonté. Mais il ne faut pas laisser d'examiner très soigneusement toutes nos autres fautes, parce qu'il importe de les considérer avec encore plus de soin que ce que nous faisons de bon par l'assistance de Dieu. Nous devons croire fermement que, quelque attention que nous apportions à cet examen, il reste encore un grand nombre de fautes dont nous ne nous apercevrons pas, et qui nous obligent de gémir et de dire, avec David : *Purifiez-nous, Seigneur, des péchés qui se cachent à nos yeux et que nous ne connaissons pas (Ps. XVIII, 13).* C'est de là que procède ce que nous n'aimons pas notre prochain comme Dieu nous l'ordonne et autant qu'il nous l'ordonne, de ce que nous avons peine à le souffrir et n'évitons pas de l'attrister; et de là viennent enfin tous les autres dérèglements qui souillent l'âme et la rendent semblable à une plaie dont une humeur corrompue coule toujours. Car nos imperfections sont plus grandes que l'esprit humain ne saurait se l'imaginer, et il n'y a que celui qui nous a créés et qui voit les replis les plus cachés de notre cœur, qui connaisse jusqu'où va l'excès de notre misère. Ainsi il arrive souvent que ce qui nous paraît être de meilleur en nous n'est qu'impureté devant ses yeux, et nous devons, comme Job, avoir toutes nos actions pour suspectes, sans jamais être satisfaits de nous, parce que le moyen de plaire à Dieu est de nous déplaire à nous-mêmes (*Job, IX*). Celui-là seul peut passer pour juste devant ses yeux qui reconnaît ne tenir que de sa pure bonté tout ce qu'il a de grâce et de justice; et Dieu ne hait rien tant que ceux qui ont bonne opinion d'eux, parce qu'étant comme des vases qu'il remplirait des richesses de sa miséricorde s'ils étaient vides, il les trouve si pleins de leur amour-propre, qu'il n'y reste point de place pour y recevoir les eaux de sa grâce. Tellement qu'au lieu que leurs âmes seraient comme des plantes arrosées par de clairs ruisseaux, fécondes en excellents fruits, elles demeurent sèches et stériles par cette malheureuse estime qu'ils ont d'eux-mêmes.

Tout ce que nous avons de bon vient de Dieu, et l'on ne saurait, sans vouloir passer pour un Dieu, croire pouvoir par soi-même remuer seulement la langue pour prononcer le nom de Jésus Christ, parce que ce serait s'attribuer ce qui n'appartient qu'à Dieu. Il ne se donne à nous qu'à condition de reconnaître que c'est en lui et de lui que procède tout notre bien, et que plus il nous en fait, plus nous devons nous accuser de ne répondre pas par d'assez grands services à de si grandes grâces, et par d'assez grands remerciements à de si grandes faveurs. Quand on est instruit des vérités divines, on ne s'attribue que le néant et le péché, parce que, excepté ce que Dieu a fait pour nous en nous

créant et en nous conservant, nous ne sommes qu'un néant qui retourne dans le néant d'où nous avons été tirés. Et sans le secours que nous recevons de Dieu par le moyen de Jésus-Christ, que serait l'homme le plus saint, que ce qu'était saint Pierre avant qu'il le renonçât, que ce qu'était saint Paul lorsqu'il le persécutait, et que ce que chacun éprouve en soi-même qu'il était avant que ce divin Sauveur lui eût donné un cœur nouveau ?

La justification n'est autre chose qu'une résurrection de l'âme qui était morte par le péché, et qui recouvre la vie par cet esprit de vie que Dieu répand en elle par le mérite de la mort de son Fils unique. Ainsi, comme on ne saurait dire sans folie qu'un corps peut vivre et se mouvoir sans que l'âme l'anime, on ne saurait non plus dire que l'âme soit capable de produire de bonnes œuvres, si l'Esprit de Dieu qui vit en elle ne les lui fait faire. Et Dieu, pour châtier les âmes superbes, retire quelquefois ses faveurs d'elles, afin que, ne pouvant plus agir comme auparavant, elles soient contraintes de reconnaître qu'il fallait qu'un autre esprit que le leur leur fit produire les bonnes actions qu'elles faisaient, et qu'ainsi elles ne sont sans la grâce de Jésus-Christ que ce qu'est le corps quand l'âme en est séparée.

Reconnaissez donc, mon frère, que tout ce qu'il y a en vous qui vous appartient n'est qu'imperfection. Si Notre-Seigneur vous envoie quelque adversité, considérez que vous l'avez méritée par votre lâcheté à le servir. S'il vous donne des consolations, recevez-les avec une extrême humilité, puisqu'il est juste de nous abaisser d'autant plus que Dieu nous élève, et d'avoir d'autant plus de confusion de notre misère qu'il nous traite comme si nous étions bons. Représentez-vous le mauvais usage que vous avez fait de ses inspirations en agissant tout au contraire, au lieu de les graver dans votre cœur pour ne manquer jamais à les suivre. Pensez combien de fois il est arrivé que sa bonté ayant versé dans votre âme la précieuse liqueur de sa grâce, il n'y avait rien que vous ne dussiez faire pour la conserver, vous l'avez aussitôt laissé répandre. Et enfin souvenez-vous que souvent, lorsque Dieu vous envoyait des consolations pour vous faire oublier celles d'ici-bas, et vous obliger à renfermer vos sentiments dans votre cœur, afin de vous rendre digne d'en recevoir de nouvelles, votre légèreté naturelle vous a fait retomber dans le même état où vous étiez auparavant.

Que dirai-je donc de nos faiblesses, sinon qu'elles sont telles que si nous nous examinons bien, nous ne trouverons que de l'imperfection dans toutes nos actions ; au lieu que, manque d'y faire réflexion, nous nous persuadons qu'elles sont bonnes ? On châtie un page s'il n'a pas bien fait la révérence, s'il n'a pas répondu assez promptement à ce qu'on lui a demandé, et s'il a demeuré trop longtemps à faire un message ; et les maîtres ne se contentent pas que l'on exécute ce qu'ils commandent, ils veulent que l'on s'en acquitte d'une manière qui leur plaise. Or, dites-moi, mon frère, qui est celui de nous qui rend à Dieu le profond respect qui lui est dû et qui adore sa suprême majesté avec ce tremblement dont il est dit, dans la messe, que les anges l'adorent ? Où est cette confusion que nous doit donner la certitude que nous avons que rien ne se peut dérober à sa connaissance infinie, et que nulle de nos actions et de nos pensées ne saurait lui être cachée ? Où est la prompte obéissance que nous sommes obligés de lui rendre ? Où est la discrétion nécessaire pour lui plaire ? Où est la reconnaissance qui devrait avoir quelque rapport avec la multitude innombrable de ses bienfaits ? et enfin où sont les services que nous avons rendus à un si grand Maître, à un si grand Roi et au Créateur de l'univers ?

Il ne faut qu'avoir des yeux pour voir que nous ne sommes que misère et que péché. Nous trouvons dans l'examen du soir que notre

journee n'a été qu'une continuelle imperfection, soit par les fautes que nous avons commises dans nos actions, nos paroles et nos pensées; soit par le bien que nous avons manqué de faire en n'aimant pas Dieu et notre prochain comme nous le devons, n'ayant pas tâché de plaire à l'un, et de souffrir de l'autre, outre tant d'autres choses à quoi nous avons manqué; et que si nous avons fait quelque bien par l'assistance de Notre-Seigneur, il a été mêlé de tant d'orgueil, de négligence et de mille autres défauts que Dieu nous fait connaître sans parler de ceux que nous ne connaissons pas, mais que nous sommes obligés de croire être en plus grand nombre que ceux que nous connaissons; parce que de même que Dieu est beaucoup meilleur que nous ne le saurions comprendre, nous sommes beaucoup plus méchants que nous ne pouvons nous l'imaginer. Ainsi dans les faveurs que Dieu nous fait, nous ne devons nous attribuer que les fautes que nous commettons en n'y répondant pas, et en n'en faisant pas un aussi bon usage que nous y sommes obligés. Car, par ce moyen, nous rendrons à Dieu ce qui lui est dû, qui est de reconnaître que tout le bien est en lui sans aucun mélange de mal. Cette vérité, qu'il nous a déclarée de sa propre bouche, étant bien gravée dans notre esprit et dans notre cœur, nous ne nous appuierons jamais sur nous-mêmes, mais seulement sur celui dont la main toute-puissante soutient le ciel et la terre; nous ne verrons dans nous que des sujets de douleur, ni en Dieu que des sujets de nous confier en son infinie bonté. Il est si fidèle en ses promesses, qu'il ne rejette point ceux qui ont recours à lui, et prend un si grand soin d'eux, que la mer manqueraît plutôt d'eau et le soleil de lumière, que sa miséricorde leur manquaît. Ils ne courent pas seulement, ils volent par son assistance. Ils ne font point de chutes, car il les soutient. Ils ne s'égarent point, car il les conduit; et au lieu d'être condamnés au dernier jour, il leur donnera le royaume qu'il leur a destiné comme à ses enfants.

Puis donc, mon frère, que Dieu a tant d'amour pour vous, veillez attentivement sur votre conduite. Quoi que vous fassiez, donnez-lui en toute la gloire, et ne vous en attribuez que ce qu'il y aura de défectueux. Que cette connaissance de votre misère ne vous fasse pas perdre l'espérance d'achever heureusement votre course. Croyez qu'un si bon maître ne vous abandonnera pas au milieu de la carrière, mais vous donnera place avec ses saints. Que l'honneur dont il vous veut combler dans la gloire qu'il vous destine, vous fasse mépriser ceux d'ici-bas. Que cet admirable banquet où il vous convie, vous donne du dégoût pour toutes les délices terrestres qui ne peuvent être que désagréables à ceux qui sont persuadés de l'excellence des célestes. Renoncez à tout ce que vous serez sitôt obligé de quitter, pour n'attacher votre cœur qu'à ce qui durera éternellement. Comptez pour peu toutes les souffrances de cette vie, en considérant quelles sont les peines de l'enfer que vous avez méritées, et les joies du paradis que vous avez sujet d'espérer. Représentez-vous que vous ne serez pas plus tôt passé à une meilleure vie, que vous connaîtrez l'avantage de l'échange que vous aurez fait en renonçant à tout pour posséder Dieu; et vous verrez alors quel est le malheur de ces insensés qui se laissent éblouir par l'éclat des choses présentes, et qui s'y étant attachés d'affection ne tiennent compte des promesses qu'il leur a faites. Vous lui rendrez alors des actions infinies de grâces de ce que, dans l'aveuglement où vous étiez qui ne vous faisait regarder que la terre, il vous a ouvert les yeux pour voir le ciel; et que d'esclave de la vanité que vous étiez, il vous a reçu au nombre de ses enfants, et donné sujet d'espérer qu'après vous avoir aidé à bien vivre, il vous aidera à bien mourir, pour vous faire passer de cet exil à la terre des vivants, qui est sa claire vision et

un si grand bonheur, que lui seul est capable de le connaître, comme lui seul est capable de le donner, et ne le donne que par un pur effet de son infinie miséricorde. Qu'il soit loué et glorifié de tout en tous, et durant tous les siècles.

LÉTTRE X.

A UN DE SES AMIS.

Il l'exhorte à servir Dieu véritablement; lui représente quel bonheur c'est, et quelle est la vanité et la misère de cette vie.

Comme celui qui attend des nouvelles de ce qu'il désire avec passion se réjouit des moindres choses qui lui font espérer d'en recevoir, quelques paroles que j'ai remarquées dans votre lettre m'ont donné beaucoup de joie; et si elles étaient suivies de l'effet, ce m'en serait une des plus grandes qui me saurait arriver. Car j'avoue, mon cher ami, que je souhaite ardemment de vous voir si détrompé de la vanité du monde, que vous ne cherchiez du bonheur et du repos qu'en la possession de Dieu; que vous fassiez tous vos efforts pour le chercher et soyez si embrasé de son amour, que tout ce qui éclate le plus ici-bas, ne vous paraisse qu'une fumée qui se dissipe et une ombre qui s'évanouit.

Peut-il y avoir une plus étrange folie et un plus déplorable aveuglement que de préférer des plaisirs qui passent comme un éclair à une félicité éternelle? Et néanmoins notre faiblesse est si grande, que si Jésus-Christ ne nous réveillait de notre assoupissement, il nous serait aussi difficile d'en sortir qu'à un aveugle de voir et à un mort de revivre. Que la misère de l'homme est déplorable! son inclination le porte à sa perte, et il la suit avec plaisir comme si elle lui était avantageuse. Il s'estime heureux lorsque rien des biens présents ne lui manque; et le déplaisir d'être en la disgrâce de Dieu ne lui fait point répandre des larmes. Il est vivement touché de l'honneur du monde qui passe si vite, et qui encore qu'il durât toujours ne le rendrait pas meilleur devant Dieu; et il ne pense point à se rendre digne d'être honoré dans la cour céleste. Il appréhende de recevoir le moindre petit affront, et il n'est point touché de crainte de la confusion épouvantable que recevront au dernier jour ceux qui n'auront pas rendu à Dieu une véritable obéissance accompagnée d'une vive foi. En vérité nous faisons bien voir que nous ne considérons guère Dieu, et que nous nous estimons beaucoup, puisque nous préférons notre volonté à la sienne, et qu'étant fort touchés de la moindre chose qui nous regarde, nous ne le sommes point de ce qui regarde son honneur. Nous ne vivons que pour nous-mêmes et nous rendons ainsi misérables; au lieu que si nous travaillons à contenter Dieu, nous arriverons à la souveraine félicité. Mais il arrivera très-assurément ou que la lumière du Saint-Esprit nous tirera d'un aveuglement si horrible, ou que les tourments de l'enfer nous ouvriront les yeux pour reconnaître notre folie lorsqu'elle sera sans remède, selon ces belles paroles de saint Grégoire : *Le châtiment ouvre les yeux que le péché a fermés.*

Si donc vous aimez votre âme, si vous craignez Dieu, et si vous n'avez pas un cœur de pierre, représentez-vous la brièveté de cette vie, et combien vous avez connu de personnes qui, l'ayant passée dans les plaisirs, l'ont finie en se plaignant de ce que le monde les avait trompés en leur faisant négliger de servir Dieu. Nous sommes comme ils ont été; nous finirons comme ils ont fini; et nos corps auront avec les leurs une même terre pour sépulture. Qu'attendons-nous? Qu'est-ce qui nous arrête, qui nous trompe et qui nous fait oublier ce qui nous importe de tout? Si l'on répond que j'ai raison de parler ainsi, je demande d'où

vient donc que nous y travaillons si peu, que nous demandons si rarement conseil sur ce sujet, et que nous plaignons les moments que nous y employons; au lieu que nous ne nous laissons point de nous occuper à des affaires temporelles? D'où vient que nous sommes si libéraux et si magnifiques dans ce qui regarde la vanité, et si ménagers et si avarés, lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu et de la charité envers le prochain? On ne considère dans l'un, ni sa ruine ni celle de ses enfants; la vanité l'emporte sur la raison. Et il n'y a point de prétexte dont on ne se serve dans l'autre pour refuser de contribuer à une bonne œuvre. Cela, quelque étrange qu'il soit, n'est qu'une des moindres preuves de l'indisposition des hommes à bien faire. Leurs actions font voir que, ne considérant que le présent, ils préfèrent à leur conscience l'honneur, le plaisir et le bien. Mais un jour viendra que ces esprits charnels recevront le châtement qu'ils méritent, lorsqu'étant contraints d'abandonner par la mort le fruit de leurs aveugles désirs, ils paraîtront nus, pauvres et confus devant le tribunal de celui qui ne leur avait pas donné la vie pour ne l'employer qu'en des choses vaines, mais pour user seulement du temporel comme en passant, sans y attacher leur cœur, ne vivre pas dans la chair selon les inclinations de la chair, demeurer dans le monde comme n'y étant point, et enfin pour être comme des enfants de bénédiction purs, véritables, charitables, humbles, doux, et ne s'occuper qu'à rechercher la gloire de Dieu et à procurer le bien du prochain. Que deviendront donc en cette dernière heure ceux qui n'ont pas seulement commencé de travailler à une affaire si importante, et qui, au lieu de s'efforcer d'acquérir cette pureté chrétienne, se sont plongés dans la fange des plaisirs du monde, comme des enfants qui ne tenant compte de s'acquitter de leur devoir, passent toute la journée à se divertir sans craindre d'être châtiés de leur désobéissance. Réveillons-nous, mon frère, il en est temps, puisqu'il s'agit de tout et pour toujours. Laissons la vanité à ces âmes vaines qui périront avec elle. Levons les yeux vers celui qui nous a créés, qui a donné sa vie pour racheter la nôtre, qui nous a montré par ses travaux le chemin que nous devons suivre, qui a souffert une mort honteuse et cruelle afin de nous apprendre à ne trouver rien de difficile pour l'imiter, et qui nous a obtenu la grâce dont nous avons besoin pour servir Dieu et pour lui plaire. Fouillons jusque dans les plus secrets replis de notre cœur pour découvrir et guérir les plaies qui y sont cachées. Rompons ces funestes liens du péché qui nous donnent tant de sujet de trembler. Exécutons ce que Dieu nous ordonne, et faisons ainsi cesser les reproches que nous fait notre conscience. Attendons, comme de fidèles et vigilants serviteurs avec des lampes à la main et les reins ceints, la venue de Notre-Seigneur qui nous dira ces paroles si pleines de consolation: *O bons et fidèles serviteurs, parce que vous avez été fidèles en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup; entrez dans la joie de votre Seigneur* (Matth., XXV, 21). Ce grand jour, qui est l'espérance des véritables chrétiens, leur fait supporter patiemment les travaux de cette vie. La couronne qu'il leur promet les rend invincibles dans leurs combats contre la chair et le monde. L'abaissement leur est agréable parce qu'il les élèvera dans le ciel. Ils trouvent douces ces larmes passagères qui produisent des joies éternelles; et ils renoncent avec plaisir à leur volonté, pour n'en avoir point d'autre que celle de Dieu, qui promet à ses élus de les combler dans son royaume de félicité et de gloire. Car, lorsqu'il a commencé de répandre sa grâce dans une âme, elle ne comprend pas seulement le sens de ces paroles, mais elle en tire des avantages qui la rendent heureuse; et à moins que cela, elle ne les entend que comme une histoire qu'elle oublie facilement. Notre-Seigneur Jésus-Christ veuille, s'il lui plaît, être l'objet continuel de votre amour et

celui de madame votre femme, qui m'oblige trop de désirer de me voir. Mais il vaut mieux que, sans prendre la peine de venir ici, elle m'attende au lieu où elle est, puisque je fais état d'y aller.

LETTE XI.

A UN DE SES AMIS.

Il le console de la mort de sa mère et de son frère, et l'exhorte de se préparer à bien mourir.

La grâce et la consolation du Saint-Esprit soient toujours avec vous. Si la charité oblige, comme dit saint Paul, de pleurer avec ceux qui pleurent, et de se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, vous avez sujet de vous affliger avec mesdemoiselles vos sœurs, et encore davantage de vous réjouir de la grâce que Dieu a faite au révérend père Grégoire Estevan, votre frère et mon cher ami, de le retirer à lui pour le combler de la seule véritable joie.

Puisque nous portons le nom de chrétiens et que Dieu nous fait l'honneur de nous permettre de l'appeler notre Père, nous devons, comme des enfants obéissants, avoir toujours dans la bouche ces paroles que lui dit son Fils unique : *Mon Père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne*. Il est vrai que la chair, qui est infirme, nous fait sentir les peines de ceux qui restent en vie; mais l'esprit, qui doit être fort, nous oblige à nous réjouir du bonheur de ceux qui vont au ciel, et cette joie servir ainsi de consolation à notre tristesse, principalement dans une occasion semblable à celle-ci, où l'un et l'autre se rencontrent. Ce Père des miséricordes n'assiste jamais plus ses enfants que lorsqu'il semble qu'il les abandonne. Il ne les abaisse que pour les élever; il ne leur fait des blessures que pour les guérir; et il ne leur donne la mort que pour les récompenser par une immortelle vie des peines qu'ils ont souffertes pour l'amour de lui. Ce saint homme que nous regrettons jouit maintenant du repos que ses longs travaux lui ont fait mériter. Il possède ce qu'il a tant souhaité; il reçoit la récompense des larmes dont il a arrosé la terre. Les fruits de sa piété étaient murs; il était temps de les recueillir, et Dieu les a enlevés pour les mettre en sûreté, afin que la malice de l'esprit humain ne les pût corrompre. Quel sujet ceux qui l'aimaient véritablement ont-ils donc de pleurer comme mort celui qui vit avec lui dans la terre des vivants?

Vous ne devez point aussi vous laisser abattre par l'affliction de mesdemoiselles vos sœurs, parce qu'encore qu'elles soient privées d'une mère et d'un frère, elles ne le sont pas de l'assistance de Dieu, puisque c'est le Dieu des affligés, et qu'il est d'autant plus touché de leur douleur, qu'elles sont plus abandonnées de secours humains. Il se nomme le père des orphelins. Et peut-on se croire abandonné lorsque l'on a pour protecteur un tel père, aussi puissant au-dessus de tous les autres pères, qu'il y a de différence entre le Créateur et les créatures? Mais l'assistance de celui même que nous avons perdu ne nous manque pas, puisque le pouvoir des justes étant plus grand après leur mort que durant leur vie, il peut, maintenant qu'il est devant le trône de Dieu, beaucoup plus nous assister par ses prières que lorsqu'il était dans le monde. Ainsi, le mérite du sang répandu par Jésus-Christ, qu'une telle mère et un tel fils ont tant aimé, nous obligeant de croire qu'ils vivent maintenant avec lui, consolons-nous de ce qu'étant devenus après eux sur la terre, nous avons de tels parents et de tels amis dans le ciel. Oublions tous les sentiments de la nature; n'agissons que par la foi; obéissons à Dieu de tout notre cœur, et offrons-lui ce qu'il lui a plu de retirer à lui. Plus nous les aimons, plus nous devons nous

conformer à sa sainte volonté, puisque nous ne devons pas nous contenter d'offrir à un tel maître et à un Dieu ce qui ne nous est que médiocrement cher, mais ce que nous aimons le plus, comme il commanda à Abraham de lui offrir ce fils unique qu'il aimait comme lui-même, afin de nous faire connaître que la preuve qu'il veut que nous lui donnions de notre amour est de lui sacrifier ce qui nous est le plus cher, suivant ces paroles de Jésus-Christ : *Si vous êtes enfants d'Abraham, agissez comme il a fait* (Joan., VIII). Ainsi, comme cet admirable patriarche obéit si parfaitement au commandement de Dieu, qu'il ne tint pas à lui que ce grand sacrifice ne s'accomplît entièrement, nous devons en user de même à l'égard des personnes que nous aimons le plus; et si Dieu, au lieu de leur sauver la vie comme il fit à Isaac, veut les retirer à lui, quelque douleur que nous en ayons, il faut que l'amour que nous lui portons demeure victorieux des sentiments de la nature, et le prier d'ordonner aussi de nous en la manière qu'il lui plaira; car la disposition où un chrétien doit être est de lui offrir tout sans réserve; et ce n'est pas beaucoup faire, puisque Jésus-Christ a donné pour nous son honneur et sa vie, et laissé sa sainte Mère et ses disciples dans une si extrême affliction. Tout ce que nous avons n'étant rien, et ce qu'il a donné pour nous étant infini, refuserons-nous de nous remettre entre ses mains qui ont été attachées pour nous à la croix, et qui nous sont toujours favorables, lors même qu'il nous semble que nous avons sujet d'en craindre les coups? C'est Dieu qui a permis que vous soyez privé de ces deux personnes. Au lieu de vous en plaindre, remerciez-le, puisque non-seulement il ne vous a ôté que ce qu'il vous avait donné, mais ne vous l'a ôté que pour le mettre en assurance et le faire jouir d'un bonheur auquel tendent tous nos desirs. S'il a, par cette privation, fait une profonde plaie dans votre cœur, ne doutez point qu'il ne la guérisse, et que vous ayant ôté une mère et un frère, il ne vous tienne lieu de l'un et de l'autre. Sa même bonté, qui les a mis dans un éternel repos, fera la grâce à ceux qui restent d'en jouir aussi avec eux. Que si le Dieu même de la gloire n'y est entré qu'après avoir goûté l'amertume des tourments horribles de sa passion, devons-nous espérer d'être rassasiés de la douceur ineffable de ce miel céleste dont les bienheureux sont nourris, sans avoir auparavant eu part à ce calice qui n'était que fiel et qu'absinthe? C'est ainsi que Dieu traite ses enfants. Ceux qui n'éprouvent pas ses châtimens en ce monde ne sauraient passer pour légitimes, et en souffriront d'éternels en l'autre. Comme il ne nous afflige que pour nous donner des marques que nous sommes ses enfants et nous rendre heureux dans le ciel, prions-le de disposer de nous comme il lui plaira, puisque, selon ces paroles de saint Paul : *Le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire* (II Cor., IV, 17). Marchons donc avec courage dans la voie qui nous peut conduire à la fin pour laquelle nous avons été créés, et approchons-nous d'autant plus de Dieu, que notre douleur est plus sensible, en considérant que les maux qui nous arrivent peuvent beaucoup nous y servir. Représentons-nous que la mort ne tardera guère à venir, et vivons de telle sorte, que quand elle arrivera, nous nous trouvions dignes d'être réunis aux deux personnes que nous regrettons, sans pouvoir plus appréhender d'en être jamais séparés. Nous connaissons alors que ce qui nous paraît maintenant être une affliction que Dieu nous envoie, est au contraire une grâce qu'il nous fait; et nous trouvant tous ensemble en la personne de celui qui n'est pas seulement notre Créateur, mais aussi notre Rédempteur, nous ne cesserons jamais de publier la grandeur de ses miséricordes. C'est là où ces deux âmes qui nous sont si chères nous attendent; c'est de là

qu'elles nous appellent; élevons nos pensées vers elles, et nos peines nous paraîtront légères. Pour nous consoler de leur mort, pensons à la nôtre; leur séparation d'avec nous ne durera guère, et celui qui pleure aujourd'hui sera pleuré demain. Ne pensons donc qu'à adorer Dieu dans tout ce qu'il fait, à profiter par la patience des peines qu'il nous envoie, et à régler notre vie de telle sorte que, lorsqu'elle finira, nous ayons plus de sujet de nous en réjouir que de nous en affliger. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous consoler et de régner toujours dans votre cœur, afin que vous vous soumettiez de telle sorte à sa sainte volonté, qu'il couronne votre obéissance. Je vous demande la continuation de l'affection qu'avaient pour moi les personnes que Dieu vient d'appeler à lui, et de croire que je m'estimerais heureux de servir ceux qui leur appartenaient.

LETTRE XII.

A UN DE SES AMIS.

Il le console de la mort de son fils.

Notre-Seigneur soit loué de tout ce qu'il fait, et vous en avez en cette occasion un double sujet; car outre ce qu'il a accompli sa volonté, ce qui doit donner beaucoup de joie à un chrétien, il a fait une grande grâce à votre fils en le tirant de cet exil pour le rétablir dans sa patrie où il le verra éternellement. Nous aurions donc tort de nous en affliger, puisque ce n'est pas aimer véritablement que de ne pas se réjouir du bonheur de ceux que l'on aime. Et quand tous les avantages que l'on peut avoir dans le monde seraient joints ensemble, que serait-ce en comparaison de la félicité dont il jouit? Réjouissons-nous donc au Seigneur, qui, par un effet de son extrême miséricorde pour cet enfant qui nous était si cher, ne lui a ôté une vie qui n'était qu'une vie de nom et d'un moment, que pour lui donner la seule véritable vie et qui sera éternelle. Que pouviez-vous donc, mon frère, souhaiter pour votre fils qui approchât de ce que ce Père céleste lui a accordé? Il l'a retiré de la guerre si périlleuse du monde pour lui faire part dans le ciel des victoires qu'il a remportées sur nos ennemis. Si les pères qui n'ont que des sentiments charnels se réjouissent de la prospérité temporelle de leurs enfants, que ne doit point faire un père chrétien de voir par les yeux de la foi son fils posséder un royaume d'autant plus grand et plus véritable qu'il nous est ici-bas plus invisible? Ne vous imaginez donc pas que votre fils soit mort puisqu'il est vivant avec Dieu, et ne le pleurez pas puisqu'il est maintenant et sera toujours dans la source éternelle de la joie; que si son absence vous afflige, considérez que les pères ne font point de difficulté d'envoyer leur enfants en des pays très-éloignés lorsqu'ils croient qu'ils en pourront tirer de l'avantage, et souffrent patiemment leur absence quand ils y font quelque fortune. Remerciez Dieu d'avoir bien voulu prendre à son service une personne qui vous était si chère; de l'avoir rendu l'un des habitans de la Jérusalem céleste, et de lui faire l'honneur de le voir face à face. Réjouissez-vous d'être délivré de ces fâcheuses pensées: Que deviendra mon fils? que lui arrivera-t-il? n'offensera-t-il point Dieu? et persévéra-t-il jusqu'à la fin à bien faire? Rien de semblable ne saurait plus vous inquiéter puisque vous l'avez vu de vos propres yeux finir ses jours dans le service de Dieu, et ainsi recevoir la couronne promise par ce Souverain des souverains à ceux qui lui sont fidèles: il ne pouvait plus heureusement finir sa course. C'est maintenant à vous de penser à bien achever la vôtre en imitant et en suivant celui que vous précédiez en âge. Si vous désirez de le revoir, prenez le chemin du ciel; c'est là où vous le trou-

verez ; et puisque les jeunes meurent sitôt , les vieillards doivent-ils se persuader de vivre longtems ? Hâtons-nous donc de servir Dieu devant lequel il nous faut si promptement comparaitre. Comme vous n'étiez attaché en ce monde qu'à ce cher fils , il a voulu qu'il partît avant vous , afin que portant vos pensées et votre cœur au lieu où est votre trésor , vous mouriez au monde pour ne vivre que pour Dieu ; et puisque ce vertueux fils en a usé de la sorte , ne doutez point qu'il ne vous assiste pour vous attirer à lui par ses prières. Efforcez-vous de l'imiter pour jouir avec lui de la vue de Dieu , adorer avec lui sa suprême majesté , et avoir éternellement part à sa gloire. Je vous conseille cependant de faire quelques bonnes œuvres en considération du défunt , afin que si quelque faute le retient en purgatoire , il en soit bientôt délivré. Je prie Jésus-Christ d'être votre consolation.

LETTRE XIII.

A UN SEIGNEUR QUI ÉTAIT MALADE ET QUI TÉMOIGNAIT D'APPRÉHENDER LA MORT.

Il lui donne des avis de ce qu'il doit faire , et l'exhorte à travailler à connaître Dieu de plus en plus afin de l'aimer encore davantage , sans s'effrayer par la vue de ses péchés.

Monseigneur,

J'ai reçu votre lettre , je l'ai lue , et j'ai très-bien compris ce que vous me mandez. J'espère de la miséricorde de Dieu que faisant du bien comme il en fait à ceux qui ne le méritent pas , il ne manquera pas de vous en faire puisque vous le méritez. Je ne suis pas fâché de voir que vous appréhendez la mort , parce qu'encore que cette appréhension vous donne de la peine , elle ne saurait vous nuire ; et il arrive souvent que Dieu s'en sert ainsi que d'un aiguillon pour nous porter à ce que le seul amour ne serait pas capable de nous faire faire. Comme il est le père des miséricordes , il use de divers moyens , tels que sont la crainte et l'espérance , pour aplanir le chemin dans lequel nous devons marcher.

Puisque vous désirez de savoir mes sentiments sur diverses choses , je vous les dirai sincèrement. Je serais d'avis que vous commandassiez que l'on accommodât un logement pour les pages ; que l'on payât ce qu'ont dépensé les cavaliers envoyés dans les villages ; que l'on retranchât le luxe dans les habits ; que vous fissiez rendre ce que vous avez mal gagné au jeu , si vous ne l'avez déjà fait ou perdu contre les mêmes personnes ce que vous leur avez gagné ; que si quelqu'un , à votre prière , qui lui tenait lieu de commandement , a joué et perdu , vous le lui fassiez aussi rendre ; que parce que les personnes de qualité ignorent la plus grande partie des injustices qui se commettent dans leurs terres , soit par leur négligence ou par celle de leurs officiers , je désirerais aussi que vous fissiez publier , dans toutes les paroisses qui en dépendent , que tous ceux à qui on aura fait quelque tort viennent s'en plaindre afin qu'on les satisfasse ; que vous ordonnassiez au prieur de saint Dominique , à quelque homme savant en droit , et au curé , de les entendre pour y pourvoir , et de vous en donner vous-même la peine dans les rencontres qui le mériteraient.

Voilà , monseigneur , ce que je serais bien aise que vous fissiez , parce que je crois que ce serait le moyen de remédier à plusieurs maux à l'égard du prochain , et qu'il vous serait aussi facile de le faire qu'il vous serait difficile , si vous y manquiez , de vous en justifier après votre mort. Ne vous arrêtez pas sur cela à ce que le monde dira , puisque ce

n'est qu'à Dieu et non pas au monde que vous serez obligé d'en rendre compte.

Je n'ai pu parler à la personne que vous m'aviez ordonné, parce que j'ai été obligé de garder le lit durant dix ou douze jours, et ne me lève que depuis hier. Je ne manquerai pas de m'en acquitter le plus tôt que je pourrai, et de vous donner avis de ce que j'aurai fait.

Aussitôt après que vous fûtes parti d'ici, Dieu me donna un plus grand désir que jamais d'implorer pour vous sa miséricorde, sans que j'en susse la cause; et c'était apparemment parce que vous en aviez plus de besoin que jamais. Mais quelle qu'en soit la cause, efforcez-vous, s'il vous plaît, de vous abandonner à sa volonté avec autant d'ardeur que l'on en a pour servir un père que l'on aime extrêmement. Vous n'êtes pas à vous-même; vous êtes à Jésus-Christ qui, avant que vous fussiez né, vous avait acheté par un prix inestimable, afin, comme dit saint Paul, que *vous ne récussiez plus pour vous-même; mais pour celui qui est mort et ressuscité pour vous* (II Cor., V, 15). Et qui est celui qui oserait prétendre de pouvoir disposer de soi-même, voyant qu'il aurait été racheté par un Dieu et par le prix de la mort d'un Dieu? On voit tant de gens s'exposer à perdre la vie, dans une guerre, pour des causes assez légères; aurons-nous si peu de cœur que de ne vouloir pas hasarder la nôtre pour le service de Dieu, après que Jésus-Christ a bien voulu, pour l'amour de nous, perdre la sienne? Au lieu d'être si lâches, soyons généreux et raisonnons ainsi en nous-mêmes: Il y a un Dieu de qui je tiens l'être et pour qui je devrais exposer mille vies si je les avais, tant parce qu'il a donné la sienne pour l'amour de moi, que parce qu'il m'a délivré d'une mort éternelle. Quelle confusion ne dois-je donc point avoir de ne lui avoir pas donné jusqu'ici un pouvoir absolu sur moi? mais je m'en vas commencer à cette heure à n'avoir plus d'autre volonté que la sienne, et à le lui témoigner par l'observation de ses commandements et la souffrance de tous les maux qu'il lui plaira de m'envoyer. Où puis-je mieux être en assurance qu'entre ses mains adorables qui m'ont formé, et qui ne laissent jamais rien périr de ce qu'elles veulent conserver?

Ne vous imaginez pas, monseigneur, que vos péchés passés vous empêchent de recevoir des faveurs de Dieu. Il est si bon, qu'il ne reçoit pas seulement les pécheurs qui ont recours à lui: il les appelle avant même qu'ils l'invoquent, les reçoit à bras ouverts, et leur dit: *Vous vous êtes laissé emporter dans mille désordres; mais revenez à moi et je vous recevrai* (Jerem., III). Il est ce bon pasteur qui ne se lasse point de chercher la brebis qu'il a perdue, et ce vigilant fauconnier qui n'épargne aucune peine pour retrouver son oiseau, qui a pris l'essor. Je vous dis ceci, parce qu'il me paraît que vous êtes plus rempli de votre propre connaissance que de celle de Dieu; et qu'ainsi vous avez plus de crainte que d'espérance et d'amour. Je ne prétends pas diminuer cette mauvaise opinion que vous avez de vous-même: je vous exhorte, au contraire, à vous y confirmer de plus en plus. Car vouloir remédier à votre crainte par une fausse espérance, serait ajouter mal sur mal, et prendre un poison pour un remède, puisque Dieu n'exerce sa miséricorde qu'envers ceux qui reconnaissent leur misère. Mais ce que je désire que vous fassiez est de reconnaître que, comme nous sommes plus méchants qu'on ne saurait croire, Dieu est meilleur que l'on ne saurait se l'imaginer: qu'il y a une différence infinie entre son cœur et le nôtre, principalement en ce qui est de pardonner; et que ce que nous ne pardonnons que très-imparfaitement vient de ce que nous n'aimons pas parfaitement. C'est pourquoi nous ne comprenons point jusqu'où s'étend la miséricorde de Dieu envers les pécheurs, parce que

sentant en nous tant d'aigreur et d'animosité contre ceux qui nous offensent et tant de refroidissement d'amitié après leur avoir pardonné, nous jugeons de Dieu par nous-mêmes : et qu'ainsi, encore que nous demeurions d'accord de cette différence infinie qu'il y a entre Dieu et nous, nos sentiments ne s'accordent pas avec nos paroles. Lorsque vos enfants seront grands et vous donneront quelque déplaisir, vous comprendrez mieux cette vérité, parce que vous éprouverez qu'un père ne cesse pas d'aimer ses enfants, quoiqu'ils le fâchent, mais se contente de les châtier et conserve toujours pour eux un cœur de père. Dieu agit de même. Car il est toujours prêt à recevoir le pécheur qui veut retourner à lui, sans que ses péchés l'empêchent de désirer sa conversion, parce que, comme je l'ai dit, son amour est beaucoup plus grand que notre malice. Cet amour inconcevable est l'effet du sang répandu pour nous par Jésus-Christ, qui étant le Fils éternel de Dieu, a obtenu par ses mérites que son Père nous adoptât et nous reconnût pour ses enfants, toutes les fois que nous aurions recours à lui par la pénitence et les autres sacrements de l'Eglise. C'est cet amour qui fait que Dieu nous attend, nous appelle à lui, nous reçoit, nous pardonne, et nous sauve avec tant de bonté et de tendresse, que si nous considérons attentivement cette manière d'agir plus que paternelle, elle nous toucherait encore davantage que notre propre salut. Car peut-on trop admirer que Dieu aime tant l'homme, que, quelque sujet qu'il lui donne d'être mécontent de lui, il n'en retire point son amour et ne dit point : Je ne l'aime plus ; quoiqu'il veuille venir à moi, je ne le recevrai point ; je ne le chercherai point, et ne le ferai point convier à rentrer dans son devoir ? L'amour que Jésus-Christ nous porte est au contraire si persévérant et si ardent, que comme ses souffrances n'ont pu lui faire changer le dessein de mourir pour nous, nos péchés ne sauraient éteindre le feu de sa charité. Elle demeure toujours victorieuse, et il fait maintenant, en pardonnant, ce qu'il faisait alors en souffrant. Un même amour est la cause de ces différents effets, et se montre ainsi toujours invincible. Que s'il y aurait sujet de s'étonner quand même cela ne se passerait de la sorte qu'entre des personnes d'égale condition, n'est-ce pas une chose plus qu'admirable qu'il se passe entre Dieu et l'homme ?

Si la grandeur inconcevable de cet amour de Dieu pour nous le faisait passer dans l'esprit de quelques-uns pour incroyable, ils offenseraient également sa bonté et sa puissance, puisqu'une marque assurée de ses œuvres est qu'on ne saurait trop les admirer, parce qu'elles sont admirables comme lui-même et particulièrement celle de son amour, à cause qu'elles naissent de sa bonté, qui est celui de ses attributs qu'il témoigne lui être plus agréable, selon ces paroles de David : *Vous êtes bon, Seigneur, envers tous les hommes, et les ouvrages de votre bonté surpassent ceux de votre puissance (Ps. CXLIV, 9)*. C'est donc mal connaître Dieu que de douter de la vérité de ses œuvres, parce qu'elles sont merveillesuses, et de ne se confier pas en ses promesses, parce qu'elles nous sont si avantageuses. La Samaritaine ne demanda point à Jésus-Christ où il prendrait, et comment il lui donnerait de cette eau qui éteint pour toujours la soif de ceux qui en boivent. Mais Notre-Seigneur lui dit que, *Si elle eût connu le don de Dieu, et qui était celui qui lui demandait à boire, elle lui en aurait elle-même demandé, et il lui aurait donné de l'eau vive (Joan., IV, 10)*. Il n'y a maintenant que trop de gens qui ont si peu de foi, qu'ils n'ont des sentiments de Dieu que conformes aux leurs, jugeant ainsi de sa grandeur par leur petitesse, de son pouvoir par leur impuissance, et de ses perfections par leurs défauts : ce qui les rend semblables à ces animaux qui n'ont rien que de terrestre. Mais ceux qui connaissent Dieu et savent qu'il nous a donné son propre Fils, dans lequel il trouve ses délices, peuvent-ils,

lorsqu'il leur inspire le désir de faire pénitence, douter qu'il ne leur soit favorable? Ainsi, quand on est persuadé de cette vérité et que l'on a recours à Dieu, on peut espérer d'obtenir ce qu'on lui demande avec un amour de fils et non pas d'esclave.

Hâtez-vous donc, monseigneur, d'aimer ce divin Sauveur, qui vous aime tant et qui vous réserve de si grands biens dans l'éternité. Si vous avez jamais désiré de devenir meilleur et de vous donner à lui, désirez-le maintenant avec encore plus d'ardeur. Dieu commanda deux diverses fois à son peuple de se faire circoncire : l'une, lorsqu'il l'ordonna à Abraham (*Gen.*, XVII); et l'autre, quand Josué les fit entrer dans la terre qu'il leur avait promise (*Josue*, V). La première de ces circoncisions représente la conversion d'une âme qui passe de la vie du monde dans l'observation de la loi de Dieu, qui est cette voie étroite qui conduit au ciel, et que les personnes attachées au siècle croient être encore plus étroite qu'elle ne l'est. Et la seconde circoncision est la figure de ce qui se passe dans une âme, lorsque Dieu, pour la rendre digne de régner avec lui dans son royaume, lui inspire de le servir avec une nouvelle ferveur, d'examiner jusqu'aux moindres replis de sa conscience, de se corriger de tout ce qu'elle a de défectueux, et de retrancher tout le superflu, afin qu'étant ainsi purifiée, elle attende avec tranquillité et avec joie de recevoir de sa bonté la couronne qu'il lui prépare.

Ayez soin de vous confesser et de communier. Car rien ne console et ne fortifie davantage que d'entendre la sentence de notre absolution et de recevoir dans nous Jésus-Christ. Priez, lisez, faites des aumônes, pratiquez tout le reste des instructions que Notre-Seigneur lui-même nous a données, et faites-moi, s'il vous plaît, savoir les dispositions où vous vous trouverez, et si votre santé est meilleure. Mais surtout travaillez à celle de votre âme et à tirer de la force de votre faiblesse. Je prie le Saint-Esprit, l'Esprit consolateur qui se donne par Jésus-Christ à ceux qui se préparent à le bien recevoir, d'établir en vous sa demeure, de vous instruire des moyens de vous rendre agréable à Dieu, et de vous conduire par ce droit chemin qui mène à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

LETTRÉ XIV.

A UN HOMME DE PIÉTÉ.

Il l'exhorte de renoncer à tout pour ne penser qu'à servir Dieu, et à mortifier ses passions.

La paix de Jésus-Christ, qui surpasse toutes nos pensées, soit toujours avec vous (Phil., IV, 7). Aussitôt que j'eus reçu votre lettre, je le priai de vous faire connaître que les créatures nuisent plus qu'elles ne servent à ceux qui le cherchent et qui le trouvent.

O que nous serions heureux si nous travaillions à mortifier nos passions, et à donner à Notre-Seigneur nos cœurs si détachés de toute autre affection que de celle de lui plaire, qu'il en disposât comme le potier dispose de la terre à qui il donne telle forme que bon lui semble. Que nous serions heureux si, au lieu de nous éloigner de sa présence par la distraction de nos pensées, nous demeurions dans le silence pour écouter ce qu'il lui plairait de nous inspirer, selon ces paroles de David : *Le Seigneur a parlé à son peuple et à ceux qui se convertissent à lui de tout leur cœur (Ps. LXXXIV)*. Car la parole de Dieu met sans doute ceux qui l'entendent dans une paix et un repos qui leur donnent tant de joie qu'ils leur font dire : *Tout mon bonheur consiste à me tenir uni à Dieu et à mettre en lui mon espérance (Ps. LXXII, 27)*. Travaillons donc

à revenir de l'égarément de nos pensées ; fermons les portes de nos sens pour empêcher la mort d'entrer dans notre âme ; séparons-nous de tout, bannissons même le souvenir de toutes les créatures et de tous les plaisirs du monde pour attendre la venue de Dieu, et ne doutons point que comme il est ennemi du trouble et aime la tranquillité, il ne se plaise à demeurer dans notre âme, lorsqu'il la trouvera vide et dégagée de tout ce qui pouvait l'empêcher de ne s'occuper que de lui seul. N'est-il pas étrange qu'il nous commande de demeurer en repos, et que nous ne voulions pas y être ? Car notre mémoire est en repos lorsque, n'étant remplie que de lui, nous fermons la porte au souvenir des créatures qui sont comme autant de mouches qui nous importunent pour nous empêcher de jouir de ce repos ; et notre volonté est dans une pleine tranquillité, lorsqu'elle recueille toutes ses affections pour n'avoir de l'amour que pour Dieu. Quant à nos autres puissances, nous ne devons pas beaucoup nous en mettre en peine, puisqu'elles sont comme des bêtes farouches qu'il n'est pas en notre pouvoir de gouverner ainsi que nous le voudrions. Il arrive souvent néanmoins que cette paix et cette tranquillité dont l'âme jouit, se répand sur elles comme une manne du ciel qui descend sur la terre, et fait que l'homme tout entier peut dire avec David : *Mon cœur et ma chair brûlent d'ardeur pour le Dieu vivant* (Ps. LXXXIII, 2).

Tout ce que nous avons donc à faire est de chercher Dieu. Il nous instruira, nous consolera et nous donnera tout ce qui nous est nécessaire, tout le mal qui nous arrive ne venant que de ce que nous nous éloignons de lui. Lisez, priez, communiez, exercez la charité, et il sera avec vous. Priez-le aussi, s'il vous plaît, pour moi, comme je le prie pour vous.

LETTRE XV.

A DES AMIS QUE L'ON PERSÉCUTAIT ET DONT IL ÉTAIT DIRECTEUR.

Il les exhorte à aimer les croix à l'exemple de Jésus-Christ.

Béni soit Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans tous nos maux, afin que nous puissions aussi consoler les autres dans tous leurs maux, par la même consolation dont nous sommes consolés de Dieu. Car à mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'accroissent et se multiplient en nous, nos consolations s'accroissent et se multiplient par Jésus-Christ (II Cor., I, 3). Ce sont les propres paroles de saint Paul, qui dit ailleurs : *J'ai reçu des Juifs cinq différentes fois trente-neuf coups de fouet ; j'ai été battu de verges par trois fois ; j'ai été lapidé une fois ; j'ai fait naufrage trois fois, etc.* (II Cor., XI, 24). Comme il rapporte toutes les autres persécutions qu'il a souffertes et les autres maux qu'il a si souvent endurés, il dit encore en un autre endroit : *Nous sommes à toute heure livrés à la mort pour Jésus-Christ, afin que la mort paraisse aussi dans notre chair mortelle* (II Cor., IV, 11). Mais, au milieu de tant de travaux et de tourments, ce grand Apôtre non-seulement ne murmure point et ne se plaint point de Dieu, comme feraient des personnes faibles ; il ne s'en attriste point, comme feraient ceux qui aiment l'honneur et les plaisirs de la vie, et il ne prie point Dieu de l'en délivrer. Au contraire, regardant tous ces maux comme de grandes faveurs, il en remercie Dieu, et s'estime trop heureux de souffrir pour la gloire de celui qui a reçu tant d'outrages pour nous délivrer de la servitude où nos péchés nous avaient réduits, et de réprover que nous étions, nous rendre, par l'effusion de son esprit, les enfants adoptifs de Dieu. Je le prie de tout mon cœur, mes chers frères de vous ouvrir les yeux pour

connaître que ce que le monde regarde comme de grandes disgrâces, sont des faveurs signalées de sa bonté. Quel honneur ne nous est-ce donc point de passer pour déshonorés, à cause que nous ne recherchons que son honneur? Quelle sera la gloire dont notre humiliation présente sera un jour récompensée? et avec combien d'amour et de tendresse Dieu nous guérira-t-il des blessures que nous recevons dans la guerre que nous soutiendrons pour son service? Ne faudrait-il donc pas avoir perdu le jugement pour ne pas désirer avec ardeur de recevoir ces faveurs? Mais c'est se tromper de croire qu'on puisse les obtenir autrement que par la souffrance, puisque c'est la voie par où Jésus-Christ et tous ses serviteurs ont marché. Il est vrai, comme il dit lui-même, qu'elle est étroite; mais elle conduit à la vie, et il nous a déclaré qu'il n'y a point d'autre chemin pour arriver où il est maintenant. Or, quelle apparence que le Fils de Dieu n'étant entré dans la gloire que par les opprobres et les souffrances, nous puissions l'acquérir par des moyens faciles et honorables, comme si le disciple était plus grand que le maître et l'esclave que son seigneur (*Luc, VI*)? Dieu nous garde de chercher en ce monde du repos que dans les travaux de la croix de notre Sauveur, si l'on peut donner le nom de travaux à des souffrances si heureuses, qu'elles me paraissent être plutôt un repos que des souffrances, et des roses que non pas des épines.

O Jésus, dont le nom de Nazaréen signifie une fleur, que l'odeur de cette fleur me semble douce! Elle excite en nous des désirs qui n'ont pour objet que l'éternité; et elle nous fait oublier toutes les peines de cette vie, en considérant pour qui nous les endurons et quelle en sera la récompense. Mais peut-on vous aimer, mon Sauveur, sans vous aimer crucifié? Car n'a-ce pas été en la croix que vous nous avez cherchés, que vous nous avez trouvés, que vous avez guéri les plaies de nos âmes, que vous nous avez délivrés de la servitude du démon, et que, par un amour inconcevable, vous avez donné votre vie pour nous? Ce sera donc en la croix, mon Dieu, que je vous chercherai et que, vous ayant trouvé, vous me délivrerez de moi-même en me délivrant de ce que vous verrez en moi de contraire à votre amour, afin qu'étant affranchi de la tyrannie de mon amour-propre, et vous aimant et souffrant pour vous comme vous êtes mort en souffrant pour moi, je réponde, sinon entièrement, au moins en partie, à l'amour incomparable que vous m'avez témoigné en la croix. Je sais que je ne mérite pas une aussi grande faveur qu'est celle de porter les marques de votre croix; mais le désir de souffrir pour l'amour de vous étant aussi juste que celui de vivre en repos vous devrait être désagréable, je veux espérer que vous m'accorderez cette grâce. Puisque vous m'avez, mon Dieu, fait l'honneur de me choisir pour être l'un des héros qui annoncent et publient votre Evangile, pourquoi me refuseriez-vous de porter votre livrée? Et comment puis-je passer, sans cela, pour être à vous? Car avez-vous jamais eu un seul jour de repos? Ne vous êtes-vous pas, au contraire, trouvé réduit en tel état que l'on vous a entendu dire : *Mon âme est triste jusqu'à la mort?* Et pourquoi, mon Sauveur, n'avez-vous point eu de repos, si ce n'est parce que vous n'avez jamais cessé de nous aimer, et qu'ainsi vous ne vous êtes jamais lassé de souffrir pour nous? Mais quelles souffrances, puisqu'il n'y a eu une seule partie de votre corps qui n'ait été teinte de votre précieux sang, la tête par les épines, les mains et les pieds par les clous, et tout le reste par ces innombrables coups de fouet. Peut-on, sans une horrible ingratitude, ne vous aimer pas et s'aimer soi-même lorsque l'on vous voit en cet état, et se vanter de vous aimer parfaitement, lorsque vous voyant souffrir de la sorte, on refuse de souffrir pour vous? Car comment peut-on vous aimer parfaitement, sans désirer avec ardeur de vous imiter et

préférer à toute la gloire d'ici-bas le bonheur d'être déshonoré pour l'amour de vous? Que tout le vain éclat du monde disparaisse donc, Seigneur, à la vue de votre croix. Que ceux qui sont enchantés de son amour rougissent de honte de s'attacher encore à lui d'affection, après que vous l'avez combattu et vaincu en la croix; et que ceux qui veulent passer pour être à vous soient dans la confusion de n'être pas ses ennemis, après avoir vu de quelle sorte il vous a rejeté et persécuté, parce qu'il ne pouvait et ne voulait pas connaître que vous êtes la vérité même. Je veux, mon Dieu, m'attacher entièrement à vous et mépriser tout le reste. J'aime mieux être à vous, que d'être le maître de toute la terre. Tout me paraît, hors de vous, indigne d'être estimé. Vous êtes seul notre véritable richesse, et, en vous possédant, nous possédons tout avec une pleine et entière joie, parce que vous êtes le bien suprême.

J'ai fait une grande digression, mes chers frères : et il faut revenir à ce que je vous disais, qui est de vous conjurer, de la part de Jésus-Christ, de ne vous point troubler, et de ne point considérer comme une chose extraordinaire que ses serviteurs soient persécutés, si l'on peut donner le nom de persécution à ce qui vous est arrivé; mais il me paraît n'en être qu'une ombre, puisqu'il faut, comme je vous le dis et redis toujours depuis cinq ou six ans, s'estimer heureux de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. Voici le temps venu de le pratiquer : n'en soyez pas fâchés, mais confiez-vous en sa force toute-puissante. Assurez-vous que, puisqu'il vous aime, il vous défendra; et, au lieu d'appréhender les menaces de vos persécuteurs, ayez compassion de l'aveuglement qui les empêche de rien comprendre à l'Evangile que je leur ai prêché. On peut dire d'eux ces paroles de saint Paul : *Le Dieu de ce siècle, qui est le démon, a aveuglé leurs esprits afin qu'ils ne soient point éclairés par la lumière de l'Evangile de la gloire de Jésus-Christ, qui est l'image de Dieu* (II Cor., IV, 4). Je le prie, de tout mon cœur, de leur pardonner, de les bénir au lieu de les maudire, de leur faire autant de bien qu'ils nous font de mal, ou, pour mieux dire, qu'ils nous en veulent faire, ne trouvant rien de si avantageux dans le monde que d'être maltraité du monde.

Agissez donc de la sorte, mes chers frères, si vous voulez être disciples de celui qui donna le baiser de paix et nomma son ami l'apôtre apostat, qui le livra à ses ennemis (*Matth.*, XX), et qui, étant attaché à la croix, pria son Père de leur pardonner parce qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient (*Luc*, XXIII). Considérez que toutes les personnes que ce nom de prochain comprend appartenant à Dieu, il veut les sauver, et vous trouverez que vous ne devez point vouloir de mal à ceux dont il désire le bien. Souvenez-vous combien de fois vous m'avez entendu dire que nous sommes obligés d'aimer nos ennemis, sans qu'il nous reste rien sur le cœur contre eux. Souffrez ce mauvais temps avec patience, et Notre-Seigneur vous en donnera bientôt un plus favorable. Prenez garde à ne point tourner la tête en arrière en cessant de continuer à bien faire. Gravez fortement dans votre esprit que celui à qui vous vous êtes donnés est le Seigneur du ciel et de la terre, le Maître de la vie et de la mort, et que, malgré toutes les puissances du monde, sa vérité demeurera victorieuse. Suivez-la toujours, et ne craignez, en la suivant, ni les hommes, ni les démons, ni même les anges, s'ils pouvaient vous être contraires. Gardez un grand silence avec les hommes, et parlez dans l'oraison beaucoup à Dieu, de qui vous devez attendre de grandes grâces par ce moyen, principalement lorsque vous méditez la passion de Jésus-Christ. Si l'on médit de vous, souffrez-le et considérez-le comme une faveur de Dieu, qui purifiera votre langue des paroles trop libres qu'elle a dites. Gardez-vous bien de vous croire

meilleurs que ceux qui ne marchent pas dans un bon chemin. Car que savez-vous combien de temps vous continuerez à bien faire, et eux à mal faire? *Travaillez à l'ouvrage de votre salut avec crainte et tremblement (Phil., II)*. En espérant d'aller au ciel, ne vous persuadez pas que que les autres n'y iront point. Reconnaissez les grâces que Dieu vous a faites, sans avoir les yeux ouverts sur les fautes de votre prochain. Rendez-vous sages par l'exemple du pharisien et du publicain, et souvenez-vous qu'il n'y a point de sainteté que dans la crainte de Dieu. Car l'Écriture dit qu'il faut vieillir dans la crainte, pour nous apprendre qu'il ne suffit pas de l'avoir au commencement, mais qu'il ne faut jamais cesser de l'avoir. Cette crainte si nécessaire, au lieu d'être pénible, n'a rien que d'agréable. Elle bannit de notre cœur la légèreté, et fait que même, dans nos meilleures actions, nous en laissons à Dieu le jugement, sans oser nous assurer qu'elles soient bonnes. Ce qui a fait dire à saint Paul : *Je ne me juge point moi-même : ce sera le Seigneur qui me jugera (I Cor., IV)*. Craignez donc ce Seigneur : craignez ce juge tout-puissant, à qui rien ne peut être caché, si vous voulez persévérer dans le bien, et que l'édifice de votre salut non-seulement demeure ferme, mais s'élève jusqu'au trône de Dieu par votre amour pour lui. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous le donner. Ainsi soit-il. Priez pour moi de tout votre cœur, comme je crois que vous le faites déjà. J'espère qu'il écoutera vos prières, et qu'il me donnera le moyen de continuer à vous servir.

LÉTTRE XVI.

A UN HOMME DONT IL ÉTAIT DIRECTEUR.

Il lui représente quelle est la faiblesse de l'homme sans l'assistance de Dieu, et quelle est sa force lorsqu'il lui est agréable.

La paix de Notre-Seigneur soit toujours avec vous. Notre faiblesse est si grande, et nos ennemis sont si puissants et si artificieux, qu'il n'y a pas davantage sujet de s'étonner de ce que nous sommes quelquefois vaincus, que de ce que nous sommes quelquefois victorieux, si l'on peut dire que nous le soyons jamais, puisque, lorsque cela arrive, c'est Jésus-Christ, ce fort lion de la tribu de Juda, qui vainc en nous et non pas nous, et que, pour peu qu'il nous abandonnât, nous serions aussitôt vaincus, ainsi que David nous l'apprend. Mais il ne nous abandonne pas, parce qu'il nous aime, et principalement quand nous mettons en lui notre espérance, selon les paroles de ce même roi : *Vous protégez et défendez, Seigneur, tous ceux qui espèrent en vous (Ps. XVII)*. Que s'il se cache quelquefois, il ne se retire pas néanmoins, mais nous observe sans se montrer, et prend garde si nous perdons la confiance. Car il veut qu'elle soit tellement enracinée dans notre cœur que les vents des tentations l'affermissent au lieu de l'ébranler. Il veut que nous croyions que plus nous sommes tentés, et plus il nous aime; et il veut que nous ne doutions point qu'il ne veille pour nous avec beaucoup plus de soin que le démon n'en prend pour nous tromper, parce qu'il nous aime plus que cet ennemi de notre salut ne nous hait; qu'il est plus fort que notre chair n'est faible, et qu'il est cet heureux port où il reçoit entre ses bras, avec une tendresse de mère, ceux qui ont été battus de la tempête. Ce qui a fait dire à David : *Vous les cacherez, Seigneur, dans le secret de votre face (Ps. XXX)*.

Vous n'aurez pas sans doute, mon cher frère, de la peine à croire que vous serez bien caché, bien assuré et bien content lorsque vous serez caché dans le secret de la face de Dieu. Mais vous me demanderez peut-être pourquoi je l'appelle un secret. Je réponds que ce n'est

pas sans raison, parce que de même que la face de Dieu, selon sa divinité, n'est que clarté et que lumière, la face de Jésus-Christ, selon son humanité, peut être nommée un secret, parce qu'elle cache sa divinité. Cela n'arriva pas sur le mont Thabor, où son visage fut resplendissant comme le soleil, et ses vêtements comme la lumière. Mais on l'a vu sur le Calvaire où, en répandant son sang pour notre salut, il a été si défiguré qu'il n'était plus reconnaissable, tant les tourments avaient déchiré tout ce corps et effacé tous les traits de ce visage dont David dit : *Votre beauté surpasse la beauté de tous les hommes, et les grâces sont répandues sur vos lèvres ; aussi Dieu vous comblera de sa bénédiction pour toute l'éternité (Ps. XLIV, 3).*

Oui, certes, mon Sauveur, vous vous êtes caché lorsqu'étant le plus beau de tous les hommes, vous avez été plus tourmenté que ne l'a jamais été aucun homme, et si défiguré qu'Isaïe a dit de vous : *Il ne paraissait plus de beauté sur son visage ; nos yeux le voyaient et ne pouvaient le reconnaître. On le traitait avec plus de mépris que l'on n'aurait fait le dernier des hommes. On pouvait le nommer véritablement l'homme de douleurs. Il éprouvait tout ce que l'humaine infirmité est capable d'endurer. Son visage était comme caché sous les nuages de :ant d'épines qui lui avaient fait perdre tout son éclat, en sorte que l'on n'en reconnaissait plus aucune trace. Ainsi, l'on peut dire avec vérité qu'il a porté le poids de tous nos maux, qu'il a éprouvé toutes nos faiblesses, qu'il a souffert toutes les douleurs que nous méritons d'endurer, et qu'il a paru comme un lépreux frappé de Dieu, humilié et accablé sous la pesanteur de ses châtimens. Car il a été traité en cette manière à cause de nos iniquités ; nos crimes l'ont réduit en cet état ; il a senti le châtimement qui nous a obtenu le pardon, et ses souffrances ont été le remède qui nous a guéris de nos plaies (Isa., LIII, 2).*

Toute la terre a vu l'effet de la prédiction si épouvantable de ce prophète. Mais ceux qui regardent avec foi et avec amour ce visage de Jésus-Christ si défiguré, ne le trouvent pas seulement tout éclatant de beauté, mais reconnaissent qu'en souffrant d'être défiguré de la sorte, son amour pour nous a rendu nos âmes, de difformes qu'elles étaient, si belles à ses yeux, qu'il ne dédaigne pas de les prendre pour ses épouses et de les faire régner avec lui. Voilà de quelle sorte Dieu se cache ici-bas à ceux qui font tous leurs efforts pour n'être jamais séparés de lui, et leur fait connaître en quelle manière ils peuvent voir sa face, et recevoir par cette vue tant de consolation et de force, qu'ils peuvent comprendre la vérité de ces paroles de David : *Montrez-nous votre visage, Seigneur, et nous serons sauvés (Ps. LXXIX).* C'est ce visage que le Père éternel regarde, et de la vue duquel il rejailit sur nous des rayons de sa lumière et de sa bonté ; ce qui fait dire à ce même saint : *Regardez-nous, Seigneur, en la face de votre Christ, parce que, nous regardant dans cette divine face, il oublie nos offenses et change en beauté les taches de nos péchés ; ce que saint Paul confirme par ces paroles : Jésus-Christ est entré par son sang dans le sanctuaire du ciel, et nous a acquis une rédemption éternelle (Hebr., IX, 12).*

Puis donc que c'est dans ce miroir que le Père éternel nous regarde pour venir à nous, regardons-l'y aussi afin de ne nous pas séparer de lui. Il n'y a point, mon frère, d'autre remède à notre faiblesse que la faiblesse dans laquelle il s'est trouvé lui-même par son abaissement volontaire ; ce qui a fait dire à saint Paul : *Encore qu'il ait été crucifié selon la faiblesse de la chair, néanmoins il vit maintenant par la vertu de Dieu (II Cor., XIII, 4).* Considérez ce qu'il a souffert pour nous fortifier dans nos faiblesses, et ne perdez pas le fruit des travaux qui lui ont coûté si cher. Quelle folie serait-ce de préférer des plaisirs de bêtes à ce qui peut donner de la joie aux anges, le fiel au miel et la créature

à Dieu? Insensés que nous sommes, où prétendons-nous aller, et que cherchons-nous hors de Jésus-Christ? Croyons-nous de pouvoir trouver un maître égal à lui, et un ami qui soit si fidèle, qui prenne tant de part dans nos intérêts, qui oublie si facilement nos fautes, qui nous conseille si sagement, qui nous aime si véritablement, et qui mérite tant d'être aimé? Quel autre que lui aurait bien voulu mourir pour nous au milieu de tant de tourments, et être prêt à mourir encore, s'il était besoin, pour nous racheter, qu'il mourût une seconde fois. Oh! que saint Pierre avait raison de dire : *A qui irions-nous, Seigneur? vous avez les paroles de la vie éternelle (Joan. VI, 69).*

Estimons-nous donc heureux, mon frère, d'être en l'état où Jésus-Christ nous a mis par sa miséricorde. Ne désirons point d'éprouver comment nous nous trouverions d'être dans un autre, puisque cette épreuve nous coûterait cher. Considérons, pour nous consoler dans nos maux, ce qu'il a souffert pour l'amour de nous. Implorons son assistance, il ne nous la refusera pas, et nous demeurerons, par son secours, victorieux de la chair, du démon, de nous-mêmes, et vivrons en ce divin Sauveur qui, par sa mort, a tué notre mort et nous a donné la vie.

LETTRE XVII.

A UN DE SES AMIS QUI ÉTAIT DANS L'AFFLICTION.

Il lui représente ce qui porte Dieu à nous envoyer des afflictions, et ce qui nous en devons tirer.

Encore que les nouvelles que l'on me mande ne soient point agréables, je ne laisse pas d'être bien aise de les apprendre, afin d'avoir recours avec plus d'ardeur à celui qui peut y remédier. Ainsi, l'on ne devait pas manquer à m'en informer; et il aurait peut-être été bon de le faire plus tôt, à cause que j'avais plus de santé, et ainsi plus de force pour écrire et pour prier.

Notre aveuglement est si grand, qu'il paraît bien que nous avons besoin de remèdes fort différents de ce qu'il nous semble qu'ils devraient être, puisque ce vase d'élection, ce grand apôtre, a eu besoin d'être tenté par un ange de Satan, pour lui apprendre combien il était misérable par lui-même et capable de tomber, si la main de Dieu ne l'eût soutenu. Un tel remède ayant été nécessaire à un tel saint, devons-nous nous étonner que, lui étant si inférieurs en toutes manières, il ne nous soit pas encore plus nécessaire qu'à lui? Un prophète dit, dans l'Écriture : *Vous sortirez de la ville, vous irez jusqu'en Babylone; et là, le Seigneur vous délivrera de la main de vos ennemis (Mich., IV)*, parce que Dieu permet souvent que nous sortions de notre paisible demeure, pour aller en Babylone, où nous nous trouvons dans une telle confusion (ce que ce mot de Babylone signifie), que nous ne savons ni que devenir, ni que faire, tant nous sommes dans un état si différent de celui où nous étions auparavant. Cet étonnement nous fait dire : Est-il possible que je sois celui qui désirait de servir Dieu et qui l'aimait? Mais cette confusion, qui nous fait connaître avec tant de honte notre vanité et notre misère, nous est utile, parce que le dégoût qu'elle nous donne de nous-mêmes nous fait recourir à Dieu, confesser que tout ce que nous avons de bon vient de lui; que tout ce que nous avons de mauvais vient de nous, et que notre salut dépend entièrement de lui seul. Ainsi, dans le tremblement où nous met l'appréhension qu'il nous abandonne et nous punisse, nous sommes plus en sûreté que dans cette vaine joie qui, nous paraissant être spirituelle, est accompagnée d'une fausse liberté qui ne craint point le péril qui se rencontre dans les occasions de mal faire. Cette confiance

est une si grande tromperie, que nous ne devons jamais nous tenir assurés en cette vie; mais la considérer comme une guerre continuelle, et désirer toujours d'aller dans la terre de la paix. Ce souhait est ce que notre Seigneur demande de nous, lorsqu'il permet que ce mauvais ange nous tente. Faisons donc tous nos efforts pour profiter de la crainte salutaire de retomber, et de la connaissance de notre faiblesse. Remettons-nous avec une confiance pleine d'amour entre les mains de ce divin artisan qui nous a formés, pour disposer de nous en la manière qu'il lui plaira, comme étant son ouvrage. Espérons qu'il ne voudra pas le détruire; mais qu'il achèvera pour sa gloire ce qu'il y a commencé. Evitons de tout notre pouvoir les occasions d'offenser Dieu où nous mériterions autrement de succomber. Veillons sur notre cœur, pour n'y laisser entrer que celui qui l'a créé et nous a rachetés, au prix de son sang; car qui nous aime tant que lui? à qui sommes-nous si obligés qu'à lui? et qui nous peut rendre si heureux que lui? Pouvant planter un arbre dont le fruit donne la vie, n'y aurait-il pas de la folie d'aimer mieux en planter un dont le fruit donne la mort? Dieu se plaît dans notre cœur: notre cœur ne saurait trouver de repos qu'en lui, et c'est n'être qu'une même chose avec lui, que de n'avoir de l'affection que pour lui. Humilions-nous donc en sa présence. Prions-le sans cesse qu'étant comme il est notre vie, il ne s'éloigne point de nous. Il est si bon, et prend tant de plaisir d'être glorifié en nous, qu'il nous garantira de tout mal, et nous fera tirer du bien de nos chutes.

LETTRE XVIII.

A UN DE SES AMIS QUI S'AFFLIGEAIT DE N'AVOIR PAS L'ESPRIT DANS LA PAIX QU'IL SOUHAITAIT.

Il l'instruit de la manière dont il devait se conduire dans ses fautes, et se préparer à la communion.

Ce que vous me mandez que vous ne savez pas comment vous conduire dans la prospérité et l'adversité; que vous vous trouvez dans la sécheresse, et qu'il se passe des combats dans votre esprit, par la contrariété de vos pensées, me fait souvenir d'avoir vu dans la vie des saints Pères des déserts, qu'un bon vieillard ayant souvent donné des instructions à un jeune solitaire, touchant la manière dont il se devait conduire, et ce jeune homme se plaignant à lui de ce qu'il ne s'avançait pas dans la vertu comme il l'aurait désiré, il lui demanda combien il y avait d'années qu'il servait Dieu. Ayant répondu qu'il y avait huit ans, ce bon homme lui répartit: Il y en a plus de vingt que je travaille pour ce sujet, sans pouvoir encore être en l'état que je le souhaite; ayez donc patience, et espérez au Seigneur. Je vous dis la même chose, parce qu'il me paraît que vous vous affligez trop de vos fautes, et qu'elles vous jettent dans le trouble, ce qui est plus dangereux que les fautes mêmes. Il paraît par là que vous ne connaissez pas assez quelle est la tendresse de Dieu pour ses enfants, puisque vous avez peine à vous souffrir vous-même, et qu'ainsi vous agissez envers vous comme vous feriez envers un autre qui traiterait avec vous de la manière dont vous traitez avec Dieu. Sa bonté, qui surpasse autant celle des hommes que sa grandeur l'élève au-dessus d'eux, lui a fait dire, par un prophète: *Je ne détruirai pas Ephraïm, en lui faisant sentir la fureur de ma colère, parce que je suis Dieu et non pas un homme (Osée, XI).*

Ceux qui se regardent, et non pas Dieu, tombent dans le découragement et, par ce découragement, dans une lâcheté et une faiblesse qui produisent beaucoup de maux. L'amour qu'il nous porte en faveur

de son Fils est si ardent, que nos péchés, que l'Écriture compare à des eaux, non-seulement ne sauraient l'éteindre, lorsqu'ils ne sont que véniels ; mais nous éprouvons que le souffle de son Esprit, ainsi qu'un feu consumant, dissipe ces péchés, nous embrase de son amour, et de méchants que nous étions, nous rend bons. Comment celui qui a ressenti en lui-même de telles preuves de cet amour, peut-il douter que Dieu ne l'aime, après s'être vu par sa bonté délivré de ses péchés ? Et s'ils n'ont pas empêché que Dieu ne lui fit cette grâce, comment, après l'avoir reçue, craindra-t-il qu'il cesse de l'aimer ? Mais Dieu ne se contente pas de nous aimer ; il veut que nous connaissions qu'il nous aime, et que nous lui en donnions toute la gloire, comme lui étant due : parce que c'est sans l'avoir mérité qu'il nous aime.

Que si vous désirez de comprendre jusqu'à quel excès va l'extrême bonté de Dieu, considérez jusqu'à quel excès va notre malice et vous y verrez, comme dans un admirable tableau, son amour peint avec des couleurs si vives sur le fond si obscur de notre malice, que la beauté de l'un relève encore la laideur de l'autre.

Je vous ai dit tout ceci pour vous faire connaître que Dieu n'approuve pas que ceux qu'il regarde comme ses enfants, se laissent abatre par la considération de leurs péchés ; mais veut que pour modérer leur déplaisir d'être si imparfaits, ils jettent les yeux sur lui, afin que leur consolation de voir qu'il les aime l'emporte sur le découragement que leur donnerait le déplaisir de s'être rendus dignes de sa haine. Il faut s'avancer peu à peu dans ce chemin avec beaucoup d'espérance, en publiant la grandeur de sa miséricorde par laquelle il nous attire à lui, souffre nos défauts, nous aime, et enfin nous donne sa gloire.

Quant à ce que vous me demandez, ce que vous devez faire pour acquérir la connaissance de Dieu, et vous conduire de telle sorte que vous lui soyez agréable ; je réponds que c'est de considérer comment il s'est conduit envers vous, et vous le connaîtrez en vous représentant toutes les grâces qu'il vous a faites depuis vous avoir créé, jusqu'au moment que vous lui demanderez la lumière nécessaire pour acquérir cette connaissance afin de n'être point ingrat de ses bienfaits. Il vous la donnera sans doute peu à peu, il vous fera voir par ce qu'il a fait pour vous, quoique vous en fussiez si indigne, quelle est sa bonté, et vous inspirera le courage, la force, la confiance et l'amour dont vous avez besoin pour traiter avec lui.

Voilà ce me semble le moyen d'obtenir ce que vous désirez : Mais il ne faut pas, dans ce recueillement de vos pensées, vous fatiguer par une application si violente que vous vous fassiez mal à la tête. Car tout dépend en cela de la pure grâce de Dieu. J'estime qu'il sera bon, avant que de vous mettre en oraison, de lire quelque chose qui traite du sujet sur lequel vous vous proposerez de méditer, afin de vous recueillir un peu, et de ne vous point éloigner de la communion, quoique vous ne vous sentiez point avoir autant de dévotion qu'à l'ordinaire. Ce serait faire comme ceux qui ne veulent pas s'approcher du feu s'il n'est très-ardent. Ne passez donc point huit jours sans communier et même quelquefois plus souvent, si quelque besoin particulier vous y oblige, ou que vous sentiez en avoir un très-grand désir. La préparation que vous y devez apporter est de régler de telle sorte toute votre vie, que vous n'ayez point besoin d'une préparation particulière, parce qu'il ne se passera point de jour que vous ne fassiez tout ce que vous pourriez pour vous rendre digne d'approcher de la sainte table. Mais il sera bon que la veille vous mangiez le soir moins que de coutume et fassiez une grande attention à ces paroles : *Voici l'Époux qui vient (Matth., XXV, 5)*. Voici votre roi, préparez-vous

pour aller au-devant de votre Dieu. Jésus-Christ soit, s'il lui plait, votre lumière.

LETTRE XIX.

A UN GENTILHOMME.

Il l'exhorte à agir d'une manière digne d'un homme de sa condition en combattant les combats du Seigneur contre l'ennemi de Dieu qui est l'amour-propre.

J'ai considéré les raisons que vous m'écrivez pour me persuader qu'il est plus à propos que vous demeuriez dans la ville qu'à la campagne. Mais quoiqu'elles soit subtiles, elles ne me persuadent pas, parce que l'exemple de Jésus-Christ, l'avantage que l'on retire de l'oraison et l'expérience, sont plus considérables que les jugements que forment les hommes dans les choses qu'ils affectionnent beaucoup. Qui doute que faisant votre séjour ordinaire dans la ville, et me faisant la faveur de m'aimer comme vous faites, vous ne désiriez que j'y demeure aussi? Vous êtes donc en cela juge en votre propre cause, et le temps que vous employez à chercher des raisons pour l'appuyer serait mieux employé à prier Dieu, selon cette parole de saint Bernard en parlant des prédicateurs : *Le moyen, dit-il, de persuader ceux qui vous entendent, n'est pas de beaucoup crier, mais de gémir beaucoup devant Dieu.*

Que si je ne suis pas, comme vous voyez, d'accord avec vous sur ce sujet, je ne laisse pas, d'un autre côté, d'être édifié de la peine que vous avez prise de m'écrire trois fois sans témoigner de l'impatience de n'avoir point eu de réponse. Car j'estime beaucoup plus cela que de grands raisonnements, et n'y mets pas moins de différence qu'entre parler et agir. Ainsi la manière dont vous en avez usé est le plus grand plaisir que me puissent faire ceux qui m'écrivent. Car la plupart sont si impatientes, que j'aimerais mieux qu'ils ne m'écrivissent point que de s'ennuyer de demeurer quelque temps sans recevoir de réponse.

Que vous dirai-je, ou, pour mieux dire, que vous demanderai-je? Je vous demande, que puisque vous êtes gentilhomme, vous combattiez contre le démon avec le courage que doit avoir un gentilhomme. Je sais les efforts que fait cet ennemi de notre salut pour vous empêcher de gagner le ciel qu'il a perdu, et je ne doute point qu'il ne vous mette quelquefois en tel état que vous vous trouverez obligé d'avoir recours à Dieu et de lui dire : *Soutenez-moi, Seigneur, afin que je ne succombe point sous les efforts de mon ennemi (Isaïe, XV).* Puis donc que vous ne sauriez ignorer que toute cette vie se passe dans une guerre continue, ne voulez-vous pas bien que je vous exhorte à combattre si courageusement que vous demeuriez victorieux? Nulle autre guerre n'est si importante, puisqu'il s'y agit de gagner ou de perdre Dieu pour toute une éternité.

Que n'ai-je la voix assez forte pour me faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre, et ne donner pas moins de terreur à tous les hommes, par l'appréhension d'être vaincus dans cette guerre, que de courage par l'espérance d'y demeurer victorieux? Enfants d'Adam, jusqu'à quand demeurerez-vous sourds et insensibles à de si importantes vérités? Qui vous a rendus si lâches que de vous laisser enchaîner et fouler aux pieds par vos ennemis? Car ne savez-vous pas que celui qui se laisse vaincre par le péché est esclave du péché (*Jean, VIII*), et que *la mort du corps est de l'âme est la solde et le paiement du péché (Rom., VI, 23)*? Quelle folie égale la vôtre? Vous travaillez vous-même à votre perte; le moindre

petit déplaisir que vous recevez vous est très-sensible, et vous vous donnez des coups de poignard sans le sentir. La perte d'un peu de bien ou d'un peu d'honneur qui ne sont rien en effet, vous est insupportable, et vous ne comptez pour rien de perdre Dieu et toutes les grâces que vous en pouvez attendre. Que lui répondez-vous dans ce jour terrible où les faux biens et les faux plaisirs de cette vie que vous aurez tant aimés s'étant évanouis par la mort, comme une ombre qui disparaît et une fumée qui passe, vous trouverez ce juge d'autant plus sévère et plus rigoureux que vous aurez moins appréhendé les effets de sa justice? Prétendez-vous qu'il reconnaisse pour ses soldats ceux qui auront marché sous les enseignes de ses ennemis et combattu pour eux et non pas pour lui? et serait-il juste qu'il récompensât ceux qui l'auront desservi.

Que personne donc ne s'y trompe : *Chacun recueillera, comme dit saint Paul, selon ce qu'il aura semé. Celui qui sème dans sa chair recueillera de la chair la corruption et la mort; et celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle (Gal., VI, 8). Un figier peut-il porter des raisins, ou une vigne des figues (Jac., III, 12)?* Mais à quoi pensai-je de parler à des morts comme s'ils étaient vivants, et de sonner de la trompette aux oreilles des sourds? De quoi sert-il de dire : *Ecoutez-moi, à ceux que nous sommes assurés qui ne veulent pas ouvrir la porte de leur cœur à nos paroles? Que ferons-nous à cela, Seigneur, puisque nous sommes arrivés au temps où nous voyons cette menace, que vous nous avez faite par l'un de vos prophètes, être accomplie. En écoutant vous écouterez et n'entendrez point; en voyant vous verrez et ne verrez point (Isaïe, VI).* Ni les menaces, ni le châtement, ni les consolations, ni les faveurs, ne seront pas capables de réveiller ces misérables de ce mortel sommeil, jusqu'à ce qu'à la vue de tous les hommes, on leur prononce l'épouvantable arrêt qui les précipitera dans des flammes éternelles. Qu'heureux sont donc ceux que Dieu préserve d'un tel malheur en leur faisant connaître l'état déplorable où ils se trouvent, et en leur donnant la volonté de bien faire.

Il faut toujours avoir devant les yeux le jour auquel Dieu a fait entendre sa voix à notre cœur, le considérer comme un aussi grand miracle qu'est celui de faire voir un aveugle et entendre un sourd, et l'en remercier comme d'une des plus grandes faveurs qu'il nous pouvait faire, puisqu'elle nous fait gagner son affection à laquelle rien n'est comparable. La plus grande preuve que celui qui a reçu une telle grâce puisse donner de sa reconnaissance est de veiller incessamment sur soi-même pour en profiter, et il se rendrait plus coupable qu'auparavant s'il y manquait, puisque celui qui voit clair est moins excusable s'il tombe que celui qui ne voit pas, et que l'on doit mettre une grande différence entre les actions d'un insensé et celles d'un homme de bon sens. C'est pourquoi Dieu pardonne moins les fautes à celui qu'il a relevé de ses chutes et éclairé de sa lumière, qu'à celui qui a péché avant de le connaître et de l'aimer.

Il faut donc que ceux qui s'engagent dans le service de Dieu, s'appliquent sérieusement à s'acquitter de leur devoir, puisqu'il est très-certain qu'ils seront ou récompensés de leur fidélité, ou punis de leur négligence. Dieu veut être servi avec le soin et l'affection que sa souveraine grandeur mérite; et ceux qui s'en acquitteront lâchement ne doivent pas attendre un moindre supplice que d'être jetés pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire chassés hors de sa présence et de son céleste royaume. Que si pour gagner les bonnes grâces d'un prince et faire quelque fortune, il n'y a point de soins qu'on ne

prenne, de travaux qu'on ne souffre, et de périls auxquels on ne s'expose sans épargner même sa vie ; doit-on manquer de vigueur et de courage dans un combat où il s'agit de l'honneur de Dieu, et dans lequel l'ayant pour chef on est assuré de vaincre ? Comme dans ce combat notre ennemi est notre propre volonté, tous nos efforts doivent tendre à la terrasser, et il faut lui dire : Ennemi de Dieu, et par conséquent la mienne, puisqu'étant à lui, je suis ennemi de tous ses ennemis ; je ne veux point de paix avec vous, parce que je ne veux point avoir de guerre avec lui. Lui seul règne dans mon cœur, vous n'avez rien à y prétendre, et je renonce à tous les sentiments qui ne procéderaient que de moi-même.

Demandons à Dieu de nous faire connaître et aimer de telle sorte sa volonté, que quelque résistance que la nôtre y apporte elle soit toujours notre unique règle. Résolvons-nous de ne nous séparer jamais de lui, et quand nous n'y serions pas attachés par la reconnaissance de ce qu'il a souffert la mort pour notre salut, soyons-le parce que si nous ne sommes unis à lui par amour, nous en serons séparés pour jamais par un effet de sa justice. Il vaut mieux perdre jusqu'à la dernière goutte de notre sang que de perdre Dieu, et pourvu que nous l'entendions nous dire : *O bons et fidèles serviteurs entrez dans la joie de votre Seigneur*, comptons pour rien tout ce que l'on peut souffrir en ce monde, et disons avec David : *J'ai fait une demande au Seigneur, et je la lui ferai toujours jusqu'à ce que je l'obtienne, qui est de pouvoir habiter toute ma vie dans sa maison* (Ps. XXVI, 7). Je finirai en vous disant qu'à quelque prix que l'on achète le ciel, on doit toujours croire que c'est peu. Je le prie de vous le donner et à tous par le mérite de sa mort.

LETTRE XX.

A UN HOMME DE VERTU.

Il l'instruit de la manière dont il devait gouverner sa famille, tant en supportant leurs défauts qu'en les en corrigeant.

J'attribue à une providence particulière de Dieu ce que vous avez à souffrir de la personne dont vous m'écrivez, parce qu'il fallait que cela arrivât pour accomplir ce que l'on vous a dit, il y a plusieurs années, que vous auriez à souffrir en tout ; car comment auriez-vous appris à exercer la patience, la mortification et l'humilité, si cette personne et le reste de votre famille ne vous en donnaient point de sujet ? Vos résolutions de souffrir et de vous mortifier n'auraient été que de beaux songes, parce que ce n'est que dans la contrariété à nos volontés que notre modération et la tranquillité de notre esprit se fait connaître. Il y paraît, puisque lorsque l'on vous contredit vous vous troublez, et témoignez ainsi n'être pas moins imparfait que la personne qui vous fâche. Il faut pratiquer en tout la patience, ce qui ne se peut que dans les occasions qui s'en rencontrent, parce qu'autrement ce que nous paraissions en avoir ne vient que de ce que personne ne nous donne sujet de l'exercer. Croyez que Dieu ne vous a envoyé ces personnes que pour mortifier votre promptitude ; comme il arriva à un jeune prince à qui un vieillard Athénien ayant dit une parole offensante, il lui répondit en riant, qu'il lui donnait à bon marché ce qui lui avait coûté bien cher à acquérir, qui était la patience à souffrir des choses impertinentes. Souvenez-vous du mépris que l'on a fait de Notre-Seigneur. Réjouissez-vous d'être traité de la même sorte. Sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie, priaît avec larmes pour ceux dont elle recevait des outrages, et demandait à Notre-Seigneur de leur faire

quelque grâce particulière pour chacune des injures qu'ils lui faisaient. A quoi il lui répondit : Que jamais prière ne lui avait été plus agréable, et qu'elle suffisait pour lui obtenir le pardon de tous ses péchés. C'est une action de grande vertu de se vaincre soi-même, et particulièrement dans les choses où notre inclination nous porte, et Dieu ne considère pas peu le mépris que font de nous ceux qui sont obligés de nous servir et de s'efforcer de nous plaire. L'une des souffrances de Job fut qu'un de ses serviteurs ne daigna pas lui répondre (*Job*, XIX, 20), et Notre-Seigneur fut trahi par l'un de ses disciples. Saint Augustin dit qu'il croit que Dieu ne souffre les méchants que pour leur donner le loisir de se convertir, ou pour exercer la vertu des gens de bien. Si Caïn n'eût été méchant, on n'aurait pas connu la vertu d'Abel ; et s'il n'y avait point eu de bourreaux, il n'y aurait point eu de martyrs. Une personne ne peut se vanter d'être chaste, si elle n'a point été tentée, ni patiente, si elle n'a rien souffert. Recevez donc de la main de Dieu comme une faveur cette peine qu'il vous envoie : rendez-lui en grâces, et faites-en votre profit en vous accoutumant de telle sorte à souffrir que vous puissiez dire comme Job : *Je me suis trouvé réduit à n'avoir pour compagnie que les autruches et les dragons* (*Job*, XXX, 29). La manière dont vous vous conduirez en cela vous fera mieux connaître jusqu'où va votre vertu que les incommodités d'une maladie ne le pourraient faire, parce qu'il n'y a pas tant de peine à les souffrir que des contradictions auxquelles on ne devrait point s'attendre, et Dieu n'a rien de plus agréable que de nous les voir endurer pour l'amour de lui. Ainsi vous devez beaucoup vous y appliquer.

Quant à ce qui regarde le châtement de vos domestiques, ne le faites pas dans le temps que vous vous sentez encore ému du sujet qu'ils vous en donnent. Laissez passer ce premier mouvement, et corrigez-les ensuite avec charité et avec douceur, sans altération et sans colère. Ce moyen est le plus propre pour les ramener à leur devoir, qui est le but que vous devez avoir, et non pas de vous satisfaire en les punissant du mécontentement qu'ils vous donnent. Accoutumez-vous aussi à dissimuler certaines choses en quoi il vous paraît qu'ils manquent au respect qu'ils vous doivent, parce qu'il arrive quelquefois que notre orgueil a part au sentiment que nous en avons ; car il y a tant de plis et de replis dans le cœur de l'homme qu'il ne faut pas s'étonner qu'il se trompe souvent lui-même ; c'est pourquoi il vaut mieux pencher du côté de la mortification que de celui de contenter nos inclinations, et nous accoutumer à souffrir ce qui nous donne de la peine, pour tâcher d'arriver à ce degré de vertu qui nous fait voir avec joie que l'on ne nous rend pas ce que l'on nous doit. Ainsi, lorsque l'on est obligé de reprendre, je crois qu'il serait bon d'user de semblables termes : Prenez garde à ce que vous faites ; je suis plus fâché de voir que vous n'êtes pas tel que Dieu le veut, que de ce que vous n'êtes pas tel que je le désire. Que si une répréhension si douce ne suffisait pas, je pense qu'il vaudrait mieux leur imposer quelque pénitence que de les frapper, si ce n'est que continuant à mal faire, on se trouvât obligé d'en user plus sévèrement ; mais il faut que ce soit toujours en priant Dieu pour eux de leur faire la grâce de se corriger, sans quoi on ne saurait bien agir à leur égard non plus qu'au sien propre. Ce n'est pas connaître ce que c'est d'avoir plusieurs serviteurs que d'ignorer que c'est avoir plusieurs maîtres par tant de sujets qu'ils donnent de souffrir, et de prier Dieu pour eux, afin d'imiter la manière dont Notre-Seigneur traita avec ses disciples ; car y eut-il jamais une douceur et une charité approchant de la sienne de les avoir soufferts avec tant de patience, prié pour eux avec tant d'ardeur, et être mort pour eux par un si grand excès d'amour ? C'est ce qu'un maître doit toujours avoir devant

les yeux , et se souvenir de ces paroles qu'il dit à ses apôtres lorsqu'il leur lava les pieds : *Je vous ai donné cet exemple*, etc. Enfin, pour dire tout en un mot , vous devez traiter vos domestiques non pas comme un maître rigoureux , mais comme un bon père qui mêle à un peu de rigueur beaucoup de douceur, de patience et de raison.

LETTRE XXI.

A UN DE SES AMIS.

Il traite des trois degrés de la vertu de gratitude , et l'exhorte à ne trouver rien de difficile pour servir Dieu.

La gratitude est une vertu qui a trois degrés : le premier est de connaître le bienfait que l'on a reçu , le second d'en remercier celui à qui l'on est obligé , et le troisième de travailler de tout son pouvoir à y répondre par ses actions. En m'examinant selon cette règle , je ne vois pas que ma conscience me reproche rien touchant le ressentiment des obligations que je vous ai ; car, comme la grandeur d'un bienfait consiste en ce qu'il procède d'une affection pure , libre et désintéressée , la grandeur de la reconnaissance consiste à n'y avoir rien qu'on ne veuille faire pour la témoigner , rendant ainsi amour pour amour , et s'acquittant par ce moyen de ce que l'on doit. Cela est si vrai que si nous avions plus de reconnaissance que celui à qui nous serions redevables d'un bienfait n'aurait eu d'affection à nous obliger, nous lui donnerions plus que nous n'aurions reçu de lui. Ainsi , Dieu m'ayant fait la grâce d'imprimer si vivement dans mon cœur le sentiment des obligations dont je vous suis redevable qu'elles me sont toujours présentes, mon impuissance à les reconnaître par mes services ne me donne point de peine, tant je trouve que mon cœur s'acquitte parfaitement de son devoir. Que si l'on dit que ma reconnaissance est fort stérile, je réponds que je ne saurais faire davantage, et que puisque vous ne m'avez pas fait plaisir dans le dessein d'en être récompensé, vous ne vous plaindrez pas sans doute de ne point recevoir de moi des services que vous n'en avez point attendus.

Quant à ce que vous me recommandez d'avoir soin devant Dieu de ces enfants qui en ont tant de besoin, il m'est témoin que je le fais très-particulièrement. S'ils n'en ressentent pas des effets , c'est une marque que mes prières ne méritent pas d'être exaucées ; et ce n'est pas un petit déplaisir pour une personne qui, comme moi , ne saurait payer qu'en cette manière les obligations que je vous ai ; mais j'espère de la bonté de Notre-Seigneur et de la charité qu'il vous a toujours plu de me témoigner, que vous ajouterez foi à mes paroles et en serez satisfait, puisqu'elles sont très-véritables et qu'il a dit : *Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète reçoit la récompense de prophète* (*Matth.*, X, 41).

Je ne vous écris pas si souvent qu'il paraît que je le devrais faire : mais si je manque en cela , j'y supplée par les messes que je dis pour vous ; et je ne crois pas que vous vous plaindriez de ce change. Je prie Jésus-Christ de me donner le moyen de vous faire connaître par des effets, avant que je meure , combien véritablement je me ressens votre redevable.

J'ai beaucoup de déplaisir de l'éloignement du père Vincent , ne doutant point que vous ne le trouviez à redire. Vous devez suppléer à son absence en lisant et en priant plus qu'auparavant , étant persuadé que rien ne manque à ceux qui s'acquittent bien de l'un et de l'autre.

Considérez , je vous prie , de combien de périls cette vie est pleine , et avec quel soin il faut travailler pour empêcher que les vents des

tentations, jointes aux occupations inévitables, n'éteignent dans notre cœur cette étincelle du feu de l'amour de Dieu qu'il a plu à sa miséricorde d'y produire, et ne nous laissent ainsi dans les ténèbres. Prions-le de nous préserver d'un aussi grand malheur que serait celui de tourner la tête en arrière après avoir mis la main à la charrue, et de quitter le chemin qui conduit en la terre des vivants, pour prendre celui qui mène dans l'effroyable séjour de ces morts qui ne revivront jamais : demandons-lui qu'étant comme il est la véritable lumière, il nous donne le discernement dont nous avons besoin pour préférer une vérité toujours subsistante aux fausses et vaines apparences dont la vanité du siècle veut nous éblouir, et une satisfaction qui sera éternelle à celle que nous donnerait pour un moment le plaisir d'accomplir notre propre volonté. Nous avons besoin, dans un temps tel que celui-ci, où nous sommes environnés de ténèbres aussi épaisses que celles de l'Égypte, de beaucoup demander à Notre-Seigneur de nous délivrer de l'aveuglement qui pourrait nous faire faire des chutes qui nous donneraient sujet de trembler dans ce grand jour où il n'y aura rien qui ne soit exposé à la lumière.

Puisque ce n'est pas vivre que de n'avoir point d'amis, efforçons-nous d'acquiescer l'amitié de Jésus-Christ. Mais pour oser l'espérer, il faut la souhaiter avec ardeur. Car de même qu'il n'est venu dans le monde qu'après avoir été, comme dit l'Écriture, le souhaité de toutes les nations, il ne vient point dans une âme si elle ne le désire et ne l'en prie extrêmement, et certes avec raison, puisqu'il n'est pas juste de faire une telle faveur à ceux qui n'en connaissaient pas le prix.

Seigneur, qui êtes seul capable de contenter pleinement l'âme, qu'est-ce qui peut passer pour un bien à ceux qui ne vous considèrent pas comme le souverain? Qui peut leur plaire, s'ils ne se plaisent pas en vous? Et sur quoi peuvent-ils s'appuyer, s'ils ne cherchent pas leur appui en vous, puisqu'il n'y a hors de vous que faiblesse et que misère? O pain des anges! qui est celui qui ne désire pas de se rassasier de vous, qui pouvez seul nous donner des forces et réparer tous nos manquements? Votre bonté est le refuge des malheureux et le lieu de repos où les étrangers se retrouvent être dans leur véritable patrie. Que doit-on chercher si l'on ne vous cherche, puis qu'en vous trouvant on n'a plus rien à souhaiter? Celui qui aime la joie n'a donc qu'à vous chercher pour en jouir en vous, par vous et avec vous, dans une telle plénitude qu'elle étouffe toutes ses tristesses, ses chagrins et ses ennuis avec la même facilité qu'un grand feu consume une paille.

Efforçons-nous donc de surmonter tous les obstacles qui se rencontrent dans cette recherche, dont à quelque prix que l'on y réussisse on est trop bien récompensé. Lors que dans les premiers siècles de l'Église les chrétiens abandonnaient pour l'amour de Jésus-Christ, père, mère, femme, enfants, et souffraient avec joie la prison, le mépris, les outrages, les tourments, et la mort; ne se croyaient-ils pas trop heureux? Ils gagnaient tout en perdant tout, parce qu'ils se rendaient agréables à celui qui, étant la source de tous les biens, remplissait tellement leurs désirs, qu'il leur faisait oublier tout le reste. Que s'il ne se rencontre point aujourd'hui d'occasions de sacrifier ainsi toutes choses pour la confession de la foi, il ne laisse pas d'y en avoir de fort grandes de plaire à Dieu par des preuves de notre amour. On souffrait alors pour ne le pas renoncer; on souffre maintenant pour ne lui pas désobéir; et dans ce grand nombre de combats que nous avons à soutenir au dedans de nous et au dehors, contre tant d'ennemis visibles et invisibles, soit dans la prospérité ou l'adversité, je ne sais s'il est moins

difficile de demeurer ferme dans l'amour et l'obéissance que nous devons à Dieu, qu'il l'était de demeurer inébranlables dans la foi, entre les mains des bourreaux. Puis donc que nous ne pouvons être martyrs de la foi, soyons-le de la charité ; et arrêtons pour cela nos yeux sur ce divin Sauveur qui s'exposa si généreusement à souffrir sur la croix pour l'amour de nous. Courons avec joie dans cette carrière à la fin de laquelle il nous attend pour être lui-même notre récompense ; et que rien ne soit capable de nous empêcher d'accomplir sa volonté. Il est le centre où nos âmes peuvent seulement trouver du repos. Comme c'est pour lui que nous combattons ; qu'il nous a engagés dans cette guerre, et qu'il nous aime jusqu'à avoir donné sa vie pour nous, implorons son assistance avec une ferme confiance qu'il ne manquera pas de nous secourir. Et puisqu'il nous faudra tous comparaître devant son tribunal, vivons de telle sorte que nous ne soyons pas confondus en ce grand jour, mais couronnés glorieusement avec ceux qui lui auront été fidèles

 LETTRE XXII.

A UN GENTILHOMME SON AMI.

Il lui représente que les travaux que Dieu envoie sont un sujet d'espérance aux gens de bien et de crainte aux pécheurs. Que l'amour des justes pour Dieu ne doit point avoir de bornes. Qu'il est facile de porter un poids dont Dieu est le contrepoids : et qu'il y a de la lâcheté à renoncer aux faveurs qu'il nous veut faire par l'appréhension de souffrir.

J'ai remercié Jésus-Christ de la faveur qu'il vous fait de vous donner part à ses douleurs, parce que c'est le gage le plus assuré d'aller au ciel que ce qu'il vous rend semblable à lui lorsqu'il est venu dans le monde pour nous donner la lumière dont nous avons besoin pour l'aimer, la force pour suivre son exemple, et la grâce par ses mérites. Gardez-vous donc bien, monsieur, de vous persuader qu'il y ait quelque chose de trop rude dans la dispensation des œuvres de Dieu, mais considérez que la récompense qu'il prépare à ceux qui l'aiment, étant si grande, il est juste que les moyens pour l'acquérir y répondent. Pour connaître cette vérité, et y faire l'attention que l'on doit, il faut que ceux qui espèrent ces récompenses souffrent pour s'en rendre dignes, et se désabusent de la créance de les pouvoir obtenir sans se donner la moindre peine. Dieu instruit les gens de bien et menace les méchants en disant aux uns, qu'ils doivent juger de la grandeur de la récompense qu'il leur prépare par la difficulté de la mériter ; et aux autres qu'ils ne sauraient sans folie prétendre qu'étant ses ennemis, ils puissent éviter sa rigueur puisqu'il traite de la sorte ceux qu'il aime comme ses enfants. Si nous considérons nos souffrances comme des traits que Dieu lance, nous trouverons tout ensemble des sujets de craindre et d'espérer, de craindre les effets de sa justice, et d'espérer ceux de sa miséricorde. Que celui qui est dans l'affliction espère donc d'être consolé ; et que celui qui est dans le repos appréhende l'affliction, puisque quelque juste que l'on soit, on commet tant de fautes que l'on mérite d'être puni, non pas par des peines éternelles, mais par des peines temporelles, si ce n'est que l'on s'en purifie par un si ardent amour que la contrition tienne lieu de châtiement comme il est arrivé à la Madeleine et à d'autres saints. Car il est certain qu'il faut en ce monde ou en l'autre passer par le feu. Ainsi ceux qui n'ont pas cet ardent amour pour Dieu qui cause une si grande douleur qu'elle efface leurs péchés, se trompent fort de s'imaginer qu'ils devraient être traités aussi favorablement qu'eux et exempts de

passer par le purgatoire. Mais ne vous imaginez pas que la douleur qu'un si grand amour de Dieu fait souffrir, soit moindre que celle que vous endurez. Car les effets de l'amour sont tels qu'il y a des personnes qui vous aiment assez pour vouloir bien s'il se pouvait vous soulager de vos douleurs en les souffrant au lieu de vous. Et de votre côté vous aimez tant ces personnes, que vous ne voudriez pas, je m'assure, être soulagé de vos douleurs à cette condition ; ce qui montre que la douleur de ceux que nous aimons véritablement nous est plus sensible que la nôtre propre. Que si l'amour des créatures les unes envers les autres a tant de force, quel doit être celui que nous avons pour le Créateur et que le Saint-Esprit dont la puissance infinie est la force même, répand dans nos cœurs ? Ainsi soit d'une manière ou d'une autre, on ne saurait éviter de souffrir pour arriver à la gloire du ciel ; et pour se plaindre de cette loi, il faudrait se plaindre de ce que nous sommes des hommes et non pas des anges ; il faudrait se plaindre de la justice de Dieu et renoncer à la raison, puisque la justice et la raison veulent que le travail soit inséparable de la vertu, et qu'elle soit récompensée selon ce qu'il aura été ou plus grand ou moindre.

Mais, mon Dieu, qui oserait se plaindre de ce que vous le traiteriez avec trop de rigueur sachant que vous avez tant aimé le monde que de donner votre Fils unique pour le racheter par ses travaux, par ses douleurs, et par sa mort, et le délivrer des tourments de l'enfer pour l'élever à la gloire du paradis ? Qui oserait se plaindre, Seigneur, en voyant avec quelle rigueur vous traitez ceux que vous aimez le plus, et que les faveurs et les douleurs ouvrent également l'entrée de votre céleste palais ; ce qui fait qu'il a été dit à l'un de vos plus fidèles serviteurs : *Parce que vous avez été agréable à Dieu, il a été nécessaire que vous ayez été éprouvé par la tentation (Tob., XII, 13)*. Puisque ce n'est, Seigneur, qu'à cette condition que vous nous donnez votre grâce, votre amour, le ciel et vous-même, pouvons-nous nous plaindre de cette condition et la considérer comme un poids trop pesant pour nous, sachant que vous en êtes le contrepoids, et qu'ainsi ce contrepoids est un Dieu.

Ne vous laissez donc pas, monsieur, abattre par la douleur. Mais ayant désiré de souffrir pour Notre-Seigneur, remerciez-le d'avoir exaucé votre prière. Il vous envoie ce qu'il sait vous être le plus avantageux ; et s'il vous paraît rude, vous n'avez qu'à penser qu'il en est l'auteur pour être assuré qu'il vous donnera la force de le souffrir ; vos peines présentes passeront et le repos dont elles seront suivies non-seulement ne passera pas, mais sera incomparablement plus grand qu'elles ne sont grandes. Que si vous disiez que vous renoncerez volontiers à l'un pour ne point éprouver l'autre, ce ne serait pas parler en homme de cœur, puisque les travaux et les périls auxquels on s'engage par des sentiments de vertu sont préférables à une molle oisiveté. Quelle apparence qu'après avoir témoigné tant de courage dans la guerre pour le service du roi, vous fussiez lâche dans celle où Dieu vous engage ? On ne vous demande pas de faire tout ce que l'on pourrait attendre d'un grand général d'armée, mais seulement de demeurer ferme dans le poste où Dieu vous met ; ce qui est moins vous demander que ce qu'il y a sujet de se promettre de votre valeur. Imprimez-vous dans l'esprit la Passion de Notre-Seigneur, et vous verrez par ce qu'il a souffert, quelle a été la grandeur de son amour, puisque, pouvant racheter le monde par une autre voie, il a choisi celle de souffrir toutes les douleurs imaginables. Car de même que son amour pour son Père surpasse infiniment celui que tous les hommes ensemble peuvent lui porter, une heure de ses souffrances lui a fait sentir plus de douleurs que tous les hommes n'en sauraient souffrir.

rien n'est comparable à son amour et à sa douleur. Souffrez donc avec joie pour lui; et lorsqu'il vous traite comme son fils en vous châtiant par un effet de son amour, n'agissez pas en esclave : doublez au contraire votre affection pour un si bon père; renoncez à vous-même pour vous donner entièrement à lui, et lui dites: Seigneur, je suis résolu de vous obéir et de vous suivre à quelque prix que ce soit, afin de pouvoir espérer que vous me direz comme à Abraham: *Puisque vous m'avez obéi dans une telle occasion et n'avez pas épargné pour l'amour de moi votre fils unique, je vous comblerai de bénédictions* (Gen., XXII, 16). Que si Dieu a su tant de gré à un homme de n'avoir pas épargné son fils pour l'amour de lui; quel gré les hommes ne doivent-ils point savoir à Dieu d'avoir donné le sien pour eux? Or comment pouvons-nous témoigner le gré que nous lui en savons qu'en lui offrant ainsi qu'Abraham notre propre fils. Et qu'est-ce que ce propre fils, sinon ce qui nous est le plus sensible comme est la douleur, et de la souffrir parce qu'il le veut?

Voilà, monsieur, ce que vous devez vous représenter pour répondre par votre patience à celle que Jésus-Christ a eue en souffrant pour vous tant de douleurs; et il vous en récompensera de telle sorte que vous vous tiendrez heureux d'en avoir beaucoup enduré. Je sais que les sentiments de la nature ne s'accordent pas avec cette vérité; mais la foi vous doit élever au-dessus d'eux et vous faire dire avec David: *Vous nous avez comblés de joie à proportion du temps que vous nous avez affligés, et à proportion des années qu'ont duré nos maux* (Ps. LXXXIX, 18).

LETTRE XXIII.

A UN DE SES AMIS QUI LUI DEMANDAIT CE QU'IL DEVAIT FAIRE POUR DEVENIR HOMME DE BIEN.

Il l'instruit sur ce sujet.

J'ai reçu votre lettre, et je puis vous assurer avec vérité que j'ai tant de plaisir d'apprendre de vos nouvelles et de celles de votre famille qu'il n'y a que mes grandes occupations qui m'empêchent de vous prier de m'écrire plus souvent. Mais ne laissez pas s'il vous plaît d'ajouter ce témoignage de votre affection à tant d'autres que vous m'en avez déjà donnés, et j'espère que Dieu vous récompensera des uns et des autres.

Je suis bien aise que vous désiriez de savoir ce que je crois que vous devez faire pour devenir homme de bien, parce que c'est déjà avoir fait beaucoup de chemin que de beaucoup désirer de s'avancer. Mais prenez garde de ne pas faire comme plusieurs à qui la connaissance de la volonté de Dieu ne sert qu'à les rendre plus coupables parce qu'ils ne l'accomplissent pas, selon ces paroles de Jésus-Christ: *Le serviteur qui aura su la volonté de son maître, et qui néanmoins ne se sera pas tenu prêt et n'aura pas fait ce qu'il désirait de lui, sera battu rudement* (Luc., XII, 47). Vous voyez par là que c'est s'engager à beaucoup faire que de s'enquérir de la voie de Dieu. Mais je crois que vous ne vous y êtes résolu qu'à dessein de pratiquer ce que je vous conseillerai; et ainsi je me tiens obligé de vous dire mes sentiments.

Il y a, mon frère, deux sortes de bonnes œuvres; les unes extérieures telles que sont celles de prier, jeûner, donner l'aumône, ne point jurer, ne point mentir, ne point murmurer, ne faire mal à personne, et choses semblables. Les autres bonnes œuvres sont intérieures telles que sont celles d'avoir un ardent amour pour Dieu et pour notre prochain, une très-grande reconnaissance des grâces qu'il nous a faites,

un si profond respect pour sa suprême majesté que nous nous considérons en sa présence comme un pur néant, et autres choses de cette sorte qui se passent dans notre cœur et ne se peuvent bien expliquer.

Comme les premières de ces bonnes œuvres sont plus faciles à pratiquer que les autres, elles rendent plus coupables ceux qui y manquent par lâcheté et par paresse. Car comment seront-ils actifs et vigilants dans les grandes choses s'ils sont si négligents dans les petites ? Celui qui ne sait pas retenir sa langue, réprimer ses sentiments, et s'exercer en de bonnes œuvres, n'a pas sujet de se plaindre de ce que Dieu ne lui fait pas de plus grandes grâces. Le temple avait un portique où les laïques entraient; mais il n'y avait que les prêtres à qui il fût permis d'entrer dans le temple intérieur. De même entendre la messe, rendre le respect qui est dû aux supérieurs, ne faire mal à personne, ne point médire, et autres choses semblables sont communes à tous les catholiques; mais d'avoir un cœur plein de foi et de charité, c'est le propre des enfants de Dieu et ce qui distingue les élus d'avec les réprouvés. Ainsi comme l'on passait de cette partie extérieure du temple à l'intérieure, on passe de ces bonnes œuvres qui ne sont qu'extérieures à celles qu'il n'y a qu'un cœur pur et sanctifié qui puisse produire. Non que ces premières soient capables de former ce cœur, la seule grâce de Dieu le pouvant faire; mais parce que lorsque nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir Dieu fortifie notre faiblesse par son extrême miséricorde.

Comme rien ne nous est plus important que d'avoir ce cœur nouveau, rien aussi ne nous l'est davantage que de ne nous pas imaginer que cela dépend de nous et que nous puissions l'avoir de nous-mêmes. Ce n'est pas être fidèle que de ne pas croire que nous tenons notre être de Dieu. Et ce n'est pas non plus être fidèle que de penser qu'un autre que lui nous puisse donner un second être beaucoup plus excellent que le premier. Ainsi ceux qui se persuadent de pouvoir acquérir ce cœur nouveau par leur science et par leurs travaux se trouvent d'autant plus éloignés de recevoir une telle grâce qu'ils croient en être plus proches. Le moyen de l'obtenir n'est pas d'avoir bonne opinion de nous-mêmes et de nous confier en nos propres forces; mais c'est de nous humilier et de nous mépriser. Car Dieu aime tant l'humilité que du milieu de cette suprême grandeur qui l'élève infiniment au-dessus de tout, il ne dédaigne pas d'arrêter ses yeux sur les choses les plus humbles et les plus basses (*Ps. CXII, 5*); et c'est travailler en vain que de chercher pour lui plaire quelque autre voie que celle de l'abaissement. Il n'en faut point de meilleure preuve que ce que Jésus-Christ étant descendu du ciel sur la terre, il ne nous en a point montré d'autre par toutes les actions de sa vie et par ses paroles, comme il paraît par ce qu'il dit dans saint Luc : *Celui qui s'abaissera sera élevé (Luc, XIV)*.

Si vous désirez donc, mon frère, que Dieu vous donne un cœur nouveau, commencez par changer de vie; soyez touché d'un vif sentiment de vos fautes. Au lieu de chercher à vous en excuser, jugez-vous vous-même selon la vérité, sans vous laisser aveugler par votre amour-propre; et après avoir ainsi examiné et condamné vos péchés ayez-les toujours devant les yeux, et tout trempé de vos pleurs, présentez-vous à Jésus-Christ comme à votre Rédempteur et votre juge avec une entière confiance qu'il vous pardonnera. Car comme rien ne touche tant un père que les larmes de ses enfants, rien n'est si capable de toucher Dieu que celles que nous répandons en sa présence en nous plaignant à lui de nous-mêmes, et en le priant de ne nous pas traiter selon sa justice, mais selon sa miséricorde. Découvrez-lui sans en rien dissimuler toutes

les plaies de votre âme. Confessez-vous; communiez; et enfin faites tout ce qui vous sera possible pour vous rapprocher de lui. Pourvu que vous en usiez de la sorte, n'appréhendez point qu'il soit sourd à votre voix. Il vous remplira de tant de consolation que vous pourrez dire, comme David : *Seigneur, combien grande est la douceur des consolations que vous avez réservées à ceux qui vous craignent (Psal. XXX)* ; Mais prenez bien garde de vous conduire envers votre prochain en la même manière que vous éprouverez que Dieu se conduira envers vous, puisqu'autrement vous le trouveriez aussi sévère qu'il vous était auparavant favorable. Car l'effet de cette parole sortie de la propre bouche de Jésus-Christ est infaillible : *Vous serez mesurés de la même mesure dont vous aurez mesuré les autres (Matth., VII)*. Après l'avoir éprouvé si libéral, ne soyez pas si injuste que d'être avare envers les autres. Pour une faute que vous pardonnerez, il vous en pardonnera plusieurs; pour un peu que vous souffrirez, il souffrira beaucoup de vous; et pour un peu que vous donnerez, il répandra ses grâces sur vous à pleines mains. Efforcez-vous donc d'observer de tout votre pouvoir la loi de la charité, qui doit être la règle de toute votre vie.

Voilà, mon frère, en peu de mots ce que je crois que vous devez faire pour rendre vos paroles et vos actions agréables à Dieu. Demandez à Jésus-Christ de vous donner un cœur nouveau pour procurer en toutes choses l'avantage de votre prochain, et rendre ce que vous devez à Dieu, à lui et à vous-même. N'oubliez jamais que pour avoir le bonheur d'être du nombre des amis de ce divin Sauveur qui a tant souffert pour vous, vous devez vous préparer à souffrir, puisque sans cela tout le bien que vous feriez serait comme une ville sans fortifications qui ne peut résister au moindre effort des ennemis. La patience est le bouclier de la vertu : lorsqu'elle nous manque, nous perdons le fruit de plusieurs travaux; et c'est ce qui a fait dire à Notre-Seigneur : *Possédez vos âmes en patience, parce que sans elle nous ne sommes plus à nous-mêmes, à cause que la colère, comme le vin, nous fait perdre le jugement. Préparez-vous donc à souffrir courageusement les peines qui vous arriveront, puisque l'on ne saurait remporter la victoire sans combattre, et que les couronnes ne se donnent qu'aux victorieux (II Tim., II)*. Ne regardez pas vos travaux comme grands, mais comme petits, en considérant ceux que Jésus-Christ a soufferts, ce qu'ils vous feront mériter, et la récompense que vous en recevrez. Représentez-vous le peu de temps qui vous reste à vivre : par ce moyen tout le passé ne vous paraîtra qu'une ombre, et vous préférerez le travail au repos.

Considérez vos peines comme un trésor dont vous pouvez enrichir votre âme. Car les souffrances des justes les purifient de leurs péchés comme le feu purifie l'or; et elles rendent au contraire les méchants encore plus désagréables à Dieu, parce qu'au lieu de profiter de ses châtimens, ils en deviennent encore pires par leur murmure, et qu'ainsi ce qui devrait leur faire gagner le paradis leur fait avec beaucoup de peine gagner l'enfer. Gardez-vous bien, mon frère, de les imiter; mais témoignez d'autant plus de courage que vous aurez de plus grands combats à soutenir. C'est par les tribulations que Dieu éprouve ceux qui sont à lui; et l'on ne saurait être couronné si l'on n'a auparavant été éprouvé. Ce qui a fait dire à saint Jacques : *Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux de cette vie, parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment (Jac., I, 12)*. Si nous comprenions bien quel est le prix de cette couronne et quelle sera à jamais la félicité de ceux qui en seront honorés, que ne souffririons-nous point de bon cœur pour l'acquérir! Nous nous abaisserions jusqu'au centre de la

terre, par le désir d'être élevés un jour dans le ciel; nous mépriserions tout ce qu'il y a de plaisirs dans le monde, par l'espérance des plaisirs éternels; et nous aurions toujours devant les yeux que le royaume de Dieu ne tardera guère à venir. Vivez cependant, mon frère, comme étant étranger sur la terre, sans y attacher votre cœur, afin que lorsque Notre-Seigneur vous appellera pour aller à lui, il ne vous trouve pas endormi, mais préparé à partir et à l'entendre vous dire ces favorables paroles : *Bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur.*

LETTRE XXIV.

A QUELQUES-UNS DE SES AMIS QUI AVAIENT COMMENCÉ DE SERVIR DIEU.

Il les exhorte à continuer, et les instruit des moyens de vaincre la chair, le monde et les démons.

Mes chers frères en Jésus-Christ, sa paix soit toujours avec vous. Depuis que je vous ai quittés, vous m'avez continuellement été présents en esprit par l'affection qui m'attache à vous. Ayant été témoin de la manière dont vous vous êtes donnés à Dieu, l'amour que je vous porte à cause de lui me fait désirer de tout mon cœur que vous ne tourniez point la tête en arrière, mais vous souveniez toujours qu'il a souffert la mort pour votre salut. Vous aurez de grands combats à soutenir, parce que vos ennemis sont très-animés contre vous, et en grand nombre. Gardez-vous bien néanmoins de perdre courage, puisque autrement vous seriez perdus. Car si ceux qui se tiennent le plus sur leurs gardes ont tant de peine à leur résister, comment ceux qui n'y sont point pourront-ils éviter d'être vaincus? Représentez-vous qu'autant que le plaisir que donne le péché est honteux et passe vite, autant la douleur qu'il produit est grande et la perte qu'il nous fait faire inconcevable, puisqu'il nous fait perdre Dieu. Peut-on sans trembler entendre dire que l'on n'a plus de part avec lui lorsque l'on aime le péché: et n'est-ce pas être non-seulement endormi, mais mort, que d'être sourd à cette voix?

Puisque nous ne saurions douter qu'il ne nous faille bientôt paraître devant le juste jugement de Dieu pour lui rendre compte de nos actions, ne soyons pas si imprudents que de nous laisser tromper par la corruption de la chair, la vanité du monde et l'artifice du démon: mais considérons Jésus-Christ en la croix, tourmenté dans sa chair, déshonoré par le monde, et victorieux des démons. Comme nul ne l'a jamais suivi sans en avoir été récompensé, et qu'il a bien voulu mourir pour nous, n'y aurait-il pas autant d'aveuglement que d'ingratitude de ne demeurer pas attachés à lui? Puisqu'il est mort pour nous obliger à mourir au péché, faisons mourir en nous le vieil homme, pour vivre à ce nouvel homme qui est lui-même, dont la nature divine, jointe à notre nature humaine, a combattu et détruit le péché. Nous n'avons qu'à lui montrer nos plaies, pour en recevoir la guérison par le mérite de ses plaies: et si nous avons de la peine de renoncer à nos péchés, considérons qu'il souffrit incomparablement davantage lorsque, pour nous donner une vie, et une vie éternelle, son âme fut séparée de son corps par la mort. Suivons avec courage un tel chef, qui marche toujours le premier lorsqu'il s'agit de souffrir; et crucifions notre chair comme la sienne l'a été, afin que nous ne vivions plus selon nos propres sentiments, mais selon l'exemple qu'il nous a donné par toutes les actions de sa vie. Que si le monde nous persécute, cherchons notre refuge dans ses plaies; et tout ce qu'il y a de plus difficile à supporter, sans en excepter même la mort, nous paraîtra doux et

agréable. O Jésus, que votre amour est puissant, puisqu'il n'y a rien dont il ne nous fasse tirer de l'avantage, et que, pourvu que nous l'ayons, rien ne saurait nous manquer, parce qu'en vous possédant nous possédons tout !

Nous ne saurions trop désirer, mes chers frères, de nous approcher de ce buisson qui brûle sans se consumer. Et qu'est-ce que ce buisson, sinon d'être, par un ardent amour pour Dieu, insensibles aux injures, contents d'être méprisés, fermes dans les tentations, courageux dans les combats, riches dans la pauvreté, gais dans les afflictions, et de pouvoir ainsi passer non-seulement pour des citoyens de la Jérusalem céleste, mais pour des amis de Dieu, lorsque le monde nous regarde comme des étrangers et des exilés à qui tout manque ?

Ce sont là les effets et encore plus grands que ce noble amour de Jésus-Christ produit dans les âmes où il établit sa demeure. Mais comme on ne pouvait approcher de ce buisson ardent sans avoir ôté ses souliers, nous ne saurions approcher de ce feu de l'amour de notre Sauveur sans nous dépouiller des affections corrompues, produites par notre amour-propre, qui est la source de la mort comme l'amour de Dieu l'est de la vie. Car, de même qu'il faut avoir les pieds nus pour marcher sur une terre sainte, il faut renoncer à tous les sentiments de l'amour-propre pour marcher dans le chemin de la vie spirituelle. On ne saurait aimer Jésus-Christ sans se haïr soi-même, ni le regarder quand on se regarde. Il demande tout notre cœur : et c'est peu donner à un Dieu que de ne lui en donner qu'une partie. Renonçons donc à notre propre volonté pour ne suivre que la sienne. N'épargnons rien pour acquérir cette perle précieuse qui est lui-même, et pour le voir un jour dans son royaume. Embrassons avec joie les travaux et le mépris, afin que lorsqu'il paraîtra dans sa gloire, accompagné de ses saints, pour rendre à chacun selon ses œuvres, nous ayons sujet de le remercier de nous avoir fait connaître qu'il n'y a point de plus grande folie que ce qui passe pour sagesse dans le monde, ni un plus grand sujet de répandre des larmes que de passer sa vie dans les plaisirs et les délices, puisque Dieu ne considérera alors pour siens que ceux qui auront observé ses commandements. Qui peut concevoir quelle sera la félicité des âmes qui rempliront ces glorieuses places qui leur ont été préparées avant la création du monde, pour chanter à jamais ses louanges avec les anges ? Mais, Seigneur, qui avez créé toutes choses et n'êtes semblable à aucune d'elles, parce que vous êtes infiniment élevé au-dessus d'elles, quand viendra cet heureux jour qu'étant affranchis de la prison de ce corps, nous pourrons jouir d'un véritable repos en jouissant du bonheur de votre présence ?

N'arrêtons, mes frères, nos yeux que sur Dieu ; prions-le d'entrer dans notre cœur ; et lorsqu'il nous aura fait cette grâce, efforçons-nous de l'y arrêter. Hélas ! que deviendrions-nous s'il nous abandonnait, sinon de rentrer dans le néant d'où il nous a tirés ? Il marche devant nous ; suivons-le, et nous connaissons alors combien il est doux. Il est descendu du ciel pour nous y faire monter : courons à lui. Il nous a appelés du haut de la croix, où l'on peut dire que le feu de son amour pour nous l'a consumé ; brûlons, à son imitation, d'amour pour lui, afin de n'être plus qu'un même esprit avec lui. Qu'est-ce qui nous retient, qui nous arrête et qui nous tend des pièges pour nous en empêcher ? Si c'est notre chair, mortifions-la ; si c'est notre honneur, foulons-le aux pieds ; si c'est notre bien, abandonnons-le ; ou si nous ne le pouvons, ne le considérons que comme de la fange. Si c'est le mariage, suivons l'avis de saint Paul : *Que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point* (1 Cor., VII, 29). Si ce sont des enfants, ne les aimons que pour Dieu ; si c'est quelque autre chose, disons-lui avec

larmes : Ne me séparez point de mon Sauveur. Hélas ! que nous serions heureux si ces larmes pouvaient allumer un feu qui consumât tout ce qui nous éloigne de Dieu ! Il nous purifierait et nous embraserait d'une telle sorte, qu'il nous rendrait des victimes saintes et dignes de lui être offertes.

Seigneur, qui êtes tout feu par votre amour, que vous échauffez heureusement notre tiédeur, que vous nous brûlez doucement, que vous nous embrasez agréablement, et que vous répandez de douceur dans toutes vos œuvres ! Si nous brûlions tous de cette sorte, nous dirions du fond du cœur : Qui est semblable à vous, Seigneur, parce que, comme l'on ne saurait vous connaître sans vous aimer, on ne saurait vous aimer sans vous connaître. Nous n'avons donc, mon Dieu, qu'à vous aimer pour vous connaître et vous posséder, et être ensuite possédés de vous et comblés de grâces. Ce sera alors que nous serons entièrement occupés, avec tous les bienheureux, à vous donner des louanges ; à vous reconnaître pour un seul Dieu en trois personnes, pour un roi subsistant par vous-même, dont la puissance n'a point de bornes, tout sage, tout bon et tout parfait, qui pardonnez à ceux qui ont recours à votre miséricorde, et glorifiez ceux qui vous servent. Que soyez-vous béni et honoré dans tous les siècles des siècles.

LETTE XXV.

A UN SERVITEUR DE DIEU QUI S'EMPLOYAIT AVEC D'AUTRES EN DE BONNES OEUVRES.

Il les exhorte tous à l'humilité.

Je commencerai cette lettre par ces paroles de saint Paul : *Fortifiez-vous, mes frères, dans le Seigneur et en sa vertu toute-puissante (Ephes., VI, 10)*. Il est fidèle en ses promesses, et ne nous appelle pas à lui pour nous abandonner dans le chemin où il nous a fait entrer : il nous conduit jusqu'à la fin. Et encore qu'il ait appris à ses serviteurs combien doit être grande l'humilité qui le fait se plaire en eux, ne vous étonnez pas que je vous la recommande de tout mon cœur. Combien y en a-t-il qui, étant dans la bonne voie, se sont égarés manque d'avoir cette vertu ; et, ce qui est encore plus déplorable, qui ont cru ne s'être point égarés ? car, comment une âme qui est dans l'aveuglement peut-elle voir ses défauts, et un paralytique travailler à sa guérison ? Je ne saurais penser sans trembler que l'orgueil nous trompe si subtilement, qu'encore que nous sachions que nous n'avons rien de bon qui ne vienne de Dieu et ne sommes par nous-mêmes que péché, nous ne laissons pas d'avoir tant de présomption, que nous tombons dans sa disgrâce. Humilions-nous donc, et apprenons à ne pas mépriser ceux qui tiennent un autre chemin que nous. Notre bonheur consiste beaucoup plus à nous efforcer de plaire à Dieu que non pas en d'autres avantages que l'on peut quelquefois avoir sans la grâce ou avec moins de grâce, et qui sont plutôt des dons corporels que spirituels, et des faveurs humaines faites aux enfants de l'esclave que des biens solides de la succession dont il n'y a que les enfants légitimes qui héritent. Humilions-nous donc, je vous le répète encore, et tremblons en voyant que tant de personnes qui paraissaient très-élevées dans la piété ont fait connaître, dans la suite, que cette élévation n'a servi qu'à les faire tomber de plus haut. Nous ne saurions avoir une trop basse opinion de nous-mêmes, puisqu'en cela l'excès n'est pas à craindre comme il l'est de l'avoir trop bonne. Notre-Seigneur a dit : *Mettez-vous en la dernière place (Luc., XIV, 10)*. Et saint Augustin, se faisant à lui-même cette question, *Quel est le chemin du ciel ?* il répond : *C'est l'humilité. Que si vous me*

faites encore la même question, je vous répondrai la même chose; et si vous me la faites mille fois, je vous ferai mille fois la même réponse. Cette humilité ne consiste pas seulement à croire que tout ce que nous avons de bon vient de Dieu et que tout ce que nous avons de mauvais vient de nous, mais à n'avoir point d'autre sentiment; sur quoi j'avoue que je ne l'ai pas tel que je devrais, et que je suis incapable de bien exprimer ce que j'en ai. Je prie Notre-Seigneur de nous le donner à tous. Lui seul peut nous faire cette grâce par une faveur particulière; et je sais par expérience que ceux qui font profession d'être à lui, ne continuent à le bien servir qu'autant qu'ils demeurent dans cette modeste et paisible humilité qui a de si bas sentiments d'elle-même. Elle ne leur manque pas plus tôt que l'édifice de leur salut, qui paraissait être si ferme, tombe par terre, et Dieu n'arrête ses yeux qu'où il la voit. Je vous souhaite sa grâce, et à tous mes chers frères avec qui vous êtes.

LETTRE XXVI.

A UN DE SES AMIS

Il l'exhorte à se rendre agréable à Dieu, et à ne se pas embarrasser dans ce qui regarde les biens temporels après avoir goûté les éternels.

Notre amitié me fait souvent souvenir de vous, et je n'y pense jamais sans appréhension en considérant les périls où se trouve exposée votre âme, pour qui Notre-Seigneur a travaillé jusqu'à se laisser lorsqu'il était dans une chair passible et mortelle. Mais, comme il ne se lasse point maintenant de prendre un soin continu de vous, que ne devez-vous point faire pour reconnaître cette faveur et la conserver!

Il n'y a rien que celui qui a sujet de croire qu'il a reçu le don de la justification ne doive faire pour tâcher d'acquérir, par la multiplication des cinq talents qui lui ont été confiés, quelque nouvelle portion du ciel, dont la porte est sans cesse ouverte à une usure si sainte. S'il y avait un chemin dans lequel on fût assuré qu'à chaque pas que l'on y fait on ne gagne pas moins que la valeur d'un royaume, et que quand on y marcherait durant toute sa vie, on serait toujours récompensé de la même sorte, se trouverait-il quelqu'un, de tous ceux mêmes qui sont les plus affectionnés au monde, qui refusât de s'y engager par l'appréhension de se laisser? Que si l'amour d'une fortune temporelle ferait cet effet, que ne doit point faire le désir d'un bonheur qui est éternel! N'est-il pas juste qu'autant que ce dernier surpasse l'autre, on fasse de plus grands efforts pour l'obtenir; qu'après tant de grâces que l'on a reçues de Dieu, on s'emploie de tout son cœur pour le servir, et que, considérant de quel abîme il nous a tirés, on n'oublie rien pour s'empêcher d'y retomber? Ce n'est pas avoir regret d'avoir failli que de ne pas éviter avec soin de faillir encore; ce n'est pas assez reconnaître les obligations que nous avons à Dieu que d'en laisser diminuer le sentiment dans notre cœur, et ne pas augmenter en reconnaissance comme l'on augmente en lumière. C'est ce qui a fait dire à David que *Dieu l'avait prévenu de toutes sortes de grâces et de bénédictions* (Psalm. XX, 3). Et quelle apparence de demeurer toujours dans l'enfance au lieu de croître dans l'être nouveau de la grâce dont le Seigneur nous favorise! Puis donc que nous sommes obligés de croître toujours en vertu, n'est-ce pas le moins que nous puissions faire que de conserver avec soin le don que nous avons reçu de Dieu?

Vous considérant comme une bougie allumée combattue par divers vents, mon appréhension qu'elle ne s'éteigne me fait trembler ainsi qu'une mère qui n'ose trop se réjouir de ce qu'elle trouve d'aimable en son enfant, tant elle craint de le perdre. Dites-moi donc, je vous prie,

en quel état vous vous trouvez être au regard de Dieu? Etes-vous ferme en son amour? êtes-vous vivant devant lui, qui est la seule véritable vie? lui avez-vous abandonné votre cœur pour y faire sa demeure? votre âme est-elle tellement unie à lui par un lien tout d'amour, que rien ne soit capable de l'en séparer? ou bien serait-il possible que, pour n'avoir pas pris assez de soin de lui plaire et en avoir pris pour les choses du siècle, il fût arrivé entre lui et vous quelque petit refroidissement? J'appréhende votre réponse, et ne saurais néanmoins m'empêcher de désirer de la savoir. Si elle est bonne, j'en serai ravi de joie et en remercierai Dieu de tout mon cœur; si elle est mauvaise, j'en serai très-sensiblement touché, et n'aurai pas néanmoins regret d'avoir voulu la savoir, parce que je ne dois pas être sans douleur lorsque vous souffrez ou dans l'esprit ou dans le corps, mais je veux avoir part à vos peines comme j'espère d'en avoir à votre couronne.

Que s'il y a quelque chose de ce que j'appréhende, ne laissez pas vieillir vos plaies ni resserrer encore davantage les liens de vos péchés, travaillez au contraire à guérir les unes, et efforcez-vous de rompre les autres pour n'être attaché qu'à la croix avec Jésus-Christ. Dites à toutes choses : Eloignez-vous de moi; je ne suis plus à vous ni ne dois plus être à moi-même; car pouvez-vous être à un autre qu'à Jésus-Christ, puisque vous ne lui êtes pas seulement redevable de vous avoir créé et racheté par sa mort, mais qu'après avoir, comme un autre enfant prodigue, dissipé tout votre bien en abusant de ses grâces, il vous a pardonné avec une bonté plus que paternelle, et vous a même préparé une place dans le ciel si vous observez à l'avenir ses commandements.

O ingratitude et aveuglement des enfants des hommes, que l'éclat des choses passagères éblouit de telle sorte qu'il leur fait oublier de si grands bienfaits! Mon Dieu, bannissez de leur cœur l'affection de ce monde, qui disparaîtra sitôt de devant leurs yeux. Ils seraient bien malheureux de n'en connaître le néant que lorsqu'ils seront près de descendre dans le tombeau : et qui doit tant le leur faire mépriser que de voir en quel état ils seront réduits alors et de quelle sorte vous condamnez tout ce qu'ils estiment.

Outre l'appréhension que chacun doit avoir d'un passage si redoutable, vous en avez un sujet particulier, puisque la connaissance que Dieu vous a donnée de ces vérités vous avait presque fait résoudre à préférer l'éternité à toutes choses. Prenez donc garde de ne vous pas laisser tromper à ces fausses apparences qui causent la perte de tant d'âmes, mais élevez les yeux vers le ciel, qui est la source de ces vérités dont nous n'avons ici-bas qu'une légère intelligence. C'est le moyen de ne point envier ceux qui sont mieux partagés que vous des biens de la fortune, et de quitter même sans peine ceux que vous avez. Quel aveuglement serait-ce de vous attacher à la terre lorsque Jésus-Christ, pour vous assurer du dessein qu'il a de vous sauver, vous en donne des gages tels que sont la mort, la connaissance de ses mystères, les sacrements qu'il a établis dans son Eglise, le pardon de vos péchés et la faveur incomparable de cette adoption qui peut, en qualité d'enfant de Dieu, vous rendre héritier de son royaume! Que ceux qui ne peuvent rien espérer de solide se repaissent, s'ils veulent, des vaines chimères des contentements d'ici-bas; qu'ils préfèrent les biens du corps à ceux de l'âme, les choses passagères aux éternelles, et les prospérités qui s'évanouissent en un moment à la douceur de répandre des larmes en la présence de Dieu par le regret de l'avoir offensé, et à la consolation nonpareille que ressent l'âme de ne s'appuyer que sur lui et de ne vivre que pour lui.

Après que Dieu, par son extrême miséricorde, nous a appelés à lui et

nous a donné la connaissance de son Fils unique, ne vivons plus selon la chair, et ne délibérons plus sur le parti que nous devons prendre, puisque, lorsqu'il s'agit de satisfaire Jésus-Christ en méprisant le monde et ses vanités, on n'a point besoin de conseil pour savoir ce que l'on doit faire. *Le monde et ses plaisirs passent*, comme dit saint Jean (*Joan.*, II), et le moyen de subsister toujours avec Dieu est de faire sa volonté. On ne peut s'appuyer sur une chose chancelante sans tomber avec elle, ni adorer une idole sans devenir comme une idole. Mais celui qui aime Jésus-Christ, ce qui ne se peut faire sans haïr le monde, est ce véritable sage qui se verra assis un jour avec lui dans ce royaume éternel où il est assis à la droite de son Père. Ce sera là que le moindre de tous ceux qui y auront place sera plus grand que le plus grand de tous les monarques d'ici-bas. Ainsi, si nous désirons de régner, aspirons de tout notre cœur à cette bienheureuse éternité. Que Jésus-Christ demeure avec vous.

LETTRE XXVII.

A UN HOMME DE PIÉTÉ.

Il l'exhorte à chercher Dieu par l'obéissance et l'humilité, et à ne point faire de changements sans consulter Dieu.

J'ai reçu votre lettre, et n'ai autre chose à y répondre sinon que vous devez demeurer d'accord qu'il n'y a personne exempt de peines en cette vie, et que se plaindre d'en souffrir est se plaindre d'être un homme, puisque notre naissance nous y engage. Que s'il vous semble qu'une entière retraite vous mettrait dans un plus grand recueillement, considérez que l'obéissance dans les choses qui nous sont désagréables et l'humilité dans de bas emplois sont fort utiles à l'âme. A quoi il faut ajouter que, lorsque l'on aime le recueillement et qu'on met sa confiance en Dieu, on se trouve souvent aussi recueilli en allant par la ville au milieu du monde, que si l'on était dans une cellule; et qu'au contraire, ceux qui attachent leur dévotion à un lieu particulier, la perdent lorsqu'ils en sortent et même en y demeurant, parce que c'est dans cette circonstance qu'ils la mettent, au lieu de la chercher partout et dans toutes les actions auxquelles l'obéissance les engage. C'est donc sur l'obéissance que vous devez établir ce recueillement sans vous déterminer à aucun lieu, puisqu'elle est si agréable à Dieu qu'elle nous élève au-dessus de tout ce que nous saurions faire par nous-mêmes et par notre propre volonté, quelque bonne qu'elle soit.

Le père Louis de Grenade ira en vos quartiers. Faites hardiment tout ce qu'il vous conseillera.

Comme je suis ennemi des changements et qu'ils me sont fort suspects, j'ai différé de vous répondre jusqu'à ce que vos prières m'eussent attiré plus de lumière, afin de ne vous pas donner un conseil dans lequel il se rencontrerait peut-être de plus grands inconvénients que ceux que nous voulons éviter. C'est pourquoi je vous prie de vous adresser pour cela à Notre-Seigneur; et, lorsque j'aurai fait, de mon côté, la même chose je vous le ferai savoir. Cependant je vous conjure de demeurer en repos. Car ce qu'il arrive à quelques-uns de perdre un temps qu'ils devraient si bien employer, vient de ce qu'ils ne s'occupent qu'à penser à ce qu'ils désirent, et qu'ainsi ils ne contentent point Dieu ni n'obtiennent point ce qu'ils souhaitent.

Imaginez-vous lorsque vous vous levez le matin que ce jour sera le dernier de votre vie et l'employez ensuite le plus parfaitement que vous pourrez. Que s'il vous vient quelque autre chose dans l'esprit, résolvez-vous à ne point penser au lendemain; accoutumez-vous à contre-

dire votre volonté, puisqu'y manquer est comme fuir dans un combat, et que, plus vous iriez avant, plus vous vous trouveriez faible à y résister. Travaillez à rendre un fidèle compte à Notre-Seigneur de votre occupation présente, et vous pourrez ensuite le prier de vous en donner une meilleure. Car autrement on vous pourrait dire que celui qui use mal de ce qu'on lui donne n'a pas droit de demander davantage. Le Saint-Esprit soit à jamais avec vous.

LÉTTRE XXVIII.

A UN DE SES AMIS.

Il lui dit que, pour se bien préparer à la mort, il faut purifier son âme par la pénitence et commencer une nouvelle vie.

Vous désirez, monsieur, que je vous donne quelques avis utiles pour votre salut : et nulle demande n'est plus juste ni plus digne de vous être accordée, si j'avais pour cela autant de capacité que de bonne volonté.

Il faudrait, dès que l'on commence d'avoir l'usage de la raison, régler sa vie de telle sorte que, lorsqu'elle finira, elle se trouvât n'avoir été qu'une préparation continue à se rendre digne d'être couronné dans le ciel. Mais quand on y a manqué, il faut en avoir regret, s'en corriger et, à mesure que l'on approche plus près de la mort, faire de nouveaux efforts pour réparer les fautes passées, afin de se préparer à ce terrible passage. Cela ne consiste pas seulement à ne faire tort à personne et à ne commettre pas de péchés mortels : il faut aussi faire des fruits dignes de pénitence pour satisfaire à nos péchés, afin que toutes nos bonnes et mauvaises actions étant mises dans la balance et la miséricorde de Dieu nous favorisant, notre affection pour lui ne pèse pas moins que celle que nous avons pour le monde. Il est besoin pour ce sujet d'être aumôniers, charitables, dévots, patients et humbles, parce que c'est le moyen d'entrer en compensation avec nos fautes, et imiter l'activité des abeilles en n'oubliant rien de tout ce qui nous peut rendre agréables à Dieu dans un temps où nous sommes si proches de paraître en sa présence. Autrement que pourrions-nous répondre à ce souverain Juge si, dans l'extrémité de notre vie, nous néglignons de nous servir de la grâce qu'il nous fait de nous donner moyen de nous corriger du passé et de nous préparer à gagner le ciel ? Diminuez donc votre application à des soins temporels pour la porter à de plus importants. Détachez-vous du monde par affection auparavant que la mort vous en détache. Quelque sujet d'agitation qui se présente à vous au dehors, conservez votre âme tranquille et ne tournez non plus la tête en arrière qu'un homme qui courrait à toute bride pour une affaire qui lui importerait de la vie. Dites en vous-même : Puisque l'on me mène à la mort, quel intérêt puis-je avoir encore aux choses du monde ? Je m'en vais à Dieu, cela seul doit m'occuper ; et puisque je me suis si souvent vu distrait lorsque je m'efforçais de m'appliquer, que serait-ce si je ne m'appliquais point à une pensée si importante ?

Représentez-vous que vous ne faites que de commencer à servir Dieu ; rappelez dans votre souvenir les bonnes résolutions que vous avez prises, et priez-le de vous faire la grâce de les exécuter, maintenant que les expériences que vous avez faites vous en rendent plus capable. Comme le temps de paraître devant Dieu s'approche, travaillez de tout votre pouvoir à détacher votre cœur de toutes les choses d'ici-bas et regardez-les comme si vous les deviez quitter demain. Appliquez-vous à la lecture et à l'oraison, confessez-vous, communiez, pensez que vous n'êtes en ce monde que pour faire et souffrir quelque chose

pour l'amour de Dieu; donnez-vous tout entier à lui, endurez patiemment tout ce qu'il lui plaira de vous envoyer; faites toute la charité que vous pourrez à votre prochain et souvenez-vous qu'il ne sert de rien de bien faire si l'on ne porte la croix et que les travaux sont inutiles sans la bonne vie. Que si cela vous paraît difficile, considérez de quelle sorte Notre-Seigneur a pratiqué ces deux choses, et qu'il veut que ses serviteurs lui ressemblent. Puisqu'il a demandé à son Père et a obtenu de lui que nous soyons où il est maintenant, n'est-il pas juste que, désirant d'être avec lui dans le ciel, nous ne refusions pas d'être sur la terre dans le même état qu'il y a été; et, quoique cet état soit fort pénible, ne doit-il pas nous paraître doux, puisqu'il nous a déclaré que *si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui* (Joan., XII)? Gardons-nous bien de douter de l'effet de cette promesse et n'oublions rien pour tâcher d'acquiescer, par un travail de peu de durée, un repos qui ne finira jamais. Je vous prie de faire part de cette lettre à madame votre femme et de joindre tous deux vos efforts pour vous avancer dans la piété, afin d'être unis à Dieu dans le ciel comme il vous a unis sur la terre.

LETTRE XXIX.

A UN DE SES AMIS.

Il lui représente quels sont les dangereux effets de la tiédeur.

Votre lettre m'a donné tout ensemble de la joie et du déplaisir : de la joie, en m'apprenant que vous vous portez mieux de vos anciennes incommodités; et du déplaisir, en me faisant voir que vous agissez avec tiédeur dans l'exercice de la vertu. Nous devons remercier Notre-Seigneur lorsqu'il nous rend la santé, et en même temps lui témoigner notre douleur si nous n'en faisons pas un bon usage.

O misérable tiédeur dans les bonnes œuvres, si l'on savait combien vous êtes dangereuse, on ne se laisserait pas si facilement vaincre par vous! On craindrait, avec raison, de tomber entre les mains d'un tyran si redoutable qu'il nous ravit le fruit de toutes nos bonnes actions quand même nous aurions voulu donner notre vie pour le service de Dieu. Car la moindre chose est capable d'arrêter une personne tiède et de lui faire non-seulement abandonner une bonne œuvre, mais lui donner du regret de l'avoir entreprise, tant ce qui en effet est doux lui paraît amer. C'est ainsi qu'encore que la manne que Dieu avait fait tomber du ciel dans le désert pour la nourriture de son peuple eût tous les goûts que l'on pouvait désirer, ils s'en lassèrent et lui en demandèrent une autre qu'il leur donna, mais qui leur coûta la vie. Cet exemple nous apprend que nous ne devons accuser que nous-mêmes lorsque nous nous dégoûtons de ce qui nous vient de Dieu, puisque tout ce qui vient de lui est excellent.

Croyez donc que si au lieu que Jésus-Christ a travaillé avec tant d'ardeur à l'ouvrage de votre salut, que son amour a surpassé de beaucoup la cruauté de ses tourments, vous agissez au contraire avec tiédeur dans son service, vous passerez une vie si misérable qu'elle vous deviendra ennuyeuse et vous contraindra de tout abandonner. Car celui qui est tiède ne jouit ni des plaisirs du monde, parce qu'il s'en est privé pour servir Dieu, ni de ceux qui se rencontrent dans le service de Dieu, parce qu'il ne s'y emploie qu'avec négligence. Ainsi il se trouve entre deux contraires qui le tourmentent, de telle sorte qu'enfin il abandonne tout; et, par un déplorable changement, ne pouvant supporter plus longtemps la vie du désert, il rentre dans le désir de manger encore des poireaux d'Égypte.

Que si vous mettez dans une balance les travaux que l'on souffre en agissant avec ferveur dans la piété, et, dans une autre balance, ceux que cause la tiédeur, faute de les vouloir endurer, vous trouverez que ces derniers surpassent les autres. Ainsi on ne saurait trop admirer que celui qui sert Dieu avec ferveur, trouve plus de plaisir dans la prière, les veilles, les jeûnes et les autres exercices de piété, que le tiède dans les entretiens, les divertissements, et les autres satisfactions que l'on recherche dans le monde. Car ce dernier, paraissant gai au dehors, est rongé au dedans par les remords de sa conscience; et le premier, au contraire, en répandant des larmes en la présence de Dieu, a le cœur rempli de joie.

Quelle folie de s'exposer à de grandes peines pour en éviter de petites et d'aimer mieux mourir de faim que de travailler pour se nourrir? Ne comprendrons-nous jamais que Dieu étant la récompense de nos travaux, et cette récompense n'ayant point de prix, elle ne peut s'acquérir sans peine et que l'on n'en saurait trop prendre pour l'obtenir? Nous devrions mourir de honte d'oser dire que nous aimons Dieu et ne rien faire pour le lui témoigner. Est-ce donc ainsi qu'on l'estime et qu'on l'honore, et ne méritons-nous pas d'être privés d'un bien dont nous tenons si peu de compte? Notre-Seigneur nous a commandé de *veiller comme de fidèles serviteurs qui attendent le retour de leur maître pour lui ouvrir la porte aussitôt qu'il arrivera*. Et il a dit ailleurs que *celui qui ne se charge pas de sa croix pour le suivre n'est pas digne de lui* (Luc., XII, 36). Or, ce ne sont pas des lâches et des tièdes qui portent la croix, mais ce sont ceux qui aiment véritablement ce divin Sauveur qui a bien voulu y être attaché, et qui auront part à sa victoire parce qu'ils ont eu part à ses combats. Les autres ne l'ont pas plutôt mise sur leurs épaules qu'ils désirent d'en être soulagés et s'en déchargent; ce qui est cause que Dieu les abandonne, suivant la menace qu'il fait dans l'Apocalypse de vomir de sa bouche les tièdes, et ils tombent en des péchés encore plus grands que ceux qu'ils avaient commis auparavant (Apoc., III).

Puisque dans le chemin du ciel il se rencontre tant de voleurs, tant de pièges où nous courons fortune de tomber, et tant d'obstacles si difficiles à surmonter, quelle apparence de nous endormir au milieu de tant de périls? Si nous voyons tomber ceux qui paraissent être le plus sur leurs gardes, que peuvent attendre les négligents, sinon de tomber entre les mains de leurs ennemis, et de se trouver réduits à une déplorable servitude? Soyons donc vigilants, soit par crainte, soit par amour, et bannissons cette malheureuse tiédeur qui est comme du fiel dont l'amertume nous dégoûte du service de Dieu, et dégoûte Dieu de nous. Commençons de travailler avec vigueur pour jouir de l'effet de cette promesse de l'Écriture : *Si vous êtes diligent, votre moisson sera comme une source abondante* (Prov., VI, 11). Or, la source dont le Saint-Esprit parle en ce lieu est cette source d'eau vive qui désaltère pour toujours ceux qui en boivent; que si elle les rend si heureux dès cette vie, quelle sera leur félicité en l'autre? Si elle leur procure tant d'avantage au milieu de la guerre, que ne doivent-ils point attendre après la victoire, puisqu'il n'y a que les violents qui ravissent le royaume du ciel? N'oublions donc aucuns efforts pour l'acquérir, et soyons persuadés que plus nous nous ferons violence et renoncerons à notre propre volonté, et plus nous avancerons dans le chemin du ciel et en la grâce de Dieu.

Je ne crois pas que vous deviez vous engager à l'étude qu'après avoir employé un an, et même davantage, s'il en est besoin, à déraciner toutes vos mauvaises habitudes, puisqu'il ne faut jusque-là penser à autre chose.

LETTRE XXX.

A UN SEIGNEUR.

Il lui représente qu'encore que le chemin de la vertu soit rude, on y rencontre de grandes consolations.

Monseigneur,

Je souhaite que vous soyez arrivé heureusement au lieu où vous désiriez d'aller.

Vous savez que dans une aussi grande entreprise qu'est celle de servir Dieu, il ne suffit pas d'avoir de faibles désirs, mais qu'il faut passer à des effets qui aillent quelquefois jusqu'à causer comme des sueurs de sang. C'est ce qui me fait beaucoup craindre qu'un chemin si rude ne vous étonne et ne vous fasse oublier la douceur qui se rencontre dans la vertu; car il est vrai que l'entrée de ce chemin est étroite, mais après il s'élargit, et l'on éprouve la vérité de ce que dit l'Écriture : *Je vous montrerai la voie de la sagesse; je vous conduirai par les sentiers de l'équité, et lorsque vous y serez entré, vos pas ne se trouveront plus resserrés, mais vous courrez sans que rien vous fasse tomber (Prov., IV, 11).* On connaît alors combien le joug de Jésus-Christ est doux par la manière dont il soutient ceux qui sont tentés, arrête le cours de leurs larmes et les rassure dans leurs craintes. Heureux travaux quand ils ne donneraient point d'autre consolation que celle de demeurer ferme dans le service de Dieu au milieu des tempêtes excitées dans notre cœur, et d'aimer mieux souffrir les coups si rudes de la tentation que de jouir d'une fausse paix en contrevenant aux ordres de Dieu ! Humiliez-vous, monseigneur, extrêmement devant lui, et exposez votre misère aux yeux de sa miséricorde. Nous ne pouvons rien espérer que de son assistance, et le seul moyen de l'obtenir est de connaître la profondeur de notre misère, et de pousser du fond de cet abîme une voix qui s'élève jusqu'à son trône; car il ne rejette point les cris de ceux qui, étant accablés sous le poids de leurs péchés, et comme ensevelis dans la mer, ainsi que dit Jérémie, ont recours à lui.

J'approuve fort la conversation que vous désirez d'avoir avec les Pères de la compagnie de Jésus, parce qu'il y a longtemps que je suis persuadé du bien qu'ils font en cette ville. Mais prenez garde que le bon exemple qu'ils vous donneront ne vous soit pas inutile.

LETTRE XXXI.

A UN ÉCOLIER QUI SE PLAIGNAIT A LUI DE CE QU'IL AVANÇAIT PEU DANS SES EXERCICES SPIRITUELS.

Il lui montre en quoi consiste la perfection.

L'avancement de l'âme dans la piété ne consiste pas tant dans une tendresse de cœur, et à sentir de la douceur dans la dévotion, qu'à renoncer à sa propre volonté et à s'efforcer de faire ce que l'on sait être agréable à Dieu; car l'amour-propre, qui se dérobe si subtilement à notre connaissance et qui empoisonne tout, peut être la cause de l'un; au lieu qu'il n'y a que le véritable amour de Dieu, dans lequel consiste la perfection du christianisme, qui puisse produire l'autre.

Cette sécheresse dont vous vous plaignez ne doit donc pas vous étonner; mais il faut continuer de marcher avec courage dans ce désert où vous ne trouvez point d'arbres pour vous mettre à l'ombre, ni d'eau pour vous rafraîchir. Que si vous ne sentez point que l'oraison vous profite, lisez un peu, et puis tâchez de méditer ce que vous aurez lu,

mélant ainsi la méditation à la lecture. Récitez quelques oraisons vocales devant un crucifix ou quelque autre image de la passion ; continuez d'en user ainsi nonobstant cette sécheresse ; offrez à Dieu le temps que vous aurez employé de la sorte, et assurez-vous qu'il en sera satisfait, puisque c'est exécuter ce qu'il nous a commandé. Recevez ce divin Sauveur de quinze jours en quinze jours, ou de huit jours en huit jours si vous remarquez en vous de l'avancement. Ne doutez point que vous ne soyez agréable au Père éternel, puisque les marques qu'il vous donne de son amour vous obligent de croire qu'il vous regarde en son divin Fils, selon ces paroles de Jésus-Christ : *Mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu* (Joan, XVI, 27).

Si votre père et votre mère sont dans une telle nécessité qu'ils ne puissent vivre sans votre assistance, rendez-la-leur pour obéir à Dieu qui vous commande de les honorer non-seulement de paroles, mais en les secourant dans leurs besoins temporels, comme nous le voyons dans l'Evangile. Que si leur nécessité n'est pas grande, dégagez-vous des liens du monde et continuez vos études, en prenant pour subsister la rente que vous dites vous appartenir. Que l'amour de Jésus-Christ crucifié remplisse tout votre cœur, puisqu'il vous a tant aimé qu'il a donné sa vie pour vous.

LETTRE XXXII.

A UN GENTILHOMME SON AMI.

Il lui représente que la vertu ne consiste pas à fuir les difficultés, mais à les vaincre ; et lui témoigne combien il est éloigné de vouloir aller à la cour.

J'ai, monsieur, deux sujets de vous écrire, dont l'un vous regarde, et l'autre me touche ; ou, pour mieux dire, je n'en ai qu'un, puisque la charité nous unit de telle sorte que nous ne devons nous considérer que comme étant une même chose.

Je désirerais que vous fussiez content et que vous travaillassiez à vous bien acquitter de votre charge, sans vous en dégoûter sous prétexte de vouloir être à vous-même en la quittant ; car je suis persuadé qu'en quelque lieu que vous fussiez, vous porteriez avec vous cette inquiétude qui vous l'aurait fait abandonner. Croyez-moi, c'est prendre un mauvais parti que de s'enfuir, puisqu'il se rencontre partout des sujets de combattre, et qu'à moins que de témoigner du courage nous serons toujours vaincus. C'est seulement de nous-mêmes que nous avons sujet de nous plaindre et non pas des charges que nous exerçons ; et c'est sur nous que nous devons rejeter le mal que nous leur attribuons. Priez donc Dieu de vous faire la grâce de vous bien appliquer à votre charge, afin que si vous la quittez ce ne soit pas pour en éviter le travail, mais pour mieux servir Dieu dans quelque autre emploi. Ayez grand soin de vous retenir dans les choses qui sont les plus conformes à votre inclination, et n'entreprenez pas aisément de corriger les autres ; car l'Ecriture nous apprend que c'est une chose très-difficile ; et il est beaucoup plus avantageux d'examiner notre conscience que de nous mêler de celle des autres. C'est beaucoup de se bien conduire soi-même et de tenir secret l'avancement que l'on fait dans la vertu, afin d'éviter les obstacles que nos ennemis visibles et invisibles y pourraient former. Il appartient à peu de personnes de laisser connaître leur vertu ; et on ne le doit jamais faire que lorsqu'elle est si affermie que l'on a sujet d'espérer qu'elle n'en recevra point de préjudice. Ainsi, comme les plus vertueux doivent se défier d'avoir cette fermeté, le plus sûr est de ne se

pas persuader de l'avoir, de peur de tomber et d'être obligé de pleurer son imprudence.

Quant au second point de votre lettre, je n'ai garde de me rendre à ce que vous désirez que je m'aïlle établir au lieu où vous êtes, parce qu'encore que votre intention soit bonne, je ne la crois pas bien fondée, et je suis si affermi dans cette opinion, qu'au lieu de croire que vous vous conformiez, en cela, à la volonté de Dieu, je suis très-persuadé que vous vous y opposez. J'use de ce terme, parce qu'encore qu'il eût agréable que j'y allasse, il ne saurait approuver que cette affaire se traite de la manière qu'elle se traite; car ce que vous vous en mêlez c'est comme si je m'en mêlais moi-même; et ce que vous dites sur cela à mon avantage, est comme si je me donnais des louanges. Vous avez oublié que je vous ai toujours parlé de la sorte lorsque vous étiez ici; et puisque vous désirez de savoir mon sentiment touchant votre conduite dans cette affaire, je vous dirai franchement que je ne l'approuve pas. Que si vous continuez d'être d'un avis contraire, au moins n'aurez-vous pas sujet de vous plaindre si, après avoir obtenu avec beaucoup de peine ce que vous désirez pour moi, je refuse de l'accepter. Rien n'est plus éloigné de ma pensée que d'aller à la cour; et je prie Dieu, de tout mon cœur, de ne pas permettre que mes péchés me fassent changer de résolution. La seule chose que j'ai à faire est de m'appliquer tout entier à l'emploi auquel il a plu à Dieu de m'appeler, et vous ne me sauriez faire un plus grand plaisir que de parler peu de moi et avec grande modération, sans témoigner toute l'amitié que vous me portez, parce que cela ne pourrait servir à rien et pourrait beaucoup nuire. Au contraire, comme vous êtes un autre moi-même, rougissez, ainsi que je le devrais faire, lorsque vous entendez dire du bien de moi, et diminuez l'estime que l'on témoignerait d'en avoir, comme étant peut-être mal fondée. Que si l'on vous demande si je n'irai pas à la cour, en cas que j'y sois appelé, répondez, s'il vous plaît, que vous ne le savez pas. Si l'on veut savoir ce que vous en pensez, dites que vous ne croyez pas que j'y aille. Et si l'on vous demande sur quoi vous fondez cette opinion, dites que je vous ai écrit que j'étais dans ce sentiment, mais que je ne voudrais pas répondre de moi-même si l'occasion s'en offrait, tant je me défie de ma faiblesse. Mettez-vous donc, je vous supplie, l'esprit en repos sur ce sujet; il n'y a rien de plus facile, puisqu'il n'y a qu'à dire à tous ceux qui vous en parleront que vous ne croyez pas que je pusse me résoudre d'aller à la cour, encore que l'on m'y appelât; car, par ce moyen, vous vous exempterez, et eux aussi, du déplaisir que vous donnerait mon refus si l'on m'en pressait, et m'épargneriez la mauvaise opinion que l'on pourrait avoir de moi, en m'accusant d'être trop opiniâtre, et de me trop confier en mes propres forces, ce qui les scandaliserait. Comme vous connaissez ma sincérité, vous en demeurerez donc là, s'il vous plaît, et abandonnerez cette affaire à la conduite de Dieu, qui ne veut pas que vous vous en mêliez davantage.

Je n'ai rien à vous mander d'ici, sinon que j'ai passé cet été en une maison de la campagne, ce qui m'a empêché de prêcher vos bonnes religieuses. Mais j'espère de m'en acquitter avec la grâce de Dieu, que je prie de tout mon cœur de vous conserver.

LETTRE XXXIII.

A UN MALADE.

Il le console et lui donne quelques avis sur ce sujet.

La grâce et la consolation du Saint-Esprit soient avec vous. J'ai appris votre maladie, et la patience avec laquelle Dieu vous fait la grâce

de la souffrir. Cela m'afflige et me console en même temps, parce que je ne saurais voir, sans en ressentir de la joie, l'avantage que tire votre âme des douleurs que souffre votre corps, et que Dieu récompensera vos peines présentes par un repos éternel. Qu'il soit béni à jamais, de ce qu'il veut que les travaux se passent en cette vie qui, quelque longue qu'elle soit, dure si peu; et que les récompenses que l'on reçoit dans une autre vie ne finiront point. Admirez, monsieur, la grandeur de cette miséricorde: rendez-en grâces à Dieu de tout votre cœur, et considérez cette maladie comme une marque qu'il vous reconnaît pour l'un de ses enfants, puisqu'il vous traite comme un bon père qui châtie les siens pour les corriger, et puis leur pardonne. Offrez-lui vos douleurs, qui bien qu'insuffisantes par elles-mêmes pour satisfaire à sa justice, néanmoins étant jointes aux mérites de sa passion, non-seulement vous purifieront de vos péchés, mais seront récompensées dans le ciel.

Le pouvoir des juges d'ici-bas ne s'étend pas plus loin que de châtier les coupables; au lieu que Jésus-Christ étant tout ensemble notre juge et notre père, il ne se contente pas de nous pardonner après nous avoir châtiés, il nous récompense même de la patience avec laquelle nous recevons ses châtimens. C'est pourquoi ceux qui sont éclairés d'une lumière céleste considèrent comme une plus grande faveur de Dieu d'être punis ici-bas, où les châtimens sont moindres, où les consolations sont plus grandes, où les péchés sont purifiés, et où l'on acquiert de nouveaux mérites, que non pas dans le purgatoire, où l'on souffre beaucoup davantage sans acquérir de nouvelle gloire: ce qui a fait dire à saint Bernard: *Châtiez-moi, Seigneur, en ce monde, afin que mes souffrances me tiennent lieu de mérites*. Dites-en de même, puisque cet avantage est si grand et éternel. Mais quand cela ne serait pas, ce que notre Seigneur a souffert pour nous sans être coupable doit tellement nous toucher, qu'encore que nous ne commissions point de péchés, nous souffrissions avec joie pour l'amour de lui. Prions-le donc de ne point permettre que la tiédeur et la lâcheté nous empêchent de l'accompagner à la croix, pour participer un jour à sa gloire, selon ce qu'il a dit: *Où je serai, mon serviteur y sera aussi* (Joan., XII). C'est véritablement le servir que de lui obéir: et le service qu'il demande de vous est de souffrir patiemment dans votre lit les douleurs qu'il sait vous être utiles. Si vous voulez donc lui être fidèle, ne vous occupez pas inutilement à penser que vous le serviriez mieux dans quelque autre état; mais recevez, les yeux fermés, ce qu'il vous envoie: rendez-lui en grâces, et soyez persuadé qu'il vous est beaucoup plus avantageux que ce qu'une prudence humaine est capable de choisir. Que si vos sens s'opposent à une pensée si raisonnable, dites-leur ce que Notre-Seigneur dit à saint Pierre: *Ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a donné* (Joan., XVIII, 11)? Quelque amer l'une que nos sens trouvent dans ce que Dieu nous envoie, nous devons le trouver doux et le souffrir non-seulement avec patience, mais avec action de grâces, en répétant souvent ces paroles de Jésus-Christ à son Père, dans ce jardin dont il arrosa la terre par une sueur de sang: *Mon Père, votre volonté soit faite et non pas la mienne* (Luc., XXII). Conjurez-le, par cette terrible agonie, de vous faire la grâce de dire ces paroles de tout votre cœur, et qu'à mesure que vos douleurs s'augmenteront, votre amour et votre patience s'augmentent aussi, de telle sorte que les eaux des afflictions ne soient pas capables de les affaiblir. Car la patience dans les maux étant un don de Dieu, il n'y a que lui à qui on puisse s'adresser pour l'obtenir. Faites-vous lire quelques endroits de livres de piété. Confessez-vous et communiez souvent pour vous affermir dans l'obéissance que vous devez rendre à Dieu dans vos peines. Ayez de-

vant vos yeux quelque image de la passion de Notre-Seigneur , pour vous représenter combien ce que vous souffrez est peu considérable en comparaison de ce qu'il a enduré pour vous , et quelle honte ce vous serait de vous plaindre de ces petits maux , en voyant le silence qu'il a gardé dans de si grands. Recommandez-vous de tout votre cœur à sa sainte Mère. Prenez quelqu'un des saints pour intercesseur auprès de lui. Considérant la grâce qu'il vous a faite de vous confesser de vos péchés avec douleur et une ferme résolution de vous en corriger , de recevoir son sacré corps , et de faire votre purgatoire en ce monde , espérez que , puisqu'il ne punit pas deux fois les mêmes fautes et ne méprise pas un cœur brisé de douleur et humilié , il vous traitera avec tant de bonté , qu'après avoir gémi et pleuré ici-bas , vous direz un jour dans le ciel : *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur* (Ps. LXXXVIII , 1). Et enfin préparez-vous à recevoir cette grâce qui n'est désormais guère éloignée.

DISCOURS

EN FORME DE LETTRE

PUR MONTRER QUE LA VÉRITABLE PIÉTÉ CONSISTE A N'AVOIR POINT D'AUTRE VOLONTÉ QUE CELLE DE DIEU.

Comme il y a , mon frère , plusieurs personnes qui , parce qu'elles sont sujettes à de grandes distractions , se trompent fort en s'imaginant qu'il n'est point nécessaire , pour s'avancer dans la piété , d'avoir cette dévotion et ces sentiments de Dieu qui fortifient l'âme et la pressent de marcher dans le chemin qui conduit à lui , je dois vous avertir qu'il y en a d'autres qui tombent dans une erreur qu'il est plus difficile de connaître , et encore plus d'y remédier , parce qu'elle se couvre d'un prétexte spécieux qui leur fait croire que la preuve d'un véritable amour de Dieu est d'avoir de grands sentiments de lui. En quoi ils s'abusent extrêmement. Car il ne veut pas que cet amour consiste à recevoir de lui des goûts spirituels , mais à l'aimer : et c'est l'aimer que de vouloir bien souffrir pour l'amour de lui , en recevant de sa main tout ce qu'il lui plaît de nous envoyer , d'être humbles , chastes , patients , prêts à nous voir méprisés et déshonorés sans ouvrir seulement la bouche pour s'en plaindre , et d'avoir les autres vertus. Voilà , mon frère , ce que c'est qu'un véritable amour de Dieu , et non pas une dévotion sensible. Il ne peut donc y avoir du péril à rechercher et pratiquer , dans la vue de Dieu , les vertus dont j'ai parlé ; au lieu qu'il y en a à rechercher ces douceurs et cette dévotion sensible. Mais prenez garde que pour vouloir éviter un piège , vous ne tombiez dans un autre ; en renonçant , pour vous approcher de Dieu , à toutes les consolations spirituelles , à cause que vous les recherchez dans le temps que vous étiez éloigné de lui : ce qui serait vous conduire selon votre fantaisie et non pas selon sa volonté. Car il n'y aurait pas moins de tromperie dans l'un que dans l'autre de ces deux défauts.

Sachez qu'il y a un amour de Dieu que l'on nomme affectif et qu'ont souvent ceux qui ne l'aiment pas le plus et qui ne sont pas les plus parfaits , parce que c'est ou sa bonté , ou sa beauté , ou sa grandeur , ou quelques autres de ses perfections , que l'admiration qu'elles leur donnent leur fait aimer ; mais ils n'aiment pas ce que l'on doit le plus aimer en lui , qui est sa volonté : au contraire , ils s'en éloignent , et il est facile de le connaître , en ce qu'aussitôt qu'il retire d'eux ces

consolations et les éprouve par des souffrances, ils s'attristent et perdent la confiance, ce qui montre clairement que c'était eux-mêmes et non pas lui qu'ils aimaient, ainsi que nous aimons une personne dont tout nous paraît agréable, et que nous cessons de l'aimer aussitôt qu'elle fait quelque chose qui nous déplaît. C'est la manière dont nous traitons avec Dieu. Nous aimons en lui ce que nous y admirons et qui nous contente ; mais nous n'avons pas pour lui, comme je l'ai dit, ce véritable amour qui consiste à aimer sa volonté. Ne croyez donc pas que notre amour pour Dieu se doive mesurer par les sentiments qu'ont de lui ceux qui sont dans cette sorte de dévotion. Il faut le fonder sur la charité, sur les autres vertus, et sur l'observation de ses commandements, parce que c'est ce qui montre que nous l'aimons véritablement et nous fait aimer de lui.

Cet amour affectif peut être sensuel et trompeur. Car souvent au lieu de procéder de la grâce de Dieu et d'être spirituel, il est tout humain et tout charnel, d'où il arrive qu'une personne se sent quelquefois portée d'une grande dévotion, non pas pour ce qui peut la faire avancer dans la vertu, mais pour ce qui lui donne des consolations sensibles. Ainsi, on la voit si satisfaite des choses qui réussissent selon son désir qu'elle dit avec grande dévotion, ce lui semble : Loué soit Dieu, de m'avoir, par le moyen de cette bonne disposition et des prières que je lui ai faites de le pouvoir servir tranquillement, donné la paix dont je jouis, sans que personne me trouble. Je prie quand je veux : je dors quand je veux : je fais ce que je veux, et suis de même dans tout le reste. Mais si Dieu retire ces consolations de cette personne, lui envoie des tentations, et permet que toutes sortes d'afflictions lui arrivent, elle tombe aussitôt dans l'impatience et la tristesse.

Vous voyez par là clairement, mon frère, que l'on affectionne davantage un moindre bien qui donne une satisfaction sensible, que celui qui est le plus utile à notre âme, comme sont les peines et les souffrances. Les Apôtres se laissèrent aller à cette dévotion imparfaite, parce qu'ils ne cherchaient en Jésus-Christ que ce qui pouvait les contenter, et non pas ce qui leur importait davantage. Ainsi lorsqu'ils s'affligeaient de ce qu'il voulait quitter le monde pour aller au ciel, il leur dit : Si vous m'aimiez, vous vous en réjouiriez : mais parce que vous ne m'aimez pas, cela vous fâche. Comment est-il possible, Seigneur, que lorsque vos Apôtres fondent en pleurs et préféreraient la mort à la douleur d'être privés de votre présence, vous leur disiez qu'ils ne vous aiment pas véritablement ? Hélas ! combien y en a-t-il qui, pensant pleurer pour Dieu, ne pleurent que pour eux-mêmes ; qui, croyant l'aimer, n'aiment qu'eux-mêmes ; et qui, au lieu de le chercher, ne cherchent qu'eux-mêmes ? Qui aurait jamais pu se persuader, en voyant ainsi les Apôtres arroser la terre de leurs larmes et avoir le cœur percé de douleur à cause de l'absence de Jésus-Christ, qu'ils ne l'aimaient pas parfaitement, et ne le croyaient-ils pas eux-mêmes, parce qu'ils étaient dans ce sentiment ? Néanmoins lui, qui est la suprême vérité, leur dit de ne s'imaginer pas que l'amour que l'on doit avoir pour lui consiste en des pleurs et en des sentiments de tendresse : mais qu'il consiste à se conformer à sa volonté, à le témoigner par des actions, et d'être même plus aise, lorsqu'il le veut, d'être privé de sa présence, que de continuer à jouir du bonheur de le voir, quoique rien ne paraisse plus juste que le désir de le posséder.

Mon Dieu, que de choses passent dans le monde pour bonnes, qui sont mauvaises ; pour véritables, qui sont fausses ; et pour spirituelles, qui sont charnelles ! Il y paraît par la manière dont Jésus-Christ reprit saint Pierre, touchant la mort qu'il allait souffrir, en l'appelant *satan* (*Matth.*, XVI, 22), qui signifie adversaire, accusateur, et opposé aux

œuvres de Dieu. Que si nous jugions selon les sentiments humains de ce que ce grand apôtre avait dit à son Maître, rien n'était plus raisonnable, puisqu'il ne tendait qu'à épargner la mort de la croix, non-seulement à un innocent, mais à celui qui est l'innocence même? Vous voyez toutefois que Jésus-Christ le nomma un satan, qui ne comprenait rien aux choses de Dieu et ne jugeait que selon la chair et le sang, ce qui n'était pas aimer Dieu, mais au contraire s'opposer à ce qu'il acceptât la croix et bût le calice que son Père éternel lui envoyait pour racheter les péchés de tout le monde. Il semblerait aussi que ç'aurait été une grande marque d'amour dans ce même apôtre, le jour de la transfiguration, de désirer de faire des tabernacles sur le mont Thabor pour y demeurer; ce n'était néanmoins qu'un effet de son amour-propre qui lui faisait souhaiter de continuer d'avoir la joie de voir son Maître tout éclatant de gloire, sans penser aux tourments de la croix. Rien n'est si dangereux, si contraire au bien de l'âme, et une si grande occasion de chute que ces fausses affections, qui font considérer comme fort estimables des choses de nulle valeur, et comme des chemins assurés ceux qui conduisent au précipice.

Nous prendrions avec raison pour un insensé celui qui se laissant éblouir par l'éclat du verre en ramasserait plusieurs morceaux, dans la créance de s'en pouvoir servir pour faire de grandes acquisitions; et qui, au contraire, mépriserait l'or et les autres choses les plus précieuses, comme inutiles pour la fin qu'il se proposerait. Mais combien celui-là est-il encore beaucoup plus insensé et plus dangereusement malade d'esprit, qui, négligeant ce que l'Écriture sainte nous apprend que pour nous rendre agréables à Dieu et l'aimer comme nous devons, il faut purifier notre cœur, faire de véritables pénitences, avoir de l'horreur du péché, de l'amour pour les mystères de la religion, une ardente charité et une grande mortification, repaîtrait son esprit de fables, d'imaginations frivoles et de petites satisfactions d'enfants; ce qui serait mettre sur de grandes plaies de légers emplâtres; et, ce qui est pis que tout le reste, qui disant chercher de la consolation dans les choses de Dieu, au lieu de croire ceux qui l'avertiraient de son égarement et lui donneraient de bons conseils, en chercherait d'autres qui approuveraient son erreur et lui tiendraient compagnie pour la suivre? Saint Paul a prévu que plusieurs tomberaient dans ce piège, qui est plus périlleux que l'on ne saurait penser, lorsqu'il a dit : *Il viendra un temps où les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine, et qu'ayant une extrême déman-gaison d'entendre ce qui les flatte, ils auront recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs désirs, et, fermant l'oreille à la vérité, ils l'ouvriront à des contes et à des fables* (II Tim., IV, 3). Ainsi ces dangereux maîtres, en ne leur disant que des choses agréables et précieuses, leur font négliger ce qui pourrait les rendre agréables à Dieu, et les repaissent d'une fausse créance qu'ils sont dans le bon chemin, quoique, quelques grands ravissements que l'on ait, on ne saurait aller au ciel sans renoncer à sa propre volonté, aimer la mortification et accomplir la loi de Dieu, parce que rien ne peut nous dispenser d'exécuter ce qu'il nous ordonne.

Je ne perdrai pas, mon frère, inutilement le temps à vous dire quel est le dommage que reçoivent ceux qui se conduisent de la sorte dans les choses spirituelles : ils le connaîtront par les péchés où ils tomberont, faute de s'être aperçus qu'ils ne cherchaient en Dieu que leur propre satisfaction. Mais il sera facile à ceux à qui un véritable amour de Dieu donne plus de lumière de voir combien il y a peu de bon grain parmi tant de paille, c'est-à-dire combien peu de solidité parmi tant de confessions, de communions et de recueils, qui sont en

eux-mêmes des moyens d'acquérir la sainteté, quand on les pratique comme l'on doit, sans se contenter des apparences.

Comme il est difficile de ne se point égarer parmi cette grande diversité de chemins et de différents guides, le moyen de s'en garantir est de rejeter toute autre satisfaction que celle que Dieu nous donne, et de s'exercer à souffrir purement pour l'amour de lui, tant dans vos lectures que dans vos prières, vos pénitences, vos confessions, vos communions, votre obéissance, et l'exercice des autres vertus; car c'est la voie par laquelle Jésus-Christ a marché, et nous a commandé de marcher après lui pour porter sa croix, qui est la clef du ciel, et qui l'ouvre à ceux qui le suivent.

O mon Sauveur, que grand est le nombre de ceux qui, disant qu'ils vous servent, ne servent qu'eux-mêmes; qui, disant qu'ils vous aiment, n'aiment qu'eux-mêmes; et qui, disant qu'ils vous suivent, ne suivent qu'eux-mêmes: au lieu que l'on ne devrait penser qu'à faire votre volonté et à vous plaire, sans chercher sa satisfaction particulière, ni dans l'oraison, ni dans la confession, ni dans la communion, ni dans quelque autre exercice de piété que ce puisse être! Considérez, mon frère, combien cette tromperie est grande. J'en ai connu plusieurs, et j'en connais encore qui, se laissant ainsi abuser, désirent ardemment de s'approcher de cette sainte table pour recevoir une petite consolation qui leur fasse répandre quelques larmes. Au lieu de considérer quel est le fruit que ce grand sacrement doit produire dans les âmes, et pour quelle fin Jésus-Christ l'a institué, ils cherchent la douceur des consolations et non pas la croix, qui les doit sauver. Il y paraît par les effets, puisque cette divine nourriture, qui devrait tant leur profiter, leur nuit, et ils donnent sujet à d'autres d'en abuser comme eux. Pour éviter de si grands inconvénients, il faut ne chercher que la seule volonté de Dieu, sans se mettre en peine de tout le reste.

Oh! que l'amour-propre cause de maux dans les choses mêmes les plus spirituelles! Lucifer ne désirait que de jouir d'une plus grande gloire; mais parce qu'il ne la devait pas souhaiter, et qu'il n'eut pas recours à Dieu pour l'obtenir, il tomba du ciel comme un éclair; au lieu du bonheur auquel il aspirait, il se trouva abîmé dans des tourments éternels; et, voulant ravir à Dieu une partie de sa gloire, il perdit celle qu'il lui avait donnée.

Pourquoi les serviteurs de Dieu recherchent-ils les consolations, la sainteté et une abondance de grâces? Est-ce pour plaire à eux-mêmes ou pour plaire à Dieu? Si c'est pour cette dernière raison, sachez, mon frère, qu'on ne lui est agréable que lorsque l'on se contente de ce qu'il donne. Ainsi, s'il veut que vous souffriez des persécutions et des afflictions, et que vous en soyez bien aise, vous témoignerez alors que c'est sa volonté que vous cherchez et non pas la vôtre. Lorsque les apôtres donnaient par leur tristesse et par leurs pleurs de si grandes marques de leur affection pour Jésus-Christ, il leur dit que ce n'était pas un véritable amour, mais que c'en était un de porter sa croix et supporter patiemment la douleur de son absence: car souffrir c'est aimer; aimer Jésus-Christ c'est faire du bien à ceux qui nous font du mal; et l'on témoigne beaucoup mieux combien on l'aime lorsque l'on surmonte sa colère, que l'on souffre des injures, que l'on endure patiemment des peines, et que l'on prend en gré la tribulation, que lorsque l'on répand des larmes dans l'oraison, et que l'on a des ravissements: *Soyez, dit saint Paul, dans la même disposition et dans les mêmes sentiments où a été Jésus-Christ (Phil., II, 5).* Et quels sont ces sentiments? C'est de souffrir comme il a fait quand, encore qu'il fût égal à son Père, il a pris la forme d'un homme et d'un serviteur, et a enduré le mépris, la pauvreté et l'humiliation. Des sentiments contraires ne sont pas des senti-

ments d'un fils de Dieu, mais des sentiments humains et charnels; et nous n'avons sujet de nous réjouir d'en avoir de spirituels, que quand Dieu nous les donne de sa main, sans que nous les recherchions, ni que nous ayons d'autre volonté que la sienne. Alors ces larmes ne devront point nous être suspectes, et ces consolations et ces sentiments de tendresse nous seront avantageux. Mais autrement, ce n'est qu'une tromperie, parce qu'il arrive souvent que ces sentiments de Dieu, que l'on nomme affectifs, sont sensuels et imparfaits à cause qu'ils ne procèdent pas d'un véritable amour de Dieu, mais du plaisir que l'on trouve à considérer ses perfections, comme je l'ai dit au commencement, au lieu que l'on ne devrait regarder que sa sainte volonté, et si l'on a manqué à observer ses commandements, ce qui est véritablement l'aimer. C'est pourquoi la consolation que ressentent ces personnes ne leur dure qu'autant que durent ces révélations et autres sentiments spirituels; et ils ne sont pas plutôt passés, qu'ils se trouvent être aussi colères, aussi inquiets, aussi lâches, et aussi prompts à pécher qu'auparavant: ce qui montre que ce n'était pas Dieu, mais eux-mêmes qu'ils aimaient, et que leur satisfaction leur était plus chère que Jésus-Christ. On peut les comparer à un enfant qui pleure et se tait quand son père lui donne du sucre (1), et recommence à pleurer lorsqu'il cesse de lui en donner; ce qui fait voir que ce n'était pas pour lui obéir qu'il se taisait, mais par friandise. Hélas! qu'il y a aujourd'hui de ces sortes d'enfants désobéissants à Dieu, qui, s'ils ne murmurent point, s'ils ne médissent point, s'ils ne sont point de mauvaise humeur, et s'ils ne perdent point le temps inutilement par une lâche oisiveté, ce n'est pas le désir de plaire à Dieu qui les en empêche, mais c'est parce qu'il leur donne quelque petit sentiment de cette dévotion qu'ils recherchent: car cela n'est pas plutôt passé, que l'on voit que c'était leur intérêt, et non pas l'amour de Dieu, qui leur rendait ces larmes si agréables, puisqu'ils recommencent à pécher comme auparavant; de même que ce n'est pas dans l'abondance, mais dans la nécessité et l'affliction, que l'on éprouve les amis.

Sachez, mon frère, qu'il arrive souvent que des personnes lâches dans la dévotion, et en qui le Saint-Esprit a répandu peu de grâces, ont ces sentiments affectifs, et que de véritables amateurs de Dieu n'en ont pas. D'où il arrive qu'encore que ces premiers soient peu avancés dans la vertu, qu'ils soient lâches, négligents, et ne sachent ce que c'est qu'une parfaite consolation, ils témoignent néanmoins une grande ardeur à recevoir ces sentiments de dévotion et les embrassent avec joie, quoique souvent, au lieu d'en recevoir cette abondance de grâces qu'ils en espéraient, ils laissent leur âme dans la pauvreté et la sécheresse: mais ceux qui n'ont rien se contentent de peu. Car de même qu'encore qu'un homme qui serait ivre ne tiendrait compte d'un peu de bon vin qu'on lui présenterait, et qu'au contraire un autre, qui serait très-altéré, le recevrait avec grande joie; ainsi, ceux qui ne sont point saintement enivrés de l'amour de Dieu considèrent comme une si grande grâce d'avoir un peu de dévotion, qu'ils se croient être déjà dans la gloire. Ils disent que Dieu les a visités: leurs larmes leur sont précieuses; et ils sont ravis de joie, quoiqu'à parler selon la vérité, leur dévotion est peu de chose, ou, pour mieux dire, n'est rien du tout, puisqu'elle ne procède que d'un très-petit amour de Dieu et d'une très-petite grâce. Mais, au contraire, celui qui est rempli d'un ardent amour de Dieu, fait si peu de cas de cette dévotion sensible, qu'il ne s'en sert que pour exercer la patience, la mortification, l'amour des croix, la souffrance des injures et toutes les autres vertus. C'est là ce qui fait voir que l'on a l'esprit de Dieu; et c'est ainsi que vous connaîtrez que

(1) L'espagnol dit du pain d'épice.

lorsqu'il répand ses grâces avec abondance dans une âme, elle ne répond pas à ces faveurs par la joie d'y trouver de la douceur, mais par un véritable désir de souffrir pour s'en rendre digne, et par une ferme résolution d'accomplir sa volonté. Job avait donc grande raison de dire : *Appelez-moi, Seigneur, et je vous répondrai* (Job., IV) : Mais comment, grand saint, lui répondrez-vous ? Je lui répondrai, dirait-il s'il était encore au monde, en souffrant avec une très-grande patience les adversités, les pertes, les maladies, les plaies, la pauvreté, l'abandonnement de mes amis, et toutes les autres croix jointes aux tentations de satan et à la pratique de toutes les vertus. C'est ainsi qu'en usa saint Paul, lorsque Dieu l'appela d'une voix si forte. Car, au lieu de répondre faiblement, il lui dit du fond de son cœur : Seigneur, je vous donne ma volonté et la soumets à la vôtre : recevez-la, s'il vous plaît, et commandez-moi tout ce que vous voudrez. Dieu fit bien connaître aussi qu'il avait pris une pleine possession de son âme, et qu'il le regardait comme un vase d'élection, lorsqu'il dit : *Je lui ferai connaître ce qu'il aura à souffrir pour la gloire de mon nom* (Act., IX, 16). Car la véritable marque d'un serviteur de Jésus-Christ et le véritable caractère de ceux qu'il aime ne sont pas ces petites douceurs, ces petites consolations, et ces petits sentiments de tendresse ; mais c'est d'aimer les grandes souffrances, les grands travaux, le mépris, le déshonneur, la pauvreté, et généralement tout ce qui est le plus contraire aux inclinations de la nature : et c'est là bien répondre à Dieu lorsqu'il nous appelle.

Vous voyez par là, mon frère, à quoi nous sommes obligés lorsque Jésus-Christ nous fait la grâce de nous appeler, si nous ne voulons nous rendre coupables d'une horrible ingratitude : et vous connaîtrez si cette vocation et ce que vous sentirez viennent de lui, lorsque vous lui répondrez que vous ne voulez plus avoir d'autre volonté que la sienne, quand il vous en devrait coûter tout votre bien, l'honneur et la vie. Car c'est là ce qui nous justifie et nous rend conformes à lui qui n'a presque point eu de consolations en ce monde, mais a toujours porté sa croix, sans cesser durant un seul moment de l'aimer.

Sachez aussi qu'il y a des personnes à qui le démon fait sentir quelquefois de la dévotion, afin de les affaiblir par ce goût et cette douceur spirituelle, et les mettre par une fausse confiance dans un dangereux repos, en leur faisant croire que les sentiments qu'ils ont viennent du Saint-Esprit ; et qu'ainsi une ferveur indiscrete les porte à des jeûnes, des veilles et des oraisons excessives qui les rendent incapables de faire ce qui leur serait plus utile et plus agréable à Dieu.

Ces personnes tombent par ce moyen dans une autre erreur, qui est que, se sentant abonder en ces consolations spirituelles, ils s'imaginent d'être parfaits, et deviennent si paresseux à s'avancer dans le service de Dieu qu'ils ne se mettent point en peine d'acquérir davantage de vertu, quoique ce soit en cela que consiste le véritable amour de Dieu et son véritable esprit. Le démon les fait aussi tomber dans un autre piège, qui est de se plaire tellement dans ces douceurs et ces consolations qu'ils croient être spirituelles, que tous leurs desirs et toutes leurs actions ne tendent qu'à les rechercher et les augmenter. Ils sont si amoureux de leur propre satisfaction qu'ils n'ont autre fin qu'eux-mêmes ; ce qui les met peu à peu en tel état, que Dieu par un effet de sa justice permet qu'il tombent dans de grands péchés en ce monde, et dans des peines éternelles dans l'autre. Car il ne regarde en toutes choses que l'intention ; et c'est pourquoi j'aimerais mieux que vous eussiez fait de grands excès de bouche, parce qu'enfin leur dégoût vous en corrigerait, que d'avoir ces dangereux sentiments de Dieu, si vous ne saviez le peu de cas que l'on en doit faire. Car, si vous préférez

a eux les vertus et la souffrance, vous ne vous laisserez pas tromper à leur douceur; mais aurez pour fin dans toutes vos actions d'imiter Jésus-Christ, notre maître, qui n'a commencé, continué et fini sa vie que dans l'amour de la croix.

Considérez, mon frère, que le véritable amour est enfermé dans les vertus, et qu'il paraît dans l'adversité. Je m'explique davantage : le fondement de la patience est d'avoir dans le fond du cœur un ferme désir de souffrir pour l'amour de Dieu tout ce que l'on peut souffrir en ce monde et en l'autre. Il en est de même des autres vertus. Et quand on est en cet état d'humilité et de patience, les effets en paraissent extérieurement lorsqu'il se présente des occasions de le témoigner; car l'on souffre sinon avec joie, au moins avec patience. C'est là ce que l'on doit nommer un véritable amour de Dieu. Tout autre est suspect et sans fondement.

On veut accorder aujourd'hui de grands désirs dans l'oraison avec de grands péchés dans la conversation; on plaint les douleurs de Jésus-Christ, et l'on donne des sujets de douleur à son prochain; on admire la patience de ce divin Rédempteur, et l'on se laisse emporter à la colère; on garde le silence durant une heure, et l'on parle durant tout le reste du jour. Ainsi, toute cette spiritualité et cette prétendue sainteté consistent à acheter par un peu de silence et d'oraison la liberté et la satisfaction que l'on désire en demeurant toujours tel que l'on était auparavant. Plusieurs sont trompés par une si dangereuse dévotion; et Dieu veuille, s'il lui plaît, y remédier.

Considérez, mon frère, combien il vous importe de profiter des avis que je vous donne, afin de ne vous laisser pas surprendre aux artifices de ceux qui voudraient vous porter à désirer de Dieu des consolations et non pas sa croix, puisque autrement vous seriez trompé comme ils le sont. On peut dire d'eux que ce sont des esprits creux, qui n'ont sur tout ce qui regarde Dieu et eux-mêmes que des conversations inutiles qu'ils nomment spirituelles, et lorsqu'ils n'ont plus de choses à dire qui puissent passer pour des vérités, ils en inventent, parlent même favorablement des péchés, et en commettent. Que puis-je dire de cette sorte de gens, sinon qu'entreprenant, comme je fais, de parler presque seul contre un si grand nombre de personnes pour les détromper de leur fausse et profane dévotion qu'ils veulent que l'on tienne pour sainte, je ne doute point qu'ils ne s'efforcent de me faire passer pour un homme qui manque du jugement qu'il devrait avoir pour se mêler, ainsi que je fais, de conseiller et de détromper les autres? Mais cela ne m'empêchera pas, avec l'assistance de Dieu, de m'acquitter de l'obligation à laquelle il m'a engagé de tâcher à remettre dans le bon chemin ceux qui se sont égarés en se persuadant d'en avoir pris un fort spirituel. Ainsi, je continuerai de dire ce qui me paraîtra pouvoir servir à rendre les personnes véritablement spirituelles, sans en rien dissimuler quoi qu'il m'en puisse arriver. Ceux qui aiment Dieu véritablement, au lieu de m'en blâmer, m'en sauront gré; et s'il lui plaît d'ouvrir les yeux à quelques autres pour leur faire voir que ce qu'ils croyaient être spirituel n'est que charnel, ils devront plutôt se détromper de leur erreur et me remercier, que me condamner, puisque je leur découvre un trésor qui leur était entièrement inconnu. Et quant à ceux qui ne sont pas en l'état dont j'ai parlé, comme ce que j'ai dit ne les regarde point, ils ne doivent pas s'en offenser.

N'est-ce pas une chose déplorable de n'oser avertir les personnes de ce qui leur importe de tout, et de les laisser ainsi continuer à s'égarer en marchant aveuglément et sans guide à travers des précipices? En vérité, on ne saurait trop s'étonner de voir que la multitude de ceux qui s'égarerent de la sorte dans le chemin de Dieu est si grande, et qu'ils y

pensent si peu, parce qu'ils se fient tellement à cette faible dévotion et à ces larmes qu'ils répandent, qu'ils se croient être si savants dans les choses spirituelles, et si saints, qu'ils ne doutent point d'avoir place au royaume de Dieu. Cette téméraire et si périlleuse confiance vient de ce qu'ils ignorent quel est le véritable esprit de Dieu, et de ce qu'ils sont si amoureux de leurs sentiments, que, les préférant à tout, ils suivent plutôt leur dévotion sensuelle que la doctrine de Jésus-Christ et les mouvements du Saint-Esprit qui nous obligent de renoncer à notre volonté pour nous résigner à celle de Dieu et embrasser en toutes choses la mortification. Cela fait qu'ils demeurent toujours si vivants en eux-mêmes, qu'ils se trouvent au sortir de leur recueillement aussi remplis qu'auparavant de leur propre estime.

Quelle apparence de se retirer ainsi dans soi-même pour rechercher ensuite de l'estime, de la réputation, de la gloire et de la louange; de pleurer ses péchés, et puis d'en commettre d'autres que l'on soit obligé de pleurer; de dire que l'on n'est que terre, et de se préférer aux autres à cause de l'avantage de sa naissance, quoique nous soyons tous des branches d'un même cep, du fruit d'un même arbre, et de l'eau d'une même source; de se vanter d'avoir appris dans l'oraison de grandes vérités et de grandes connaissances des choses de Dieu, et n'être pleins que d'erreur et d'aveuglement?

Considérez-vous donc bien vous-même, et vous trouverez que vous êtes tout charnel, tout plein de votre volonté, que vous vous cherchez en tout, que vous n'avez point de honte d'exagérer vos exercices spirituels, et que ne vous y occupant qu'extérieurement, l'erreur dans laquelle vous êtes fait qu'ils n'ont garde de vous profiter. C'est ce qui m'oblige à m'efforcer de vous réveiller de ce profond sommeil, pour vous faire ouvrir les yeux et voir le dangereux état où vous êtes: rentrez, je vous prie, dans vous-même. Commencez tout de nouveau à marcher dans le chemin de la mortification, et continuez d'y marcher sans vous soucier de ce qui vous regarde, mais n'ayant autre dessein que de faire la volonté de Dieu. Pesez bien ce que je vous dis hardiment, que vous ne serez point dans l'état que vous devez être, si vous vous proposez seulement pour fin les dons de Dieu et vous y arrêtez. Car, quelque grands, élevés et consolants que vous puissiez vous les figurer, il faut passer au delà de tout ce que vous sauriez vous imaginer et de toutes les créatures pour ne chercher votre repos que dans la volonté de Dieu, notre ineffable et infini bien. Aimez-la, et embrassez-la en toutes choses, soit favorables ou contraires, assurées ou périlleuses, puisque rien ne nous peut être si avantageux, si honorable, si glorieux, et nous donner tant de joie que de nous unir tellement à Dieu, que nous n'ayons point d'autre volonté que la sienne.

Que vous soyez loué à jamais, mon Dieu, créateur de toutes choses et qui leur conservez l'être, de ce qu'étant infini comme vous êtes, et nous n'étant qu'un néant et que misère, vous nous élevez jusqu'à nous rendre participants de votre suprême bonté, lorsque nous conformons notre volonté à la vôtre et entrons ainsi dans vos sentiments! Si vous dites, Seigneur, qu'une chose est bonne, nous le disons avec vous; si vous en voulez quelque autre, nous la voulons comme vous; si votre volonté est que nous passions vingt années dans des sécheresses et des tentations continuelles, nous y consentons de tout notre cœur. Et si vous permettez que nous soyons faussement accusés, persécutés et déshonorés, nous l'acceptons avec joie, parce que nous ne voulons nous conduire que par vos ordres; car pouvons-nous faillir en les exécutant, et n'est-ce pas le moyen de gagner le ciel? Que pouvez-vous faire qui ne soit juste, saint et divin? Etant infiniment riche et infiniment libéral, que pouvez-vous désirer de nous qui ne nous enrichisse des trésors

de vos grâces? Quel chemin pouvez-vous nous enseigner qui ne soit très-sûr? quels avis pouvez-vous nous donner qui ne soient très-sages? et quels conseils qui ne soient si fidèles, qu'il nous importe de tout de les suivre?

Quelle folie serait la nôtre, mon frère, de vouloir pour faire notre volonté ne nous pas conformer à celle de Dieu, qui est seul capable de nous mettre dans une parfaite assurance? Soit donc qu'il nous punisse ou nous favorise, qu'il nous blesse ou qu'il nous guérisse, qu'il nous ôte la dévotion ou qu'il nous la donne, qu'il nous traite comme ses esclaves ou comme ses enfants, tout cela nous est avantageux, si nous nous conformons entièrement à sa volonté et renonçons à la nôtre, dont nous avons tant de sujet de nous défier. Car toutes nos inclinations ne vont qu'à détruire en nous le bien qu'il plaît à Dieu d'y faire, à effacer de notre cœur les bons sentiments qu'il y imprime et à résister à ses volontés. Considérez, je vous prie, si ce ne sont pas là des choses que l'on doive assez appréhender pour les fuir; et au lieu de chercher ce qui vous contente, travailler à contenter Dieu. La mortification en est un moyen assuré; et si vous la pratiquez, ce ne sera pas votre satisfaction, votre consolation, votre paix, ni aucun autre intérêt que vous vous proposerez pour fin dans vos lectures, vos oraisons, vos méditations, vos confessions, vos autres exercices de piété et même vos communions; mais vous chercherez seulement la gloire de Dieu, l'accomplissement de sa volonté, les vertus et la joie de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ comme il a souffert pour l'amour de vous. C'est là ce que l'on doit appeler un véritable amour de Dieu et marcher sûrement dans la voie du ciel. Pensez-y attentivement, renoncez à votre satisfaction particulière, et laissez-en le soin à Jésus-Christ, qui saura bien vous la donner ou vous l'ôter selon qu'il jugera vous être le plus utile. Car c'est lui qui est le souverain médecin des âmes, qui connaît parfaitement leurs maladies, qui sait les remèdes qui y sont propres et de quelle nourriture ils ont besoin, après leur guérison, pour reprendre leurs forces.

Si Dieu vous donne des consolations, recevez-les, mais ne les recherchez pas, puisqu'elles vous seraient très-préjudiciables, et souvenez-vous qu'en vous parlant de la sorte, je ne prétends pas de dire, comme quelque esprit grossier pourrait se l'imaginer, que les consolations que Dieu donne à ceux qui ne l'offensent point le servent et se mortifient, soient mauvaises. Vous devez croire, au contraire, que ce sont des faveurs qu'il leur accorde pour les faire marcher avec plus de courage et moins de peine dans le chemin du salut. Je prétends seulement vous avertir que vous ne devez pas les rechercher avec ardeur, si ce n'est dans la vue de Dieu et sans aucune autre fin que de vous conformer à sa volonté et renoncer à la vôtre. Car, quelques efforts que vous puissiez faire, vous ne sauriez rien offrir à Jésus-Christ qui lui soit plus agréable que de la lui donner, ni rien vous réserver qui fût plus capable de vous damner, puisque cette réserve est une peste qui infecte peu à peu le cœur du venin de l'orgueil, de la colère et de tant d'autres péchés.

Il n'appartient qu'à Dieu d'avoir une volonté indépendante et qui soit la règle de toutes les autres. Ainsi, désirer d'avoir une volonté qui nous soit propre, c'est vouloir lui ravir sa couronne et nous rendre, s'il se pouvait, semblables à lui. Commencez donc dès maintenant, mon frère, à travailler de tout votre pouvoir à vous empêcher de commettre un si grand crime. Ne cherchez point une sainteté fondée seulement sur votre amour-propre, et pourvu que vous vous prosterniez aux pieds de Jésus-Christ sans autre désir que celui de lui obéir, j'ose vous répondre qu'il vous donnera place dans le ciel, en récompense de ce

que vous aurez, en ce monde, renoncé à votre volonté pour l'amour de lui.

Si mes grandes occupations me donnaient davantage de loisir, je vous aurais écrit plus au long sur un sujet si important, et dont le besoin que vous avez d'être instruit m'a obligé de vous parler. Mais ce que je vous ai dit suffira, si vous en comprenez la vérité qui est d'une beaucoup plus grande étendue que la plupart ne le pourraient croire. Vous l'éprouverez, si vous en venez à la pratique; au lieu que si vous vous contentiez seulement de le lire, il ne servirait qu'à vous rendre encore plus coupable. Que s'il y a quelque chose qui vous semble obscur, nous en pourrions conférer de vive voix. Mais comme l'infinie bonté de Jésus-Christ fait qu'étant tout ensemble notre Père et notre Maître, il nous aime et prend plaisir à nous instruire, il ne manque jamais de mettre dans le cœur de ceux qui l'aiment et le cherchent véritablement ce que leur esprit ne peut comprendre. C'est ce que nous ne saurions trop souhaiter et qui nous importe de tout, étant persuadés, comme nous le devons être, de l'obligation que nous avons de conformer entièrement notre volonté à la sienne. Rien ne doit donc nous ralentir dans la résolution de le suivre et de le servir, non pas selon notre désir, mais en telle manière qu'il lui plaira, ce que peu entreprennent de faire.

Demandez, s'il vous plaît, pour moi à Jésus-Christ de me détacher de mes sentiments, de renoncer à ma volonté, d'aimer sa croix, de ne cesser point de marcher dans le chemin qu'il nous a tracé, et de n'avoir devant les yeux que lui seul. Je ferai la même chose pour vous, afin que nous puissions nous voir ensemble dans son royaume éternel, et jouir de la gloire qu'il nous a acquise par ses travaux. Aidez-moi à le remercier de ce qu'il m'a mis dans le cœur pour vous le dire.

DEUX DISCOURS

ADRESSÉS AUX PRETRES,

TOUCHANT LE SACERDOCE ET LA SAINTETÉ QU'IL DEMANDE.

PREMIER DISCOURS.

Mes Pères, et mes Frères,

La grâce que Dieu nous a faite de nous appeler à une dignité aussi élevée qu'est le sacerdoce doit être bien grande, puisque l'Écriture dit qu'il choisit entre tous les hommes ceux qu'il y appelle (*Eccl.*, XLV). Que si elle était si honorable dans le temps de l'ancienne loi, combien l'est-elle davantage dans la loi nouvelle, n'y ayant non plus de comparaison entre ces deux lois qu'entre le jour et la nuit?

Quelle bonté, mon Rédempteur, est celle que vous témoignez en portant des hommes mortels à un si haut degré de gloire que de leur mettre entre les mains votre puissance, votre honneur, vos richesses, et vous-même?

On admira autrefois que Dieu eût donné sur la terre un si grand pouvoir à un prophète que fut celui de faire descendre le feu du ciel. Mais que par le pouvoir de la consécration il vienne lui-même aussitôt sur nos autels, n'est-ce pas un infiniment plus grand miracle que celui-là, et que celui que fit Josué en arrêtant le soleil? Sur quoi l'Écriture dit que Dieu obéit alors à la voix d'un homme. Car ce miracle ne regardait que cet astre qui suspendit son mouvement; au lieu que dans

celui-ci Jésus-Christ, à la prière du prêtre, vient dans le moment où il n'était pas et obéit ainsi à la voix de son ministre.

Après un abaissement aussi merveilleux qu'est celui dont il nous donne l'exemple dans cet adorable mystère, n'aura-t-il pas droit de nous dire : Si étant comme je suis votre Seigneur, votre maître, et un roi de gloire servi par les anges dans le ciel, je m'abaisse jusqu'à vous obéir à l'instant même que vous avez prononcé les paroles sacramentales, à combien plus forte raison êtes vous obligés de m'obéir et d'obéir aux autres pour l'amour de moi ? Qui est celui qui après avoir communié ne doit pas être dans l'étonnement d'avoir reçu une si grande faveur et dire à Jésus-Christ, comme saint Jean, avec une profonde humilité : *Quoi ! Seigneur, vous venez à moi (Matth., III, 14) ?*

Si un prêtre considérait avec une profonde attention cette admirable obéissance de Jésus-Christ par laquelle le supérieur se soumet à son inférieur, le roi à son sujet, et Dieu à sa créature, ne faudrait-il pas qu'il eût un cœur de pierre pour ne se pas résoudre à perdre plutôt la vie que de lui désobéir ? Et comme son saint précurseur lui dit : *C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous, et vous venez à moi pour être baptisé (Matth., III, 14) ?* ne lui dirait-il pas : C'est moi, Seigneur, qui dois aller à vous pour recevoir vos commandements ; et vous venez à moi ?

Pour peu qu'un prêtre soit orgueilleux, quelle confusion ne doit-il point en avoir, puisque, lorsque nous trouvons de la difficulté dans l'exécution des commandements de Dieu, nous n'avons pour nous humilier qu'à nous souvenir de cette prodigieuse humilité, de cette obéissance et de cet amour qui font que Jésus-Christ obéit à notre voix dans la consécration de son divin corps ? C'est là que nous le représentons, que nous parlons en sa personne, et que comme avant son incarnation les anges avaient l'honneur de parler en la personne de Dieu quand ils disaient : Je suis le Seigneur ; nous avons maintenant, en qualité de prêtres, l'honneur de parler en la personne sacrée de Jésus-Christ, lorsque nous disons : Ceci est mon corps ; Je vous absous.

Pouvons-nous, mes Pères, nous voir élevés à un si grand honneur sans ressentir la même joie que Siméon lorsqu'il le tenait entre ses bras, puisque nous ne le tenons pas seulement entre nos mains et le voyons de nos yeux, mais le recevons dans notre cœur ? Nous n'avons pour l'honorer qu'à nous souvenir de l'honneur qu'il nous a fait. Nous n'avons pour être hors de l'autel tels que nous devons qu'à nous représenter ce qui s'est passé à l'autel dans cet adorable sacrifice ; et, si le démon, la chair ou le monde nous tentent, leur dire, comme Joseph : *Comment pourrais-je me résoudre à commettre un si grand mal et pécher contre mon Dieu (Gen., XXXIX, 9) ?*

Ayant l'honneur d'être prêtres, il faudrait que nous fussions plus insensibles que des rochers et pires que des démons, si voyant que notre Sauveur obéit à notre voix et permet à nos indignes mains de l'enchaîner avec des chaînes d'amour ; au lieu de nous consacrer entièrement à lui, nous nous servions pour l'offenser de nos yeux, de nos mains, de notre langue et de notre cœur.

Plusieurs de ces infidèles qui vont à la Mecque pour révéler le sépulchre de Mahomet se tiennent si heureux de l'avoir vu qu'ils se crévent les yeux afin de ne plus rien voir, croyant que tout le reste est indigne d'être regardé. Comment donc, ô mon roi, emploierai-je, pour considérer avec une vaine curiosité le visage d'une femme, ou une chose indécente, des yeux que je puis employer à vous regarder, vous qui êtes la pureté même et la souveraine beauté ? Ce n'est pas sans sujet, mon Dieu, que vous nous avez commandé de nous arracher les yeux, s'ils nous scandalisent ; et nous y sommes, en qualité de prêtres, beau-

coup plus obligés que les autres, c'est-à-dire à nous mortifier par le respect avec lequel nous devons vous regarder.

La langue du prêtre est comme la clef qui ferme l'enfer et ouvre le ciel; elle est la lumière qui éclaire les consciences, et qui les consacre à Dieu. Que si les prêtres veulent pécher par la langue, qu'ils en empruntent donc une autre que celle dont ils se servent pour le faire descendre sur nos autels et opérer tant d'autres merveilles. C'est une chose abominable que de l'employer pour le service du diable; et ces paroles libres qui tiennent de la corruption du monde sont des blasphèmes dans la bouche d'un prêtre. Il l'a consacrée à l'Évangile, et il ne lui est pas permis de l'ouvrir pour tenir des discours qui en sont indignes. Il n'y a rien au contraire que les prêtres ne soient obligés de faire pour imiter la sainte Vierge dont les paroles firent descendre un Dieu dans son chaste sein.

Si les chrétiens ont un si grand respect pour la crèche de Bethléem, parce que Jésus-Christ y est né; pour la croix, parce qu'il y est mort, et pour son sépulcre, parce que son corps y a reposé, qu'ils vont de tous les endroits du monde les visiter, les arrosent de leurs larmes, et changent de vie par les mouvements de sainteté qu'ils leur inspirent: pourquoi les prêtres ne sont-ils pas saints, puisque Notre-Seigneur ne vient pas seulement en eux comme il est venu dans ces saints lieux; mais qu'il y vient immortel, glorieux et impassible, lorsque le prêtre l'attire par les paroles de la consécration, ce qu'excepté sa très-sainte Mère nuls autres n'ont jamais eu le pouvoir de faire?

Nous sommes par la dignité du sacerdoce la demeure de Dieu, des reliquaires dans lesquels il s'enferme; et nous pouvons dire en quelque sorte, que nous le créons, qui sont des avantages si merveilleux qu'ils demandent une très-grande sainteté. Qui sera donc le prêtre si malheureux, qu'étant honoré de Dieu par des faveurs si extraordinaires, il n'ait point de honte de s'enfoncer volontairement dans la boue et la fange du péché?

Oh! mes frères, que nous sommes heureux, si nous connaissons notre bonheur; et que nous sommes malheureux, si nous n'en faisons pas l'estime que nous devons, si nous ne rendons pas à Dieu l'honneur qui lui est dû et si nous n'avons pas du respect pour nous-mêmes par la considération de l'honneur qu'il nous a fait! Exécutez ces paroles d'un de ses prophètes: *Le fils honore son père, et le serviteur honore son maître. Si donc je suis votre père, où est l'honneur que vous me rendez? Et si je suis votre maître, où est le respect que vous me portez et la crainte de me déplaire, dit le Dieu des armées, et le dit à vous, prêtres, qui osez mépriser mon nom (Malac., I, 6)?*

Peut-il, Seigneur, y avoir rien de plus horrible que de vous voir déshonoré par des prêtres que vous avez honorés d'un ministère qui les élève au-dessus des anges? Et si vous vous êtes plaint de ces prêtres de l'ancienne loi, à combien plus forte raison vous plaindrez-vous de nous, puisque nous vous sommes incomparablement plus redevables qu'eux et que l'exemple de leurs châtiments devrait nous rendre plus sages?

Reconnaissons combien c'est mépriser Dieu que de répondre si mal aux grâces qu'il nous a faites. Ne soyons pas si malheureux que d'ajouter péchés sur péchés, et de tomber dans un tel aveuglement que nous ne connaissions pas notre misère. Car pouvons-nous, sans être aveugles, ignorer à quelle sainteté une fonction aussi sainte qu'est la nôtre nous oblige? Jésus-Christ a dit que nous devons être plus purs que les rayons du soleil, et il nous nomme la lumière du monde et le sel de la terre. Il veut que nous soyons la lumière du monde, parce que le prêtre doit être une lumière et un miroir dans lequel les autres fidèles se re-

gardent, afin de connaître par la différence qu'il y a entre lui et eux qu'ils sont dans les ténèbres et que le remords de leur conscience leur fasse dire : Pourquoi ne suis-je pas vertueux comme ce prêtre ? Dieu nomme aussi le sel de la terre celui qui est revêtu de ce sacré caractère, à cause que, comme le sel assaisonne tout, le prêtre doit être si vertueux que ses paroles et sa conversation soient capables de faire goûter la piété à ceux qui en ont le plus d'éloignement, et de les dégouter des affections qui y sont contraires. Comme il faut pour cet assaisonnement avoir tant de vertus, Dieu veut que le feu, la lumière et le sel se rencontrent tout ensemble dans l'âme des prêtres, afin que leur vertu puisse suffire pour eux-mêmes et pour ceux qui remarqueront en eux la perfection qu'une si grande sainteté demande.

Plusieurs personnes très-vertueuses n'ont osé recevoir cette dignité, mais ont mieux aimé la révéler que la posséder, entre lesquels ont été saint Marcou et saint François, qui n'étant que diacre et pensant, un jour, lorsqu'il marchait par la campagne aux instances qu'on lui faisait de se faire prêtre, et recommandant à Dieu cette affaire, un ange lui apparut dans un globe de cristal plein d'une liqueur très-claire et très-resplendissante, et lui dit : François, l'âme d'un prêtre doit être aussi pure que cette liqueur. Sur quoi ce saint comparant cette merveilleuse pureté à celle de son âme, il ne crut pas être dans une disposition suffisante pour dire la messe, et n'osa jamais se faire prêtre. Nous voyons aussi que plusieurs Pères des déserts, éminents en sainteté et vénérables par leur vieillesse, apprenant qu'on voulait les élever à cette dignité, abandonnaient leurs monastères pour s'enfuir en des pays fort éloignés, parce qu'ils avaient une telle idée d'un état si sublime et de la sainteté qu'il demande, qu'ils croyaient en être indignes.

Il est donc visible que nous ignorons quelle est l'excellence du sacerdoce, puisque non-seulement nous ne refusons pas de nous y engager, mais que par un étrange aveuglement, quoique nous manquions de vertu, nous y prétendons et le recherchons, en considérant seulement ce qu'il a d'honorable sans penser à la sainteté à laquelle il nous oblige.

Il faut que les prêtres, pour devenir dignes d'une fonction si élevée, travaillent à se rendre si agréables à Dieu, qu'ils puissent adoucir sa colère lorsqu'il est irrité contre son peuple; qu'ils aient reconnu qu'il écoute leurs prières et les exauce; qu'ils aient une intime familiarité avec lui; que leur vertu donne tant d'admiration qu'on les considère comme des hommes célestes ou des anges terrestres; et enfin, s'il se pouvait, qu'ils surpassassent ces derniers en sainteté comme la fonction qu'ils exercent surpasse la leur.

Pour connaître encore mieux quels nous devons être et quelle est notre autorité, considérons ce que Dieu dit par le prophète Malachie à Lévi qui représentait saint Pierre : *J'ai fait avec lui une alliance de vie et de paix* (Malach., II). Et ce prince des apôtres, qui connaissait si parfaitement le devoir des prêtres, ne dit-il pas aussi : *Vous êtes la race choisie* (I. Pier., II, 9) : non pas une race de chair et de sang, mais une race d'enfants de Dieu ? Or, pour être enfants de Dieu, il faut lui ressembler et non pas au diable, comme fait le pécheur. Pour être prêtre, il faut être enfant adoptif de Dieu, et aimé de lui comme le doit être celui qui consacre le véritable Fils de Dieu. Il faut qu'il exerce un sacerdoce royal; qu'il soit un roi saint qui règne sur ses passions pour se rendre conforme à la loi de Dieu; qu'il ne se gouverne pas seulement saintement lui-même, mais qu'il gouverne saintement les autres; qu'il obtienne de Dieu, pour eux, de plus grandes grâces que les rois de la terre n'en font à leurs sujets, et qu'il leur fasse entreprendre des choses plus importantes que ces princes temporels ne sauraient faire. Car les prêtres sont des rois sur la terre, mais des rois qui la doivent

mépriser, qui ne commandent aux hommes que pour les porter à obéir à Dieu, et qui commandent même aux démons par la puissance que Dieu leur donne, qui est telle qu'ils le font descendre lui-même du ciel dans leurs mains, et apaisent sa colère. Qu'y a-t-il dans le monde qui approche d'une si éminente grandeur dont Dieu a voulu que la couronne que nous portons soit une marque, non pas une couronne semblable à celle qu'on porte aujourd'hui et qui ne paraît presque point, mais qui soit presque aussi grande que tout le tour de la tête?

Que si saint Pierre veut que tous les chrétiens soient rois, et une nation sainte, à combien plus forte raison les prêtres doivent-ils l'être plus que les laïques, et plus que ceux à qui Dieu dit dans le Lévitique : *Vous êtes saints, parce que je le suis (Levit., XIX)*? Je ne puis, sans avoir le cœur percé de douleur, rapporter ces divines paroles lorsque je pense que je ne commence pas seulement d'avoir cette sainteté à laquelle m'obligent ces merveilleux avantages d'être d'une race sainte, d'un peuple qu'un Dieu s'est acquis par son sang, et qu'il nomme son héritage, parce qu'il n'en a point de plus cher sur la terre, et qu'il désire tant qu'il lui rapporte des fruits qui lui soient agréables et utiles aux autres.

Or, ce que Dieu demande particulièrement de nous, est que nous travaillions pour sa gloire, que nous observions ses saintes lois et que nous les fassions observer aux autres. Il nous a appelés, dit saint Pierre, des ténèbres du péché dans lequel nous vivions à son admirable lumière. Il répand sur nous ses grâces, et il nous instruit par sa divine doctrine pour nous faire marcher dans la voie de ses commandements, afin qu'étant éclairés, nous éclairions les autres qui sont encore dans l'obscurité, et leur fassions connaître les incroyables bontés dont nous lui sommes redevables.

Voilà, mes Pères, et mes Frères, quels nous devons être pour répondre à l'honneur que ce nous est d'être élevés à une dignité aussi éminente qu'est celle du sacerdoce : et le peu d'estime que l'on en fait aujourd'hui, la facilité avec laquelle on s'y engage, et le peu de vertu avec laquelle on l'exerce, nous rendront-ils excusables devant Dieu, dans son redoutable jugement, d'avoir manqué à notre devoir en disant que cela est aujourd'hui tourné en coutume? Cette dignité est si grande que, quelque saint que l'on soit, on ne doit pas être si hardi que de la rechercher. Il faut y être appelé de Dieu par une révélation intérieure, ou par l'obéissance à son prélat, ou par le conseil d'une personne dont la vertu soit telle que l'on ait sujet d'ajouter foi à ses avis. Et l'on doit même alors ne se charger qu'en tremblant d'un poids qui serait capable de faire trembler les anges.

Si donc nous avons par notre peu d'attention à une aussi grande grâce qu'est celle que nous avons reçue de Dieu, fait un si mauvais usage de son corps et de son sang, et commis tant d'autres péchés, remercions-le de nous avoir soufferts jusqu'ici, et demandons-lui-en pardon avec un cuisant repentir et un très-véritable désir de nous en corriger. Rendons-lui grâces de nous avoir par sa miséricorde donné un prélat plein de zèle pour nous aider à devenir tels que nous devons être, qui n'est point touché du désir de s'enrichir, ni de la passion de dominer sur son clergé, comme dit saint Pierre, mais qui par sa doctrine et par son exemple nous excite à bien faire, et nous assiste de tout son pouvoir tant en ce qui regarde le temporel, qui est le moins important, qu'en ce qui est du spirituel, afin de nous rendre non-seulement saints, mais les plus saints de ceux de toutes les conditions que Dieu a soumis à sa conduite, selon ce que dit saint Isidore en parlant des prélats. C'est aussi ce que saint Pierre ordonne tant aux prélats

qu'aux ecclésiastiques, qui dépendent d'eux, et il commande à ces derniers de leur obéir avec humilité.

Quand nous serons ainsi joints avec soumission à notre chef, comme les parties du corps sont jointes à la tête, nous nous trouverons si forts que nous vaincrons les démons et obtiendrons le pardon des péchés du peuple. Car comme le dérèglement des mœurs des ecclésiastiques contribue extrêmement à celui des séculiers, leur vertu et leur exemple ont tant de force, s'ils sont tels qu'ils doivent être, qu'ils ne font pas moins d'impression sur eux que les influences du ciel en font sur la terre. C'est ainsi que nous pourrions recouvrer l'estime que nous avons perdue dans l'esprit des peuples, regagner le temps que nous avons si mal employé, nous rendre agréables à Dieu, sauver nos âmes et celles de plusieurs, porter dignement le nom de prêtres du Dieu tout-puissant et mériter par son assistance de régner avec lui dans sa gloire.

SECOND DISCOURS.

Pour exercer une dignité aussi grande et aussi élevée qu'est celle du sacerdoce, d'une manière qui ne fasse pas tourner à notre condamnation un si grand bien, nous ne saurions trop considérer les paroles de David dans le psaume CXVIII, parce qu'elles comprennent tout ce que nous devons faire pour ce sujet. Car rien ne nous y peut tant exciter que de voir un roi temporel demander à Dieu avec tant d'ardeur ce que nous sommes beaucoup plus obligés que lui de lui demander, puisque notre dignité étant toute spirituelle, elle surpasse la sienne, et que le péril où nous sommes étant plus grand que celui où il était, nous sommes plus obligés que lui d'implorer le secours de Dieu. Ces paroles sont : *Seigneur, donnez-moi la bonté, la sagesse et la science* (Ps. IV, 66). Ce qui paraît être la même chose que ces trois pains que Jésus-Christ dit, dans l'Évangile, qu'un homme demandait à son voisin pour pouvoir donner à manger à un de ses amis qui venait le voir et était lassé du chemin qu'il avait fait.

Si nous avons renoncé aux vanités du monde qui passent comme un éclair, et à ces infâmes plaisirs de la chair qui, après avoir si peu duré, se changent en des tourments éternels ; si ces paroles de David : *Enfants des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge* (Ps. IV, 3) ? avaient frappé les oreilles de notre cœur ; et si nous avons fait attention à ce que Dieu dit par Ezéchiel : *Maison d'Israël, les péchés que vous avez commis ne doivent-ils pas vous suffire ? ne pourrions-nous pas, mes frères, dire avec raison : Jusqu'à quand prendrons-nous plaisir à offenser Dieu ?*

Si on se lasse de manger des viandes exquisées et de continuer de s'exercer à une chose quoique bonne et agréable, pourquoi ne nous lasserons-nous pas d'une nourriture qui donne la mort et de commettre des actions criminelles ? Saint Augustin montrait bien qu'il sentait le poids de ce retardement à changer de vie, lorsqu'il disait à Dieu, tout fondant en larmes : *Quand sera-ce, Seigneur, que je verrai finir mes impuretés ?* et se plaignait à lui de ce qu'il avait tant différé à se détromper de sa vaine science et à connaître son adorable majesté, lorsqu'il disait : *O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que je vous ai tard connue !*

Hélas ! que malheureux est celui qui ne se lasse point d'offenser son Créateur, et qui, après avoir passé sa vie dans l'égaré, en sortant hors de soi-même, n'en est pas touché de douleur, ne s'efforce pas d'y rentrer, et ne désire pas ardemment de se corriger en voyant le peu de satisfaction que ces désordres lui ont donné ? Mais lorsque Dieu lui

fait la grâce de laver ses péchés dans ses larmes et de purifier son cœur de ses mauvaises affections qui le tenaient enchaîné, il pourra dire à Dieu : *Seigneur, mon ami est venu pour me voir, et je n'ai rien à lui donner : prêtez-moi, s'il vous plaît, trois pains* afin de le rassasier, ce que sa vie passée n'a pu faire parce qu'il n'y a point trouvé de contentement véritable.

Il est certain que David pécha ; mais il pleura son péché avec des larmes plus amères qu'il n'avait trouvé de douceur à le commettre : et ce fut par l'ardent désir qu'il eut de rentrer dans la grâce de Dieu et dans la pratique de la vertu, qu'il le pria de tout son cœur de lui donner ces trois pains : la bonté, la sagesse et la science. Cela ne nous apprend pas seulement ce que nous avons à lui demander, mais l'ordre dans lequel nous devons le lui demander. La bonté est le premier et le meilleur de ces pains ; la sagesse est le second ; et la science est le troisième.

Saint Paul dit hardiment que *ni le don de prophétie, ni celui de faire des miracles, ni tant d'autres grâces ne sont rien sans la charité* (I Cor., XIII). Que personne donc ne se trompe en s'imaginant que pour être tel qu'il doit être, il puisse avoir un autre fondement de tous ses desseins et de tous ses désirs que cette vertu, puisque autrement en pensant procurer le salut des autres, il se perdrait lui-même. Personne n'ignore ces paroles de l'Évangile : *De quoi servirait à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme* (Matth., XVI, 26) ? Et Dieu veuille que l'on y fasse autant de réflexion qu'elles le méritent. Le patriarche Jacob fit voir qu'il en comprenait bien la vérité lorsqu'après avoir tant travaillé pour obtenir Rachel, et voyant son frère Esau venir à lui, la peur qu'il en eut lui fit mettre à la tête de sa troupe celle de ses deux femmes et ceux de ses enfants qui lui étaient les moins chers, et garder auprès de lui Rachel et celui de ses fils qu'il aimait le plus, afin que s'il ne pouvait garantir les autres de la fureur de son frère, il sauvât au moins ceux-là. Nous voyons aussi que Joseph, son fils, laissa son manteau entre les mains de cette femme impudique qui le sollicitait d'offenser Dieu, et que Suzanne, se trouvant en état de ne pouvoir éviter de perdre l'honneur ou la vie, se résolut à mourir plutôt que d'offenser Dieu, et se vit ensuite garantie de l'un et de l'autre par son assistance.

Ces exemples nous doivent donner un ardent désir d'acquérir la vertu, d'obtenir la grâce de Dieu, et de le servir fidèlement comme David ; car ce prince étant dans cette disposition lui demandait instamment premièrement la bonté : et agissant plutôt comme prêtre que comme roi, il le pria d'ajouter à cette bonté la sagesse, c'est-à-dire la sainteté, parce que ce que l'on offrait à Dieu dans le temple ne se pesait pas avec le poids ordinaire, mais avec le poids du sanctuaire qui était plus grand : ce qui montre que les vertus de ceux qui ont l'honneur de traiter, comme nous, avec Dieu, qui sommes ses ministres, et qui lui offrons le sacrifice, doivent autant surpasser en sainteté celle des autres fidèles que nous les surpassons en dignité. Ce n'est pas de moi-même que je parle ainsi : c'est l'Église qui le dit dans l'offertoire de la messe, où l'on prononce ces paroles : *Les prêtres du Seigneur lui offrent l'encens et les pains : et ainsi ils doivent être saints et fidèles à Dieu*. Ces paroles, mes Pères, me pénètrent le cœur, me font trembler, et me donnent une étrange confusion, voyant la sainteté qu'elles demandent de moi, et que je n'ai pas seulement peut-être la bonté. Oh ! que nous faisons peu d'attention à une vérité si importante, et que nous sommes peu touchés de l'éminence d'une dignité aussi élevée qu'est la nôtre ! Nous ne craignons point de nous y engager. Nous ne travaillons point à nous en bien acquitter après nous y être engagés ;

et nous ne sentons pas peut-être de la douleur d'être si éloignés d'avoir les qualités qu'elle demande. Nous voyons dans l'ancien Testament qu'elle n'était exercée que par des personnes choisies de Dieu qui surpassaient autant les autres, en vertu, que le roi Saül surpassait tout le reste des Hébreux par la grandeur de sa taille. Et saint Isidore dit que l'on ne doit admettre au sacerdoce que les plus saints et les plus capables.

Nous ne devons pas seulement, mes Pères, et mes Frères, être comme ces hosties que l'on immolait à Dieu dont une partie était brûlée en son honneur, et l'autre mangée par les hommes ; mais nous devons être consumés entièrement par le feu de son amour, comme les victimes qui lui étaient offertes en holocauste, dont tout était brûlé sans que les hommes y eussent aucune part.

Que si quelqu'un trouve que c'est vouloir nous obliger à une grande sainteté et fort difficile à acquérir, il demeurera peut-être d'accord, après en avoir su la cause, que ce n'est pas beaucoup nous demander. L'Eglise, qui est notre mère, veut que ses prêtres soient saints, parce que leur fonction est si sainte que l'on ne peut y penser sans trembler : et elle dit, comme je l'ai rapporté, qu'ils offrent de l'encens et des pains à Dieu. Que si c'est une chose si grande que de lui offrir de l'encens et des pains : combien en est-ce une plus grande si ces pains sont ces pains de proposition que l'on offrait dans le temple de Salomon pour être encensés ? Et s'il fallait être saint pour encenser ces pains, quel doit-on être pour encenser spirituellement et offrir ce pain descendu du ciel qui est Jésus-Christ Notre-Seigneur, figuré par ces pains de proposition ? Quelle sainteté ne demandent point cet encensement et ce sacrifice qui sont si inséparables que l'on ne saurait bien agir en les divisant ? La prière est cet encensement ; et le prêtre qui sacrifie est obligé de prier, parce qu'exerçant l'office de médiateur entre Dieu et les hommes il doit, en même temps qu'il implore sa miséricorde, lui offrir une victime aussi capable d'adoucir sa colère qu'est son Fils unique. C'est ce qui a fait dire à saint Chrysostome : *Quel doit être celui qui exerce la fonction d'ambassadeur et d'intercesseur envers Dieu non-seulement pour une ville, mais pour tout le monde, et non-seulement pour tous les vivants, mais pour tous les morts, afin qu'il leur pardonne leurs péchés. En vérité, je ne crois pas que la foi de Moïse et celle d'Elie, quelque grandes qu'elles fussent, eussent été suffisantes pour une si importante prière, parce qu'un tel intercesseur ayant à demander à Dieu d'apaiser tous les différends, toutes les guerres, et de faire cesser tous les autres maux publics et particuliers qui remplissent de confusion et de désordre tous les Etats et d'y rétablir la paix, il doit être le plus éminent de tous en vertu. Car combien ardente doit être sa prière lorsqu'il invoque le Saint-Esprit ? combien pures doivent être ses mains et sa langue lorsqu'il offre au Père éternel le sacrifice de son Fils unique et qu'il profère ces paroles sacrées qui le font descendre du ciel sur nos autels, et procurent ainsi le salut du monde ? Voilà de quelle sorte parlait ce saint quand il doutait que la foi de Moïse et celle d'Elie fussent assez grandes pour une si importante prière, quoique la foi de l'un ait eu la force d'obtenir le pardon pour toute une armée de six cent mille hommes ; et que celle de l'autre ait eu le pouvoir de fermer et d'ouvrir le ciel pour lui faire refuser ou donner de la pluie à la terre, d'en faire descendre le feu, de faire mourir les vivants et de rendre la vie aux morts.*

Si donc la confiance et la foi de ces deux grands saints de l'ancienne loi n'a pas, selon le sentiment d'un des plus grands saints de l'Eglise grecque, suffi pour un prêtre qui doit prier pour le salut de tout l'univers, hélas ! n'ayant, comme je n'ai, ni la ferveur ni la sainteté de cet incomparable législateur et de ce grand prophète, n'aurai-je point su-

jet de trembler, lorsque Dieu, dans son juste jugement, nous rendra responsables des guerres, des pestes, des hérésies, des péchés, et de tous les autres maux spirituels et temporels qu'il y a dans le monde? N'aurons-nous pas alors tant de regret d'avoir été prêtres et d'avoir estimé l'honneur et le bien, qu'il n'y aurait rien que nous ne voulussions faire pour ne nous être point engagés dans un ministère si redoutable? Je ne saurais penser sans frayeur, qu'étant si incapable de prier pour moi-même, je suis obligé d'avoir recours aux autres pour me rendre Dieu favorable et apaiser sa colère, afin qu'il me pardonne mes péchés. Je rougis de honte et de confusion d'être si peu spirituel que je ne les sens ni ne les pleure presque point; que je n'ai pas ces entrailles paternelles toutes brûlantes de charité qui devraient me percer le cœur de douleur à cause des péchés de tout le monde, et que je suis si éloigné d'avoir cette sainteté qui devrait me donner la hardiesse de m'opposer à la colère de Dieu pour attirer sa miséricorde sur ceux qui ont mérité ses châtements.

Nous lisons dans l'Écriture que lorsque Dieu eut fait descendre le feu du ciel pour punir les Israélites de leur révolte contre Moïse et qu'il en avait déjà consumé plus de quatorze mille, Aaron, avec l'encensoir à la main et les larmes aux yeux, se jeta au milieu des flammes entre les morts et les vivants, et apaisa ainsi sa colère (*Num.*, XVI, 46). On a vu aussi d'autres fois de grands saints combattre de telle sorte contre Dieu avec les armes de l'oraison, lorsqu'il voulait exercer sa vengeance et qu'ils le suppliaient de pardonner, qu'encore qu'il leur dût de laisser agir sa justice, ils le conjuraient avec tant d'ardeur de faire miséricorde, qu'enfin il se laissait vaincre à leurs prières. Nous sommes donc bien malheureux de n'avoir ni cette ferveur d'oraison, ni cette sainteté de vie qui pourraient nous rendre capables de nous opposer à la colère de Dieu et d'en détourner les effets.

Je doute que nous sachions bien seulement ce que c'est que le don d'oraison. Saint Jérôme dit qu'elle consiste plus en des gémissements qu'en des paroles, et que celui-là seul gémit d'une manière qui la rend efficace à qui le Saint-Esprit apprend de quelle sorte nous devons prier, selon ces paroles de saint Paul : *Nous ne savons ce que nous devons demander à Dieu dans nos prières : mais le Saint-Esprit prie pour nous par des gémissements ineffables* (*Rom.*, VIII, 26). Or, le Saint-Esprit ne peut en lui-même ni souffrir ni gémir. Ainsi ce que ce grand apôtre dit qu'il prie par des gémissements ineffables, c'est parce qu'il nous fait gémir du fond du cœur en lui demandant de quelle sorte nous devons prier : et nous nous imaginons qu'après avoir repassé par notre mémoire quelques points, durant l'espace de deux ou trois Credo, nous avons bien prié, et allons aussitôt dire la messe. Quel abus ! Est-ce donc ainsi que l'on apaise la colère de Dieu, et que l'on se le rend favorable? Est-ce ainsi que l'on obtient de sa bonté la cessation des guerres, une heureuse paix, la lumière de la foi pour les infidèles, la persévérance pour les justes et la conversion des pécheurs? Croyons-nous pouvoir si facilement acquérir des grâces qui n'ont point de prix, et qu'une prière qui doit plutôt passer pour un jeu que pour une oraison nous rende dignes de les recevoir? Il faut pour cela des gémissements, et des gémissements qui ne procèdent pas d'une volonté éclairée seulement par la raison, mais inspirée par le Saint-Esprit, et que ceux qui ne l'ont pas n'ont garde de pouvoir comprendre, puisque ceux mêmes qui l'ont ne la comprennent pas. Ces gémissements, mes Pères, et mes Frères, doivent être tels et accompagnés d'un si profond respect, lorsque nous prions Dieu pour le salut de tout le monde, qu'ainsi, dit saint Basile, *que nous représentons dans nos sacrées fon-*

tions la personne de Jésus-Christ, nous l'imitions aussi dans la manière de prier dont il a usé dans sa vie mortelle.

Pour se bien préparer à dire la messe, il faut dans un lieu retire penser attentivement avec quelle compassion de nos maux, quels gémissements et quelles larmes Notre-Seigneur étant en la croix répandit son sang et pria du fond de son cœur pour tout le monde. Il faut lui demander la grâce de nous donner un vif sentiment de ses souffrances et quelque ressemblance à son divin esprit, afin que, lorsque nous le liendrons entre nos mains et priérons en son nom comme il a prié pour tous les hommes, nos gémissements aient quelque rapport aux siens, et qu'ainsi que son Père éternel, comme dit saint Paul, exauça la prière qu'il lui fit avec larmes dans ce grand sacrifice qu'il lui offrit pour notre salut, il écoute nos prières et que nos gémissements lui soient agréables.

Que si quelques-uns, du nombre desquels je suis, sont dans la confusion et la crainte voyant quelle est leur sécheresse dans l'oraison, leur peu de compassion des maux d'autrui, et le peu de sujet qu'ils ont d'espérer que leurs prières puissent fléchir la colère de Dieu, tant leurs gémissements sont faibles, et tant ils se trouvent éloignés d'avoir ce don d'oraison inspiré par le Saint-Esprit et si nécessaire pour se bien acquitter des fonctions du sacerdoce et intercéder pour les hommes devant le tribunal de Dieu; si, dis-je, quelqu'une de ces personnes me demandait ce qu'il doit faire dans l'ignorance où il est de la manière dont il faut prier, je lui répondrais que s'il n'est pas prêtre, il ne s'engage point dans le sacerdoce, puisque n'ayant point le don d'oraison, et ainsi ne sachant pas de quelle sorte il faut parler à Dieu, il ne peut en conscience entreprendre de faire la fonction d'intercesseur envers lui. Car l'Écriture sainte et tous les saints nous apprennent que le prêtre exerce cette charge en priant pour le peuple, et que cette prière pour être bonne demande une grande persévérance à la continuer, une grande sainteté de vie, un grand renoncement à tout soin temporel, et un don particulier du Saint-Esprit qui n'est pas donné à tous.

Dans la naissance de l'Église *les fidèles*, au rapport de saint Chrysostôme, *priaient, gémissaient, et apprenaient aux autres à prier.* Celui qui ne sait pas exercer la fonction d'avocat dans cette divine audience si différente de celles d'ici-bas, et qui ne priant ni mentalement ni vocalement demeure muet devant Dieu lorsqu'il est à genoux, peut-il, sans une étrange confusion, voyant qu'il ne délie point sa langue, s'engager dans un ministère qui l'oblige de le prier pour lui et pour les autres?

Mais, quelque blâmable qu'il soit d'entrer dans le sacerdoce, je doute que le prélat qui l'ordonne prêtre soit moins blâmable que lui de n'avoir pas examiné s'il en était capable, puis, comme dit saint Grégoire, qu'étant en cela comme son précepteur et son guide, l'expérience qu'il doit avoir du pouvoir qu'a l'oraison auprès de Dieu l'obligeait de faire connaître à cette personne qu'elle n'avait pas les qualités nécessaires pour être prêtre, et que, s'il l'admettait dans une dignité si sainte, il demeurerait lui-même responsable des fautes qu'il y commettrait. Quant à ceux qui sont déjà prêtres qu'en puis-je dire? sinon qu'ils ont sujet de pleurer de s'y être engagés si inconsidérément, au lieu que, selon que Notre-Seigneur dit dans l'Évangile, avant que de se résoudre à bâtir cette haute tour de la dignité sacerdotale, ils devaient considérer s'ils avaient tout ce qui leur était nécessaire pour l'achever, de peur que l'on ne se moquât d'eux en disant : Ils ont commencé à bâtir; mais ils n'ont pu achever. Délivrez-nous, Seigneur, par votre miséricorde d'un si grand malheur, afin que les démons ne se moquent pas

de nous dans l'enfer d'avoir mené une vie si basse et si disproportionnée à une si haute et si grande dignité.

Tremblons, mes pères, tremblons mes frères, puisque ce redoutable juge auquel nous avons à rendre compte nous demandera beaucoup davantage qu'aux autres fidèles à qui il n'a pas confié tant de talents; et qu'ainsi c'est principalement à nous que s'adressent ces paroles de Jésus-Christ : *On demandera beaucoup à celui à qui l'on aura beaucoup donné.* Et David dit que la première chose que fera Dieu, lorsqu'il viendra juger le monde, sera de dire aux pécheurs : *Pourquoi avez-vous annoncé mes préceptes ? (Psal. XLIX, 17).*

Si c'est une chose indigne d'un chrétien de ne pas réciter les psaumes, les oraisons de l'Eglise et de ne pas écouter la parole de Dieu; quel sera le compte qu'il demandera aux prêtres d'avoir consacré le corps de Jésus-Christ et de l'avoir reçu sans s'y être préparés comme ils devaient, et d'avoir manqué de même aux autres principales fonctions de leur charge? Rien ne me paraît plus déplorable; et je ne saurais considérer sans horreur et sans effroi qu'un prêtre à qui Jésus-Christ fait l'honneur de venir du ciel en la terre, lorsqu'il l'y attire par les paroles de la consécration et se met entre ses mains pour répandre ses faveurs sur les hommes; qu'un prêtre de qui les prières, dans cet adorable sacrifice, s'élèvent jusqu'au trône de Dieu pour lui demander et obtenir de si grandes grâces pour l'Eglise; qu'un prêtre dont la dignité est révéérée par les rois, par les anges, et que Dieu reconnaît pour son ministre; ce prêtre soit, par sa mauvaise vie, abandonné de lui, précipité dans l'enfer, et gémisse dans des tourments éternels sous la tyrannie des démons qu'auparavant il faisait trembler. Peut-on considérer la manière si riche, si mystérieuse et si sainte dont ce prêtre était revêtu à l'autel, la gloire de Dieu dont il se trouvait environné, et la familiarité qu'il avait avec lui; et comparer tous ces avantages avec son effroyable misère dans l'enfer, qui le rend le sujet de la moquerie des démons, et les peines éternelles qu'il souffre, sans être épouvanté de voir que de si grands biens se trouvent changés par le péché en de si horribles maux. Ne nous réveillerons-nous point, mes pères et mes frères, au bruit de ces terribles coups de tonnerre qui précipitent dans l'abîme les prêtres de Dieu?

Bède dit qu'un homme ayant été enlevé en esprit dans l'autre monde, vit le purgatoire, l'enfer, et les démons qui, avec de grands cris, y emportaient trois âmes, dont l'une était celle d'un prêtre. Mais hélas! combien la condamnation de tant d'autres prêtres doit-elle nous faire considérer de quelle sorte nous vivons, et qu'ayant l'honneur d'être assis à la table de Dieu, nous sommes obligés, pour répondre à une si grande faveur, d'être revêtus de justice, comme dit David, et d'une manière qui ait du rapport avec les sacrés vêtements que nous portons dans nos saintes fonctions, afin que *Jésus-Christ* ne nous dise pas un jour : *Pourquoi êtes-vous venus aux noces sans avoir la robe nuptiale (Matt., XXII, 12)?* Et qu'en nous chassant de sa sainte maison toute resplendissante de lumière, il ne nous précipite dans cet abîme que l'Ecriture nomme les ténèbres extérieures, où, au lieu des mets célestes dont il nous rassasiait ici-bas, nous serons réduits à manger de l'absinthe et à boire le fiel des dragons, comme dit l'Ecriture? Ce sera alors que l'on éprouvera la vérité de ces paroles de saint Paul, dont on aura tenu si peu de compte : *Celui qui mangera ce pain et boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable de la profanation du corps et du sang du Seigneur (I Cor., XI, 27).* Dieu est patient et semble se taire lorsqu'il attend que nous fassions pénitence. Mais quel sujet de trembler n'a pas un prêtre qui, abusant de sa patience, emploie à com-

mettre de nouveaux péchés le temps qu'il lui avait donné pour expier ceux qu'il avait faits, puisqu'étant aussi juste qu'il est miséricordieux, il le laissera mourir sans cette véritable pénitence qui aurait pu le sauver?

Il n'y a pas encore un mois qu'un curé qui paraissait jouir d'une parfaite santé, allant d'un village à un autre, un jeune garçon qui marchait devant lui, s'étant aperçu que la mule qu'il montait se détournait du chemin, courut à lui, et n'y put être sitôt qu'il le vit tomber, jetant de l'écume par la bouche, sans pouvoir parler, et incontinent après il expira. Un autre curé, entre les mains de qui il rendit l'esprit, me l'a confirmé. On m'a aussi dit que depuis peu de jours deux autres sont morts de même subitement; et un autre à une lieue d'ici est tombé mort dans la sacristie. Mais il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque de semblables morts, qui sont assez ordinaires, sont des marques de la colère de Dieu contre les mauvais prêtres. *Si donc il nous interroge, dit Job, lorsque nous nous y attendrons le moins, que lui répondrons-nous? (Job, IX) Saint Grégoire dit aussi: Lorsque Dieu donne du temps à une personne pour purifier sa conscience, et se préparer à lui répondre dans son redoutable jugement, c'est une marque de sa miséricorde et une grande consolation pour celui à qui il fait cette faveur. Mais d'être surpris par une mort inopinée, c'est une chose terrible pour celui à qui cela arrive, et qui doit donner un grand étonnement à ceux qui en entendent parler. Mais il faut revenir à mon sujet.*

Ceux d'entre nous qui se sont engagés dans le sacerdoce sans avoir éprouvé s'ils avaient assez de force pour porter un si grand fardeau, n'ont pas seulement sujet de condamner leur témérité, ils doivent pleurer les maux qu'ils ont faits et ceux dont ils ont été la cause par le mauvais exemple qu'ils ont donné. En quoi ils sont d'autant plus coupables qu'ils étaient obligés de mener une vie si sainte qu'ils pussent, par la ferveur de leurs prières, attirer sur eux et sur les autres la miséricorde de Dieu, et d'avoir dans son Eglise un cœur de mère pour pleurer avec des larmes amères ceux de leurs enfants spirituels qui sont morts dans le péché. Car si nous étions tels que nous devons être, Jésus-Christ, qui est la miséricorde même, nous dirait comme à cette veuve de Naïm: *Ne pleurez plus*, et nous rendrait ces âmes ressuscitées de la mort de leurs péchés, comme il rendit la vie du corps à cette mère affligée.

Baissons la tête, mes pères, que nos fautes nous remplissent de confusion, et demandons pardon à Dieu de ne l'avoir pas servi selon que sa suprême grandeur et la dignité dont il nous a honorés nous y obligent. Demandons aussi pardon au monde de ce que n'étant pas tels que nous devrions être, nous n'avons pas obtenu de la bonté de Dieu, par nos prières et nos sacrifices, de le délivrer de plusieurs maux et lui procurer plusieurs biens tant temporels que spirituels. Car cela, mes frères, se passe de la sorte; et si nous en avons le sentiment que nous devrions, nous n'emploierions pas le temps en des discours inutiles; nous serions plus humbles, et nous ne nous engagerions pas en d'autres soins, parce que nous serions tellement occupés du désir de rendre un fidèle compte de nos actions à Notre-Seigneur, que nous négligerions tout le reste. Saint Paul écrivait aux Ephésiens: *Que l'on n'entende point seulement parler parmi vous ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice, comme on n'en doit point ouïr parler parmi des saints, Qu'on n'y entende point de paroles deshonnêtes, ni de folles, ni de bouffonnes, ce qui ne convient pas à votre vocation; mais plutôt des paroles d'actions de grâces. Car sachez que nul fornicateur nul avar, ce qui est une espèce d'idolâtrie, ne sera héritier du royaume de*

Jésus-Christ et de Dieu (Ephes., V, 4). On voit par là que ce grand Apôtre ne permet pas même de tenir des discours qui passent dans le monde pour n'être point mauvais, mais seulement agréables, dont la raison est qu'ils ne servent de rien pour le salut, qui est la seule chose à laquelle nous sommes obligés de travailler. Tout doit être sérieux lorsqu'il s'agit d'accômplir la volonté de Dieu au milieu de tant d'occupations qui nous en détournent. Etant terrestres comme nous le sommes, il faut nous faire violence et combattre contre nous-mêmes pour gagner le ciel; et l'on n'a garde de le faire, si l'on n'est pas dans ces sentimens. Que si les laïques mêmes y doivent être, à combien plus forte raison les prêtres, puisqu'ils exercent un ministère qui demande d'eux plus de sainteté, et les engage à prendre soin des autres?

Lorsque nous sommes combattus par la vanité, la négligence, la paresse et l'amour de l'aise et du repos, nous ne saurions trop nous représenter que Dieu veut que nous nous opposions à sa colère en le priant de faire tomber sur nous ses châtimens, et de pardonner aux autres. Ce n'est pas moi, mes pères et mes frères, qui vous parle de la sorte, c'est Dieu lui-même qui le dit. Mais quel Dieu? Ce Dieu qui nous a honorés de la qualité de ses ministres, qui nous demandera compte de la manière dont nous nous serons acquittés de nos devoirs, et qui a dit par la bouche d'un de ses prophètes: *Vous ne vous êtes pas opposés comme un mur pour défendre la maison d'Israël, et n'êtes pas demeurés fermes dans le combat lors de la guerre du Seigneur (Ezech., XIII, 5).* Il dit encore ailleurs par ce même prophète: *J'ai cherché parmi ce peuple un homme qui s'interposât en sa faveur entre moi et eux, afin que je ne les exterminasse pas; je n'en ai point trouvé. C'est pourquoi je leur ai fait sentir la rigueur de mes châtimens et les ai consumés par le feu de ma colère (Ezech., XXII).* Car Dieu veut que le peuple, dans le plus fort de ses maux, ait une telle crainte de lui qu'il n'ose paraître en sa présence ni lever les yeux vers le ciel; mais que ce soit le prêtre qui, par la pureté de sa vie et l'accès qu'il a auprès de son adorable majesté, l'adoucisse; et qu'encore qu'il ait comme les autres sujet de craindre pour lui-même, il ait recours à lui avec une sainte hardiesse, qu'il le prie, qu'il l'importune, qu'il le combatte, qu'il le vainque, et qu'ainsi la rigueur de ses châtimens cède à la douceur de sa miséricorde. C'est ce que nous voyons tous les jours dans le sacrifice de la messe, où le peuple étant à genoux dans l'humilité et l'abaissement, le prêtre, qui agit en sa faveur auprès de Dieu, est debout à l'autel pour marquer cette sainte hardiesse, et combien il importe de demeurer ferme et courageux dans la guerre du Seigneur, lorsqu'il veut châtier son peuple.

Voilà, mes pères, la manière d'agir que Dieu nous prescrit. C'est là le compte que nous aurons à lui rendre à la mort; et nous connaissons alors que ce qu'il nous a fait sentir et à son peuple les effets de sa colère en nous affligeant par la peste, en nous laissant vaincre par les infidèles, en laissant naître des hérésies, en nous laissant tomber dans tant de péchés, et en nous accablant de tant de maux corporels et spirituels, vient de ce qu'ayant cherché des hommes d'oraison qui s'interposassent entre lui et son peuple pour adoucir son juste courroux, il n'en a point trouvé.

Qui croirait que l'oraison eût tant de pouvoir, et qui pourrait raconter tant de malheurs arrivés, faute de l'avoir pratiquée? Dieu veuille que nous en étant si mal acquittés, nous en ayons le regret que nous devons, et qu'étant, comme nous le sommes, les yeux de l'Eglise, nous connaissions combien nous sommes particulièrement obligés de pleurer tous les maux qui lui arrivent. Le moyen d'y satisfaire est de ne renoncer pas seulement à nos injustes plaisirs, mais d'en avoir du

dégoût et de les pleurer; c'est d'agir en toutes choses comme étant chargés d'un si grand fardeau. Car que ferait un homme qui courberait sous un poids de cent ou six-vingts livres, si on lui mettait une maison tout entière sur les épaules, si on lui mettait toute une ville, si on lui mettait toute une province, si on lui mettait tout un royaume, et si on lui mettait tout un monde? Aurait-il la force de sauter? aurait-il envie de rire? Ne ferait-il pas tous ses efforts pour se décharger de ce poids? n'implorerait-il pas le secours de tout le monde, et ne demanderait-il pas à Dieu avec larmes de l'en vouloir soulager? Lors donc que nous considérerons que nous sommes chargés de nos péchés, de ceux de notre peuple, et, comme dit saint Basile, de ceux de tout le monde, ne gémirons-nous point du fond du cœur? Ne commencerons-nous point à sentir ce que c'est que d'être prêtres? Ne refuserons-nous point les plaisirs à nos corps et le sommeil à nos yeux par une rigoureuse pénitence? Ne dirons-nous point à nos pères, à nos mères et à nos frères, selon ce que nous lisons dans l'Évangile: *Nous ne vous connaissons plus?* Ne nous appliquerons-nous point entièrement à nous préparer pour rendre compte à Dieu de l'emploi qu'il nous a donné dans son Église? Ne prions-nous point ses serviteurs de nous apprendre à le bien prier et à bien vivre? Ne les conjurerons-nous point de lui demander pour nous une vive douleur de l'avoir offensé? Et ne le prions-nous point lui-même, dans l'amertume de nos larmes, de nous pardonner de lui avoir été de si infidèles ministres, et d'avoir si mal connu l'éminence de la dignité où il nous a élevés, que l'on peut nous comparer à des bêtes brutes? Ce sera le moyen d'apaiser sa colère et d'attirer sa miséricorde qui nous sanctifie, qui nous rend dignes de brûler de l'encens en son honneur, et de lui offrir avec une oraison fervente et efficace le corps de son divin Fils. Ainsi notre conscience sera en repos par le sujet que nous aurons d'espérer que des trois choses que nous aurons demandées à Dieu, la bonté, la sagesse et la science, il nous aura accordé la première, sinon avec la perfection que l'avaient les saints prêtres des premiers siècles, au moins avec l'avantage d'être en sa grâce; et nous pourrons avec son assistance exercer, selon nos faibles forces, le saint ministère pour lequel il lui a plu de nous choisir. Mais il faut surtout ne regarder en cela que lui seul, sans faire aucune acception des personnes, puisque autrement nous tomberions, comme plusieurs autres, dans une condamnation éternelle par notre peu de respect pour la plus éminente fonction qui soit dans le monde.

Je ne prétends pas qu'un prêtre soit obligé de passer toute la nuit en oraison; mais je dis qu'au moins il doit s'y employer en certain temps, et qu'il y a différence entre ne penser point à sa conscience, ou d'y penser si peu qu'on peut dire que ce n'est point y penser: et entre avoir des temps réglés pour s'examiner et se juger soi-même, ou n'avoir que peu de soin de ne point offenser Dieu mortellement. Il faut s'avancer dans le bien autant qu'on le peut, quoique ce ne soit pas avec le progrès que l'on désirerait et que d'autres font, parce que de même que parmi les laïques, il y en a qui sont en grâce quoique encore faibles et imparfaits, Dieu souffre aussi les défauts des ecclésiastiques, pourvu qu'ils les reconnaissent, qu'ils les condamnent, qu'ils les pleurent et qu'ils aient un véritable désir de s'en corriger. Car, bien que cette monnaie paraisse être d'un si bas prix, Dieu par son infinie bonté ne laisse pas de la recevoir, à cause, dit saint Bernard, que le *désir de la perfection passe pour une perfection*. Travaillons donc de tout notre pouvoir à bannir la lâcheté et la tiédeur, et à nous rendre, par notre fidélité, agréables à Dieu, qui nous a fait l'honneur de nous choisir pour la

servir à son saint autel, afin qu'au sortir de ce monde nous le possédions au ciel dans sa gloire.

DISCOURS

DE L'AMOUR DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Rien ne peut tant nous exciter à aimer Dieu que de considérer attentivement l'amour qu'il nous porte, et que Jésus-Christ nous porte aussi. Car l'amour nous touche beaucoup plus que les bienfaits, parce que faire du bien aux autres, n'est que donner quelque chose de ce que nous avons ; au lieu qu'en les aimant c'est nous donner nous-mêmes à eux.

Voyons maintenant, mon Dieu, si vous nous aimez, et si, en nous aimant, votre amour est aussi grand que je viens de dire. Comme les pères aiment extrêmement leurs enfants, est-ce un amour de père que celui que vous nous portez ? Nous ne saurions pour le savoir entrer dans votre cœur ; mais votre Fils unique qui est sorti de votre sein nous a commandé, pour nous en donner une marque, de vous nommer notre Père, et défendu en même temps de donner ce nom à qui que ce soit sur la terre, parce que votre souveraine et suréminente bonté fait qu'il n'appartient qu'à vous seul, et que les bienfaits dont vous nous comblez montrent que rien n'approche de la tendresse de vos entrailles paternelles. David a bien connu cette vérité lorsqu'il a dit : *Mon père et ma mère m'ont abandonné ; mais le Seigneur m'a pris en sa garde (Ps. XXVI, 16)*. Et Dieu a dit lui-même par la bouche d'Isaïe : *Une mère peut-elle manquer d'affection pour un enfant qu'elle a porté dans ses entrailles ? Mais quand cela serait je ne vous oublierai pas ; car je vous porte écrits dans mes mains, et vous m'êtes toujours présents (Isa., XLIX, 15)*.

Comme entre tous les oiseaux l'aigle est celui qui a le plus d'amour pour ses petits, Moïse, dans cet admirable cantique qu'il chanta un peu avant sa mort à la louange de Dieu, pour représenter à son peuple les bienfaits dont il les avait comblés et leur extrême ingratitude, parle en cette sorte de l'amour qu'il leur avait témoigné : *Ainsi qu'un aigle étend ses ailes, et met ses petits dessus pour leur apprendre à voler ; il vous a lui-même, comme portés sur ses épaules pour être votre conducteur et votre guide (Deut., XXXII, 11)*. Nous ne pouvons douter aussi qu'encore que Dieu ait dit que *l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'unir à sa femme, et ils ne seront tous deux qu'une même chair (Gen., II)* ; son amour pour nous ne surpasse celui d'un mari pour sa femme, puisqu'il a dit ailleurs par Jérémie, en parlant de son affection pour son peuple : *Se trouvera-t-il quelqu'un qui, après avoir chassé sa femme parce qu'elle lui a manqué de fidélité, veuille la reprendre ? Mais quand mon peuple aurait manqué plusieurs fois à celle qu'il me doit, je serai toujours prêt de le recevoir et de lui pardonner, lorsqu'il s'en repentira et aura recours à ma clémence (Jerem., III)*.

Si tout cela ne suffit pas pour nous persuader la grandeur de l'amour que Dieu nous porte, considérons, comme dit saint Augustin, ce nombre innombrable de bienfaits que nous avons reçus de lui dans tous les moments de notre vie, et qui en sont autant de preuves. Car les puissances de notre âme, tant de diverses parties dont notre corps est composé, tant de péchés qu'il nous a pardonnés, tant d'autres dont il nous a préservés, tant de périls dont il nous a tirés, tant de dangers dont il

nous a garantis, tant d'infirmités et de malheurs dont il nous a délivrés, ne sont-ce pas des marques de son amour ? Les maux que nous souffrons et même ses châtimens, en sont aussi, puisqu'il nous traite en cela comme un bon père traite ses enfans pour les corriger, pour les empêcher de tomber, pour les relever quand ils sont tombés, et pour les maintenir dans la vertu.

Jetons ensuite les yeux sur toutes les créatures, et nous trouverons que Dieu n'a rien fait ni dans le ciel ni sur la terre qui ne soit pour notre avantage, qui ne nous témoigne son amour, et qui ne nous demande le nôtre. Que si nous sommes sourds à la voix de tout ce qu'il y a d'animé et d'inanimé dans le monde qui parle si hautement de l'amour que nous sommes obligés d'avoir pour Dieu, le serons-nous aussi à ces merveilleuses paroles de l'Évangile : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin qu'aucun de ceux qui croient en lui ne se perde, mais qu'ils aient tous la vie éternelle* (Joan., III, 16). Car ne sont-ce donc point là des témoignages de l'amour de Jésus-Christ, et particulièrement ce dernier, selon ces autres paroles de l'apôtre qui a tant aimé ce divin Sauveur et en a tant été aimé ? *C'est en cela que Dieu a fait paraître son amour envers nous en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui : c'est en cela que consiste cet amour, que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils pour être la victime de propitiation pour nos péchés* (1 Joan., IV, 9). Quel doit donc être ce feu de l'amour de Dieu pour nous, puisque tout ce que je viens de dire n'en sont que des étincelles ?

O amour merveilleux de mon Dieu, amour si doux et si agréable, amour dont il n'y a que l'amour qui puisse être la récompense ! Faites-nous, Seigneur, connaître avec tous vos saints, quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de cet amour, afin qu'il règne si absolument dans nous, qu'il n'y ait une seule partie de notre cœur qui n'en soit entièrement pénétrée (Ephes., III, 18).

Voyons maintenant quelle a été la grandeur de cet amour que Jésus-Christ nous a porté. Mais quel moyen de l'exprimer, puisque saint Paul dit : *Que la charité de Jésus-Christ surpasse tout ce que les hommes et même les anges en peuvent connaître ?*

Il y a des gens si ignorants qu'ils s'imaginent de pouvoir comprendre quel est cet amour, et se travaillent ainsi inutilement. Car la bonté et la perfection étant l'objet de l'amour, et l'homme n'étant qu'imperfection dans son corps et qu'un vase plein de corruption dans son âme, comment une créature si misérable peut-elle être aimée par un amant aussi clairvoyant qu'est Jésus-Christ, puisqu'il n'y a qu'une passion aveugle qui soit capable de la faire aimer ? Ce n'est donc pas par ce moyen que l'on peut mesurer cet amour, puisque l'amour que Jésus-Christ nous porte ne vient pas de quelque perfection qu'il trouve en nous, mais procède de sa propre perfection qui lui vient du regard qu'il a vers son Père.

Mais pour prendre la chose dans son principe vous devez considérer quelle est la grandeur ineffable des grâces dont la très-sainte Trinité a enrichi l'humanité de Jésus-Christ en l'instant de sa conception, dans laquelle il en reçut trois si grandes, que chacune d'elles en sa manière est infinie, savoir la grâce de l'union divine, la grâce universelle qui lui a été donnée comme au chef de toute l'Église, et la grâce essentielle de son âme.

Dieu donna premièrement à cette sainte humanité l'être divin, en la joignant et l'unissant à la personne divine, en sorte que cette sainte humanité a tellement reçu l'être divin, que nous pouvons dire véritablement que cet homme est Dieu et Fils de Dieu, et qu'il doit être adoré

comme Dieu dans le ciel et sur la terre. On voit donc par là que cette grâce est infinie, tant parce que c'est le plus grand don que Dieu pouvait jamais faire, puisqu'il se donne en cela lui-même, que parce que la manière par laquelle il se donne est la plus intime par laquelle il se pouvait donner, qui est l'union personnelle.

Il a été aussi donné à ce nouvel homme d'être le père universel et le chef de tous les hommes, afin que comme le chef spirituel il influât en eux sa vertu. Ainsi, Jésus-Christ en tant que Dieu est égal à son Père éternel, et en tant qu'homme, il est le principe et le chef de tous les hommes; et Dieu lui a donné, conformément à cet état de principauté, une grâce infinie, afin que tous les hommes, puisant en lui comme dans une source de grâce et un océan de sainteté, le reconnussent non-seulement comme leur souverain, mais comme leur sanctificateur, et comme celui qui est seul capable de leur donner cet éclat de sainteté qui fait toute la gloire de ceux qui doivent être saints. Cette grâce se peut dire aussi être infinie, parce qu'elle est pour tout le genre humain qui n'a point de nombre déterminé de personnes, mais peut de soi-même se multiplier à l'infini : et néanmoins, quelque nombreux qu'il puisse être, il y a des mérites et des grâces dans la bienheureuse âme de Jésus-Christ, qui peuvent suffire pour être appliqués à tous.

Dieu a donné aussi à Jésus-Christ une grâce particulière pour sa sanctification et sa perfection, que l'on peut dire de même être infinie parce qu'il ne s'y peut rien ajouter.

Il lui a aussi donné en un souverain degré la grâce de faire des miracles, et généralement toutes les autres grâces sans aucune exception, parce qu'il a été cette fleur d'une beauté incomparable sur laquelle le Saint-Esprit en forme de colombe descendit, se reposa, et, en le couvrant de ses ailes, le remplit de toutes les vertus et de toutes les grâces dans un souverain degré de perfection.

CHAPITRE II.

La très-sainte âme de Jésus-Christ est ce vase d'élection que Dieu en la créant remplit de tous les trésors de ses grâces en lui donnant tout ce qu'il lui pouvait donner; en quoi la plus grande grâce qu'elle ait reçue a été de connaître dès ce moment l'essence divine, et de voir clairement la majesté et la gloire du Verbe auquel elle a été unie. Ce qui l'a comblée elle-même de tant de gloire et de bonheur qu'elle est maintenant assise à la droite du Père éternel.

Que si une grâce si éminente donne de l'admiration, voici une circonstance qui en doit donner encore davantage. C'est que cette âme a reçu toutes ces grâces avant que d'en pouvoir mériter ni en demander aucune, et qu'il ne s'est passé un seul moment entre sa création et les avoir obtenues, sans que l'on en puisse rendre d'autre raison sinon qu'il a plu à Dieu d'ouvrir ses mains libérales pour répandre avec une si extrême profusion ses faveurs sur cette âme, et faire ainsi éclater la magnificence de sa grâce : ce qui fait que saint Augustin nomme Jésus-Christ le tableau, le modèle, et le chef-d'œuvre de la grâce, parce que de même que les peintres et les sculpteurs, pour acquérir de la réputation, emploient tout leur art et tous leurs efforts à quelque ouvrage qui puisse les rendre célèbres, ainsi Dieu, pour faire admirer au ciel et en la terre la grandeur de son pouvoir, de sa magnificence et de sa bonté, a répandu toutes ses grâces en faveur de cette nouvelle créature; et tous les anges, et tous les hommes ne sauraient trop admirer l'heureuse alliance de la nature divine avec la nature humaine, dont ce festin du roi Assuère, le plus superbe qui se soit jamais fait dans le monde, était une figure.

Quels remerciements ne devons-nous donc point rendre à Dieu d'avoir comblé de tant de grâces son Fils bien-aimé, puisque nous y participons selon ces paroles de Job, qui se doivent appliquer à Jésus-Christ : *Je ne mange pas seul mon pain ; je le partage avec les autres : la compassion pour les pauvres est née avec moi ; je l'ai eue dès mon enfance ; et elle s'est accrue avec mes années* (Job, XXXI). Car comme il est notre véritable chef, il n'a pas reçu ces grâces pour lui seul, mais aussi pour nous qui sommes ses membres.

Voyons maintenant quelle est la part que notre Seigneur nous fait de ses richesses. Je dis de ces richesses. Car quelle croyez-vous que fût la gloire de cette très-sainte âme de Jésus-Christ, lorsque dans le moment de sa création elle se trouva en l'état que nous avons dit ?

Saint Paul nous apprend qu'elle vit tous les chœurs des anges prosternés devant elle pour l'adorer, et toutes les autres créatures soumises à son pouvoir, de même qu'un prince né dans la pourpre impériale se trouve avoir droit de régner aussitôt qu'il voit le jour. Qui peut exprimer l'amour de cette âme pour le Dieu tout-puissant à qui elle est redevable de tant de grâces, sa passion de les pouvoir reconnaître par ses services, et avec quelle ardeur ayant appris que la volonté de Dieu était de sauver par son Fils bien-aimé tout le genre humain devenu coupable par la mort d'un seul homme, elle se porta à exécuter un dessein si important à sa gloire ?

Or, comme toutes les créatures n'agissent que par un mouvement d'amour pour arriver à la fin qu'elles se proposent, y a-t-il sujet de s'étonner que Jésus-Christ s'étant chargé de ce grand ouvrage de notre rédemption, son extrême amour pour nous et son désir de nous rétablir dans le bonheur que nous avions perdu, l'ait porté à vouloir bien souffrir tout ce qui pouvait lui faire accomplir un tel dessein ? A quoi l'on peut ajouter la joie que ce lui fut de voir que son Père éternel étant satisfait par l'obéissance qu'il lui rendait, renouvellerait envers les hommes l'amour que la désobéissance du premier homme lui avait fait perdre, les recevrait en sa grâce et les aimerait plus que jamais. Car de même que plus un boulet de canon est poussé par le feu d'une grande quantité de poudre, et plus, après avoir fait impression dans l'objet qu'il a pour son but, il en fait encore ailleurs par un contre-coup ; ainsi l'amour de Jésus-Christ poussé par une grâce infinie, après avoir frappé le cœur de son Père, a rejailli avec tant de force sur les hommes, qu'il les lui a fait aimer et remédier à leurs maux d'une manière qui ne se peut exprimer.

CHAPITRE III.

David a représenté par ces paroles la grandeur de l'amour de Jésus-Christ. *Il paraît comme un géant qui va plein d'ardeur commencer sa course : il part de l'un des bouts des cieux, et continue son vaste tour jusqu'à l'autre bout sans qu'il y ait aucune créature qui ne sente sa chaleur* (Ps., XVIII, 6). O divin amour ! qui après être sorti de Dieu pour vous répandre sur les hommes, êtes retourné à Dieu, parce que vous n'avez pas aimé les hommes pour eux-mêmes, mais pour Dieu, et les avez tant aimés que vous leur enlevez le cœur, selon ces paroles de l'Apôtre : *La charité de Jésus-Christ nous presse*. C'est cet amour que la sainte Eglise nous marque lorsqu'elle dit dans le Cantique : *Voyez comme mon bien-aimé se hâte de venir, comme il traverse les montagnes et les collines en sautant avec la légèreté d'un chevreuil et d'un faon de biche* (Cant., II, 8). Isaïe exprime aussi la même chose par ces mots : *Il ne se reposera point jusqu'à ce qu'il ait donné les lois à toute la terre : et ces lois sont l'espérance des nations même du monde les plus éloignées*

(Isa., XLII). C'est aussi ce qui a fait dire à David : *Je jure que je n'entrerai point dans mon palais, ni ne permettrai point à mes yeux de dormir, ni à mes paupières de sommeiller jusqu'à ce que j'aie bâti une maison au Seigneur, et une demeure au puissant Dieu de Jacob (Psal. CXXXI, 3).*

Que si vous désirez d'apprendre quelle est la source et l'origine de cet amour de Jésus-Christ pour les hommes, sachez que ce n'est ni leur vertu, ni leur bonté, mais seulement ses vertus, sa grâce, et son inconcevable amour pour Dieu, son Père, selon ces paroles qu'il dit lui-même le jour de la cène : *Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a ordonné : levez-vous, sortons d'ici (Joan., XIV, 31).* Mais où voulait-il donc aller lorsqu'il parlait de la sorte ? Il voulait aller mourir sur une croix pour l'amour des hommes.

Arrêtez-vous ici, mon âme, pour considérer un si grand amour. Comme la chaleur du soleil se fait sentir d'autant plus vive et plus pénétrante que ses rayons qui la causent par leurs réfléchissements sont plus ardents ; ainsi l'ardeur des rayons de ce divin soleil qui, après avoir frappé le cœur de Dieu, son Père, réfléchissent sur les hommes, étant plus grande que nul esprit même angélique ne le saurait concevoir, quel feu d'amour n'a-t-elle point été capable d'allumer ? Il a été tel qu'il ne s'est pas même terminé à faire souffrir à Jésus-Christ la mort de la croix, puisque s'il lui avait fallu en endurer encore mille autres, non-seulement pour le salut de tous les hommes, mais pour le salut d'un seul, et que les tourments de sa passion eussent duré jusqu'au jour du jugement, cet adorable Rédempteur s'y serait soumis. Ce qui montre qu'il a encore beaucoup plus aimé qu'il n'a souffert, puisque l'amour renfermé dans son cœur surpassait infiniment celui dont ses plaies étaient des marques.

Ce n'est donc pas sans un grand mystère que le Saint-Esprit a voulu qu'entre ce que l'on a écrit de la manière dont le temple de Salomon était construit, on a remarqué que l'ouverture des fenêtres était plus grande en dedans qu'en dehors, puis, ô mon divin Sauveur, que tant de coups de fouet qui ont déchiré votre corps, tant de pointes d'épines qui ont percé votre tête, et ces plaies qui ont ouvert vos pieds, vos mains, et votre côté, joints à toutes vos autres souffrances, ne sont que comme une étincelle de ce feu, et comme une goutte d'eau de cette mer sans bornes de votre amour, dont la cause toujours agissante dans votre cœur est capable de produire à l'infini de tels effets. Ainsi ce que l'on dit que la plus grande marque d'amitié est de donner sa vie pour son ami, n'a rien qui approche de cet amour de Jésus-Christ.

Que si je vous suis donc si redevable, mon Dieu, à cause de ce que vous avez fait pour moi, combien vous le suis-je plus de ce que vous étiez disposé à souffrir encore davantage, s'il en eût été besoin ? Et si ce que vous avez enduré pour moi à la vue de tout le monde est une preuve d'un amour inconcevable, quel nom peut-on donner à cet amour que vous nous témoignez aux yeux de Dieu ?

O abîme d'amour ! ô océan d'amour sans fond et sans bornes, peut-on ne se croire pas plus riche que tous les rois de la terre, lorsque l'on a le bonheur d'être aimé de vous ? Je vous conjure, mon Sauveur, par les entrailles de votre miséricorde, qu'après m'avoir comblé de tant d'obligations vous m'ouvriez les yeux pour les connaître, et touchiez mon cœur pour les ressentir, afin que je mette toute ma gloire dans les faveurs que vous m'avez faites, et emploie tous les jours de ma vie à publier vos louanges.

Que si vous voulez, mon âme, connaître encore mieux quel a été l'amour de Jésus-Christ et son désir de souffrir pour vous, considérez quel a été le désir des saints d'endurer pour lui. Car quelque grand et

ardent qu'il ait été, il n'a non plus approché du sien de souffrir pour nous que la clarté des étoiles n'approche point de celle du soleil; quoiqu'entre autres exemples que l'on pourrait rapporter, le cœur de saint André était embrasé d'un tel amour que, voyant la croix sur laquelle il allait souffrir le martyre, il fut transporté de joie.

CHAPITRE IV

Je viens maintenant à un autre genre de martyre et à une autre sorte de désir qui sont ceux de saint Paul. Tous les autres tourments paraissant peu considérables à ce grand apôtre pour satisfaire à son ardent désir de souffrir, il souhaitait d'endurer pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes, les peines mêmes de l'enfer en devenant anathème et séparé de Jésus-Christ à cause de ses frères (*Rom.*, IX, 3). En quoi, comme dit saint Jean Chrysostome, son intention n'était d'être séparé de Jésus-Christ que quant à la participation de sa gloire, et non pas quant à son amour et à sa grâce.

Prenez donc des ailes, mon âme, pour voler par ces diverses considérations et vous élever comme par autant de divers degrés jusqu'à ce qu'il y a de plus caché dans le cœur de Jésus-Christ : et voyant que cet admirable apôtre que l'on peut dire n'avoir eu qu'une goutte de cette plénitude de grâce dont le cœur de ce divin Sauveur est la source, avait un si violent désir de souffrir pour les hommes, jugez quel doit être celui de Jésus-Christ. Lui-même nous l'a fait connaître par ces paroles sorties de sa bouche : *Je dois être baptisé d'un baptême, et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse* (*Luc.*, XII, 50)? Ce qui montre qu'il avait un tel désir d'être pour l'amour de nous baptisé dans son sang par la violence de ses tourments, que le retardement lui donnait de l'impatience. Cela parut aussi en ce que le dimanche des rameaux fut pour lui un jour de joie dans la vue qu'il était si proche de sa mort. Car qui aurait jamais cru que cette fête qui était comme son triomphe n'eût eu pour objet que la croix? Allez donc au-devant de lui, filles de Sion : allez au-devant de lui, âmes dévotes, qui êtes si heureuses que de l'aimer; et vous verrez ce divin Salomon avec la couronne que sa mère lui a mise sur la tête le jour de ses noces, ce jour qui a été la joie de son cœur. Mais je ne vois point ici, mon Sauveur, d'autre couronne que celle dont la synagogue, cette cruelle mère, vous a couronné le jour du vendredi saint qui était toute d'épines sans aucun mélange de fleurs. Comment peut-on donc nommer ce jour un jour de fête et la joie de votre cœur? Est-ce que vous étiez insensible aux douleurs que ces cruelles épines vous faisaient souffrir? Nullement, puisque votre parfait tempérament vous les rendait incomparablement plus sensibles qu'elles ne l'auraient pu être à tout autre. Mais c'est que votre extrême amour au lieu de vous rendre attentif à vos douleurs ne vous permettait de penser qu'aux nôtres, et à guérir par vos plaies celles de nos âmes. L'amour de Jacob pour Rachel fit que sept années de service pour l'obtenir lui parurent peu considérables : et un jour passé sur la croix vous paraît aussi l'être peu, mon Rédempteur, pour épouser l'Eglise et la rendre si belle que l'on ne puisse remarquer en elle aucune tache ni aucune ride. C'est cet amour qui vous fait mourir avec tant de joie, qu'il semble qu'une sainte ivresse vous empêche de voir que vous êtes attaché tout nu à une croix et bafoué de tout le monde. Vous êtes comme un autre Noé qui, pour avoir trop bu d'une liqueur qui assoupit les sens, vous êtes endormi sur la croix et avez été méprisé et moqué par vos propres enfants. Que si l'on ne peut, mon Sauveur, trop admirer l'amour qui vous a mis dans un tel état, combien merveilleux aussi est l'aveuglement des hommes qui, au lieu d'en concevoir un ar-

dent amour pour vous, en prennent occasion de ne pouvoir ajouter toi à tant de miracles d'amour que vous avez faits en leur faveur? Si cette étincelle que vous leur en avez fait voir leur a paru si incroyable qu'elle fut aux Juifs un sujet de scandale, et que les gentils la considérèrent comme une folie, qu'auraient-ils dit s'ils avaient pu voir la grandeur de votre amour dans toute son étendue? Si le seul éclat de vos miracles a tellement ébloui les méchants qu'il les a aveuglés, quel effet ne doit-il point faire dans l'esprit de ceux qui vous aiment, et qui étant de véritables enfants savent qu'il procède de votre amour? C'est aussi ce qui les fait comme sortir hors d'eux-mêmes, lorsqu'étant recueillis en vous vous leur découvrez ces secrets, et les leur faites sentir jusque dans le fond de l'âme. C'est là ce qui les embrase de votre amour; c'est là ce qui leur fait désirer de souffrir le martyre; c'est là ce qui les remplit de joie dans les tribulations; c'est là ce qui leur fait trouver du rafraîchissement sur les grils et sur les roues, des délices dans les plus cruels tourments, marcher sur des charbons ardents comme sur des fleurs, désirer ce que le monde appréhende, aimer ce qui lui donne de l'horreur et offrir à Dieu en sacrifice les abominations de l'Égypte.

CHAPITRE V.

Saint Ambroise dit qu'une âme qui a pris sur la croix Jésus-Christ pour son époux, ne se glorifie de rien tant que d'en porter les marques. Ainsi comment, mon divin Sauveur, puis-je vous témoigner ma reconnaissance du sang que vous avez répandu pour moi sinon en répandant le mien pour vous? Ce fut ainsi avec du sang que Moïse confirma l'alliance de Dieu avec son peuple; après en avoir jeté une partie sur l'autel, il jeta le reste sur ce peuple pour montrer qu'ils devaient toujours être prêts à donner le leur pour le service de Dieu. Ne permettez donc pas, mon Rédempteur, que je manque jamais à une obligation si juste, mais faites que je m'estime heureux d'être toujours teint de ce sang et toujours attaché à cette croix.

O croix de mon Sauveur! étendez-vous afin que je puisse aussi y avoir place; couronne d'épines, élargissez-vous pour pouvoir aussi entrer dans ma tête; et vous, clous qui percez si cruellement ses mains innocentes, percez aussi mon cœur par les sentiments douloureux de ma compassion et de mon amour. Rien n'est si juste, mon Dieu, que nous vivions et que nous mourions pour vous, selon ces paroles de votre Apôtre: *Nul de nous ne vit pour soi-même et nul de nous ne meurt pour soi-même, soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons; soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons; soit donc que nous vivions ou que nous mourions nous sommes toujours au Seigneur (Rom., XIV, 7)*. Faites donc, mon Dieu, que soit que je meure ou que je vive, je me trouve toujours assujéti à l'empire de votre amour.

Quelle merveilleuse manière est celle dont vous vous servez, mon Sauveur, pour vous rendre maître des cœurs, non plus par la terreur et par les menaces, par un déluge qui inonde toute la terre, ou par une pluie de feu qui tombe du ciel, mais par les attraits de votre douceur et de votre amour, non en répandant notre sang, mais en répandant le vôtre, non en nous ôtant la vie, mais en souffrant pour nous la mort sur une croix où, au lieu que les anges vous servent dans le ciel, vous n'avez pour compagnie que deux larrons. Mais c'a été par un si étrange renversement, que des cœurs qui étaient comme des diamans que l'épée la plus tranchante et la flèche la plus pénétrante n'auraient pu entamer, ont été brisés par votre amour, et que sa flamme si vive et si ardente a embrasé tout le monde, selon ces paroles d'un

de vos prophètes: *Le feu de mon amour embrasera toute la terre (Isa., XCIII). Et vous avez dit vous-même : Je suis venu pour jeter le feu dans la terre, et que désiré-je sinon qu'il s'allume (Luc., XII, 49) ?* Isaïe a bien connu cette vérité lorsqu'il a dit aussi : *Plût à Dieu que je pusse ouvrir les cieux pour vous y faire voir tout en feu les eaux qui sont au-dessus du firmament (Isa., LXIV).*

O amour ! ô feu ! ô flammes ! dont l'ardeur et les blessures embrasent et pénètrent de telle sorte des cœurs qui paraissaient être de glace qu'ils sont tous changés en amour, que vous êtes doux et agréables ! C'est pour ce sujet, mon Sauveur, que vous êtes venu dans le monde, et que, comme dit David : *Vous avez visité la terre, vous l'avez rendue féconde en l'enivrant de votre amour, et vous l'avez comblée de richesses (Ps. LXIV, 9).* O Seigneur ! dont l'amour, la douceur, la bonté, la beauté et la clémence n'ont point de bornes, enivrez-nous, embrassez-nous, et blessez-nous par ce vin si délicieux, ce feu si doux et ce dard si pénétrant de votre divin amour. Votre croix est comme le bois d'un arc dont vos bras étendus sont la corde, et d'où votre amour, tel qu'une flèche, a de telle sorte percé mon cœur qu'il n'y a que la mort qui soit capable de guérir une si grande et si heureuse blessure. Qu'avez-vous fait, ô amour de mon Sauveur ? votre dessein est de me guérir et vous me blessez ; vous voulez m'enseigner la véritable sagesse et vous me faites tomber dans la folie de la croix. Oh ! que sage et plus que sage est cette folie ! combien dois-je souhaiter qu'elle me dure toujours ! et combien l'état où je vous vois sur cette croix me doit-il porter à l'aimer ! Vous y baissez la tête afin de nous écouter et nous donner le baiser de paix ; vous y étendez les bras pour nous embrasser ; vos mains sont toujours prêtes à répandre vos libéralités sur nous ; votre côté est toujours ouvert pour nous recevoir dans votre cœur, et vos pieds sont cloués pour nous attendre sans jamais pouvoir vous éloigner de nous. Ainsi je ne puis, Seigneur, vous regarder sur cette croix sans que tout ce que j'y vois que je vois en vous, et particulièrement votre amour, me porte à vous aimer et à vous dire avec David : *Si je vous oublie jamais, mon Sauveur, que je me puisse oublier moi-même, et que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne vous regarde pas toujours comme le premier objet de ma joie (Psal. CXXXVI, 6).*

CHAPITRE VI.

Considérez ici, mon âme, quelle est la cause de l'amour que Jésus-Christ nous porte, puisque vous pourrez connaître par ce moyen d'où vient que Dieu nous fait tant de faveurs et tant de promesses, et que voyant sur quoi elles sont fondées, cela fortifie votre foi et votre espérance. Cet amour ne procède pas sans doute de ce que Dieu ait trouvé en l'homme des qualités dignes de lui plaire ; mais de ce qu'il a voulu accomplir sa sainte volonté. Car de même que c'est Dieu et non pas l'homme qui a fait que Jésus-Christ a aimé l'homme, c'est Jésus-Christ et non pas l'homme qui a été cause que Dieu a fait tant de grâces aux hommes. Et comme Jésus-Christ ne nous aime que parce que son père le lui ordonne, le père ne nous fait tant de grâces que parce que son fils les lui demande pour nous et qu'il les a méritées. Ce sont là ces planètes plus que célestes dont le merveilleux aspect gouverne l'Église par les influences de la grâce. C'est là l'appui de notre amour et le soutien de notre espérance. Vous nous aimez, ô bon Jésus ! parce que votre Père vous commande de nous aimer ; vous nous pardonnez, ô Père éternel ! parce que votre Fils vous en prie. Votre obéissance, ô divin Fils, vous oblige à nous aimer pour accomplir la volonté

de votre Père, et vos souffrances et vos mérites l'obligent à nous pardonner. Regardez vous donc sans cesse, Père éternel et divin Fils, puisque c'est de ce regard dont la vertu est toute-puissante que procède notre salut. O aspect de ces divines planètes, vos rayons ne manquent jamais de produire des grâces puisqu'un tel Fils est incapable de désobéir à un tel Père et un tel Père de rien refuser à un tel Fils, et qu'ainsi comme l'obéissance du Fils fait que le Père nous aime, le regard de ce Père vers ce Fils fait qu'il nous pardonne. Un soupir d'Axa fit que Caleb, son père, lui accorda tout ce qu'elle désirait (*Jos.*, XV, 18). Et qu'est-ce donc que les soupirs et les larmes de Jésus-Christ ne pourront point obtenir en notre faveur? Comment pourrons-nous manquer de remèdes à nos maux lorsque nous les chercherons en lui? Comment pourrons-nous manquer de mérites, puisqu'il veut que les siens soient les nôtres? Comment l'infection de notre malice pourra-t-elle n'être pas étouffée par la bonne odeur du sacrifice de sa passion? Et quand tous les péchés du monde seraient joints ensemble, pourraient-ils paraître davantage en présence de sa parfaite beauté qu'un petit seing sur un visage parfaitement beau.

Pourquoi, mon âme, êtes-vous donc si faible que de ne vous pas confier en Dieu dans vos peines? Pourquoi vos péchés et ce que vous êtes dépourvue de mérites, vous font-ils perdre courage? Considérez que ce n'est pas sur vous, mais sur Jésus-Christ, ni sur vos mérites, mais sur les siens que vous devez établir votre confiance, et que, comme le péché du premier homme a le pouvoir, après tant de siècles, de vous rendre coupable, le sang de ce divin Sauveur a le pouvoir de vous absoudre. C'est donc en cela et non pas en vous que vous devez mettre votre espérance. Ce premier homme qui était terrestre avait causé votre perte, et ce nouvel homme qui est tout céleste est l'auteur de votre salut. Ne pensez donc qu'à vous unir à lui par votre foi et par votre amour comme vous l'étiez à l'autre par le sang et par la nature, afin qu'ainsi que l'origine que vous tirez de l'un vous a rendue participante de son péché, votre alliance avec l'autre vous justifie par sa grâce. Que si vous en usez de la sorte je puis hardiment vous assurer que ce qui est à lui sera à vous, que ce bon père ne refuse rien à ses enfants, que ce divin chef communique sa force et sa vertu aux autres membres, et qu'où sera ce corps, là s'assembleront les aigles, selon le langage de l'Écriture. Ces paroles dites par David à un homme qui avait peur: *Joignez-vous seulement à moi et vous ne courrez pas plus de fortune que moi*, ont été une figure de ce mystère. Ne considérez donc point votre faiblesse, elle vous ferait perdre courage; mais confiez-vous en la force de Jésus-Christ. Gardez vous bien, en passant le torrent des peines et des afflictions de ce monde, de regarder le courant de l'eau, sa rapidité vous ferait tourner la tête; mais levez les yeux vers le ciel pour ne regarder que Jésus-Christ crucifié et vous n'aurez rien à craindre; que si le malin esprit, pour vous tenter, s'efforce de vous donner de la défiance, servez-vous de la harpe de David, c'est-à-dire de la croix où ce divin Sauveur a été attaché, et vous mettrez aussitôt en fuite cet ennemi de notre salut. Reposez-vous sur Dieu de tous vos soins, confiez-vous dans toutes vos peines en sa providence, et croyez certainement que ce Père céleste, après vous avoir donné son Fils unique ne vous refusera pas ce que vous lui demanderez qui ne peut être qu'infiniment moins. Ne craignez pas qu'en montant au ciel il vous ait oubliée, puisque l'amour et l'oubli ne s'accordent point ensemble, et que ce divin Elie, en allant s'asseoir à la droite de son Père éternel, vous laissa comme le gage le plus précieux qu'il pouvait vous donner de son amour, ce manteau qui est son sacré corps pour le recevoir et le conserver en mémoire de lui. Souvenez-vous qu'il ne s'est

pas contenté de souffrir pour vous durant sa vie, mais qu'il a permis qu'après sa mort on lui ait fait la plus grande blessure qu'il ait reçue, pour montrer que tant en la vie qu'en la mort il vous a toujours véritablement aimée, et qu'encore qu'il ait dit en rendant l'esprit que tout était consommé, cela ne s'entendait que de ses souffrances, et non pas de son amour qui ne finira jamais suivant ces paroles de saint Paul: *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles (Hebr., XIII, 8)*. Ainsi tel qu'il a été pendant sa vie pour ceux qui l'aimaient, tel il est maintenant et sera toujours pour ceux qui l'aimeront et le chercheront. Rendez-donc, mon ame, de continuelles actions de grâces à cet ami incomparable et à ce souverain maître de l'univers.

AVIS

POUR VIVRE D'UNE MANIÈRE CHRÉTIENNE

1. Comme le salut est une affaire qui importe de tout, il n'y a point de soin qu'on ne doive prendre et d'efforts qu'il ne faille faire pour y réussir, puisque Jésus-Christ a dit lui-même que l'entrée du chemin qui y conduit est étroite, et que l'on a besoin de beaucoup de courage pour y entrer.

2. Il faut se détacher autant que l'on peut de l'affection de tout ce qui ne regarde que cette vie, parce que le soin des choses du siècle et la tromperie des richesses étouffent la parole de Dieu et l'empêchent de porter le fruit qu'elle doit produire dans les âmes, selon ces paroles de Notre-Seigneur: *Ne vous mettez point en peine de ce qui regarde le soutien de votre vie (Luc., XII, 22)*. La raison en est évidente, puisque l'on ne saurait s'appliquer en même temps à deux choses qui se contrarient et qu'ainsi il faut, pour bien servir Dieu, renoncer aux honneurs, aux richesses et aux plaisirs pour se contenter de ce qui est purement nécessaire.

3. Il faut choisir pour confesseur un homme de bien et capable, lui faire une confession générale: se mettre pour cela dans le même état que si l'on était malade à l'extrémité et abandonné des médecins, et se disposer à rendre de bon cœur son âme entre les mains de Dieu quand il lui plaira de nous appeler à lui.

4. On ne doit perdre un seul moment de travailler à se corriger de toutes ses imperfections, et pour cela prendre extrêmement garde à tout ce que l'on dit et que l'on fait chaque jour et s'en rendre compte dans l'examen du soir; de même que si l'on était gouverneur du fils d'un prince, on veillerait sur ses actions sans lui laisser rien faire de mal dont on ne le reprît. Il faut pour cela conserver le souvenir de ses fautes, afin de s'en confesser en peu de paroles avec un sincère repentir de les avoir commises et une ferme résolution de s'efforcer de n'y plus retomber; après quoi on doit se mettre l'esprit en repos et s'endormir dans la paix du Seigneur.

5. Il faut se confesser et recevoir Notre-Seigneur à Pâques et dans les dix ou douze autres principales fêtes de l'année, parce que si l'on communiait plus rarement, on aurait peine à se souvenir des bonnes résolutions que l'on aurait faites dans les communions précédentes si éloignées les unes des autres. On doit toujours travailler à s'avancer dans le chemin du ciel, comme si l'on ne faisait que de commencer, et pour ce sujet, se confesser brièvement à quelque bon confesseur, autant de fois qu'il le jugera à propos, s'il est aussi sage et aussi désintéressé qu'il le doit être.

6. Il faut en chaque jour prendre quelque temps et choisir quelque lieu retiré pour lire des livres de piété et s'occuper à la méditation de quelque point de la passion de Jésus-Christ et particulièrement de celui de sa mort ; car c'est principalement avec ce divin Sauveur qu'il faut chercher à se consoler, lui parler avec une entière effusion de cœur, mettre sa confiance en sa bonté et en son assistance ; le prier de nous honorer de son amitié ; lui rendre grâces de tant d'obligations dont nous lui sommes redevables, et aimer également d'être avec lui tant dans la joie que dans la tristesse, en le remerciant de l'une et lui demandant du soulagement dans l'autre ; mais au lieu d'avoir pour but dans ces lectures le désir de se rendre savant, on ne doit y rechercher que de s'avancer dans la vertu et d'y apporter une grande attention à Dieu.

7. S'il n'y a rien qui nous donne du déplaisir, il faut chercher quelque sujet de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, qui a tant souffert pour l'amour de nous ; et quelque peine que nous ayons ensuite, soit corporelle ou spirituelle, la recevoir avec joie de la main de Dieu et la lui offrir de tout notre cœur le matin en se levant, comme aussi tout ce qui nous arrivera de fâcheux durant le jour avec une entière confiance que c'est pour notre bien qu'il nous l'envoie.

8. Il ne faut jamais avoir rien sur le cœur de contraire à la charité pour notre prochain, mais l'assister autant que nous le pourrons, soit par nos aumônes, nos consolations, notre conseil, nos amis, notre faveur ou en quelque autre manière que ce soit, puisque ceux-là recevront miséricorde qui auront fait miséricorde, et que ceux qui ne l'auront point faite n'en recevront point.

9. Quant à ce qui regarde le fond de notre conscience, il faut choisir pour directeur et pour guide quelque prêtre savant et expérimenté dans les choses de Dieu, étant nécessaire pour ne se point tromper que ces deux qualités se rencontrent ensemble ; que si, après avoir instamment demandé à Dieu de nous le donner, il nous accorde cette grâce, nous devons prendre une grande confiance en lui, sans lui rien cacher de ce qui se passe en nous, afin qu'en ayant une entière connaissance, il nous fortifie par ses conseils dans ce que nous ferons de bien et nous corrige dans ce que nous ferons de mal. Il ne faut rien faire d'important sans son conseil, et nous devons être persuadés que l'obéissance étant une vertu si agréable à Dieu, il lui mettra dans le cœur et dans la bouche ce qui sera nécessaire pour notre salut : c'est le moyen d'éviter de tomber dans l'une ou l'autre de ces deux extrémités : l'une, de ceux qui disent n'avoir point besoin du conseil des hommes, parce que Dieu lui-même les conduit et que cela leur doit suffire ; et l'autre de ceux qui suivent si aveuglément les conseils des hommes, sans rapport à Dieu, qu'ils tombent dans cette malédiction prononcée par un prophète : *Maudit soit l'homme qui se confie entièrement en l'homme* (Jerem., XVII, 5) ; car l'on évite le premier de ces deux périls en se mettant sous la conduite d'un homme ; et on se garantit du second en ne mettant pas sa confiance dans sa sagesse et sa conduite, mais en Dieu qui nous parle et nous conduit par son entremise. Nul autre chemin n'est sans doute plus assuré pour accomplir la volonté de Dieu que cette humble obéissance, si recommandée par tous les saints et si pratiquée par eux, comme les vies des saints Pères des déserts nous le font voir. Mais parce qu'il est fort difficile de trouver de si excellents directeurs, si Dieu nous fait la grâce d'en rencontrer un entre mille, il faut, sans mal juger des autres ni les blâmer, lui obéir en son nom avec une grande humilité.

Nous devons nous contenter de l'état où il plaît à Dieu de nous mettre ; nous acquitter avec un grand soin des devoirs auxquels il nous

oblige ; nous délier de notre faiblesse, et vivre dans la confiance que Dieu achèvera en nous ce qu'il y a commencé, afin de n'excéder ni dans la joie des faveurs qu'il nous fait, ni dans l'appréhension de n'y pas répondre comme nous le devrions, mais marcher entre la crainte et l'espérance, jusqu'à ce que le parfait amour fasse dans le ciel cesser la crainte, et que l'espérance fasse place à la jouissance d'un bonheur éternel.

10. S'accoutumer à ne pas trop exagérer les choses, et n'entreprendre rien sans l'avoir auparavant beaucoup recommandé à Dieu.

11. Lorsque nous ne pouvons assister dans leurs nécessités ceux qui ont recours à nous, il faut les adresser aux personnes qui ont moyen de le faire et lâcher de les consoler.

12. Le moyen de vivre en repos est de conformer nos désirs à la volonté de Dieu.

13. Comme on ne doit jamais désirer ni procurer un bien par de mauvais moyens, on ne saurait trop éviter ces désirs violents qui peuvent causer tant de maux.

14. Il faut demander pardon à Dieu du passé, et attendre tout de son infinie miséricorde.

15. On doit beaucoup recommander à Dieu le présent et l'avenir, et bannir de son esprit la crainte inutile des choses incertaines et ces soins qui ne font que troubler le repos de l'âme.

16. Il faut dans toutes nos pensées, nos paroles et nos actions, avoir pour objet la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa volonté.

17. Avant que d'entreprendre une chose, il faut examiner avec grand soin et sans passion quelle est la fin qui nous y porte, et éviter ainsi de se tromper.

18. On ne saurait trop éviter de fermer l'oreille à la parole de Dieu, d'être insensible aux remords de la conscience, et de se laisser emporter à ses premiers mouvements : il faut pour cela avoir toujours devant les yeux ces paroles de l'Écriture : *Soyez soumis au Seigneur, votre Dieu, et priez-le.*

19. Evitez également la brutalité et la flatterie : rendez à chacun l'honneur qui lui est dû, sans que votre bonne ou sa mauvaise fortune vous en fasse rien diminuer, puisque autrement vous lui donneriez sujet de vous haïr. Soyez véritables en toutes choses, et n'ayez pas moins d'aversion pour l'hypocrisie que pour le mensonge.

20. Prenez bien garde de ne point donner de scandale ni de mauvais exemple. N'affectez point de paraître singulier, et travaillez autant que vous le pourrez à ne donner, pour peu que ce soit, aucun mécontentement et déplaisir à personne, ni sujet de croire que vous le méprisez.

21. Ne rebutez personne, quelque peu considérable qu'elle puisse être. Ne jugez jamais sur les apparences extérieures, et réservez toutes choses en leur temps. Rejetez promptement les soupçons mal fondés et les tentations. Soyez aussi attentif à ce que vous faites que si c'était la dernière action de votre vie, et ne soyez jamais cause de troubler votre paix et celle d'autrui.

22. Ne désirez que le nécessaire, et renfermez-le dans les bornes les plus étroites que vous pourrez, en vous contentant de la vie et du vêtement.

23. Ne parlez point, si l'on ne vous y oblige ; n'entrez point en tiers dans un entretien où vous n'êtes pas appelé, et que vos paroles n'aient rien que de doux, de tranquille et de paisible.

24. Ne vous hâtez point de changer de lieu et d'une compagnie qui vous est connue, pour passer en d'autres qui ne vous le sont pas, quittant ainsi le certain pour l'incertain, de peur qu'il ne vous ar-

rive que, voulant éviter une incommodité, vous ne tombiez dans une plus grande; mais témoignez de la fermeté, et ne faites rien sans le demander à Dieu et le prier de vous inspirer ce qui vous sera le plus utile.

25. Ne remettez jamais au lendemain le bien que vous pouvez faire présentement, puisque chaque jour porte avec soi l'obligation de satisfaire à ce que l'on doit.

26. Après avoir donné à votre corps ce dont il aura besoin sans superfluité, ne le croyez pas, s'il tâche de vous persuader d'avoir besoin de davantage pour soutenir ses forces.

27. Lorsque votre corps s'acquittera lâchement de son travail ordinaire, sous prétexte d'être las et d'avoir besoin de quelque soulagement, au lieu de vous laisser aller à sa mollesse, redoublez votre courage et vos efforts par votre confiance en Dieu, et dites à ce paresseux de faire ce qu'il est obligé de faire.

28. Ne soyez jamais entièrement inutile.

29. Pour sortir avec honneur d'une dispute, évitez de contester avec une trop grande opiniâtreté.

30. Avant que de sortir de votre logis et même de votre chambre, pensez bien à ce qui vous porte à en sortir et où vous voulez aller.

31. Ne dites jamais rien dont vous ayez sujet de vous repentir.

32. Si une personne vous presse avec une très-grande instance de la confesser, ne le lui refusez pas. Car il arrive souvent de forts grands biens de semblables confessions.

AUTRES AVIS

POUR VIVRE D'UNE MANIÈRE CHRÉTIENNE.

1. Il faut tâcher d'avoir continuellement dans l'esprit qu'un Dieu en trois personnes et seul en essence étant partout, il est dans notre cœur et dans quelque autre lieu que ce puisse être. Ce qui nous oblige à demeurer dans un profond respect en la présence d'un si grand monarque, et à ressentir une extrême joie de cette grandeur et de cette gloire infinie dont notre foi nous apprend qu'il jouit dans la plénitude de ses richesses éternelles. C'est l'instruction que Tobie donnait à son fils lorsqu'il lui disait : *Ayez sans cesse Dieu devant les yeux*, et ce que les autres saints patriarches exprimaient par ces paroles : *Je suis toujours en la présence du Dieu vivant*.

2. Il faut le matin, aussitôt après s'être levé, se recueillir durant une heure ou davantage en quelque lieu retiré; se tenir en la présence de Notre-Seigneur, soit à genoux ou autrement, en la manière que je viens de dire; reconnaître qu'étant pécheur on est indigne de paraître devant lui; méditer avec tranquillité quelque endroit de la Passion, en considérant tout ce qui s'y est passé comme si on le voyait de ses yeux, et surtout l'extrême amour que notre Sauveur nous y a témoigné, pour suivre en cela le conseil que saint Pierre nous donne.

3. Il faut le soir penser en la même manière à la mort, comme si l'on en était à la veille, et, pour cela, se représenter particulièrement les tentations que l'on aura alors à soutenir, les douleurs et l'agonie causées par la séparation de l'âme d'avec le corps; que ce dernier sera la pâture des vers dans le tombeau; le compte si exact et si rigoureux que l'on se trouvera obligé de rendre à Dieu du profit que l'on aura fait

des bonnes inspirations qu'il nous a données; les tourments de l'enfer et la félicité du paradis, et implorer ensuite l'assistance de Dieu, afin qu'il lui plaise de nous faire miséricorde dans ce jour épouvantable. C'est le conseil que l'Ecclésiastique nous donne par ces mots : *Représentez-vous continuellement ce qui se passera à votre mort et après votre mort, et vous ne pécherez point* (Eccli., VII).

4. Confessez-vous et communiez souvent, parce que, dit saint Bernard, *une fréquente confession est comme un préservatif qui entretient la grâce de Dieu par la honte que l'on a de s'accuser si souvent d'une même chose*. Mais il faut choisir un homme de bien et savant par le conseil duquel on s'approche de cet auguste sacrement; d'où saint Chrysostome dit que *nous sortons comme des lions rugissants qui font trembler les démons*. A quoi saint Bernard ajoute qu'elle nous détache entièrement du désir de commettre des péchés mortels, et fait que nous en commettons moins de véniels; ce qui nous oblige à recevoir souvent cette divine nourriture si nous voulons nous avancer dans la piété.

5. Il faut détourner nos yeux de la vue de la vie des autres pour n'être attentifs qu'à considérer ce qui se passe dans nous-mêmes. Renoncer au péché mortel avec lequel aucun bien ne peut compatir dans une âme. S'efforcer d'imiter les actions vertueuses des autres. Avoir compassion du mal qu'on leur voit faire. Reconnaître que nous en ferions encore plus qu'eux, si Dieu ne nous en préservait. Lui rendre grâces de cette assistance qu'il nous donne, et lui demander miséricorde pour notre prochain avec la compassion que nous devons avoir de lui, comme étant notre frère, parce que, dit saint Grégoire, *la véritable sainteté donne des sentiments de pitié pour les faibles et pour les pauvres, au lieu que la fausse n'en donne que de mépris et d'indignation*.

6. Il faut, suivant l'avis de saint Paul aux Hébreux, avoir toujours les yeux arrêtés sur Jésus-Christ, auteur de notre salut, le prendre pour le seul modèle que nous devons imiter dans toutes nos actions, et avoir une telle confiance en la vérité de ses commandements et de ses conseils, que la chute de qui que ce soit, et quelque vertueux que parussent être ceux qui les font, ne nous fasse point abandonner la résolution de les observer, en nous souvenant que ce divin Rédempteur nous a avertis qu'il viendra avant le jugement de faux prophètes, et qu'ainsi nous devons être persuadés que ces chutes n'arrivent pas du recueillement et de l'oraison qu'on a vu pratiquer à ces personnes, mais de leur orgueil qui s'y est mêlé. Car, par ce moyen, au lieu d'entrer dans le découragement par la considération de leurs chutes, elles nous seront un sujet de nous humilier encore davantage.

7. Il ne faut pas moins fuir la compagnie des méchants que des démons, parce, dit David, que *leur bouche est comme un sépulcre ouvert d'où sortent ces paroles impudiques et criminelles*, que saint Paul nous avertit, *qui corrompent les bonnes mœurs*.

8. On doit avoir un très-grand soin d'éviter le murmure et de faire du mal à qui que ce soit. Car Dieu a dit par un prophète : *Faire du tort à son prochain est comme toucher la prunelle de mes yeux*. Que si d'autres murmurent et que l'on ait sujet de croire qu'en les en reprenant, ils pourront s'en corriger, il le faut faire. Sinon on doit se contenter de faire paraître sur son visage le déplaisir que l'on en a, parce que saint Bernard dit qu'il doute lequel des deux pêche davantage, *ou celui qui murmure, ou celui qui ne souffre point de peine de l'entendre murmurer*.

9. La charité que nous devons avoir pour notre prochain, nous oblige à tâcher de lui faire tous les jours quelque aumône corporelle ou spi-

rituelle, puisque Jésus-Christ a dit *que l'amour que nous aurons les uns pour les autres fera connaître que nous sommes ses disciples. Mais c'est par des actions et non pas par des paroles que saint Jean nous apprend que nous devons témoigner cet amour.*

10. Au lieu d'arrêter nos yeux sur nos œuvres, nous devons être persuadés, comme l'a dit Isaïe, qu'elles sont pleines de corruption, et mettre toute notre confiance dans les actions et les mérites de Jésus-Christ par l'assurance que nous sommes obligés d'avoir que l'amour que son Père éternel lui porte est si grand, qu'il nous fera, en sa considération, miséricorde en ce monde, et nous donnera la gloire en l'autre, à cause, dit saint Pierre, que n'y ayant point de salut que par Jésus-Christ, nous devons, dans toutes nos prières, le prendre pour intercesseur, et l'on ne saurait trop peser ce dernier avis et le premier.

TRAITÉ

QUI PORTE POUR TITRE :

AUDI, FILIA, ET VIDE.

Tout cet ouvrage n'est que l'explication de ces douzième et treizième versets du psaume XLIV : *Ecoutez ma fille : ouvrez les yeux , et prêtez l'oreille : oubliez votre nation et la maison de votre père ; et alors le roi concevra de l'amour pour votre beauté* (1).

CHAPITRE PREMIER.

Des divers langages que le péché a introduits dans le monde.

Fidèle Epouse de Jésus-Christ, ces paroles de David que je viens de rapporter et que j'ai prises pour sujet de ce traité, sont adressées par ce saint prophète, ou pour mieux dire, Dieu les a adressées par lui à toute l'Eglise chrétienne, pour lui apprendre ce qu'elle doit faire pour gagner l'affection de Jésus-Christ, ce grand roi à qui elle est redevable de tous les biens qu'elle possède. Or, comme vous êtes par sa miséricorde l'une des âmes qui composent cette Eglise, j'ai cru vous devoir expliquer ces paroles, après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit, afin qu'il conduise ma plume et prépare votre cœur de telle sorte que je n'écrive rien dont vous ne puissiez tirer de l'avantage ; mais que ce que je vous dirai et l'usage que vous en ferez, tourne à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de sa sainte volonté.

La première chose dont ces paroles nous avertissent, est de les écouter : et cela avec grand sujet, parce que saint Paul nous apprenant que la foi, qui est le principe de la vie spirituelle, entre dans l'âme par l'ouïe, la raison veut que l'on commence par nous avertir de ce que nous devons premièrement faire, puisqu'il nous serait fort inutile que la voix de la vérité divine frappât nos oreilles extérieures, si elle ne se faisait point entendre aux oreilles de notre cœur ; et le prêtre aurait en vain, dans notre baptême, mis son doigt dans nos oreilles en leur commandant de s'ouvrir, si elles demeuraient fermées et sourdes à la parole de Dieu, et que l'on pût dire de nous ce que David a dit des idoles :

(1) Encore que ce Traité, qui porte pour titre : *Audi, Filia*, comprenne diverses matières, néanmoins les cent treize chapitres qu'il contient, allant tout de suite dans l'Espagnol sans aucune distinction, on a été obligé de suivre le même ordre dans cette traduction, afin que, lorsqu'on la vaudra conférer avec l'original, on le puisse faire sans peine par le rapport qu'il y aura entre les chapitres.

Elles ont des yeux et ne voient point ; elles ont des oreilles et n'entendent point (Psal. CXIII, 13).

Mais, parce qu'il y a des personnes dont les discours sont si dangereux, qu'ils causent la mort comme ceux des syrènes, aux personnes qui les écoutent, il importe de savoir qui sont ceux que nous devons écouter et ceux que nous devons éviter d'entendre.

Tous les hommes continuèrent à ne parler que la langue qu'ils avaient apprise d'Adam et d'Eve, jusqu'à ce que, pour punition de l'orgueil qui les porta à édifier la tour de Babel, Dieu fit que les langues se trouvèrent confondues et si diversifiées, qu'ils ne s'entendaient plus les uns les autres.

Il paraît par là que, tandis que ces deux auteurs de la race de tous les hommes demeurèrent soumis à leur Créateur, l'uniformité et la paix régnaient dans leurs âmes et dans toutes leurs actions. Ils étaient bien avec Dieu, bien avec eux-mêmes ; et dans l'état de cette heureuse innocence, la partie inférieure obéissait sans peine à la supérieure. Mais un orgueil criminel ne leur eut pas plutôt fait mépriser le commandement de Dieu, qu'ils tombèrent et nous firent tomber avec eux dans toutes sortes de maux et dans une aussi grande confusion et d'aussi grands troubles intérieurs, que cette confusion des langues en a été une image extérieure.

Or, quoiqu'il soit difficile de trouver de l'ordre dans une chose aussi désordonnée qu'est cette diversité de langages, néanmoins, pour y en mettre quelqu'un, nous les réduirons à trois : qui sont le langage du monde, le langage de la chair et le langage du démon. Le premier, selon la pensée de saint Bernard, ne parle que de choses vaines ; le second, que de choses agréables, et le troisième, que de choses mauvaises et qui ne donnent enfin que du dégoût.

DU LANGAGE DU MONDE.

CHAPITRE II.

Que nous ne devons pas écouter le langage du monde, mais mépriser ce vain honneur qui a tant de pouvoir sur l'esprit des hommes. Et quelle sera la punition de ceux qui l'aiment.

Comme le langage du monde n'est que mensonge et ne tâche, pour nous tromper par de fausses apparences, qu'à nous détourner de la vérité qui est réelle et subsistante, nous devons bien nous garder, ma chère fille, de l'écouter. Car il nous porte à nous éloigner de Dieu et du désir de lui obéir en observant ses commandements, pour ne penser qu'à plaire au monde ; et il imprime dans notre cœur une telle passion d'être estimés et honorés, qu'il nous rend semblables par notre orgueil à ces anciens Romains, dont saint Augustin dit : *Qu'ils ne désiraient de vivre que pour arriver à la gloire, et n'appréhendaient point de mourir pour en acquérir.*

Ainsi, on met l'honneur à un si haut point, que l'on ne peut souffrir la moindre parole qui marque quelque mépris ; et l'on est en cela si délicat, qu'il est presque impossible d'éviter qu'il n'échappe quelques mots dont les personnes du monde s'offensent, quoique l'on n'ait aucun dessein de les fâcher. Le mépris passe dans leur esprit pour une offense irrémissible ; et quand même il s'en trouve quelques-uns qui voudraient bien le supporter, leurs parents et leurs amis s'élèveraient contre eux en leur alléguant les lois du monde, qui veulent que l'on préfère l'honneur non-seulement au bien, à la femme et aux enfants, mais au salut et à Dieu même.

Détestable idole d'un faux honneur, que les opprobres soufferts par Jésus-Christ en la croix devraient nous faire abhorrer, quel épouvantable sacrilège est celui d'oser vous placer dans le cœur d'un chrétien,

qui est le temple du Dieu vivant, et de vouloir, comme l'Antechrist, que vous y soyez même préféré à ce Rédempteur de l'univers ! Qui vous a rendu si hardi que de vouloir entrer en comparaison avec lui, et d'oser même prétendre de régner, à son préjudice, dans quelques âmes ? N'est-ce pas renouveler l'outrage qui lui fut fait, lorsqu'en demandant la liberté de Barrabas, on préféra un voleur à lui (*Matth.*, XXVII) ? Malheureux honneur, qui pourrait exprimer jusqu'où va la tyrannie envers ceux qui te reçoivent pour maître, et avec quelle promptitude ils t'obéissent et te servent, quelques difficultés qui s'y rencontrent !

Lorsque les Israélites pressèrent Aaron de leur faire une idole, il crut qu'il les détournerait de ce dessein, en leur demandant pour ce sujet les pendants d'oreilles d'or de leurs femmes et de leurs enfants, parce qu'ils ne pourraient s'y résoudre (*Exod.*, XXXII, 2) ; mais ils les lui donnèrent avec joie, ne trouvant rien de difficile, pourvu qu'ils eussent une idole à qui ils pussent sacrifier. Ainsi il arrive souvent qu'encore que quelques-uns reconnaissent que ce faux honneur n'est qu'une chimère, et qu'ils n'ont, pour s'affranchir de son esclavage, qu'à y renoncer, leur faiblesse est si grande, qu'ils aiment mieux continuer d'agir contre l'honneur de Dieu, que de se mettre l'esprit en repos et lui rendre l'honneur qui lui est dû en méprisant ce vain fantôme, et tombent en cette sorte dans la malédiction prononcée de Dieu par un prophète contre ceux dont il dit que, pour punition de leurs péchés, ils serviront jour et nuit à de faux dieux (*Jerem.*, V). On peut aussi dire d'eux ce que saint Jean dit de quelques-uns des principaux d'entre les Juifs, qu'ils croyaient en Jésus-Christ, mais que des respects humains les empêchaient de témoigner qu'ils préféraient l'honneur de Dieu à celui des hommes (*Joan.*, XII), puisque l'on voit que, pour n'être pas méprisés des hommes, ils méprisent Dieu en n'osant observer ses commandements. Mais quoi qu'ils fassent et quelque estime qu'ils aient de ce faux honneur, cette sentence prononcée contre eux par Jésus-Christ, leur souverain juge, demeurera ferme et immuable : *Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra dans sa gloire et dans celle de son Père et de ses saints anges* (*Luc*, IX, 26). Ce sera alors que ces esprits bienheureux et tous les saints diront comme David : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables* (*Psal.* CXVIII, 137). Car si des vers de terre croient qu'il leur soit honteux de suivre ce Roi des rois tout éclatant de gloire et de majesté, doit-on s'étonner qu'il ait honte de les souffrir en sa compagnie et en celle de ses saints ? et peut-on penser sans trembler à la manière épouvantable dont les adorateurs du faux honneur de l'orgueilleuse Babylone seront précipités dans les enfers, pour y être tourmentés éternellement avec le superbe Lucifer ?

Que personne donc ne se trompe en s'imaginant que l'amour de l'honneur du monde ne soit pas un très-grand péché, puisque Notre-Seigneur, qui pénètre jusque dans les replis du cœur les plus cachés, a dit en parlant aux Pharisiens : *Comment pouvez-vous croire en moi, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul* (*Joan.*, V, 44) ? Puisque cette damnable passion de l'honneur du monde est si puissante qu'elle est capable de nous empêcher de croire en Jésus-Christ, quelle horreur ne devons-nous pas en avoir ? Et saint Augustin n'a-t-il pas eu raison de dire qu'il faut l'avoir éprouvé, pour connaître jusqu'à quel point va le pouvoir qu'elle a de nous perdre ?

CHAPITRE III.

Des moyens qui peuvent nous aider à mépriser le faux honneur. Et que les abaissements de Jésus-Christ nous peuvent donner la force de le surmonter.

La seule lumière de la raison devrait nous fortifier contre un aussi

grand mal qu'est celui de l'amour de l'honneur du monde, puisqu'elle le condamne et nous apprend qu'en faisant des choses dignes d'honneur, nous devons mépriser l'honneur, parce que la marque d'une grande âme est de nous élever également au-dessus de l'honneur et du mépris que l'on fait de nous pour n'estimer que la vertu. Mais si cette considération ne suffit pas à un chrétien pour n'avoir point de vanité, il n'a qu'à regarder Jésus-Christ attaché à la croix pour voir qu'il y fut déshonoré, de telle sorte que les outrages qu'on lui fit furent aussi excessifs que ses tourments, et que ce ne fut pas sans raison qu'il choisit une mort si ignominieuse. Car connaissant que cet amour de l'honneur a pris un tel empire sur le cœur de plusieurs, qu'autant qu'ils s'exposent volontiers à la mort pour acquérir de l'honneur, ils la fuient lorsqu'elle est accompagnée de quelque déshonneur, il a voulu, pour nous faire voir que l'un ne doit pas plus nous étonner que l'autre, choisir le supplice de la croix qui n'était pas moins infâme que douloureux. Ouvrez donc les yeux, ma fille, pour considérer en cet état Jésus-Christ, traité comme le dernier des hommes, injurié, moqué et blasphémé en mille manières. C'est ainsi qu'il a accompli ce qu'il avait dit : *Qu'il ne cherchait point sa propre gloire (Joan., VIII, 50)*. Imitez-le, et, considérant avec attention de quelle sorte on l'a traité dans Jérusalem comme un malfaiteur, soyez remplie de confusion quand on vous rend de l'honneur, ou que vous vous sentez touchée de quelque désir d'en recevoir, et dites, en jetant un profond soupir : Quelle douleur doit être plus grande que la mienne lorsque je vois, Seigneur, que l'on vous accuse d'être un méchant, et que l'on veut me faire croire que je suis bonne ? Ce sera le moyen, non-seulement de ne vous point faire rechercher l'honneur du monde, mais de vous faire désirer d'être méprisée pour être conforme à Notre-Seigneur, que l'Écriture nous apprend qu'il y a tant d'honneur de suivre (*Eccl., III*). Vous direz alors avec saint Paul : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ par qui le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis morte et crucifiée pour le monde (Gal., VI, 14)*. Et vous désirerez alors d'accomplir ce que dit le même Apôtre : *Sortons hors le camp pour aller au-devant de Jésus-Christ, afin de l'imiter dans le mépris qu'il a volontairement souffert (Hebr., XIII, 13)*.

Que si la passion de ce vain honneur du monde est si puissante, l'exemple et la grâce de Jésus-Christ doivent être beaucoup plus puissants pour la vaincre et la déraciner de notre cœur, en nous faisant considérer comme une chose horrible qu'un chrétien demeure encore attaché à ce faux honneur, lorsqu'il voit que son Sauveur et son maître, bien qu'il soit le roi de gloire, l'a tellement méprisé, qu'il s'est abaissé jusqu'à souffrir de si grands outrages, et que pour nous exhorter à détruire cette idole, il a ajouté à son exemple ces paroles : *N'appréhendez rien ; j'ai vaincu le monde (Joan., XVI)* ; ce qui est comme s'il disait : Il est vrai qu'avant que je fusse descendu du ciel pour venir sur la terre, il était difficile de ne se pas laisser surprendre aux artifices du monde, de haïr ce qu'il estime, et d'aimer ce qu'il hait. Mais depuis qu'après avoir employé contre moi toutes ses forces, inventé de nouveaux tourments pour m'accabler, et usé de tous les outrages imaginables, non-seulement j'ai résisté à tous ses efforts, souffert toutes ses injures et tous ses mépris, mais l'ai terrassé, l'ai vaincu, et vous ai fait connaître sa faiblesse, qui vous empêche, chrétiens, de le vaincre et de le fouler aux pieds par mon assistance ?

Ne devons-nous pas considérer que, puisque le monde a méprisé le Fils unique de Dieu qui est l'éternelle vérité et le bien suprême, on ne doit faire aucun cas de lui, ni ajouter aucune foi à ses promesses ; mais, qu'au contraire, voyant qu'il a été si aveugle que de ne pas aper-

cevoir une si claire lumière, et ne pas honorer celui qui mérite souverainement de l'être, nous sommes obligés d'improver ce qu'il approuve, de haïr ce qu'il aime, de mépriser ce qu'il estime, de fuir ce qu'il recherche, et de regarder comme une marque de l'amour que Jésus-Christ nous porte, d'être méprisés et haïs par celui dont il a été lui-même méprisé et haï?

On peut juger par ce que je viens de dire, qu'ainsi que ceux qui sont enchantés de l'amour du monde, n'ont point d'oreilles pour entendre la vérité et la parole de Dieu, ceux qui font profession d'être à Dieu ne doivent point aussi en avoir pour écouter et ajouter foi aux mensonges et aux tromperies du monde. Car soit qu'il nous caresse ou nous persécute, qu'il nous flatte ou nous menace, qu'il tâche de nous épouvanter ou de nous gagner par la douceur, il est toujours artificieux et ne pense qu'à nous tromper. Nous éprouvons si souvent qu'il n'est que mensonge, que si un homme avait seulement agi une fois avec nous en la même sorte qu'il y agit toujours, nous ne nous fierions jamais en lui, et à peine le croirions-nous, quand même il dirait la vérité. Mais quelque méchant que soit ce monde, il ne saurait nous faire de mal, puisqu'il ne saurait nous faire perdre la grâce de Dieu, ni seulement faire tomber un cheveu de notre tête, s'il ne lui en donne la permission (*Matth.*, X). Que s'il voulait nous persuader le contraire, ne le croyons pas, et ne soyons pas si lâches que de n'oser combattre un ennemi si peu redoutable.

CHAPITRE IV.

En quelle manière et pour quelle fin il est permis de désirer l'honneur: et que les charges honorables sont extrêmement dangereuses.

Pour mieux comprendre, ma chère fille, ce que je viens de vous dire, vous devez savoir que l'on peut en deux manières aimer l'honneur et être bien aise d'être estimé: l'une, en s'arrêtant seulement à cela sans passer plus outre, ce qui est très-mauvais; et l'autre, en n'y étant porté que pour quelque bonne fin; ce qui n'est ni mauvais ni blâmable. Car, il est certain qu'un homme élevé dans une charge qui lui donne moyen de faire beaucoup de bien peut désirer d'être estimé et honoré, afin de servir plus utilement le public, puisque si on le méprisait, on ne tiendrait compte de ses ordres quelque justes qu'ils fussent (*Eccl.*, XLI). Aussi l'Écriture sainte oblige, non-seulement les personnes établies en autorité, mais généralement tous les fidèles d'avoir soin de leur réputation, non pas tant pour leur considération particulière, que parce que leur conduite doit être telle que ceux qui en ont connaissance ou qui en entendent parler aient sujet d'en louer Dieu, de même qu'on lui rend grâces de la fertilité d'un arbre qui porte d'excellents fruits. Jésus-Christ nous l'a recommandé lui-même en ces termes: *Votre lumière doit luire devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres ils glorifient votre Père qui est dans le ciel* (*Matth.* V, 16).

C'a été cette intention de référer à la gloire de Dieu et à l'utilité du prochain l'estime que l'on fait de nous, qui a porté saint Paul à déclarer les faveurs secrètes et les grâces si extraordinaires que Dieu lui avait faites, sans appréhender pour cela de contrevenir à ce passage de l'Écriture: *Que ce soit d'autres qui vous louent et non pas vous-mêmes.* (*Prov.*, XXVII). Car il rapporte toutes ces faveurs qu'il avait reçues de Dieu sans s'en rien attribuer et comme si elles ne le regardaient point, pratiquant en cela l'avis qu'il donne aux Corinthiens: *Ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point; ceux qui pleurent comme ne pleurant point; ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point* (*I Cor.*, XIX, 29); et de même du reste. En quoi il montre que pour faire un bon usage des choses temporelles, soit favorables ou con-

traires, il n'y faut point attacher son cœur, mais les considérer comme vaines et de peu de durée. Ainsi, quand ce grand Apôtre parlait de lui-même d'une manière si avantageuse, non-seulement il méprisait l'honneur, mais il aimait le mépris et réputait à gloire d'être déshonoré pour l'amour de Jésus-Christ, parce qu'il considérait comme le plus grand de tous les honneurs d'avoir quelque part à sa croix.

Ceux qui sont dans une si sainte disposition peuvent sans crainte recevoir de l'honneur et parler d'eux-mêmes d'une manière qui leur est avantageuse, à cause qu'ils n'agissent de la sorte que pour quelque bonne fin. Mais, comme il faut pour cela avoir beaucoup de vertu, il s'en trouve peu qui en soient capables, parce, comme dit saint Chrysostome, *qu'il n'est pas moins difficile de recevoir des honneurs sans s'y affectonner, que d'être avec de belles femmes sans trop arrêter quelquefois sa vue sur elles.* Et l'expérience nous apprend qu'il arrive rarement que les honneurs et les dignités rendent vertueux ceux qui ne l'étaient pas; au lieu qu'il n'est que trop ordinaire que de bons qu'ils étaient auparavant, ils deviennent méchants, à cause qu'il faut avoir beaucoup de force pour soutenir le poids de l'honneur, et qu'il donne des occasions de faire des chutes. Sur quoi saint Jérôme dit : *Il n'y a pas sujet de s'étonner que les montagnes les plus hautes soient les plus battues des vents; et il faut sans doute avoir beaucoup plus de vertu pour commander que pour obéir.*

Jésus-Christ, notre souverain maître, refusa la qualité de roi, quoiqu'étant la sagesse éternelle, il pût régner parfaitement. Mais il voulut par cette conduite nous apprendre qu'après l'avoir vu refuser un honneur qui était pour lui sans péril, nous ne saurions, faibles comme nous sommes, en recevoir qui ne nous mette en grand péril.

Que si après un tel exemple que celui que Jésus-Christ nous a donné, on ne peut sans une très-grande hardiesse accepter les honneurs qui nous sont offerts; que dirons-nous de ceux qui les désirent et qui les recherchent; et qui peut exprimer quel mal c'est que de les acheter à prix d'argent? On ne saurait assez s'étonner qu'il se trouve des personnes qui pouvant aller sûrement par terre s'embarquent sur la mer, non-seulement lorsqu'elle est calme, mais lorsqu'elle est agitée de continuelles tempêtes. Et saint Grégoire ne dit-il pas : *Que l'autorité que donnent les grandes charges est la tempête de l'âme?* Que sera-ce donc, si outre tant de travaux et de périls où ceux qui sont élevés dans ces grandes dignités sont exposés, nous considérons cette épouvantable menace que Dieu fait dans l'Écriture et à laquelle si peu de personnes font attention : *Ceux qui auront été établis en autorité sur les autres seront très-sévèrement jugés (Sap., VI)?* Quelles paroles! Car si le jugement ordinaire de Dieu est si redoutable que même les plus vertueux tremblent et disent : *N'entrez point, Seigneur, en jugement avec votre serviteur (Ps. CXLII);* est-il possible qu'il se trouve des personnes assez hardies pour ne point appréhender un jugement si extraordinaire et si rigoureux (I Reg., X)?

L'exemple de Saül ne devrait-il pas les faire trembler? Ce prince, bien loin de désirer d'être roi, se cacha après qu'on l'eut choisi pour régner, et ne fut trouvé que parce que Dieu fit connaître le lieu où il s'était retiré. Néanmoins, la grandeur d'une telle dignité et les périls auxquels elle expose ceux qui y sont élevés, le firent tomber d'une manière si déplorable, qu'ayant été abandonné de Dieu, la fin de sa vie fut aussi malheureuse que le commencement de son règne avait par son assistance été heureux et glorieux. Que sera-ce donc de ceux qui, au lieu d'avoir été appelés, comme lui, dans les charges honorables, les désirent et les recherchent?

Il y a sujet d'admirer qu'il se trouve des gens si froids dans le ser-

vice de Dieu, que lorsqu'on leur propose de faire quelque bonne œuvre, ils demandent, afin de s'en excuser, du temps pour considérer à loisir si cela ne les engagerait point à quelque péché mortel; parce que, disent-ils, connaissant leur faiblesse, ils n'osent entreprendre des choses qui demandent une grande perfection, et croient se devoir contenter de marcher tout simplement dans le service de Dieu. Mais ces personnes qui témoignent tant de lâcheté lorsqu'il s'agit de s'avancer dans la vertu qu'ils pourraient acquérir avec l'assistance de Dieu, sont si hardis quand il est question d'entrer dans les charges et les emplois honorables qui ont besoin d'une grande vertu pour en bien user, qu'ils se persuadent et veulent persuader aux autres qu'ils en sont capables, et peuvent s'y engager sans rien craindre, quoique tant d'autres s'en soient mal trouvés. Ainsi le désir de l'honneur, des charges et des emplois, aveugle les hommes de telle sorte, que ceux qui n'osent entreprendre des choses bonnes, faciles et sans péril, ne craignent point d'en entreprendre de difficiles et périlleuses; et que, ne se confiant pas en l'assistance de Dieu dans de bonnes œuvres, ils se promettent hardiment qu'il les conduira comme par la main pour les rendre capables de conduire les autres, quoiqu'il puisse leur dire avec justice, que puisqu'ils se sont engagés volontairement dans le péril, c'est à eux à s'en tirer. C'est de ces sortes de personnes qu'il a dit par un prophète : *Ils règnent, mais ce n'est pas moi qui les ai mis sur le trône : ils y sont montés sans ma participation* (Osee, VIII). c'est-à-dire sans que je l'approuvasse. Il n'y a, pour ne point tomber dans un semblable malheur, qu'à considérer que Dieu, après avoir lui-même donné Saül pour roi à son peuple, lui ôta la couronne qu'il lui avait mise sur la tête, puisqu'il faudrait avoir un orgueil de démon pour se croire plus vertueux que le fut ce prince dans le commencement de son règne. En vérité, saint Augustin a eu grande raison de dire qu'une grande autorité étant nécessaire pour bien gouverner les peuples, on doit en user lorsqu'on est appelé dans les charges éminentes; mais qu'on ne doit point les désirer. Et il ajoute, en parlant de lui-même, qu'il désirerait, pour se sauver, d'avoir à travailler dans quelque condition basse et humble, afin d'éviter les périls qui se rencontrent dans celles qui sont élevées, et particulièrement lorsqu'elles regardent la conduite des âmes, où il se trouve tant de difficultés, qu'on peut la nommer la science des sciences.

Après un tel exemple et celui de tant d'autres saints qui, au lieu de rechercher les honneurs, les ont refusés, ne doit-on pas les fuir?

Il faut, pour entrer dans les charges, y être engagé par une inspiration de Dieu, ou par le commandement de ceux à qui l'on est obligé d'obéir, ou par le conseil de personnes sages et très-instruites de la manière dont on s'en doit acquitter, et des périls qui s'y rencontrent. Il faut en y entrant avoir toujours devant les yeux quel sera le jugement que Dieu prononcera de notre conduite dans ces emplois, afin que nul respect humain ne soit capable de nous porter à rien faire contre notre conscience.

Au défaut de ce que je viens de dire, il faut au moins avoir de si fortes conjectures que la résolution que nous prendrons d'accepter ces charges sera agréable à Dieu, que nous puissions avec quelque confiance nous engager dans un tel péril. Mais nonobstant toutes ces précautions, il ne laisse pas d'y avoir toujours sujet de craindre. C'est pourquoi il faut veiller attentivement sur nous-mêmes, et demander instamment à Dieu qu'après nous avoir assistés dans notre entrée en ces charges, il nous y assiste jusqu'à la fin, pour nous empêcher de tomber dans une condamnation éternelle. Car on en voit plusieurs qui, après avoir vécu contents dans ces emplois, voudraient à la mort n'y être jamais entrés, l'assurance dans laquelle ils croyaient aupara-

vant avoir sujet d'être se changeant alors en de grandes appréhensions et de grandes craintes; tant il est vrai que nous ne connaissons jamais si bien la vérité des choses temporelles que lorsque nous nous en éloignons par la mort, pour nous approcher du juste jugement de Dieu qui, étant la source adorable de la vérité, en juge selon la vérité.

DU LANGAGE DE LA CHAIR.

CHAPITRE V.

Qu'il faut fuir les plaisirs de la chair. Combien il est dangereux de l'écouter. Et ce que l'on doit faire pour la vaincre.

La chair ne nous parle que de plaisirs, ne nous entretient que de choses agréables, et pour s'insinuer dans notre esprit, prend quelquefois pour prétexte que les divertissements qu'elle nous propose sont nécessaires à notre santé. En quoi la guerre qu'elle nous fait est d'autant plus périlleuse, qu'il n'y a point d'armes dont il soit plus difficile de parer les coups que celles dont elle se sert pour nous combattre. Il n'en faut point de meilleure preuve que ce grand nombre d'exemples de ceux qui, après être demeurés victorieux de l'amour des richesses, du désir des honneurs et de la cruauté des tyrans, ont été vaincus par les attraits de la volupté. Il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque la chair, cette redoutable ennemie, use de tant d'artifices dans cette guerre et nous dresse tant d'embûches qu'il faut pour s'en garantir être continuellement sur ses gardes. Car qui s'imaginerait que la mort, et une mort éternelle, fût cachée sous des apparences si agréables, puisque la mort est de tous les maux le plus amer, et que rien n'est si doux que ces faux plaisirs? Ils sont comme une coupe d'or pleine d'un breuvage empoisonné dont s'enivrent ceux qui ne considèrent que cet éclat extérieur. C'est une trahison semblable à celle de Joab qui assassina Amaza en l'embrassant (II Reg., XX), et à celle de Judas qui trahit son maître en le baisant (Matth., XXVI). Car celui qui boit ce poison délicieux du péché mortel, fait mourir Jésus-Christ dans son âme, et se donne la mort à lui-même, parce que son âme ne tirait sa vie que de Jésus-Christ. Ce qui a fait dire à saint Paul : *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez* (Rom., VIII). Et ailleurs : *La veuve qui vit dans les délices est morte quoiqu'elle paraisse vivante* (I Tim., V, 6). Elle est vivante de la vie du corps et morte de la vie de l'âme.

Ainsi plus notre chair nous est proche, et plus nous avons sujet de la craindre, puisque Notre-Seigneur a dit que *l'on n'a point de plus grands ennemis que ses propres domestiques* (Matth., XI), et que notre chair n'est pas seulement notre domestique, mais une partie de nous-mêmes. C'est ce qui a donné sujet à saint Augustin de se plaindre des combats continuels qu'il avait à soutenir contre sa chair, et de la difficulté qu'il trouvait à en remporter la victoire. On ne saurait employer des armes trop fortes contre une si puissante ennemie. Car la chasteté est un don de Dieu si précieux, qu'il ne l'accorde qu'à ceux qui s'efforcent de le mériter par des exercices pénibles, d'instantes prières et de saints travaux. Ce linceul si blanc et si pur dans lequel Jésus-Christ fut enseveli en est une figure, puisqu'il n'y fut mis qu'après avoir souffert de si grands tourments, et qu'ainsi celui qui désire d'obtenir de Dieu ce riche trésor de la chasteté, pour se rendre digne de recevoir Jésus-Christ dans son âme comme dans un second cercueil, ne doit rien trouver de difficile pour acquérir cette pureté sans prix.

Encore qu'il n'y ait personne qui ne doive se défier de soi-même et être toujours sur ses gardes dans ce qui flatte les inclinations de la

chair, néanmoins comme dans les autres sujets, on donne des pénitences proportionnées aux péchés que l'on a commis, il faut que ceux à qui cette malheureuse chair fait une plus forte guerre, fassent de plus grands efforts pour s'en défendre. Ainsi ils la doivent traiter plus rudement que ne font les autres, en retranchant de leur manger et de leur sommeil, en couchant plus durement, et en se servant même du cilice et d'autres moyens propres pour ce sujet, parce que, comme dit saint Jérôme, *le jeûne est un excellent remède contre les révoltes de la chair*. Et saint Hilarion disait à la sienne : *Je te dompterai de telle sorte que tu penses plutôt à me demander à manger qu'à te révolter*. Et le même saint Jérôme, écrivant à la sainte vierge Eustochie, lui conseilla de renoncer dans son manger à la délicatesse avec laquelle elle avait été élevée, pour embrasser l'abstinence et le travail des mains comme un excellent moyen de conserver la chasteté. A quoi il ajoute en un autre endroit : *Que si elle s'en trouvait incommodée en sa santé, il valait mieux que son estomac s'affaiblît que non pas son âme, qu'elle commandât à son corps que de lui obéir, et que ses jambes tremblassent plutôt que sa chasteté fût chancelante*. Il est vrai qu'il lui recommande en un autre lieu de ne jeûner pas avec excès, de peur d'affaiblir son estomac, et qu'il reprend quelques autres personnes de s'être mises en hasard par de trop grandes abstinences et de trop grandes veilles de ne pouvoir plus jeûner; ce qui montre que l'on ne saurait en cela faire une règle générale pour toutes sortes de personnes, puisque ce qui sert aux uns nuit aux autres. Sur quoi ce que l'on peut dire est que lorsque l'on se trouve pressé d'une tentation si violente, que l'on se voit dans le péril de perdre la chasteté, il vaud mieux, pour se garantir d'un si grand malheur, hasarder la vie du corps que celle de l'âme. Mais quand la tentation n'est que médiocre, et qu'ainsi le péril n'étant pas si grand, il n'est pas besoin d'en venir à une telle extrémité pour la vaincre; il faut consulter un sage directeur touchant la manière dont on se doit conduire, et implorer avec lui dans l'oraison l'assistance de Notre-Seigneur, afin qu'il leur donne la lumière qui leur est nécessaire.

Que si saint Paul, encore qu'il fût un vase d'élection, n'osait se fier à lui-même, mais disait qu'il châtiât sa chair et la réduisait en servitude de peur qu'après avoir prêché aux autres il fût lui-même réprouvé (I Cor., IX, 27); comment nous qui sommes si faibles, oserons-nous nous persuader de demeurer chastes sans châtier notre corps, puisque nous sommes si éloignés d'avoir autant de vertu que ce grand saint, et avons incomparablement plus que lui sujet de craindre?

Il n'est pas moins difficile de conserver la chasteté dans les délices, que l'humilité dans les honneurs et la tempérance dans la bonne chère. Ainsi vouloir demeurer chaste et vivre en même temps dans l'intempérance, l'oisiveté et les divertissements, c'est, au lieu d'éteindre le feu, l'allumer encore davantage, et le prophète Ezéchiel attribue l'embrasement de ces villes abominables à ce qu'il ne leur manquait rien de tout ce qui pouvait flatter leurs sens, et augmenter ainsi le feu de leurs impudiques désirs (Ezech., XVI). Qui osera après cela passer sa vie dans l'aise et les divertissements, ni même ne les pas appréhender, puisque, s'ils ont porté les hommes à des crimes si détestables, il leur sera facile de leur en faire commettre de moindres? Il ne suffit donc pas à celui qui aime la chasteté d'être fort sobre, il faut aussi qu'il mortifie sa chair, parce que s'il se contentait de l'un des deux, il n'aurait ni l'un ni l'autre, Dieu les ayant tellement joints qu'on ne doit jamais les séparer, et qu'on ne pourrait le faire, quand on le voudrait.

CHAPITRE VI.

De deux causes de tentations sensuelles : et par quels moyens nous pouvons les surmonter lorsqu'elles viennent du démon.

Il importe de savoir que le conseil de maltraiter sa chair, que je viens de proposer, est principalement utile lorsque c'est la chair qui cause la tentation, comme il arrive aux jeunes gens, à ceux qui ont une santé vigoureuse et à ceux qui vivent dans les délices, parce que la chair étant la cause de la maladie, c'est sur elle qu'il faut appliquer les remèdes. Mais quelquefois cette tentation vient du démon, et il est facile de le connaître parce qu'il nous tourmente davantage alors par des pensées et des images déshonnêtes qu'il représente à notre esprit, que par des sentiments d'impureté qu'il excite dans notre chair, ou que si elle en est touchée, ce n'est pas par elle qu'ils commencent, puisqu'il arrive quelquefois que lorsqu'elle est très-froide et comme morte, ces pensées d'impureté sont très-fortes et très-vives, ainsi que l'exemple de saint Jérôme le fait voir.

C'en est encore une autre preuve, que ce que ces tentations nous arrivent lorsque nous y pensons le moins ; qu'il y en a moins d'occasion, et qu'elles nous fâchent ; comme aussi ce qu'elles se présentent à nous, dans notre oraison, dans l'Eglise et durant la messe, qui sont des temps et des lieux pour lesquels les plus méchants mêmes sont contraints d'avoir du respect, outre que ces mauvaises pensées sont quelquefois si horribles, que l'on ne pourrait jamais par soi-même se les imaginer. On connaît aussi, par la manière dont elles arrivent et par ce que l'on entend intérieurement, qu'elles ne procèdent pas de nous, mais d'un autre.

Ces circonstances et autres semblables nous obligent de croire fermement que ce sont des mouvements que le démon excite dans notre chair et qui ne viennent pas d'elle. Cette tentation est plus fâcheuse que la première, parce qu'elle procède d'un ennemi irréconciliable, infatigable, et qui, soit que nous veillions ou que nous dormions, ne cesse jamais de nous persécuter.

Le remède à ce mal est d'entreprendre quelque travail utile et louable, qui nous occupe de telle sorte, que ces fâcheuses images s'effacent de notre esprit. Saint Jérôme dit que ce fut ce qui le fit résoudre d'apprendre la langue hébraïque, comme il le fit avec grand fruit, parce qu'il faut, dit-il, que le démon vous trouve toujours occupés, et que c'est pour ce sujet qu'il approuve la vie des religieux, et la conseille. Ce saint donne ensuite ces instructions : *Exécutez en chaque jour ce qui vous sera commandé. Assujettissez-vous à ceux mêmes à qui votre inclination ne vous porte pas de l'être. Soyez accablé de lassitude et de sommeil, quand vous allez vous coucher. Levez-vous lorsque vous avez encore envie de dormir. Dites un psaume, servez vos frères, et lavez les pieds des hôtes. Si l'on vous injurie, ne répondez point. Respectez votre abbé comme votre Seigneur, et aimez-le comme votre père. Croyez que l'on ne vous commande rien qui ne soit raisonnable. Ne portez point jugement de vos supérieurs, puisque vous n'avez à leur égard que l'obéissance pour partage, selon ce que Moïse disait au peuple de Dieu : Israël, écoutez mes paroles, et demeurez dans le silence. En agissant de la sorte, vous n'aurez rien qui ne soit de penser à autre chose, et passant d'une occupation à une autre, vous n'appliquerez votre esprit qu'à ce que vous serez obligé de faire.*

Conformément à ces avis de saint Jérôme, on exerçait alors les novices, dans les monastères, plutôt à des exercices pénibles qu'à la solitude et à de longues prières, à cause du préjudice qu'il y a sujet

de craindre que n'apportent les sentiments de la chair et les passions que l'on ne prend pas assez de soin de mortifier.

Cette conduite reçoit néanmoins des exceptions, parce que les diverses dispositions des personnes et les dons particuliers de Dieu font que l'on peut avec raison engager les jeunes à de longues prières, et les diminuer aux anciens. Mais lorsque j'ai dit qu'il ne faut pas occuper ces novices à de longues prières, cela se doit entendre des prières où ils emploieraient presque tout leur temps; car ce serait un fort grand mal de ne s'occuper pas par intervalles à l'oraison, puisqu'outre les autres avantages que l'on en peut recevoir, on en tire la force et la disposition nécessaires pour se bien acquitter de ses emplois; au lieu qu'autrement on tombe dans le dégoût, à cause que le travail n'est point adouci par les consolations que donne la dévotion.

Cet avis est fort nécessaire à ceux qui commencent d'entrer dans la piété, parce que ce sont ceux-là principalement que le démon tente par ces fâcheuses imaginations dans le temps de leur prière, afin de les porter à la quitter par l'ennui qu'elles leur donnent; car quelques peines que nous causent ces tentations, nos prières lui en font souffrir encore davantage, et le mettent en fureur, lorsqu'elles sont ferventes. C'est pourquoi il n'y a point de moyens qu'il n'emploie pour tâcher à nous en divertir, ou au moins à les rendre si languissantes, qu'elles soient sans vigueur et sans force. Mais c'est ce qui nous oblige à redoubler nos efforts avec encore plus de courage, puisque cette manière dont il nous persécute est une preuve de l'avantage que nous en tirons.

Que si, lorsque nous faisons l'oraison mentale, ces tentations étaient si violentes, que nous eussions sujet d'appréhender qu'elles nous missent en péril, il faut alors avoir recours à l'oraison vocale, frapper notre poitrine, mater notre chair, étendre nos bras en croix, élever nos yeux et nos mains vers le ciel, pour prier Notre-Seigneur de nous secourir, et enfin tâcher de bien employer tout le temps que nous avons destiné à l'oraison, ou, si nous ne le pouvons, rechercher l'entretien de quelque personne de piété, dont l'exemple nous encourage. Mais il ne le faut faire qu'à l'extrémité, de peur de tomber dans la faiblesse, de ne combattre qu'en fuyant, et de quitter ainsi le champ de bataille à notre ennemi; car Dieu est tout-puissant et si bon, qu'enfin, lorsqu'il en sera temps, il lui défendra d'interrompre nos secrets entretiens avec son adorable majesté.

CHAPITRE VII.

De l'admirable paix que Dieu donne à ceux qui combattent généreusement contre les tentations de la chair. Et que pour les surmonter, il faut fuir la conversation des femmes.

Ces combats, qui se passent dans la guerre que le démon fait à la chasteté, arrivent d'ordinaire lorsque Dieu veut éprouver si ceux qui font profession d'être à lui l'aiment véritablement et cette vertu. Mais, après les avoir trouvés fidèles, il use de son pouvoir absolu, pour défendre à cet ange de ténèbres de les inquiéter davantage dans leurs saints entretiens avec lui; et les peines que ces tentations leur ont données se changent alors en consolations par le mérite qu'elles leur ont fait acquérir, en y résistant avec courage.

Il importe extrêmement, pour conserver la chasteté, d'éviter la conversation familière des femmes, quoique vertueuses et nos parentes, parce que les chutes honteuses et surprenantes, qui sont arrivées en tous les temps, nous obligent d'être dans une défiance continuelle de nous-mêmes, pour éviter la présomption qui, bien que nous soyons si faibles, nous ferait croire de ne courir point de fortune dans un

péril où tant de personnes si sages et même si saintes ont fait naufrage ; car qui pourra s'assurer sur la proximité, en voyant l'horrible crime commis par Amnon, en la personne de sa propre sœur, par cette brutale passion (II Reg. , XIII) ? Qui osera se confier en sa vertu, en voyant David, ce prince qui était selon le cœur de Dieu, être tombé dans deux si grands crimes, pour avoir regardé une femme ? Et qui ne tremblera pas, en considérant que Salomon, si saint en sa jeunesse et le plus sage de tous les rois, tomba, dans sa vieillesse, d'une manière si déplorable, qu'il n'eut point de honte de sacrifier à des idoles pour plaire à des femmes dont l'amour lui fit oublier les obligations infinies qu'il avait à Dieu ?

Que personne donc ne s'y trompe et ne s'appuie sur sa résolution de demeurer chaste, quelque forte qu'elle lui paraisse être, puisque saint Jérôme a dit très-véritablement : *Quand l'âme serait plus dure que du fer, cette folle passion serait capable de l'amollir.* Et saint Augustin ne voulait pas demeurer avec sa sœur, parce, disait-il, que les femmes qui conversaient avec sa sœur n'étaient pas ses sœurs. Imitons cet exemple, et soyons continuellement sur nos gardes, comme tous les saints ont fait, si nous voulons éviter de nous perdre. Veillez attentivement sur vous-même, fidèle épouse de Jésus-Christ, pour entendre et pour accomplir ce que dit saint Bernard, que *les véritables vierges craignent toujours dans les choses mêmes où il ne paraît point y avoir sujet de craindre, et celles qui y manquent connaissent bientôt, par des chutes déplorables, combien leur fausse confiance de n'avoir rien à appréhender les a misérablement trompées ; car encore que la pénitence leur fasse obtenir le pardon de leurs péchés, elles ne recouvreront pas la couronne que la perte de leur virginité leur a fait perdre. C'est une chose honteuse, dit saint Jérôme, qu'une personne qui avait sujet d'en espérer une, se trouve réduite à demander pardon de l'avoir perdue. Et où en serait une fille qui, pouvant épouser un roi, se trouverait contrainte, au jour destiné pour la célébration de son mariage, à lui demander pardon de s'être rendue indigne d'un si grand honneur, en ne s'étant pas conservée chaste ? Les remèdes de la pénitence, dit ce même saint, sont de malheureux remèdes, puisqu'il n'y a point de plus grand malheur que de commettre un péché mortel, qui oblige d'avoir recours au remède de la pénitence.* Travaillez donc de tout votre pouvoir, âme chrétienne, à accomplir si fidèlement ce que vous avez promis à ce divin Sauveur qui vous a choisie pour son épouse, que vous ne connaissiez pas par expérience la vérité de cette parole de l'Écriture : *Voyez combien c'est une chose douloureuse d'avoir abandonné le Seigneur, votre Dieu, au lieu de continuer à vivre toujours dans sa crainte (Jerem. , II) ;* mais qu'au contraire, vous jouissiez du bonheur que doivent attendre de chastes épouses, et receviez la glorieuse couronne qui leur est préparée dans le ciel.

 CHAPITRE VIII.

Moyens dont le démon se sert pour tromper les personnes spirituelles par ces tentations de la chair. Et comment il faut s'en défendre.

Je dois vous avertir, ma chère fille, que les chutes des personnes vertueuses ne leur sont pas sensibles dans le commencement, et qu'elles en sont d'autant plus à appréhender. Il leur semble d'abord qu'elles tirent du profit de leurs conversations ; que ces communications leur servent à s'avancer dans la piété, et cette vaine confiance les fait s'y engager de plus en plus, sans rien craindre. Ainsi ces conversations deviennent plus fréquentes : l'affection s'échauffe et se fortifie de telle sorte, qu'ils ne peuvent vivre sans se voir et se parler pour se la té-

moigner ; leurs entretiens ne sont plus si spirituels qu'au commencement, et ils sentent peu à peu que ces communications, qui auparavant leur paraissaient utiles, sont bien changées, parce que leur esprit n'est plus occupé que du désir de s'entretenir, de se faire des présents, de s'écrire et de se donner d'autres marques de tendresse, si différentes de celles que saint Jérôme dit se rencontrer dans le saint amour. Et enfin cet enchaînement de tant de dangereuses suites se termine à leur faire connaître que ces conversations qu'ils considéraient comme pleines de piété, et qui ne leur donnaient pas la moindre appéhension, étaient des pièges du démon, qui les assurait pour les y faire tomber. Ainsi ils apprennent par leurs chutes que l'homme et la femme sont comme du feu et de l'étoupe, que le démon travaille, par ses artifices, à faire qu'ils s'approchent, afin de les faire brûler d'un feu qui les précipite dans l'enfer.

Fuyez donc, servante de Jésus-Christ, la familiarité des hommes. Continuez, durant toute votre vie, à ne donner du pouvoir sur votre esprit qu'à votre confesseur ; ne soyez jamais seule avec aucun autre homme que lui, et cela seulement durant la confession, dans laquelle même vous ne lui direz qu'en peu de mots ce que vous serez obligée de lui faire savoir, sans entrer plus avant en discours, de peur d'avoir à rendre compte à votre souverain juge de ce que vous lui auriez dit de plus, ou de ce que vous auriez été cause qu'il vous aurait dit de superflu. Vous devez d'autant plutôt en user de la sorte, que la confession doit tendre à vous délivrer de vos péchés, et non pas à en commettre de nouveaux, et augmenter ainsi la maladie par ce qui en doit être le remède.

Une épouse de Jésus-Christ, et particulièrement si elle est encore jeune, ne saurait trop prendre garde à bien choisir un confesseur. Il faut que sa vie et ses mœurs soient irréprochables, et qu'il soit en bonne réputation et assez âgé. Par ce moyen, votre conscience sera en repos devant Dieu, et votre réputation sans tache devant les hommes, qui sont deux choses nécessaires pour répondre à la pureté d'un état aussi parfait que doit être celui d'une vierge.

Lorsque vous aurez trouvé un confesseur tel que je viens de le dire, rendez-en grâces à Notre-Seigneur ; obéissez-lui ; aimez-le, et considérez-le comme un présent que vous avez reçu de sa main. Mais, parce qu'encore que cette affection que vous lui porterez soit louable à cause qu'elle est spirituelle, elle pourrait être excessive ; prenez bien garde qu'elle ne le soit, puisqu'elle pourrait vous mettre en péril, étant facile qu'un amour spirituel passe en un amour charnel ; et si vous ne marchiez pas en cela avec une grande retenue, vous ne trouveriez pas votre cœur moins occupé de cette sorte d'affection que les femmes mariées le sont de celle qu'elles ont pour leur mari et pour leurs enfants. Or, vous voyez que ce serait agir contre la fidélité que vous devez à ce grand Roi que vous avez pris pour votre Epoux, puis, comme dit saint Augustin, qu'il doit occuper dans votre cœur toute la place qu'y tiendrait un mari si vous en aviez un. Gardez-vous donc bien de mettre en cette place votre père spirituel. Contentez-vous qu'il en soit tout proche, puisqu'il n'est pas l'époux, mais seulement l'ami de l'époux. Ne pensez en lui que pour pratiquer les saintes instructions qu'il vous donnera, et considérez-le seulement comme vous étant donné de Dieu pour vous aider à vous unir parfaitement à votre céleste Epoux, sans qu'il se mette entre vous et lui. Préparez-vous à souffrir patiemment d'être privée de son assistance, si c'est la volonté de Dieu, en qui seul vous devez mettre votre espérance et votre appui. C'est ainsi que nous voyons que saint Jérôme et sainte Paule vivaient ensemble. Plusieurs choses sont permises sans péril à ceux dont la vie

est sainte et fort avancée en âge, qui ne le sont pas aux personnes à qui l'une de ces conditions manque, et c'est la conduite que vous devez tenir avec votre père spirituel, si Dieu vous fait la grâce d'en trouver un qui soit tel que je vous l'ai représenté; mais si vous n'êtes pas si heureuse, il vaudra beaucoup mieux que vous ne vous confessiez et ne communiez que deux ou trois fois l'année, et que vous vous entreteniez avec Dieu et avec de bons livres dans votre cellule, que non pas de vous confesser souvent et donner sujet de faire parler de vous, parce que, selon la pensée de saint Augustin, *la bonne réputation étant nécessaire à tous pour pouvoir servir le prochain, à combien plus forte raison l'est-elle à une vierge qui fait profession de piété, et dont saint Ambroise dit qu'elle ne saurait prendre trop de soin?*

Ainsi, il vous importe tellement que votre confesseur ait toutes les qualités que j'ai dites, qu'il ne lui en pourrait manquer aucune sans que cela fit tort à votre réputation, parce qu'elle y serait comme une tache d'autant plus remarquable, que l'étoffe sur laquelle elle aurait été faite, serait plus riche et plus précieuse. C'est pourquoi, afin d'ôter tout prétexte à celles qui prennent si peu de soin de conserver leur réputation, qu'elles se contentent de dire qu'elles ne pensent point en mal, et que leur conscience ne leur reproche rien, Dieu a voulu que la très-sainte Vierge fût mariée, et Jésus-Christ a mieux aimé passer pour fils de Joseph, quoiqu'il ne le fût point, que pour le fils d'une vierge dont on aurait pu parler désavantageusement, si elle n'eût point été mariée. Ainsi, celles qui ne se soucient pas de donner sujet de scandale, ne doivent pas alléguer pour excuse cette très-sainte Vierge et d'autres saintes femmes qui ont pris un si grand soin d'accorder la pureté intérieure avec l'extérieure, par le bon exemple qu'elles ont donné dans toute la conduite de leur vie.

Mais quand ces trop longues conversations ne produiraient pas les mauvais effets que j'ai dit, il ne faudrait pas laisser de les éviter à cause des vaines pensées auxquelles elles donnent lieu, et qui ôtent à l'esprit la liberté de s'élever à Dieu avec la pureté qu'il demande, pour venir dans le fond de notre cœur; car, il veut y être seul, sans que rien le partage avec lui, et cela ne peut être, lorsque le souvenir des créatures y trouve place, parce qu'ainsi, il ne saurait être considéré comme une demeure digne de ce céleste Epoux, et ne se peut dire être parfaitement pur et chaste, lorsque le souvenir d'un homme mortel s'y conserve encore.

Tout ce que je vous dis se doit entendre lorsque la familiarité est excessive, ou qu'elle cause du scandale; car, si cela n'est pas, il n'y a point de sujet de s'épouvanter si vous vous trouvez obligée de traiter avec des hommes, puisqu'il en naîtrait souvent une autre tentation, et qu'il faut agir avec une sainte et prudente simplicité.

CHAPITRE IX.

Que l'un des plus puissants moyens pour surmonter les tentations de la chair est la prière dévote et fervente, parce qu'en élevant l'âme à Dieu elle la détache et la dégoûte des choses du monde.

J'ai fait voir combien l'oraison, quoique brève, nous rend forts pour combattre les tentations de la chair. Mais si cette oraison est longue, fervente et accompagnée de cette céleste douceur dont Dieu favorise quelques âmes, elle ne combat pas seulement ce vice brutal, mais le terrasse entièrement; car, l'âme lutte alors avec Dieu par de bonnes pensées et de dévotes affections qui sont comme ses bras, d'une manière si avantageuse pour elle, qu'elle contraint Dieu, comme fit Jacob, de la bénir et de la combler de ses grâces, avec des consolations.

tions ineffables. Elle se trouve en même temps blessée comme le fut ce patriarche, dans ce muscle d'une de ses cuisses, qui est l'appétit sensuel, lequel en demeure boiteux (*Gen.*, XXXII); au lieu que le muscle de l'autre cuisse, qui est la figure de l'affection spirituelle, conserve toute sa force, parce que, de même que le goût de la chair fait perdre celui de l'esprit, le goût de l'esprit fait perdre celui de la chair.

La douceur que Dieu répand alors dans l'âme est quelquefois si grande, que le corps ne la pouvant souffrir il demeure aussi faible et aussi languissant que s'il sortait d'une grande maladie. Et d'autres fois il arrive, au contraire, que l'âme en est tellement fortifiée, que cette force qu'elle reçoit se répand aussi sur le corps et lui fait sentir dès ce monde, quelque chose du bonheur dont il jouira dans le ciel, lorsque après la résurrection, il sera rendu participant de la félicité inconcevable dont Dieu comble ses élus.

Souverain arbitre de l'univers, combien sont donc inexcusables ceux qui vous abandonnent et vous offensent pour chercher leur satisfaction dans les créatures, puisque tous les contentements qu'elles peuvent donner étant joints ensemble ne sauraient passer que pour une véritable amertume en comparaison de la moindre des douceurs dont vous êtes l'éternelle source! Car le contentement qu'une chose donne est comme le fruit qu'elle produit, et tel est l'arbre, tel est le fruit. Ainsi, il n'y a pas sujet de s'étonner que la satisfaction que l'on reçoit des créatures passe vite, soit très-imparfaite et mêlée de beaucoup de douleurs, parce qu'elles ont tous ces défauts. Mais comment, Seigneur, le contentement que l'on trouve en vous pourrait-il en avoir quelqu'un, puisque vous êtes infiniment bon, d'un être très-incorruptible, très-immuable, la beauté même, et si parfaitement accompli que rien ne vous manque? Il faudrait savoir quel vous êtes pour pouvoir comprendre quelle est l'étendue du bonheur dont vous pouvez nous faire jouir. Mais parce que votre être est élevé au-dessus de tout ce que nous saurions comprendre, nous sommes incapables de connaître ces délices éternelles que vous réservez pour ceux qui vous craignent et qui, par l'amour qu'ils vous portent, ont renoncé de tout leur cœur à l'affection des créatures. Comme vous êtes, Seigneur, un bien inconcevable, le bonheur dont vous jouissez est inconcevable comme vous, et quand tous les anges et les bienheureux seraient beaucoup plus capables qu'ils ne le sont de participer à votre bonheur et seraient enivrés du plaisir qu'ils en recevraient, il en resterait incomparablement davantage qu'ils ne pourraient en posséder; car il faut être tout-puissant et infini comme vous êtes, pour pouvoir jouir pleinement de votre bonheur; mais parce que vous n'êtes pas moins sage que puissant et infini, et que notre création étant un ouvrage de vos mains, vous connaissez que nos inclinations sont si portées à chercher du repos et du plaisir, que nous ne pouvons demeurer longtemps sans en recevoir, soit justes ou blâmables; vous nous conviez à jouir des saintes délices que nous trouvons dans l'observation de vos commandements, afin de nous dégoûter des faux plaisirs que nous cherchions dans les créatures. C'est ce qui vous a fait dire: *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai* (*Matth.*, XI, 28), et déclarer par un de vos prophètes: *Que tous ceux qui sont pressés de la soif, n'ont qu'à venir se désaltérer dans ces eaux vives qui coulent de la source de votre bonté* (*Isa.*, LV). Vous avez aussi dit: Que vos mains sont prêtes à répandre sur nous des faveurs qui dureront à jamais; et ailleurs: Que vous permettrez à ceux à qui vous donnerez place dans votre royaume, de boire autant qu'ils voudront de ce fleuve de délices qu'il arrose. Il arrive même quelquefois que vous leur faites dès cette vie, un peu goûter de ces faveurs en leur disant: *Man-*

gez, buvez et enivrez-vous saintement, mes biens-aimés (Cant., V) : Et vous ne faites, mon Dieu, tout cela que pour nous attirer à vous par le plaisir, à cause que vous savez que nous ne saurions nous en passer. Que personne donc ne s'excuse de ne pas vous aimer, puisque vous nous témoignez tant d'amour, de ne pas trouver du plaisir à vous aimer, puisque vous nous y en faites tant recevoir, et d'avoir besoin de chercher ailleurs des divertissements agréables, puisque, pour récompenser l'amour que l'on vous porte, vous dites à ceux qui vous aiment : *Entrez dans la joie de votre Seigneur (Matth., XXVI)*, les faites assoir à votre table, et les rendez participants de vos délices ineffables.

Que répondrez-vous à cela, hommes charnels et terrestres, qui par un aveuglement épouvantable, préférez les voluptés infâmes que les plus brutaux et les bêtes mêmes goûtent plus que vous, à la douceur de ces chastes plaisirs et de ces innocentes délices dont Dieu comble ses anges et ses saints, et dont il jouit lui-même? Vos plaisirs sont des plaisirs de bêtes; vos passions sont des passions brutales, et vous ne sauriez vous y abandonner, sans fouler aux pieds, avec mépris, par un crime horrible les ordres de Dieu.

Servante de Jésus-Christ, ayez de l'horreur de ce mépris qu'ils font de votre divin Epoux; montez sur cette sainte montagne de l'oraison où on l'adore; priez-le de vous embraser d'amour pour lui, afin qu'une céleste douceur vous donne du dégoût pour les honteux plaisirs de la chair, et que votre extrême compassion de ceux qui se perdent dans les voies égarées d'une vie toute animale, vous fasse dire avec douleur : Misérables que vous êtes, ne considérez-vous point le malheur dans lequel vous vous précipitez; que vous abandonnez un Dieu tout-puissant pour suivre les sentiments d'une chair qui n'est que corruption; qu'une telle erreur mérite un tourment éternel, et que vous ne sauriez l'éviter que par une véritable repentance?

CHAPITRE X.

De plusieurs autres moyens pour résister aux premières tentations de la chair.

Les avis que je viens de vous donner sont des moyens dont vous devez vous servir contre l'infirmité de la chair, hors le temps de la tentation. Il faut vous apprendre maintenant ce que vous devez faire lorsqu'elle commence à vous attaquer. Faites le signe de la croix sur votre front et sur votre cœur, prononcez avec grande dévotion le saint nom de Jésus-Christ pour l'appeler à votre secours, et dites : Je ne vous donne pas, mon Dieu, à si bon marché, vous êtes d'une valeur sans prix, et je vous aime incomparablement davantage que les plaisirs qui me tentent.

Que si la tentation continue, descendez par la pensée jusque dans l'enfer : considérez ce feu toujours ardent et qui brûle d'une manière si terrible les impudiques, qu'il ne leur fait pas seulement jeter des cris, mais les fait hurler et blasphémer, suivant ces paroles de l'Apocalypse : *Multipliez leurs tourments et leurs douleurs à proportion de ce qu'ils se sont élevés dans leur orgueil et plongés dans les délices (Apoc., XVIII, 7)*. Et dans l'effroi que vous aurez de voir qu'un châtiement si épouvantable, mais juste, punit par des tourments éternels des plaisirs qui n'ont duré qu'un moment, dites, comme saint Grégoire : *Le plaisir ne dure que des moments, et la peine est éternelle.*

Si ce remède ne suffit pas pour faire cesser la tentation, élevez votre esprit vers le ciel : représentez-vous le rang que la pureté de la chasteté donne aux âmes bienheureuses qui l'ont aimée dans cette sainte cité où rien de souillé ne saurait entrer, et demeurez quelque temps en cet état, jusqu'à ce que vous vous sentiez fortifiée par une assistance céleste, qui vous fasse, dès ce monde, concevoir de l'horreur pour ce

qui en donne là-haut à ces saints qui n'ont de l'amour que pour Dieu.

Il sera bon aussi que vous portiez vos pensées dans le tombeau, pour y considérer à loisir en quel état sont réduits ces corps de l'un et de l'autre sexe, qui, après avoir été, durant leur vie, traités avec tant de soin et de mollesse, ne sont maintenant qu'infection et que pourriture.

Il sera aussi très-utile de regarder des yeux de l'âme Jésus-Christ attaché à la croix, après l'avoir été à la colonne où sa chair déchirée de coups par cette cruelle flagellation, lui fit arroser la terre de son sang, et de lui dire, en jetant un profond soupir : Votre divin corps, Seigneur, tout pur et tout vierge, ayant souffert tant de douleurs, le mien, qui ne mérite que des châtimens, pourrait-il désirer des plaisirs ? Et, puisque vous payez de la sorte les péchés que les hommes commettent contre votre sainte loi, pourrais-je, mon Sauveur, en vouloir prendre qui vous ont coûté si cher ? Vous pourrez aussi vous représenter l'extrême pureté de cœur et de corps de la très-sainte Vierge pour dissiper, à la vue de sa chasteté toute céleste, ces images déshonnêtes, comme la lumière du soleil dissipe l'ombre de la nuit.

Mais le meilleur de tous les remèdes pour fermer l'entrée à ces fâcheuses tentations est un grand recueillement pour se préparer à l'oraison par les moyens que je dirai dans la suite. Car il arrive souvent qu'en voulant ouvrir la porte de notre esprit à de bonnes pensées, il y en entre de mauvaises ; au lieu que, lorsqu'on la ferme aux unes et aux autres, c'est comme fermer la porte aux ennemis et les contraindre de se retirer honteusement.

Il est aussi fort bon de demeurer à genoux, de se frapper la poitrine, et de tenir les bras étendus en croix. Mais ce qui sert plus que tout le reste est de recevoir avec la préparation nécessaire le sacré corps de Notre-Seigneur, qui a été formé par le Saint-Esprit dans une parfaite pureté. Ce remède est admirable contre tous les maux qui procèdent de ce que notre chair a été conçue en péché : et si nous comprenions bien quelle est la grâce que Jésus-Christ nous fait d'entrer dans nous, nous nous considérerions nous-mêmes comme des reliquaires précieux ; et notre respect pour lui nous donnerait de l'horreur des moindres taches dont notre chair pourrait se souiller. Car qui oserait déshonorer son corps, sachant l'honneur qu'il a reçu d'être uni au très-saint corps d'un Dieu fait homme ? Quel plus grand motif nous peut porter à vivre dans la pureté, que de voir de nos yeux, toucher de nos mains, recevoir dans notre bouche, et loger dans notre cœur ce corps très-pur de notre Sauveur ? Qui peut tant que cet honneur inconcevable qu'il nous fait, nous éloigner de tout ce qui peut lui déplaire, pour nous attacher inséparablement à lui ? Nous servirons-nous, pour l'offenser, de ce corps, où lui qui n'est pas seulement pur, mais la pureté même, a bien voulu établir sa demeure ? Après l'honneur qu'il nous a fait de manger à sa table et de le recevoir lui-même en le mangeant, le trahirons-nous, quand ce ne serait qu'une seule fois en toute notre vie ? Estimerons-nous si peu une si grande faveur que de croire la devoir recevoir sans rien faire pour la mériter et demeurer toujours dans la lâcheté et dans la mollesse ? Et enfin serons-nous assez stupides pour ne considérer pas qu'en recevant indignement ce Rédempteur de nos âmes ; au lieu de nous trouver purifiés par l'honneur de sa présence, notre impureté qui le déshonore nous plonge dans un abîme de malédiction ?

Que si tous ces remèdes ne sont pas capables de dissiper ces pensées brutales, il faut traiter notre chair comme une bête par des châtimens rigoureux, puisqu'elle ne veut pas entendre raison. Les uns se piquent, pour cela, jusqu'au sang, en se souvenant des excessives douleurs que les clous firent sentir à Notre-Seigneur ; d'autres se donnent de ru-

des disciplines en mémoire de sa flagellation ; et d'autres étendent leurs bras en croix, élèvent leurs yeux au ciel, se frappent le visage, et font d'autres choses semblables si sensibles à la chair, afin de lui apprendre à parler un autre langage. C'est ainsi que nous lisons qu'en usaient les saints des siècles passés. L'un d'eux se jeta tout nu dans un buisson plein d'épines ; et son corps tout ensanglanté fut contraint de cesser de faire la guerre à son âme. Un autre entra, durant l'hiver, dans un étang à demi-glacé, et y demeura jusqu'à ce que son corps à demi-mort eût tiré son âme hors de péril. Un autre mit sa main dans le feu, et ne craignit point de se brûler pour éteindre un plus dangereux feu dont il se sentait embrasé. Un autre, se trouvant attaché par les bras et par les jambes, se coupa la langue avec ses dents, et sortit ainsi victorieux du combat qui se passait en lui-même. Or, quoique l'on ne soit pas obligé d'imiter des actions si extraordinaires, puisqu'elles n'ont été faites que par un mouvement particulier du Saint-Esprit, elles doivent nous apprendre que, dans une guerre où il s'agit de la vie de l'âme, nous ne devons pas être si insensibles que d'attendre que nos ennemis nous frappent ; mais qu'il faut, selon le précepte de l'Écriture, *fuir le péché comme l'on fuit un serpent (Eccl., XXI)*, en se servant du remède que chacun croira lui être le plus propre, et en consultant un sage confesseur.

CHAPITRE XI.

Ce que l'on doit faire pour surmonter diverses causes qui portent à perdre la chasteté.

Il n'y a point de soin ni de peine que celui qui connaît le prix de la chasteté, et de quelle sorte Dieu la récompense, ne doive prendre pour la conserver. Comme il vous a fait connaître, ma chère fille, la valeur de cette admirable perle, et vous a fait la grâce de la choisir particulièrement entre tant d'autres vertus, et de lui promettre de la conserver, il serait inutile de vous parler de son excellence. Je me contenterai donc de vous proposer les moyens de ne la point perdre et vous perdre en même temps, en vous apprenant comment il est arrivé que d'autres soient tombés dans ce malheur. Les uns la perdent, parce qu'étant nés avec de fortes inclinations pour la volupté, ils n'ont pas le courage d'entreprendre contre eux-mêmes une guerre très-rude et continuelle. Ainsi ils se rendent à cette ennemie par une déplorable lâcheté, sans considérer qu'un chrétien est obligé de mourir ou de vaincre par l'assistance de celui pour qui il combat. Il y en a d'autres qui, encore qu'ils ne soient pas tentés, ont une bassesse d'âme qui les porte vers les choses basses, et se laissent ainsi aisément aller à une si honteuse passion, sans considérer que la seule raison naturelle oblige les personnes généreuses à la surmonter. Ce qui a fait dire, même à des païens, que des plaisirs si brutaux sont indignes d'un homme de cœur ; et l'un d'entre eux a ajouté que passer sa vie de cette sorte est une vie de bête, parce qu'au lieu de suivre la raison, on suit l'appétit sensuel. Ainsi, à en juger véritablement, on peut dire que ceux qui s'y laissent emporter n'ont que la figure d'homme et sont en effet des bêtes qui, portant le nom d'hommes, font de la honte aux hommes : et ne serait-ce pas une chose monstrueuse de voir une bête mener un homme enchaîné, où bon lui semblerait, commandant ainsi à celui à qui elle devrait obéir ? Cependant peu de personnes s'aperçoivent de ce honteux abaissement, tant parce qu'il est si ordinaire, que l'on n'y fait point d'attention, ou plutôt parce qu'il y en a peu qui aient assez de discernement pour considérer quel malheur c'est à une âme de se donner la mort à elle-même en se laissant emporter à ces misérables plaisirs de la chair, ce qui arrive principalement aux personnes jeunes, belles et dans la vigueur de l'âge.

Hélas ! combien y en a-t-il de cette sorte qui brûlent dans ce feu infernal, sans que l'on répande pour eux des larmes de compassion, et que l'on dise du fond du cœur avec un prophète : *Le feu qui a réduit en cendre les beautés du désert, me fait, Seigneur, soupirer vers vous pour implorer votre assistance (Joel, I)* ? Car s'il y avait des personnes qui pleurassent aussi amèrement la mort des âmes que cette veuve de Naïm pleurait la mort de son fils, qui doute que Jésus-Christ ne fit dans eux le même miracle qu'il fit sur le corps de cet enfant (*Luc., XVII*) ? Ceux qui, par les charges qu'ils ont dans l'Eglise, sont obligés de prier et d'intercéder pour le peuple avec un amour de mère, peuvent-ils négliger à s'acquitter de ce devoir, sans appréhender d'être enveloppés dans un même châtement avec ceux pour qui ils devraient prier, et que Dieu ne leur dise ce qu'il a dit par l'un de ses prophètes : *J'ai cherché quelqu'un parmi vous qui s'opposât à moi comme un mur en leur faveur pour n'empêcher de les détruire, sans pouvoir en trouver un seul. Ainsi rien n'a arrêté le feu de ma colère (Ezech., XXII)*.

Soyez plus charitable, ma fille, soyez plus compatissante aux maux d'autrui, et que ces plaisirs bas et charnels vous donnent toujours de plus en plus de l'horreur. Souvenez-vous de ce que dit saint Bernard : *Que le corps n'est qu'un fumier très-corrompu. Méprisez-le donc de tout votre cœur ; et, de quelque beauté qu'il éclate, de quelques ornements qu'il se pare, et de quelques délices qu'il se flatte, considérez-le comme s'il était déjà réduit en poudre dans le tombeau. Ne vous arrêtez point à regarder les visages, regardez seulement avec les yeux de l'esprit, sans distinction de sexe, les âmes enfermées dans ces corps, dont une seule, comme étant un ouvrage formé de la main de Dieu, vaut incomparablement mieux que tous les corps qui ont jamais été et seront jamais. Par ce moyen, vous vous trouverez dégagée de l'affection de ces misérables corps, et serez capable de concevoir une aussi noble et aussi grande entreprise qu'est celle de vous élever par cette pureté si agréable à Dieu, jusqu'à le posséder toujours en corps et en âme dans son royaume. Regardez-vous vous-même en cette sorte, selon ces paroles de saint Paul : *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que son esprit habite en vous (1 Cor., III, 16)* ? Et ailleurs : *Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui réside en vous et qui vous a été donné de Dieu, et que vous n'êtes plus à vous-mêmes ? Car vous avez été rachetés par un grand prix. Glorifiez donc et portez Dieu dans votre corps et dans votre esprit, puisque l'un et l'autre est à Dieu (1 Cor., VI, 19)*. Représentez-vous que lorsque vous reçûtes le saint baptême, vous devintes le temple de Dieu ; que votre âme et votre corps lui furent consacrés par sa grâce, et que le Saint-Esprit, comme en étant devenu le maître, se sert de l'un et de l'autre pour leur faire faire de bonnes œuvres : ce qui donne sujet de dire que notre corps, aussi bien que notre âme, est le temple du Saint-Esprit.*

A quelle pureté ne nous oblige point l'honneur que Dieu nous fait de vouloir bien demeurer en nous, et de nous considérer comme son temple, puisqu'il ne peut rien y avoir que de très-pur dans ce temple éternel où il habite ? Pouvez-vous considérer que vous avez été rachetée, comme vous venez de voir que saint Paul le dit, par un aussi grand prix que celui de la vie d'un Dieu fait homme, sans voir combien vous êtes obligée à lui rendre tant d'honneur et de service dans ce corps qu'il vous a donné, que vous l'engagiez à vouloir bien y établir sa demeure ? Rien n'est plus véritable et plus juste que ce que dit ce grand Apôtre : *Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra. Car le temple de Dieu est saint ; et c'est vous qui êtes ce temple (1 Cor., III, 17)*, où il doit être glorifié, et qui ne doit retentir que de ses louanges. Souvenez-vous de ce que dit saint Augustin : *Depuis*

que j'ai su que Dieu m'a racheté par un aussi grand prix qu'est celui de son sang, je n'ai jamais voulu me vendre à personne. A combien plus forte raison donc devez-vous avoir de l'horreur de vous donner et de vous vendre pour un si vil prix que celui des plaisirs de la chair ? Vous avez commencé généreusement à exécuter une aussi grande entreprise qu'est celle de conserver incorruptible une chair qui n'est par elle-même que corruption ; d'acquérir par votre vertu une pureté que les anges ont par leur nature, et de prétendre de recevoir dans le ciel une couronne qui vous rendra compagne de ces saintes vierges qui suivent partout l'Agneau en chantant un nouveau cantique. Admirez l'honneur que vous avez de porter, dès ce monde, la qualité d'Épouse de Jésus-Christ, et de pouvoir espérer qu'il vous recevra un jour dans sa sainte couche nuptiale. C'est le moyen de vous faire tant aimer l'inestimable pureté de la virginité, que vous mourrez avec joie pour la conserver, comme ont fait tant d'autres vierges, qui, plutôt que de la perdre, ont souffert si généreusement le martyre.

CHAPITRE XII.

Que Dieu pour humilier les orgueilleux permet qu'ils perdent la chasteté : et qu'ainsi pour être chaste il faut être humble.

Il y a des personnes qui perdent le précieux trésor de la chasteté par un juste jugement de Dieu qui les abandonne, comme dit saint Paul, aux désirs de leur cœur, et qui tombent ainsi dans des passions honteuses qui les tyrannissent, châtiant en quelque sorte des péchés par d'autres péchés (Rom., I, 24). Mais il ne les excite pas à les commettre, puisque étant, comme il est, le souverain bien, il n'a garde d'y donner sujet. Il cesse seulement de les assister pour les punir par ce moyen, et agit ainsi en bon et juste juge. C'est ce qui fait que nous lisons dans les Proverbes : *La femme prostituée est une fosse profonde, et l'étrangère est un puits étroit. Elle dresse des embûches sur le chemin comme un voleur, et elle tue ceux qui ne se tiennent pas sur leurs gardes* (Prov., XXIII, 27). Personne ne peut donc s'assurer de ne se rendre pas désagréable à Dieu en conservant la chasteté, s'ils l'offensent en d'autres choses, puisqu'il laisse quelquefois commettre des péchés où l'on ne voudrait pas tomber pour punition de ceux que l'on a commis volontairement. Et quoique cela soit général pour tous les péchés, puisqu'il n'y en a point qui n'offensent Dieu, et que d'ordinaire il les punit tous, *il châtie principalement*, dit saint Augustin, *un orgueil secret par une impudicité manifeste*. L'exemple de Nabuchodonosor fait voir que son orgueil lui fit perdre son royaume. Il se trouva réduit à passer de la compagnie des hommes en celle des bêtes, et parut être comme l'une d'elles, quoiqu'il ne perdit point la nature d'homme. Il demeura en cet état jusqu'à ce que Dieu, après l'avoir humilié de la sorte, lui fit connaître son péché et confesser que lui seul est grand et fait régner qui bon lui semble. Ainsi, Dieu chasse de la compagnie des justes qui sont comme des anges sur la terre, ceux qui ont l'orgueil d'attribuer leur chasteté à leurs propres forces, et les réduit à vivre comme des bêtes, sans se souvenir qu'ils l'aient aimé, sans penser qu'il y ait une vertu de chasteté, un paradis, un enfer, une raison et une pudeur qui doivent empêcher de s'abandonner au vice. Il ne leur reste plus ni jugement, ni aucune force pour résister au péché ; et ils s'y abandonnent comme des bêtes brutes, jusqu'à ce que Dieu ayant compassion de leur malheur, leur fait connaître que leur orgueil les a fait tomber, et qu'ils ne sauraient que par l'humilité se relever d'une chute si déplorable. Ils reconnaissent alors que cette vertu de la chasteté, qui les faisait régner

sur leur corps, est un don de Dieu que sa grâce accorde et que sa justice retire lorsqu'on l'offense.

Il est d'autant plus important de connaître quel mal c'est que l'orgueil, et de le beaucoup appréhender, qu'il arrive quelquefois que notre cœur en est plein sans que nous nous en apercevions. Il n'en faut point de meilleure preuve que l'exemple de saint Pierre et de tant d'autres saints, qui, parce qu'ils étaient satisfaits d'eux-mêmes, croyaient que Dieu l'était aussi d'eux. Mais comme il pénètre le fond des cœurs, en connaît tous les défauts, et y voit cet orgueil caché qui lui est si désagréable, il les en guérit par sa miséricorde jointe à sa justice, en leur montrant, par les fautes honteuses dans lesquelles il permet qu'ils tombent, qu'ils s'étaient misérablement trompés par cette présomptueuse confiance en eux-mêmes. Ainsi, quelque fâcheuses que soient ces chutes, elles sont moins à craindre que l'état où ils se trouvaient, parce que ne connaissant pas leur mal, ils n'y auraient point cherché de remède, et se seraient perdus sans ressource; au lieu que le connaissant, ils implorent avec humilité la miséricorde de Dieu, et obtiennent de sa bonté de leur pardonner. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, comme je l'ai déjà rapporté : que Dieu *châtie l'orgueil caché par une impureté visible*, parce que ce dernier péché ne pouvant être inconnu à celui qui le commet, il lui fait voir celui dont il ne s'apercevait pas.

Il faut remarquer que ces superbes ne tombent quelquefois que par la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et d'autrefois par le mépris qu'ils font de leur prochain, lorsqu'ils lui voient commettre des fautes, et particulièrement en ce qui regarde la chasteté. Mais, mon Dieu, combien est-il véritable que vous regardez ce péché de l'orgueil d'un œil de colère, et que les actions de grâces que vous rendait le pharisien vous étaient désagréables lorsqu'il vous disait : *Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes et adultères, ni même comme ce publicain* (Luc., XVIII, 11). Mais vous ne laissez pas, Seigneur, ces superbes sans châtement; vous les punissez sévèrement, vous les laissez tomber lorsqu'ils croient être debout, et vous relevez de leurs chutes ceux qui reconnaissent leurs fautes. En quoi vous pratiquez exactement ce que vous avez dit : *Ne condamnez point les autres, et vous ne serez point condamnés : Vous serez mesurés de la même mesure dont vous aurez mesuré les autres. Celui qui s'élève sera abaissé* (Luc., IV). Et vous voulez que l'on dise de votre part à ceux qui méprisent leur prochain : *Malheur à vous qui avez du mépris pour les autres, car vous serez méprisés* (Matth., XV). Hélas! combien en ai-je vu qui ont été punis selon ces divines paroles, sans avoir compris combien ce mépris du prochain est désagréable à Dieu, jusqu'à ce qu'ils soient tombés dans les mêmes péchés, et encore plus grands que ceux qu'ils avaient condamnés dans les autres! Un bon vieillard disait autrefois qu'il était tombé dans trois péchés qu'il avait condamnés en son prochain.

Que celui qui est chaste en rende donc grâces à Dieu; qu'il soit toujours dans la crainte et le tremblement, par l'appréhension de tomber, et qu'il aide son prochain à se relever de ses chutes, en compatissant à son malheur; qu'il considère qu'étant l'un et l'autre tirés d'une même masse et membres d'un même corps, la chute de l'un doit être sensible à l'autre, parce, comme dit saint Augustin, qu'il n'y a point d'homme qui ne puisse commettre le péché qu'un autre homme commet, si le Créateur de tous les hommes ne le soutient et ne l'en préserve par sa toute-puissance. Il faut profiter du mal d'autrui en s'humiliant par la vue de sa chute, et profiter du bien qu'il fait en se réjouissant de l'avantage qu'il en retire. Nous ne saurions trop prendre garde à ne pas imiter le serpent, qui convertit tout en venin, comme font ceux à qui les fautes,

des autres donnent de l'orgueil, et leurs bonnes actions de l'envie. Car Dieu ne manque pas de les punir, en les faisant tomber dans les mêmes péchés qui leur avaient fait mépriser les autres, et en ne leur accordant pas les grâces qu'ils leur avaient enviées.

CHAPITRE XIII.

Que l'on peut perdre la chasteté par deux autres causes. fort dangereuses qu'il faut tâcher d'éviter.

Entre tant de chutes qui ont fait perdre la chasteté, je ne dois pas oublier de remarquer celle de David, parce qu'elle a été si déplorable, et la personne de ce grand roi et ce grand prophète si illustre, que l'on ne saurait la considérer sans trembler et se défier de sa propre faiblesse. Saint Basile dit que la cause d'un si grand péché fut une légère complaisance qu'eut ce prince, lorsqu'après avoir considéré toutes les grâces dont Dieu le comblait, il dit en lui-même : Je n'ai point sujet de craindre du changement dans mon cœur. Mais Dieu lui fit bien éprouver le contraire. Sa chute lui fit ouvrir les yeux, pour connaître que l'on doit dans la prospérité appréhender l'adversité, et recevoir les consolations que Dieu nous envoie avec une humilité accompagnée d'une crainte salutaire, afin de ne pas tomber dans un malheur semblable à celui qui fit dire depuis à ce saint roi : *Vous avez, Seigneur, détourné votre visage de moi, et je suis tombé dans le trouble (Ps. XXIX, 9)*. L'Écriture sainte rapporte son péché à une autre cause : elle dit que, dans le temps que les rois d'Israël avaient accoutumé d'aller à la guerre contre les idolâtres, ce prince demeura en repos dans son palais, et que, se promenant dans une galerie, il aperçut cette femme qui lui fit commettre un adultère et un homicide : ce qu'il aurait évité s'il eût continué, comme auparavant, à combattre les combats du Seigneur.

Si donc, pécheur, vous vous promenez lorsque les serviteurs de Dieu sont dans la retraite ; si vous ne travaillez point lorsqu'ils s'emploient en de bonnes œuvres ; si vos yeux sont errants et vagabonds, lorsque les leurs pleurent amèrement leurs péchés et ceux des autres ; si vous dormez d'un profond sommeil lorsqu'ils se lèvent la nuit pour prier ; si, pour ne faire que ce qui vous vient dans l'esprit, vous discontinuez les saints exercices dont la chaleur fortifie l'âme dans la piété, comment, vous trouvant dans une telle négligence et sans armes, prétendez-vous pouvoir défendre votre chasteté contre tant d'ennemis si forts, si bien armés et si vigilants, qui l'attaquent sans cesse ? Ne vous y trompez pas : quelque dessein que vous ayez de demeurer chaste, si vous ne travaillez, par toutes sortes de bonnes œuvres, pour y réussir, vous ne sauriez éviter de tomber comme David, puisque vous n'êtes ni si forts, ni si saints que lui.

Enfin, pour faire encore mieux connaître d'où vient ordinairement que l'on perd ce précieux trésor de la chasteté, il faut savoir que la raison pourquoi Dieu permit que dans nos premiers parents, du péché desquels nous avons hérité, la chair s'éleva contre l'esprit, fut parce qu'ils s'étaient élevés contre leur Créateur par leur désobéissance. Il se servit, pour les punir, du même moyen dont ils s'étaient servis pour l'offenser : comme ils ne lui avaient pas obéi, quoiqu'il fût leur supérieur, la partie inférieure, qui est la chair, ne voulut plus obéir à la partie supérieure, qui est la raison. Elle secoua le joug, se révolta contre elle ; et ainsi ils furent punis d'avoir désobéi à Dieu. Gardez-vous donc bien, ma fille, de désobéir à vos supérieurs, si vous voulez éviter que la chair s'élève contre vous, comme Adad s'éleva contre le roi Salomon, et vous trouve dans une telle faiblesse, qu'elle n'ait point de peine à vous précipiter dans l'abîme du péché mortel. Si vous êtes touchée des raisons que je vous ai représentées, vous demeurerez aisés-

ment d'accord du soin que vous devez prendre de veiller sur vous-même, pour remarquer ce qui se passe dans vous ; mais, pour le connaître encore mieux, demandez à Dieu la lumière dont vous avez besoin, pour pénétrer jusque dans les replis les plus cachés de votre cœur, afin qu'il n'y ait rien qui vous mette en hasard de perdre, par un secret jugement de Dieu, cette chasteté qu'il vous importe tant de conserver par son assistance.

CHAPITRE XIV.

Que la chasteté étant un don de Dieu, nous devons la lui demander par l'intercession de ses saints, et particulièrement de sa très-sainte Mère sans avoir la présomption de l'obtenir par nous-mêmes.

Tout ce que j'ai dit et que l'on pourrait y ajouter sont les moyens dont on se sert pour conserver la chasteté. Mais comme il arrive souvent qu'encore que l'on ait tous les matériaux nécessaires pour bâtir une maison on y réussit mal, ces moyens ne suffisent pas pour obtenir un si grand bien ; et ainsi l'on voit plusieurs personnes qui, après avoir eu de très-grands désirs et fait de grands efforts pour vaincre la passion contraire à cette vertu, sont misérablement tombés dans le précipice qu'ils voulaient éviter, et ont souffert de si grands tourments dans eux-mêmes, qu'ils se sont trouvés réduits à dire avec une extrême douleur ces paroles de saint Pierre : *Nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre* (Luc, V, 5). Il semble que l'on voie accomplir en eux cette parole du Sage : *Plus j'ai cherché cette vertu, et plus elle s'est éloignée de moi* (Eccl., VII). Cela procède d'ordinaire d'une secrète confiance que ces personnes superbes ont en elles-mêmes, s'imaginant que la chasteté est le fruit de leurs travaux et non pas un don de Dieu. Ainsi ils s'en trouvent privés avec justice, faute de l'avoir demandée à celui qui pouvait seul la leur donner ; et ce leur aurait été un malheur encore plus grand de l'avoir conservée en demeurant superbes et ingrats envers Dieu, à qui ils en étaient redevables, que de l'avoir perdue et en avoir tant de regrets, que leurs larmes, leur humilité et leur pénitence aient obtenu le pardon de leur péché.

Ce n'est pas peu de savoir de quelle main nous pouvons recevoir un aussi grand présent qu'est la chasteté : car c'est déjà avoir beaucoup avancé, pour l'obtenir, que d'être assurés que nous ne pouvons rien espérer en cela de nos propres forces, mais que Dieu seul nous la peut donner. Il nous l'a appris par ces paroles de l'Évangile : *Tous ne sont pas capables de cette résolution, mais seulement ceux à qui il a été donné d'en haut* (Matth., XIX). Ainsi, encore que les moyens dont j'ai parlé soient fort utiles pour obtenir cette vertu, et qu'il faille s'en servir, ce ne doit être qu'en n'y mettant pas toute notre confiance ; mais il faut pratiquer avec grande dévotion, dans l'oraison, ce que David faisait et qu'il nous conseille de faire, lorsqu'il dit : *J'ai élevé mes yeux vers les montagnes, pour voir d'où me viendra le secours dont j'ai besoin, et il ne peut venir que du Seigneur qui a fait le ciel et la terre* (Ps. CXX).

Nous ne saurions mieux connaître ces vérités que par ce que saint Jérôme rapporte en parlant de lui-même : *Ces malheureuses tentations, dit-il, me réduisaient en tel état, que ni mes grands jeûnes, ni mes longues veilles, ni ce que je n'avais pour lit que la terre, ni ce que ma chair était comme morte, ne pouvaient m'en délivrer. Dans une telle extrémité, je me jetais, tout trempé de mes larmes, aux pieds de Jésus-Christ, et passais quelquefois tout le jour et toute la nuit à implorer par mes cris son assistance. Enfin il ne m'écoutait pas seulement ; mais il exauçait mes prières avec un tel excès de bonté, que, dans le calme et les consolations spirituelles qui succédaient à ce trouble et à de si grandes peines, il me sem-*

blait que j'étais dans le ciel avec les anges. C'est ainsi que Dieu assiste ceux qui ont recours à lui de tout leur cœur, et qui demeurent fermes dans le combat jusqu'à ce qu'il lui plaise de les secourir. Mais nous ne devons pas seulement implorer son aide : nous devons aussi employer l'intercession de ses saints, que ces montagnes dont parle David signifient, et principalement la très-pure Vierge ; car nous ne saurions trop la presser, par nos respects et par nos prières, de nous obtenir cette faveur, ni douter qu'elle ne nous écoute favorablement, puisque nulle autre n'aime tant qu'elle cette pureté que nous désirons d'obtenir. J'ai vu de grands effets des grâces que des personnes inquiétées par ces tentations de la chair ont obtenues par l'assistance de cette très-sainte Vierge, en faisant quelques prières en mémoire de la pureté avec laquelle elle a été conçue sans péché, et de ce qu'elle l'a conservée en devenant mère de Dieu. Prenez-la donc pour votre principale protectrice, afin qu'elle vous obtienne et vous conserve par son assistance cette pureté si souhaitable. Considérez que s'il se trouve des femmes qui ont tant d'amour pour la chasteté, qu'il n'y a point d'affection qu'elles ne témoignent à celles qui ont comme elles de l'horreur du péché qui lui est contraire, à combien plus forte raison devons-nous attendre toutes sortes de secours de cette reine des vierges ? Assurez-vous que, pourvu que vous ayez un ardent désir de posséder un aussi grand bien qu'est cette vertu, que vous vous confiez toujours en Jésus-Christ, et que vous ne vous lassiez point de le prier et de le servir de tout votre pouvoir, ses saints ne cesseront point d'intercéder pour vous auprès de lui, afin qu'il vous accorde ce précieux don que l'on ne peut obtenir que de lui, et dont il veut que ceux qui le reçoivent connaissent la valeur et lui en rendent les actions de grâces qui lui sont dues.

CHAPITRE XV.

Que Notre-Seigneur ne donne pas également à tous la chasteté, mais ne la donne à quelques-uns que dans le cœur ; et que les tentations de la chair sont avantageuses à ceux qui en savent bien user.

Il importe de remarquer que Dieu ne donne pas également à tous la chasteté ; mais dans des degrés différents, selon qu'il lui plaît. Ainsi, il la donne à quelques-uns seulement dans le cœur, par une résolution ferme et constante de mourir plutôt que de se laisser emporter à cette brutale passion, son ennemie ; mais cela n'empêche pas qu'il ne se passe dans leur esprit des imaginations deshonnêtes, et dans la partie sensitive des tentations fort pénibles, qui, encore que leur raison n'y consente pas, les affligent beaucoup et ne leur donnent pas peu d'exercice pour se défendre de leur importunité : à quoi l'on peut comparer Moïse et le peuple juif, lorsque, cet admirable législateur étant avec Dieu sur le haut de la montagne de Sina, ce peuple adorait des idoles au pied de cette montagne. Ceux qui se trouvent en cet état doivent extrêmement remercier Dieu de la grâce qu'il fait à leur âme, et souffrir avec patience le peu de soumission de la partie sensitive ; car, de même qu'encore qu'Eve eût mangé du fruit défendu, le péché originel ne serait point entré dans le monde si Adam n'en eût point aussi mangé et ne se fût rendu complice de sa faute, ainsi, tant que cette résolution de ne point consentir à la tentation demeure ferme, ce qui se passe dans la partie sensitive ne peut être un péché mortel, puisqu'elle ne ressemble qu'à Eve ; au lieu que cette partie supérieure de l'âme, où cette sainte résolution s'est formée, et qui tient la place d'Adam, non-seulement ne consent point à la tentation, mais en ressent du déplaisir et la rejette. Sur quoi je dois, ma fille, vous avertir de ne pas permettre que ces fâcheuses imaginations et ces pénibles émotions s'arrêtent dans votre

esprit, mais de faire tout ce que vous pourrez pour les en chasser aussitôt; car lorsque l'on sent avoir dans soi-même ce feu infernal et un tel serpent dans son sein, principalement si l'on a éprouvé quelquefois qu'ils ont eu le pouvoir de nous porter à consentir au péché et à y avoir de la complaisance, si l'on néglige dans un tel péril de faire tous ses efforts pour s'en garantir, cette négligence passe pour un péché mortel, parce que voir le péril et ne pas tâcher de l'éviter c'est l'aimer. Mais tant que l'on demeure dans une constante résolution de ne point consentir au mal, de n'y avoir point de complaisance, et au contraire d'y résister, quoiqu'on ne le fasse que faiblement, on a sujet de croire que Dieu ne permettra pas que l'on tombe dans un péché mortel dont on connaît le danger. Or, comme il est fort difficile de porter jugement sur cela, sans savoir de la personne qui souffre ces peines ce qui se passe en elle-même, elle doit en informer un confesseur fort capable et suivre le conseil qu'il lui donnera. Que si après en avoir usé de la sorte, on ne se trouve point soulagé, et que souffrir ainsi dans soi-même une guerre continuelle passe pour une peine insupportable, il faut considérer que cette peine est une punition des péchés que l'on a commis, et qu'elle doit porter à servir Dieu mieux que l'on n'a fait jusqu'alors, par le besoin qu'elle fait connaître que l'on a de lui. Car il faudrait être bien stupide pour ne pas sentir quelle est notre misère, lorsque nous nous voyons dans un si grand péril, que, pour peu que Dieu s'éloignât de nous, nous tomberions dans le gouffre du péché mortel.

Ces tentations ne cesseront point jusqu'à ce qu'ayant éprouvé notre faiblesse, nous l'avouons sincèrement, parce qu'elles sont comme les moyens dont on se sert à la question pour nous faire confesser que nous ne pouvons avoir la chasteté si Dieu même ne nous la donne. Mais si on le sert fidèlement, plus on sent de combats dans la chair, et plus on s'efforce de conserver la chasteté; et les tentations sont comme des coups de marteau qui la font entrer encore plus avant dans l'âme. Nous voyons alors les merveilles de Dieu, parce que de même que notre malice fait connaître davantage sa bonté, la faiblesse de notre chair fera voir la force de notre âme qui s'opposera toujours à elle et se confirmera d'autant plus dans l'amour de la chasteté, que la chair fera plus d'efforts pour la porter à la perdre: car c'est ainsi que Dieu se sert d'un moyen si bas et si fâcheux pour relever une chose aussi désirable et aussi précieuse qu'est cette vertu.

Souvenez-vous que comme une bonne guerre vaut mieux qu'une mauvaise paix, il nous est beaucoup plus avantageux de souffrir, pour ne pas consentir au péché et nous rendre agréables à Notre-Seigneur en implorant son assistance avec humilité, que de lui déplaire et nous rendre dignes de sa haine par un plaisir brutal qui passe si vite. Ne doutez point qu'il ne secoure ceux qui combattent pour son honneur, qu'il ne les rende enfin victorieux, et qu'il ne considère les travaux qu'ils souffrent dans cette guerre comme une espèce de martyre. Car de même que les martyrs s'exposaient à la mort pour ne pas renoncer à la foi, ce que l'on endure pour conserver la chasteté et obéir à la volonté de Dieu fait participer à leur gloire. On doit donc, dans les peines que l'on souffre pour ce sujet, se consoler en ce qu'elles sont une preuve de notre amour pour Dieu, par le refus que nous faisons à notre chair de lui accorder ce qu'elle désire.

CHAPITRE XVI.

Qu'il y en a qui sont chastes aussi bien dans leur chair que dans leur cœur sans que la sensualité se soulève en eux contre la raison.

Il y a d'autres personnes que Dieu rend chastes d'une manière si

avantageuse, que leur raison ne leur fait pas seulement concevoir de l'horreur pour ces infâmes plaisirs charnels; mais leurs sens ne leur donnent sur cela aucune peine, et ainsi ils jouissent d'une telle paix, qu'ils ne savent presque pas ce que c'est que tentation. Les uns tiennent de leur tempérament cette tranquillité; les autres la tiennent d'une grâce particulière de Dieu; et les premiers ne doivent pas se glorifier de cet avantage ni mépriser ceux qui ne l'ont pas, parce que ce n'est pas cette paix qui nous rend chastes, c'est une ferme résolution de ne point offenser Dieu. Et si celui qui, étant tenté, fait une plus forte résolution de conserver la chasteté que celui qui n'est pas tenté, il est plus chaste que lui, quoiqu'il ne soit pas en paix comme lui. Cette raison ne doit pas donner de la peine à ceux qui sont d'un si heureux tempérament, en leur faisant croire que, ne trouvant point de difficulté à être chastes, il ne leur est pas fort avantageux de l'être. Ils doivent au contraire profiter de cette bonne inclination et aimer par vertu et par désir de plaire à Dieu cette chasteté à laquelle ils se trouvent portés naturellement. Ainsi ils seront agréables à Dieu en deux manières: l'une, par le choix que la partie supérieure de leur âme fait de cette vertu; et l'autre par l'obéissance que leur bonne inclination fait que la partie sensitive rend à la raison.

Il y en a d'autres qui sont chastes, non pas par leur inclination naturelle, mais par une grâce particulière de Dieu, qui leur fait concevoir de l'horreur pour l'impureté, sans que la partie sensitive ait de la peine d'obéir à la raison, et se trouvent ainsi dans une grande paix d'esprit et de corps. Il paraît que les philosophes ont connu cet état si excellent, puisqu'ils ont dit qu'il y a des hommes si vertueux et dont l'âme était tellement épurée, qu'ils ne font pas seulement le bien sans que leurs passions les en empêchent, mais qu'ils les ont tellement vaincues et assujetties, qu'elles n'osent plus s'opposer à leur raison. Néanmoins, comme il n'y a point de véritable vertu sans la grâce de Dieu, ce discours des philosophes n'était que des paroles sans effet. Il n'y a que les vrais chrétiens à qui Dieu accorde une si grande faveur. Les hommes travailleraient en vain pour acquérir cette force; elle ne peut venir que du Dieu tout-puissant, qui est la force même, et nous la recevons de son Saint-Esprit par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Car il prend plaisir à nous l'accorder pour nous rendre semblables à lui, qui dans une chair corruptible a conservé une parfaite virginité. C'est donc le Saint-Esprit qui enrichit les âmes qu'il lui plaît de cette excellente vertu d'une parfaite chasteté, et qui fait que de même que la partie supérieure de l'âme est parfaitement soumise à Dieu, elle se trouve si étroitement unie à lui et tellement remplie de sa force et de sa lumière, que, n'ayant plus d'autre volonté que la sienne, elle peut dire avec l'Apôtre: *Celui qui demeure attaché au Seigneur est un même esprit avec lui* (I Cor., VI, 17). Ainsi, par le moyen de cette force que Dieu donne à la partie supérieure, l'inférieure se trouve dépouillée de cette brutalité et de cette fierté qui la faisait par son naturel s'élever contre elle, et elle lui obéit avec plaisir. Par ce moyen, quoique ces deux parties de l'homme soient d'une nature si différente, l'une étant spirituelle et l'autre sensuelle, cette dernière qui est la moindre s'unit de telle sorte à la plus noble, reçoit si volontiers la loi d'elle et lui devient si familière, qu'encore que par elle-même elle ne soit pas raisonnable, elle agit comme si elle l'était; et non-seulement la chair ne contrarie plus l'esprit, mais elle l'aide et le seconde comme une vertueuse femme aide et soulage son mari. Tellement qu'ainsi que l'on voit des esprits si charnels que, ne se conduisant que par l'appétit sensuel, encore qu'ils soient d'une nature spirituelle, ils se rendent misérablement esclaves de leur chair en se transformant en elle, de telle sorte qu'ils deviennent tout charnels,

parce qu'ils n'ont qu'une volonté et des pensées toutes charnelles : de même la sensualité de ces autres dont nous venons de parler s'unit de telle sorte à la raison, qu'elle paraît être plus raisonnable que ne l'est l'esprit des autres. Cela semble difficile à croire, et il ne faut pas néanmoins s'en étonner, puisque c'est un ouvrage de Dieu que Jésus-Christ, son Fils unique, opère principalement dans le temps de l'Eglise chrétienne, dont Isaïe a prophétisé en disant : *Il arrivera un temps où le loup et l'agneau, l'ours et le lion mangeront ensemble (Isa., XI) : faisant voir par ces paroles que les affections déraisonnables de la partie sensitive qui, comme des bêtes farouches, voudraient, si elles le pouvaient, dévorer l'âme, deviendraient douces et paisibles par un effet de la grâce de Jésus-Christ, et que, se dépouillant de leur naturel, elles vivraient en paix avec elle, selon ce que nous lisons dans Job : Les bêtes sauvages n'auront pour vous que de la douceur, et ceux dont l'esprit n'est pas moins dur que les pierres vivront avec vous en amitié (Job, V). On voit aussi accomplir en cela ce que dit David : C'est vous que je considérais comme mon guide et mon ami intime ; c'est vous que j'entretenais doucement de mes secrets, et qui me teniez compagnie lorsque j'allais dans la maison de Dieu (Psal. LIV, 14).* Car c'est ainsi que l'homme intérieur parle à l'homme extérieur, en le regardant comme un autre soi-même et si conforme à ses sentiments, qu'ils vont de compagnie en la maison de Dieu, dans une telle union, que cet homme intérieur ayant tant d'amour pour la chasteté, la prière, les jeûnes, les veilles et les autres saints exercices, qu'il y trouve toute sa douceur et tout son repos : l'homme extérieur s'accorde en tout cela parfaitement avec lui.

Mais ne vous imaginez pas, ma chère fille, que l'on puisse dans l'exil de cette vie jouir d'une si parfaite paix, que nous n'ayons pas quelquefois des mouvements contraires à la raison, puisqu'il n'y a eu que Jésus-Christ et sa sainte mère qui en aient été exempts. Sachez seulement que ces mouvements, dans ceux à qui Dieu a fait les grâces que je viens de dire, ne sont pas tels qu'ils leur donnent beaucoup de peine. La guerre qu'ils leur font ne saurait leur faire perdre la véritable paix, car ils les vainquent facilement. C'est comme si dans une ville quelques jeunes gens s'étant querellés et s'étant aussitôt accordés, on ne pourrait pas dire pour cela que la paix de cette ville aurait été troublée, puisque le reste des habitants n'aurait point eu de part à cette dispute.

Que si encore que ces philosophes dont j'ai parlé ignorassent quel est le pouvoir du Saint-Esprit, ils ne laissaient pas de demeurer d'accord qu'il y avait des hommes dont la partie inférieure était entièrement soumise à la raison, sera-t-il difficile à un chrétien d'en demeurer d'accord et de n'en être pas bien aise, pour la gloire de la rédemption que Jésus-Christ nous a acquise, et de son infini pouvoir à qui rien n'est difficile ? Le prophète Isaïe a dit, en parlant de ce divin Sauveur, qu'il apporterait en venant au monde une abondance de paix, laquelle il nomme un grand fleuve (Isa., LXVI). Et saint Paul ajoute que cette paix surpasse tout ce que nous en pouvons concevoir (Phil., IV). Ainsi, lorsque la chair est obéissante à l'esprit, elle n'a garde de tenir le langage qu'elle tient à ceux qui ne sont pas dans un si heureux état, et nous n'avons point sujet d'appréhender cette terrible malédiction que Dieu donna à Adam pour avoir écouté sa femme. Mais au contraire nous apprenons à notre chair à entendre le langage de l'esprit, ainsi que l'on apprend à parler à un oiseau. Et il paraît bien qu'elle l'apprend, puisqu'elle nous obéit sans résistance, et que si elle nous demande quelque chose, ce n'est pas des plaisirs, mais seulement des besoins dont on ne saurait se passer. Et nous pouvons alors l'écouter, ainsi que Dieu commanda à Abraham d'écouter la voix de Sara, sa femme, quoique sa chair fût si faible et si mortifiée par la vieillesse (Gen., XVIII). On peut donc avoir

quelque égard aux sentiments de la chair, quand elle est en cet état, mais non pas de telle sorte que l'on s'y fie entièrement. Il faut que l'esprit use en cela d'un prudent discernement, de peur que, la considérant comme morte, elle ne nous trompe : ce qui pourrait arriver d'autant plus facilement que nous ne nous en défierions pas.

DU LANGAGE DU DÉMON.

CHAPITRE XVII.

Que nous devons fermer l'oreille au langage du démon, et particulièrement lorsqu'il s'efforce de nous inspirer de l'orgueil pour nous tromper et nous perdre. Des moyens dont on doit se servir pour ne le point écouter.

Comme le démon n'a pas moins de divers langages que de diverses malices, ils sont innombrables. Et comme Jésus-Christ est la source de tous les biens répandus dans les âmes de ceux qui lui obéissent, le démon, ce père de mensonge, est comme la source de tous les péchés, qui font tomber dans une perte éternelle ceux qui se laissent aller à ses malheureuses persuasions. Ses artifices sont si grands, qu'il n'y a que l'Esprit de Dieu qui soit capable de les découvrir. J'en dirai, ma chère fille, quelque chose en peu de paroles, et remettrai le reste à ce qu'il plaira à Jésus-Christ, qui peut seul nous en instruire, de vous en faire connaître.

On donne divers noms à cet esprit malheureux, afin de faire entendre quelles sont ses différentes malices ; mais je ne parlerai que de deux, qui sont ceux de dragon et de lion. Le premier marque, comme dit saint Augustin, qu'il nous dresse des embûches comme le dragon, et le second, qu'il nous attaque quelquefois ouvertement, comme le lion. Dans les embûches qu'il nous dresse, il emploie la vanité et le mensonge, pour nous faire tomber par une chute d'autant plus grande, que nous nous élevons davantage. Il commence par nous faire concevoir une bonne opinion de nous-mêmes, et ensuite de l'orgueil ; et comme il sait par sa propre expérience que ce mal est si grand qu'il a été capable de le rendre, d'ange qu'il était, un démon, il n'y a point d'efforts qu'il ne fasse pour nous rendre participants de son crime, afin que nous le soyons de ses tourments. Il sait que l'orgueil est si désagréable à Dieu, qu'il rend inutile tout le bien que nous pourrions faire, quelque grand qu'il fût ; et il travaille avec tant d'artifice à jeter dans nos âmes la semence de ce détestable péché, que souvent il nous dit des vérités, nous donne de bons conseils et nous inspire des sentiments de dévotion, afin de nous porter insensiblement à le commettre ; car il ne se soucie pas que nous fassions quelque bien, pourvu que nous tombions dans un malheur qui en attire tant d'autres après lui. L'Écriture dit que *l'orgueil est le principe de tous les maux, et qu'il est suivi de toutes sortes de malédictions (Eccles., X)*, c'est-à-dire de péchés et de châtimens.

Nous lisons d'un solitaire, que le démon lui apparut durant un long temps sous la figure d'un ange de Dieu, lui révélait plusieurs choses, et rendait toutes les nuits sa cellule resplendissante de lumière. Mais qu'enfin ce solitaire ayant un fils, il lui persuada de le tuer pour acquérir un mérite égal à celui d'Abraham, et que lorsqu'il était sur le point d'exécuter une si damnable résolution, son fils en eut quelque soupçon et s'enfuit. Cet esprit malheureux apparut à un autre solitaire sous la figure d'un ange, lui dit plusieurs grandes vérités pour gagner créance dans son esprit ; et, après, il le trompa, en lui persuadant une grande erreur contre la foi. Nous apprenons qu'un autre, après avoir passé cinquante ans dans une très-étroite abstinence et une plus grande

solitude qu'aucun de tous ceux du désert où il était, le démon, sous la figure d'un ange, lui persuada de se jeter dans un puits très-profond, afin de connaître par expérience qu'après avoir servi Dieu si longtemps et dans de si grandes austérités, il n'avait rien à appréhender; ce qu'il exécuta; et ayant été avec grande peine retiré à demi-mort de ce puits, quoi que les saints vieillards de ce désert pussent lui représenter, pour lui faire connaître que le démon l'avait trompé, et le porter à se repentir de l'avoir cru, ils ne le purent jamais; son erreur ayant fait une si forte impression sur son esprit, qu'encore qu'il mourût trois jours après de cette chute, il demeura toujours persuadé qu'il n'avait rien fait que par une révélation d'un ange de Dieu.

On peut juger par de si terribles exemples, combien il importe, même aux plus vertueux, de vivre toujours dans la défiance d'eux-mêmes, puisque, quelque sujet que l'on ait de croire que l'on est bien avec Dieu, on n'en a point de certitude, et que l'on ne sait si l'on est digne d'amour ou de haine, ni pour le présent, ni pour le temps que l'on a encore à vivre. Mais il faut surtout se bien garder de se confier en soi-même, parce que, dit excellemment saint Augustin, *les orgueilleux méritent d'être trompés*. Que si, comme je vous ai rapporté quelques-unes des tromperies du démon dans les siècles passés, je voulais vous dire celles qu'il fait encore tous les jours, à peine un volume y pourrait suffire, et je me rendrais ennuyeux.

Il est certain, selon ce que nous en pouvons juger, que Dieu répand dans quelques âmes des grâces si particulières, qu'elles leur font non-seulement produire de bonnes œuvres extérieures, mais avoir une communication intérieure et familière avec lui, qui n'est pas presque croyable. Et l'on voit d'un autre côté que, par sa permission, le démon fait en ce temps plus d'efforts que jamais pour tromper, par de faux sentiments de piété, de faux raisonnements et de fausses lumières d'esprit, ceux qui sont superbes et amis de leur propre sens, sous prétexte de dévotion, non-seulement pour les punir de leur orgueil, mais aussi pour exercer ceux qui servent Dieu avec humilité, et les obliger à se tenir sur leurs gardes. C'est pourquoi dans un siècle tel que celui-ci, où il semble, comme dit saint Jean dans son Apocalypse, que Dieu lâche la bride au démon, les gens de bien doivent moins que jamais ajouter foi à de semblables choses, et demeurer dans une profonde humilité et une sainte appréhension, afin que Dieu ne permette pas qu'ils soient trompés. Ils doivent dans ces rencontres rendre aussitôt compte à leurs directeurs de ce qui se passe en eux, pour être instruits par eux de la manière dont ils auront à s'y conduire. David dit que *les méchants ont sur leurs lèvres un venin d'aspic* (Ps. XIII, 5). A combien plus forte raison les discours du démon sont-ils dangereux et empoisonnés, puisqu'il est plus méchant que tous les serpents ensemble? Ainsi lorsque, pour nous donner de la vanité, il exagère nos bonnes actions, humilions-nous au lieu de nous glorifier, en considérant les péchés que nous avons commis et ceux que nous commettons encore. Car ils sont en si grand nombre, que si Dieu, par son extrême miséricorde, ne venait à notre secours et ne nous arrêtait dans le chemin où nous courons avec tant d'ardeur pour nous éloigner de lui, comme il arrêta saint Paul, nos péchés s'augmenteraient de telle sorte à mesure que nous avancerions dans l'âge, que les tourments de l'enfer ne suffiraient pas pour les expier.

O abîme de miséricorde! qui a pu vous porter, Seigneur, à nous crier du haut du ciel comme à ce grand apôtre: *Pourquoi me persécutez-vous par vos actions criminelles?* Ces divines paroles seraient capables de nous guérir de notre orgueil et de nous faire trembler par la

1 douleur de vous avoir offensé, et le désir de vous plaire nous ferait dire : *Seigneur, que voulez-vous que nous fassions?* Puisque vous êtes, mon Sauveur, le souverain médecin de tous nos maux, ne nous permettez-vous pas de concevoir cette espérance en usant du remède salutaire de votre sainte parole et de vos sacrements ? Vous nous le permettez sans doute, et nous enverrez à vos ministres pour nous les dispenser, comme vous envoyâtes ce grand apôtre à votre serviteur Ananie. Nous savons, mon Dieu, que notre perte vient de nous-mêmes, et que notre salut ne peut venir que de vous. Nous confessons que c'est par une bonté infinie que vous appelez ceux qui se sont éloignés de vous ; que vous vous souvenez de ceux qui vous ont oublié ; que vous faites des faveurs à ceux qui ont mérité des châtimens ; que vous prenez pour vos enfans de misérables esclaves, et que vous ne dédaignez pas d'établir votre demeure dans des âmes souillées de mille péchés. Il est vrai, Seigneur, et nous le reconnaissons, que nous étions dans un état si déplorable, et que si nous n'y sommes plus, c'est par vous et en vous que, par un heureux changement, nous sommes ce que nous sommes, selon ces paroles de saint Paul : *Vous étiez autrefois ténèbres, et vous êtes maintenant lumière au Seigneur (Phil., V).*

Mais pour demeurer en sûreté dans cet état où il a plu à Dieu de nous mettre, il faut nous souvenir de celui où nous nous trouvions réduits par notre faute, et ne point douter que nous y retomberions si sa main toute-puissante ne nous soutenait. Que si nous considérons à combien de périls notre faiblesse nous expose, l'appréhension de tomber dans le péché nous empêcherait de nous réjouir du bonheur dont nous jouissons, et nous ferait profiter de ce sage conseil de l'Écriture : *Heureux celui qui vit toujours dans la crainte (Psal. CXI) ; Opérez votre salut avec crainte et tremblement (Phil., II) ; Que celui qui est debout prenne garde de ne pas tomber (I Cor., X).* Il faut gémir pour obtenir le pardon des péchés que l'on a commis. Et il faut aussi gémir par la crainte d'en commettre d'autres qui nous fassent avoir besoin d'un nouveau pardon. Jacob nous en donne un exemple par l'appréhension qu'il eut d'Esau à son retour de Mésopotamie, quoique Dieu lui eût commandé d'en revenir. Quand Dieu, par un si grand miracle, fit passer la mer à pied sec aux enfans d'Israël, leur joie d'avoir été délivrés d'un péril qui leur donnait sujet de croire que nuls autres ne seraient capables de les empêcher de jouir de l'heureuse terre qu'il leur avait promise, leur fit chanter des cantiques à sa louange. Mais les suites furent bien différentes des sentiments qu'ils avaient alors. Leur défiance des promesses de Dieu, leur impatience dans les travaux, leur découragement dans les périls et leurs continuel murmures, firent que, par un juste châtiment, au lieu de posséder cette heureuse terre, ils moururent tous dans le désert, à la réserve de ce très-petit nombre qui demeurèrent fidèles à Dieu. Qui sera donc celui qui, considérant les péchés qu'il a commis depuis qu'il est au monde, et ceux qu'il peut commettre durant le temps qui lui reste encore à vivre, sera si insensé que d'oser s'enfler d'orgueil, puisqu'étant si misérablement tombé, le passé le doit faire trembler pour l'avenir ?

Si nous sommes bien persuadés que tout ce que nous avons de bon vient de Dieu, ne devons-nous pas, au lieu de nous élever de ses faveurs, nous humilier encore davantage comme étant obligés à une plus grande reconnaissance, puis, comme dit saint Grégoire dans l'une de ses homélies sur l'Évangile, que *les grâces que l'on reçoit sont un fardeau dont le poids doit nous faire gémir par l'appréhension de ne le pas porter avec assez de courage et d'humilité?* Mais, parce que notre légèreté est si grande et notre orgueil si avant enraciné dans notre

cœur que nous sommes incapables par nous-mêmes de nous en délivrer, nous devons avoir recours à Dieu pour le prier instamment de ne pas permettre que nous soyons si méchants et si ingrats que de vouloir lui dérober la gloire qui lui est due d'être l'auteur de tout le bien.

Comme le jeûne est un excellent remède contre les tentations de la chair, l'oraison n'en est pas un moins salutaire contre l'orgueil. Ainsi lorsque l'on s'en sent attaqué, il faut prier Dieu avec ardeur et avec persévérance de nous ouvrir les yeux pour connaître quel il est et quels nous sommes, afin que nous lui attribuions tout le bien, et à nous tout le mal. Par ce moyen, nous fermerons l'oreille aux discours de cet esprit malheureux, qui s'étant perdu par son orgueil, s'efforce de nous en inspirer pour nous perdre, et nous écouterons la voix de Dieu qui nous dit que la créature n'a point de gloire et ne mérite aucune estime par elle-même; mais que toute sa gloire consiste dans les faveurs qu'elle reçoit de son Créateur et dans l'amour qu'il a pour elle. Comme je traiterai plus amplement ce sujet lorsque je parlerai de la connaissance de nous-mêmes, je n'en dirai pas ici davantage.

CHAPITRE XVIII.

Que le démon nous tend un piège tout contraire à la présomption, qui est le désespoir. Et de quelles armes nous devons nous servir pour le combattre.

Le démon, par un artifice tout contraire à celui qui inspire de l'orgueil, et dont nous venons de parler, nous représente tous les péchés que nous avons commis et les exagère autant qu'il peut, afin de nous étonner et nous décourager d'une telle sorte que, ne pouvant supporter une si grande peine, nous tombions dans le désespoir. Ce fut ainsi qu'il agit envers Judas. Il lui ôta la connaissance de la grandeur de son péché lorsqu'il le portait à le commettre; et après qu'il l'eut commis, il le lui fit voir aussi épouvantable par toutes ses circonstances qu'il l'était en effet, et l'empêcha en même temps de se souvenir de l'infinie miséricorde de Dieu, ce qui le fit tomber dans le désespoir, et par le désespoir dans l'enfer. Ainsi, en mettant aux uns devant les yeux leurs bonnes œuvres et leur cachant les mauvaises, il leur donne de l'orgueil; et en représentant aux autres leurs péchés et leur ôtant le souvenir de l'extrême bonté de Dieu, il les jette dans le désespoir. Mais comme le moyen de nous défendre de ce premier artifice est de nous humilier autant que cet esprit malheureux veut nous persuader de nous élever, en considérant que si nous avons les plumes d'un paon nous en avons aussi les pieds, et que le nombre de nos péchés serait encore beaucoup plus grand si Dieu ne nous avait préservés: le moyen de nous défendre de ce second artifice dont le démon se sert pour nous porter dans le désespoir, est de détourner nos yeux de la vue de nos péchés pour ne considérer que la miséricorde de Dieu et le bien que nous avons fait par son assistance, puisque lorsque nos péchés nous font la guerre pour nous porter au désespoir, il nous est permis de nous souvenir de nos bonnes œuvres, ainsi que Job et le roi Ezéchias nous en donnent l'exemple (*Job, XXIII; IV Reg., XX*). Nous ne devons pas néanmoins mettre en elles notre confiance comme si nous avions droit de nous les approprier, ce qui serait pour éviter un précipice, tomber dans un autre; mais pour nous faire espérer de la miséricorde de Dieu, puisque, s'il nous tient compte même d'un verre d'eau froide donné en son nom, il ne laissera pas sans récompense le bien que nous avons fait par l'assistance de sa grâce, et ne nous abandonnera pas dans le milieu de la carrière où il nous a fait entrer pour son service. Comme il est tout parfait, ses œuvres sont aussi toutes parfaites; et il a plus fait pour nous rendre ses amis lorsque nous étions ses ennemis, qu'il ne fera en

nous conservant son amitié (*Phil.*, I). Saint Paul nous l'apprend par ces paroles : *Si lorsque nous étions ennemis de Dieu nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils, à combien plus forte raison, étant maintenant réconciliés avec lui, serons-nous sauvés par la vie de son même Fils (Rom., V, 10) ?* Car, si la mort a eu le pouvoir de ressusciter les morts, la vie n'aurait-elle pas le pouvoir de conserver la vie aux vivants ? Si Dieu nous a aimés lorsque nous le haïssions, nous haïra-t-il lorsque nous l'aimons ? Ne craignons donc point de dire, avec ce grand apôtre : *Nous avons une ferme confiance que celui qui commence en nous le saint ouvrage de notre salut l'achèvera et le perfectionnera de plus en plus jusqu'au jour de Jésus-Christ (Phil., I, 6).* Que si le démon nous veut troubler en exagérant nos péchés, considérons que ce n'est pas lui que nous avons offensé, et que ce ne sera pas lui qui nous jugera, mais que c'est Dieu qui sera notre juge et le sien. Ainsi, au lieu de nous affliger de ce que cet esprit infernal nous accuse, consolons-nous de ce que Jésus-Christ, qui est tout ensemble notre partie et notre juge, nous pardonne et nous absout par le moyen de la pénitence et des autres sacrements de son Eglise. Disons, avec ce même apôtre : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? s'il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré à la mort pour nous, que ne nous donnera-t-il point après nous l'avoir donné ? qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu même qui les justifie (Rom., VIII, 35).*

Après tant de témoignages et d'assurances de l'extrême bonté de Dieu, nous ne saurions trop espérer qu'il achèvera son ouvrage en nous accordant les grâces qui nous manquent, comme il nous en a déjà accordé d'autres. Nos péchés ne doivent point nous effrayer, puisque le Père éternel, au lieu de nous punir comme nous l'avons mérité, en a fait porter la peine à son Fils unique, afin de nous en accorder le pardon si nous nous mettons en état de le recevoir. Puisqu'il lui a plu d'oublier nos offenses, que sert au démon de crier qu'étant juste comme il est, il doit nous punir ? Sa justice n'a-t-elle pas puni, sur la croix, tous les péchés du monde en la personne de Jésus-Christ, cet Agneau sans tache, et mis ainsi tous les coupables, par la rédemption qu'il leur a acquise, en état d'obtenir le pardon en recourant à lui par la pénitence ? Car y aurait-il de la justice de condamner un pénitent à souffrir les peines de l'enfer pour des fautes déjà expiées par le sang d'un Dieu ? je dis de les punir par les peines de l'enfer, à cause que j'entends parler d'un pénitent baptisé qui, par le moyen de la pénitence, reçoit le pardon d'avoir perdu la grâce, et qu'ainsi la peine de l'enfer, qui est éternelle, est changée en une peine temporelle, par laquelle il satisfait Dieu ou en cette vie par de bonnes œuvres, ou dans le purgatoire par des peines limitées. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce que la peine n'est pas entièrement remise au pénitent, vienne de ce que la rédemption que Jésus-Christ nous a acquise ne soit pas pleinement suffisante pour nous délivrer entièrement de peine, puisqu'elle est plus que suffisante, comme dit David (*Psal. CXXIX*) ; mais c'est que notre pénitence n'est pas aussi grande qu'elle devrait être. Car un pénitent peut avoir une aussi grande confusion et une si vive douleur de ses péchés, qu'il sort du confessional aussi pleinement absous de la coupable et de la peine que s'il venait de recevoir le saint baptême qui ôte l'une et l'autre à celui-là même qui ne le reçoit pas dans une disposition si parfaite.

Il faut donc que tout le monde sache que cette huile précieuse qui coula des plaies de Jésus-Christ, notre divin Elisée, au jour de sa passion, et qui est répandue dans ses admirables sacrements, est capable de guérir toutes nos plaies, et, après nous avoir fait vivre de la vie de la grâce, nous faire jouir de celle de la gloire. Mais comme cette bonne veuve présenta des vaisseaux à ce prophète pour recevoir l'huile qu'il

multiplia par un miracle, il faut que nous offrions à Jésus-Christ des dispositions propres à recevoir les effets de sa sacrée passion qui est, comme je l'ai dit, plus que suffisante pour effacer tous les péchés du monde.

CHAPITRE XIX.

Combien Dieu nous a fait de grâces en nous donnant Jésus-Christ son Fils unique. Et combien elles doivent nous fortifier contre le désespoir.

Ce n'est pas sans raison que Dieu se plaint par ses apôtres de l'ingratitude des hommes qui oublient l'obligation infinie dont ils lui sont redevables, au lieu de lui en rendre de continuelles actions de grâces : *Il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin qu'aucun de ceux qui croient en lui ne se perde, mais qu'ils aient tous la vie éternelle (Joan., III, 16)*. Toutes les autres grâces que Dieu nous a faites sont comprises dans celle-là, comme les moindres dans la plus grande et les effets dans leur cause; car il est certain qu'ayant bien voulu que nos péchés fussent expiés par un si grand sacrifice, il a fait tout ce qui dépendait de lui pour les pardonner; qu'en nous donnant un si puissant médiateur, il nous a donné aussi tout ce qui dépendait de ce médiateur; qu'en nous donnant son Fils et un Fils qui est Dieu comme lui, et le faisant naître dans le monde pour notre salut, il ne veut pas nous refuser ce qui nous est nécessaire pour profiter de tant de grâces; et qu'ainsi si elles nous sont inutiles, c'est de nous seuls et non pas de lui que nous avons sujet de nous plaindre. Saint Paul nous l'apprend par ces paroles : *Dieu en nous donnant son Fils nous a tout donné (Rom., VIII)*. Puis donc qu'il nous a donné tout ensemble le pardon de nos péchés, la grâce et le ciel, ne serons-nous pas bien malheureux de perdre tant de biens joints ensemble par notre négligence à en profiter, et d'être ingrats envers un tel bienfaiteur? On ne pourrait trop blâmer un homme qui se laisserait mourir de faim, de froid et de toutes sortes de misères, manque de vouloir faire deux ou trois lieues de chemin pour aller recevoir un legs qui ne serait pas seulement capable de le délivrer de ces incommodités, mais de l'enrichir et le mettre dans un plein repos.

La rédemption que Jésus-Christ nous a méritée est si abondante en grâces, qu'encore que l'obligation que nous avons à Dieu de nous pardonner nos péchés surpasse tout ce que nous saurions nous imaginer, le mérite de la passion et de la mort de Jésus-Christ est plus élevé, dit saint Augustin, au-dessus de ce dont nous étions redevables à Dieu que le ciel ne l'est au-dessus de la terre. Est-ce donc que nous croyons que les tourments et la mort dont l'homme coupable s'était rendu digne, n'aient pas été assez bien payés par les tourments, les outrages et la mort soufferts par un homme non-seulement juste, mais Dieu et homme tout ensemble? Il faut avouer que la grâce qu'il fait à des vers de terre tels que nous sommes, de nous prendre pour ses enfants, est incompréhensible; mais pour nous empêcher d'en pouvoir douter, saint Jean dit : *Le Verbe a été fait chair (Joan., I)*. Ainsi, pour n'avoir point de peine à croire que Dieu fait l'honneur aux hommes de les adopter pour ses enfants, il ne faut que considérer cette autre beaucoup plus grande merveille, que le Fils de Dieu s'est fait homme et a pris naissance d'une Vierge. N'est-ce pas aussi une autre merveille qu'un homme terrestre jouisse de Dieu dans le ciel avec une gloire ineffable en la compagnie des anges? et n'est-ce pas aussi une autre incomparablement plus grande merveille, qu'un Dieu, après avoir souffert les tourments et les opprobres de la croix, soit mort entre deux voleurs, et ne nous a pas seulement fait obtenir le pardon de nos péchés, mais une si grande

abondance de bénédictions, que, de stériles que nous étions en bonnes œuvres, elle nous en fait produire qui nous rendent dignes du ciel ? C'est ainsi que Sara, de stérile qu'elle était et si avancée en âge, devint féconde et mère d'Isaac, dont le veau gras qu'Abraham tua pour donner à manger aux anges qui lui avaient annoncé une si bonne nouvelle, représentait Jésus-Christ offert pour nous en sacrifice ; car, ce sacrifice sanglant a été si agréable à Dieu, qu'il lui a fait changer en notre faveur sa colère en douceur, et sa malédiction en bénédiction, parce qu'il en a été beaucoup plus touché qu'il ne l'est de tous les péchés du monde.

Pourquoi donc nous désespérerions-nous, puisque nous avons pour remède de nos maux un Rédempteur homme et Dieu tout ensemble dont les mérites sont infinis ? Il a, par sa mort, donné la mort à nos péchés d'une manière beaucoup plus puissante que Samson ne donna, par sa mort, la mort à ceux qui triomphaient si insolemment de lui.

Ainsi, quand on aurait été aussi méchant que le démon qui veut nous porter au désespoir, on doit se confier en Jésus-Christ, cet Agneau qui ôte les péchés du monde, et dont il a été prophétisé qu'il abîmerait tous nos péchés dans le fond de la mer ; qu'il serait consacré par le saint des saints, et qu'il régnerait avec une éternelle justice. Car si nos péchés sont ainsi abîmés, étouffés et effacés, quel sujet avons-nous de craindre les démons, puisque étant vaincus ils n'ont plus de force et ne peuvent plus, par leurs artifices, nous jeter dans le désespoir ?

CHAPITRE XX.

Des moyens dont le démon se sert pour nous empêcher de profiter des avis précédents. Et qu'au lieu de nous étonner nous devons redoubler notre courage en considérant la miséricorde infinie de Dieu.

Mais il me semble que j'entends ceux qui sont lâches et faibles répondre à ce que je viens de dire qu'ils ont sujet de craindre, et peut-être de croire que le sang répandu par Jésus-Christ ne leur ayant point été appliqué, il ne leur sert de rien pour le salut, puisqu'encore qu'il soit mort pour tous les hommes, il y en a plusieurs de damnés, non par le défaut du mérite de ce sang, mais parce qu'ils ne sont pas assez bien préparés pour en profiter, et que c'est ce qui cause leur désespoir. Je réponds qu'encore que ce qu'ils disent soit vrai, ils ne laissent pas d'avoir tort, et saint Bernard le fait voir par ces paroles : *Pour faire que notre conscience nous rende un témoignage qui nous donne la joie de pouvoir bien espérer de notre salut, il ne suffit pas de croire en général que la mort de Jésus-Christ a mérité le pardon de nos péchés : mais il faut se confier en Dieu et avoir des conjectures qu'il nous appliquera ce pardon en particulier s'il nous trouve dans les bonnes dispositions que l'Eglise demande, puisque ceux qui ne sont que dans ce premier état peuvent se porter au désespoir ; mais ceux qui sont dans le second n'ont garde de tomber dans ce malheur, n'étant pas possible d'espérer et de désespérer en même temps.*

Nous devons considérer que notre Père céleste nous ayant, par un excès de sa bonté et de son amour, donné son Fils, et ce divin Agneau étant mort pour nous nourrir de sa propre chair et nous conserver ainsi la vie, nous devons agir avec courage et une ferme confiance en Dieu d'avoir part à la rédemption que ce divin Sauveur nous a méritée.

Puisque pour obtenir le pardon de nos péchés, il n'est pas besoin que Jésus-Christ souffre de nouveau tant de tourments et meure une seconde fois, quelle apparence y aurait-il qu'après nous avoir conviés à ce céleste banquet qui lui a coûté la vie pour nous nourrir de lui-

même en recevant son propre corps, il voulut nous renvoyer à jeun et changer ainsi en douleur la joie de la faveur qu'il nous avait faite? Rien n'est sans doute plus éloigné de son intention. Bien loin de se plaindre en la mort des pécheurs, il veut qu'ils se convertissent et qu'ils vivent; et ce n'a été que pour ce sujet qu'il est mort sur une croix.

Il ne faut pas s'imaginer que pour jouir de cette heureuse rédemption on soit obligé à l'impossible, ou au moins à des choses si difficiles que notre faiblesse étant si grande, il y ait sujet de désespérer de les pouvoir accomplir. Un soupir vers Dieu, poussé du fond du cœur et qui procède de la douleur d'avoir offensé un tel Père, avec dessein de se corriger, et une humble confession à un prêtre nous font entendre ces paroles si pleines de consolation: Je vous absous de tous vos péchés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Que s'il vous semble, ma chère fille, que votre douleur n'est pas telle qu'elle devrait être, ne vous découragez pas néanmoins. Le désir que Notre-Seigneur a de nous sauver y suppléera par la vertu du sacrement, en vous faisant passer de l'attrition à la contrition. Et si cela ne suffit pas pour vous rassurer, ne vous imaginez pas de le pouvoir par vous-même; mais ayez recours à Dieu, et demandez-lui, au nom de Jésus-Christ, de vous faire ressentir vivement vos fautes, de vous en corriger, de vous en confesser, et qu'il lui plaise de vous assister dans tous vos besoins. Il est si bon, qu'il n'y a rien que vous ne deviez attendre de sa miséricorde; et il vous inspirera, pour vous pardonner, la disposition dans laquelle vous devez être pour obtenir ce pardon.

Que si, après tout ce que je viens de dire, vous ne vous trouvez pas consolée, ne perdez pas néanmoins courage, mais continuez; et d'autres confessions pourront vous procurer le soulagement que vous n'avez pas rencontré dans la première, selon ces paroles de David: *Faites-moi entendre une parole de consolation et de joie; et toutes les puissances de mon âme que vous avez abattues et humiliées tressailliront d'allégresse (Psal. L, 9)*. C'est là l'effet que produisent les paroles de l'absolution sacramentale. Car, encore qu'elles ne donnent pas une telle certitude du pardon que l'on n'en puisse douter, elles donnent au moins tant de soulagement et de consolation en relevant les forces de l'âme abattues par le péché, qu'elle ne se lasse point d'avoir recours à la bonté de Dieu, et engage ainsi ce Père de miséricordes d'aller au-devant de cet enfant prodigue, de le combler de grâces et de se réjouir d'avoir recouvré, par la pénitence, celui qui s'était perdu par le péché.

C'est une chose qui paraît incroyable que Dieu traite des pécheurs avec tant d'amour et de bonté, après avoir traité son Fils unique, et qu'il aime comme lui-même, avec tant de sévérité et de rigueur, lorsqu'il portait la peine de nos péchés, qu'il ne lui ait pas remis la moindre chose de ce qui pouvait satisfaire entièrement sa justice. Mais après cela il a fait comme le lion qui, lorsqu'il est rassasié, n'a plus que de la douceur: car au lieu de juge courroucé qu'il était, il nous traite en père très-charitable.

CHAPITRE XXI.

Que la considération de l'extrême bonté de Dieu, qui est toujours prêt à pardonner à ceux qui implorent sa miséricorde, doit suffire pour empêcher de tomber dans le désespoir.

Le péché est un poison si dangereux et rend l'âme si difforme, que l'on ne saurait considérer sans horreur quel il est en soi, contre qui nous le commettons, les biens qu'il nous fait perdre et les châtimens dont il nous menace. Ce qui a fait dire à David, tout courageux qu'il

était : *Mon cœur tombe en défaillance (Psal. XXXIX, 17)*. Mais nous avons fait voir que Dieu ne laisse pas sans remède un si grand mal. Et afin que ceux qui en ont besoin en profitent, je ferai connaître combien grande est sa miséricorde envers les personnes qui ont recours à sa clémence.

Lorsque le démon s'efforcera, comme je l'ai dit, de vous accabler et de vous faire perdre courage en vous représentant la multitude et la grandeur de vos péchés, ne lui répondez point; mais ayez recours à Dieu et lui dites : Votre bonté, mon Dieu, est si grande que vous me pardonnerez mes péchés. Et s'il vous fait connaître quelle est la force de ce peu de paroles, vous n'aurez garde de tomber dans le désespoir, quelque grands que soient vos péchés. Il vous fera grâce comme un souverain l'accorde quelquefois à un criminel qui étant accusé devant lui de plusieurs crimes, non-seulement les avoue, mais confesse en avoir commis encore davantage et implore sa clémence. Dieu exerce sa justice et sa miséricorde lorsqu'il examine nos péchés. Car si d'un côté ils l'irritent et le portent à vouloir nous en châtier, ils attirent d'un autre côté d'autant plus sa miséricorde que la compassion qu'ils lui donnent est plus grande, parce qu'il ne considère pas tant l'offense qu'il en reçoit que le malheur dans lequel ils nous précipitent, et qui est le plus grand qui nous saurait arriver, puisque, si sa bonté ne venait à notre secours, nous serions pour jamais un objet de sa colère.

Il y a deux sortes de grands pécheurs, dont les uns, désespérant de leur salut, comme Caïn, n'ont plus aucune pensée de Dieu, mais se plongent, ainsi que dit saint Paul, dans toutes sortes d'abominations. Leur cœur s'endurcit toujours de plus en plus dans le mal, jusqu'à ce que la mesure de leurs péchés soit comblée; et alors, au lieu d'en ressentir de la douleur, ils s'en glorifient et sont d'autant plus dignes de compassion qu'ils n'en ont point pour eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils tombent dans le malheur, dont l'Écriture dit : *Que la fin de ceux qui ont le cœur endurci sera malheureuse (Eccl., III)*. Et ailleurs : *Qu'il vaudrait beaucoup mieux pour ces personnes qu'elles ne fussent jamais nées.*

Il y en a d'autres qui, après avoir commis beaucoup de péchés, reviennent à eux par une grâce particulière de Dieu et implorent sa miséricorde avec un cœur percé de douleur, plein de confusion, et une humilité d'autant plus grande et accompagnée de plus de gémissements et de larmes que leurs péchés ont été plus grands et en plus grand nombre. Ainsi, comme Dieu arrête ses yeux avec plaisir sur ceux qui ont le cœur brisé de douleur, et que plus ils sont humiliés plus il leur fait de grâces, il en fait de fort grandes à ces grands pécheurs, parce que s'étant d'autant plus humiliés que leurs péchés ont été plus grands, la grandeur de leur repentir touche davantage sa miséricorde. En quoi l'on voit accomplie cette parole de saint Paul : *Où il y a eu une abondance de péchés Dieu a répandu une surabondance de grâces (Rom., V, 20)*.

Qui peut, après cela, se laisser aller au désespoir à cause du grand nombre de ses péchés, voyant que la libéralité de Dieu est si grande et sa bonté si extrême qu'il prend plaisir à nous remettre toutes nos dettes, et que plus nous avons commis de péchés plus il se rend facile à les pardonner, lorsque nous en avons un véritable repentir? Ne devons-nous pas donc, au lieu d'entrer dans le désespoir, lui dire avec confiance : Nous vous conjurons, Seigneur, par vous-même et pour la gloire de votre nom, de nous pardonner nos péchés, parce qu'ils sont en grand nombre? Mais cette gloire que Dieu reçoit d'exercer envers nous sa miséricorde, ne procède pas de nos péchés qui lui sont par eux-mêmes très-odieux : elle procède de son infinie bonté, qui tire le

bien du mal et fait tourner, à notre avantage, ce qui devait causer notre ruine, afin de nous donner sujet de le louer.

Souvenez-vous, ma chère fille, que lorsqu'au sortir de l'Égypte les Israélites, se voyant poursuivis par une si puissante armée, étaient dans une telle frayeur qu'ils attendaient la mort à toute heure, Moïse leur dit : *Ne craignez point; vous ne reverrez jamais plus ces ennemis qui vous sont si redoutables: mais vous verrez bientôt les merveilles de Dieu* (Exod., XIV, 13). Ils les revirent néanmoins, mais morts, quand après avoir été submergés la mer poussa leurs corps sur le rivage; et, les considérant alors sans crainte, ils en rendirent grâces à Dieu par ce célèbre cantique qui commence par ces mots : *Célébrons la gloire du Seigneur et lui rendons grâces pour la louange qui lui est due d'avoir précipité dans la mer et enseveli sous ses eaux les chevaux et les cavaliers* (Exod., XV, 1). Ce merveilleux événement est une figure de l'effroi dans lequel nos péchés nous mettent, lorsque nous nous les représentons comme des ennemis qui sont prêts à nous égorger. Mais la parole de Dieu porte avec elle une heureuse espérance qui nous redonne courage en nous disant de ne point appréhender, de ne point tourner les yeux vers l'Égypte qui est le péché, et de marcher hardiment dans la voie de Dieu pour voir les merveilles qu'il fera en notre faveur, en abîmant dans les flots de cette mer rouge de sa miséricorde, qui est le sang de Jésus-Christ, nos péchés et les démons, sans que les uns ni les autres puissent désormais nous nuire. Néanmoins, quoique nous n'ayons plus de sujet de les craindre, nous devons nous en souvenir pour rendre grâces à Dieu de nous avoir délivrés par une si grande bonté. Nous devons adorer son extrême sagesse qui a tiré du bien de nos maux en donnant la mort à ces péchés qui nous la donnaient, et fait qu'il n'en reste rien de vivant que le souvenir de les avoir commis. Mais ce souvenir doit nous porter à nous tenir sur nos gardes et à avoir sans cesse devant les yeux la gloire de Dieu.

CHAPITRE XXII.

Que Notre-Seigneur par sa miséricorde toute-puissante surmonte nos ennemis d'une admirable manière.

Dieu, par son admirable sagesse, détruit le péché par le péché, comme l'on tire des serpents un remède contre leur venin. Et cette merveille n'est que l'image d'une autre encore plus grande lorsque Jésus-Christ dans son incarnation et sa passion, au lieu de combattre les démons, nos ennemis, avec des armes qui eussent du rapport à sa grandeur et à sa toute-puissance, il n'a employé que celles qui conviennent à notre bassesse en se revêtant d'une chair humaine qui, bien que très-pure et exempte de tout péché, portait la ressemblance de la chair du péché, parce qu'elle a été capable de souffrir des tourments et la mort que le péché a introduits dans le monde; ç'a été en cette manière qu'il a effacé nos péchés, et en les effaçant, nous a délivrés des peines et de la mort qu'ils nous avaient fait mériter, comme si en se servant des branches d'un arbre pour y mettre le feu on en réduisait en cendres et ces branches et la tige.

Seigneur, que votre gloire est merveilleuse! et n'avons-nous pas encore plus de sujet que David de célébrer vos louanges, puisque vous avez voulu vous-même terrasser ce démon superbe, ce Goliath qui avait imprimé une si grande terreur dans l'esprit du peuple de Dieu qu'il ne se trouvait personne qui osât non-seulement espérer de le vaincre, mais se présenter pour le combattre? Vous ne vous êtes, mon Rédempteur, servi pour lui donner la mort que du bois de votre croix au lieu de houlette, et au lieu des cinq pierres ramassées dans le

torrent, que des cinq plaies reçues dans votre sacré corps dont une seule était capable de nous racheter. Mais vous avez voulu, Seigneur, répandre une surabondance de grâces dans cet ouvrage de notre salut, afin de fortifier les faibles et d'échauffer les tièdes, en voyant par quel excès d'amour vous avez fait mourir nos péchés figurés par ce géant à qui David coupa la tête avec sa propre épée, et rendit ainsi sa victoire d'autant plus illustre qu'elle causa davantage de honte à ses ennemis. Ce vous aurait, Seigneur, toujours été une grande gloire quand vous vous seriez servi de votre épée qui est votre toute-puissance pour donner la mort à nos péchés et à la mort ; mais ce vous en est une beaucoup plus grande de n'avoir employé pour cela que les armes mêmes du péché, qui sont les peines et la mort, en faisant mourir le péché par la chair, et en souffrant dans votre chair les plus cruels de tous les tourments et une mort ignominieuse, comme si ç'avait été la chair d'un homme pécheur, au lieu que c'était, non-seulement celle d'un homme juste, mais d'un Dieu. Vous avez en cette sorte accompli, comme dit saint Paul, la justice de la loi, afin que nous ne marchions plus selon la chair, mais selon l'esprit (*Rom.*, VIII, 4). Ce qui fait voir clairement que ce n'était que par ce moyen que la loi se pouvait accomplir, et qu'il est très-faux, comme quelques-uns l'ont osé dire, que toutes les actions et même celles des justes, sont des péchés ; car Jésus-Christ a entièrement vaincu le péché, nous a obtenu le pardon par ses souffrances et nous a donné la force de n'y plus tomber.

Ainsi ce divin Rédempteur nous a délivrés de la loi du péché, nous a affranchis de sa servitude, et exemptés des peines éternelles que nous méritions en nous faisant la grâce d'y satisfaire dans le purgatoire par des souffrances passagères, et d'être ensuite couronnés dans le ciel. Cet adorable Sauveur nous a aussi délivrés de la loi de la mort, puisqu'encore que nous ne puissions l'éviter, elle ne durera pas toujours, mais sera pour nous comme un sommeil dont il nous réveillera en ce grand jour de la résurrection. Ce sera alors qu'il nous donnera une vie qui ne finira jamais, et qui sera si heureuse qu'elle rendra nos corps infirmes et misérables conformes à son corps glorieux et impassible. Ce sera alors que la joie de nous voir dans une parfaite assurance ne nous fera pas seulement mépriser nos ennemis, mais triompher d'eux, et que nous dirons : *O mort, où est votre victoire ? O mort, où est votre aiguillon* (*I Cor.*, XV, 55) ? Le péché est cet aiguillon dont la mort nous a percés ; et la loi est la force du péché ; car le péché était cet aiguillon dans lequel consistait toute la force qu'avait la mort de faire des blessures à notre âme, comme la force des abeilles consiste en leur aiguillon, puisque ç'a été par le péché que la mort est entrée dans le monde. Ainsi le péché et la mort, ces deux ennemis si redoutables qui dominaient sur toutes les nations avec tant de cruauté, ont été noyés dans le sang de Jésus-Christ. Une éternelle justice leur a succédé ; cette justice adorable qui, après nous avoir justifiés, nous rend capables de voir Dieu face à face dans le ciel, et de jouir en corps et en âme d'une vie et d'une félicité sans bornes.

Que dirons-nous sur cela, fidèle épouse de Jésus-Christ, sinon ce que dit saint Paul : *Rendons grâces à Dieu qui nous donne la victoire par Jésus-Christ* (*I Cor.*, XV, 17) ? Adorons ce divin Sauveur et disons lui avec un cœur brûlant d'amour et plein d'une parfaite reconnaissance : Que toute la terre, Seigneur, vous adore ; qu'elle vous loue sans cesse et glorifie votre nom par des cantiques ; mais il ne faut pas se contenter de lui dire cela une seule fois le jour ; il faut souvent le lui dire, et particulièrement lorsque nous voyons son très-saint corps élevé à l'autel par les mains du prêtre.

CHAPITRE XXIII.

Que le désespoir est la perte de l'âme, et que la joie spirituelle, la vigilance, et la ferveur au service de Dieu peuvent nous faire vaincre un si dangereux ennemi.

Le désespoir, qui est comme une défaillance de l'âme, est le coup le plus mortel que notre ennemi nous puisse porter, et il a causé la perte de tant d'âmes que je ne puis y penser sans me croire obligé de m'étendre encore davantage sur les moyens de remédier à un si grand mal, dans l'espérance que l'on pourra en profiter.

Il y a des personnes qui, bien que coupables d'un très-grand nombre de grands péchés, non-seulement ne savent ce que c'est que le désespoir, mais n'ont pas la moindre crainte, parce qu'une fausse espérance et une folle présomption les font vivre en assurance comme si l'on pouvait impunément offenser un Dieu; et lorsqu'après qu'il lui a plu de les éclairer de son adorable lumière, et qu'ayant été vivement touchés de leurs péchés et lui en ayant demandé pardon, ils devraient jouir de la participation des sacrements de l'Eglise et marcher avec courage et confiance dans la voie du ciel, ils passent de cette fausse assurance qu'ils avaient auparavant dans une crainte excessive et très-périlleuse. Ainsi il paraît bien qu'ils ignorent que, comme ceux qui offensent Dieu sans s'en repentir, ont sujet de trembler quand même personne ne les condamnerait puisqu'ils attirent sur eux sa colère; au contraire, ceux qui s'humilient devant lui, qui ont le bonheur de participer à ses saints sacrements et qui désirent d'accomplir sa volonté, doivent avoir un cœur de lion, puisqu'étant en cet état, l'Écriture leur commande de s'assurer que Dieu est avec eux. Comme ils le croient ennemi des méchants et que le souvenir de l'avoir été leur donne de la crainte, ils doivent croire qu'il aime les gens de bien, et qu'ainsi la bonne volonté qu'il leur a donnée le leur rendra toujours si favorable qu'il achèvera en eux son ouvrage, en les fortifiant dans les bonnes résolutions qu'il leur a inspirées. Car il est certain que lorsque nous dirons à Dieu, du fond du cœur, ce que lui disait David : *J'ai élevé mes mains vers vous pour exécuter vos commandements, parce que je vous aime* (Psal., CXVIII, 48), ses yeux et son cœur s'arrêteront sur nous et nous feront agir d'une manière qui lui sera agréable, parce que sa bonté étant infinie, il n'a garde de manquer à nous assister dans la guerre que nous entreprenons contre nous-mêmes pour lui plaire.

Lorsque, par une vocation particulière de sa grâce qui nous porte à mépriser tout le reste pour acquérir cette perle précieuse dont il est parlé dans l'Évangile, qui est la perfection de la vie spirituelle, les démons nous tendent des pièges et nous font une si cruelle guerre tant par eux-mêmes que par ceux dans l'esprit desquels ils règnent, que dès le premier pas que nous faisons pour marcher dans la voie qui conduit au ciel nous nous trouvons réduits à dire, comme ce grand roi et ce grand prophète : *Seigneur, délivrez-nous des lèvres trompeuses et des langues doubles* (Ps. CXIX, 2). Car les lèvres trompeuses marquent ceux qui s'opposent ouvertement au bien, et les langues doubles ceux qui s'efforcent de nous tromper par leurs artifices. Il arrive même quelquefois que tant de difficultés se présentent à notre esprit pour nous empêcher de continuer à marcher comme nous avons commencé, qu'on peut les comparer à ces géants à qui les Israélites disaient, qu'étant comparés, ils ne paraissaient être que des sauterelles; que les murs de leurs villes s'élevaient jusqu'au ciel, et que la terre qu'ils habitaient dévorait ses habitants (Num., XIII). Mais pour dissiper ces vaines terreurs, il faut considérer que le découragement et le désespoir sont si désagréables à Dieu qu'encore que ce peuple l'eût offensé par tant de

péchés commis par eux dans le désert, et par un crime aussi épouvantable que celui d'avoir adoré, au lieu de lui, un veau d'or, il ne laissa pas de leur continuer son assistance; mais lorsque leur découragement et leur désespoir les porta à s'en défier, il jura en sa colère, comme dit David (*Psal.*, XCIV, 11), qu'ils n'entreraient jamais dans cette heureuse terre qu'il leur avait promise; et sa menace fut suivie de l'effet.

Pouvons-nous donc avoir trop d'horreur de ce pernicieux désespoir, si contraire à l'honneur de Dieu et à sa bonté qui surpasse d'autant notre malice que sa grandeur infinie est élevée au-dessus de notre bassesse? Nous devons tenir pour certain que, comme pour poursuivre une aussi grande entreprise qu'est celle d'acquérir une parfaite vertu, nous avons à soutenir, au dedans et au dehors de nous, des combats continuels contre de très-puissants ennemis, rien ne peut nous tant nuire, dans cette guerre, que de manquer de courage, puisque la moindre chose est capable de faire fuir ceux qui ont peur. C'est pourquoi Dieu commandait dans l'ancienne loi, lorsque son peuple se trouvait engagé dans quelque guerre, qu'avant que de commencer le combat, les prêtres les exhortassent à mettre leur confiance, non pas dans leur nombre et dans leurs forces, mais dans la protection du Dieu des armées qui tient entre ses mains la victoire, et qui, pour la gloire de son nom, fait que les plus grands géants sont terrassés par de petites sauterelles. Ce qui a fait dire à saint Paul : *Fortifiez-vous dans le Seigneur et en sa vertu toute-puissante* (*Ephes.*, VI, 10). C'est le moyen de combattre les combats du Dieu tout-puissant avec joie et avec force, comme faisait Judas Machabée qui, par ce moyen, demeurait victorieux; et c'est ce qui faisait dire à saint Antoine, si expérimenté dans la guerre spirituelle, que rien n'est si capable que cette joie de nous rendre victorieux du démon; car il est certain que le plaisir que l'on prend dans une action importante augmente la force dont on a besoin pour l'exécuter; ce qui a fait encore dire à saint Paul : *Réjouissez-vous tous dans le Seigneur* (*Philip.*, IV). Et lorsque saint François voyait quelques-uns de ses frères tristes, il les en reprenait en leur disant : *Que ceux qui servent Dieu n'ont sujet de s'affliger qu'ed'avoir commis quelque péché, et qu'après s'en être confessés, ils doivent rentrer dans la joie.* Nous lisons aussi de saint Dominique, que l'on voyait sur son visage cette tranquillité et cette joie intérieure que produit d'ordinaire l'amour de Dieu, et cette vive espérance de sa miséricorde qui nous rend capables de porter sa croix pour le suivre, non-seulement avec patience, mais avec plaisir; et c'est ce que pratiquent ceux qui ne laissent pas d'être contents après avoir perdu leur bien, parce qu'ils ont une ferme espérance d'être un jour riches dans le ciel. Saint Paul témoigne qu'il l'avait éprouvé, lorsqu'il dit : *Réjouissez-vous dans votre espérance et soyez patients dans les maux* (*Rom.*, XII), à cause qu'il est difficile sans l'espérance d'avoir de la patience. Quand cette joie, qui donne de la force, vient à manquer, c'est une chose digne de compassion de voir ce que souffrent ceux qui marchent dans la voie de Dieu : ils sont tristes, abattus, découragés, mécontents d'eux-mêmes et des autres, sans goût pour les choses de Dieu, et ont si peu de confiance en sa miséricorde, qu'il ne s'en faut guère qu'ils n'y en aient point du tout. Plusieurs d'entre eux, qui ne commettent point de péchés mortels ou n'en commettent que rarement, disent que, ne servant pas Dieu comme ils devraient et comme ils le désireraient, les péchés véniels dans lesquels ils tombent les mettent en cet état. Ainsi, cette peine excessive leur fait plus de tort que leurs fautes mêmes, parce qu'elle les fait tomber d'un mal dans un autre en augmentant celui qu'ils auraient pu arrêter s'ils eussent agi avec courage. Le remède à cela est de travailler de tout leur pouvoir à servir Dieu, et s'ils font des chutes, les pleurer sans perdre la confiance. Qu'ils reconnaissent que leur faiblesse est plus

grande qu'ils ne le croyaient, il faut qu'ils s'humilient encore davantage, qu'ils prient Dieu de leur donner plus de grâce qu'ils n'en ont, qu'ils se tiennent plus sur leurs gardes, et qu'ils demandent de temps en temps des avis touchant la manière dont ils doivent se conduire. Mais plusieurs font tout le contraire : ils sont paresseux dans le service de Dieu, et au lieu de s'efforcer de se relever de leurs chutes, ils sont plus négligents que jamais et tombent dans la défiance. Ainsi, rien ne sert tant, pour ne point tomber dans le désespoir, que d'éviter la tiédeur et la négligence dans le service de Dieu, parce que, lorsqu'elles ont une fois pris racine dans une âme, elle ne peut avoir la vigueur et le courage que donne la vertu. Si ces personnes considéraient que ces sentiments de tristesse et de désespoir causent beaucoup plus de peine qu'il n'en faudrait prendre pour les surmonter, quelque inclination qu'ils aient à fuir le travail, ils choisiraient celui auquel la vertu engage, afin d'éviter le mal qui arrive de n'être pas vertueux.

Saint Paul nous apprend que *la fin des commandements est la charité qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère* (1 Tim., I. 5). Et saint Augustin dit que, par ces mots de bonne conscience, l'Apôtre entend parler de l'espérance, parce que nous n'avons point de sujet de bien espérer si nous n'avons une conscience accompagnée de foi, d'amour de Dieu et de bonnes œuvres ; car, s'il se rencontre quelque défaut dans la conscience, il y en aura aussi dans la consolation et dans la joie qu'une ferme espérance est seule capable de donner, parce qu'encore que cette espérance ne doive pas être considérée comme morte dans ceux qui sont en grâce, elle fait qu'ils n'agissent que très-faiblement. Ainsi, ceux qui se contentent de dire : Croyez que Dieu vous pardonne et vous aime, et il vous pardonnera et vous aimera, ou autres paroles semblables, se trompent extrêmement, et montrent que ce n'est pas la foi et l'expérience qui les font parler de la sorte, mais qu'ils disent seulement ce qui leur vient dans l'esprit. Et comme de telles pensées ne procèdent point de Dieu, elles ne peuvent donner de la force à ceux qui les ont lorsque de grandes afflictions leur arrivent.

Le courage, la force et la joie que la bonne conscience donne sont des fruits de la bonne vie. Ceux qui en mènent une conforme à la volonté de Dieu, trouvent, sans qu'ils y pensent, tous ces avantages dans eux-mêmes lorsque les occasions s'en offrent, et ils vont toujours en augmentant à proportion de ce que leur bonne vie devient plus parfaite ; au lieu, comme je l'ai dit, que la mauvaise vie produit des effets contraires. L'Écriture nous l'apprend par ces paroles : *La mauvaise disposition du cœur produit la tristesse, et la tristesse la défiance avec d'autres maux* (Eccles., III).

CHAPITRE XXIV.

Que nous pouvons par deux moyens recouvrer l'espérance et rentrer dans la voie de Dieu. Que la tentation ne doit pas nous faire perdre courage quoique Dieu diffère à nous consoler, et qu'il y a des personnes qui ne peuvent s'humilier que par la tentation.

Fidèle épouse de Jésus-Christ, ce que vous devez inférer de ce que j'ai dit est que, puisqu'il vous importe tant, pour vous fortifier dans le service de Dieu, d'être dans la joie que donne l'espérance, vous devez pour cela faire deux choses : l'une, de considérer la bonté et l'amour qu'il vous a témoigné en donnant pour vous son Fils unique ; et l'autre, de bannir de votre esprit la paresse et la tiédeur, afin de le servir avec la vigilance et l'amour qu'il mérite de l'être.

Ainsi, lorsqu'il vous arrivera de commettre quelque faute, gardez-vous bien de tomber dans le découragement et la défiance, mais travaillez à en chercher le remède et espérez d'en recevoir le pardon. Que si

vous tombez souvent, tâchez souvent de vous relever; car quelle apparence que vous vous lassiez de recevoir le pardon que Dieu ne se lasse point de vous accorder? Puisqu'il nous a proposé pour exemple sa bonté, qui est infinie, et commandé de pardonner à notre prochain non-seulement sept fois le jour, mais septante fois sept fois, c'est-à-dire toujours, refusera-t-il de nous pardonner toutes les fois que nous le lui demanderons (*Matth.*, XVIII, 22)? Que si cette pureté de vie que vous souhaitez et ce remède à votre faiblesse ne viennent pas sitôt que vous le désireriez, gardez-vous bien d'imiter ce peuple qui dit : si Dieu ne nous envoie du secours dans cinq jours, nous nous rendrons à nos ennemis. Mais souvenez-vous de quelle sorte Judith les en reprit en leur disant : *Qui êtes-vous, qui osez ainsi tenter Dieu? Est-ce le moyen d'attirer sur vous sa miséricorde et de n'allumer pas au contraire encore davantage le feu de sa colère contre vous? vous appartient-il de lui prescrire le temps et le jour qu'il doit venir vous secourir (Judith, VIII, 11)?* Apprenez, par les paroles de cette admirable femme, à attendre avec patience les effets de la miséricorde du Seigneur, et ne vous laissez point de souffrir, puisque la souffrance vous peut être si utile, qu'il vous importe de tout de la recevoir avec joie. Plus elle sera grande, et moins elle doit affaiblir votre espérance, car c'est d'ordinaire une marque que l'on est à la veille d'en être délivré, comme Notre-Seigneur le fit voir lorsque ses disciples ayant été battus de la tempête durant toute la nuit, il ne vint à eux qu'à la quatrième veille (*Luc.*, V), et qu'il ne délivra son peuple de la captivité d'Égypte que lorsque les maux qu'il souffrait furent arrivés à leur comble (*Exod.*, XX) : c'est ainsi qu'il en usera lorsque vous vous y attendrez le moins; et s'il vous semble que vous souhaiteriez fort de mener une vie plus parfaite, plus simple, et qui ne fût employée qu'à louer Dieu, sachez qu'il se trouve des personnes si superbes, qu'il n'y a que les tentations, les afflictions et les chutes qui puissent les humilier. Ils sont si faibles et si lâches, qu'il faut qu'ils reçoivent des coups d'éperons pour les faire avancer dans le chemin du ciel. Ils ne se mettent en peine de savoir s'ils sont dans la bonne voie qu'après s'être égarés diverses fois. Un peu de bien qu'ils font leur donne une grande vanité; et enfin il n'y a que les maux, et un grand nombre de maux, qui les rendent capables de s'humilier envers Dieu et le prochain, et qui puissent amollir la dureté de leur cœur.

Vous voyez donc le besoin que tant de plaies ont du fer et du feu pour être guéries, et qu'ainsi Dieu permet que ces personnes reçoivent de grands déplaisirs et tombent même dans le péché afin de les délivrer d'un état si déplorable. C'est pourquoi il a dit par un prophète : *Vous irez jusqu'en Babylone et là vous serez délivré de la main de vos ennemis (Mich.*, IV), parce que la confusion dans laquelle on est fait d'ordinaire que l'on s'humilie et que l'on a recours à Dieu pour y trouver du remède que l'on n'aurait pas peut-être recherché avec soin et avec douleur, si l'on n'était point tombé, et qu'ainsi on se serait perdu par son orgueil.

Soyez-vous loué à jamais, Seigneur, de tirer du bien de tant de maux, et que l'on ne vous rende pas moins d'actions de grâces de votre miséricorde envers les pécheurs, que de votre bonté envers ceux que vous rendez justes par votre assistance. Vous sauvez par la contrition et l'humilité ceux qui ne vous avaient pas été fidèles : vous faites que les péchés servent à nous rendre humbles, soigneux et vigilants; et que, comme vous l'avez dit vous-même : *Beaucoup de péchés sont remis à ceux qui aiment beaucoup (Luc.*, VII, 47). C'est ainsi que s'accomplit cette parole de l'apôtre saint Jacques que *la miséricorde s'élèvera au-dessus de la justice (Jac.*, II, 13), parce que votre bonté ne se fait jamais mieux connaître que lorsque vous pardonnez aux pécheurs qui se

convertissent à vous. Saint Paul dit aussi : *Que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu et même les péchés* (Rom., VIII), comme dit saint Augustin. Mais il se faut bien garder de prendre de là occasion de se laisser aller à la tiédeur et à la facilité de pécher, puisqu'il ne le faut faire pour quoi que ce soit ; mais on doit seulement s'en servir, afin que si l'on est si malheureux que d'offenser Dieu on n'ajoute pas à ce péché un autre plus grand péché qui est de se défier de sa miséricorde.

 CHAPITRE XXV.

Que le démon s'efforce de nous faire tomber dans le désespoir par les tentations contraires à la foi et à la piété : et de quel remède on se peut servir pour s'en garantir.

Il arrive d'autres fois que le démon pour porter les hommes dans le désespoir les tente dans ce qui regarde la foi, et leur remplit l'esprit de pensées impies et abominables pour détruire en eux tous les sentiments de la piété. Il leur persuade que ces pensées qui ne procèdent que de sa malice viennent d'eux-mêmes, et les tourmente ainsi d'une telle manière qu'il bannit de leur âme toute sorte de consolation et de joie en leur faisant entendre qu'ils sont rejetés et condamnés de Dieu. Ainsi il les réduit presque au désespoir en leur représentant qu'ils ne peuvent éviter d'aller en enfer, puisqu'ils commencent déjà par leurs blasphèmes à ressembler aux damnés. Ce n'est pas que cet ennemi de notre salut soit si simple que de croire pouvoir porter un chrétien catholique à donner son consentement à des pensées si horribles ; mais son dessein est de lui faire perdre par tant de peines qu'il lui donne la confiance qu'il avait en Dieu, et ensuite la patience, afin de le jeter dans le trouble, parce qu'il en tire d'ordinaire de grands avantages pour lui nuire.

La première chose que nous devons faire dans ces rencontres est d'examiner très-soigneusement et à loisir notre conscience, afin de la purifier par la confession de tout ce que nous y trouverions être désagréable à Dieu : nous mettre en l'état auquel nous devrions être si ce jour-là était le dernier de notre vie, et n'oublier rien ensuite pour mieux servir Notre-Seigneur. Car il arrive quelquefois que ce souverain juge permet que nous tombions, contre notre volonté, dans de si grandes peines, pour nous punir des fautes que nous avons faites par notre propre volonté et par notre négligence dans son service. Il veut par ces moyens, comme par des coups de fouet qui nous sont si sensibles, nous retirer de l'amour des choses qu'il nous a défendues ; comme on ramène à coups de fouet dans le bon chemin un animal qui s'en détourne. Il envoie ces peines à d'autres pour d'autres fins que lui seul connaît et qu'il ne nous est pas permis de pénétrer. Mais en quelque manière qu'elles arrivent, on doit, comme je l'ai dit, purifier sa conscience et s'employer avec ardeur au service de Dieu : car c'est un remède utile à tout et qui ne saurait nuire à quoi que ce soit. Ainsi il faut avec une ferme confiance en la miséricorde de Dieu, implorer son secours, et puisque nous ne pouvons empêcher le démon de nous parler ce détestable langage et de nous jeter ces mauvaises pensées dans l'esprit, faire comme si nous ne l'entendions point, et demeurer en paix sans s'en étonner et sans lui répondre, selon ces paroles de David : *Je n'écoute non plus leurs discours que si j'étais sourd, et je n'ouvre non plus ma bouche que si j'étais muet. Je suis devenu comme un homme qui n'a point d'oreilles pour entendre ni de langue pour répliquer* (Ps. XXXVII, 14). Ceux qui ne savent pas quels sont les artifices de cet esprit de mensonge ont peine à les croire. Ils s'imaginent que s'ils ne pensent continuellement à faire du bien et s'ils n'éteignent ces mauvaises pensées qui sont comme des

mouches qu'ils voudraient tuer, ils y ont consenti. En quoi ils montrent qu'ils ignorent combien grande est la différence qu'il y a entre sentir et consentir, et que, comme plus ces pensées sont abominables plus elles leur donnent de l'horreur, Notre-Seigneur leur fera la grâce de les empêcher d'y consentir. Ainsi le mieux que l'on puisse faire en ces rencontres est de les mépriser sans s'en émouvoir en aucune sorte; et rien ne fâche tant le démon, parce qu'étant aussi orgueilleux qu'il est, rien ne lui est si insupportable que de ne tenir compte de lui ni de tout le mal qu'il veut nous faire, ni rien si périlleux que d'entrer avec lui dans des raisonnements par lesquels il pourrait facilement nous tromper et nous faire perdre le temps que nous devons employer à de bonnes œuvres. Il faut donc lui fermer la porte de notre entendement, et sans lui rien répondre nous unir à Dieu, et dire quelquefois durant le jour, pour notre consolation, que nous croyons tout ce que croit l'Eglise notre sainte mère sans vouloir en aucune manière consentir à ces mauvaises pensées. Nous pouvons aussi user de ces paroles d'Isaïe : *Seigneur, on nous fait violence : protégez-nous et répondez pour nous* (Isa., XXVIII), et croire qu'il exaucera nos prières, parce que ce n'est pas en nos propres forces que nous mettons notre confiance dans ce combat, mais en son secours tout-puissant qui est tout notre soutien et tout notre appui. Car si nous nous engageons dans de grands raisonnements avec cet ennemi, comment pourrions-nous dire à Dieu que nous le prions de répondre pour nous ? *Demeurez en repos*, dit Moïse aux Israélites, *et le Seigneur combattra pour vous* (Exod., XIV). Isaïe dit aussi : *Vous devez établir votre force dans le silence et dans l'espérance* (Isa., XXX). Car quand l'un des deux manque, on se trouve aussitôt dans l'affaiblissement et le trouble; au lieu que j'ai vu plusieurs personnes que le silence, joint à l'espérance, ont délivrées en peu de temps de ces fâcheuses tentations, et réduit le démon à se taire en voyant qu'elles ne l'écoutaient ni ne lui répondaient point, ainsi qu'il arrive à de petits chiens qui se taisent quand on les méprise, et aboient au contraire encore plus fort quand on s'y arrête.

CHAPITRE XXVI.

Que le dessein du démon dans toutes ces tentations est de nous faire abandonner l'exercice des bonnes œuvres. Que nous devons alors nous y affectionner plus que jamais sans souhaiter des consolations : et pour quelle fin il est bon de les désirer.

Quelque personne lâche pourra dire : Comme ces mauvaises pensées qui me font perdre la dévotion m'arrivent d'ordinaire lorsque je veux prier Dieu ou faire de bonnes œuvres, il me prend quelquefois envie pour m'en délivrer d'abandonner ces exercices de piété. Mais c'est cela même qui doit les faire embrasser plus que jamais, puisque ces mauvaises pensées que le démon nous inspire sont un piège qu'il nous tend à dessein de nous divertir de ces saintes occupations; et ce sera le moyen de le confondre que de lui faire ainsi trouver sa honte et notre avantage dans ce qu'il croyait nous devoir nuire.

Que si vous ne vous sentez pas, ma chère fille, avoir une grande tendresse de dévotion, ne vous en mettez point en peine, puisque le service que nous rendons à Dieu ne se mesure que par l'amour, et que l'amour ne consiste pas en cette tendresse, mais à nous offrir à Dieu de tout notre cœur avec une volonté libre et une ferme résolution de lui obéir et de souffrir, pour le contenter, tous les maux qu'il lui plaira qui nous arrivent.

Si ceux qui paraissent avoir renoncé, pour servir Dieu, à ce qu'ils avaient dans le monde, renonçaient aussi au désir d'avoir dans leur dévotion ces sentiments de tendresse, ils seraient plus heureux qu'ils ne

sont, et le démon ne trouverait pas en eux ces sentiments d'amour-propre qui sont comme des cheveux auxquels il s'attache, et dont il se sert pour leur faire tourner la tête en arrière et les tromper en les jetant dans le trouble et l'inquiétude. Jésus-Christ mourut nu à la croix ; et nous devons, à son imitation, nous offrir à lui nus et dépouillés de nos propres affections ; n'avoir pour tous vêtements que le désir d'accomplir sa volonté et d'exécuter avec une obéissance pleine d'amour tout ce qu'il aura agréable que nous fassions, quelque rude qu'il puisse être. Par ce moyen nous recevrons de sa main avec un égal respect la tentation et la consolation, et ne lui rendrons pas moins d'actions de grâces de l'une que de l'autre. Saint Paul disait qu'il remerciait Dieu de tout (*Ephes.*, V), parce que comme la marque d'un véritable chrétien est d'aimer ceux qui nous haïssent, ni ayant rien plus facile que d'aimer ceux qui nous aiment, aussi rendre grâces à Dieu dans l'adversité sans considérer ce qu'elle paraît avoir d'amer, mais seulement la douceur cachée dont Dieu l'accompagne, c'est la marque d'une personne qui ne regarde pas les choses avec des yeux charnels, puisque par son amour pour lui elle se conforme à sa volonté dans celles qui sont les plus difficiles à souffrir. Ainsi quoique nos désirs nous paraissent bons, nous devons les considérer comme des branches faibles auxquelles il ne faut pas nous attacher, mais nous appuyer seulement sur la tige inébranlable de la volonté de Dieu par notre parfaite obéissance à ce qu'il ordonne, pour participer par ce moyen à son immuable fermeté, et éviter les continuel changements qui arrivent dans notre cœur lorsque quelque cupidité y reste encore.

En vérité, il y a peu de différence entre servir Jésus-Christ pour en recevoir des biens temporels, ou pour en recevoir des consolations qui répandent de la douceur dans l'âme, c'est-à-dire, pour la terre ou pour le ciel, si nous n'avions en cela pour fin que notre amour-propre. Quelques théologiens croient que Lucifer ne désira qu'une plus grande félicité, mais que son crime fut de ne la pas désirer en la manière qu'il le devait, et de la recevoir de la bonté de Dieu lorsqu'il lui plairait de la lui donner ; et qu'ainsi, encore que son désir fût bon en soi, il ne laissa pas d'être coupable, parce qu'il procédait de son amour-propre. Je dis de même, que nous ne devons pas désirer avec ardeur des douceurs et des goûts spirituels, mais nous offrir à porter la croix de Jésus-Christ, et recevoir de bon cœur ce qu'il nous donnera, soit du miel, ou du fiel et du vinaigre.

Je ne prétends pas néanmoins, ma fille, par tout ce que je viens de dire, vous faire croire que ces douceurs spirituelles soient mauvaises en elles-mêmes ni qu'on les doive condamner, pourvu que l'on en sache bien user en les recevant, non pas pour s'y arrêter, mais pour s'animer encore davantage dans le service de Dieu, principalement en ceux qui commencent, parce qu'ils en ont d'ordinaire besoin, comme les enfants ont besoin d'être nourris de lait, et que ce serait leur faire du mal et non pas du bien, que de les nourrir de viandes solides qui ne sont propres qu'aux hommes. Car les divers âges, comme dit saint Bernard, si savant dans la vie spirituelle, sont différents en tempéraments et en force, selon quoi la prudence veut qu'on les traite, et l'on se doit contenter de marcher sans prétendre de voler dans le chemin de la perfection.

Il faut donc, quand Dieu envoie des consolations, les recevoir avec joie, pour être plus forts à porter la croix, puisque nous voyons qu'il a consolé ses disciples sur le Thabor, pour leur donner la force de supporter les douleurs que leur causèrent les siennes sur le Calvaire. Je n'ai jamais vu que ceux qui ont reçu ces consolations spirituelles les aient méprisées. Mais si Dieu nous veut conduire par un autre chemin

si contraire et si pénible, nous devons, au lieu de nous décourager, recevoir de sa main avec humilité ce calice, le boire courageusement, et le prier de fortifier notre faiblesse.

Ne croyez pas aussi que je prétende que l'on ne doit point avoir de joie lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de nous favoriser de ses consolations, et de ne point sentir son absence lorsqu'il nous abandonne à nos ennemis pour être tentés et persécutés par eux. Je dis seulement qu'il faut travailler avec la force que Dieu nous donne à nous conformer à sa sainte volonté, sans nous inquiéter ni suivre la nôtre, qui ne peut produire en nous que de la défiance, du découragement et du trouble. Nous devons prier Dieu de nous ouvrir les yeux, et, s'il lui plaît de nous accorder cette grâce, une lumière plus claire que n'est celle du soleil nous fera voir que toutes les choses de la terre et même celles du ciel sont indignes d'être désirées que dans l'ordre et la volonté de Dieu ; au lieu qu'il n'y en a point, pour petites ou pénibles qu'elles soient, qui ne méritent d'être souhaitées, quand elles y sont jointes, et il vaudrait mieux sans comparaison souffrir, lorsqu'il le veut, que d'être dans le ciel sans qu'il le voulût, si cela était possible.

Si nous pouvions nous détacher entièrement de notre secrète convoitise, combien éviterions-nous de maux qui sont comme autant de fruits que cette mauvaise racine produit ? Combien en recueillerions-nous pleins de douceur et de cette heureuse tranquillité qui naissent de l'union de notre volonté à celle de Dieu ? Ces fruits sont si excellents, si solides et si assurés, qu'il n'y a point de souffrances qui soient capables de nous les ravir ni de nous troubler, parce que nous savons que c'est le chemin de la croix, et que nous n'y sommes entrés que pour suivre Jésus-Christ, qui, lorsqu'il y était attaché, a dit à son Père : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (Matth., XXVII) ? Mais il lui a dit aussi ensuite : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains* (Luc., XXIII, 46), et a dit à ses apôtres : *Vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais je vous reverrai, votre cœur se réjouira et personne ne vous ravira votre joie* (Joan., XVI, 22). Car, lorsque l'on est en cet état, il n'y a point d'afflictions qui puissent troubler notre âme, parce qu'elle est unie à la volonté de Dieu qui nous les envoie.

Si nous agissions de la sorte, nous tromperions ce trompeur, ce démon qui ne pense sans cesse qu'à nous tromper. Car ne nous décourageant point par ses tentations, mais recevant avec actions de grâces ce qui nous vient de la main de Dieu, nous sortirions avec avantage de ce combat, quand il durerait autant que notre vie, puisqu'il nous ferait gagner des couronnes dans le ciel, en récompense de notre conformité à la volonté de Dieu dans les choses mêmes qui nous seraient les plus pénibles.

CHAPITRE XXVII.

Que le moyen de vaincre ces tentations consiste plus dans la patience à les souffrir et dans l'espérance au secours de Dieu qu'à faire des efforts pour empêcher qu'elles ne viennent.

Le moyen de remporter sur le démon l'avantage dont je viens de parler, est plutôt la résolution de souffrir avec patience ce qu'il plaît à Dieu de permettre qui nous arrive, que de faire des efforts pour l'éviter. C'est ce qui a fait dire à l'Époux dans le Cantique : *Chassez ces petits renards qui ravagent notre vigne qui est en fleur* (Cant. ; II). Car notre âme est la vigne de Jésus-Christ qu'il a plantée de sa main et arrosée de son sang ; et elle fleurit lorsque après avoir été stérile en bonnes œuvres, elle commence une nouvelle vie et porte des fruits qui lui sont agréables. Mais parce que dans ces commencements il n'y a point de tentations et d'artifices dont le démon ne se serve pour s'y opposer, ce

divin Epoux nous avertit de travailler de tout notre pouvoir pour en empêcher l'effet, et il compare ces artifices des démons à des renards, parce que ces esprits de ténèbres agissent en cela avec ruse et avec finesse. Quant à ce qu'il dit que ces renards sont petits, c'est pour nous montrer qu'il ne faut que les connaître pour ne les pas beaucoup craindre, à cause que les connaître, c'est les vaincre ou au moins les affaiblir de telle sorte, qu'ils ne sauraient faire de mal. Et lorsqu'il a dit qu'ils ravagent la vigne, il a entendu parler des personnes à qui ils en font beaucoup, à cause qu'ils ne les connaissent pas, parce que n'ayant point de confiance en Dieu, ils quittent ce chemin étroit de la vertu qui conduit à la véritable vie, pour prendre cette voie large qui conduit à une mort éternelle, en s'imaginant d'y trouver plus de paix et de repos. Et ainsi, à moins qu'ils ne se repentent et ne rentrent dans le bon chemin, il est facile de juger que leur perte est inévitable. L'Écriture nous l'apprend par ces paroles : *L'épée de Dieu est toute prête pour punir celui qui passe de la justice au péché* (Eccl., XXVI, 26). Ces personnes devraient considérer que, comme les Gabaonites, parce qu'ils avaient fait alliance avec Josué, furent assiégés par les peuples qui étaient auparavant leurs amis, mais qu'il vint à leur secours et les délivra (Josue, X), de même, ceux qui s'engagent au service de Dieu sont persécutés par les démons qui auparavant les laissaient en paix, et ne les persécuteraient plus, s'ils l'abandonnaient. Mais, comme dit saint Paul : *C'est une grande grâce qu'il nous fait de ce que non-seulement nous croyons en Jésus-Christ, mais que nous souffrons pour lui* (Philip., I, 29); et si les anges pouvaient envier les hommes, ce serait d'avoir cet avantage sur eux. *Heureux celui*, dit l'apôtre saint Jacques, *qui souffre patiemment les tentations de cette vie, parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment* (Jacob., I, 12). Il nous importe de considérer cette couronne, afin de nous exciter à faire de grands efforts en souffrant avec courage selon ce qu'il est dit de Moïse et de David, qu'ils considéraient la récompense que Dieu leur avait promise.

Celui qui aime parfaitement Jésus-Christ crucifié désire avec tant d'ardeur de se conformer à lui, qu'il considère comme une très-grande récompense ce qu'il souffre pour lui plaire, parce, comme dit saint Augustin, *qu'heureux sont les maux que l'on endure pour l'amour de Dieu*. Et puisqu'il n'y a point d'homme qui ne défende ceux qui sont à lui et qui souffrent pour son service, ne devons-nous pas espérer de la bonté de Dieu qu'il nous protégera selon ces paroles de David : *Levez-vous, Seigneur, jugez vous-même votre propre cause, et souvenez-vous des outrages que ces insensés vous font tous les jours* (Psal. LXXIII)? C'est donc ce que nous devons attendre de la bonté de Dieu, puisque notre cause est la sienne, et en se confiant en lui et non pas en nous, ne trouver rien de difficile pour son service.

CHAPITRE XXVIII.

Que l'un des plus grands remèdes contre les tentations est d'avoir un confesseur sage et expérimenté en qui l'on puisse prendre toute confiance. Des qualités qu'il doit avoir et de l'avantage que l'on peut tirer de ces tentations.

Ceux à qui ces tentations arrivent ont d'ordinaire beaucoup de peine à se résoudre de les déclarer à un confesseur, parce que d'un côté ils rougissent de honte de rapporter ces pensées dont l'impureté leur donne de l'horreur; et que d'un autre côté il leur semble qu'ils ne se seraient pas bien confessés, s'ils manquaient à les lui dire toutes en particulier. Ainsi, soit qu'ils les lui découvrent ou les lui cachent, elles leur donnent plus de peine dans la confession qu'elles n'avaient fait auparavant. Le remède à cela est de chercher un confesseur sage et expérimenté,

de lui faire entendre quelle est la tentation, de lui en dire assez pour lui faire comprendre le reste, et d'ajouter une entière foi aux avis qu'il lui donnera. Car cela importe de tout, parce que ces personnes sont incapables de bien juger par elles-mêmes de ce qu'elles doivent faire soit par leur peu d'intelligence en semblables choses, ou par d'autres raisons qui les en empêchent. Mais ce confesseur doit beaucoup prier Dieu de délivrer son pénitent de cette tentation, et, en le considérant comme un malade, ne se point tenir importuné qu'il lui redise souvent une même chose, ni de ses autres faiblesses ; et, au lieu de s'en étonner et de le mépriser, avoir une extrême compassion de lui, et le traiter avec un esprit de douceur, suivant cet avis de saint Paul : *Relevez avec un esprit de douceur celui qui est tombé, chacun de vous faisant réflexion sur soi-même, et craignant d'être tenté aussi bien que lui (Gal., VI, 1)*. Il faut que ce confesseur lui recommande de mieux vivre que par le passé, d'avoir recours aux sacrements, et lui fasse bien comprendre qu'il n'y a point de pensées, quelque horribles qu'elles soient, qui puissent souiller l'âme, lorsque l'on n'y consent pas. Il faut qu'il l'exhorte à espérer de la miséricorde de Dieu qu'il le délivrera de ces peines quand il en sera temps, et lui dise qu'il doit cependant les souffrir en déduction de ses péchés et dans la vue de ce que Jésus-Christ a souffert.

Le pénitent se trouvant ainsi fortifié et encouragé, portant sa croix avec patience, et s'offrant à la porter durant toute sa vie, si Dieu le veut, cette amertume lui devient plus douce que ne lui aurait été la dévotion qu'il désirait. Ainsi notre âme se fortifie ; et, après avoir goûté la douceur du lait, elle devient capable de se nourrir de pain, quelque dur qu'il soit, et de résister aux tentations dont le démon se sert pour éprouver si nous sommes enfants de Dieu, comme il en usa envers Notre-Seigneur même. Par ce moyen, nous tirons du miel du venin, de la santé de nos maladies, et mille autres avantages qui remplissent le démon de confusion, lorsqu'il voit qu'au lieu des chaînes qu'il nous préparait, il nous a fait gagner des couronnes. C'est à ce Dieu tout-puissant que nous en sommes obligés et que nous devons rendre grâces de ce qu'il ne permet qu'il nous arrive du mal que pour en tirer du bien d'une manière qui nous est incompréhensible. Il ne souffre que son ennemi et le nôtre nous persécute que pour faire tourner cette persécution à sa honte et à notre avantage, selon ces paroles de David : *Celui qui habite dans le ciel se rira d'eux : le Seigneur se moquera d'eux (Psal. II, 4)*. C'est pourquoi, encore que ce dragon infernal tente et persécute en ce monde les serviteurs de Dieu, et prétende se jouer d'eux, Dieu se moque de lui et fait réussir à sa confusion le mal qu'il leur voulait faire : ce qui irrite tellement son orgueil et son envie contre nous, qu'il sèche de dépit d'être tombé dans le piège qu'il nous avait tendu, et de nous entendre chanter avec joie : *Le filet a été rompu et nous nous sommes échappés. Notre unique secours a été le nom et la toute-puissance du Seigneur qui a créé le ciel et la terre (Ps. CXXIII, 8)*.

CHAPITRE XXIX.

Des diverses tentations par lesquelles le démon s'efforce de nous détourner des exercices de la piété. De la confiance que nous devons, pour le vaincre, avoir en Notre-Seigneur, et de quelques autres moyens qui peuvent nous aider à surmonter ces tentations.

L'envie que les démons portent à notre bonheur est si grande, qu'il n'y a rien qu'ils ne fassent pour nous le ravir. Lorsque nous les avons vaincus dans quelque combat, ou, pour mieux dire, que Dieu les a vaincus par nous, ils reviennent continuellement à la charge, dans la créance que nous ne serons pas toujours sur nos gardes, et qu'ainsi ils trouveront enfin quelque occasion de nous surmonter. Ils changent

d'armes et de manières de nous attaquer, croyant que quelqu'une leur réussira. Lorsqu'ils voient que leur artifice leur a été inutile, parce que notre sainte religion nous apprend à n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu, et à souffrir avec patience tout ce qu'il lui plaît qui nous arrive, ils nous font une guerre ouverte. Ils viennent à nous, non plus en dragons, mais en lions furieux. Ils ne font plus de feinte avant que de porter le coup. Il nous attaquent ouvertement, avec toute leur fierté et toute leur force, et se flattent de l'espérance d'emporter par l'épouvante qu'ils nous donneront, ce qu'ils n'avaient pu obtenir par leurs artifices. C'est de ces renards changés en lions que saint Pierre a dit : *Soyez sobres et veillez : car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer : résistez-lui donc en demeurant fermes dans la foi* (1 Petr., V, 8). Il ne faut pas s'endormir, lorsque l'on a à combattre un tel ennemi, mais veiller et prier Jésus-Christ, ce souverain pasteur des âmes, de nous défendre contre un lion si furieux. Saint Pierre et saint Paul nous apprennent que les armes dont nous devons nous servir pour lui résister, sont la foi. Car le démon ne sait par où nous attaquer, quand il voit que notre amour pour Dieu, qui est la vie de la foi, nous fait mépriser par notre confiance en lui, quoique nous ne le voyions point, tout ce qu'il y a d'avantageux et de désavantageux dans le monde. La lumière que nous donne cette foi ne nous fait pas seulement connaître les périls, et nous confier en la miséricorde de Dieu, elle nous donne aussi le courage dont nous avons tant besoin dans cette guerre. Car, si lorsque les Israélites n'avaient à combattre que des ennemis visibles, Dieu commandait de renvoyer ceux qui n'étaient pas assez courageux (Deut. XX), à combien plus forte raison ayant à combattre, comme dit saint Paul, *non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air* (Ephes. VI, 12), devons-nous nous élever au-dessus de toute crainte ? Ainsi, quoique nous devions être prosternés en esprit aux pieds de Jésus-Christ, avec une grande appréhension qu'il ne nous abandonne à cause de nos péchés, néanmoins, lorsqu'il s'agit de résister aux efforts de ces dangereux ennemis, il faut, après l'avoir appelé à notre secours, les mépriser avec un courage invincible. C'est ainsi que ce divin Sauveur en usa lui-même. Car ensuite de sa prière dans le jardin, et de cette terrible agonie, il alla au-devant des Juifs.

Le principal dessein du démon dans ces tentations est de nous décourager, afin de nous porter à abandonner le bien que nous avons commencé de faire. Il prend pour cela diverses figures pour nous divertir de l'oraison. Il nous fait perdre par des bruits horribles le repos du sommeil, ainsi que l'Ecriture nous apprend qu'il arrivait à Job (Job. VII). Il imprime dans l'esprit de telles craintes, que quelque hardi que l'on soit, elles font trembler. Il jette d'autres fois dans une telle tristesse, que l'on se trouve avoir le visage trempé de sueur ; et l'on connaît à d'autres marques semblables, que ce loup infernal rôde autour de nous. Or, il est évident que, puisque tous ses artifices dans cette guerre tendent à nous donner de la crainte, nos principales armes doivent être une inflexible fermeté de cœur par une entière confiance, non pas en nous-mêmes, mais en Dieu. Par ce moyen, nous demeurerons victorieux, puisque la confiance surmonte la crainte, selon ce que dit l'Ecriture : *Je ne craindrai point, car j'ai de la confiance* (Isaï. XII).

Croyons donc certainement que nous n'aurons jamais sujet de nous repentir d'avoir mis en Dieu notre confiance, c'est-à-dire d'avoir une ferme espérance en lui, ni sujet de dire : *Le Seigneur nous a trompés ; car l'espérance, comme dit saint Paul, ne confond point* (Rom. V, 6).

Ainsi, pourvu que nous la conservions toujours, elle ne nous trompe jamais : mais nous l'abandonnons, lorsque nous perdons la charité qui est sa vie, comme elle l'est de toutes les autres vertus.

Les saints Pères des déserts, sachant combien cette fermeté de courage était nécessaire pour n'être pas vaincus dans les combats qu'ils avaient à soutenir contre les démons, ils allaient de nuit dans ces affreuses solitudes, faire oraison sur les sépulcres des morts, afin de se rendre les maîtres de cette crainte si redoutable. Nous n'avons pour y réussir comme eux, qu'à suivre le conseil de Jésus-Christ, qui nous a donné le moyen de nous en délivrer, lorsqu'il a dit : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut perdre dans l'enfer et le corps et l'âme* (Matt., X, 28). Celui qui ne craint pas Dieu a sujet de craindre le monde et le démon. Mais celui qui craint Dieu n'appréhende point le démon, parce que la crainte est une espèce de sujétion, et que la crainte que nous avons de Dieu nous exempte de la sujétion du démon, puisqu'étant protégés de Dieu, rien ne nous saurait nuire, et que nous n'avons ainsi nul sujet de le craindre. Car si un seul cheveu ne saurait tomber de notre tête sans la permission de Dieu, quel mal cet esprit malheureux nous pourrait-il faire, si Dieu ne le lui permettait ? Demeurons donc toujours humiliés devant Dieu avec une crainte salutaire, et en même temps, méprisons avec un saint orgueil le démon par notre confiance en Dieu. Plus cet ange de ténèbres fera le brave, craignons-le moins, et craignons davantage Dieu en implorant son assistance. C'est ainsi que faisait saint Antoine, cet illustre vainqueur des démons. Car lorsqu'ils l'environnaient de tous côtés sous la figure des animaux les plus cruels, et semblaient être près de le dévorer, il leur disait : Si vous aviez quelque force, un de vous suffirait pour combattre contre un homme ; mais puisque vous l'avez perdue en vous révoltant contre Dieu, vous faites bien de venir en si grand nombre pour tâcher de me faire peur. Si le Seigneur vous a donné quelque pouvoir sur moi, me voici : qui vous empêche d'en user et de me dévorer ? Et s'il ne vous en a point donné, pourquoi prenez-vous inutilement tant de peine ? Ce grand saint avait accoutumé de dire que le signe de la croix et la foi qui se prend quelquefois pour la confiance, nous sert d'un mur inexpugnable contre les démons. Ainsi, encore que nos forces ne soient pas égales à celles de ces ennemis de notre salut, qui ne sont que de purs esprits, la foi nous apprend que le Seigneur est le défenseur de ceux qui espèrent en lui. Il nous a promis son secours et d'avoir toujours le cœur et les yeux arrêtés sur son Eglise dont le temple de Salomon était la figure. Il a le vouloir et le pouvoir d'accomplir ce qu'il promet, sans qu'aucune puissance dans le ciel ni sur la terre l'en puisse empêcher ; et ce ne serait pas être chrétien que de pouvoir douter de la vérité de ses paroles, de sa bonté et de sa puissance.

Mais tout ce que je viens de dire et que l'on pourrait y ajouter se doit entendre à l'égard de ceux qui sont en état de grâce, ou qui se préparent à y être, non-seulement parce qu'ils croient en général la vérité des promesses de Dieu, mais parce qu'ils les regardent comme leur étant appliquées en particulier, et qu'ils ont recours à la pénitence et aux autres moyens que l'Eglise nous enseigne. Nous savons certainement qu'il y en a plusieurs dans l'Eglise qui sont en état de grâce et en qui Dieu accomplit ses promesses, faisant connaître par des effets qu'il est le protecteur et le défenseur de ceux qui espèrent en lui. Néanmoins, comme personne ne peut s'assurer sans une particulière révélation qu'il soit dans cet état de grâce, nous devons nous contenter de croire qu'il est de foi que le défaut ne saurait venir de la part de Dieu, et appréhender qu'il ne vienne de notre négligence à nous ac-

quitter de notre devoir. Ainsi craignant à notre égard et nous confiant à l'égard de Dieu, nous lâcherons de nous rendre dignes de recevoir le secours qu'il a promis à ceux qui combattent pour lui.

Quoique cette crainte et cette incertitude où Dieu nous laisse de savoir si nous sommes en grâce et s'il nous aime, paraissent rudes et pénibles, elles nous sont avantageuses pour nous conserver dans l'humilité, pour nous empêcher de mépriser les autres, et pour nous exciter à bien faire, parce que moins nous savons si nous sommes agréables ou désagréables à Dieu, et plus nous marchons avec circonspection et retenue. Mais ne vous imaginez pas, ma chère fille, que pour cela nous devons nous décourager par une vaine crainte, puisque ce que je viens de dire n'est pas contraire à ces paroles de David : *Le Seigneur est ma lumière et mon Sauveur : qui pourrai-je craindre ? Le Seigneur est le puissant protecteur de ma vie : qui pourrai-je redouter (Ps. XXVI, 1) ?* Saint Paul nous exhorte aussi à nous confier en ces paroles de Dieu : *Je ne vous laisserai point et ne vous abandonnerai point.* Et il ajoute : *C'est pourquoy nous disons avec confiance : Le Seigneur est mon secours, je ne craindrai point ce que les hommes me pourront faire (Hebr. XIII, 5).*

Ce n'est pas que ces paroles ou autres semblables de l'Écriture, qui nous sont si favorables, doivent nous délivrer de toute crainte, puisque nous devons toujours nous défier de nous-mêmes ; mais elles doivent nous délivrer d'une crainte excessive par notre confiance en Dieu. Ainsi, il faut marcher entre la crainte et l'espérance. Et comme plus l'amour croît, plus l'espérance croît aussi et la crainte diminue, le moyen d'acquérir cette force et cette assurance qu'ont les parfaits est de bannir la tiédeur et d'embrasser la vertu. Car alors, quoique le démon fasse tous ses efforts pour nous dévorer, nous le combattons à force ouverte et sans rien craindre, par la confiance que nous aurons en ce fort lion de la tribu de Juda, Jésus-Christ, notre défenseur et notre Roi, qui nous rend toujours victorieux, à moins que nous manquions de confiance en lui et que nous soyons si lâches que de nous rendre sans combattre, misérablement esclaves de nos ennemis. Dieu ne permet que pour le bien de ceux qui l'aiment, qu'ils se trouvent engagés dans ces combats et souffrent ces tentations. Car il est écrit : *Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux de cette vie, parce que lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment (Jacob., I, 12).* C'est ainsi qu'il veut que la patience dans les travaux et le courage dans les tentations soient comme la pierre de touche qui éprouve la fidélité de ceux qui l'aiment. Car ce n'est pas dans la prospérité, mais dans l'adversité que l'on fait connaître que l'on aime véritablement. Et comme les hommes se réjouissent d'avoir des amis dont ils ont éprouvé l'affection dans la mauvaise fortune, Dieu se réjouit d'avoir des serviteurs fidèles. Jésus-Christ a fait voir combien ils lui sont agréables, par ces paroles qu'il a dites à ses apôtres : *C'est vous qui êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations et dans mes maux. C'est pourquoi je vous prépare le royaume comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël (Luc. XXII, 28).* Puis donc que, si nous l'accompagnons dans ses travaux, nous l'accompagnerons dans son royaume, ne devons-nous pas soutenir courageusement les efforts que feront les démons pour nous séparer de lui, avec une ferme confiance qu'il nous assistera dans nos combats sur la terre et nous récompensera dans le ciel ? Souvenons-nous de saint Antoine qui, après que les démons l'eurent déchiré de coups, vit le toit de sa cellule s'ouvrir, et entrer par cette ouverture un rayon étincelant d'une si vive lumière.

que les démons n'en pouvant soutenir l'éclat, prirent la fuite. La douleur de tant de plaies qu'il avait reçues cessant aussitôt, Jésus-Christ lui apparut : et alors, jetant un profond soupir, il lui dit : Où étiez-vous, Seigneur, lorsque ces ennemis m'ont traité si cruellement ? Si vous aviez été présent dès le commencement du combat, je n'aurais rien eu à craindre : ou si vous leur aviez permis de me faire des blessures, vous les auriez guéries en même temps que je les aurais reçues. A quoi Jésus-Christ répondit : *Antoine, j'ai toujours été présent, mais je voulais éprouver votre courage : et, parce que vous avez combattu généreusement, je vous assisterai toujours et rendrai votre nom célèbre dans toute la terre.* Ce saint n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'animé de la vertu du Seigneur, il se leva et se trouva beaucoup plus fort qu'il n'était auparavant ce combat.

C'est ainsi que Dieu traite ceux qui sont à lui. Il les laisse quelquefois dans une telle appréhension et en tel état, qu'ils ne savent plus que devenir. Il ne leur reste pas la moindre force : les faveurs qu'ils ont auparavant reçues de Dieu leur sont inutiles, et ils se trouvent dans un tel abandon et de si épaisses ténèbres, qu'ils se voient près de succomber sous les efforts de leurs ennemis. Mais tout d'un coup, et lorsqu'ils l'espèrent le moins, Jésus-Christ vient à leur secours, les délivre de toutes leurs peines, les rend plus forts qu'ils n'avaient jamais été, et met sous leurs pieds ces démons qui semblaient leur marcher sur la tête. Ainsi, bien que par leur nature ils n'aient pas tant de force que ces malheureux esprits, ils se sentent en avoir une si grande, que non-seulement l'un d'eux, mais plusieurs ensemble ne seraient pas capables de leur résister, tant est puissant ce secours qu'ils connaissent leur être venu du ciel. Ils ne se contentent pas de se défendre : ils pourraient même dire avec David : *Je poursuivrai mes ennemis, et ne retournerai point que je ne les aie vaincus. Je les percerai de coups : ils ne pourront se relever, et ils tomberont à mes pieds (Ps. XVII, 41).*

Rien ne nous peut être si avantageux que ce que saint Augustin demandait à Dieu, en disant : *Accordez-moi, Seigneur, la grâce de vous connaître par une connaissance qui me remplisse d'amour pour vous, et de me connaître moi-même.* Mais qui peut nous donner tant de moyens de nous connaître nous-mêmes, que de nous trouver réduits dans l'extrémité dont j'ai parlé, d'être détrompés de l'estime que nous avions de nous par l'expérience de notre faiblesse : et d'autre part d'avoir éprouvé combien Dieu est fidèle en ses promesses ; quel est le secours dont il nous assiste dans notre besoin ; quelle est la force incroyable qu'il nous donne lorsqu'il ne nous en restait plus, et quel est l'excès de sa miséricorde, qui nous relève et nous soutient lorsque nous étions dans une entière défaillance ? Cette connaissance de notre extrême misère et de l'infinie bonté de Dieu nous fait, avec une humilité profonde et prosternés le visage contre terre, l'adorer, l'aimer et espérer qu'il continuera de nous secourir dans les autres périls où nous pourrions nous trouver. C'est ce que saint Paul rapporte par ces paroles lui être arrivé : *Je suis bien aise, mes frères, que vous sachiez l'affliction qui nous est survenue en Asie. Elle a été telle, que la pesanteur des maux dont nous nous sommes trouvés accablés a été excessive et au-dessus de nos forces, jusqu'à nous rendre même la vie ennuyeuse (II Cor., I, 8).*

DE LA VÉRITÉ DE LA FOI CATHOLIQUE

CHAPITRE XXX.

Que nous avons plusieurs sujets d'espérer que Notre-Seigneur nous délivrera de tous nos maux. Ce que c'est que la foi : et que ce mot, croire, a divers sens.

Les événements passés, dit saint Grégoire, nous servent d'assurance des événements à venir : et puisque les hommes ne craignent point de prêter sur des gages, ce n'est pas témoigner une fort grande confiance en Dieu que d'espérer qu'il nous délivrera des maux qui nous arriveront, après avoir éprouvé qu'il nous a tant de fois délivrés de ceux que nous avons eus. Il est certain que si un homme nous avait témoigné son affection en nous assistant dans nos peines en diverses occasions, nous ne douterions point qu'il ne nous aimât et ne nous assistât encore dans celles qui nous pourraient arriver. Comment n'aurions-nous donc pas la même confiance en Dieu après le secours que nous en avons reçu, non-seulement diverses fois, mais infinies fois? Souvenez-vous, servante de Jésus-Christ, de tant d'occasions dans lesquelles il vous a fait sortir victorieuse des combats que les démons vous ont livrés, que vous lui en avez rendu grâces et que vous avez conçu une entière confiance en son amour, après avoir vu qu'en suite de la tempête il vous a envoyé le calme, que la joie a succédé à la tristesse, et que les effets vous ont fait connaître qu'il est votre véritable Père. Que s'il veut maintenant éprouver par des souffrances votre patience, votre confiance et votre amour, et fait semblant de se cacher pour ne point répondre à vos plaintes, gardez-vous bien de perdre la confiance que vous avez eue en diverses occasions. Car si, considérant seulement vos peines présentes et que Dieu ne les fait pas cesser, vous vous imaginiez qu'il n'a plus soin de vous, et lui disiez comme les apôtres dirent durant une grande tourmente: *Seigneur, ne vous mettez-vous point en peine de ce que nous périssons (Mac., IV, 38)*? vous tomberiez dans cette répréhension de l'Écriture: *L'insensé est changeant comme la lune (Eccl., XXVII)*, et seriez semblable à une girouette qui tourne sans cesse à tous vents.

Lorsque Dieu vous assistait dans vos travaux, c'était sa miséricorde qui, comme un vent favorable, vous en délivrait et vous obligeait à lui en rendre grâces; et les tribulations qu'il vous envoie maintenant sont comme un autre vent par lequel il vous éprouve pour connaître si vous avez la même confiance qu'auparavant. Où serait donc votre foi, si tant d'effets que vous avez reçus de son assistance ne vous rendaient pas assez forte pour vous confier en lui dans vos peines présentes par le souvenir de la bonté avec laquelle il vous a délivrée de vos peines passées? On ne peut penser sans étonnement à une aussi étrange incrédulité que fut celle des Israélites, lorsqu'après que Dieu les eut tirés de l'Égypte par tant de miracles et en eut fait tant d'autres en leur faveur dans le désert, ils n'ajoutèrent pas foi à la promesse qu'il leur avait faite de les mettre en possession de cette heureuse terre qu'il leur commandait de conquérir : ce qui fut cause, comme dit saint Paul, qu'ils n'y entrèrent point. N'est-ce donc pas à proportion une grande ingratitude et une lâche défiance à ceux que Dieu a délivrés de plusieurs périls, de ne pas croire qu'il ne les abandonnera point dans leurs périls présents et dans ceux qui peuvent encore leur arriver, puis, comme je l'ai dit, qu'il ne nous abandonne jamais, si nous ne l'abandonnons les premiers?

Il faut savoir que ce mot de croire se prend quelquefois pour une opération de l'entendement qui embrasse avec une entière certitude les vérités de la foi catholique; que celui qui a une créance contraire est

Incrédule et un véritable hérétique, et que son incrédulité est une hérésie. Mais on ne doit pas appliquer cela à ceux dont nous venons de parler et les traiter d'incrédules, puisqu'ils ne sont pas obligés de croire comme une chose de foi que Dieu les délivrera de leurs peines, ainsi que les Israélites étaient obligés de croire que Dieu les rendrait victorieux de leurs ennemis, s'ils avaient le courage de les combattre, parce qu'il le leur avait promis expressément.

Il y a une autre sorte de créance qui, selon le langage des saints et la manière ordinaire de parler, est une opinion fondée sur la raison ou sur des conjectures : que si ces raisons ou ces conjectures sont fortes, on donne aussi à cette créance le nom de foi ; et c'est ainsi qu'il y a des personnes qui croient que Dieu leur a pardonné, qu'ils sont en grâce et qu'il les assistera dans leurs besoins. Cette créance que l'on a dans l'esprit fortifie la confiance ou l'espérance que l'on a dans la volonté : ce qui fait que quelquefois on donne à l'incrédulité le nom de défiance, et à la crédulité ou à la foi celui de confiance. En cette sorte, l'on peut dire qu'ayant été délivrés d'autres périls par l'assistance de Dieu, et ayant sujet de croire, non pas avec certitude, mais en la manière que je l'ai dit, qu'il nous délivrera encore de celui dans lequel nous sommes, c'est être incrédule que d'en douter, mais non pas agir contre la foi. Or, parce que les luthériens confondent d'ordinaire ces diverses manières de croire, nous devons, comme catholiques, parler clairement et distinctement en appelant la foi et la confiance chacune de leur propre nom, et en déclarant comment se doivent entendre ces mots de croire et de crédulité, à cause qu'il y a des occasions dans lesquelles on est obligé d'éviter des termes dont on peut en d'autres user sans crainte.

Mais pour revenir à notre propos, fuyez, ma fille, cette défiance et ces changements que l'Écriture dit qui rendent les imprudents changeants comme la lune, et tâchez d'acquérir cette fermeté dont elle loue le juste en disant : *Il est réglé dans son cours comme le soleil* (Eccl., XXVII), c'est-à-dire il agit toujours d'une même sorte. Pratiquez aussi ce qu'elle ordonne de *se souvenir dans la prospérité de l'adversité, et dans l'adversité de la prospérité* (Eccl., XI), tempérant l'une par l'autre et vivant toujours dans l'égalité. Ainsi la tribulation ne nous fera point tomber sous le poids de la défiance et de la tristesse, et les consolations spirituelles ne dissiperont point votre cœur, et ne vous feront point tourner la tête par une joie excessive. C'est la manière dont agit Anne, cette sainte femme, mère du prophète Samuel (I Reg., I, 18) ; car, après avoir fait sa prière dans le temple de Dieu, elle ne témoigna plus nulle tristesse, et son esprit demeura toujours dans la même assiette. Isaïe dit aussi qu'il y aura une demeure où nous serons à l'ombre durant la chaleur du soleil, et à l'abri des vents et de la pluie (Isa., IV). Vous devez faire tous vos efforts pour arriver à cette sainte demeure, afin qu'une force inébranlable et une ferme confiance en la miséricorde de Dieu vous mette dans une assurance qui vous empêche de rien craindre dans les périls et les affaires les plus fâcheuses, selon cette autre parole d'Ezéchiel qui, parlant par un esprit de prophétie du temps de la nouvelle loi, dit : *Les hommes dormiront sans crainte au milieu des bois* (Ezéch., XXXIV). Car encore qu'il paraisse étrange de pouvoir trouver du repos et de la sûreté dans cet exil, néanmoins, quoique ce repos et cette assurance ne soient rien en comparaison de ceux dont nous jouirons dans le ciel, ils sont fort grands, si on les compare avec les craintes et les frayeurs qui troublent l'âme des méchants. Job dit que celui qui renoncera à l'esprit de malice jouira de cette paix, et saint Paul assure que la vertu de l'espérance sert à l'âme comme d'une ancre qui l'affermi contre la violence des tempêtes ; tellement que si nous avons pour ennemi un démon qui, par les combats qu'il nous livre, s'efforce

de nous étonner et de nous faire perdre la confiance, nous avons en la personne de Jésus-Christ un ami beaucoup plus puissant et plus fort que lui, un ami qui nous aime incomparablement davantage que lui ne nous hait, et qui, de même que ce malheureux esprit veille toujours pour nous nuire, a sans cesse les yeux arrêtés sur nous pour nous assister, parce qu'il nous considère comme étant notre pasteur et nous ses brebis pour lesquelles il a répandu son précieux sang. Ayant donc un Dieu pour protecteur, craindrons-nous les démons dont le pouvoir comparé au sien n'est que faiblesse, et qui, lorsque nous avons la foi, ne peuvent nous nuire sans sa permission ? car ont-ils pu sans cette permission toucher à rien de ce qui appartenait à Job, et faire précipiter dans la mer les pourceaux des Geraséniens (*Luc.*, VIII, 32) ? et ceux qui n'ont pu toucher à des pourceaux sans cette permission, pourront-ils sans la même permission nuire à des hommes ? *Fortifiez-vous dans le Seigneur*, dit saint Paul, *et en sa vertu toute-puissante ; revêtez-vous de toutes les armes de Dieu pour pouvoir vous défendre des embûches et des artifices du diable* (*Ephes.*, VI, 10). Et ce grand apôtre ayant rapporté quelles sont quelques-unes de ces armes, il ajoute : *Servez-vous surtout du bouclier de la foi pour pouvoir repousser et éteindre les traits enflammés du malin esprit* (*Ephes.*, VI, 16), parce que, cet ennemi étant plus fort que nous, nous devons nous servir d'armes surnaturelles, qui sont la foi, ou de quelques paroles de l'Écriture, ou des sacrements, ou des instructions de l'Église, ou d'une ferme créance de la toute-puissance de Dieu, ou de la force que donne l'espérance, ou de l'offre que nous lui ferons de nous-mêmes par un mouvement de l'amour que nous lui portons. Ainsi, en recevant de bon cœur tout ce qu'il lui plaît de nous envoyer, nous nous moquerons des démons et adorerons le Seigneur qui nous en a rendus victorieux, non-seulement par lui-même, mais par ses saints anges qui combattront pour nous, comme le prophète Elisée fit voir à son serviteur qu'ils combattraient pour lui, lorsque, dans la crainte qu'il avait de l'effroyable armée des ennemis, il lui dit : *N'appréhendez rien ; car ceux qui combattent pour nous sont en plus grand nombre qu'eux* (*IV Reg.*, VI, 16). Et après que Dieu eut à sa prière ouvert les yeux de ce serviteur, il vit la montagne toute pleine de cavaliers, de chevaux et de chariots tout en feu, parce que des anges du Seigneur étaient venus au secours de ce prophète. Ainsi nous n'avons qu'à nous donner entièrement à Dieu pour avoir de notre côté une multitude d'anges dont un seul est capable de surmonter toutes les puissances de l'enfer. Et ce qui est encore beaucoup plus, nous aurons même pour nous le Seigneur des anges, sous la puissance duquel fléchissent le ciel, l'enfer et la terre. En faut-il davantage pour nous faire mépriser tous les démons, nous rassurer dans nos craintes et nous rendre hardis comme des lions par l'assistance de Jésus-Christ qui, après avoir été doux comme un agneau lorsqu'il s'est livré lui-même pour nous à la mort, s'est fait voir terrible comme un lion, lorsque étant descendu dans les enfers, il a vaincu et enchaîné les démons et garanti de leur fureur, par la puissance de son bras, ces brebis spirituelles, ces âmes chéries de lui qu'il a rachetées par son sang ?

Que s'il paraît à quelqu'un, ma chère fille, que je me sois trop étendu sur ce sujet, il doit l'attribuer au désir que j'ai que vous ne soyez pas l'une de ces personnes que j'ai vues en si grand nombre abandonner le service de Dieu par l'appréhension du démon.

Je sais que nous avons à soutenir contre cet ennemi des guerres encore plus grandes que celle dont j'ai parlé. Mais je sais aussi que lorsqu'il semble que la tribulation est arrivée à son comble, que les forces nous manquent, que nous ne savons plus à quoi recourir, et que ce lion infernal pense être près de nous dévorer, ce vaillant et charitable Da-

vid, qui est Jésus-Christ, nous arrache d'entre ses dents et le met lui-même en pièces (1 Reg., I, 34). Je pourrais rapporter des preuves de choses semblables que j'aurais eu de la peine à croire, si je ne les avais vues de mes propres yeux ; car je puis assurer que des personnes étant dans la plus grande souffrance que l'on saurait s'imaginer, Dieu, par des merveilles de son infinie bonté, a montré qu'il n'abandonne jamais ceux qui ont recours à lui, quoiqu'ils ne le fassent que faiblement et en commettant des fautes ; et je n'ai vu une seule de ces personnes en qui cela ait manqué. Ainsi ceux qui seront réduits en cet état et comme ensevelis dans le ventre d'une baleine doivent implorer l'assistance de Jésus-Christ et se servir des conseils que leurs confesseurs leur donneront avec une ferme confiance en ce bon et divin pasteur qui a donné sa vie pour ses brebis, qui mortifie et qui vivifie, qui précipite dans les enfers et qui en retire, qui afflige en certain temps et fait en d'autres que la consolation est plus grande que n'a été l'affliction.

CHAPITRE XXXI.

Que la vérité de Dieu est la première chose dont nous devons nous instruire par le moyen de la foi. Que la foi est le fondement de toute la vie spirituelle. Et que les choses qu'elle nous enseigne sont élevées au-dessus de la raison.

Dévote servante de Jésus-Christ, après vous avoir montré quels sont les langages auxquels vous ne devez point prêter l'oreille, je dois maintenant vous apprendre quels sont ceux que vous devez écouter, afin de pratiquer ces paroles de David : ÉCOUTEZ, MA FILLE, et sachez que la vérité est la seule chose qui mérite que vous l'écoutez. Mais parce qu'il y a plusieurs vérités qui n'ont point de rapport au sujet dont je veux parler, qui est la foi catholique que les chrétiens doivent avoir, je dis que vous devez l'écouter et l'apprendre des paroles de Dieu dans l'Écriture sainte et de l'Église catholique ; car c'est avec grande raison que David nous recommande de commencer par ce que nous sommes premièrement obligés de faire, et saint Paul dit que *la foi vient de ce que l'on a oui* (Rom., X). Cette foi est le premier hommage que l'âme rend à son Créateur en lui rendant l'adoration due à un Dieu, c'est-à-dire à un Être souverain, infiniment élevé au-dessus de tous les êtres : c'est pourquoi, encore qu'il y ait certaines choses en Dieu que la raison est capable de comprendre, lesquelles saint Paul nomme la manifestation de Dieu, elle ne saurait atteindre jusqu'à l'intelligence de ces grands mystères que la foi croit, ce qui a fait dire à ce grand apôtre qu'elle croit ce qu'elle ne voit pas, et adore avec une constante fermeté ce que la raison ne saurait comprendre (Rom., I). L'Écriture sainte nous le marque dans cette vision qu'eut le prophète Isaïe de deux séraphins qui couvraient dans le temple avec leurs ailes la face du Seigneur (Isa., VI, 2), et par cette obscure nuée où était Dieu, dans laquelle Moïse entra sur la montagne (Exod., XXIV). Ne paraît-il pas étrange que Dieu étant une lumière si pure, qu'elle ne peut, comme dit saint Jean, être mêlée d'aucunes ténèbres, il veuille ainsi être caché dans les ténèbres ? Mais cela vient, comme dit saint Paul, de ce que cette lumière dans laquelle il habite est si vive et brille de tant de clartés et de rayons, qu'elle est inaccessible aux créatures, parce qu'elles n'en peuvent soutenir l'éclat, et qu'ainsi elle ne passe à l'égard des anges et des hommes que pour des ténèbres qui empêchent leur raison de pouvoir arriver jusqu'à comprendre un si grand mystère ; de même que, lorsqu'une roue tourne avec une telle rapidité que nos yeux ne sont pas capables de discerner son mouvement, nous disons qu'il semble qu'elle ne tourne pas.

Notre foi ne rend pas seulement l'honneur qui est dû à Dieu en disant que notre raison ne le peut comprendre, mais aussi en déclarant qu'il

est si extrêmement élevé au-dessus de tout, qu'encore que sa lumière le rende très-visible dans le ciel, il n'y a point d'ange ni d'homme qui puisse connaître tout ce qu'il est. Quand toutes leurs volontés seraient jointes ensemble, ils ne sauraient l'aimer autant qu'il est aimable, ni jouir de tout le bonheur dont il est l'éternelle source : lui seul est capable de se comprendre. Tout ce que les créatures qui le voient dans le ciel peuvent faire est de l'aimer, de le posséder, de le louer et de le respecter, en avouant que tout ce qu'ils connaissent de lui et ce qu'ils peuvent faire pour l'amour de lui n'est rien en comparaison de ce qu'il est et de ce qui lui est dû. Ainsi elles se prosternent devant sa face, l'adorent dans un profond silence, et confessent que lui seul est capable de se donner cette parfaite louange à laquelle elles ne sauraient atteindre. Ce silence est le plus grand honneur qu'on lui puisse rendre et qui n'appartient qu'à un Dieu, parce qu'il témoigne qu'il est au-dessus de toutes les louanges qu'on lui peut donner : ce qui a fait dire à David : *Mon Dieu, c'est dans Sion* (c'est-à-dire dans la Jérusalem céleste) *qu'on vous doit louer* (Ps. LXIV, 1). Tellement qu'encore qu'on lui donne sans cesse dans le ciel des louanges dignes de lui en disant : *Saint, saint, saint, Seigneur, qui êtes le Dieu des batailles* (Isa., VI), et autres semblables louanges, ces esprits bienheureux confessent par leur silence que leur intelligence ne peut aller jusqu'à comprendre ce qu'il est, tant sa grandeur est inconcevable ; c'est pourquoi David a dit : *Il est monté sur les chérubins, il a pris son vol, et il a volé sur les ailes des vents* (Ps. XVII, 12). Ce qui l'a fait parler en cette manière, c'est que nul esprit ne peut concevoir ses infinies perfections, et qu'ainsi on se trouve réduit à dire comme les enfants d'Israël, quand ils virent tomber du ciel ce pain miraculeux qui les nourrit pendant quarante ans : *Man-héu*, qui signifie : *Qu'est-ce que cela ? et à être ravi d'admiration comme le fut la reine de Saba, lorsqu'après avoir vu Salomon, elle dit que tout ce qu'on lui avait rapporté de sa sagesse n'était rien en comparaison de ce qu'elle en avait reconnu. C'est pourquoi, encore que ce que l'on voit de Dieu dans le ciel surpasse de beaucoup tout ce que l'on en a entendu dire sur la terre, on ne saurait connaître tout ce qu'il est. Voilà quel est le Dieu que nous adorons et ce que la foi nous apprend de lui en disant avec David : Le Seigneur s'est réservé le plus haut des cieux* (Psal. XC, 25) ; car ce plus haut des cieux est comme le secret dans lequel il habite et qui ne peut être que pour lui seul, parce que lui seul se peut connaître

 CHAPITRE XXXII.

Qu'il est conforme à la raison de croire tout ce que notre foi nous enseigne, quoiqu'il soit au dessus de notre raison.

Il faut savoir, ma fille, qu'encore que j'aie dit que la foi nous oblige à croire des choses qui, bien qu'elles ne soient pas contraires à la raison, ne se peuvent comprendre par la raison, on ne doit pas néanmoins penser que la créance que nous en avons soit contraire à la raison ou sans raison ; car quoique nous n'ayons pas une claire intelligence de ce que nous croyons, cela ne nous doit pas empêcher de croire, parce que notre foi, est appuyée sur de si puissantes raisons que nous devons même être toujours prêts à en rendre compte devant quelque juge que ce soit, selon ces paroles de saint Pierre : *Soyez toujours prêts à répondre pour votre défense à tous ceux qui vous demanderont raison de votre foi* (1 Petr., III, 15). Vous comprendrez facilement cela, servante de Jésus-Christ, par l'exemple que je vais vous proposer. Si l'on vous disait qu'un aveugle-né a dans un moment recouvré la vue, ou qu'un mort est ressuscité, il est certain que votre raison ne pourrait comprendre com-

ment cela aurait pu se faire, parce que c'est une chose surnaturelle et qui est au-dessus de la raison; mais si un grand nombre de témoins irréprochables vous assuraient de l'avoir vu, n'y aurait-il pas non-seulement de l'opiniâtreté, mais une opiniâtreté condamnable de ne le pas croire, puisque cette même raison qui ne l'aurait pu comprendre oblige à croire ce qui est rapporté par tant de témoins tous si croyables? Que si ces mêmes témoins souffraient la mort avec joie pour confirmer la vérité de leur témoignage, n'y aurait-il pas encore plus de raison d'y ajouter foi? Et s'ils faisaient des miracles aussi grands et encore plus grands que celui dont ils auraient rendu témoignage, n'aurait-on pas un extrême tort de ne les pas croire sous prétexte de la grandeur du miracle pour la confirmation duquel ils n'auraient point craint de donner leur vie? Or, vous devez savoir qu'il n'y a rien dont la raison soit plus incapable que de connaître clairement ce que la foi l'oblige de croire, ni rien si conforme à la raison que de le croire, puisque l'on ne saurait, sans commettre un grand péché, ne le pas croire. Les véritables miracles que fit Moïse ne firent-ils pas croire aux Israélites qu'il communiquait avec Dieu, et qu'il était envoyé par lui pour leur apporter de sa part sa loi qu'ils reçurent? Et quelques faux miracles faits par Mahomet n'ont-ils pas porté les Arabes à le considérer comme un homme envoyé de Dieu, et n'ont-ils pas reçu de lui avec respect la loi toute charnelle qu'il leur a donnée? Considérez après cela les miracles faits par Jésus-Christ, par ses apôtres et par tant de saints pour confirmer notre sainte foi depuis la naissance de l'Eglise jusqu'aujourd'hui, et vous trouverez qu'ils sont innombrables et surpassent infiniment tous ceux qui auparavant avaient été faits dans le monde. Nous ne voyons dans l'Ancien Testament que trois morts ressuscités dans le cours presque de deux mille ans, et saint André seul en a ressuscité quarante pour accomplir ainsi cette parole de Jésus-Christ : *Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais; et en fera encore de plus grandes* (Joan., IV, 12); car ce Sauveur du monde a voulu faire connaître quel était son infini pouvoir, non-seulement par ses œuvres, mais par les œuvres de ceux qui sont à lui, dans lesquels il agit et fait tout ce qu'il lui plaît, quelque miraculeux qu'il puisse être. Je viens de vous dire ce qu'un seul de ses apôtres a fait, afin que par là vous puissiez juger des actions des autres apôtres et autres saints de l'Eglise. Ce qu'ils ont fait dans le commencement de son établissement était plus que suffisant pour confirmer la vérité de la foi; mais le désir que Dieu a que tous les hommes se sauvent en le connaissant, et que ceux qui le connaissent déjà en soient de plus en plus persuadés et consolés, fait qu'il nous en donne continuellement de nouvelles preuves par de nouveaux miracles. Ainsi il se passe peu d'années que l'on ne canonise quelque saint: ce qui ne se fait jamais qu'après des informations très-authentiques de la sainteté de leur vie et de leurs miracles. Que si l'on a la curiosité d'en savoir le particulier, il s'en trouvera assez de preuves, même de notre temps, dans l'Europe, et encore beaucoup plus dans les Indes orientales et occidentales.

 CHAPITRE XXXIII.

Que nous avons des témoins irréprochables de la vérité de notre foi qui ont généreusement exposé leur vie pour la soutenir.

Il se trouvera peut-être des personnes qui voudront révoquer en doute cette multitude de miracles faits dans l'Eglise chrétienne, parce qu'étant ennemis de notre foi, ils jugent bien que si ceux qui en ont rendu témoignage sont véritables, ils seront contraints de confesser que nous avons très-grande raison d'y ajouter foi, et que ce sont eux

qui se trompent ; mais je leur demande pourquoi, s'ils refusent de croire ces témoins que nous alléguons, et de recevoir notre foi, croient-ils ceux dont ils embrassent les opinions et reçoivent la fausse créance, puisqu'ils ne sauraient nier que ces témoins que nous leur proposons ne surpassent extrêmement les leurs, tant en nombre qu'en toutes les qualités qui les peuvent autoriser ? On a vu dans l'Eglise catholique des hommes reconnus généralement pour être si parfaits, si exempts de tout amour du bien, de tout désir d'honneur et de tout ce que les autres recherchent avec tant de passion, et si fortement attachés à la vérité, qu'ils n'ont point craint de mourir pour la défendre. Quel intérêt des hommes si éminents en vertu et qui, au lieu d'avoir quelque prétention pour ce qui regarde les avantages d'ici-bas, renonçaient à tout ce qu'ils y possédaient, pouvaient-ils avoir à rendre ce témoignage ? Est-il vraisemblable que ceux qui, pour soutenir ce qu'ils ont dit, se résolvent à perdre la vie dans des tourments effroyables, soient de faux témoins ? Il est vrai qu'il se trouve des hommes qui, à force de tortures, avouent ce que les juges leur demandent, quoiqu'il soit contraire à la vérité. Mais si les chrétiens avaient voulu répondre selon que les juges le désiraient, bien loin de perdre la vie, ils ne l'auraient pas seulement conservée, ils auraient même été élevés à de grands honneurs, au lieu que, méprisant les promesses qu'on leur faisait, ils préférèrent la mort à la perte de leur foi : ce qui montre qu'ils n'aimaient ni n'appréhendaient rien de tout ce qui n'est que temporel, quelque désirable ou quelque redoutable qu'il pût être, et qu'ainsi leur témoignage ne saurait être suspect. Si l'on dit qu'il est vrai que ces raisons font voir que c'étaient des gens de bien qui ne voulaient tromper personne, mais qu'ils pouvaient être trompés et trompaient les autres, sans en avoir le dessein, je répons qu'entre ceux qui ont répandu leur sang pour la foi de Jésus-Christ, il y en a eu plusieurs si sages et reconnus pour tels de tout le monde, que l'on ne saurait croire raisonnablement qu'ils se soient tellement trompés dans un sujet si important, qu'ils aient voulu, pour soutenir leur créance, perdre la vie. A quoi il faut ajouter que c'est une chose constante que la sagesse des chrétiens était aussi élevée au-dessus de celle des autres, que les maîtres le sont au-dessus de leurs disciples, et que ce n'a pas seulement été quelques particuliers, ni vingt, ni trente, ni cent, mais un très-grand nombre qui ont eu cette sagesse et sont morts pour maintenir notre sainte foi, ce qui est un grand témoignage de sa vérité. Car encore que nous lisions que quelques-uns ont mieux aimé souffrir la mort que d'abandonner leurs erreurs, ils n'avaient rien d'approchant de ces véritables chrétiens, ni en nombre, ni en vertu, ni en sagesse.

CHAPITRE XXXIV.

Que la bonne vie des chrétiens est une grande preuve de la vérité de notre foi, et qu'ils ont surpassé en vertu tous les peuples qui n'ont pas la même créance.

Après avoir parlé de la vertu des martyrs chrétiens, je pense pouvoir dire combien c'est une grande preuve de la vérité de notre foi ; car, Dieu étant la bonté même et l'auteur de tout le bien, la raison veut qu'il aime ceux qui sont bons, puisque chacun aime son semblable et que chaque cause a du rapport à son effet. Ainsi, Dieu n'a garde de manquer de les assister dans leurs besoins, dont le plus grand est de sauver leurs âmes, ce qu'ils ne peuvent obtenir, s'il ne leur fait la grâce de le connaître, ni le connaître d'une manière capable de le suivre, s'il ne leur donne cette connaissance. Cela ne se pouvant nier, il faut demeurer d'accord que, s'il y a en ce monde une connaissance par laquelle les hommes se sauvent, ce sont les chrétiens que Dieu en favorise,

puisqu'il se trouve encore parmi eux des personnes d'une plus haute vertu que dans nul autre peuple qui soit sur la terre.

Les philosophes qui ont passé pour le chef-d'œuvre de la nature humaine ont établi, comme une maxime constante, que le bonheur de l'homme consiste à vivre conformément à la raison ; mais sans parler des principaux d'entre eux, dont saint Jérôme rapporte les honteuses actions, les chrétiens surpassent de telle sorte en vertu les plus vertueux de ces philosophes, que l'on a vu dans l'Eglise chrétienne des femmes faibles et de jeunes filles, en avoir incomparablement plus témoigné que ceux qu'ils considéraient comme des hommes héroïques. Car, qui d'entre eux a fait paraître autant de courage que sainte Agnès, sainte Lucie, sainte Agathe et tant d'autres qui ont souffert avec une constance invincible les plus cruels de tous les tourments et la mort pour conserver leurs corps chastes et leur foi pure ? Que si elles ont beaucoup plus que ces philosophes donné des preuves d'une force si élevée au-dessus de la faiblesse de leur sexe, dans l'excès de tant de tourments et dans la joie avec laquelle elles les ont supportés, combien ont été plus grandes encore cette extrême humilité, cette ardente charité et ces autres vertus qui leur étaient plus naturelles !

Quoique je ne vous aie proposé pour exemple que ces admirables vierges, vous n'ignorez pas quelle est la multitude innombrable d'hommes et de femmes de toutes conditions qui ont servi Dieu parfaitement dans l'Eglise chrétienne : quelques-uns d'eux, étant dans le monde si élevés en honneur, si abondants en richesses, si favorisés de la fortune et près de monter sur le trône, ont, pour se rendre agréables à Dieu, embrassé une vie pleine de croix en la passant dans la pauvreté, dans les travaux et dans l'obéissance, non-seulement à lui, mais aux hommes, avec une telle vertu qu'on ne les pouvait voir sans admiration. Saint Paul dit qu'il y avait dans l'Eglise des personnes dont la vertu éclatait d'une si vive lumière, qu'étant comparées à tout le reste du monde elles pouvaient passer pour des étoiles qui éclairaient la terre. Et il ne faut que considérer la vie de ce grand saint, celle de tant d'autres apôtres et de tant d'hommes apostoliques qui ont fleuri dans l'Eglise pour ne pouvoir en douter.

Puis donc que les actions des chrétiens ont fait remarquer en eux une si grande sainteté, ne peut-on pas dire, ou que les autres hommes n'ont ici-bas aucune connaissance de Dieu, ou que c'est à ce peuple chéri de lui à qui il fait la faveur de la donner, et qui en tirent tant d'avantages, parce qu'ils s'en servent pour lui témoigner leur reconnaissance et s'efforcer de lui plaire ? Sur quoi on ne doit pas dire que le monde a été sans avoir cette connaissance de Dieu si nécessaire au salut, puisque ce serait dire que les principales de ses créatures qui sont sur la terre, et pour l'amour desquelles il a créé toutes les autres se perdraient, parce qu'il ne leur aurait pas donné les moyens de se sauver. Or, quelle apparence que Dieu eût voulu fermer la porte du ciel aux hommes, et qu'étant une source éternelle de bonté et de miséricorde, il ne leur en fût point ressentir les effets ici-bas, et encore davantage dans le ciel, en répandant ses grâces sur eux ? Comme cette pureté des mœurs des chrétiens est une preuve de notre foi, les apôtres ne se pouvaient lasser de la recommander aux fidèles dans la naissance de l'Eglise, comme il paraît par ces paroles de saint Pierre : *Vous aussi, femmes, soyez soumises à vos maris, afin que s'il y en a qui ne croient pas à la parole, ils soient gagnés sans paroles par la bonne vie de leurs femmes, en considérant la pureté dans laquelle vous vivez* (1 Petr., III, 1). Par où il paraît quelle est la force d'une sainte vie, puisqu'elle était capable de convertir les infidèles, de ce que la prédication des apôtres, quelque puissante qu'elle fût et accompagnée de miracles, n'avait pu

faire. Saint Paul dit que, pour passer d'un pays à un autre, il n'avait point besoin que ceux à qui il avait prêché l'Évangile lui donnassent des lettres de recommandation pour ceux à qui il l'allait prêcher. Et il dit aussi en écrivant aux Corinthiens : *Avons-nous besoin, comme quelques-uns, que l'on nous donne des lettres de recommandation pour vous, ou que vous nous en donniez pour les autres ? Vous êtes vous-mêmes notre lettre de recommandation qui est écrite dans notre cœur, et reconnue et lue de tous les hommes, vos actions faisant voir que vous êtes la lettre de Jésus-Christ, dont nous n'avons été que les secrétaires, et qui est écrite, non avec de l'encre, mais avec l'Esprit de Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, qui sont vos cœurs* (II Cor., III, 1). Ce qui faisait parler ainsi ce grand apôtre, c'est que les vertus imprimées par sa prédication et par ses travaux, dans le cœur des Corinthiens, était une lettre qui suffisait pour faire connaître quel il était, et les avantages qu'ils pouvaient tirer de sa présence. A quel il ajoute que chacun pouvait lire et entendre cette lettre, parce qu'il n'y a point de nation, quelque barbare qu'elle soit, qui, encore qu'elle n'entende pas les paroles d'une langue, n'entende bien le langage du bon exemple et de la vertu, qui parlent par des actions et donnent du respect et de l'estime pour ceux qui instruisent de la sorte. Ce même apôtre dit aussi ailleurs : *Les serviteurs chrétiens doivent témoigner en toutes choses une entière fidélité, afin que leur conduite fasse révéler à tout le monde la doctrine de Dieu, notre Sauveur* (Tit., II, 10); c'est-à-dire que leur vie soit telle, qu'elle rende témoignage de la vérité de la foi chrétienne. Et comme Jésus-Christ, qui est la sagesse infinie, sait que cela nous importe de tout, il a eu soin de nous en instruire dans sa prière à son Père éternel, lorsqu'il dit : *Je vous prie qu'ils soient un tous ensemble : et comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, qu'ils soient de même un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé* (Joan., XVII, 21). C'est une grande vérité dite par ce Rédempteur du monde, qui est la suprême vérité, que si nous, qui sommes chrétiens, accomplissons parfaitement la loi dont le principal commandement est la charité, les autres hommes seraient touchés d'une telle admiration de ce que leur étant égaux en nature, nous les surpassions si fort en vertu; que nous voyant agir d'une manière qui va au delà de leurs forces, ils seraient contraints de croire que ce serait par l'Esprit de Dieu, ils le glorifieraient de répandre tant de grâces sur ceux qui le servent, et ils entreraient dans nos sentiments sans pouvoir plus y résister. Ainsi, nous serions le livre de Jésus-Christ dans lequel chacun pourrait voir ce qu'il est obligé de faire; nous ferions révéler l'excellence de sa doctrine, et la pureté de nos actions répandrait une si bonne odeur, qu'elle lui attirerait mille louanges. Mais comme vous savez, Seigneur qu'il y a et qu'il y aura toujours dans votre Eglise des personnes dont la vertu éclate d'une si pure lumière, que, si les infidèles voulaient ouvrir les yeux pour la regarder, ils pourraient connaître la vérité et se sauver : vous savez aussi, mon Dieu, que cette Eglise étant composée de bons et de mauvais chrétiens, il y en a plusieurs qui, non-seulement ne travaillent point à faire que les infidèles vous connaissent et vous honorent, mais au contraire sont cause qu'ils s'éloignent encore davantage de vous et s'aveuglent de plus en plus. Ainsi, au lieu de l'honneur que la sainteté du christianisme les devrait porter à vous rendre, ils vous blasphèment encore davantage, parce qu'ils ne sauraient croire que ceux dont la vie est si dérégulée soient des ministres d'un Dieu véritable; mais vous vous réservez pour ce grand jour à leur témoigner combien vous vous tenez offensé d'un si grand péché. Vous leur direz alors : Vous avez été cause que mon nom a été blasphémé par les infidèles, et les punirez par de terribles châtimens, de ce qu'au

lieu d'avoir ramené à vous ceux qui s'en étaient éloignés, ils les en ont empêchés et en ont éloigné ceux qui auparavant vous étaient unis. Alors chacun verra clairement qu'encore que vous ayez de méchants serviteurs, vous ne laissez pas d'être parfaitement bon, puisque leurs mauvaises actions sont contraires à vos commandements, qu'elles vous sont si désagréables et que vous les châtiez si sévèrement.

CHAPITRE XXXV.

Que la conscience de ceux qui embrassent la vertu leur rend témoignage de la vérité de notre foi. Que la mauvaise vie, au contraire, empêche de la connaître et contribue beaucoup à la faire perdre lors même qu'on la connaît.

Comme il est certain, fidèle épouse de Jésus-Christ, que plus les témoins sont proches et connus, et plus on ajoute de foi à la vérité qu'ils déposent, encore que les moyens que je vous ai proposés puissent passer pour de bons témoins de la vérité de notre foi, en voici d'autres qui sont plus croyables, puisqu'ils ne sont pas seulement plus proches de vous, mais sont dans vous-même, et qu'ainsi ils ne vous diront rien dont vous n'avez une particulière connaissance, puisque vous ne sauriez ignorer ce qui se passe dans votre cœur, et que Notre-Seigneur dit : *On n'a qu'à accomplir la volonté de mon Père pour connaître que la doctrine que je vous enseigne vient de lui. Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il connaîtra si ma doctrine est de lui, ou si je parle de moi-même (Joan., VII, 17).*

Béni soyez-vous, mon Dieu, de nous apprendre que votre doctrine est si véritable qu'il n'y a personne à qui vous ne laissiez la liberté d'en juger, avec cette seule condition d'être résolu de faire la volonté de votre Père et désirer de se sauver. Car il est sans doute que quiconque a un véritable désir de se bien conduire envers Dieu, envers lui-même, et envers le prochain, et de choisir pour cela les meilleures instructions, si on lui proposait toutes les diverses lois et les divers sentiments touchant la religion qu'il y ait jamais eu dans le monde, et qu'il fût dépouillé de passion, afin de ne chercher que la vérité, il rejetterait toute autre doctrine que celle de la religion chrétienne, lorsqu'il en aurait l'intelligence, comme étant la plus capable de le faire réussir dans son dessein ; et quand il commencerait à pratiquer la vertu qu'elle enseigne, l'expérience lui ferait voir quelle est la force de cette doctrine, l'avantage que notre âme en peut tirer, le pouvoir qu'elle a de remédier à nos besoins et de nous aider à devenir en peu de temps tels que nous le devons être ; ce qui lui ferait aisément connaître qu'elle vient de Dieu. Il dirait alors, comme quelques-uns de ceux qui entendirent parler Notre-Seigneur : *Jamais homme n'a parlé de la sorte (Joan., VII).* Que si l'on rapportait à ceux qui ne croient point en lui ces autres charitables paroles qu'il a dites avec tant de bonté : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive (Joan., VII, 37),* et qu'ils en voulussent éprouver l'effet avec un véritable désir de devenir vertueux, je ne doute point qu'ils ne sortissent de l'aveuglement de leur incrédulité ; mais comme ils n'aiment que le monde, et ne recherchent ni la vertu ni la vérité, ni la connaissance de Dieu, il n'y a pas sujet de s'étonner qu'ils demeurent dans leur ignorance. Et quand ils écouterait ce qu'on en dirait, cela ne ferait point d'impression dans leur esprit et dans leur cœur, parce qu'il ne s'accorderait pas avec leurs désirs. C'est ce quia fait dire à Jésus-Christ, en parlant aux Pharisiens : *Comment pourriez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul (Joan., V, 44) ?* Saint Paul dit aussi que quelques-uns, en se laissant emporter à l'avarice, avaient perdu la foi (I Tim., 6),

non que le péché la fasse perdre, s'il n'est accompagné d'hérésie; mais parce qu'en s'affectionnant aux choses du monde et en perdant l'affection que l'on avait à la vertu et à la doctrine du christianisme, à cause qu'elle enseigne des vérités contraires à nos mauvais désirs et les condamne sous de grandes peines, on s'engage peu à peu dans la créance d'une mauvaise doctrine qui les flatte. Ainsi l'indisposition du cœur aveugle l'entendement et lui fait abandonner la foi qui s'oppose à sa malice pour embrasser des opinions conformes à son désir et à une manière de vie qui ne leur donne aucune contrainte. Or, comme la corruption de la volonté fait quelquefois perdre la foi à ceux qui l'ont, elle empêche ceux qui ne l'ont pas de la recevoir, parce que les uns et les autres ont de l'aversion pour la parfaite vertu, sans en pouvoir alléguer d'autre raison, sinon qu'elle est trop sévère; et ils n'en ont pas moins pour la véritable foi, parce qu'elle est contraire à leurs mauvaises inclinations et qu'ils les aiment.

CHAPITRE XXXVI.

Que l'admirable changement des cœurs endurcis dans le péché et les grâces que Dieu fait à ceux qui se convertissent à lui et qui l'invoquent sont de grands témoignages de la vérité de notre foi.

Qu'heureux sont ceux qui embrassent la vertu par un désir sincère de servir Dieu! Car encore que tous ceux qui le servent trouvent en eux-mêmes, s'ils y font attention, des marques des avantages que donne la foi, ils ne sont particulièrement bien connus que de ceux qui pratiquent la vertu. Plusieurs d'entre eux étaient auparavant si misérables, qu'ils n'étaient pas seulement esclaves du vice, mais résolus d'y persévérer; et un sermon, ou une inspiration de Dieu, ou quelqu'un des autres moyens qui se trouvent dans l'Eglise catholique, les touche tellement qu'ils sentent comme une main toute-puissante qui brise leurs chaînes et les change de telle sorte qu'ils ont une aussi grande horreur du péché qu'ils s'y plaisaient auparavant. Ainsi ils peuvent dire avec David : *Le mensonge et l'iniquité me sont en haine et en abomination; mais votre loi est tout mon amour (Ps. CXVIII, 163)*; et ils font une si forte résolution de ne plus pécher qu'ils peuvent dire, avec saint Paul, que *ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni ce qu'il y a au plus haut des cieux ou au plus profond des enfers, ni toutes les autres créatures, ne nous pourront jamais séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, Notre-Seigneur (Rom., VIII, 38)*. Or, qui a pu faire si promptement un si grand miracle et un si heureux changement, sinon celui qui a fait sortir d'une roche une source d'eau vive, et rendu la vie aux morts? Ce sont des effets de ce Dieu tout-puissant, en qui l'on croit et que l'on aime dans l'Eglise chrétienne, et opérés par les moyens qu'elle nous enseigne.

Que si l'on passe encore plus avant, comme font plusieurs, et qu'en renonçant à tout le reste, ils ne s'occupent qu'à servir Dieu qui a rompu leurs liens, et marchent dans ce chemin étroit de la vie spirituelle qui conduit à la véritable vie, ils éprouveront, comme dit David (*Ps. CVI*), qu'encore qu'ils soient souvent agités par de si grandes tempêtes qu'elles leur font abandonner le timon, ils n'ont pas plutôt imploré l'assistance de Jésus-Christ, ou été consolés par les prêtres, ou lu ou entendu quelques paroles de l'Ecriture, ou reçu d'autres secours qui ne se rencontrent que dans l'Eglise, que toutes leurs peines cessent et qu'ils se trouvent dans un tel calme qu'ils peuvent dire, avec les apôtres : *Quel est celui-ci à qui les vents et la mer obéissent (Matth., VIII, 27)*? Saint Bernard dit avoir souvent éprouvé que l'invocation du nom de Jésus-Christ

est le véritable remède de toutes les maladies de l'âme, et plusieurs saints, avant lui et après lui, ont assuré la même chose : entre lesquels saint Jérôme, qui est un témoin digne de foi, rapporte, comme je l'ai déjà dit, qu'une tentation l'ayant réduit en tel état qu'il ne savait plus que devenir, il se jeta aux pieds de Jésus-Christ, implora son aide par une fervente prière, et en fut aussitôt délivré d'une manière si merveilleuse que, passant de cette extrémité à une autre, il lui semblait d'être entre les chœurs des anges. Car ce divin secours ne fait pas seulement cesser les tentations en la manière que l'application de la pensée à d'autres choses ou de semblables causes les font cesser ; mais c'est une faveur de Dieu qui les met dans un état tout contraire à celui où ils étaient, et quiconque aura éprouvé ce grand et si soudain changement n'aura pas de peine à connaître que les hommes n'y ont point de part. Il vient de Dieu seul par des voies qui ne se rencontrent que dans la religion chrétienne, selon ce que saint Paul dit, que *Jésus-Christ est la force et la sagesse de Dieu à ceux qui sont appelés de lui* (I Cor., I, 24), parce que, lorsqu'ils ont recours à lui dans la tribulation, il les éclaire et les fortifie, pour les rendre capables de surmonter toutes sortes d'obstacles, de chanter, avec David : *La gloire du Seigneur est grande* (Ps. CXXXVII), et de sentir en eux-mêmes ce que dit ailleurs ce même roi : *En quelque temps que je vous aie invoqué, j'ai reconnu que vous êtes mon Dieu* (Ps. LV, 10), parce que la manière si prompte et si puissante dont Dieu assiste est une preuve qu'il est le Dieu véritable et qu'il prend soin de ceux qui sont à lui. Sur quoi je n'allègue point les révélations et les visions célestes, parce qu'elles sont miraculeuses ; mais je me contente de parler de ce qui arrive assez ordinairement et dont plusieurs personnes qui l'éprouvent peuvent rendre témoignage.

CHAPITRE XXXVII.

Que Dieu fait de très-grandes grâces à ceux qui sont parfaitement vertueux : ce qui est une grande preuve de la vérité de notre foi, puisqu'elle nous apprend à nous en rendre dignes.

Ceux qui marchent avec courage dans le chemin de la vertu ne se trouvent pas seulement délivrés par l'assistance de Jésus-Christ des périls où ils se rencontrent, mais il leur fait de si grandes grâces, que l'on peut dire d'eux avec vérité ces paroles de l'Évangile : *Le royaume de Dieu est dans eux* (Luc, XVII), parce que saint Paul nous apprend que *ce royaume consiste à avoir dans soi la justice, la joie et la paix au Saint-Esprit* (Rom., XIV). Ainsi ils ont tant d'amour pour tout ce qui est juste et bon, que si les livres qui nous instruisent des règles de la vertu étaient perdus, on les trouverait écrites dans leur cœur, parce que leur amour pour elle y fait une si forte impression, qu'il devient comme une loi vivante qui la leur fait embrasser, leur fait fuir le vice et règle toutes leurs actions, selon le sentiment d'Aristote. De là vient qu'ils jouissent d'une si profonde paix et d'une si parfaite joie qu'il faut l'avoir éprouvé pour le pouvoir croire. Isaïe les compare à un grand fleuve et à ces golfes sans fond. Saint Paul dit que *cette paix de Dieu surpasse toute pensée* (Phil., IV, 7). Et saint Pierre la nomme une *joie ineffable et pleine de gloire* (I Petr., I, 8). C'est une manne cachée qui ne se donne qu'aux victorieux ; et nuls que ceux qui ont cette parfaite vertu et jouissent de ce parfait repos, qui sont comme des gages et le commencement d'une éternelle félicité, ne connaissent d'où ils procèdent. On ne saurait dire que ce soit du démon, puisque, encore que pour nous tromper il conseille quelquefois de faire du bien, il ne peut nous rendre véritablement bons et nous porter à accomplir la loi naturelle qui, venant de Dieu, n'est pas mauvaise, parce qu'il n'est pas au

pouvoir de cet esprit malheureux de donner une bonté qu'il n'a pas. Nous ne saurions aussi rien faire de bon par nous-mêmes, puisque la vertu nécessaire pour servir Dieu parfaitement est un don du Père des lumières, selon ces paroles de saint Jacques : *Toute grâce excellente et tout don parfait viennent d'en haut et du Père des lumières (Jacob. 1, 17)*, et nous éprouvons souvent que Dieu nous garantit des maux que nous croyons ne pouvoir éviter, et nous fait des faveurs que nous n'aurions osé espérer. Puis donc que cette parfaite vertu ne vient ni du démon ni de l'homme, il faut qu'elle vienne de Dieu, qui nous l'inspire, lorsque nous l'invoquons et le servons selon que l'Eglise nous l'enseigne et la foi nous le fait connaître; et ce nous est une marque que notre foi est véritable, puisque le mensonge ne saurait nous donner des connaissances capables de nous faire acquérir une parfaite vertu et d'invoquer Dieu, afin qu'il nous favorise par son assistance. C'est l'argument dont saint Paul se sert en écrivant aux Galates : *Je vous demande, dit-il, si ç'a été par les œuvres de la loi ou par le moyen de la foi que vous avez reçu le Saint-Esprit (Gal., III, 5)*. Car c'était leur dire : Puisque je vous ai prêché la foi et non pas l'ancienneloi, que vous avez cru et que vous vous êtes disposés à recevoir le Saint-Esprit, pourquoi retournez-vous maintenant à l'ancienne loi, après avoir éprouvé que sans elle et par le moyen seulement de la foi et de la pénitence, vous avez reçu le baptême, le Saint-Esprit, la grâce et tant d'autres faveurs de Dieu?

Ainsi, pour revenir à notre discours, la parfaite vertu que la foi nous fait acquérir et les autres moyens qu'elle nous enseigne pour nous faire avancer dans le service de Dieu, est une marque qu'elle est véritable, puisqu'elle nous procure un si grand bien. Ceux qui ont cette foi se trouvent si riches par les grâces qu'ils reçoivent de Jésus-Christ et ont une telle confiance en lui, qu'ils n'attendent point de Messie comme les Juifs, ni ne mettent point leur espérance, comme les Turcs, dans ce chimérique paradis que Mahomet leur promet. Car, méprisant, comme ils font, les plaisirs brutaux dont ce faux prophète flatte ses sectateurs, et les biens périssables que les Juifs attendent avec leur Messie, ils savent que les anciens prophètes ont prédit que lorsque le véritable Messie viendrait, il briserait les chaînes qui nous faisaient gémir sous la tyrannie du diable et du péché (*Ezech., XXXIV*); qu'il nous donnerait un cœur nouveau (*Idem, XXXVI*); et qu'il écrirait sa loi dans le cœur de ceux qui la recevraient (*Jerem., XXXI*). Or, ce que toutes ces choses ont été accomplies et que nous en ressentons les effets, nous est un témoignage qui ne nous permet pas de douter que Jésus-Christ ne soit venu. Ces preuves et autres semblables qui se passent dans nous-mêmes nous remplissent d'une telle joie et nous mettent dans une telle paix par notre confiance en ce divin Sauveur, que si l'on nous disait qu'un autre Christ est ici ou qu'il est là, nous ne le croirions pas (*Matth., XXIV, 23*), parce qu'il n'y en peut avoir qu'un de véritable, et que celui en qui nous croyons, ayant toutes les qualités qui le peuvent rendre tel, la même foi qui nous oblige de croire en Jésus-Christ nous oblige aussi à rejeter tous les autres.

Ne vous imaginez pas néanmoins, ma chère fille, que les chrétiens fondent leur créance sur ces sentiments qu'ils ont en eux-mêmes. Car ce n'est que la foi que Dieu leur inspire qui la leur donne, comme je le ferai voir dans la suite. Mais je vous ai dit cela sur le sujet dont il s'agit, afin de vous faire connaître les diverses raisons que nous avons de croire, dont l'une est ces sentiments et ces expériences que les parfaits ont, parce que cela ne se passant que dans le cœur, vous n'en trouverez rien dans les livres, ni n'en pourrez rien remarquer dans d'autres personnes, mais seulement dans vous-mêmes, lorsque, vous efforçant d'arriver à une parfaite vertu, vous y trouverez ces témoins,

dont j'ai ci-devant parlé, qui ne sont pas seulement très-proches de vous, mais dans vous, et accomplirez ainsi ce que dit l'Écriture : *Buvez de l'eau de votre propre citerne (Prov., V)*. Car vous verrez alors de si grandes choses dans vous, qu'il ne vous prendra point d'en- vie d'en aller chercher hors de vous.

CHAPITRE XXXVIII.

Que si l'on considère bien ce que c'est que de croire, et quelle est la grandeur et l'ex- cellence de la foi du christianisme on trouvera qu'en la recevant, on est obligé de servir Dieu..

Lorsque l'on a assez de lumière pour connaître, et assez de juge- ment pour peser quelle est l'excellence de la foi, on n'a point besoin de chercher d'autres preuves pour la recevoir, parce qu'elle nous paraît si belle, que nous nous portons sans peine à l'aimer. Car peut-on avoir de la peine à comprendre qu'il est juste que les créatu- res servent de tout leur cœur et en toutes choses leur Créateur? Per- sonne n'ignore aussi que puisque Dieu est esprit le principal service que nous devons lui rendre doit être spirituel par la ressemblance que nous avons en cela avec lui. Et comme la raison et la volonté sont des choses spirituelles et que chacun demeure d'accord que nous devons servir Dieu avec la volonté, on ne peut aussi nier que nous ne devions le servir avec l'entendement, puisque la raison veut que nous le servions avec les plus nobles de nos puissances qui sont l'en- tendement et la volonté, et que puisque l'obéissance est le service que nous lui rendons, il ne serait pas juste que l'entendement ne lui obéît pas aussi. Ainsi, comme cette obéissance de la volonté consiste à nous oublier nous-mêmes pour faire la volonté de Dieu, le service que l'entendement lui doit rendre est de s'oublier lui-même pour croire ce que Dieu lui ordonne de croire. Car si ce service de l'en- tendement ne consistait qu'à penser ou à consentir en quelque sorte à ce que la raison lui fait comprendre, il ne mériterait pas d'être considéré comme un service, et il serait très-méprisable, puisque l'o- béissance n'y aurait aucune part, ou que si elle y en avait quelqu'une ce serait parce que Dieu commanderait à la volonté d'ordonner à l'entendement de s'appliquer à ce devoir. Mais pour faire que ce service et cette obéissance de l'entendement vienne de lui-même et lui soit propre, il faut qu'il consente à ce qu'il ne comprend point, parce qu'alors il s'humilie véritablement, renonce à soi-même, obéit, se captive, et que, par le respect qu'il rend à la suprême volonté de Dieu, il accomplit ce que dit saint Paul : *Que nous devons captiver notre entendement pour nous soumettre à la foi (II Cor., X, 5)* : ce qu'il nomme en un autre endroit l'obéissance de la foi.

Puis donc que la bonté de Dieu nous oblige à l'aimer, et sa libé- ralité à attendre de lui des grâces et des faveurs, sa vérité ne nous oblige-t-elle pas aussi à le croire? Ainsi, comme l'obéissance que nous lui rendons dans ce qui regarde l'amour, présuppose que nous renon- çons à notre amour-propre, en nous détachant entièrement de nous pour nous attacher entièrement à lui : de même l'obéissance que nous devons rendre à sa vérité nous oblige de renoncer à nos senti- ments pour croire plus fermement ce qu'elle nous enseigne, que si nous étions capables de le comprendre. Car autrement quel gré devrait-il nous savoir de croire ce qu'il dit, lorsque nous en serions persuadés par nous-mêmes? Mais il nous en sait de croire ce que nous ne comprenons pas, parce que c'est comme prêter sans gages, marcher sans bâton et aimer pour l'amour de lui nos ennemis. C'est pour- quoi, si l'on croit dans la vue de lui plaire, c'est une action de vertu

qui mérite de lui être offerte et dont il nous récompense. Puis donc qu'il sanctifie notre volonté lorsque nous nous en dépouillons pour embrasser la sienne, notre entendement ne doit pas être profane en demeurant dans son propre sentiment, au lieu d'obéir à Dieu, pour se rendre digne du bonheur de le voir clairement dans le ciel; puis, comme dit saint Augustin, que *la récompense de la foi est la vision de Dieu*, et que par conséquent il n'est pas juste que l'entendement manque à le servir, en croyant ce que sa vérité lui ordonne de croire, ce qui est le seul service qu'il lui puisse rendre.

CHAPITRE XXXIX.

Réponse à ce que l'on dit que notre foi enseigne des choses trop élevées pour être crues.

Quelques-uns, touchés des raisons que j'ai représentées, pourraient dire qu'il est juste de croire ce que nous ne comprenons pas, lorsque Dieu le dit; mais qu'il ne s'ensuit pas de là que les chrétiens doivent croire ce qu'ils croient, puisque ce pourrait être d'autres choses que celles que Dieu nous aurait dites. Aveugles que vous êtes, que trouvez-vous à redire dans notre créance? Si vous ne le savez pas, je vais vous l'apprendre. C'est que ce que nous disons de la grandeur de Dieu est si élevé que vous ne le pouvez croire: et que ce que nous croyons de l'humilité de Jésus-Christ vous paraît si indigne d'un Dieu, que vous ne pouvez non plus y ajouter foi. Ainsi, par exemple, ce qui vous choque dans le mystère de la très-sainte Trinité est qu'il est si incompréhensible que les yeux de vos âmes ne pouvant supporter la splendeur d'une si vive lumière, ils se ferment, et au lieu de le croire vous font dire: Comment cela se peut-il faire? quoiqu'il n'y ait rien de plus conforme à la raison que d'avoir des sentiments très-élevés du Dieu très-haut, et de lui attribuer l'être le plus élevé et le plus parfait que nous saurions nous imaginer, puisque quelque élevées que soient les choses que nous en pouvons comprendre, nous devons croire qu'il y en a encore de beaucoup plus grandes et qui vont infiniment au delà de ce que nous saurions concevoir. C'est le moyen d'honorer Dieu, de le reconnaître pour un Dieu, et pour un Dieu aussi grand qu'il est. Car si notre entendement était capable de connaître sa grandeur dans toute son étendue, ce ne serait pas un grand Dieu, et par conséquent il ne serait point Dieu, puisque, pour être Dieu, il faut qu'il soit infini, et que ce qui est infini ne saurait être compris par une créature qui n'est pas infinie. Que s'il est bon que Dieu se communique parfaitement, puisqu'une parfaite bonté demande une communication parfaite, il faut que cette communication parfaite soit de tout lui-même et de toute son essence, afin qu'il se trouve en lui cette parfaite fécondité qui est digne d'un Dieu, et non pas une stérilité indigne de lui, selon ces paroles d'Isaïe: *Demeurerai-je stérile, moi qui donne la fécondité aux autres (Isa., LXVI)?* Il est vrai que Dieu en créant les anges, les hommes et le monde, et en les comblant de ses faveurs, s'est communiqué à eux, mais ce n'a pas été par une fécondité et une communication d'un bien infini, puisque ne leur ayant pas donné son essence en leur donnant l'être, il n'aurait pas laissé de demeurer un Dieu solitaire au milieu de ce grand nombre de créatures, parce qu'il y aurait toujours eu entre lui et elles une disproportion infinie, de même qu'Adam quoique environné de cette grande multitude d'animaux et d'autres créatures dont Dieu avait rempli le monde pour l'amour de lui, serait néanmoins demeuré seul, si Dieu ne lui eût donné une compagne d'une nature semblable à la sienne. Mais Dieu n'est pas solitaire, puisqu'il y a trois Personnes divines dans une unité d'essence, ni stérile, ni avare, puisqu'il com-

munique si libéralement cette divine essence. Ainsi ceux qui ne comprennent pas comment cela se peut faire, ne doivent pas laisser de le croire ; et ils y sont d'autant plus obligés, qu'il est plus incompréhensible, parce que plus cela est élevé au-dessus de notre connaissance, plus il est digne de la suprême grandeur de Dieu.

CHAPITRE XL.

Réponse à ceux qui disent que notre foi enseigne des choses de Dieu qui sont trop basses : où il est montré que c'est en cela même que sa gloire éclate.

L'humilité de Jésus-Christ ne doit non plus être une pierre d'achoppement dans la foi, par la difficulté de comprendre qu'un Dieu très-haut s'est abaissé jusqu'à faire homme, à vivre dans la pauvreté, et à mourir sur une croix, puisqu'il n'y a rien dans toutes ces choses qui ne soit digne d'un Dieu lorsqu'elles sont bien entendues. Car il faudrait pour les rendre suspectes de quelque défaut que cet abaissement de Jésus-Christ procédât de ce qu'il ne pouvait l'éviter, ou qu'il lui eût fait perdre sa grandeur, ou qu'il y eût été poussé par quelque intérêt. Mais pour avoir pris une autre nature en se faisant homme, il n'a pas laissé de demeurer Dieu : rien ne l'a contraint de descendre du ciel sur la terre ; et il n'a pu avoir en cela aucun intérêt qui lui fût propre, puis qu'étant Dieu, il ne se peut rien ajouter à sa grandeur, à ses richesses et à sa félicité. Sa seule bonté et son amour pour les hommes l'ont porté à employer, pour remédier à leurs maux, le moyen qui marquait le plus d'amour pour eux et qui leur eût été le plus favorable, qui était de se faire homme et de mourir sur une croix, n'y ayant point de plus grands témoignages d'amour que de mourir pour ceux que l'on aime ; et le sien pour nous a été d'autant plus admirable, que nous n'en sommes redevables qu'à son infinie bonté. Ainsi son abaissement et sa mort ne peuvent être attribués à un défaut de pouvoir et de sagesse, puis qu'étant tout-puissant et tout sage, il pouvait employer plusieurs autres moyens pour nous sauver, et qu'il n'a choisi ceux-là que par un excès de son amour, qui est d'autant plus grand que plus est grand ce Dieu qui nous aime, que plus ses souffrances sont excessives et que plus nous en sommes indignes. Sa mort n'a rien que de très-grand et qui ne convienne à un Dieu, puisqu'elle nous fait connaître son infinie bonté, et que dans les choses spirituelles, la bonté et la grandeur sont inséparables ; une action étant d'autant meilleure qu'elle est plus grande, et d'autant plus grande qu'elle est meilleure. Ce qui montre que comme c'est rendre un plus grand honneur à un homme de le louer d'être homme de bien, que d'avoir du courage et de l'esprit, parce qu'il n'y a personne qui ne veuille passer pour avoir de la probité, nous ne saurions aussi rendre un plus grand honneur à Dieu que de le louer des grâces qu'il nous fait, puisqu'elles sont des preuves de sa bonté et de son amour pour nous.

Ainsi, s'il paraît aux ignorants que cet abaissement d'un Dieu fait honte à son extrême grandeur, les sages jugent, au contraire, qu'il augmente l'honneur dû à sa bonté et par conséquent l'estime de sa suprême grandeur, bien loin de la diminuer. Mais sa bonté n'éclate pas seulement davantage dans ces actions d'abaissement et d'humilité que dans tout le reste ; sa sagesse, sa puissance et ses autres adorables qualités s'y font aussi paraître, parce qu'entre toutes les œuvres qu'il a faites et qu'il saurait jamais faire, nulle autre ne saurait égaler ce grand et incomparable miracle par lequel on a vu un Dieu se faire homme et souffrir et mourir pour les hommes, et que ne le pas croire c'est vouloir ravir à Dieu l'honneur qui lui est dû pour la plus grande de ses merveilles.

Considérez donc, ma chère fille, de quelle sorte la toute-puissance et la sagesse de Dieu éclatent en ce merveilleux ouvrage par lequel il a joint ensemble dans une même personne deux choses aussi éloignées et aussi disproportionnées que sont Dieu et l'homme. Voyez comme sa puissance paraît beaucoup plus dans la victoire qu'il a remportée sur le péché et sur la mort, sans avoir d'autres armes dans ce combat que notre faiblesse, que s'il y avait employé les siennes propres, qui sont son infini pouvoir à qui rien ne peut résister, ainsi que je l'ai dit en parlant du désespoir. Admirez que lorsqu'il s'était comme renfermé dans son immense grandeur, il n'était connu que d'un seul peuple qui, par une idolâtrie sacrilège, rendait souvent à de faux dieux l'honneur qui lui était dû, et qui lors même qu'il lui demeurait fidèle, ne le servait que très-imparfaitement; au lieu que depuis qu'il s'est abaissé jusqu'à se faire homme, son abaissement et sa mort ont fait une telle impression dans les cœurs, que les grands se sont humiliés, les faibles sont devenus forts, les méchants bons, et il s'est fait un si grand changement dans le monde tant par le renoncement à l'idolâtrie que par le renouvellement des mœurs, que l'on a vu clairement l'effet de cette parole de notre divin Rédempteur : *Quand on m'aura élevé de la terre pour m'attacher à une croix, je tirerai tout à moi* (Joan., XII, 32). On voit par là qu'il n'a régné dans le cœur des hommes que par l'abaissement, la faiblesse, les tourments et la mort; et c'est ainsi que s'est accomplie cette parole de saint Paul : *Ce qui paraît en Dieu une faiblesse est plus fort que la force de tous les hommes* (I Cor., I, 25). Car cela montre clairement que Dieu n'a pas seulement fait voir sa bonté, mais aussi sa sagesse et sa puissance lorsqu'en se revêtant de notre bassesse il a fait par elle des œuvres qui surpassent celles qu'il avait faites quand il se contentait de demeurer dans sa suprême grandeur; ce qui a fait dire à cet apôtre en parlant de soi-même : *Je ne rougis point de l'Evangile de Jésus-Christ, parce que l'Evangile est la force et la vertu de Dieu pour sauver ceux qui croient* (Rom., I, 16). Ainsi les chrétiens ne doivent point rougir d'adorer un Dieu fait homme qui a souffert la faim, la soif, les opprobres, les tourments et la mort, puisque ç'a été par cet abaissement et par ses souffrances qu'il a vaincu la mort et le péché, et qu'il nous a obtenu la grâce de Dieu et la participation de son royaume, qui sont des choses les plus grandes que l'on saurait s'imaginer. C'est pourquoi, comme Dieu mérite en cela une plus grande gloire que celle qui lui est due pour avoir créé le ciel, la terre, et tout ce qu'ils contiennent, on donne par excellence à ce grand ouvrage le nom d'ouvrage de Dieu, selon ces paroles sorties de la bouche même de Jésus-Christ : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre* (Joan., IV, 32), qui est la rédemption du genre humain, non qu'il n'ait fait que cela, mais, parce que son incarnation et la rédemption, qui sont cette œuvre, sont le plus grand de tous ses ouvrages et dont il se glorifie le plus. Car encore, comme dit Isaïe, que Dieu mérite une plus grande gloire d'avoir pour l'amour de son peuple affligé de tant de plaies les Egyptiens, de l'avoir par tant de miracles affranchi de servitude, et nourri durant tant d'années dans le désert par une nourriture tombée du ciel, c'est un incomparablement plus grand effet d'amour qu'un Dieu ait permis que l'on ait déchiré à coups de fouet sa chair sacrée pour sauver les hommes, et de ses ennemis qu'ils étaient, les avoir rendus ses amis. Car il y a grande différence entre la faveur que Dieu a faite à un peuple de le conduire durant plusieurs années à travers des déserts, de l'avoir porté sur ses ailes comme un aigle porte ses petits pour leur apprendre à voler et les soulager dans leur lassitude, et entre-porter lui-même sur ses épaules une croix si pesante, par laquelle il s'est chargé de tous les péchés du monde, et est mort pour en

décharger les hommes. Qui ne voit donc que cet excès d'amour surpasse tout ce que l'on peut concevoir et que tout ce qu'il avait fait auparavant en notre faveur n'a rien qui lui soit comparable? Car, quand il se trouverait des hommes qui voudraient bien souffrir une mort honteuse pour sauver la vie et l'honneur à leurs amis, que serait-ce en comparaison de ce que Jésus-Christ a fait pour nous, vu l'inégalité infinie qu'il y a entre lui et nous? Il n'y a pas sujet de s'étonner qu'un lion agisse en lion; mais qu'il souffre avec la douceur d'un agneau par un pur mouvement de bonté, c'est ce que l'on ne saurait trop admirer.

Après le passage de la mer Rouge, les Israélites chantèrent un cantique à la louange de Dieu qui commençait par ces mots : *Chantons un cantique au Seigneur; car il a fait éclater sa gloire (Exod., XV, 1)*. Et nous devons maintenant en chanter un en disant : Chantons un cantique au Seigneur, parce qu'il a rehaussé sa grandeur en s'humiliant. Car alors un Dieu ne s'abaissait point, ne travaillait point pour nous acquérir le repos, et ne s'appauvissait point pour nous enrichir; au lieu que maintenant un Dieu s'est abaissé jusqu'à souffrir la mort, et la mort de la croix, pour effacer nos péchés par son sang et nous élever dans le ciel; en quoi il a accompli ce qu'a dit Isaïe, que *le buisson s'élèverait aussi haut que le sapin, et l'ortie que la myrrhe pour être un signe immuable et éternel entre Dieu et les hommes (Isa., LV, 13)*. Ce signe est la croix en laquelle Jésus-Christ est mort pour changer des réprouvés en des élus : et ce signe subsistera à jamais.

CHAPITRE XLI.

Que la gloire de Jésus-Christ n'éclate pas seulement dans ses abaissements, mais que nous en recevons aussi de grands avantages.

La gloire de Jésus-Christ n'éclate pas seulement d'une manière admirable dans son humanité et dans son humilité; mais elle nous procure de grands avantages. Car rien ne nous élève tant que l'abaissement d'un Dieu qui s'est fait homme comme nous. Rien ne nous fortifie tant contre l'affaiblissement que nous cause le péché, que de savoir qu'un Dieu est mort pour nous en obtenir le pardon, en voulant bien s'en charger lui-même; rien ne nous porte tant à l'aimer que de voir qu'il nous a aimés jusqu'à vouloir mourir pour nous; et rien ne nous fait tant mépriser la prospérité, souffrir l'adversité, nous humilier devant Dieu et devant les hommes et embrasser toute sorte de bonnes œuvres, que de savoir qu'un Dieu a éprouvé tous les maux de cette vie et nous a appris par son exemple à nous efforcer de les supporter.

Puis donc que l'humilité et l'abaissement sont glorieux à Dieu et utiles aux hommes, c'est une marque qu'ils sont l'ouvrage de Dieu, parce qu'il ne fait rien qui ne tende à la manifestation de sa gloire et à notre avantage. Ainsi on ne peut manquer à révéler cet adorable abaissement sans vouloir ravir à Dieu la plus grande gloire qu'on lui saurait rendre, sans priver les hommes du plus grand bien qui leur peut arriver, et sans se déclarer ennemi du Créateur et des créatures par un crime digne d'une mort éternelle. Car si Dieu demandait pourquoi l'on n'aurait pas cru de lui des choses conformes à sa grandeur, et qu'on lui répondit que c'est parce qu'on ne l'a pas cru assez grand pour les croire; et qu'il demandât pourquoi on n'aurait pas voulu croire de lui des choses qui, étant humbles et conformes à son humanité, étaient des témoignages de sa bonté et de son amour, et qu'on lui répondit que c'est parce que l'on ne pensait pas que cette bonté et cet amour allassent jusqu'à vouloir tant faire et tant souffrir pour les hommes, n'est-il pas visible que ces réponses offenseraient également Notre-Seigneur, puisque l'on ne saurait, sans avoir une trop basse opinion de

lui, vouloir mettre des bornes à sa grandeur et à sa bonté, et se rendre ainsi digne de l'enfer par l'outrage qu'on lui ferait? Ne doit-on pas donc plutôt, pour bien répondre à ces deux questions, dire : Il n'y a rien, Seigneur, que nous ne croyions de votre grandeur et de votre bonté, sachant que vous êtes infini en tout; et que nous serions bien malheureux si nous trouvions quelque chose à redire dans vos œuvres, puisqu'elles montrent que votre bonté et votre amour pour nous vont jusqu'à l'excès aussi bien que notre ingratitude. Car ayant tant reçu de faveurs de vous et n'y ayant personne qui ne doive souhaiter que vous lui soyez plutôt un père doux et prêt à lui pardonner, que non pas un juge rigoureux qui le fasse trembler par l'appréhension du châtement, combien sommes-nous obligés de nous attacher à vous après avoir reçu tant d'effets de votre bonté et de votre amour? Que s'il avait été au pouvoir des hommes de choisir la manière dont Dieu les devrait traiter pour les retirer du malheur dans lequel le péché de nos premiers parents nous a fait tomber, en aurait-il pu choisir une autre que celle dont il s'est servi, puisqu'il n'y en a point qui lui soit plus honorable et qui nous soit plus avantageuse?

CHAPITRE XLII.

Que la manière dont notre foi a été prêchée et reçue montre qu'elle est infaillible.

Rien ne peut mieux faire connaître la vérité de notre foi que la manière dont elle a été reçue dans le monde. Car ce n'a été ni par la force des armes, ni par la faveur des grands, ni par une sagesse humaine; Dieu seul l'a établie par quelques pauvres pécheurs sans lettres et sans assistance de personne, malgré la puissance des empereurs, le pouvoir des prêtres juifs et gentils, et la vaine science des philosophes. Elle est tellement demeurée victorieuse de tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus redoutable sur la terre, qu'elle les a fait renoncer à leur ancienne et fausse créance, pour embrasser de tout leur cœur des vérités si élevées au-dessus de leur raison. Peut-on considérer autrement que comme un grand miracle de Dieu l'autorité que cette religion s'est acquise dans la chose du monde la plus importante? Peut-on voir sans étonnement que ceux qui condamnaient à la mort les personnes qui la professaient se sont eux-mêmes exposés à la mort pour la soutenir avec encore plus de zèle qu'ils n'en avaient pour l'opprimer? Rien ne peut être plus opposé que la pureté de l'Évangile et nos brutales inclinations: *Je sais*, dit saint Paul, *que la loi est spirituelle; mais que moi je suis charnel, étant comme vendu pour être assujéti au péché* (Rom., VII, 14). Cette loi néanmoins a été reçue, et la puissance de Jésus-Christ a donné une telle force pour l'accomplir qu'il a paru manifestement qu'ainsi qu'il avait premièrement donné l'être à tous les hommes, il leur donne un nouvel être et en fait comme de nouvelles créatures.

Si cette foi n'avait été prêchée qu'à des nations brutales, telles que sont les Arabes que Mahomet a persuadés par ses mensonges, ou à d'autres nations semblables faciles à tromper par des imposteurs, on pourrait avoir quelque soupçon qu'elle ne fût pas véritable. Mais elle a été annoncée dans la Judée, à ce peuple si instruit dans la connaissance de Dieu et dépositaire de ces divines Écritures, dans la Grèce qui était comme le siège de la science et de la sagesse humaine la plus élevée, et dans Rome, cette ville impératrice qui donnait des lois au reste du monde. Elle s'est répandue depuis dans toutes les parties de l'univers; elle y a été reçue, et l'on a vu l'effet de ce titre de la croix qui marquait le triomphe de Jésus-Christ, parce qu'étant écrit en hébreu, en grec et en latin, qui étaient les trois principales de toutes les langues, il signifiait qu'il serait reconnu pour roi de toutes les nations.

Que si ç'a été par de puissantes raisons que ces peuples ont embrassé cette religion, nous devons, par les mêmes raisons, en être persuadés. Et si ce n'a pas été par des raisonnements humains qu'ils ont reçu la foi, on ne saurait douter que ce n'ait été par une lumière envoyée de Dieu, puisqu'étant si habiles, si attachés à leur ancienne créance, et si puissants, rien n'aurait autrement été capable de leur faire embrasser des vérités auxquelles ils étaient si opposés. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin que *celui qui voyant la foi répandue par tout le monde, ne la reçoit pas, ou demande de nouveaux miracles pour la croire, est lui-même un épouvantable prodige, puisqu'il refuse de suivre le sentiment que tant de grands esprits, et si sages, ont embrassé, et si fortement et constamment soutenu.*

Combien nous, à qui Dieu a fait la grâce d'être chrétiens, sommes-nous donc obligés de demeurer fermes dans cette créance, vu que depuis la création du monde nul homme n'a paru si éminent en doctrine, et n'a fait tant d'actions héroïques que Jésus-Christ, Notre-Seigneur! Il n'a pas seulement déclaré qu'il était le Dieu véritable, mais il l'a prouvé par l'Écriture sainte, par un très-grand nombre de miracles, et par le témoignage de saint Jean-Baptiste, qui en a été un témoin si public et si reçu de tout le monde, qu'il est sans reproche.

Cette foi, ayant continué d'être prêchée dans l'Église catholique, elle y a aussi été prouvée et confirmée par une multitude innombrable de miracles: nulle autre n'a jamais rendu un si grand honneur à Dieu, et elle enseigne si parfaitement à le servir, que l'on ne saurait lire l'Évangile sans en être persuadé.

On n'a jamais vu aussi des peuples vivre dans une si grande sainteté que les chrétiens, ni qui aient prêché d'une manière si forte la grandeur des récompenses que Dieu, par son amour pour la vertu, prépare aux gens de bien, et de quels épouvantables châtimens sa haine pour le vice fait qu'il menace les méchants.

Comment Dieu souffrirait-il une doctrine qui, si elle n'était véritable, lui serait si injurieuse que d'attribuer faussement à notre nature une égalité et une unité d'essence avec lui? Aurait-il si rigoureusement châtié les Juifs d'avoir crucifié celui qui a apporté dans le monde cette doctrine? aurait-il fait tant de miracles pour la confirmer? Et si nous étions trompés en la croyant, ne pourrions-nous pas dire, avec Ricard, que ce serait lui qui nous aurait trompés, parce que cette créance porte avec elle tant de vraisemblance, et est accompagnée de tant de prodiges, qu'il faut être Dieu pour les pouvoir faire? Mais, comme il est impossible que Dieu nous trompe, il est impossible aussi que nous soyons trompés en la croyant. Qu'il soit glorifié à jamais.

 CHAPITRE XLIII.

Que notre foi est si élevée qu'il est impossible de l'avoir sans une grâce particulière de Dieu.

Fidèle servante de Jésus-Christ, je vous ai rapporté jusqu'ici quelques-unes des raisons qui font voir la pureté de la foi catholique, et qu'il n'y a point de nation dans le monde qui ait tant de sujet que nous de croire qu'elle est dans la véritable religion. Mais elle est si élevée, que vous ne devez pas vous imaginer qu'encore que vous compreniez bien ces raisons et toutes celles qui s'y pourraient ajouter, et que vous vissiez de vos yeux des miracles qui les confirmassent, vous pussiez par vous-même acquérir cette foi. Car comme Dieu seul nous enseigne par la voix de son Église ce que nous devons croire, lui seul peut aussi nous le faire croire. Il n'y a que lui qui puisse nous en instruire en nous inspirant cette foi, selon ce que Jésus-Christ a dit, que *les pro-*

prêtres avaient écrit que tous seraient instruits de Dieu (*Isa.*, LIV); et que lorsque saint Pierre l'eut reconnu pour le véritable Fils de Dieu et le Messie promis par la loi, il lui répondit, pour lui faire connaître que ce n'était pas par lui-même, mais par une foi inspirée de Dieu, qu'il avait compris cette vérité : *Vous êtes bien heureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon Père, qui est dans le ciel (Matt., XVI, 17).* Et ailleurs : *Tous ceux que mon Père me donne viendront à moi, et je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi (Joan., VI, 37).*

C'est là cette sainte et admirable école, où le Père éternel est celui qui enseigne, où la doctrine qu'il enseigne est la foi en Jésus-Christ, son Fils, et où l'on n'arrive que par le chemin de la foi et de l'amour. Cette foi n'est appuyée sur aucune raison, parce que croire par la voie de la raison n'est pas croire, en sorte que l'esprit soit tellement persuadé, qu'il ne lui puisse rester quelque doute et quelque scrupule; mais qu'au contraire la foi que Dieu nous inspire et qu'il répand dans nos cœurs, est établie de telle sorte sur la vérité divine, que nous la croyons beaucoup plus fermement que ce que nous voyons de nos yeux, que ce que nous touchons de nos mains, et avec plus de certitude que nous ne sommes persuadés que quatre est plus que trois, et autres choses semblables que notre esprit voit si clairement, qu'il ne saurait en douter. Lorsque l'on est persuadé de la sorte, on dit à toutes les raisons que l'on avait de croire, ce que les Samaritains dirent à cette femme qui avait eu le bonheur de parler si longtemps à Jésus-Christ : Ce n'est plus sur ce que vous nous en avez rapporté que nous croyons en lui; car nous l'avons oui nous-mêmes, et nous savons qu'il est véritablement le Sauveur du monde (*Joan.*, IV, 42). Or, encore que ce peuple usât de ce mot : Nous savons, ne pensez pas que ceux qui croient aient cette clarté d'évidence que les philosophes nomment science, puisque l'entendement, comme je l'ai dit, ne saurait par son raisonnement acquérir cette clarté des choses de la foi, ni la foi avoir cette évidence, parce qu'elle ne serait plus foi et n'aurait aucun mérite. On donne le nom de vue à la foi qui est dans l'entendement. Mais parce que cette vue n'est pas accompagnée d'une claire évidence, saint Paul dit : *Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir et et en des énigmes; mais alors nous verrons Dieu face à face (I Cor., XIII, 12).* Ainsi ces Samaritains disaient qu'ils savaient que Jésus-Christ était le Sauveur du monde, parce qu'ils le croyaient aussi fermement et encore davantage que ce que l'on sait dans le monde avec le plus de certitude, à cause, comme je l'ai dit, que la foi qui est infuse de Dieu fonde sa créance sur la vérité de Dieu, et que cette vérité étant infinie, elle est beaucoup plus certaine que toutes les autres vérités, qui n'ont de force que ce qu'elles tirent d'elle; ce qui fait que celui qui croit est assuré de ne pouvoir être trompé dans sa créance, parce que Dieu ne peut jamais cesser d'être véritable. Cette certitude surpasse tellement toutes les autres, que celui qui l'a ne saurait avoir la moindre pensée contre la foi; ou, s'il lui en vient quelqu'une, elle passe en un moment. Car ces pensées n'étant qu'extérieures, l'entendement n'y consent point, mais demeure toujours ferme dans sa créance, parce qu'elle est fondée sur cette pierre immobile, qui est cette suprême vérité, que seule il regarde, et que ni les vents, ni les vagues, ni les plus violentes tempêtes ne sauraient le moins du monde ébranler.

Que si vous vous étonnez de ce que notre esprit, étant si changeant dans ses sentiments et dans les choses qui regardent la raison, il est si ferme dans sa foi, que tout ce qu'on lui peut dire au contraire, ni l'exemple de ceux qui y renoncent, ni les tourments, ni chose quelconque ne le sauraient émouvoir : je réponds que cela seul doit suffire

pour nous faire connaître que cette foi n'est pas un ouvrage que nous puissions attribuer à nos propres forces : *Car la foi, dit saint Paul, ne vient pas de nous; c'est un don de Dieu, afin que nul ne s'en glorifie, et que nous reconnaissons que c'est une grâce qu'il nous fait par Jésus-Christ, son Fils (Ephes., II).* Selon ces paroles de saint Pierre : *C'est par la grâce de Dieu que vous êtes devenu fidèle (I Petr., I).*

Mais ne vous étonnez pas, ma fille, que Dieu fonde un si grand édifice sur un sable aussi mouvant qu'est l'esprit humain, puisque Jésus-Christ a dit : *L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé (Joan., VI, 29).* Ainsi, comme le dessein de Dieu est d'élever l'homme jusqu'à un tel degré de bonheur, que de le voir face à face dans le ciel, il ne veut pas que notre foi ne soit qu'humaine et appuyée seulement sur des raisons et sur des miracles; mais il veut que nous nous élevions au-dessus de la faiblesse de la nature pour croire avec certitude les mystères de la religion. C'est en ce sens que se doivent entendre ces paroles de saint Paul : *Nul ne peut confesser que Jésus-Christ est le Seigneur, sinon par le Saint-Esprit (I Cor., I, 12);* parce qu'encore, comme je le montrerai dans la suite, qu'il ne soit pas nécessaire pour croire d'être en la grâce du Saint-Esprit, on ne peut néanmoins croire sans une inspiration du Saint-Esprit. Car cette grâce est une de ces grâces gratuites dont parle saint Paul; et ainsi la foi est une grâce qui porte l'entendement à croire la souveraine vérité, comme la volonté est portée par une autre grâce à aimer le souverain bien; et de même que le nord attire à lui l'aiguille de la boussole, Dieu veut l'entendement, par la foi qu'il lui inspire, à tendre toujours vers lui avec une ferme confiance en sa bonté, et fait qu'il y trouve sa satisfaction et son repos. Et lorsque cette foi est parfaite, elle est accompagnée d'une lumière qui, encore qu'elle ne lui fasse pas voir ce qu'elle croit, lui fait connaître qu'il n'y a rien de plus croyable : d'où vient que non-seulement elle n'a pas peine à le croire, mais le croit avec un extrême plaisir, de même que la parfaite vertu se porte aisément, constamment et gaiement à faire le bien.

C'est là cette foi que l'on ne saurait trop estimer, puisque par elle nous honorons Dieu comme saint Paul dit qu'Abraham l'honora, en croyant qu'il était si puissant, qu'il pouvait faire ce qu'il lui promettait (*Rom., IV*). C'est ainsi que la foi rend honneur à Dieu, parce qu'elle nous fait connaître et croire ses infinies perfections. Elle est comme une tour que Dieu bâtit dans notre âme, du haut de laquelle nous pouvons découvrir, quoique obscurément, ce qu'il y a dans le ciel et dans l'enfer; quel a été le commencement du monde et quelle sera sa fin; parce que, quelque obscures que soient ces choses, elles ne sauraient se cacher aux yeux de la foi. L'exemple du bon larron nous le montre, puisque ne voyant rien en Jésus-Christ crucifié que de méprisable selon le monde, sa foi lui fit percer le voile qui cachait sa grandeur aux yeux des hommes. Il le reconnut pour le Créateur du ciel et de la terre, le déclara hautement, et s'abassa devant sa souveraine majesté avec une humilité profonde et une ferme confiance en sa miséricorde. C'est aussi la foi qui nous fait croire, ce que l'Eglise nous assure, que l'Ecriture sainte est la parole de Dieu, que nous la recevons comme telle, encore qu'elle n'ait été écrite que par des hommes; et que nous n'ajoutons pas moins de foi à ce qu'un prophète ou un évangéliste rapporte, quoiqu'il n'ait pas vu ce qu'il écrit, qu'aux historiens qui écrivent ce qu'ils ont vu, parce que la foi ne considère point ce qui n'est appuyé que sur des témoignages humains, mais seulement ce que Dieu a inspiré à ces grands saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, pour en faire, par leurs écrits, connaître aux hommes la vérité, sans qu'ils puissent en cela se tromper, à cause qu'ils ne parlent que par

son esprit. Ainsi, encore que saint Pierre ait vu Jésus-Christ sur le mont Thabor, brillant de lumière comme le soleil, et entendu ces paroles de Dieu : *C'est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection; écoutez-le* (Matt., XVII, 5), néanmoins, si nous ne considérons son témoignage que comme celui d'un homme qui rapporte ce qu'il a vu et entendu, nous n'y ajouterions pas la même foi et n'en aurions pas la même certitude que nous avons pour la vérité des paroles des prophètes, qui assurent que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, quoiqu'ils ne l'aient vu ni entendu dire avec les yeux et les oreilles du corps; mais c'est parce que l'Eglise a déclaré canonique et reçu comme parole de Dieu l'Épître de saint Pierre, dans laquelle il dit avoir été spectateur, sur cette montagne, de la majesté de Jésus-Christ et entendu cette voix de Dieu : *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection; écoutez-le* (II Petr., I, 16). Ce qui montre que le même Saint-Esprit a inspiré aux prophètes et à ce prince des apôtres de déclarer cette vérité.

Dieu donne habituellement dans le baptême cette foi aux enfants, et la donne habituellement et actuellement tout ensemble aux personnes âgées qui ne l'ont pas, lorsqu'elles se disposent à la recevoir, parce que, voulant que tous se sauvent et viennent à la connaissance de la vérité, sans laquelle ils ne pourraient lui être agréables et se sauver, il ne la refuse à nul de ceux qui veulent bien la recevoir.

CHAPITRE XLIV.

Que nous ne saurions trop rendre grâce à Dieu de nous avoir donné la foi; et de quelle manière nous en devons user.

Fidèle servante de Jésus-Christ, il n'y a point de chrétien qui ne doive, au moins le matin et le soir, remercier Dieu de tout son cœur d'une aussi grande grâce qu'est celle qu'il lui a faite de lui donner la foi, ni trop s'efforcer de la conserver pure, et de considérer combien il nous importe d'en faire l'usage pour lequel nous l'avons reçue. Dieu nous la donne pour nous faire croire ce qu'il veut que nous croyions, et pour éclairer notre entendement d'une connaissance qui nous aide à exciter notre volonté à l'aimer et à garder ses commandements, afin de nous sauver par ce moyen. Mais c'est fort se tromper de s'imaginer que la foi seule suffise pour obtenir le pardon de nos péchés, puisque nul, comme dit saint Paul, ne peut confesser que Jésus est le Seigneur sinon par le Saint-Esprit (I Cor., XII, 3). Ce qui fait voir que la même inspiration est nécessaire pour croire tous les articles de notre foi; et nous savons que Jésus-Christ a fait ce reproche à quelques-uns de ceux qui l'écoutaient: *Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, et ne faites pas ce que je vous dis* (Luc., VI, 46)? Puis donc que saint Paul dit que l'on ne peut appeler Jésus-Christ Seigneur que par une foi inspirée par le Saint-Esprit, et que ceux qui ne font pas ce qu'il leur commande ne sont pas en grâce, il s'en suit nécessairement que l'on peut avoir la foi sans être en grâce. Ce grand apôtre le confirme ailleurs par ces paroles: *Quand un homme aurait le don de prophétie, qu'il pénétrerait tous les mystères, qu'il aurait une parfaite science de toutes choses et une foi capable de transporter les montagnes, il ne serait rien, s'il n'avait la charité* (I Cor., XIII, 2). Vous voyez par là, ma fille, que l'on peut avoir toutes les grâces dont parle ce saint, et être néanmoins en péché mortel, si on a pas la charité; et qu'ainsi il n'y a point d'efforts que l'on ne doive faire pour joindre cette vertu à la foi sans jamais les séparer.

L'Écriture sainte nous apprend aussi que la justice s'acquiert par la foi. Mais de croire que ce soit par la seule foi, c'est une invention humaine et une grande erreur, comme Jésus-Christ l'a fait connaître

par ce qu'il dit au Pharisien, en parlant de la Madeleine : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé* (Luc., VII, 47) : ce qui ne montre pas moins clairement que l'amour doit accompagner la foi que d'autres endroits de l'Écriture montrent que pour être justifié, la foi doit accompagner l'amour. Mais parce que l'amour, est, comme la foi, l'une des dispositions et des causes qui nous font obtenir le pardon, on doit les joindre, et Notre-Seigneur l'a fait voir en parlant de l'un et de l'autre, sur le sujet de cette sainte pénitente. Car ayant dit au Pharisien que, parce qu'elle avait beaucoup aimé, ses péchés lui étaient pardonnés, il lui dit à elle : *Votre foi vous a sauvée; allez en paix* (Luc., VII, 50). Ainsi lorsque ce divin Sauveur avait dit que plusieurs péchés lui étaient pardonnés, parce qu'elle avait beaucoup aimé, il entendait dire parce qu'elle avait eu une grande foi, donnant à la cause par ces paroles le nom de l'effet, comme il paraît, parce qu'il avait demandé auparavant à ce pharisien lequel des deux débiteurs à qui leur commun créancier a le plus ou moins remis l'aime d'avantage, il finit cette demande par parler de l'amour et non pas de la foi. Ce qui me fait prendre la liberté de dire qu'il donne alors à l'amour le nom de foi, en prenant l'effet pour la cause; et qu'ainsi dans les endroits de l'Écriture qui portent que l'homme est justifié par la foi, on doit entendre par ce nom de foi, la charité qui procède de l'amour et non pas la foi toute seule. Car c'est une manière de parler fort ordinaire et fort raisonnable de donner à l'effet le nom de la cause, et à la cause le nom de l'effet. Si donc on ne veut pas s'aveugler volontairement, il faut demeurer d'accord que Notre-Seigneur a parlé clairement dans l'occasion que je viens de rapporter, en donnant à la foi et à l'amour, qui est la charité, des noms qui leur conviennent, et qu'il faut, comme nous l'avons dit, avoir ces deux vertus pour être justifiés. Notre-Seigneur s'est servi de la même manière de parler, lorsqu'il dit : *Mon Père vous aime parce vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de lui* (Joan., XVI, 27).

On ne saurait avoir cette foi et cet amour, sans avoir de la douleur de ses péchés par le déplaisir d'avoir offensé un Dieu que l'on aime sur toutes choses, comme il a paru dans la Madeleine et paraît dans les pécheurs qui se convertissent. L'Écriture marque par divers noms ces deux vertus nécessaires pour notre justification et les effets qu'elles produisent. Car elle les appelle tantôt foi, tantôt amour, tantôt gémissément, tantôt la douleur de la pénitence, tantôt une humble oraison d'un pénitent qui dit à Dieu : Seigneur, soyez favorable à ce pauvre pécheur, et tantôt la connaissance de son péché qui lui fait dire, comme David : Seigneur, j'ai péché; et entendre aussitôt une parole favorable par laquelle il lui accorde le pardon de sa faute. Mais celui qui s'imaginerait qu'il suffirait de connaître son péché pour en obtenir le pardon, se tromperait fort, puisqu'encore que Caïn, Judas, plusieurs autres et particulièrement Saül aient connu leur péché, ils n'en ont pas obtenu le pardon; et que par conséquent l'on ne doit pas croire que la seule foi suffise pour être justifié, sous prétexte qu'en quelques endroits l'Écriture ne parle que d'elle. Car si cette raison avait lieu, on pourrait donc aussi exclure la foi, puisque l'Écriture n'en fait point de mention en d'autres endroits, mais parle seulement de la pénitence ou de quelques-unes des choses que je viens de dire. C'est pourquoi la vérité catholique nous enseigne que la foi et la charité sont nécessaires pour rentrer dans la grâce de Dieu.

Ainsi, ce que l'Écriture attribue souvent la justification à la foi, en disant que, devenant par elle enfants de Dieu, nous participons aux mérites de Jésus-Christ et recevons d'autres faveurs qui conviennent à la grâce et à la charité, ne prouve pas que la foi seule suffise, mais

signifie que lorsque l'Écriture attribue ces effets à la foi, elle entend parler d'une foi formée par la charité de qui elle tire la vie, et que ce qu'elle attribue aussi ces effets à la foi, n'est pas non plus parce qu'elle croie que la foi soit inséparable de l'amour, c'est-à-dire de la charité, puis, comme je l'ai remarqué, qu'on peut avoir une foi véritable, sans avoir la grâce et la charité que saint Paul dit clairement exceller par-dessus la foi et l'espérance. Et quand Notre-Seigneur parle de la foi et de l'amour (c'est-à-dire de la charité) dans ce que j'ai rapporté de la Madeleine et de ses disciples, il nomme l'amour avant la foi, et donne ainsi le premier rang dans la perfection à ce qui est un acte de la volonté, quoique cet acte soit, en quelque manière, postérieur à celui de l'entendement qui appartient à la foi.

Il faut aussi considérer qu'encore que, pour recevoir la grâce, il soit nécessaire d'avoir reçu ou d'avoir dessein de recevoir le sacrement de baptême à l'égard des infidèles, et celui de la pénitence à l'égard des fidèles qui ont offensé Dieu mortellement, on ne parle pas si souvent dans l'Écriture de ces sacrements que de la foi, pour la raison que je dirai dans la suite. Mais on ne laisse pas d'en parler, afin que personne ne s' imagine que la foi ne soit pas nécessaire pour être justifié. Car, saint Paul dit que *Dieu sauve les hommes par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit, et que Jésus-Christ purifie son Eglise par un baptême d'eau avec des paroles de vie (Tit., III, 5)*. Si donc, à cause que l'Écriture dit que nous sommes justifiés par la foi, on voulait en inférer que les sacrements ne serviraient de rien, il faudrait, par la même raison, ne croire point la foi nécessaire, parce que l'Écriture dit aussi que *le saint baptême donne le salut et purifie l'âme, que celui qui croira et sera baptisé sera sauvé; et que celui qui ne croira point sera condamné (Marc., XVI, 16)*, et que Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez (Joan., XX, 13)*. Car, par conséquent, ce sacrement confère la grâce et la justification, puisque le pardon des péchés ne peut être accordé que par la grâce, laquelle est enfermée dans tous les sept sacrements de l'Eglise et se donne à tous ceux qui les reçoivent dignement, mais plus abondamment aux personnes qui font ces bonnes œuvres si signalées qu'elles portent la grâce avec elles : ce qui fait que l'on ne peut trop les estimer et s'efforcer de les pratiquer, comme l'Eglise catholique nous l'enseigne.

Que si, dans la naissance de l'Eglise, on prêchait continuellement la foi, il y avait nécessité de le faire, parce qu'il fallait commencer à planter cette foi et la faire recevoir aux infidèles, à cause que c'était la porte par où ils devaient entrer dans le chemin du salut, et après y être entrés, être instruits par elle de ce qu'ils devaient croire et faire; il fallait aussi alors faire connaître particulièrement le mystère et le prix de la passion et de la mort de Jésus-Christ qui venait d'être crucifié par un supplice si infâme. Car la foi de ce mystère qui nous oblige à croire que dans ce supplice, apparemment si honteux, c'était un Dieu qui, étant suspendu entre le ciel et la terre, y avait perdu la vie et opéré par ce moyen le salut du monde, il était besoin de publier hardiment et continuellement cette foi qui change en honneur le déshonneur de la croix et relève si hautement ce qu'elle paraissait, aux yeux des hommes, avoir de bas et de méprisable. Il fallait donc, je le répète encore, parler très-souvent de la foi et la beaucoup relever, puisque cela importait à la gloire de Jésus-Christ Notre-Seigneur, des mérites et de la grandeur duquel elle rendait témoignage.

Quant à ce que l'Écriture dit que c'est par cette foi que les hommes sont justifiés, il ne s'ensuit pas de là que ce soit par elle seule; mais cela marque seulement qu'elle est comme le principe, le fondement et la racine de tout le bien que l'on fait, comme le dit le concile de Trente.

Ainsi ceux qui prétendent que la seule foi soit capable de nous justifier, ne le font que pour se consoler dans leur tiédeur et le reproche que leur fait leur conscience de leur mauvaise vie, en s'imaginant que la foi suffit seule pour les mettre en assurance et demeurer dans la liberté de mal faire. Ils voudraient pouvoir acquérir le repos que donne la parfaite charité, sans souffrir les travaux que la parfaite vertu demande.

Selon que l'on est plus ou moins vertueux, on a plus ou moins sujet d'espérer en la miséricorde de Dieu ; mais, comme il n'y a personne qui sache s'il est digne d'amour ou de haine, vouloir faire croire à quelqu'un, avec la même certitude que l'on croit un article de foi, que Dieu lui a pardonné, c'est une tromperie du diable, c'est une imagination de gens qui n'ont ni foi ni vertu, ennemis de toute obéissance, et qui marchent comme des aveugles dans la voie de Dieu. Car autrement il ne permettrait pas que cet ennemi de notre salut les trompât si facilement.

CHAPITRE XLV.

Pourquoi Dieu a voulu nous sauver par la foi. De la soumission que nous devons avoir à ce qu'elle nous enseigne, et particulièrement à ce que Jésus-Christ a dit de sa propre bouche.

L'ordre de ce traité voudrait qu'après vous avoir expliqué, ma chère fille, la première parole des versets qui en sont le sujet, je vous expliquasse la seconde. Mais la première et la troisième ne se pouvant séparer, il faut que je quitte la seconde pour venir à cette troisième. La voici donc : **PRÊTEZ L'OREILLE.** Sur quoi vous devez remarquer que la conduite de Dieu est si élevée et notre raison si faible et si facile à tromper, que sa sagesse infinie n'a pas voulu que ce fût par la connaissance, mais par la foi que nous assurassions notre salut. Car *les hommes, comme dit saint Paul, n'ayant point connu la sagesse de Dieu, les uns sont tombés dans diverses erreurs en attribuant au soleil, à la lune, et à d'autres créatures la gloire qui n'est due qu'à Dieu. Et d'autres qui l'ont connu par le moyen des créatures, en ont conçu une telle vanité, que Dieu, pour les punir de leur orgueil d'avoir abusé de la faveur qu'il leur avait faite de leur donner cette connaissance, la leur a ôtée, et ainsi ils sont tombés dans les ténèbres de l'idolâtrie et dans autant de péchés que ceux qui n'avaient point connu Dieu (I Cor., I).* Car de même qu'après le péché des anges rebelles, Dieu ne voulut qu'aucune créature, qui fût capable de pécher, demeurât dans le ciel ; ainsi, voyant que les hommes avaient abusé de leur raison et que, selon ce que dit saint Paul, ils n'avaient point connu Dieu par la sagesse qu'il leur avait donnée, il ne voulut pas que leur salut dépendît de leur raison et de leur sagesse, mais résolut de les sauver par la prédication des choses élevées au-dessus de la raison, et de rendre sages ceux qui, au lieu de les pénétrer, se contenteraient de les croire. C'est pourquoi le Saint-Esprit, après avoir dit ces deux paroles : *Ecoutez et voyez*, il ajoute la troisième : **Prêtez l'oreille**, pour nous faire entendre que nous devons absolument assujettir notre raison, si nous voulons que ce que nous avons entendu et vu, au lieu de nous procurer le salut, ne nous cause pas une mort éternelle. Car il est certain que plusieurs qui ont entendu la parole de Dieu et eu la connaissance de plusieurs mystères, bien loin d'en profiter par l'assujettissement de leur raison à la foi, n'y ont recherché qu'une vaine curiosité, et qu'ainsi la lumière dont Dieu les avait favorisés les a fait tomber dans un aveuglement déplorable.

Si vous voulez donc, ma fille, ne vous point égarer dans le chemin

du ciel, prêtez attentivement l'oreille, c'est-à-dire soumettez votre raison sans craindre d'être trompée. Soumettez-la, dis-je, avec un profond respect pour la parole de Dieu. Et si vous ne l'entendez pas, gardez-vous bien néanmoins de penser que le Saint-Esprit se soit trompé. Mais humiliez-vous et croyez, comme saint Augustin dit qu'il faisait, que la sublimité de ces divines paroles est ce qui vous empêche de les entendre, et qu'il n'y en a aucune dans toute l'Écriture sainte que vous ne deviez également croire, parce qu'elles sont toutes de foi, à cause qu'elles procèdent toutes de la suprême et souveraine vérité.

Vous devez prendre un soin particulier de profiter de ces bienheureuses paroles qu'un Dieu fait homme a proférées de sa propre bouche lorsque son amour pour nous l'a fait descendre du ciel sur la terre. Ouvrez donc l'oreille de votre cœur avec une dévote attention à chacune des paroles de ce divin Rédempteur, que son Père éternel nous a donné pour maître et pour précepteur, lorsqu'il a dit : *C'est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le* (Matth., XVII, 5). Vous ne sauriez avoir trop de soin de lire et relire ses divines paroles, puisque vous y trouverez assurément un plus particulier et plus souverain remède pour les besoins de votre âme, qu'en nulles autres de toutes les paroles que Dieu a dites depuis la création du monde : et il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisqu'il n'a parlé dans l'Ancien Testament que par l'entremise de ses serviteurs, au lieu qu'il a parlé lui-même dans le Nouveau. Gardez-vous donc bien de vous rendre indigne de la grâce qu'il nous a faite, lorsqu'après nous avoir donné l'être, il a bien voulu venir dans le monde pour nous instruire et nous nourrir du lait de sa parole. Cette faveur est si grande, que si l'on disait qu'un Dieu prêche lui-même pour nous apprendre les moyens de nous sauver, il n'y aurait point de travaux et de périls qui dussent nous empêcher de venir des extrémités du monde pour l'entendre et nous rendre les disciples d'un maître non-seulement éminent en sagesse, mais qui est la suprême et souveraine sagesse. Profitez donc d'une telle grâce et priez votre directeur de chercher dans l'Écriture sainte et dans la doctrine de l'Église des instructions propres à remédier aux besoins de votre âme, soit pour vous défendre des tentations, selon que Jésus-Christ nous en a donné l'exemple par son jeûne dans le désert, soit pour vous exciter à acquérir les vertus qui vous manquent, soit pour vous conduire comme vous devez envers Dieu, envers vous-même et envers le prochain, soit pour ne vous point élever dans la prospérité ni laisser abatre dans l'adversité, et soit enfin dans tout le reste de ce que vous devez faire pour vous avancer dans le chemin du ciel, en sorte que vous puissiez dire avec David : *Je tiens vos paroles cachées dans le fond de mon cœur, afin que je ne vous offense point. Je méditerai sur vos préceptes et je tiendrai mes yeux arrêtés sur vos voies pour les suivre* (Psal. CXVIII, 11, 15). Ne vous laissez point aller à la curiosité de savoir davantage que ce qui est nécessaire pour votre conduite et des personnes dont vous êtes obligée de prendre soin. Remettez-vous du reste à ceux qui sont établis de Dieu dans l'Église pour instruire son peuple, et pratiquez cet avis de saint Paul : *Ne vous élevez point au delà de ce que vous devez dans vos connaissances, mais tenez-vous dans les bornes de la modération* (Rom., XII, 13).

CHAPITRE XLVI.

Qu'il n'appartient qu'à l'Église romaine de déclarer le sens de l'Écriture sainte. Qu'il faut se rapporter de ce qu'elle n'a pas déclaré à l'explication que les saints en ont donnée : et quelle est la soumission que nous devons avoir pour cette sainte Église.

Vous devez savoir, ma chère fille, qu'il n'appartient pas à toutes sor-

tes de personnes d'expliquer l'Écriture sainte, parce qu'encore qu'elle soit très-certaine en elle-même, puisque c'est la parole de Dieu, l'explication que l'on y donnerait serait très-incertaine, à cause que chacun la lui donnerait telle que bon lui semblerait, au lieu qu'il nous importe de tout d'avoir une entière certitude de ce qu'elle nous oblige de croire, et de faire que nous soyons prêts à tout exposer et même notre vie, s'il en était besoin, pour en soutenir la vérité.

Ce privilège d'expliquer les saintes Écritures n'a été donné de Dieu qu'à l'Église catholique, à cause que le même Saint-Esprit qui les a dictées habite en elle. Et pour ne point errer dans les choses qu'il a décidées, nous devons suivre l'unanime consentement des saints dans les explications qu'ils leur ont données. Car, sans cela, comment l'esprit humain pourrait-il bien entendre le sens de ce qui a été dicté par l'Esprit de Dieu, puisque pour bien entendre une chose écrite, c'est à celui qui l'a écrite à déclarer quel en est le sens ?

Vous devez savoir, de plus, qu'il n'appartient qu'au pape, comme ayant été établi de Dieu sur la terre pour chef de l'Église chrétienne, de déclarer ce qui est Écriture sainte et doit être tenu pour la parole de Dieu. Croyez fermement aussi, comme dit saint Jérôme, que *quiconque mange l'Agneau de Dieu hors de cette Église est un profane, et non pas un chrétien, n'y ayant que ceux qu'elle enferme dans son sein qui puissent éviter de périr, de même qu'il n'y eut que ceux qui étaient dans l'arche avec Noé qui furent garantis de l'inondation du déluge.*

C'est cette Église dont l'Évangile nous commande d'écouter la voix et de considérer comme méchants et infidèles ceux qui ne l'écoutent pas; c'est cette Église que saint Paul dit être la ferme colonne de la vérité; c'est cette Église dont la lumière de la foi inspirée de Dieu, et dont nous avons ci-devant parlé, nous porte à avoir cette créance avec la même certitude que tous les autres articles de cette même foi. Ainsi, quoique des esprits superbes, trompés par le démon, se soient en ce temps séparés de l'Église, elle ne laisse pas d'être ce qu'elle était, et nous ne devons pas laisser d'y avoir la même créance.

C'est pourquoi il n'y a ni révélations, ni explications, ni autre chose quelconque, quand elles paraîtraient venir d'un ange du ciel, qui doivent faire ajouter foi à ce qu'on dirait contre elle, puisque ce ne pourrait être qu'un ange de ténèbres. Et l'on doit encore moins s'arrêter à ce qu'ont enseigné, qu'enseignent et qu'enseignent les hérétiques passés, présents et à venir, ces gens abandonnés de Dieu par son juste jugement, qui, suivant une fausse lumière, se perdent et sont cause de la perte de ceux qui embrassent leurs erreurs.

Considérez qui est arrivé, dans les siècles passés, à ceux qui se sont séparés de la foi de l'Église, et comme on peut les comparer à un vent qui passe et se dissipe après avoir fait beaucoup de bruit. Considérez d'un autre côté la fermeté de cette foi, et de quelle sorte, ayant continuellement été combattue depuis sa naissance, elle est toujours demeurée victorieuse, parce qu'elle est fondée sur cette pierre inébranlable contre laquelle les pluies, les fleuves, les vents et les portes de l'enfer ne sauraient jamais prévaloir, pour user des termes de l'Écriture. Fermez donc l'oreille à tout ce que l'on vous pourrait dire de contraire à la doctrine de l'Église, et demeurez ferme dans la créance qu'elle professe depuis tant de siècles et dans laquelle un si grand nombre de personnes ont trouvé le salut. Car quelle folie peut être plus grande que de quitter un chemin par lequel tant de personnes si sages et si saintes ont marché et sont arrivées au ciel, pour en prendre un qui n'a pour guides que des novateurs présomptueux et superbes qui, n'ayant nulle autorité et ne suivant que leur propre sens, veulent qu'on les croie sur leur parole, et de les préférer à cette grande multitude de saints signa-

lés par leur sagesse toute divine, par la pureté de leur vie et par un si grand nombre de miracles?

Luther a été en ces derniers temps le principal de ces faux docteurs, cet homme si charnel, qui avoue lui-même ne pouvoir vivre sans femme, et qui après que l'une fut morte en prit une seconde, quoiqu'il eût devant les yeux l'exemple de tant de séculiers qui n'en ont eu qu'une, et de tant d'autres qui sont demeurés dans une perpétuelle continence pour s'employer entièrement au service de Dieu. Peut-on croire que ce méchant homme eût l'esprit de Dieu, puisque celui dont il était animé ne pouvait pas seulement lui donner la force de garder la chasteté la plus commune, quoiqu'en se faisant religieux il eût promis solennellement d'en conserver une très-parfaite, et que tant d'autres qui accomplissaient leur vœu lui montrassent l'exemple qu'il devait suivre? Ainsi, puisque Notre-Seigneur a dit que l'on juge de l'arbre par les fruits, il est facile de juger par ces inclinations toutes terrestres et toutes charnelles, et par d'autres vices encore plus grands, que cet homme n'était animé que de l'esprit du démon. Ayez un peu de patience, ma fille, et vous verrez quelle sera la fin de ces méchants: vous verrez de quelle sorte Dieu les couvrira de confusion, les punira et fera connaître leurs erreurs, comme il a fait connaître celles des autres hérétiques qui les ont précédés.

CHAPITRE XLVII.

Que la perte de la foi est un terrible châtement de Dieu, et que c'est avec justice qu'elle est ôtée à ceux qui ne vivent pas conformément à leur créance.

Ceux qui ont assez de lumières pour connaître que les véritables biens et les véritables maux sont les spirituels, n'ont pas peine à juger que le châtement que Dieu fait dès cette vie de ceux qui ont perdu la foi est si épouvantable, qu'il ne peut être surpassé que par celui de l'enfer.

O roi des nations, peut-on ne vous pas craindre et penser sans être transi de frayeur quels sont les terribles effets de votre colère? La perte du bien, de l'honneur et de la vie ne sont pas les châtements que l'on doit le plus appréhender; mais c'est l'endurcissement de la volonté dans le péché et l'aveuglement de l'esprit dans l'erreur, principalement en ce qui regarde les choses de la foi. Ce sont là les plaies dont Dieu, dans sa fureur, frappe les âmes, lorsqu'il ne les traite plus en père, mais en juge et rigoureux juge, selon ce qu'il a dit par Jérémie : *Je vous ai traité comme mon ennemi, en vous faisant sentir la rigueur de mes châtements (Jerem., XXX)*. Mais Dieu n'agit point ainsi en juge sévère qu'après avoir témoigné toute la bonté et la douceur que l'on peut attendre d'un excellent père; et, si l'on y prend bien garde, l'aveuglement de l'esprit est encore plus dangereux que l'endurcissement de la volonté, parce que, bien que ce dernier soit un fort grand mal, il n'est pas sans espérance d'en guérir, puisque la foi, quoique morte, restant encore à celui qui tombe, il sait qu'il y a dans l'Eglise des remèdes à son péché; ce qui peut extrêmement lui servir pour se relever de sa chute. Mais comment celui qui erre dans la foi aura-t-il recours à ces remèdes? Et quand même il les chercherait, comment les trouvera-t-il, puisqu'ils ne sont que dans l'Eglise, et, qu'étant lui-même hors de l'Eglise et ne croyant pas à l'Eglise, il n'a garde de les y chercher, ce qui rend sa perte irréparable? Dieu a dit encore, par ce même prophète : *J'affligerai Israël par de telles plaies, que l'on ne pourra seulement en entendre parler sans être transi de crainte (Jerem., XIX)*. Mais saint Paul nous apprend que Dieu n'exerce de si grands châtements que par une grande justice. Voici les paroles de cet admirable apôtre : *La colère de*

Dieu éclatera du ciel contre toute l'impiété et l'injustice des hommes qui retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice; et ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne lui ont point rendu grâces, mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence a été rempli de ténèbres. Ainsi, en voulant passer pour les sages du monde, ils sont devenus fous et insensés (Rom., I, 18, 21).

Il paraît, par ce passage, que l'intention de ce grand apôtre a été de faire voir qu'il y a des hommes qui, encore qu'ils connaissent Dieu, ne le servent pas comme on doit servir un Dieu; mais s'enflent d'un orgueil qui les aveugle; et quoique leur entendement connaisse la vérité, leur volonté ne laisse pas de les porter à faire le mal, tellement qu'ils retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice, puisqu'au lieu de faire ce qu'elle leur enseigne, ils se laissent emporter à ce que leur volonté corrompue les pousse. Comme cette vérité de Dieu est d'un prix inestimable, et qu'ainsi, c'est une extrême faveur qu'il fait aux hommes de la leur donner, son dessein, dans le bonheur qu'ils ont de la connaître, est qu'ils la révèrent; qu'ils s'y affectionnent; qu'ils embrassent la vertu et qu'ils se sauvent. Ils ne peuvent donc, sans l'offenser et se rendre indignes d'une telle grâce, manquer à faire ce que cette vérité leur enseigne. Elle pourrait, comme le sang d'Abel, élever sa voix, contre eux, vers Dieu, pour lui demander vengeance de ce qu'encore qu'ils ne l'aient pas tuée, puisqu'elle peut subsister avec le péché, ils lui auraient ôté le moyen de bien agir, comme elle aurait fait, si leur volonté, au lieu de lui être un obstacle à faire le bien, l'avait assistée. Et Dieu fait bien voir qu'il écoute cette voix, puisqu'il dit dans l'Evangile : *Le serviteur qui aura su la volonté de son maître, et ne l'aura pas faite, sera battu rudement (Luc., XII, 47)*. Or, le plus grand de tous les châtimens dont Dieu, comme nous l'avons dit, punit un homme en ce monde, à cause de ses péchés, est de permettre qu'il tombe dans l'erreur; et c'est ainsi qu'il châtie ceux qui tombèrent dans une si honteuse et si épouvantable idolâtrie, qu'ils adorèrent, comme des dieux, des oiseaux, des serpents et d'autres bêtes, et commirent tant d'autres péchés si abominables, que l'on ne saurait y penser sans horreur, et que j'aurais honte de les rapporter. Que s'il semble que Dieu, par une telle punition, les ait jetés dans cet abîme de péchés, il est certain néanmoins qu'ils les ont commis volontairement, puisque s'ils eussent eu recours à sa bonté, ils auraient trouvé ses entrailles paternelles prêtes à leur faire miséricorde. Ainsi Dieu a fait paraître sa justice, en permettant qu'ils soient tombés dans l'idolâtrie; sa sagesse, en leur laissant leur liberté dans cet état; et sa bonté, en se trouvant toujours prêt à leur pardonner, s'ils se convertissaient.

Voilà de quelle manière Dieu a puni, avec tant de justice, l'orgueil des gentils et l'ingratitude des Juifs qui ont été encore plus coupables qu'eux, puisque non-seulement ils ont eu plus de lumière, mais ont été éclairés par l'éternelle lumière qui est Jésus-Christ, et qu'au lieu de profiter d'un si extrême avantage, ils ne se sont pas contentés de ne le point reconnaître, mais l'ont fait crucifier par des gentils. Ainsi, s'étant efforcés d'éteindre cette souveraine lumière, source de toute lumière et de toute vérité, ils demeureront ensevelis dans des ténèbres éternelles, s'ils ne se convertissent et ne se soumettent à l'obéissance de ce Seigneur qu'ils ont refusé de reconnaître pour leur maître. Mais, servante de Jésus-Christ, si vous me demandez d'où vient qu'ils se sont portés à commettre un si grand péché que de fermer les yeux à cette lumière qui leur a été si présente, saint Jean répond à cela : *C'est, dit-il, qu'ils ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car tous ceux qui font du mal craignent la lumière (Joan.,*

III, 19). C'est pourquoi, à cause que la doctrine de l'Évangile tend à la vérité et à la vertu, et qu'ils aimaient le mensonge et le vice, ils n'ont voulu ni entendre une doctrine, ni voir une lumière qui condamnaient leur fausse sainteté et faisaient connaître, par l'exemple d'une vie parfaite, la corruption de leurs mœurs. Voilà quelle a été la cause de l'horrible crime qui les a non-seulement empêchés de recevoir, mais les a portés à faire mourir ce divin médecin qui était venu pour rendre la santé à leurs âmes. David l'avait, plusieurs siècles auparavant, prophétisé par ces paroles : *Que leurs yeux soient tellement obscurcis, qu'ils ne voient point, et faites qu'ils soient toujours courbés contre terre, parce qu'ils ont fermé les yeux de la foi, et n'ont aimé que les choses de la terre* (Psal. LXVIII).

CHAPITRE XLVIII.

Continuation de ce qui a été traité dans le chapitre précédent. Et de quelle sorte il faut lire l'Écriture sainte et les Pères.

Si Dieu a châtié de telle sorte les gentils et les Juifs, pour les punir d'avoir abusé de la grâce qu'il leur avait faite de se faire connaître à eux, de quelle manière n'a-t-il point sujet de traiter les chrétiens, puisque leur ingratitude est incomparablement plus grande? Faut-il donc s'étonner que tant de gens abusant d'une connaissance aussi importante qu'est celle de la foi, il exerce sur eux un aussi terrible châtement qu'est celui de les faire tomber dans l'hérésie? Et n'est-ce pas l'effet de ce que saint Paul a prédit, *que Dieu leur enverra, dans les derniers temps, un esprit d'erreur si efficace, qu'ils ajouteraient foi au mensonge* (II Thess., II, 11), puisque personne n'ignore quel est le grand nombre de gens qui ont embrassé l'hérésie de Luther?

Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que Dieu pousse les hommes à croire le mensonge, ni à mal faire. Car saint Jacques dit qu'il ne tente point les méchants (Jac., I). Et saint Paul nous apprend que ce qu'il leur envoie un esprit d'erreur ne signifie autre chose, sinon que par un juste jugement il permet, pour les punir de leurs péchés, que les hommes ou les démons les trompent par de faux raisonnements ou de faux miracles. Ainsi ils sentent en eux-mêmes une si grande disposition à croire le mensonge, qu'ils y ajoutent foi, comme si c'était une grande et salutaire vérité. Ce jugement de Dieu est si terrible que, puisqu'il ne fait rien que de juste, il faut qu'un homme soit tombé dans quelque grand péché, pour avoir mérité un si rude châtement : et saint Paul dit que *ce péché est de n'avoir pas reçu et aimé la vérité pour être sauvé* (II Thess., II, 10). Car, si l'on considère quel est le pouvoir de la vérité dont nous sommes persuadés pour nous aider à servir Dieu et à nous sauver, il sera facile de connaître combien c'est un grand péché de n'aimer pas cette vérité, de ne la pas suivre, et un plus grand péché encore de commettre des actions honteuses, si contraires à ce qu'elle enseigne. Combien donc doit être éloigné d'offenser Dieu, celui qui croit qu'un feu éternel est préparé pour ceux qui l'offensent, et que tant que Dieu sera Dieu, c'est-à-dire toujours, ils souffriront encore d'autres tourments innombrables, sans en pouvoir être soulagés? Comment ose pécher celui qui croit qu'en même temps que le péché entre dans une âme, Dieu en sort? David montrait bien qu'il n'ignorait pas dans quelle extrémité de malheur se trouve l'homme que Dieu abandonne de la sorte, lorsqu'il disait : *Seigneur, ne vous éloignez point de moi* (Ps. XXXIV, 25) : car Dieu ne nous a pas plutôt quittés que nous demeurons dans la mort, premièrement de la culpé, et nous trouvons ensuite près de tomber dans une mort éternelle. Job n'avait-il pas raison d'admirer qu'on osât pécher, lorsqu'il disait : *Qui est celui qui voudrait goûter*

d'une viande qu'il serait assuré qui donne la mort (Job., VI) ? Et moi je dis : Que si nous avons raison de ne vouloir pas manger d'une viande que le médecin nous assure être mortelle, oserons-nous consentir à des actions que Dieu dit que nous ne pouvons commettre, sans donner la mort à notre âme (Ezech., XVIII) ? Ajouterons-nous plus de foi à un médecin qui, n'étant qu'un homme, qui peut se tromper et se tromper si souvent, qu'à Jésus-Christ, ce souverain médecin qui est infailible ? Pourquoi, sachant qu'il a promis une récompense éternelle à ceux qui le serviront fidèlement, ne nous efforcerons-nous pas de nous en rendre dignes à quelque prix que ce soit et quand il nous en devrait coûter la vie ? Pourquoi ne l'aimerons-nous pas de tout notre cœur, sachant que nous lui devons l'être, qu'il est le souverain bien, et qu'il nous a aimés le premier, jusqu'à souffrir la mort pour nous ? Et pourquoi, au lieu d'accomplir le reste de ce que l'Écriture sainte nous enseigne et nous commande, serons-nous si malheureux que de faire tout le contraire ? Qu'y a-t-il de plus étrange et de plus monstrueux que de voir des chrétiens agir d'une manière si opposée à leur créance ? Puis donc qu'ils n'aiment pas la vérité, qui les sauverait s'ils pratiquaient ce qu'elle enseigne, n'est-il pas juste que Dieu, qui, comme dit David, est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes (Psal. LXV, 2), les laisse tomber dans l'erreur ?

Que si nous considérons ce qui sert de piège aux Juifs et aux hérétiques pour les faire tomber, il y a de quoi s'épouvanter. Car, si l'on demande aux Juifs sur quoi ils se fondent, pour demeurer avec tant d'opiniâtreté dans leur erreur, ils répondront que c'est sur l'Ancien Testament. Et si l'on fait la même demande aux hérétiques, ils répondront que c'est sur le Nouveau Testament. En quoi l'on voit accomplir clairement cette prophétie de David : *Que leur table, par une juste peine, leur devienne un filet et une pierre de scandale (Psal. LXXVIII)*. Et qu'y a-t-il jamais eu de plus étrange que de voir que les tables de la loi, qui étaient des tables de vie, soient devenues une pierre d'achoppement pour leur donner la mort ; que des tables de consolation et de pardon soient devenues des tables d'affliction et de châtement ; et que des tables qui marquaient le chemin pour conduire à la vie aient fait prendre celui qui mène à la mort ? En vérité, il faut, comme je l'ai déjà dit, que bien grand soit le péché qui mérite un tel châtement, qui fait que la lumière, au lieu d'éclairer les hommes, les aveugle, et que ce qui doit donner la vie donne la mort. Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables. Il n'y a nulle imperfection en vous ; mais il y a beaucoup de malice en ceux qui abusent de vos grâces. Ainsi il n'y a pas sujet de s'étonner qu'elles leur soient une pierre d'achoppement, et que vous les châtiez de ce qu'ils ne vous rendent pas l'honneur qu'ils vous doivent et se déshonorent eux-mêmes.

La foi est un don si excellent et si avantageux, que nous ne saurions trop nous efforcer d'en bien user, ni trop remercier Dieu de nous avoir donné ses divines Écritures, si nécessaires pour régler notre conduite. Mais comme le vent qui souffle sur cette mer vient du ciel, il ne faut pas s'étonner que Dieu permette que ceux qui n'y naviguent qu'à la faveur d'un vent de terre, qui est leur raison, fassent naufrage. Car, de même que les paraboles dont Notre-Seigneur se servait, lorsqu'il était dans le monde, instruisaient ceux qui se trouvaient dans la disposition nécessaire pour en profiter, et aveuglaient les autres par un effet de sa justice, il arrive que les humbles brebis nagent à leur aise dans cette mer profonde de vos saintes Écritures, et que les superbes éléphants s'y noient et y fassent noyer les autres.

Vous pouvez juger par là, ma fille, combien il importe de ne se pas

engager inconsidérément dans l'explication de l'Écriture sainte, et nul ne le doit entreprendre qu'après avoir extrêmement travaillé pour en acquérir l'intelligence, puisqu'autrement c'est se mettre dans un grand péril. Il faut donc, afin de ne point courir fortune de tomber dans l'hérésie, s'instruire avec un très-grand soin des sentiments de l'Église romaine, et être dans une extrême pureté de vie, selon ces paroles de saint Athanase : *La bonne vie, la pureté du cœur et une piété chrétienne sont nécessaires pour acquérir l'intelligence de l'Écriture sainte, parce que sans cette pureté de cœur et cette bonne vie qui conduisent à la sainteté, il n'est pas possible de bien entendre le sens de ces paroles toutes saintes. Car de même que pour regarder la lumière du soleil, il faut avoir les yeux clairs et lumineux, et pour bien connaître un pays ou une ville, les considérer de près, il est besoin, pour acquérir l'intelligence des écrits des saints, de commencer par purifier son âme et imiter leur vie et leurs mœurs, afin que, s'unissant ainsi avec eux par cette conformité de désirs et de sentiments, on puisse entendre ce que Dieu leur a révélé et éviter de tomber dans le feu préparé pour les pécheurs en ce grand et dernier jour qui verra finir le monde. On ne saurait trop considérer ces paroles de ce grand saint si l'on veut profiter de la lecture de l'Écriture sainte. Car, à moins que d'avoir cette pureté de vie, encore que nous sussions en général par l'Écriture sainte ce que Dieu demande de nous, nous ne le saurions pas en particulier, si le Seigneur, comme dit le Sage, ne nous en donnait l'intelligence par son Saint-Esprit (Sap., IX). C'est là cette sagesse qui apprend aux hommes à plaire à Dieu, et qui ne se trouve point dans les méchants. C'est là cette sagesse qui, par de saints travaux, d'humbles prières et de bonnes œuvres, rend les hommes si véritablement sages, qu'après avoir employé beaucoup de temps à lire l'Écriture sainte, ils sont capables d'instruire les autres des sentiments qu'ils en doivent avoir, parce qu'ils les ont eux-mêmes. Mais, à moins que cela, s'ils rencontrent bien, c'est rarement, et ils sont du nombre de ceux dont parle saint Paul, qui, voulant être les docteurs de la loi, ne savent ce qu'ils disent ni ce qu'ils assurent si hardiment (I Tim., I, 7). Il faut aussi, pour entendre l'Écriture sainte, avoir recours à l'explication que les saints en ont donnée, et même des scolastiques : et l'on voit dans quelles erreurs l'Allemagne est tombée pour n'avoir pas observé toutes ces choses.*

CHAPITRE XLIX.

Que nous ne devons pas nous glorifier d'avoir conservé la foi que les autres ont perdue; mais au contraire beaucoup nous humilier.

Fidèle servante de Jésus-Christ, lorsque vous apprenez ces chutes si déplorables, gardez bien de vous glorifier, ni de dire en vous-même : Je ne suis pas du nombre de ceux qui ont si misérablement perdu la foi. Mais souvenez-vous de ce que Jésus-Christ répondit aux Juifs sur le sujet de ces Galiléens dont l'Évangile dit que Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices, et de quelle sorte il les reprit de la complaisance qu'ils avaient en eux-mêmes de se croire meilleurs qu'eux. Car, comme il connaissait par sa sagesse infinie leur orgueil caché, il leur dit, pour les en convaincre : *Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus grands pécheurs que tous ceux de Galilée, parce qu'ils ont ainsi été traités ? Non, je vous en assure : mais je vous déclare que si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même sorte. Et croyez-vous aussi que ces dix-huit hommes sur qui la tour de Siloé est tombée et qu'elle a tués, fussent plus redevables à la justice de Dieu que tous les habitants de Jérusalem ? Non, je vous en assure : mais je vous*

déclare que si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même sorte Luc, XIII, 2). Saint Paul dit aussi : Si les prémices des Juifs sont saintes, la masse l'est aussi ; et si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi. Si donc quelques-unes des branches ont été rompues, et si vous, qui n'étiez qu'un olivier sauvage, avez été entés parmi celles qui ont été entées sur l'olivier franc, et avez été rendus participants de la sève et du suc qui sort de la racine de l'olivier, ne vous élevez point de présomption contre les branches naturelles. Il est vrai qu'elles ont été rompues à cause de leur incrédulité, et que vous demeurez fermes par votre foi : mais prenez garde à ne vous pas élever, et demeurez dans la crainte. Car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, vous devez craindre qu'il ne vous épargne pas aussi (Rom., XI, 16).

Les châtimens que Dieu a exercés sur d'autres doivent donc nous rendre humbles et non pas superbes, puisque, de quelcôté que nous tournions les yeux dans ce malheureux siècle, nous ne voyons que des sujets de répandre des larmes et de dire, avec un prophète : *Si je sors à la campagne, je la vois couverte de corps morts, tués par l'épée. Et si j'entre dans la ville, je la trouve aussi pleine de morts qui ont été consumés par la faim (Jerem., XIV)*. Les premiers de ces morts sont ceux qui, étant sortis de la ville, qui est l'Eglise, ont eu la tête coupée par l'épée de l'incrédulité qui les a séparés du chef donné de Dieu aux chrétiens, qui est le souverain pontife de Rome. Et les seconds sont ceux qui, étant demeurés dans la ville, qui est l'Eglise, ont conservé la foi, mais sont morts misérablement de faim, faute d'avoir été soutenus par cette céleste nourriture, qui est l'obéissance aux commandemens de Dieu et de l'Eglise. Pouvons-nous être chrétiens sans en avoir le cœur percé de douleur, et dire à Jésus-Christ, en nous prosternant devant sa face : *Jusqu'à quand, Seigneur, n'aurez-vous point de compassion de ces misérables pour qui vous avez répandu votre sang, pour qui vous avez été attaché sur une croix, et pour qui vous êtes mort au milieu de tant de tourmens, puisque ce n'a été que l'excès de votre amour qui vous a fait tant souffrir pour tous les hommes ? Ne permettez pas, mon Dieu, qu'ils n'en ressentent point l'effet ; mais guérissez un aussi grand mal qu'est le leur, par le remède que vous seul êtes capable d'y apporter.*

Faites, ma chère fille, avec un très-vif sentiment et une grande ferveur, cette demande à Jésus-Christ, puisque vous ne sauriez l'aimer sans avoir une extrême compassion de tant d'âmes pour lesquelles il est mort. Vous devez aussi fort prendre garde de quelle sorte vous vivez et profitez de la foi qu'il vous a donnée, de peur qu'il ne vous punisse en vous faisant tomber dans l'erreur. Car ne savez-vous pas combien l'hérésie du malheureux Luther en a perdu, et combien d'autres dans les pays occupés par les Maures ont renoncé la foi de Jésus-Christ, pour suivre la loi brutale de Mahomet ? En quoi l'on voit l'accomplissement de ce qu'a dit saint Paul, *que quelques-uns en renonçant à la bonne conscience ont fait naufrage en perdant la foi (I Tim., I, 19)* ; et nous l'avons aussi fait voir ci-devant en parlant des motifs qui portent à croire, parce que la mauvaise conscience obscurcit peu à peu l'entendement pour lui faire chercher une doctrine qui ne condamne point sa malice, ou parce que Dieu, pour punition du péché, permet que l'on tombe dans l'hérésie. Mais, soit par l'une ou par l'autre de ces raisons, on ne saurait trop appréhender un tel malheur et trop prendre soin de l'éviter. Car, quoique cela n'arrive pas à tous les chrétiens, puisqu'il y en a, comme je l'ai dit, qui, encore qu'ils soient en péché mortel, ne perdent pas la foi : quand il n'y en aurait qu'un qui tomberait dans ce malheur, cela suffirait pour faire trembler tous les autres. Les onze apôtres étaient très-éloignés d'avoir seulement la

moindre pensée de trahir leur Maître : et néanmoins , lorsque Jésus-Christ leur dit que l'un d'eux le livrerait à ses ennemis , ils tremblèrent tous , et chacun d'eux lui demanda si ce pourrait bien être lui qui serait si méchant et si malheureux , tant ils appréhendaient que leur faiblesse ne les rendit capables de commettre un crime dont ils se sentaient être si éloignés.

Vous voyez , ma chère fille , par tout ce que je viens de dire , l'avantage que l'on peut tirer de faire une grande attention à ces paroles d'un des deux versets que j'ai pris pour sujet de ce discours, **PRÉTEZ L'OREILLE** , afin d'obéir avec foi à Dieu et à son Eglise , sans prétendre par une téméraire curiosité de pénétrer les mystères ineffables de Dieu par la petitesse de notre entendement et de notre raison , de peur , comme dit le Sage , *d'être aveuglés par l'éclat de sa gloire* , et qu'il ne nous arrive comme à ceux qui , voulant regarder fixement le soleil , non seulement ne le voient pas , mais perdent la vue par l'extrême disproportion qu'il y a entre leurs yeux et sa lumière. Ainsi ces personnes qui cherchent à se satisfaire par la voie de l'entendement , au lieu de s'éclaircir de ce qu'ils désirent de savoir , ne rencontrent que des ténèbres et des sujets de doute qui les inquiètent. Car Dieu ne donne l'intelligence qu'aux humbles qui , en s'abaissant devant lui avec un profond respect , écoutent attentivement sa parole et celle de son Eglise. Il leur fait alors des grandes grâces , que leur âme n'est pas seulement remplie de consolation , mais embellie par la foi et parée de bonnes œuvres , comme la belle Rachel le fut des pendants d'oreilles et des bracelets qui lui furent envoyés par Isaac.

Le Saint-Esprit , pour nous faire entendre quelle doit être cette entière soumission de l'entendement à la foi , après avoir dit , dans le premier de ces versets : *Ecoutez , ma fille* , il ajoute : *Prétez l'oreille* , afin de nous faire connaître que , puisque Dieu ne dit aucune parole inutile , et qu'il a répété celle-ci , son intention est de nous recommander particulièrement cette sincère soumission à la foi , qui est le commencement de notre salut , pour lequel il ne nous manquera rien si nous y joignons l'amour.

DES FAUSSES RELATIONS.

CHAPITRE L.

Que plusieurs sont trompés parce qu'ils ajoutent trop aisément foi aux révélations. Qu'elles ne sont souvent que des illusions du diable , et en quoi consiste la véritable liberté de l'esprit.

Il faut , ma chère fille , avant que de passer plus avant , vous avertir d'un péril qui se rencontre en la voie de Dieu , dans lequel plusieurs tombent ; et il n'y a point de meilleur moyen pour l'éviter que de faire attention à cet avis du Saint-Esprit : **PRÉTEZ L'OREILLE**. Ce péril est qu'il arrive souvent par la permission de Dieu à des personnes dévotes d'avoir des révélations , des visions et d'autres sentiments spirituels dont le démon est l'auteur , et dont il se sert pour deux raisons : l'une , afin de les empêcher d'ajouter foi aux révélations de Dieu , de même qu'il fait de faux miracles pour diminuer la créance des véritables ; et l'autre , afin de tromper ces personnes sous prétexte de piété , ne le pouvant faire par une autre voie. Les siècles passés nous en fournissent plusieurs exemples ; et nous en voyons encore beaucoup en ce temps. C'est pourquoi l'on ne saurait trop avertir ceux qui aiment leur salut de n'ajouter pas facilement foi à de semblables choses , puisque ceux mêmes qui au commencement les avaient crues , ont , après en avoir été détrompés , fort recommandé d'y prendre garde. Gerson en rapporte plusieurs exemples

arrivés de son temps, et dit qu'il en a connu qui tenaient pour certain et disaient avoir eu révélation de Dieu qu'ils seraient papes, et que même l'un d'eux l'avait écrit et assurait qu'il en avait des conjectures et d'autres preuves certaines : et que l'un de ceux qui avaient cette folle imagination, après qu'il en eut été détrompé, se mit dans la tête qu'il serait l'Antechrist ou au moins son précurseur, et fut ensuite fortement tenté de se tuer lui-même pour éviter de faire tant de maux; qu'enfin la miséricorde de Dieu le délivra de ces tromperies du diable, et qu'il laissa par écrit ce que je viens de rapporter, pour apprendre à d'autres à se garantir de ces folles illusions. Plusieurs aussi se sont persuadés en ce temps d'avoir droit de réformer l'Eglise chrétienne pour la rétablir dans la perfection qu'elle avait en son commencement, et encore plus grande : mais il ne faut point de meilleure preuve qu'ils étaient trompés que ce qu'ils n'y ont pas réussi; et il aurait beaucoup mieux valu pour eux d'avoir travaillé à se réformer eux-mêmes, comme ils l'auraient pu avec la grâce de Dieu, que d'oublier leurs propres défauts pour se mêler par un esprit d'orgueil d'une chose si importante et dans laquelle Dieu ne voulait pas se servir d'eux. D'autres ont voulu chercher de nouvelles voies pour s'approcher de Dieu, qui leur paraissaient plus courtes, et se sont imaginé que, pourvu qu'ils s'abandonnassent entièrement à lui, il les conduirait par son Saint-Esprit et qu'ils n'auraient aucun sentiment qui ne vint de lui. Cette folle tromperie allait jusqu'à un tel point, qu'ils n'auraient pas voulu faire un pas pour s'employer à une bonne œuvre, quelque excellente qu'elle fût, à moins que d'en avoir un mouvement intérieur. Et encore que les choses auxquelles ces prétendus mouvements les portaient fussent contraires aux commandements de Dieu, ils ne laissaient pas de les faire, parce qu'ils étaient si persuadés qu'elles venaient de lui et que le Saint-Esprit les mettait dans cette liberté, qu'ils se croyaient affranchis de l'observation de ses commandements, à cause, disaient-ils, qu'ils aimaient Dieu si véritablement, qu'encore qu'ils contrevinssent à ses lois, ils ne laissaient pas de l'aimer, ne considérant pas que Jésus-Christ a dit tout le contraire par ces paroles sorties de sa propre bouche : *Celui qui a reçu mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime; celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi; celui qui ne m'aime point ne garde point mes paroles (Joan., XIV, 21)*. Il paraît par ce passage que celui qui ne garde point les commandements de Dieu ne l'aime point, parce, comme dit saint Augustin, que *ce n'est pas aimer son roi que de ne lui point obéir*. Et quant à ce que saint Paul dit : *Que la loi n'est pas pour les justes, mais pour les méchants (I Tim., I, 9)*, et que, *où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté (II Cor., III, 17)*, il ne s'ensuit pas de là que le Saint-Esprit affranchisse quelqu'un, quelque juste qu'il soit, de l'observation des commandements de Dieu et de son Eglise, ni de ceux de ses supérieurs, puisqu'au contraire, plus Dieu communique son Esprit à quelqu'un, et plus cette personne l'aime, et que son amour croissant, le désir d'observer ses commandements et ceux de son Eglise croît aussi. Ainsi, comme cet Esprit-Saint est tout-puissant lorsqu'il se répand avec abondance dans une âme, il lui fait aimer le bien avec tant de vérité et d'ardeur, qu'au lieu de trouver de la peine à obéir aux commandements de Dieu, ils lui paraissent si faciles et si agréables, qu'elle dit, avec David : *Que vos oracles, Seigneur, me sont doux ! Certes, ils le sont plus à mon âme que le miel à ma bouche (Psal. CXVIII, 103)*. Car, comme le Saint-Esprit rend la volonté de l'homme conforme à celle de Dieu, en faisant qu'il n'est qu'un même Esprit avec lui, l'observation de ses commandements ne saurait lui être que très-agréable, puisque chacun prend plaisir à faire ce qu'il aime. Tellement que si la loi de Dieu se perdait, elle se trouverait écrite dans le cœur de ces personnes,

selon ces paroles de David : *La loi de Dieu est dans le cœur du juste* (Ps. XXXVI, 33); c'est-à-dire dans sa volonté : et Dieu lui avait dit lui-même auparavant par un prophète : *J'écrirai ma loi dans leurs cœurs*. Ainsi, quand on ne nous menacerait point des peines de l'enfer, que l'on ne nous promettrait point les félicités du paradis, et qu'il n'y aurait point de commandement que nous fussions obligés d'observer, les justes ne laisseraient pas d'agir comme ils font par le désir de plaire à Dieu. Car comme le Saint-Esprit rend l'homme tel envers Dieu qu'un fils l'est envers son père par sa naissance, puisque c'est par la grâce qu'il répand dans nos cœurs que Dieu nous adopte pour ses enfants, nous devons servir Dieu avec ce respect et cet amour qu'un excellent fils sert son père. Par ce moyen on a de l'horreur du péché : une ferme espérance bannit la tristesse et la crainte autant que cela se peut dans notre exil en ce monde; et l'on est prêt à souffrir les travaux, non-seulement avec patience, mais avec joie. C'est là ce qui a donné sujet de dire ce que nous venons de rapporter de l'Écriture : *Que le juste est dans la liberté, et qu'il n'y a point de loi pour lui*; et c'est en cette sorte que la loi qui ordonne à une mère d'avoir un extrême soin de son enfant n'a garde de lui être pénible lorsqu'elle l'aime beaucoup : elle s'élève même au-dessus de la loi et des soins auxquels elle l'engage; elle agit sans aucune contrainte, et n'a point besoin de l'autorité de la loi pour faire ce qu'elle lui commande, parce que son amour le lui fait faire, et elle fait même beaucoup de choses à quoi elle n'est point obligée, à cause que les effets de son amour vont beaucoup plus loin que l'obligation qu'impose la loi. Et c'est ainsi que doivent s'entendre ces paroles de saint Paul : *Si vous êtes poussés par l'esprit, vous n'êtes point sous la loi* (Gal., V, 18), parce qu'ayant de l'horreur pour le péché, de l'amour pour la loi, et du plaisir à souffrir, qui sont des sentiments que le Saint-Esprit inspire, la loi, comme j'ai dit, ne saurait nous paraître rude. Mais on n'a pas plutôt violé les commandements de Dieu et de l'Église, que le Saint-Esprit se retire de l'âme, et que le péché entre en sa place, selon qu'il est écrit : *Le Saint-Esprit se sépare des pensées criminelles*. Ainsi, comme l'âme n'est plus conduite par cet Esprit-Saint, elle ne peut être d'être accablée sous la pesanteur des peines dont ceux qui ne l'aiment pas sont menacés, de se trouver faible à souffrir les travaux, et d'être sujette à faire des chutes. On ne peut donc, après avoir péché contre les commandements de Dieu et de l'Église, avoir ni amour pour lui, ni justice, ni liberté, puisqu'il a déclaré que *celui qui commet le péché devient esclave du péché*, et que de même qu'il ne peut y avoir d'alliance entre la lumière et les ténèbres, il ne peut aussi y en avoir entre Dieu et le péché.

CHAPITRE LI.

Combien le désir d'avoir des révélations ou des sentiments extraordinaires est périlleux, et ce que l'on doit faire pour éviter de telles illusions.

Après vous avoir rapporté, ma fille, des exemples de tant de gens qui sont tombés dans ces dangereuses illusions qui leur ont fait prendre leurs sentiments pour des inspirations de Dieu, je vous prie d'en profiter en n'ayant aucun désir de ces choses singulières et surnaturelles, parce que ce serait une marque d'orgueil et d'une curiosité très-périlleuse. Saint Augustin avait éprouvé cette tentation, et voici de quelle sorte il en parle : *De quels artifices, Seigneur, le démon ne s'est-il point servi pour me porter à vous demander quelque miracle? Mais je vous conjure, mon Dieu, au nom de Jésus-Christ, mon roi, et de la céleste Jérusalem qui est toute pure et toute chaste, que comme vous m'avez empêché de consentir à cette tentation, vous me continuiez toujours la même grâce.*

Saint Bonaventure dit que plusieurs sont tombés en de grandes erreurs et de grandes extravagances pour punition d'avoir désiré de semblables grâces extraordinaires, que l'on doit autant appréhender que souhaiter. C'est pourquoi, ma fille, si elles vous arrivent sans que vous les ayez recherchées, craignez et n'y ajoutez point de foi, mais priez aussitôt Notre-Seigneur de vous conduire par un autre chemin, et de vous laisser travailler avec crainte à votre salut dans la voie ordinaire de ceux qui le servent.

Vous devez principalement en user ainsi lorsque la révélation ou l'instinct vous porte à reprendre quelqu'un ou à lui donner quelque avis secret, et particulièrement si c'est à un prélat ou à un prêtre, ou à quelque autre personne semblable pour qui vous devez avoir beaucoup de respect. N'oubliez aucun effort pour éloigner toutes ces choses de votre esprit. Dites comme Moïse : *Faites, s'il vous plaît, Seigneur, ce commandement à quelque autre*; et comme Jérémie : *Seigneur, je suis jeune et ne sais pas encore parler (Jerem., II)*; ce qui montre combien ces grands saints appréhendaient d'être envoyés de Dieu pour reprendre les autres. Ne craignez donc point que cette humble résistance que vous ferez soit désagréable à Dieu, ni qu'elle le fasse s'éloigner de vous si la révélation est de lui; au contraire, il se rapprochera davantage et vous en fera connaître la vérité. Car comment celui qui donne sa grâce aux humbles la retirerait-il de vous pour avoir fait une action d'humilité? Que si la révélation est de Dieu, cette humilité sera comme la pierre dont David tua Goliath, et mettra le démon en fuite. C'est ce qui arriva à un Père des déserts. Le démon lui étant apparu sous la figure de Jésus-Christ crucifié, non-seulement il ne voulut ni le regarder ni l'adorer; mais il ferma les yeux et dit : Je ne désire point de voir Jésus-Christ en ce monde, mais seulement dans le ciel. Et aussitôt cet ange de ténèbres disparut. Un autre de ces saints Pères répondit à cet esprit de mensonge, qui voulait lui faire croire qu'il était un ange envoyé vers lui de la part de Dieu : Je ne suis pas digne que Dieu m'envoie des anges et n'en ai point de besoin; ainsi je n'ai garde de croire que Dieu vous envoie vers moi, ni ne veux point vous écouter. Et cette humilité confondit l'orgueil de cet ennemi de notre salut.

Voilà de quelle sorte l'humilité et le renoncement sincère au désir d'être favorisé de ces grâces extraordinaires a, par l'assistance de Dieu, garanti plusieurs personnes des pièges qui leur ont été tendus par le diable, et qu'ils ont éprouvé ce que dit David : *Le Seigneur garde les humbles, et il m'a sauvé (Psal. XII)*. Au contraire, lorsque l'on a de la complaisance en quelque fausse révélation ou pensée inspirée par le démon, Dieu permet par un juste jugement qu'elle prenne racine dans le cœur et s'y fortifie, parce, comme dit saint Augustin et que je l'ai rapporté ailleurs, celui qui est orgueilleux mérite d'être trompé. Gardez-vous donc bien, ma fille, de vous laisser aller à cette complaisance, ni d'avoir bonne opinion de vous-même à cause de ces révélations, et demeurez fermes dans l'humilité et dans une sainte crainte, comme si Dieu ne vous avait point favorisée de ces sortes de grâces. Que si, après en avoir usé en cette manière, ces révélations continuent, rendez-en compte à quelqu'un capable de vous conseiller ce que vous devez faire; mais il vaudrait encore mieux lui en parler aussitôt qu'elles vous arrivent, prier, jeûner et faire de bonnes œuvres pour demander à Dieu de l'éclairer, afin qu'il puisse vous bien conseiller dans une affaire qui n'est pas moins difficile qu'importante. Car si d'un côté nous prenions pour une illusion du démon une révélation de Dieu, nous blasphémerions comme ces misérables pharisiens qui attribuaient au démon les miracles de Jésus-Christ. Et si, au contraire, nous considérions comme des révélations de Dieu les illusions du démon, quel plus grand mal nous pour-

rait-il arriver que de prendre les ténèbres pour la lumière, le mensonge pour la vérité, et, ce que l'on ne peut dire sans horreur, le démon pour Dieu? Il n'y a personne qui ne voie combien il importe de ne se pas tromper dans une chose de si grande conséquence; mais autant qu'il est facile d'en connaître le péril, autant il est difficile de l'éviter par l'éclaircissement de la vérité. Ainsi, comme le don de prophétie, ou de faire des miracles, ou autres semblables grâces n'est pas donné à tous, mais seulement à ceux qu'il plaît au Saint-Esprit d'en favoriser, il n'y a point d'homme, quelque capable qu'il soit, qui puisse juger avec certitude de ce qui procède de Dieu ou du démon, à moins que ce fût une chose évidemment contraire à l'Écriture sainte et à la foi de l'Église. Mais en cela, la lumière du Saint-Esprit, qui est ce que l'Écriture nomme le discernement des esprits, est toujours nécessaire à cause que c'est par cette lumière et par cette divine inspiration que celui qui la reçoit juge sans se tromper de quel côté est la vérité ou le mensonge. Que s'il s'agit d'une chose importante, il faut s'en rapporter à l'évêque et s'en tenir à ce qu'il décidera.

CHAPITRE LII.

Des marques par lesquelles on peut discerner les véritables révélations d'avec les fausses.

Outre ce que j'ai déjà dit, vous devez, ma chère fille, considérer quel avantage et quelle édification votre âme aura reçue de ces révélations et autres choses extraordinaires. Ce que je ne dis pas afin que vous vous arrétiez à ces marques ou autres semblables, pour vous rendre juge de ce qui se passe en vous; mais afin que sur le rapport que vous en ferez à celui de qui vous prendrez conseil, il puisse d'autant plus sûrement vous le donner selon la vérité, qu'il en sera plus particulièrement instruit.

Considérez ensuite si ces révélations, ou choses semblables, vous ont servi pour remédier à quelque besoin spirituel, ou ont apporté quelque autre utilité à votre âme. Car, si un homme de piété prend garde à ne point user de paroles inutiles, Dieu parlera-t-il inutilement, lui qui a dit par la bouche d'Isaïe : *Je suis le Seigneur, je vous instruirai de ce que vous avez besoin de savoir, et vous conduirai dans le chemin par lequel vous devez marcher (Isa., XLVIII)*. Ainsi, lorsque vous verrez qu'il n'y a rien de solide ni utile dans ces révélations ou visions, considérez-les comme venant du démon qui ne cherche qu'à vous tromper lorsqu'il ne peut faire pis, et à vous faire perdre le temps et à ceux à qui vous les raconterez.

La principale chose que vous devez observer en ce qui se passe dans votre âme dans ces rencontres est si elles vous rendent plus humble qu'auparavant. Car l'humilité est ce qui donne le poids à la monnaie spirituelle et la distingue de celle qui est légère, ce qui a fait dire à saint Grégoire que *l'humilité est la marque évidente des élus, comme l'orgueil l'est des réprouvés*. Remarquez donc en quel état vous vous trouverez alors; si vous êtes plus humble qu'auparavant, si vous avez plus de confusion de vos fautes, si vous avez un plus grand respect pour Dieu; si vous tremblez dans la vue de son infinie grandeur, si vous ne désirez point de raconter ce qui vous est arrivé, si vous ne vous en occupez point trop, mais désirez plutôt de l'oublier afin de ne vous en croire pas meilleure; si, quand le souvenir vous en revient, vous vous en humiliez davantage, si vous admirez l'extrême bonté de Dieu de daigner faire tant de faveurs à une vile créature, si vous vous sentez être dans une plus grande tranquillité d'esprit qu'auparavant et dans une plus claire connaissance de votre néant et de votre bassesse. Ces marques pourront en quelque sorte vous faire juger que ces révélations ou autres choses semblables viennent de Dieu, puisque leurs effets

seront conformes à ce que l'Eglise nous enseigne, que l'on doit d'autant plus s'abaisser devant Dieu, que l'on en reçoit plus de faveurs, et lui donner toute la gloire de ce que l'on a de bon, comme étant la source éternelle de tout le bien. Ce qui a fait dire à saint Grégoire : *Lorsque la vérité et l'humilité se trouvent jointes dans une âme, on ne peut douter qu'elle ne soit remplie du Saint-Esprit.* Mais quand c'est une illusion du démon, c'est tout le contraire. Car, au commencement ou à la fin de la révélation, on sent un désir de raconter ce qui s'est passé, une estime de soi-même et une opinion que Dieu veut faire en nous et par nous de grandes choses; on ne pense point aux fautes que l'on commet, et l'on ne désire point d'en être repris; on prend plaisir à se ressouvenir de la grâce que l'on croit avoir reçue, à en parler; et l'on voudrait que les autres en parlassent. Lorsque vous vous trouverez en cet état, vous pourrez croire hardiment que c'est une illusion du démon, et, soit que vous répandiez des larmes, ou que vous vous trouviez consolée, ou que vous ayez de grandes lumières des choses de Dieu, et quand même vous seriez ravie jusqu'au troisième ciel, si vous ne vous trouvez être dans une profonde humilité, défiez-vous de toutes ces faveurs apparentes et rejetez-les, puisque plus elles vous paraîtraient grandes, et plus vous courriez fortune de faire de grandes chutes. Priez Dieu de vous faire la grâce de vous bien connaître, de vous humilier et surtout de ne vous accorder que ce qui est conforme à sa volonté. Car, sans cela, tout le reste, quelque valeur qu'il paraisse avoir, au lieu d'être de l'or, n'est que du cuivre, et ce qui semble être de pure farine n'est que du son, parce que l'orgueil est si dangereux, qu'il ravit à l'âme ce qu'elle a de grâce, ou que s'il lui en reste quelqu'une, elle est si falsifiée, qu'elle ne peut être agréable à Dieu, et donne sujet à faire encore de plus grandes chutes. Vous savez que lorsque Jésus-Christ apparut à ses apôtres, le jour de son ascension dans le ciel, il commença par leur reprocher leur incrédulité, et puis leur commanda d'aller prêcher son Evangile par tout le monde, avec pouvoir de faire des prodiges et des miracles, pour nous apprendre que lorsqu'il destine des personnes à de grandes choses, il commence par leur faire connaître leur néant, afin que quand la grandeur de leurs actions les élève, ils demeurent si persuadés de leur bassesse, qu'ils ne puissent les attribuer à leurs propres forces. Pour conclusion de tout ce que je viens de dire, remarquez bien les effets que ces révélations et autres consolations spirituelles produiront en vous, non pas pour en juger, mais pour en informer celui à qui vous demanderez conseil de la manière dont vous devez vous y conduire.

CHAPITRE LIII.

De l'orgueil secret dans lequel tombent plusieurs de ceux qui marchent dans la voie de la perfection, et qui les met en grand danger d'être trompés par les illusions du démon.

Je dois vous avertir, ma chère fille, qu'il se trouve plusieurs personnes qui, encore qu'ils sentent quelle est leur bassesse, qu'ils reconnaissent qu'ils ne sont rien par eux-mêmes, qu'il leur semble qu'ils attribuent à Dieu seul toute la gloire de ce qu'ils font de bien, et qu'il paraisse en eux plusieurs autres marques d'humilité, ils sont néanmoins d'autant plus remplis d'orgueil secret, qu'ils se croient en être plus exempts. Cela vient de ce qu'encore qu'il soit vrai qu'ils ne s'attribuent pas le bien qui est en eux, ils le croient beaucoup plus grand qu'il n'est en effet, et pensent ainsi avoir reçu de Dieu une si grande lumière, qu'elle les rend plus capables de se conduire que nul autre ne le pourrait faire, et même de conduire les autres. Ils sont si amoureux de leur propre sens, qu'il leur arrive quelquefois de tenir peu de compte de ce que les

saints des siècles passés ont écrit, et des sentiments des serviteurs de Dieu qui vivent encore. Ils se vantent d'avoir l'esprit de Jésus-Christ, d'être conduits par lui, et ainsi de n'avoir besoin du conseil d'aucun homme, parce que les grâces qu'ils reçoivent de Dieu, dans l'oraison, leur suffisent pour ne pouvoir être trompés. *Ils pensent*, dit saint Bernard, *que le soleil ne luit que pour eux*. Ils n'ont pas moins de mépris pour les plus sages que Goliath en avait pour les Hébreux. Ils n'approuvent que ce qu'ils font. Ils ne peuvent souffrir qu'on les contredise. Ils veulent partout être les maîtres, que tout le monde les croie et ne croie personne. Ils appellent tiédeur et crainte la sage discrétion que donne l'expérience, et nomment liberté de l'esprit et force de Dieu des faveurs déréglées, des nouveautés singulières et des extravagances qui renversent les véritables règles de la piété. On les entend dire presque à tous les moments : l'Esprit de Dieu m'inspire cela, et autres semblables paroles. Et, quand ils allèguent l'Écriture sainte, au lieu de l'expliquer selon le sens de l'Église et des saints, ils l'interprètent à leur fantaisie, dans la créance qu'ils n'ont pas moins de lumière qu'en avaient ces grandes lumières de l'Église, et que Dieu les destine même à faire de plus grandes choses qu'ils n'en ont fait. Ainsi, par une présomption abominable, ils sont eux-mêmes leur idole, ils s'adorent eux-mêmes et s'établissent, par leur propre autorité, au-dessus de tous les autres. Leur aveuglement est si déplorable, qu'étant extrêmement orgueilleux, ils se persuadent d'être parfaitement humbles ; que croyant que Dieu habite en eux, ils sont très-éloignés de lui, et que ce qu'ils s'imaginent être une grande lumière n'est que d'épaisses ténèbres. Gerson dit, en parlant de ces personnes : Il y en a qui prennent plaisir à se conduire eux-mêmes selon leur fantaisie, qui est un dangereux guide ; ils jeûnent beaucoup plus qu'ils ne devraient, ils affaiblissent leur cerveau par des veilles et des larmes excessives ; ils ne veulent prendre conseil de personne, ni même de ceux qui sont les plus instruits de la loi de Dieu, et quand on veut leur en donner, ils ne l'écoutent pas ou ils le méprisent, parce qu'ils pensent savoir mieux que nuls autres ce qu'ils doivent faire. Sur quoi je ne crains point de dire qu'ils tomberont bientôt dans des illusions du démon, puisque leur présomption les rend si aveugles, qu'elle leur est une pierre d'achoppement. Ainsi quelques révélations extraordinaires qu'ils puissent alléguer, on doit les tenir pour suspectes.

CHAPITRE LIV.

Suite du chapitre précédent, où il explique plus particulièrement l'erreur de ceux dont il a parlé, enseigne la manière dont on doit recevoir les conseils d'autrui, et montre combien il est dangereux de ne suivre que son propre jugement.

Vous devez savoir, ma chère fille, que quelques-uns de ceux dont je viens de parler, sont des personnes sans lettres et ennemis de ceux qui sont savants. Que s'il se rencontre qu'ils sachent un peu de latin, jusqu'à pouvoir entendre le Nouveau Testament, cela suffit pour faire qu'ils ne croient qu'eux-mêmes en pensant croire ce que Dieu a dit. Ils s'embarrassent de telle sorte dans quelques petits versets mal entendus et sont si opiniâtres et si incapables d'instruction, qu'il vaudrait mieux, comme dit l'Écriture, rencontrer une ourse à qui l'on aurait dérobé ses petits, que l'un de ces ignorants, si présomptueux dans leur ignorance. Ils ont sans cesse dans l'esprit et dans la bouche ces paroles de saint Paul : *La science enfle, et la charité édifie* (1 Cor., VIII, 1), et ils croient avec cela avoir droit de mépriser les savants comme étant superbes, et de s'estimer eux-mêmes comme étant charitables. Mais ils ne voient pas qu'au contraire ce sont eux qui sont enflés d'un orgueil qui regarde la sainteté, et est aussi beaucoup plus dangereux que celui qui ne regarde que la science, parce qu'il procède d'une cause beau-

coup plus noble et plus élevée, et qu'encore que la piété et la science ne puissent, par elles-mêmes, rien produire de mauvais, ils en prennent sujet de s'enfler de vanité. Ils ont donc grand tort de mépriser les savants. Car, puisque la science ne les empêche pas d'être humbles et saints, mais, au contraire, peut les y servir, c'est une grande présomption et un grand tort qu'on leur fait de se persuader qu'ils ne le sont pas, et quand cela serait, ne doit-on pas se souvenir de ce qu'a dit Jésus-Christ : *Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, observez donc et faites tout ce qu'ils vous ordonnent, mais ne faites pas ce qu'ils font* (Matth., XIII). Ceux-ci font tout le contraire. Car ils n'embrassent pas la bonne doctrine que les sages leur enseignent, et font le mal qu'ils leur reprochent, lorsqu'ils les accusent d'être superbes, puisqu'ils les méprisent et renversent ainsi tout ordre divin et humain qui veut que les moins sages se laissent conduire par les plus sages, en quoi cet ordre n'a rien d'opposé à ce que dit saint Jean, que *l'onction de la grâce de Dieu enseigne toutes choses* (Joan., II), parce qu'il entend, en parlant ainsi, que la grâce et la lumière de Dieu instruisent quelquefois intérieurement par elles-mêmes, une personne de ce qu'elle doit faire; mais elle veut d'autres fois que l'on ait recours au conseil de celui à qui on doit le demander, ce qui montre qu'il est vrai qu'elles nous instruisent de toutes choses, mais que ce n'est pas toujours seulement par elles-mêmes. Sur quoi saint Augustin dit : *Fuyons les superbes et périlleuses tentations, et souvenons-nous qu'encore qu'une voix venue du ciel se fût fait entendre à saint Paul, il ne laissa pas d'être envoyé à Ananie pour l'instruire et le baptiser, et que la même chose arriva au centenier Corneille qui fut instruit et baptisé par saint Pierre* (Act., IX). Nous serions bien malheureux, si Dieu ne nous parlait point par l'entremise des hommes. Car ce que saint Paul dit que *le temple de Dieu est saint et que nous sommes ce temple* (I Cor., III), serait-il vrai si Dieu ne se faisait point entendre dans ce temple, et qu'il fût besoin qu'il nous parlât toujours du ciel par le ministère des anges pour nous apprendre ce que nous devons faire? Et comment la charité pourrait-elle se communiquer, si les hommes n'étaient instruits par les hommes? Saint Philippe fut envoyé à l'eunuque de la reine d'Ethiopie (Act., VIII, 27), et Moïse suivit le conseil que lui donna Jéthro, son beau-père. Saint Augustin rapporte ces deux exemples et saint Jean Climaque dit, que *celui qui ne se conduit que par lui-même n'a point besoin de démon pour le tenter, parce qu'il est lui-même son démon*. Saint Jérôme dit aussi : *Je n'ai pas voulu m'en croire parce que notre propre sentiment est un mauvais conseiller*. Saint Vincent conseille à celui qui veut être spirituel de chercher un bon directeur, et, s'il en peut trouver un, de le croire; à quoi il ajoute que si son orgueil l'en empêche, Dieu ne se communiquera jamais à lui. Saint Bernard et saint Bonaventure conseillent aussi la même chose. Et l'Écriture sainte est toute pleine de ces mêmes avis. En voici quelques-uns : *Malheur à vous qui croyez être sages et prudents* (Isa., V). Et ailleurs : *Il y a de la folie à se croire sage* (Prov., XXVI, 12). Saint Paul dit : *Gardez-vous bien de vous croire sage*. Salomon donne aussi cet avis : *Quelque sages que soient les avis que vous donnerez à l'imprudent, il ne les écouterait pas, s'ils sont contraires à son sentiment* (Eccl., VI). Et ensuite : *Si vous écoutez avec attention, on vous instruira; et si vous prenez plaisir à être instruit, vous serez sage*.

Je serais trop long si je voulais rapporter tous les autres endroits de l'Écriture qui confirment la même chose. Je me contenterai de dire que les instructions qu'elle nous donne, les sentiments des saints, leurs exemples et l'expérience, nous disent tous d'une voix que nous ne devons point nous appuyer sur notre prudence, mais suivre le conseil des

sages. Car autrement qu'y aurait-il de plus désordonné que l'Eglise de Dieu, s'il était permis à chacun de suivre son sentiment? Comment l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit d'humilité, de paix et d'union, pourrait-il porter quelqu'un à être d'une opinion contraire à celle de tant d'autres qui sont conduits par le Saint-Esprit? Et comment un homme pourrait-il, par l'inspiration de ce même esprit, avoir une telle estime de soi-même que de se persuader qu'il n'y eût personne dans toute l'Eglise qui fût capable de juger s'il se trompe ou s'il ne se trompe pas? Car, comme dit saint Augustin, rien ne pourrait empêcher cet homme de se soumettre au jugement des autres que parce que sa présomption irait jusqu'à s'imaginer que nul autre n'est si capable que lui. Et quand même il serait arrivé jusqu'à un tel orgueil, ne devrait-il pas penser que comme il se peut faire que celui qui a moins de capacité qu'un autre ne laisse pas de pouvoir avoir le don de prophétie, de guérir les maladies, et autres semblables dons qu'un autre n'a pas, il se peut faire aussi que celui sur qui il a ces avantages, le surpasse en ce qu'il a le don de conseil et de discernement des esprits, lequel il n'a pas? Ainsi, puisque l'humilité et la paix sont si agréables à Dieu, il n'y a point de sujet de craindre que si les sentiments que l'on a viennent de lui, on les perde en se soumettant par son amour à l'avis des autres; au contraire, c'est le moyen de s'y affermir davantage, au lieu que refuser de prendre conseil est une preuve que ces sentiments ne viennent pas de Dieu, puis, comme dit saint Jacques, que *l'une des marques de la sagesse qu'il nous inspire est qu'elle est docile* (Jac., III). Sur quoi saint Augustin dit que ces sentiments présomptueux sont très-dangereux, parce qu'encore que l'orgueil et la désobéissance de la volonté, qui font que l'on ne veut pas se soumettre à celle d'autrui, soient périlleux, l'orgueil de l'entendement, qui consiste à ne vouloir croire que soi-même, est encore beaucoup plus périlleux. Car celui qui n'est orgueilleux que dans la volonté se soumet quelquefois à l'avis d'autrui, à cause qu'il le trouve meilleur que le sien. Mais rien n'est capable de faire changer d'opinion à celui qui est persuadé que nulle autre n'est si bonne que la sienne, et comment donc se soumettra-t-il à celle qu'il n'approuve pas, si l'entendement, qui est l'œil de l'âme et qui doit lui faire voir son orgueil afin d'y remédier, est lui-même aveugle? S'il est infecté de ce dangereux poison, quel moyen de le guérir? Si la lumière se trouve changée en ténèbres, et si la règle, au lieu d'être droite, devient courbe, quelles en seront les suites? Que si les maux qui procèdent de cette source empoisonnée de l'orgueil causent de si grands troubles dans le monde, par l'opiniâtreté avec laquelle il porte chacun à défendre son opinion, quel moyen de vivre en paix, et quelle horreur ne doit-on point en avoir, lorsque l'on considère que de bons chrétiens sont devenus par lui de pernicious hérétiques? Car ils ne l'ont été et ne continuent de l'être que pour avoir suivi et suivre plutôt leurs propres sentiments que ceux de l'Eglise. Ils se sont imaginé que ces grands saints qui les ont précédés étaient dans l'erreur, et qu'au contraire ce qui se passait en eux-mêmes venant de Dieu, ils n'auraient pu manquer à l'embrasser sans préférer des hommes à lui. Mais il a paru clairement que ce qu'ils croyaient venir de l'esprit de vérité venait de l'esprit de mensonge qui, ne les ayant pu vaincre d'une autre manière, s'est transformé en ange de lumière, et sous prétexte de leur enseigner la vérité, leur a ravi la vie de l'âme en les empêchant de se soumettre aux sentiments d'autrui.

Nous devons donc extrêmement éviter de suivre notre propre sens et choisir une personne pour nous conduire, à qui nous nous assujettissions dans la vue de Dieu.

CHAPITRE LV.

Que nous devons extrêmement éviter de suivre notre propre sentiment, et choisir quelqu'un à qui nous nous assujettissions dans la vue de Dieu. Quelle doit être cette personne et de quelle sorte nous devons nous conduire à son égard.

L'expérience que j'ai faite des choses dont je vous ai parlé, et l'appréhension qu'elle me donne, m'obligent, ma chère fille, à vous avertir que comme vous devez être ennemie de votre propre volonté, vous le devez être encore beaucoup davantage de votre propre jugement et de désirer qu'on le suive, puisque je vous ai fait voir les maux qu'il produit. Résolvez-vous donc de lui faire la guerre tant extérieurement qu'intérieurement, et même en des choses légères. Car n'y ayant presque rien qui trouble tant le repos dans lequel Jésus-Christ veut trouver votre âme pour se communiquer à elle, il vous est beaucoup plus avantageux de ne pas réussir dans ce que vous désirez, que de perdre cette tranquillité dont vous avez besoin pour traiter avec lui. Mais cela se doit entendre si vous n'êtes point obligée à prendre soin de la conduite de la maison, ce qu'il faudrait bien examiner devant Dieu et avec bon conseil, selon la qualité de la chose. Car vous savez que ceux qui se veulent engager dans une grande entreprise commencent par éprouver leurs forces avant que d'en venir à l'exécution, et il est certain que lorsqu'on s'est accoutumé dans de petites choses à croire son propre sentiment, on a bien de la peine à ne le suivre pas dans les grandes. Au contraire, quand on s'accoutume dans ces petites choses à se défier de ses propres lumières, on se soumet facilement à la volonté de Dieu, à l'avis de ses supérieurs et à ne vouloir juger de personne. C'est pourquoi, ainsi que je l'ai dit, comme vous pouvez dans ces petites choses renoncer à votre propre sentiment pour suivre celui d'un autre sans beaucoup examiner de qui il vient, vous devez de même, en ce qui regarde votre conscience, vous défier de vous. Je ne prétends pas néanmoins que vous vous confiez indifféremment à qui que ce soit; mais il faut que vous choisissiez pour guide et pour directeur un homme savant et expérimenté dans les choses de Dieu. Car la science ne suffit pas, elle doit être accompagnée de l'expérience pour savoir de quelle sorte on se doit conduire dans la prospérité, l'adversité, la tentation et les autres choses qui arrivent à ceux qui embrassent la vie spirituelle. Ils ont besoin, comme dit Gerson, d'avoir recours à des personnes intelligentes dans la conduite des âmes; et il arrive souvent à ceux qui ne sont que savants, ce qui arriva aux apôtres lorsque étant la nuit sur mer, durant une tempête, et que Jésus-Christ vint à eux, ils crurent que c'était un fantôme, prenant ainsi pour une illusion une véritable faveur qu'il leur faisait. Car quelques-unes de ces personnes ont de même des craintes excessives qui font qu'ils se défient de tout, et que manquant de l'expérience et de la lumière nécessaires pour discerner ce qui vient de Dieu, ils en parlent sans connaissance et peuvent à peine croire qu'il se passe dans l'esprit et le cœur des autres des choses plus élevées que ce qu'ils ressentent dans eux-mêmes.

Il y en a d'autres qui, bien qu'exercés dans la dévotion, se laissent si facilement aller à l'estime de ces sentiments spirituels, qu'ils admirent ce qu'on leur en rapporte, et considèrent comme plus saints et plus parfaits que les autres, ceux qui en ont davantage, comme s'il n'y avait jamais en cela rien à appréhender. Mais à cause qu'il peut y avoir beaucoup à craindre, ils tombent dans l'erreur par ignorance et y sont tombés ceux qu'ils conduisent, parce qu'ils ne sont pas assez instruits des artifices du démon, et ainsi ne sont pas de meilleurs directeurs que ceux dont je viens de parler.

Il y en a, au contraire, quelques-uns si judicieux et qui savent si bien que la véritable sainteté, au lieu de dépendre de semblables choses, ne consiste qu'à accomplir la volonté de Dieu, et qui ont une si grande expérience de ce qui se passe dans les âmes, qu'ils doutent où il y en a sujet, et s'informent si particulièrement de la manière dont ces choses arrivent, qu'ils en connaissent la vérité. C'est à ceux-là, ma fille, que vous pouvez vous confier, quoiqu'ils ne soient pas fort savants, puisque leur expérience suffit pour bien conseiller ceux qui veillent avec attention sur eux-mêmes. Ainsi, comme cela vous importe de tout, demandez instamment à Notre-Seigneur de vous donner un de ces sages directeurs. Que s'il vous accorde cette grâce, confiez-vous en lui, sans rien craindre, et ne lui cachez rien de tout ce que vous ferez de bien ou de mal, afin qu'il puisse, par ses avis, vous fortifier dans l'un et vous corriger de l'autre. Ne faites rien d'important sans son conseil, et assurez-vous que Dieu, à qui l'obéissance est si agréable, lui mettra dans l'esprit et dans le cœur les sentiments nécessaires pour vous bien conduire. Par ce moyen, vous éviterez de tomber dans deux très-grandes fautes : l'une, de ceux qui disent qu'ils n'ont pas besoin du conseil des hommes parce que Dieu lui-même les conduit et que cela leur doit suffire ; l'autre, de ceux qui, suivant entièrement l'avis des hommes en tant qu'hommes, tombent dans la malédiction prononcée par un prophète : *Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme* (Jerem., XVII). Vous vous garantirez du premier de ces deux dangers en vous assujettissant à un homme, et vous éviterez le second en ne vous confiant ni en sa science, ni en sa sagesse, mais seulement en Dieu qui vous instruira par son moyen de ce que vous aurez à faire. Tenez pour certain qu'il n'y a point de chemin plus assuré pour se conformer à la volonté de Dieu que cette humble obéissance si recommandée et si pratiquée par tous les saints, comme les vies des saints Pères des déserts nous en rendent témoignage ; car c'était entre les jeunes solitaires une marque de tendre à la perfection que d'être fort obéissants à leurs anciens, et entre tant de choses louables qui se pratiquent dans les ordres religieux, nulle autre, à mon avis, ne l'est davantage que de vivre tous ensemble sous la conduite d'un supérieur à qui ils obéissent tant dans le spirituel que le temporel, parce que la confiance qu'ils ont en lui et le plaisir avec lequel il s'y soumettent les fait vivre dans un grand repos.

DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

CHAPITRE LVI.

Il commence à expliquer la seconde partie des versets qu'il a pris pour sujet de ce Traité ; dit qu'il faut se détacher de la vue des créatures pour rentrer dans soi-même afin de mieux connaître Dieu.

Si vous avez bien compris, ma chère fille, ce que je vous ai dit de la nécessité qu'il y a, pour se rendre agréable à Dieu, de bien entendre sa parole, écoutez maintenant les mots suivants de ce verset : *Ouvrez les yeux*. Car il ne suffit pas d'être attentif à la voix de Dieu qui frappe nos oreilles, et à ses inspirations qui touchent notre cœur, il faut aussi avoir les yeux ouverts pour remarquer que Jésus-Christ ne reprend pas moins ceux que leur aveuglement empêche de voir la lumière, que les sourds qui n'entendent point la vérité. Mais ne croyez pas que ce que ces paroles vous avertissent de regarder soit pour voir les vanités du monde qui ne feraient que vous aveugler en troublant la vue de votre âme. Car nos yeux ne doivent regarder la terre que dans la pensée qu'ils retourneront en terre, et le ciel que dans le désir d'y arriver un jour, selon ces paroles de David : *Je regarde la terre qui est l'ouvrage de*

vos mains, et les cieux, la lune et les étoiles que vous avez formés (Ps. VIII, 4). Que si l'on veut regarder d'autres créatures, on le peut, pourvu que ce soit sans s'y arrêter et passer d'elles à Dieu, selon ces paroles d'un autre psaume : *Seigneur, détournes mes yeux, afin qu'ils ne regardent point la vanité, et faites-moi vivre en me faisant marcher dans votre divine voie.* (Ps. CXVIII, 37.) Car, comme ce saint roi savait que pour trop arrêter ses regards sur les choses du monde, on court moins légèrement dans le chemin du ciel, à cause qu'ils diminuent la chaleur de la piété, il a ajouté ces paroles : *Faites-moi vivre*, qui marquent qu'il lui demande de l'entretenir dans cette vigueur de la piété. Car ceux qui sont expérimentés en semblables choses savent que plus nous fermons les yeux du corps aux objets extérieurs, et plus les yeux de notre âme s'ouvrent pour considérer les intérieurs dont la vue leur est si avantageuse et si agréable. C'est ce qu'un chrétien ne doit point avoir de peine à croire, puisque nous savons que quelques philosophes païens se sont crevés les yeux pour pouvoir mieux recueillir leur esprit dans la contemplation ; en quoi nous avons sujet de nous moquer de leur folie, et de profiter en même temps de ce qui les portait à la faire. Ainsi, nous ne saurions trop prendre garde à l'usage que nous ferons de nos yeux, afin d'éviter les maux qui arrivent d'ordinaire de leur donner trop de liberté. Car d'où pensez-vous que soit venue la perte des hommes ? C'a été sans doute d'un regard trop curieux. Eve arrêta trop longtemps sa vue sur cet arbre qui nous a été si funeste, son fruit lui parut si beau, et elle le crut si excellent, qu'elle désira d'en manger, en mangea et en fit manger à son mari, ce qui leur causa la mort et à toute leur postérité. On ne saurait sans imprudence trop s'arrêter à regarder ce qu'il n'est pas permis de désirer. L'exemple de David le fait bien voir. Car pour avoir pris plaisir à regarder une femme qui se baignait, il se trouva obligé durant plusieurs jours et plusieurs nuits d'arroser la terre et tremper son lit de ses larmes. Et puisque ce grand saint dit : *Mes yeux ont répandu des ruisseaux de larmes, parce que les méchants n'ont pas observé vos lois* (Ps. CXVIII) ; quel sujet n'avait-il point d'en répandre par la douleur qu'il ressentait de ne les avoir pas lui-même gardées ? Il aurait donc beaucoup mieux fait de ne se pas plaire à regarder ce qui lui devait causer tant de douleurs, et étant pécheurs comme nous le sommes, nous ferons beaucoup mieux aussi de ne nous point laisser aller à cette dangereuse curiosité, puisque notre cœur se porte si facilement à aimer ce qui plaît à nos yeux. Mettons donc un voile entre nous et les créatures, afin de ne nous y pas trop attacher, et perdre ainsi la vue de notre Créateur ; et ce voile doit être les saintes pensées que Dieu nous inspire.

Comme l'une des marques les plus certaines que notre cœur est recueilli en Dieu est la mortification dans nos regards, l'une des plus grandes marques de la dissipation de notre esprit est de ne les point retenir.

Le poux ne fait pas mieux connaître la disposition du corps que l'œil fait juger de celle de l'âme, soit dans le bien, soit dans le mal. Ce qui a fait dire à l'Époux dans le Cantique comme une grande louange qu'il donne à son Épouse, qu'elle avait des yeux de tourterelle, c'est-à-dire pudiques et chastes, et qui ordinairement sont noirs. Prenons donc bien garde de quelle sorte nous nous servirons de nos yeux si nous ne voulons que le mauvais usage que nous en ferons nous coûte des pleurs.

Que si nous sommes obligés d'agir avec une si grande circonspection en ce qui concerne les choses extérieures, combien le sommes-nous plus dans ce qui regarde l'intérieur, puisque c'est ce qui fait tout le bien ou le mal selon lequel nous serons jugés, et qui fera connaître

si nous aurons été clairvoyants ou aveugles ? Les pharisiens voyaient clairement avec les yeux corporels ; mais parce que les yeux de leur âme étaient couverts de ténèbres, Jésus-Christ dit qu'ils étaient aveugles et conducteurs d'aveugles. Le patriarche Isaac et Tobie avaient, au contraire, les yeux de l'âme éclairés d'une si vive lumière, qu'ils souffraient sans peine d'être privés de la lumière du jour, parce que comme saint Anton dit à un solitaire nommé Didime qui était aveugle et fort intelligent dans l'Écriture sainte, qu'il ne devait point s'affliger d'être privé de ces organes que tant d'animaux ont si excellents, puisque les yeux de son âme, qui sont ceux avec lesquels on voit Dieu, étaient si bons. C'est donc, ma chère fille, de ces yeux spirituels et non corporels que vous devez entendre la seconde partie de ce verset qui dit : *Ouvrez les yeux*, si vous désirez de l'accomplir. Les yeux que Dieu vous a donnés pour le voir sont votre entendement : ne les remplissez pas de poudre qui sont les vanités du monde, et ne les laissez pas obscurcir par ces grossières vapeurs qui sont des pensées toutes terrestres ; mais ayez soin de les conserver si clairvoyants, qu'ils puissent vous servir dans ce que Dieu désire de vous pour vous rendre bienheureuse. Ne croyez pas que ce soit en vain qu'il vous a délivrée des occupations du monde et des soins que donne le mariage dans lequel il est si difficile, sans une grâce très-particulière, de satisfaire à tous ses devoirs ; mais il vous a mise dans cet heureux état, afin que vous soyez tout entière à lui et ne regardiez que lui seul en la manière qu'une honnête femme regarde son mari.

CHAPITRE LVII.

Que nous sommes nous-mêmes la première chose que nous devons regarder : et combien il nous importe de nous connaître.

L'ordre que vous devez tenir, ma chère fille, pour faire un bon usage de vos yeux est de vous regarder vous-même, et puis Dieu, et ensuite le prochain. Car, il faut commencer par vous connaître afin de vous mépriser, n'y ayant point de plus grande erreur que de se croire meilleur que l'on n'est, faute de se bien connaître. Vous n'êtes que terre au regard du corps, et qu'une pécheresse au regard de l'âme. Vous ne sauriez avoir une opinion de vous plus avantageuse sans vous aveugler et avoir sujet de craindre que votre céleste Époux ne vous dise : *Quelque belle que vous soyez, si vous vous méconnaissiez, sortez d'ici : allez après vos troupeaux et pâture vos chevreux auprès des cabanes des bergers* (Cant., I, 8). Je vais vous expliquer ce passage du Cantique des cantiques, selon le texte grec et l'édition vulgate que le concile de Trente ordonne de suivre, quoique l'hébreu ait un autre sens. Saint Grégoire, saint Bernard et Origène disent que rien ne peut être plus terrible que d'entendre sortir de la bouche d'un Dieu ces épouvantables mots : *Sortez d'ici*. Car si de semblables paroles d'un père à son fils, ou d'un mari à sa femme les fait trembler, en quel état se trouve réduite une âme qui se voit ainsi éloignée de Dieu, privée de tous les biens et tombée dans tous les maux imaginables ? Saint Pierre dit à Jésus-Christ : *A qui irions-nous, Seigneur, vous avez la vie éternelle* (Joan., VI, 69) ? Une âme pourrait de même lui dire : Si vous me rejetez, mon Sauveur, vous qui êtes la source éternelle de la vie, où irai-je ? Si vous me rejetez, vous qui êtes la lumière créée hors de laquelle il n'y a que des ténèbres, où irai-je ? Si vous me rejetez, vous qui êtes le pain vivant sans lequel on ne saurait éviter de mourir de faim, où irai-je ? Si vous me rejetez, vous qui êtes le seul rempart qui me peut mettre en assurance, où irai-je ? Et enfin, Seigneur, si, étant

comme une pauvre brebis tout environnée de loups, vous, qui êtes mon divin pasteur, m'abandonnez. que deviendrai-je ?

Quelle différence y a-t-il entre ces terribles paroles : *Sortez d'ici et vous en allez*, et celles que Jésus-Christ dira au dernier jour aux réprouvés : *Allez, maudits, au feu éternel qui vous a été préparé* (Matth., XXV, 41) ? Ainsi, je le répète encore, rien ne peut être plus épouvantable, et que nous devons tant travailler à éviter, que d'être chassés de la maison de Dieu abondante en biens infinis, pour être précipités dans un abîme de maux. Et que peut, dit saint Augustin, faire un homme abandonné de Dieu et laissé à sa propre conduite, sinon de le renoncer comme fit saint Pierre, et être incapable de s'en repentir, à moins qu'il ne lui fasse la grâce qu'il fit à ce prince des apôtres, de le regarder d'un œil favorable qui pénétra son cœur de douleur d'avoir commis un tel crime, et lui fit connaître que la confiance qu'il avait en soi-même avait été la cause de sa chute ? Il paraît par là que ce qui oblige l'extrême bonté de Dieu d'être rigoureux envers ses enfants jusqu'à les chasser et les bannir de sa présence, ne vient que de ce que ne se connaissant pas eux-mêmes et pensant être quelque chose, ils s'appuient sur leurs propres forces ; et c'est ce qui fait dire à l'Époux dans ce cantique : *Si vous vous méconnaîsez, sortez d'ici et allez après vos troupeaux* ; c'est-à-dire courez à votre perte en marchant sur les traces des pécheurs, qui, comme des animaux, vont de compagnie et s'excitent les uns les autres à courir dans des voies égarées qui se terminent à une condamnation qui les fera éternellement brûler tous ensemble comme ils ont péché tous ensemble.

Et, quant à ce que ce divin Époux nomme ces troupeaux, les troupeaux de l'âme à qui il parle, c'est à cause que le mal que nous faisons vient de nous et non pas de lui ; au lieu que le bien que nous faisons vient de lui et non pas de nous, parce que c'est lui qui nous le fait faire ; et il en use de la sorte, non pas pour son intérêt, puisque sa gloire ne peut augmenter par celle que nous lui donnons, mais pour le nôtre, nous important de tout de savoir que nous n'avons rien de bon dont nous ne lui soyons redevables et obligés de lui donner toute la gloire. Que si nous nous faisons une idole de ce qu'il lui a plu de mettre de bon en nous, et attribuons ainsi à une créature corruptible l'honneur qui n'est dû qu'à un Dieu incorruptible, ne nous punira-t-il point d'un tel crime, et ne nous dira-t-il pas : Prenez ce qui est à vous, et perdez-vous si bon vous semble, puisque vous n'avez pas voulu demeurer avec moi pour vous sauver ? Hélas ! qu'il est vrai qu'on voit l'effet de ces paroles s'accomplir dans les esprits orgueilleux ! Ils deviennent presque en un moment, de spirituels qu'ils étaient, tout charnels, et de recueillis tout dissipés. On pouvait les comparer à de l'or, et ils ne sont plus que de la boue ; au lieu du pain céleste dont ils étaient nourris, ils sont réduits à manger du glan comme les pourceaux ; et ils ont un tel dégoût des bonnes œuvres que, non-seulement ils n'en font plus, mais ils n'en veulent plus entendre parler. Car d'où pensez-vous qu'il arrive que des personnes qui étaient chastes en leur jeunesse, et avaient résisté à de grandes tentations tombent si misérablement en leur vieillesse dans l'impudicité, qu'ils en sont eux-mêmes épouvantés et en ont honte ? Cela vient de ce que dans le péril de tomber où ils se voyaient être au commencement, ils étaient dans l'humilité et une sainte appréhension qui les faisaient recourir à Dieu ; et il les soutenait. Mais après avoir vécu assez longtemps dans cet heureux état, ils se sont confiés sur eux-mêmes, et Dieu les ayant aussitôt abandonnés à leur propre conduite, ils ont fait une chute si déplorable ; en quoi l'on a vu l'effet de ces paroles : *Ils sont allés paître leurs chevreaux*, c'est-à-dire leurs sentiments deshonnêtes, et les sont allés paître auprès

des cabanes des pasteurs; ce qui signifie que comme ces cabanes se transportent à toute heure d'un lieu à un autre, il n'y a point en eux de fermeté, ainsi qu'il y en a aux maisons bâties dans les villes. L'orgueil de ces personnes leur ayant fait perdre le sentiment qu'ils devaient avoir d'eux-mêmes, qui est de se croire un pur néant et de misérables pécheurs, ils s'abandonnent à des sentiments charnels, et dérobent ainsi à Dieu la gloire que nous lui devons de tout ce que nous faisons de bien.

Considérez attentivement cela, ma chère fille, et profitez des menaces portées dans ce Cantique, afin de n'en pas éprouver l'effet. Imitiez cette chaste Epouse qui, après avoir entendu ces terribles paroles sorties de la bouche de son divin Epoux : *Sortez d'ici et allez après vos troupeaux*, fit réflexion sur elle-même, et s'étant corrigée de quelques imperfections qu'elle avait, son humilité lui fut si agréable, qu'il la consola et compara sa force à son armée céleste qui extermina toute l'armée de Pharaon, et la beauté de ses joues à celle de la variété des couleurs du cou d'une tourterelle.

L'orgueil ressemble au diable qui, comme dit saint Jean, ne voulut pas demeurer dans la vérité qui est Dieu, et tomba ainsi pour ne s'être appuyé que sur lui-même, parce que la créature ne peut subsister qu'en son Créateur. Mais, lorsqu'elle demeure dans l'humilité, par la connaissance qu'elle a de soi-même, elle est semblable aux bons anges qui, se considérant comme un néant, ne cherchèrent de l'appui qu'en Dieu; et il les confirma dans la grâce qu'il leur avait donnée, lorsqu'ils prononcèrent tous d'une voix cette excellente parole, *Michael*, c'est-à-dire *qui est semblable à Dieu?* dans le même temps que Lucifer et les compagnons de son crime se faisaient eux-mêmes leur idole, en s'attribuant l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu, comme étant lui seul le prince, le soutien et tout le bonheur des créatures. Ce n'est pas que ces esprits orgueilleux crussent avoir toutes ces qualités, puisqu'ils n'ignoraient pas qu'ils étaient des créatures; mais c'est qu'ils n'avaient pas moins de complaisance en eux-mêmes que s'ils les eussent eues. Car c'est ainsi que les superbes agissent. Leur entendement les contraint de reconnaître que tout ce qu'ils ont de bon et tout ce qu'ils peuvent espérer vient de Dieu; mais leur volonté les fait s'élever et se plaire en eux-mêmes par une épouvantable vanité, comme s'il venait d'eux; et ils dérobent ainsi à Dieu, par ce dérèglement de leur volonté, la gloire que leur entendement ne saurait lui refuser, au lieu qu'au contraire l'entendement et la volonté des bons anges s'unirent pour crier : *Qui est semblable à Dieu?* parce qu'ils s'humilièrent de tout leur cœur devant sa suprême majesté, par la connaissance de leur néant et de sa grandeur infinie : ce qui fit qu'il les éleva jusqu'à cet inconcevable bonheur que de les rendre participants de sa divinité, sans pouvoir jamais en être privés. C'est pourquoi Jésus-Christ, dans ce Cantique, compare la force de son Epouse, lorsqu'elle reconnaît sa bassesse et s'humilie, à l'armée céleste de ces bienheureux esprits qui précipitèrent dans la mer Pharaon et toute son armée, et la beauté de ses joues à celle de la variété des couleurs du cou d'une tourterelle, parce que c'est sur les joues que paraît la pudeur et une chaste honte, et que les menaces dont avait usé l'Epoux, avaient donné de la confusion à cette pudique Epouse d'avoir osé lui trop demander. Ce qui a fait dire à saint Bernard, *qu'il n'avait point trouvé de meilleur moyen pour acquérir, conserver et recouvrer la grâce, que de vivre toujours dans la crainte, parce que lorsque nous n'avons pas la grâce, nous sommes toujours en hasard de tomber; que lorsque nous l'avons, nous devons appréhender de ne pas faire profiter le talent qui nous est donné; et que, lorsque nous l'avons perdue, nous ne saurions trop nous affliger d'en avoir si mal usé.* C'est pourquoi l'Ecri-

ture dit : *Heureux celui qui vit toujours dans la crainte (Prov., XXVIII).*

CHAPITRE LVIII.

Que nous devons travailler avec beaucoup de soin à nous connaître. De quelle manière nous le pouvons faire; et qu'il faut en chaque jour se recueillir durant quelque temps.

Vous pourrez juger par ce que j'ai dit et par ce que les saints ont écrit de la connaissance de nous mêmes, combien elle est nécessaire pour arriver à celle de Dieu : et puisque vous désirez, servante de Jésus-Christ, de lui préparer une demeure dans votre âme, sachez que ce n'est pas chez les grands, mais chez les petits et les humbles qu'il prend plaisir d'habiter. Ainsi la première chose que vous devez faire est de fouiller si avant dans la terre de votre cœur, qu'après en avoir ôté tout ce qu'elle a de léger et de mouvant, qui est votre propre estime, vous veniez jusqu'à trouver cette roche inébranlable qui est Dieu, sur laquelle vous bâtirez cet édifice spirituel. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire : *Celui qui veut édifier les vertus dans son âme, doit commencer par en mettre le fondement, qui est l'humilité. Car autrement, c'est comme qui voudrait, durant un grand vent, porter de la cendre dans sa main.* Et, ce qui le faisait parler ainsi, est que non-seulement les vertus ne peuvent sans l'humilité passer pour de véritables vertus, mais qu'au lieu de nous servir, elles causent notre perte; de même qu'un grand édifice, bâti sur un faible fondement, n'est que la matière d'une grande ruine. C'est pourquoi plus ces vertus sont élevées, plus elles doivent être profondément fondées sur l'humilité, afin que l'âme demeure ferme sans pouvoir être ébranlée et renversée par le vent de l'orgueil.

Que si vous me dites : Comment pourrai-je trouver cette perle précieuse de la connaissance de moi-même ? je réponds, qu'encore qu'elle soit d'un si grand prix, vous la trouverez dans le fumier de votre bassesse et de vos imperfections, lorsqu'au lieu de vous arrêter à considérer la vie des autres et vous entretenir de choses curieuses, vous arrêterez vos yeux sur vous-même pour examiner jusqu'à vos moindres imperfections. Car, encore que vous y rencontriez d'abord de la difficulté et soyez comme une personne qui, au sortir d'un grand jour, entre dans une grande obscurité, vous n'avez qu'à continuer sans vous inquiéter, et vous verrez peu à peu, avec la grâce de Dieu, jusque dans les plus secrets replis de votre cœur.

Pour apprendre la manière de vous bien conduire dans une chose si importante, écoutez ce que saint Jérôme dit sur ce sujet à une femme mariée : *Conduisez vous de telle sorte dans le soin que vous êtes obligée d'avoir de votre famille, que vous en preniez aussi de ce qui regarde le repos de votre âme. Choisissez pour cela un lieu le plus éloigné du bruit qu'il se pourra. Allez-y comme dans un port où vous serez à couvert de la tempête des affaires du monde; et là ne vous occupez qu'à de saintes lectures, à l'oraison, et à vous affermir de telle sorte dans la pensée d'une autre vie, que vous récompensiez, par ce peu de relâche que vous prendrez, toutes les distractions du reste de la journée : ce que je ne vous dis pas pour vous faire négliger la conduite de votre famille, mais au contraire, pour vous rendre encore plus capable de la bien conduire.* Que si ce saint docteur recommandait à une femme mariée de quitter pour un peu de temps ses occupations ordinaires, pour se retirer et se recueillir en quelque lieu où elle pût tranquillement lire et penser à Dieu; à combien plus forte raison, une fille qui s'est consacrée à Jésus-Christ et qui est libre des soins temporels, est-elle obligée de s'occuper principalement à l'oraison dans un recueillement intérieur et extérieur, et choisir pour cela dans la maison, quelque lieu retiré, où elle n'ait que des images dévotes et des livres de piété, afin que ses yeux et son esprit n'y trou-

vent que des objets qui leur fassent voir et goûter combien le Seigneur est doux ?

Comme l'état de la virginité que vous avez embrassé vous a dégagée des vains soucis que l'on a dans le monde, et rend votre corps semblable par sa pureté à celle qui rend le ciel incorruptible, il faut, autant qu'il vous sera possible, empêcher qu'il n'entre dans votre cœur aucun sentiment d'affection pour les choses terrestres, afin qu'il soit un temple vivant, dans lequel vous offriez continuellement vos prières à Dieu et fassiez retentir ses louanges. Le soin qui doit seul vous occuper, comme dit saint Paul, est de vous rendre agréable à Dieu, et puisque vous êtes si heureuse que d'avoir pour époux ce roi du ciel, de vous considérer comme morte au monde. Souvenez-vous de ce que ce divin Epoux dit à son Epouse dans le Cantique : *Vous êtes, ma sœur et ma chaste Epouse, un jardin fermé (Cant., IV)*. Mais pourquoi, dit-il, qu'il est fermé ? C'est parce que la chair de son Epouse ne doit pas seulement être pure et chaste, mais son âme doit aussi être retirée et renfermée en elle-même. Car la virginité n'est pas seulement considérée en elle-même parmi les chrétiens ; elle l'est aussi parce qu'elle nous sert à donner notre cœur à Dieu avec plus de liberté. Ce qui fait qu'une fille qui se contente d'être vierge de corps et ne prend pas soin de s'avancer dans la vertu, dans l'oraison et dans les sentiments de Dieu, cesse de marcher dans le chemin où elle est entrée, et en s'arrêtant ainsi n'arrive jamais où elle a dessein d'aller, parce que c'est comme se préparer à travailler sans mettre la main à l'œuvre.

Que s'il est honteux à un chrétien de ne faire point de saintes lectures et n'avoir point de saintes pensées, n'est-ce pas une chose insupportable dans un religieux, un prêtre et une vierge consacrés à Dieu ? Si vous voulez donc goûter la douceur du fruit de la sainte virginité que vous avez promise à Jésus-Christ, ne craignez rien tant que de voir et d'être vue : ne sortez point, s'il est possible, de votre maison, quand ce serait même pour aller en de saints lieux et faire de bonnes œuvres, parce que c'est ainsi que les filles doivent se conduire : ne vous entremettez point des choses temporelles, ni ne vous en embarrassez point. Après le travail des mains qui, pris avec modération, sert au corps et à l'âme, et avoir satisfait à ce que le besoin et la charité vous obligent de faire dans la manière de vie que vous vous êtes prescrite, retirez-vous le plus que vous pourrez dans votre oratoire, et assurez-vous que si au commencement vous y avez de la peine, vous éprouverez dans la suite que, comme c'est là que l'on traite des affaires du ciel, vous n'aurez en nul autre temps tant de consolation et de repos.

CHAPITRE LIX.

Continuation de ce que l'on doit faire pour arriver à la connaissance de soi-même : et comment on peut profiter de la lecture et de l'oraison.

Quand vous serez, ma chère fille, dans cette tranquille retraite dont je viens de parler, recueillez-vous-y au moins deux fois le jour : le matin, pour penser à la passion sacrée de Notre-Seigneur, comme je le dirai dans la suite ; et le soir, pour vous occuper à la connaissance de vous-même. La manière dont vous devez agir en cela est, premièrement, de prendre un livre de piété dans lequel, comme dans un miroir, vous puissiez voir vos défauts et soutenir votre âme par une sainte nourriture, qui vous donne la force de marcher dans la voie du ciel, mais sans vous fatiguer par cette lecture, en y employant plusieurs heures ; contentez-vous d'élever votre cœur à Dieu pour le prier de vous faire entendre sa voix par le moyen de ce que vous lirez, et de vous en faire comprendre le véritable sens. Après cela, ayez une telle

attention et un tel respect pour ce que vous lirez, que vous l'écoutez comme si Jésus-Christ, étant encore au monde, vous le disait de sa propre bouche, en sorte que, bien que vous ayez les yeux arrêtés sur votre livre, vous n'y attachiez pas tellement votre cœur, que vous cessiez de penser à Dieu, mais vous vous contentiez d'une médiocre et tranquille attention, qui n'empêche pas celle que vous devez avoir à Dieu. Une lecture faite en cette manière ne vous lassera pas et fera que Notre-Seigneur vous donnera un si vif sentiment de ce que vous lirez, qu'il produira dans votre âme tantôt le repentir de vos péchés, tantôt la confiance qu'il vous les pardonnera, et tantôt une lumière qui éclairera tellement votre esprit, qu'elle vous donnera la connaissance de beaucoup de choses, encore que vous n'ayez lu que peu de lignes.

Il faudra quelquefois interrompre votre lecture pour penser à ce que vous aurez lu, et la reprendre ensuite, afin que la lecture et l'oraison s'entraident. Lorsque vous serez ainsi recueillie et touchée d'un sentiment de piété, vous pourrez commencer à vous occuper à la connaissance de vous-même, et en vous mettant à genoux, vous représenter quelle est cette suprême majesté à qui vous allez parler. Mais ne vous imaginez pas qu'elle soit éloignée de vous; songez au contraire qu'elle remplit le ciel et la terre, et qu'elle est plus dans vous que vous-même. Rendez un profond respect à sa suprême grandeur; regardez-vous comme n'étant qu'une fourmi devant un Etre infini; suppliez-le de vous permettre de lui parler; commencez par vous accuser de vos fautes en général, et demandez-lui particulièrement pardon de celles que vous avez commises en ce jour-là; faites ensuite vos prières accoutumées, et qu'elles ne soient pas en si grand nombre, qu'elles vous fassent mal à la tête et refroidissent votre dévotion. N'en faites pas aussi trop peu ou point du tout; car elles servent à exciter la piété dans l'âme et à nous offrir à Dieu en employant notre langue à l'usage pour lequel il nous l'a donnée, qui est de le bénir et de le louer, selon ce que saint Paul nous apprend, que nous devons employer notre voix et notre esprit à prier et à chanter des cantiques (I Cor., XIV). Vous ne devez pas, dans ces prières, demander seulement à Dieu des grâces pour vous; il faut aussi lui en demander pour ceux que vous avez une particulière obligation de lui recommander, et pour toute l'Eglise chrétienne, dont l'affection doit être profondément gravée dans votre cœur; car, si vous aimez Jésus-Christ, ne devez-vous pas aimer celle pour qui il a répandu son sang? Priez en cette manière tant pour les vivants que pour ceux qui sont en purgatoire, et même pour les infidèles, afin qu'il plaise à Dieu de les amener à la connaissance de sa sainte foi, puisqu'il désire que tous soient sauvés. Ayez dans ces prières principalement deux choses en vue: l'une, la sainte Vierge, pour qui vous devez avoir un sincère amour et une entière confiance de l'éprouver dans tous vos besoins une véritable mère; et l'autre, la passion de Jésus-Christ, comme étant votre refuge ordinaire dans tous vos travaux, et l'unique espérance de votre salut.

CHAPITRE LX.

Combien la pensée de la mort sert à se connaître soi-même, et la manière dont on doit méditer ce que deviendra le corps après qu'il sera séparé de l'âme.

Ensuite de ce que je viens de dire, cessez de prier vocalement: rentrez dans vous-même. Considérez-vous comme étant seule avec Jésus-Christ; souvenez-vous que son infinie bonté vous a tirée de l'abîme du néant pour vous rendre une créature raisonnable; songez qu'il vous a donné un corps et une âme pour le servir; imaginez-vous, le plus fortement que vous pourrez, cette dernière heure qui finira votre vie, et

dites-vous à vous-même : cette heure viendra très-certainement, et je ne sais si ce ne sera point ce matin ou ce soir; mais, puisqu'elle est inévitable, je ne saurais trop m'y préparer. Considérez-vous comme sentant déjà la sueur de la mort, lorsque vos poumons perdront la respiration, votre visage la couleur, vos yeux la lumière, et que d'extrêmes douleurs, en séparant votre âme d'avec votre corps, rompront cette union qui leur était si agréable; représentez-vous qu'après on vous ensevelira, on vous mettra dans le cercueil, on vous conduira dans la sépulture, vos proches et vos amis pleurant d'un côté, et les prêtres faisant retentir de l'autre des chants funèbres, et que, lorsque l'on aura couvert votre corps de terre, vous serez abandonnée de tout le monde, et l'on vous aura bientôt oubliée; considérez ensuite avec attention à quoi se terminent tous les désirs et toute la gloire d'ici-bas, et vous n'aurez pas de peine à connaître quelle est la folie de ceux qui, ne pouvant éviter de sortir de cette vie pauvres et nus, travaillent avec tant de peine pour s'enrichir; qui, devant être foulés aux pieds et oubliés pour jamais, souhaitent avec tant d'ardeur de s'élever au-dessus des autres; qui prennent tant de soin d'un corps qui sera la pâture des vers, et qui, par des plaisirs qui passent si vite, s'engagent à souffrir des tourments qui ne finiront jamais.

Ainsi, vous rendant la mort présente et ses suites si épouvantables, ce voussera un moyen de mortifier votre chair, d'éteindre le désir de plaire au monde, et de mépriser tout ce qu'il y a de plus éclatant, puisqu'il faudra le quitter et qu'il vous quitte; car, cette véritable connaissance de vous-même, vous faisant voir à quoi tout ce qui est ici-bas se termine, vous rendra capable de vous bien conduire, ainsi qu'un pilote a toujours dans l'esprit le lieu où il veut aller, afin de gouverner son vaisseau par la route qu'il doit prendre pour y arriver.

CHAPITRE LXI.

De la manière de méditer sur ce que deviendra l'âme à l'heure de la mort : et combien cette méditation peut nous faire avancer dans la connaissance de nous-mêmes.

Vous venez de voir, ma chère fille, à quoi se terminera tout ce qui regarde votre corps; il faut maintenant vous parler de l'état où se trouvera votre âme dans cette dernière heure qui finira votre vie. Elle sera accablée de douleur par le souvenir de vos péchés, qui vous paraîtront alors aussi grands qu'ils vous semblaient légers auparavant; vous sentirez défaillir tous vos sens : votre langue se trouvera dans l'impuissance de demander du secours à Notre-Seigneur, votre esprit sera si obscurci, qu'à peine pourrez-vous penser à lui : et ainsi arrivera peu à peu ce dernier moment qui, par l'ordre de Dieu, séparera votre âme d'avec votre corps, et décidera de votre perte éternelle ou de votre salut éternel. Alors vous entendrez sortir de la bouche de Dieu, ou ces épouvantables paroles : Eloignez-vous de moi pour aller brûler dans l'enfer; ou ces paroles si favorables : Demeurez avec moi pour être heureuse à jamais, ou en passant par le purgatoire, ou en entrant dès maintenant dans mon paradis.

Comme c'est de Dieu seul que vous devez attendre votre salut, que ne devez-vous point faire pour vous efforcer de lui plaire en cette vie, afin qu'il ne vous traite pas à la mort selon la rigueur de sa justice? car les démons ne manqueront pas alors de vous accuser de tous les péchés que vous aurez commis; et, si la miséricorde de Dieu ne les lui faisait oublier, que deviendriez-vous, pauvre brebis environnée de tant de loups qui frémiront de rage par le désir de vous dévorer! Représentez-vous en quelle extrémité vous vous trouverez, quand vous paraîtrez devant le trône de Dieu, seule, dénuée de toute assistance, et ac-

compagnée seulement de vos bonnes ou de vos mauvaises œuvres. Dites à Notre-Seigneur que vous vous présentez volontairement devant lui pour lui demander de vous faire miséricorde dans cette heure terrible que vous serez contrainte de sortir du monde. Considérez-vous comme un voleur que l'on a surpris dans son larcin et que l'on présente à son juge les mains liées, ou comme une femme surprise en adultère par son mari, dont la confusion est si grande que, ne pouvant désavouer leur crime, ils n'osent seulement lever les yeux, et sachez que Dieu voit beaucoup plus clairement les péchés que nous commettons contre lui, que les hommes ne voient ceux que nous commettons contre eux. Rougissez de honte de n'avoir point eu de honte d'être si mauvaise en la présence d'une si extrême bonté; accusez-vous des péchés dont vous pouvez avec sujet être accusée, et particulièrement des plus importants, mais seulement en général de ceux qui sont deshonnêtes, sans vous y trop arrêter, de même que l'on passe promptement devant un égout dont la puanteur donne de l'horreur. Jugez-vous et condamnez-vous vous-même. Jetez les yeux sur les peines de l'enfer en reconnaissant que vous les avez méritées. Mettez d'un côté toutes les grâces que vous avez reçues de Dieu tant en votre corps qu'en votre âme depuis votre création, qui vous obligeaient à le respecter, l'aimer, lui obéir et le servir de tout votre cœur en observant ses commandements et ceux de son Eglise, outre tant d'autres biens qu'il vous a faits, tant de maux dont il vous a délivrée, et surtout de quelle sorte il vous a conviée par son exemple à être bonne lorsqu'il est venu du ciel sur la terre se faire homme pour votre salut, et qu'ensuite de tant de travaux, il a répandu son sang et est mort sur une croix; car toutes ces choses seront mises, le jour de votre mort et de votre jugement, dans une balance pour vous en faire rendre compte, et Dieu vous demandera quel usage vous avez fait de tant de faveurs, et de quelle sorte vous avez reconnu de si excessives bontés et le désir qu'il a eu de vous sauver. Vous verrez alors combien vous avez sujet de craindre, puisque non-seulement vous n'avez pas répondu par vos services à tant de bienfaits, mais lui avez rendu le mal pour le bien en lui témoignant si peu d'amour lorsqu'il vous en faisait tant paraître, et en le fuyant lorsqu'il vous conviait de venir à lui pour recevoir de nouvelles grâces.

Quels ressentiments ne devons-nous point avoir de ce que son extrême miséricorde nous a délivrés des peines de l'enfer que nous avions si justement méritées! quels remerciements ne lui devons-nous point rendre de nous avoir tant de fois tendu les bras pour empêcher les démons de nous entraîner dans l'abîme, et de ce qu'encore que nous l'ayons si souvent tant offensé, il n'a pas laissé de nous défendre et de nous traiter en père très-charitable! Songez qu'il y a peut-être des âmes dans l'enfer qui ne sont pas plus coupables que vous, et ainsi servez Dieu comme si vos péchés vous y avaient fait entrer et qu'il vous en eût retirée, puisque ce qui vous a empêchée d'y être précipitée n'est pas une moindre grâce qu'il vous a faite.

Que si, après avoir comparé cette multitude innombrable de bienfaits dont vous êtes redevable à Dieu, avec les péchés que vous avez commis, vous ne vous sentez pas touchée d'une aussi grande confusion et d'une aussi vive douleur que vous le désireriez, ne vous troublez pas néanmoins, mais continuez à porter jugement contre vous-même. Présentez à Dieu votre cœur percé de tant de plaies, et qui lui est si redevable, et priez-le de vous faire connaître quelle vous êtes et quelle opinion vous devez avoir de vous-même; car le fruit que l'on peut tirer d'un si saint exercice n'est pas seulement de connaître notre misère, c'est de la ressentir de telle sorte, que nous n'ayons pas moins de dégoût et d'aversion de nous-mêmes que de la puanteur d'une charogne. Mais ces

considérations ne se doivent pas faire précipitamment et en même jour, il faut que ce soit en divers temps et dans un grand recueillement, afin de nous donner peu à peu du mépris de nous-mêmes, et nous faire offrir à Dieu ce mépris, en le priant de le graver de plus en plus dans notre cœur.

Considérez-vous ensuite comme vous croyant sincèrement très-imparfaite et digne de toutes sortes de châtimens, quand ce serait même de ceux de l'enfer. Préparez-vous à souffrir avec patience tous les maux qui vous pourront arriver, puisqu'ayant offensé Dieu, il est juste que toutes les créatures s'élèvent contre vous pour venger l'injure faite à leur Créateur. Cette patience sera voir que vous vous reconnaissez véritablement être une pécheresse qui mériterait l'enfer, si elle vous fait dire en vous-même : Quelque mal qui m'arrive, je n'aurai pas sujet de m'en plaindre puisque je mérite l'enfer ; car, qui serait celui qui, ayant mérité des tourmens éternels, oserait se plaindre d'une piqûre de mouche ? Ainsi, vous admirerez l'infinie bonté de Dieu qui, au lieu de rejeter loin de lui de misérables vers de terre et tout corrompus tels que nous sommes, nous conserve et nous fait des grâces tant dans le corps que dans l'âme, seulement pour la gloire de son nom, puisqu'il n'y a rien en nous dont nous puissions nous glorifier.

CHAPITRE LXII.

Que notre examen de chaque jour peut beaucoup servir à nous donner la connaissance de nous-mêmes, et que nous en tirons encore d'autres grands avantages. Nous en pouvons aussi beaucoup tirer des remontrances que l'on nous fait et des secrètes inspirations de Notre-Seigneur.

Il reste encore deux choses à faire pour travailler à cette connaissance de nous-mêmes : l'une, de ne nous contenter pas de nous accuser devant Dieu de tous nos péchés, mais aussi de ceux que nous commettons en chaque jour, parce que rien ne peut tant servir à nous encourager ; car l'âme qui néglige à examiner ses paroles, ses pensées et ses actions, ressemble à la vigne d'un homme lâche et paresseux dont le Sage dit que *la haie est abattue et qu'elle est toute pleine d'épines* (Prov., XXIV). Imaginez-vous que l'on vous a donné à gouverner la fille d'un roi, dont vous êtes obligée de veiller sur les actions pour la reprendre le soir des fautes qu'elle aura faites durant le jour, et l'exhorter à la vertu. Considérez-vous ensuite vous-même, comme étant cette princesse dont Dieu vous a donné la conduite, et qu'ainsi vous ne devez pas vivre sans loi et sans règle, mais dans une sainte sujétion et discipline qui vous porte à la vertu et à ne rien faire de repréhensible dont vous ne soyez châtiée. Examinez-vous le soir très-particulièrement selon cela, pour vous rendre compte à vous-même comme vous le feriez rendre à un autre. Reprenez-vous de vos fautes ; châtiez-vous-en, et exhortez-vous à mieux faire avec encore plus de chaleur que vous ne feriez à une personne que vous aimeriez extrêmement.

Plus vos fautes seront grandes, plus les remèdes que vous y apporterez doivent être forts, et le moyen de faire qu'elles ne continuent pas longtemps, est de répandre des larmes pour vous garantir de l'enflure si dangereuse de l'orgueil qui entre insensiblement dans l'âme, lorsque l'on est satisfait de soi-même. Il n'y a rien que vous ne deviez faire pour éviter un si grand mal, et vous servir de la lumière de la vérité pour vous accoutumer à vous déplaire et à vous reprendre vous-même. Ainsi, vous attireriez sur vous la miséricorde de Dieu, qui n'est content que de ceux qui sont mécontents d'eux-mêmes, et pardonne avec un excès de bonté, les fautes dont on se confesse coupable, dont on gémit, et qui font qu'on s'humilie.

Vous éviterez aussi par cette conduite deux autres grands vices qui accompagnent d'ordinaire l'orgueil, qui sont l'ingratitude et la paresse. Car la connaissance de vos défauts vous fera voir votre indignité, et la grandeur de la miséricorde de Dieu qui ne vous souffre pas seulement et vous pardonne, mais vous fait du bien lors même que vous ne faites que du mal. Ainsi, vous deviendrez reconnaissante; vous vous réveillerez de ce dangereux sommeil de la paresse, et voyant que vous avez si mal servi Dieu, vous commencerez à vous efforcer de le bien servir. Un saint vieillard anachorète, étant interrogé touchant ces avantages et plusieurs autres que l'on tire de la connaissance de soi-même, où il croyait qu'il valût mieux être pour ce sujet, ou dans la solitude, ou en compagnie, il répondit : *Pourvu que l'on sache se bien reprendre soi-même, on se trouvera partout en sûreté; mais à moins que cela, il n'y a point de lieu où l'on ne soit en péril.*

Comme l'amour-propre nous empêche de nous bien connaître et de nous reprendre avec la sévérité que la vérité demande, nous devons savoir beaucoup de gré à ceux qui nous reprennent, et prier Dieu de nous reprendre lui-même en nous donnant par un effet de son amour la lumière nécessaire pour avoir un sentiment de nous-mêmes qui soit selon la vérité. C'est ce que Jérémie lui demandait par ces paroles : *Corrigez-moi, Seigneur, avec un esprit de juge, et non pas dans votre fureur qui me réduirait en poudre (Jerem., X).* Car il corrigera en sa fureur dans ce dernier jour, où il enverra les méchants dans les enfers; au lieu que lorsqu'il juge en ce monde ceux qui sont à lui, il les corrige avec un amour de père, et il n'y a point de plus grande marque de son amour que cette répréhension, parce qu'elle est toujours suivie de ses faveurs. Ainsi, nous voyons dans l'Évangile, qu'après que Jésus-Christ ressuscité eut apparu à ses disciples et leur eut reproché leur incrédulité et la dureté de leur cœur, il leur donna le pouvoir de faire des miracles (*Marc., XVI*). Et le prophète Isaïe dit que *Dieu lave par un esprit de jugement et d'ardeur les impuretés des filles de Sion et le sang répandu dans Jérusalem (Isa., IV)*, afin de nous faire entendre que pour laver les taches de nos âmes, il commence d'agir par un esprit de jugement en nous faisant connaître quels nous sommes, et qu'après, par un esprit d'ardeur, c'est-à-dire d'amour, qui nous cause de la douleur, il lave et efface nos taches en nous donnant sa grâce, sans que nous puissions nous en glorifier parce qu'il avait commencé par nous faire connaître notre indignité et notre misère. Mais ne vous imaginez pas, ma fille, qu'une telle répréhension cause cette tristesse excessive et ce découragement qui, ne pouvant venir que du démon ou de nous-mêmes, ne sauraient être que fort mauvais. Elle nous donne seulement une tranquille connaissance de nos fautes, et c'est comme un céleste jugement qui, se faisant entendre dans l'âme, la fait rougir de honte de sa lâcheté, et lui donne de la crainte, mais une crainte mêlée d'amour, qui lui sert comme d'éperon pour se corriger et servir mieux à l'avenir Notre-Seigneur. Cet amour la remplit aussi de la confiance qu'il l'aime comme un père aime son enfant, parce qu'il paraît qu'il la traite en père selon qu'il est écrit : *Je corrige ceux que j'aime (Prov., III)*. Mais il faut ensuite prendre un grand soin de s'examiner et de se corriger de ses défauts en se mettant en la présence de Dieu devant qui l'humble connaissance de nos fautes nous sert beaucoup plus que les plus grandes connaissances, lorsqu'elles sont accompagnées de vanité.

Eloignez-vous donc de ceux qui sont si amoureux d'eux-mêmes, que pour ne paraître pas imparfaits à leurs propres yeux, ils s'occupent beaucoup à penser à d'autres sujets de dévotion, et passent légèrement sur la connaissance de leurs défauts, parce qu'ils n'aiment pas ce qui les rabaisse, quoique rien ne nous soit si avantageux et ne porte tant

Dieu à détourner sa vue de nos péchés que de les bien connaître et de nous en reprendre avec douleur et un sincère désir d'en faire pénitence, selon qu'il est écrit : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés de Dieu* (1 Cor., XI, 31).

CHAPITRE LXIII.

Que pour ne nous pas tromper dans la connaissance de nous-mêmes et ne pas pécher contre la véritable humilité, nous ne devons pas même faire cas de nos bonnes œuvres, et que Jésus-Christ nous en donne un admirable exemple.

La seconde chose à quoi nous devons prendre garde touchant cette connaissance de nous-mêmes est qu'encore qu'elle nous soit avantageuse, parce qu'elle nous humilie et nous donne ce mépris de nous-mêmes qui est si agréable à Dieu, elle a néanmoins cela de fâcheux, qu'elle est fondée sur nos péchés; et comme il n'y a pas sujet de s'étonner qu'un pécheur se reconnaisse être pécheur, ce serait une chose si horrible que l'étant, il se crût juste, qu'on pourrait le comparer à un homme qui, encore qu'il fût tout couvert de lèpre, se croirait être fort sain. C'est pourquoi, en considérant nos péchés, il ne faut pas se contenter de n'avoir point d'estime de nous-mêmes, nous ne devons pas aussi en avoir dans la vue de nos bonnes œuvres, mais au contraire, être fortement persuadés que comme le mal ne peut venir de Dieu, le bien ne peut venir de nous, et que tout l'honneur en est dû à ce Père des lumières, qui en est l'unique source. Ainsi, nous sommes obligés de regarder ce qu'il y a de bon en nous, comme ne nous appartenant point, mais seulement à Dieu, lui en donner toute la gloire, l'employer pour son service, et ne nous en rien approprier.

Cette sorte d'humilité n'est pas comme la première dont j'ai parlé, l'humilité qu'ont les pécheurs, c'est l'humilité qu'ont les justes; car on ne l'a pas seulement en ce monde, on l'a aussi dans le ciel selon qu'il est écrit : *Qui est semblable au Seigneur, notre Dieu, qui, encore qu'il habite en un lieu si haut et si sublime, se rabaisse néanmoins pour voir toutes choses dans le ciel et sur la terre?* (Ps. CXII, 5.) C'a été cette humilité qui a empêché les bons anges de tomber et les a rendus dignes de posséder Dieu, parce qu'elle les a rendus inébranlables dans l'obéissance qu'ils lui doivent, et c'a été le défaut de cette humilité qui a fait précipiter les mauvais anges dans l'enfer, parce qu'ils voulaient s'égalier à Dieu. C'a été aussi cette sainte humilité qu'eut la sainte Vierge, lorsque sainte Elisabeth lui disant qu'elle était bienheureuse et bénie entre toutes les femmes, au lieu de s'en élever, elle en donna toute la gloire à Dieu, et apprit à cette sainte femme et, en sa personne, à tout le monde, qu'elle était redevable de toutes les grâces qu'elle avait reçues, à ce souverain Auteur de notre être, par le respect avec lequel elle lui répondit dans ce cantique : *Mon âme glorifie le Seigneur* (Luc., I, 46). C'est cette même humilité que Jésus-Christ en tant qu'homme, a eue en un souverain degré, puisque son âme, comme étant unie au Verbe éternel, surpassant infiniment en excellence toutes les autres âmes et tous les esprits célestes, son humilité a été incomparablement plus parfaite. Car, bien loin de s'attribuer la gloire de ses actions toutes miraculeuses et de sa doctrine toute céleste, ne l'a-t-il pas toujours donnée à son Père en disant : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé* (Joan., VII, 16)? Et ailleurs : *La parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père qui m'a envoyé* (Joan., XIV, 24). Et certes, il était bien juste que ce divin Rédempteur, venant au monde pour remédier à tous nos maux, fût parfaitement humble, puisque l'orgueil les avait

causés. C'est pourquoi, afin de nous faire connaître combien cette véritable et sainte humilité nous est nécessaire, il a voulu particulièrement nous en instruire et se proposer lui-même pour exemple, lorsqu'il a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (Matth., XI, 29). Pouvons-nous donc travailler avec trop de soin pour acquérir une vertu que notre Sauveur qui est la suprême sagesse nous a si particulièrement recommandée, et voyant que ce Roi des anges et des hommes ne s'est pas voulu attribuer le bien qu'il faisait, serions-nous assez extravagants et assez hardis pour oser nous attribuer celui que nous ne faisons que parce que sa grâce nous le fait faire ?

Apprenez donc de votre maître et de votre Dieu, fidèle servante de Jésus-Christ, cette sainte humilité, qui vous élèvera d'autant plus que vous vous abaissez davantage, selon ces paroles sorties de sa bouche : *Celui qui s'abaisse sera élevé* (Luc., XIV, 11). Aimez cette sainte pauvreté dont il a dit aussi : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux* (Matth., V, 3). Et enfin tenez pour certain que puisque votre Sauveur, pour arriver à la gloire, a pris le chemin de l'humilité, on ne saurait le quitter sans s'égarer, et gravez dans votre cœur ces paroles de saint Augustin : *Si vous me demandez quel est le chemin du ciel, je vous répondrai que c'est l'humilité ; si vous me le demandez une seconde fois, je vous répondrai la même chose ; et si vous me le demandez mille fois, je vous répondrais toujours qu'il n'y a point d'autre chemin pour aller au ciel que l'humilité.*

CHAPITRE LXIV.

Que la considération de nous-mêmes peut beaucoup nous servir pour acquérir l'humilité.

Comme je ne doute point, ma chère fille, que vous ne souhaitiez extrêmement d'avoir cette sainte humilité, si agréable à Notre-Seigneur, je veux dire quelque chose des moyens de l'acquérir. Le premier est de persévérer à la lui demander, comme à l'auteur de tous les biens. Car cette vertu est un don particulier qu'il accorde à ceux qui l'aiment : et ce n'est pas même une petite faveur qu'il nous fait, de connaître que nous ne pouvons recevoir ce don que de sa main. Ceux qui sont tentés du péché de l'orgueil n'ignorent pas qu'ils sont incapables par eux-mêmes d'avoir cette véritable humilité ; et il arrive souvent que les moyens dont ils se servent pour l'acquérir font qu'elle s'éloigne encore davantage d'eux, à cause qu'ils se glorifient d'avoir voulu s'humilier. Le remède à cela est de se conduire en la manière que je l'ai dit sur le sujet de la chasteté, qui est de travailler de telle sorte pour l'obtenir de Dieu, que l'on ne se relâche jamais, sous prétexte de dire : Il est inutile de prendre tant de peine, puisque c'est un don qui vient de Dieu ; et que, d'un autre côté, on ne mette pas sa confiance en soi-même, mais en lui, qui accorde sa grâce à ceux qui la lui demandent par des prières accompagnées de bonnes œuvres.

La manière dont vous devez vous conduire pour obtenir cette grâce est de considérer deux choses : l'être et le bien-être. Quant à la première, pensez à ce que vous étiez avant que Dieu vous eût créée, et vous trouverez que vous étiez dans un abîme de néant. Entretenez-vous dans la pensée de ce non être, jusqu'à ce que vous compreniez bien ce que c'est ; considérez ensuite de quelle sorte la main toute-puissante de Dieu vous a tirée de cet abîme pour vous rendre une de ses créatures ; en vous donnant un être réel et véritable. Ainsi ne vous regardez pas comme étant vous-même votre ouvrage, mais comme étant l'ouvrage de Dieu, de qui vous tenez cette faveur ; regardez votre être comme vous regardez celui des autres, et vous trouverez que vous ne pouvez non plus vous le donner à vous-même, en vous créant, que

de le leur donner en les créant, et que vous ne pouviez aussi non plus sortir de ces ténèbres du non être que ceux qui y sont encore. Regardez-vous toujours aussi comme n'étant qu'un néant, en référant à Dieu tout ce que vous avez de bon. Ne croyez pas qu'après avoir été créée vous n'ayez plus besoin de rien, puisqu'il n'y a point de moment de votre vie dans lequel vous ne dépendiez autant de Dieu qu'auparavant, pour conserver l'être qu'il vous a donné. Rentrez dans vous-même, pour voir que vous êtes une créature vivante et subsistante; interrogez cette créature, qui est vous-même, pour savoir si c'est par elle-même qu'elle subsiste ou par un autre, et si elle s'appuie sur soi-même ou sur un autre. Alors saint Paul vous répondra que *c'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être* (Act., XVII, 28). Considérez qu'il est le souverain Être, et que sans lui rien ne peut être; qu'il est la vie de tout ce qui respire, et que sans lui tout peut passer pour une mort; qu'il est la force de tout ce qui agit, et que hors de lui il n'y a que faiblesse; et qu'enfin il est la source éternelle de tout le bien, et que hors de lui il ne saurait y avoir le moindre bien. Ce qui a fait dire à Isaïe : *Toutes les nations sont devant Dieu comme si elles n'étaient point, et passent pour un néant et pour une vanité* (Isa., XL). Saint Paul dit aussi : *Si quelqu'un s'estime être quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien* (Gal., VI, 3). Et David disait à Dieu : *Je suis devant vous, Seigneur, comme un néant* (Psal. XXXVIII).

Mais ne vous imaginez pas que tous ces passages se doivent entendre comme si les créatures n'avaient ni être, ni vie, ni action, qui leur fussent propres et distinctes de celles de leur Créateur : ils signifient seulement que ce que nous avons ne vient point de nous, et que nous ne saurions le conserver que par l'assistance de Dieu. Ainsi quand on dit qu'elles n'ont point d'être, c'est-à-dire qu'elles tiennent de Dieu et non pas d'elles-mêmes leur être, leur force et leur action. Approfondissez donc bien ce qui regarde votre être et votre force, jusqu'à ce que vous en ayez trouvé l'inébranlable fondement, qui est Dieu, puisque autrement vous courriez fortune de retomber dans le néant d'où il vous a tirée. Reconnaissez qu'il est tout votre appui, que c'est sa main toute-puissante qui vous soutient, et dites avec David : *Seigneur, vous m'avez formée, et vous tenez toujours votre main sur moi* (Ps. CXXXVIII, 4). Considérez que si cette divine main, qui est la puissance de Dieu, cessait de vous soutenir, vous tomberiez dans le moment, de même que le soleil, par son absence, laisse la terre dans les ténèbres. Adorez ensuite Dieu avec un profond respect, comme étant le principe de votre être; aimez-le comme votre bienfaiteur, et dites-lui de tout votre cœur : *Que soyez-vous glorifié à jamais, puissance infinie par laquelle je subsiste. Je ne cherche rien, Seigneur, hors de vous, parce que vous m'êtes plus présent que je ne le suis à moi-même; je n'ai point besoin de vous chercher hors de moi, parce que je vous trouve en moi plus intimement que je n'y suis, et qu'ainsi il faut que je passe dans moi pour entrer dans vous. Après vous être ainsi unie à lui par votre amour, dites-lui, comme David : C'est ici le lieu où je me suis établi une demeure fixe et arrêtée pour jamais; j'habiterai ici, parce que c'est le lieu que j'ai désiré* (Psal. CXXXI, 15). Accoutumez-vous désormais à regarder avec respect Dieu comme présent dans votre cœur, ainsi qu'en effet il y est. Et comme vous avez reconnu, par ce qui s'y passe, qu'il vous a donné l'être et le pouvoir d'agir, sachez qu'il a fait la même chose dans toutes les créatures. Par ce moyen, elles seront comme un miroir qui vous le représentera clairement; votre âme se trouvera unie à lui, et tout vous portera à publier ses louanges, parce que vous ne chercherez que lui dans toutes les créatures

CHAPITRE LXV.

Que la connaissance de l'être surnaturel que nous donne la grâce peut servir à acquérir l'humilité.

Si vous vous êtes, ma chère fille, appliquée avec soin à la connaissance de vous-même, pour rendre à Dieu la gloire que vous lui devez de l'être naturel qu'il vous a donné, vous devez encore beaucoup plus travailler à connaître que ce n'est pas de vous, mais de sa pure grâce, que vous tenez cet autre être plus parfait. Car si, après avoir attribué à Dieu la gloire de votre être, en confessant que vous lui en êtes redevable, vous vous appropriez vos bonnes œuvres, vous vous rendez à vous-même plus d'honneur que vous n'en rendez à Dieu, puisque ces bonnes œuvres sont beaucoup plus estimables que cet être. C'est pourquoi vous devez travailler avec un extrême soin à passer de la connaissance de vous-même à celle de Dieu, et le regarder toujours comme l'auteur du bien que vous faites.

Prenez donc garde à n'avoir pas le moindre sentiment d'orgueil; mais, comme vous reconnaissez que vous ne pourriez avoir l'être si Dieu ne vous l'avait donné, reconnaissez aussi que vous ne sauriez faire le moindre bien, s'il ne vous le fait faire. Pensez ensuite que comme ce qui n'est point ne peut avoir aucun être ni tenir aucun rang entre les créatures, de même le pécheur, quelque grand et quelque riche qu'il soit selon le monde, n'est devant Dieu que comme un néant, s'il n'a point l'être spirituel que donne la grâce : ce qui a fait dire à saint Paul : *Quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, que j'aurais une parfaite science de toutes choses, et quand j'aurais toute la foi possible et capable de transporter les montagnes, si je n'avais point la charité, je ne serais rien (I Cor., XIII)*. Cela est si vrai, que le pécheur est même moins qu'un néant, parce qu'il vaudrait mieux qu'il n'eût point d'être que d'en avoir un mauvais, puisqu'il n'y a rien de si méprisable aux yeux de Dieu qu'est celui qui l'offense, et que son péché ne le bannit pas seulement du ciel, mais le condamne à des peines éternelles.

Pour vous faire encore mieux connaître combien l'état d'un pécheur est déplorable, considérez que rien n'est si horrible que d'être en la disgrâce d'un Dieu et son ennemi, et qu'un seul péché commis contre lui rend plus coupable que tout ce qu'une femme pourrait faire de plus offensant contre son mari, et un fils contre son père, parce que rien n'est plus criminel que de manquer au respect que l'on doit à Dieu, en violant ses commandements. Puis donc que vous voyez combien condamnables sont ceux qui se précipitent dans un tel malheur, songez à quoi vous vous trouveriez réduite, si, pour vous en garantir, vous n'aviez de l'horreur de leurs fautes.

Comme, pour connaître votre néant, vous vous serez mis devant les yeux le temps auquel vous n'aviez pas encore reçu l'être, ainsi, pour connaître votre misère, souvenez-vous de celui dans lequel vous offensiez encore Dieu. Considérez, le plus attentivement qu'il vous sera possible l'état déplorable où vous vous trouviez alors, désagréable à Dieu, moindre qu'un néant, et de pire condition que les animaux et les autres créatures, qui, quelque méprisables qu'elles soient, ne pèchent point contre leur Créateur, et ainsi ne sont point sujettes à ces peines éternelles que vous aviez tant de sujet d'appréhender. Ne craignez point de vous abimer dans le centre du néant, puisque l'on ne saurait s'humilier autant que l'on mérite de l'être, lorsque l'on a offensé le souverain bien, qui est Dieu. Et il faut avoir vu dans le ciel quelle est son infinie bonté, pour pouvoir comprendre entièrement quelle est l'horreur du péché et du châtement qu'il mérite.

Après que vous aurez gravé dans votre esprit et dans votre cœur ce mépris de vous-même, levez les yeux vers Dieu ; considérez de quel abîme sa miséricorde vous a tirée, lorsqu'au lieu de le mériter vous en étiez très-indigne. Car, à moins que Dieu donne la grâce, quoique tout ce que l'homme fait ne soit pas un péché, il ne fait néanmoins et ne peut rien faire qui mérite le pardon et cette grâce. Sachez donc que c'est Dieu qui vous a fait passer des ténèbres à la lumière ; qui, de son ennemie et de son esclave que vous étiez, vous a fait être son amie et sa fille, et qui, après vous avoir tirée du néant, vous a rendue agréable à ses yeux. Sachez aussi que ce ne sont pas vos services passés, ni ceux que vous lui pourrez rendre à l'avenir, qui l'ont porté à vous traiter si favorablement, mais sa seule bonté et les mérites de Jésus-Christ, puisque sans cela vous ne pouviez éviter les peines de l'enfer. Ecoutez ce que ce divin Sauveur a dit à ses apôtres et à nous en leurs personnes : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis (Joan., XV, 16)*. Souvenez-vous aussi de ces paroles de saint Paul : *Nous sommes justifiés gratuitement par la grâce de Dieu, par la rédemption qui nous est acquise par Jésus-Christ (Rom., III, 24)*. Comme vous tenez de Dieu non-seulement l'être, mais aussi le bien-être, sans vous en pouvoir rien attribuer, faites une ferme résolution de n'user de l'un et de l'autre que pour sa gloire, et ayez toujours dans le cœur et sur les lèvres ces paroles de saint Paul : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis (1 Cor., XV, 10)*.

CHAPITRE LXVI.

Continuation du chapitre précédent.

Outre ce que je viens de dire, représentez-vous, ma fille, que comme avant que Dieu vous eût tirée du néant, vous n'aviez encore aucune puissance ni aucun sens avec lesquels vous pussiez agir, mais qu'il vous les a donnés en vous donnant l'être, de même celui qui est en péché mortel, est privé de l'être de la grâce qui le rendait agréable à Dieu, et se trouve sans force pour faire le bien qui lui pourrait plaire. Regardez ce pécheur comme étant du nombre de ces aveugles, sourds, muets, paralytiques, lépreux, et accablés de toutes sortes d'autres maux, qui se présentaient à Jésus-Christ, notre véritable médecin, pour être guéris, et croyez que cette personne n'est pas moins malade dans son âme que ceux-là l'étaient dans leurs corps. Considérez qu'ainsi qu'une pierre par son poids tend naturellement en bas, la corruption du péché originel nous donne une très-violente inclination pour ce qui regarde notre corps, notre honneur et notre intérêt. Elle fait que nous sommes nous-mêmes notre idole, et qu'au lieu de n'agir en toutes choses que par un véritable amour de Dieu, c'est notre amour-propre qui nous fait agir. Nous avons une ardeur nonpareille pour les choses terrestres et qui nous touchent, et nous sommes très-froids pour les divines et les célestes. Ce qui devrait dans nous obéir, commande ; ce qui devrait commander, obéit ; et nous sommes si misérables que, sous une figure d'homme et une apparence de créature raisonnable, nous cachons des sentiments de bêtes et avons le cœur penché vers la terre.

Que vous dirai-je sur cela, ma fille, sinon que, voyant tant de dérèglement et de désordre dans l'esprit et dans les actions des hommes, vous devez connaître quelle est leur corruption et leur misère lorsqu'ils n'ont point l'esprit de Dieu, et rentrer dans vous-même pour considérer que vous seriez en même état qu'eux, s'il ne vous avait assistée par sa grâce. Vous devez reconnaître que c'est de lui que vous tenez la santé de votre âme ; que c'est lui qui vous a fait soumettre vos

affections à la raison, qui vous a fait trouver doux ce qui vous semblait amer, qui vous a rendu agréable ce qui vous était désagréable, et enfin qui vous a fait agir d'une manière toute nouvelle, selon ce que dit saint Paul : *C'est Dieu qui opère en nous comme il lui plaît le vouloir et le faire* (Phil. II, 13).

Mais ne vous imaginez pas néanmoins que notre libre arbitre n'ait point de part à nos bonnes œuvres; car ce serait non-seulement une ignorance, mais une erreur; cela veut dire seulement que Dieu opère le vouloir et l'exécution, parce qu'il est le principal agent dans l'âme du justifié, qu'il meut doucement notre libre arbitre, et fait qu'il coopère avec lui, selon ces paroles de saint Paul : *Nous sommes les coopérateurs de Dieu* (I Cor., III, 9), ce qu'il fait en nous excitant et en nous aidant à donner librement notre consentement aux bonnes œuvres que nous faisons. Ainsi, il est vrai de dire que l'homme opère en cela, puisque c'est avec sa propre et libre volonté qu'il veut ce qu'il veut, et opère ce qu'il opère, et qu'il est en lui de ne le pas faire. Mais Dieu opère en cela principalement, puisqu'il produit la bonne œuvre et aide notre libre arbitre à la produire aussi, tellement que la gloire de l'un et de l'autre est due à Dieu seul.

Pour ne vous pas tromper, ma fille, dans une matière si élevée, ne vous arrêtez point à examiner quels sont les biens que vous tenez de la nature, et ceux que vous tenez de la grâce. Laissez cela à examiner aux savants; fermez les yeux et contentez-vous de croire ce que la foi nous enseigne, qui est que nous sommes redevables à Dieu des uns et des autres, qu'il lui en faut donner toute la gloire, et que nous sommes incapables par nous-mêmes d'avoir seulement une bonne pensée. Ecoutez ce que dit saint Paul, lorsqu'il reprend ceux qui avaient des sentiments avantageux d'eux-mêmes : *Qu'avez-vous, dit-il, que vous n'ayez point reçu? Que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez point reçu* (I Cor., IV, 7)? Ce qui est comme si ce grand apôtre disait : Si vous êtes redevables à la grâce de Dieu de ce que vous le contentez et faites de bonnes œuvres, ne vous en glorifiez pas, mais donnez-lui-en toute la gloire. Si vous usez bien de votre libre arbitre qui consent aux bons mouvements que Dieu vous donne et à sa grâce, ne vous en glorifiez pas non plus, mais attribuez-en la gloire à Dieu qui vous a fait donner ce consentement en vous y incitant et vous y poussant doucement, et en vous donnant même ce libre arbitre qui vous fait consentir sans contrainte. Que si pouvant résister aux mouvements et aux inspirations de Dieu, vous ne l'avez pas fait, ne vous en glorifiez pas non plus, puisque vous êtes aussi redevable à Dieu de ce que vous pouvez résister ou consentir, et de ce que vous ayant aidée à consentir au bien, il vous a aidée à n'y pas résister. Enfin, quelque bon usage que vous fassiez de votre libre arbitre en ce qui regarde votre salut, c'est une obligation que vous avez à Dieu, laquelle procède de cette prédestination pleine de miséricorde par laquelle il a résolu de toute éternité de vous sauver.

Etablissez donc toute votre gloire en Dieu seul de qui vous tenez tout ce que vous avez de bon, et croyez que vous n'êtes, par vous-même, qu'imperfection, que vanité et qu'un néant. C'est ce que nous apprend un commentaire sur ce passage de saint Paul : *Celui qui s'estime être quelque chose se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien* (Gal., VI, 3). Il n'est que vanité et que péché; et s'il a quelque chose de bon, c'est à Dieu qu'il en est redevable. Sur quoi saint Augustin dit : *Seigneur, qui êtes l'éternelle lumière, vous m'avez réveillé de mon assoupissement; vous m'avez ouvert les yeux, et vous m'avez fait voir que toute la vie de l'homme, en ce monde, n'est qu'une tentation; qu'il n'y a point de juste qui puisse se glorifier devant vous ni être justifié que par vous, parce que quelque*

petit ou grand bien qu'il fasse, c'est par vous qu'il le fait et qu'il n'a rien que de mauvais par lui-même. De quoi peut-il se glorifier s'il ne veut se glorifier du mal? Mais ne serait-ce pas un sujet de honte et non pas de gloire? Puis donc qu'il n'y a que celui à qui le bien est propre qui puisse s'en glorifier, et que tout le bien appartient à Dieu, c'est à lui seul que l'on en doit donner toute la gloire, selon ces autres paroles du même saint: Je reconnais devant vous, Seigneur, que je ne suis que misère et que si j'ai fait quelque bien, la gloire vous en est due, puisque c'est vous qui me l'avez fait faire. Je confesse, comme vous me l'avez fait comprendre, que je ne suis que vanité, qu'une ombre de mort, qu'un obscur abîme, qu'une terre incapable de rien produire que par votre bénédiction, que confusion, que péché; que si je suis quelquefois debout, c'est parce que vous me soutenez; que je retombe aussitôt que vous cessez de me soutenir; que je ne me releverais jamais, si vous ne me tendiez la main; qu'après m'être relevé je retomberais encore, si vous ne m'en empêchiez; que je m'égarerais si vous ne me conduisiez, et que je demeurerais toujours aveugle, si vous ne m'éclairiez de votre divine lumière. Ainsi, Seigneur, votre grâce et votre miséricorde, marchant devant moi, ont guéri mes maux, m'ont garanti des péchés où je serais tombé, me délivrent des présents, me préservent de ceux de l'avenir et me sauvent des pièges où je tomberais, sans quoi il n'y aurait point de péchés que je n'eusse commis, parce qu'il n'y a point d'homme qui ne soit capable de les commettre tous, si son Créateur ne lui sert de guide pour l'en empêcher. C'est donc vous, mon Dieu, qui m'avez garanti, puisqu'après m'avoir défendu de les commettre, vous m'avez fait la grâce de vous obéir en me conduisant vous-même, en me gardant vous-même, et en me donnant la lumière nécessaire pour éviter de tomber dans l'adultère et les autres crimes.

CHAPITRE LXVII.

Continuation du précédent chapitre. Que Dieu répand souvent par cette connaissance de nous-mêmes une si grande lumière dans nos âmes, qu'elle nous fait entrer par le mépris de notre néant et de notre bassesse dans la connaissance de la grandeur de Dieu.

Après avoir, ma chère fille, considéré avec attention ces paroles de saint Augustin que je viens de rapporter, voyez combien vous devez être éloignée, non-seulement de vous attribuer la force de vous relever de vos chutes, mais celle de vous pouvoir empêcher de commettre de nouveaux péchés et encore plus grands, puisque, comme je l'ai dit, si la main de Dieu cessait de vous soutenir, vous retomberiez à l'instant dans l'abîme du néant d'où elle vous a tirée. Humiliez-vous donc; rendez grâces à Notre-Seigneur de qui vous avez, en tout temps, tant de besoin, selon ces paroles de David : *Seigneur, toutes mes aventures sont entre vos mains (Ps., XXX, 18)*. Ce saint roi nomme aventures la grâce de Dieu et la prédestination éternelle qui ne peuvent venir que de sa bonté et qu'il accorde à qui il lui plaît. Ainsi comme s'il vous ôtait l'être qu'il vous a donné, vous rentreriez dans le néant; de même, s'il retirait sa grâce de vous, vous retourneriez au péché. Mais je ne vous dis pas ceci pour vous jeter dans le découragement et le désespoir, en voyant l'extrême besoin que vous avez que Dieu vous soutienne. Je vous le dis seulement afin que vous jouissiez avec plus de sûreté des grâces qu'il vous a faites, et ayez d'autant plus sujet d'espérer avec confiance qu'il achèvera de faire en vous le bien qu'il y a commencé, qu'il vous verra prosternée à ses pieds avec une plus grande humilité et une crainte salutaire, sans chercher d'autre appui qu'en lui seul. Car ce sont là les marques les plus assurées que son infinie bonté ne vous abandonnera pas, selon ces paroles de la plus humble de toutes les femmes, la très-sainte Vierge : *Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent (Luc., 1, 50)*. Si Notre-Seigneur vous fait

la grâce de vous donner cette connaissance que vous désirez, vous sentirez venir dans votre âme une céleste lumière qui, dissipant toutes vos ténèbres vous fera connaître qu'il n'y a dans toutes les choses créées, ni être, ni bien, ni force que ce qu'il plaît à Dieu de leur en donner et leur conserver. Vous connaîtrez aussi alors combien véritables sont ces autres paroles : *Votre gloire remplit les cieux et la terre*. Car il n'y a rien de bon dans tout ce qui est créé, dont la gloire ne soit due à Dieu, et vous le pouvez voir par ce qu'il commanda à Moïse de dire à son peuple : *Celui qui est, m'a envoyé vers vous* (Exod., III); et par ce que Jésus-Christ dit dans l'Évangile : *Dieu seul est bon* (Marc., X). Car comme l'être de toutes les choses et tout le bien qui se fait, soit par le libre arbitre ou par la grâce, vient de Dieu et est conservé par lui, on peut dire qu'il est en elles, et qu'il opère plus qu'elles-mêmes, le bien qui est en elles, non qu'elles n'opèrent pas, mais parce qu'elles n'opèrent que comme des causes secondes qu'il fait mouvoir, en qualité de principal et universel moteur de qui elles tirent toute leur vertu. Ainsi, n'étant considérées qu'en elles-mêmes, il est évident qu'elles n'ont autre appui que cet être infini qui les soutient, et que, quelque grandes qu'elles paraissent, elles ne sont à son égard que comme une petite aiguille, en comparaison d'une mer sans fond et sans bornes.

Cette connaissance de Dieu imprime dans l'âme qui sait en faire un bon usage un si profond respect pour sa suprême majesté, et lui donne tant d'horreur de la seule pensée de s'attribuer à elle-même ni à aucune autre créature le moindre bien, qu'il agit en cela comme fit le chaste Joseph à l'égard de la femme de son maître, sans vouloir en nulle manière toucher à l'honneur qui est dû à Dieu, selon qu'il est écrit : *La gloire n'appartient qu'à Dieu* (Isa., XLI). C'est pourquoi, quand tout le monde ensemble voudrait donner de la gloire à une personne qui est pleinement persuadée de cette vérité, elle n'aurait garde de s'en élever, mais renoncerait à cet honneur qu'elle saurait ne lui appartenir point pour le donner à Dieu à qui il est dû, parce qu'elle connaîtrait que, plus elle est élevée, plus elle a reçu de lui, plus elle lui est redevable et est obligée de se rabaisser, puisqu'à proportion que les autres vertus croissent, l'humilité doit croître aussi et nous faire dire à Dieu ce que saint Jean-Baptiste dit en parlant de Jésus-Christ : *Il faut que le Seigneur croisse et que je diminue* (Joan., III, 30).

Que si les considérations que je vous ai représentées ne suffisaient pas, ma fille, pour vous donner un aussi grand mépris de vous-même que vous le désireriez, ne vous découragez pas néanmoins, mais continuez à implorer par une oraison persévérante le secours de Dieu, qui veut souvent nous instruire intérieurement en parlant à notre cœur, et extérieurement par des effets visibles, du peu d'estime que la créature doit faire d'elle-même. Cependant demeurez avec patience dans l'attente de sa miséricorde, et soyez persuadée que vous avez de l'orgueil, parce que c'est une marque d'humilité de se croire orgueilleux, comme e'en est une d'orgueil de se croire humble.

DE L'ORAISON ET DE LA MÉDITATION.

CHAPITRE LXVIII.

Il commence à traiter de la manière de considérer Jésus-Christ. Des mystères de sa vie et de sa mort. Des motifs qui doivent nous porter à cette considération, et des grands avantages que l'on en tire.

Comme ceux qui s'occupent beaucoup à la connaissance d'eux-mêmes, voyant continuellement et de près quels sont leurs défauts, tombent d'ordinaire dans la tristesse, la défiance et l'abattement, ils ont besoin

d'une autre connaissance qui les réjouit et les fortifie beaucoup plus qu'ils ne s'étaient attristés et découragés. A cela rien n'est si propre que la connaissance de Jésus-Christ, et particulièrement de considérer ses douleurs et la mort qu'il a soufferte pour l'amour de nous. C'est là l'heureuse nouvelle qu'annonce la nouvelle alliance; car Jésus-Christ crucifié console ceux que la vue de leurs fautes afflige, absout ceux que la loi condamne, et rend enfants de Dieu ceux qui étaient esclaves du démon. C'est donc à lui que doivent avoir recours ceux qui sont accablés de dettes spirituelles par le nombre de leurs péchés, comme ceux qui l'étaient de dettes temporelles se joignirent à David lorsqu'il était poursuivi par Saül (I Reg., XX); et de même que, lorsque l'on passe un torrent, on détourne ses yeux de la vue de l'eau pour ne se point effrayer de sa rapidité, on doit, au lieu de s'arrêter à considérer ses péchés, regarder Jésus-Christ attaché à la croix pour se fortifier contre la crainte, puisque ce n'est pas en vain que David a dit : *Mon Dieu, mon âme est abattue et troublée, et c'est cela même qui me porte à me souvenir de vous dans cet exil où je suis au delà du Jourdain, près d'Hermon et du mont Misar (Ps. XLI, 8)*; car les mystères qui se sont passés dans le baptême de Jésus-Christ et dans sa passion, sont capables de calmer toutes les tempêtes qui s'élèvent dans notre cœur. Ainsi il n'y a point de livres qui puissent si bien que cette passion de notre Sauveur nous instruire dans toutes sortes de vertus, nous donner de l'horreur du péché, et nous faire comprendre qu'il ne doit point y avoir de bornes à notre reconnaissance d'une preuve si prodigieuse de son amour.

Il faut donc, ma fille, après vous être occupée à la connaissance de vous-même, travailler à connaître Jésus-Christ en la manière que saint Bernard nous l'apprend par ces paroles, et qu'il le pratiquait lui-même : *Celui qui a le sentiment qu'il doit avoir de Jésus-Christ et de la rédemption qu'il nous a méritée par sa mort, n'ignore pas combien il importe pour le repos de notre conscience et pour nous avancer dans la piété, d'employer au moins quelque heure du jour à considérer attentivement les avantages que nous tirons de sa passion, et de les graver fortement dans notre mémoire.*

Sachez aussi que, comme Dieu, pour communiquer aux hommes les richesses de sa divinité s'est fait homme, afin de pouvoir, par cet abaissement et par une pauvreté volontaire se conformer aux pauvres et aux petits, et par ce moyen les élever jusqu'à être semblables à lui, de même la voie ordinaire dont il se sert pour communiquer sa divinité aux âmes est par le moyen de sa sacrée humanité. C'est là la porte par laquelle entrent ceux qui se sauvent, et cette échelle mystérieuse que Jacob vit aller de la terre au ciel, parce que le Père éternel, pour honorer l'humanité de son Fils unique, n'affectionne et ne se communique familièrement qu'à ceux qui n'ont pas seulement une vive foi pour cette sainte humanité, mais qui y font une grande attention. Puis donc que vous avez tant de sujet de désirer de lui une si grande faveur, rendez-vous, pour l'obtenir heureusement, esclave de la passion de Jésus-Christ, qui vous a délivrée de la captivité du péché et des peines de l'enfer; prenez plaisir à vous occuper de la pensée de ce que son extrême amour pour vous ne lui a point fait trouver de difficulté à vouloir souffrir. Soyez l'une de ces âmes dont le Saint-Esprit a dit : *Sortez, filles de Sion, pour voir le roi Salomon avec la couronne que sa mère lui a mise sur la tête au jour de ses noces, dans l'abondance de sa joie (Cant., III)*. Or, l'on ne voit point dans l'Écriture que le roi Salomon ait été couronné par la main de Bethsabée, sa mère, le jour de ses noces. Ainsi, puisque ces paroles ne peuvent convenir à Salomon, pécheur, et que l'Écriture sainte ne saurait errer, elles se doivent en-

tendre du véritable Salomon qui est Jésus-Christ, et cela d'autant plus, que ce nom de Salomon, qui signifie pacifique, fut donné à ce prince, parce que son règne se passerait dans la paix, au lieu que celui de David, son père, avait été traversé par de continuelles guerres, ce qui fit que Dieu ne voulut pas que des mains qui avaient répandu tant de sang lui édifiassent un temple, mais réserva cet honneur à son fils, ce roi pacifique. Que si l'on a donné à Salomon ce nom de roi pacifique, parce qu'il a vécu dans une paix dont des rois, quoique méchants, peuvent jouir, à combien plus forte raison doit-on donner ce nom à Jésus-Christ qui a fait une paix entre Dieu et les hommes, une paix non-seulement temporelle, mais spirituelle, et l'a faite en prenant sur lui la peine que nos péchés, qui avaient causé la guerre entre lui et nous, avaient méritée? Ce divin Rédempteur a aussi fait la paix entre les Juifs et les Gentils, ces deux peuples si opposés, en rompant ce mur de séparation qui les divisait, comme dit saint Paul, et qui n'était autre chose que les cérémonies de l'ancienne loi et l'idolâtrie des Gentils, afin que, par ce moyen, les uns et les autres renonçant à leurs anciennes observations, se réunissent sous une nouvelle loi pour n'avoir qu'une même foi, un même baptême, un même Seigneur, et pouvoir ainsi espérer d'être rendus participants de l'héritage éternel, comme étant tous enfants de ce même Père céleste qui les a engendrés de nouveau par l'eau et le Saint-Esprit pour être capables de jouir d'autant de bonheur et de gloire que leurs pères charnels, en les engendrant, les avaient rendus sujets à toutes sortes de misères et de déshonneur. Tous ces avantages nous viennent donc par Jésus-Christ qui a pacifié le ciel et la terre, les nations avec les nations, et les hommes avec eux-mêmes; ce qui était la guerre de toutes la plus dangereuse, parce qu'elle se passait dans leur propre sein. Salomon ne pouvant donc faire aucune de ces sortes de paix, il ne pouvait mériter qu'en figure le nom de pacifique, puisque la paix temporelle dont ses peuples jouissaient n'était que l'ombre de la paix spirituelle et éternelle que Jésus-Christ a apportée dans le monde.

Si vous avez toujours devant les yeux, épouse de Jésus-Christ, ces vérités si importantes, vous trouverez que la très-sainte Vierge, cette bienheureuse mère du véritable Salomon, en le concevant sans péché, lui mit sur la tête une admirable couronne le jour de son incarnation, qui doit être considéré comme celui des noces célestes dans lesquelles le Verbe divin a été uni à sa très-sainte humanité, et ce même Verbe fait homme a été uni à l'Eglise composée de tous les hommes. C'est du chaste sein de cette bienheureuse Vierge qu'est sorti Jésus-Christ comme de sa chambre nuptiale, aussi paré que l'Époux, et comme un géant qui marche à grands pas pour achever ce grand ouvrage de notre rédemption, et qui, à la fin de sa carrière, le jour du vendredi saint, épouse l'Eglise pour laquelle il avait encore beaucoup plus travaillé que ne fit Jacob pour avoir Rachel. On peut dire aussi que l'Eglise fut tirée de son côté, lorsqu'il dormait du sommeil de la mort, de même qu'Eve fut tirée du côté d'Adam lorsqu'il était endormi. C'est pourquoi Jésus-Christ nomme son jour le jour qu'il nous donna cette preuve merveilleuse de son amour quand il dit dans l'Évangile: *Abraham, votre père, a désiré avec ardeur de voir mon jour; il l'a vu et en a été comblé de joie* (Joan., VIII, 56); ce qui arriva, dit saint Jean Chrysostome, lorsque Dieu lui révéla que le sacrifice de son fils Isaac, qu'il lui avait commandé de lui offrir sur la montagne de Moria, qui est la montagne de Sion, n'était que la figure de la mort de Jésus-Christ; car il vit dans cette révélation ce triste jour et s'en réjouit. Mais pourquoi ce patriarche s'en réjouit-il? Fut-ce à cause de tant de tourments et de douleurs que devait souffrir Notre-Seigneur, et dont l'excès au-

rait été capable de toucher de compassion les cœurs les plus durs au milieu de leur plus grande joie? Il le faut demander à ces trois apôtres si chéris de lui, à qui il dit : *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (Matt., XX). Et comment ces paroles ne les auraient-ils point pénétrés jusque dans le fond de l'âme, puisque ceux qui n'étaient point ses disciples ne purent, sans en être touchés, entendre le bruit des coups de fouet qu'il reçut, des coups de marteaux qui lui enfoncèrent des clous dans les pieds et dans les mains, et de le voir si cruellement attaché à une croix? Je doute même que ceux qui le tourmentaient de la sorte, le voyant souffrir avec une douceur inconcevable, n'aient aussi eu quelque compassion de ce qu'il endurait pour procurer leur salut sans qu'ils le sussent. Si donc ceux qui avaient de l'aversion pour Jésus-Christ ont dû, à moins que d'avoir un cœur de pierre, être attendris de pitié dans la vue de ses douleurs, comment peut-on dire qu'un homme qui avait autant d'amour pour Dieu qu'en avait Abraham, s'était réjoui de voir le jour dans lequel il devait tant souffrir?

CHAPITRE LXIX.

Suite du chapitre précédent, où il explique un verset du cantique touchant la passion de Jésus-Christ.

Mais pour vous empêcher, ma fille, de vous étonner, écoutez une autre parole de ce cantique, qui dit que cette couronne lui fut mise sur la tête dans un jour que son cœur était tout rempli de joie, pour marquer qu'elle n'était pas seulement extérieure, mais intérieure. Car comment peut-on nommer un jour de joie celui dans lequel Jésus-Christ souffrit des tourments inconcevables?

O Jésus, mon Sauveur, qui êtes la joie des anges, l'objet adorable qu'ils ne se lassent jamais de regarder, et ce torrent de délices dont les eaux célestes leur font sans cesse goûter une douceur ineffable, de quoi vous réjouissez-vous donc, Seigneur, au milieu de tant de tourments? De quoi vous réjouissez-vous, étant déchiré à coups de fouet, percé de clous, déshonoré et près d'endurer la mort? Est-ce que vous y êtes insensible? Hélas! comment le seriez-vous, puisque votre parfait tempérament vous y rend plus sensible que nul autre ne le pourrait être? Mais c'est parce que vous êtes si extrêmement touché de nos maux, que vous souffrez volontiers les vôtres, pour faire par vos douleurs cesser nos douleurs; et c'est ce qui vous a fait dire à vos bien-aimés apôtres : *J'ai souhaité avec ardeur de manger cette pâque avec vous avant que de souffrir* (Luc., XXII, 15). Et vous aviez dit auparavant : *Je suis venu jeter le feu sur la terre, et que désirai-je sinon qu'il s'allume? Je dois être baptisé d'un baptême; et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse* (Luc., XII, 49)? Vous avez, mon Dieu, durant votre vie mortelle comme soufflé par vos grâces et par vos faveurs ce feu de notre amour pour vous, et vous voulez maintenant que par votre mort il s'allume, nous embrase, nous consume et nous transforme en vous. Qui vous aurait aimé, Seigneur, si votre amour ne vous avait fait mourir pour rendre la vie à ceux qui, faute de vous aimer, l'avaient perdue? Qui sera celui qui, voyant que ce feu de votre amour pour nous a, par l'ardeur de vos tourments, consumé et réduit en cendre le bois si vert et si vif de l'arbre de vie, qui est vous-même, sera si froid et si insensible à un tel amour, qu'il ne brûle pas du désir de vous témoigner le sien jusqu'à vouloir bien mourir pour vous? Qui sera celui qui aura le cœur si dur que de n'être pas attendri par l'extrême affection que vous nous avez témoignée depuis le moment que vous sortîtes du chaste sein de votre bienheureuse mère, jusqu'à ce que vous expirâtes sur la croix?

Vous avez pleuré pour nous mettre dans la joie, vous avez souffert pour nous procurer le repos, vous avez été baptisé dans votre propre sang pour laver et effacer les taches de nos péchés, et vous avez témoigné plus d'impatience de recevoir ce baptême pour remédier à nos maux, quoique vous sussiez qu'il vous devait coûter la vie, que l'époux n'en a de voir arriver le jour de ses noces. Il ne faut donc pas s'étonner que, puisque l'accomplissement de ce que l'on désire donne de la joie, on dise que le jour de votre passion a été un jour de joie, quoique les tourments que vous y avez endurés aient été si extrêmes, qu'ils ont fait dire à Jérémie, par un esprit de prophétie : *O vous tous, qui êtes témoins de ce que j'endure, jugez s'il peut y avoir quelque douleur qui soit égale à la mienne* (Thren., I, 12). Mais le feu de l'amour dont votre cœur était embrasé était encore incomparablement plus grand, puisque s'il eût été nécessaire pour notre salut que vous fussiez demeuré attaché à la croix jusqu'à la fin du monde, vous y auriez consenti ; et ainsi, quoi que vous ayez enduré, votre amour pour nous a de beaucoup surpassé vos souffrances et la fureur de vos bourreaux. Il est demeuré victorieux de tout, et la flamme dont il brûlait était si vive, que rien n'a été capable de l'éteindre. Elle s'élevait au-dessus de vos douleurs par la joie que vous ressentiez du bien qu'elles nous procuraient ; et c'est ainsi que l'on peut dire avec raison que ce jour a été pour vous un jour de joie. C'est donc ce jour qu'a vu Abraham et dont il s'est réjoui, non qu'il ne fût pas touché d'une extrême compassion de vos tourments, mais parce qu'il connaissait que ce jour si douloureux procurerait le salut du monde.

Sortez donc à la campagne, filles de Sion, chères âmes qui attendiez avec foi la venue de notre adorable Messie, pour voir ce roi pacifique qui est venu par ses souffrances faire la paix après laquelle toute la terre soupirait, puisque vous ne devez avoir des yeux que pour un objet si admirable. Mais entre tous les ornements qui parent ce divin Epoux, considérez principalement cette couronne d'épines dont, encore qu'il l'ait reçue par les mains des officiers de Pilate qui étaient idolâtres, on peut dire que c'a été sa mère qui l'a mise sur sa tête, parce que le gouverneur de la Judée ne l'a condamné à la mort que pour plaire à la synagogue des Juifs, de la race desquels Jésus-Christ est descendu selon la chair, et qu'ainsi cette synagogue lui tenait lieu de mère. Que si quelqu'un dit que ce sont là d'étranges parures pour des noces, qu'une couronne d'épines au lieu d'un chapeau de fleurs, des clous qui percent les pieds et les mains au lieu de bracelets, des coups de fouet au lieu d'écharpe, des cheveux collés ensemble par le sang qui en dégoutte, au lieu d'être bien peignés, la barbe arrachée, les joues meurtries de soufflets, une rude croix au lieu d'un lit magnifique, une place destinée au supplice des malfaiteurs au lieu d'une salle de noces, et la compagnie de deux larrons au lieu de celle de ses amis. Et qu'à cela l'on ajoute : Quels festins, quelle musique, quels plaisirs peuvent se rencontrer dans des noces où la mère et les amis de l'époux n'ont pour mets que des douleurs, pour breuvage que des larmes, et que paraît-il y avoir de plus contraire à la solennité d'un mariage ? Mais il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque dans ce divin mariage tout est nouveau. Jésus-Christ est un nouvel homme, parce qu'il est conçu sans péché et qu'il est Dieu et homme tout ensemble, et que prenant pour son épouse l'Eglise, qui n'est composée que de pécheurs pauvres, difformes et pleins de toutes sortes d'imperfections, il nous donne tous ses biens. Car, contre l'ordre ordinaire, ce divin Rédempteur a voulu, en se revêtant de notre chair, se charger de toutes nos dettes, recevoir, quoique innocent, le châtiment que nous méritions, faire cesser notre laideur, et nous rendre participants de sa beauté et de ses richesses. Comme dans les mariages du monde les hommes ne peuvent rendre celles qu'ils épousent de mauvaises bonnes, de laides belles, et de pauvres riches,

ils tâchent d'avoir pour femmes celles qui sont vertueuses, belles et riches, et de trouver en elles des avantages qu'ils ne leur ont pas donnés. Ce céleste époux, au contraire, ne trouve dans les âmes qu'il prend pour ses épouses ni bonté, ni beauté, ni richesses que celles qu'il y met, et elles ne lui apportent pour dot que leurs péchés. Mais en s'abaissant jusqu'à nous, il s'est rendu semblable à nous et nous a rendus semblables à lui, en détruisant le vieil homme pour nous rendre comme lui un homme nouveau et tout céleste. Voilà l'effet de la laideur et de la bassesse qui paraissent dans ces ornements dont son infinie grandeur et sa toute-puissance se sont servies pour vaincre l'endurcissement de nos péchés, et nous donner sa grâce et son amitié, ce qui est le plus grand de tous les présents qu'il pouvait nous faire.

C'est là, ma chère fille, le miroir dans lequel vous devez vous regarder plusieurs fois le jour, afin d'embellir votre âme en travaillant à réparer tout ce que vous y trouverez de defectueux. C'est là ce serpent d'airain, ce signe mystique qui guérit les blessures des serpents les plus dangereuses et les plus mortelles; et lorsqu'il vous arrivera de faire du bien, regardez aussi ce même signe, afin qu'il vous donne la force de continuer, et rendez grâces à Notre-Seigneur de ce que ses travaux et ses souffrances nous procurent tant de biens et tant de consolations.

CHAPITRE LXX.

Des grands avantages que l'on tire de l'oraison.

Je vous ai fait voir que la lumière que vos yeux doivent regarder est ce Dieu fait homme, mort pour nous sur une croix; il me reste maintenant à vous dire de quelle manière vous devez le regarder, puisque ce saint exercice ne se fait que par de dévotés considérations et par des entretiens intérieurs dans l'oraison. Mais il faut auparavant vous apprendre l'avantage que l'on en peut tirer, et vous particulièrement, puisque, ayant renoncé au monde pour vous consacrer entièrement à Notre-Seigneur, vous êtes plus obligée d'avoir une communication particulière avec lui, si vous voulez goûter la douceur d'une manière de vie aussi parfaite qu'est celle que vous avez embrassée.

On doit entendre par le mot d'oraison un entretien secret et intérieur avec Dieu, par lequel l'âme se communique à lui, soit par sa pensée, soit par ses demandes, soit par ses actions de grâces, soit par la contemplation, et généralement par tout ce qui se passe dans ce secret entretien. Or, encore que l'on puisse traiter en particulier de chacune de ces choses, mon intention n'est que de vous parler en général de l'importance que ce nous est d'avoir cette communication avec Dieu. En voici une preuve qui, à moins que d'être aveugle, peut le faire connaître. Si Dieu permettait à tous ceux qui le désireraient de lui parler une fois le mois ou une fois la semaine, avec assurance de les écouter avec la même bonté qu'un père écoute ses enfants, de remédier à leurs besoins et de leur faire des grâces; et s'il étendait cette faveur jusqu'à leur permettre de lui parler non-seulement une fois le jour, mais plusieurs fois et même durant la nuit, pourrait-on, si l'on n'avait un cœur de pierre, n'en être pas très-sensiblement touché, et n'en pas user comme du plus grand avantage et de la plus grande joie que l'on saurait recevoir, puisque si un roi temporel, qui ne peut être considéré que comme un ver de terre en comparaison de ce monarque éternel, et dont les bienfaits ne sont que de la poussière que le vent emporte, faisait les mêmes offres à ses sujets, ne s'estimeraient-ils pas trop heureux? Comment donc les hommes, qui prennent tant de plaisir d'être avec les enfants des hommes, ne sont-ils pas ravis d'être avec un Dieu? Il n'y a dans sa conversation que douceur, que plaisir et que joie. Ses richesses

et sa libéralité sont si grandes, qu'il ne nous refuse rien de ce que nous lui demandons, et nous devons nous estimer trop heureux de jouir de l'entretien d'un tel Père, quand il ne nous en reviendrait aucun profit. Que si vous ajoutez à cela que non-seulement il nous donne cette permission de lui parler, mais nous y convie, nous le commande et nous en prie même quelquefois, vous admirerez sa bonté de nous offrir ce que nous devrions si instamment le prier de nous accorder, et quelle est notre malice et notre folie de le refuser lorsqu'il nous l'accorde.

Vous connaîtrez aussi la négligence qu'ont la plupart des hommes de remédier à leurs besoins spirituels, qui sont les seuls véritables, en considérant que ceux qui en ont le sentiment qu'ils doivent en prier Dieu avec tant d'instance. On dit ordinairement que celui qui ne sait pas prier n'a qu'à aller sur la mer, parce que les périls continuels que l'on y rencontre apprennent à implorer le secours de Dieu. Ainsi je ne saurais comprendre pourquoi nous ne nous occupons pas avec soin à la prière, puisque, soit que nous soyons sur la mer ou sur la terre, nous sommes toujours dans le péril d'une mort corporelle, et même de celle de notre âme, si, après être tombés dans le péché mortel, nous ne nous sommes pas relevés de notre chute par la pénitence.

Si les vaines affections des choses du monde, qui sont comme de la poussière dans nos yeux, ne nous empêchaient de bien voir quels sont nos besoins, nous aurions sans cesse recours à Dieu, en lui disant du fond de notre cœur avec David : *Ne permettez pas, mon Dieu, que nous tombions en tentation. Ne vous éloignez point de nous (Psal. XXXIV)*, ou autres semblables paroles, selon le sentiment que nous aurions de nos besoins. Mais nos prières n'ont pour objet que ce qui nous touche sensiblement, qui est un bien ou un mal temporel : et encore n'avons-nous alors recours à Dieu que quand les autres moyens nous manquent, mettant ainsi, par un déplorable renversement, notre première confiance en nous ou aux hommes, et la dernière en son assistance. De là vient qu'il s'irrite contre nous comme il fit autrefois contre les Israélites en leur disant : *Où sont vos dieux en qui vous avez mis votre confiance ? Qu'ils viennent maintenant vous secourir et vous protéger dans votre besoin. Vous éprouverez que je suis le seul Dieu et qu'il n'y en a point d'autre, que je donne la mort et rends la vie, que je frappe et guéris les plaies que je fais, et que l'on ne saurait rien arracher d'entre mes mains (Deut., XXXII, 37)*.

Ne soyez pas insensible, ma fille, à de si terribles menaces. Considérez qu'il n'y a point de mal véritable que de manquer à servir Dieu, ni de véritable bien que de le servir. Quand vous lui demanderez quelque chose de temporel, ne le lui demandez pas avec cet empressement que donne une affection démesurée ; mais soit dans les grandes ou les petites choses, mettez votre première et principale confiance en lui, et ensuite aux moyens dont il vous mettra dans l'esprit de vous servir. Ayez une grande reconnaissance de cette liberté qu'il vous donne de vous adresser à lui toutes les fois que vous le désirez, et servez-vous-en en toutes rencontres puisque c'est dans cette heureuse communication avec lui qu'il enrichit ses serviteurs de tant de grâces, remédie à leurs besoins et leur fait connaître que ce qu'il permet qu'ils se trouvent dans tant de périls est pour les obliger de recourir à lui et de le remercier de ce qu'il les en délivre. C'a été ainsi que les Gabao-nites, étant pressés de leurs ennemis, envoyèrent demander du secours à Josué, dont l'amitié qu'ils avaient recherchée leur avait suscité cette guerre, et qu'il les tira de ce péril. Et ce fut aussi en la même sorte qu'Abraham secourut ces cinq rois (*Gen., XIV, 10*) qui avaient été vaincus par d'autres rois, et empêcha la prise de leurs villes sur l'avis qu'un seul homme lui donna de la bataille qu'ils avaient perdue. Ainsi,

quand on se trouverait réduit à la dernière extrémité et même englouti dans le ventre d'une baleine, une seule prière adressée à Dieu avec ferveur et humilité est capable d'attirer son assistance; et si l'on ignore de quelle sorte cette prière se doit faire, on peut l'apprendre de ces paroles que dit le roi Josaphat avec tant de confiance : *Quand nous ne savons plus à quoi recourir, notre remède, Seigneur, est de lever les yeux vers vous* (Paral. XX). Et saint Jacques dit aussi que *celui qui désire d'obtenir la sagesse n'a qu'à la demander à Dieu* (Jac. I). C'était la conduite que Dieu commanda à Moïse et à Aaron de tenir touchant son peuple, parce que ceux qui gouvernent les autres, ayant besoin d'une double et continuelle lumière, ils ont besoin aussi de redoubler leurs prières afin de connaître la volonté de Dieu et d'obtenir la force nécessaire pour l'exécuter. La connaissance qui s'acquiert de cette sorte surpasse autant celle que l'on peut tirer des raisonnements humains que la hardiesse avec laquelle l'on marche durant le jour surpasse celle avec laquelle on marche durant la nuit, et les lumières que l'on reçoit dans l'oraison sont sans comparaison plus grandes, plus vives et plus certaines que celles que l'on peut avoir hors de l'oraison. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, après l'avoir éprouvé, *qu'il n'y a point de travail et d'étude qui soient si capables que l'oraison d'éclaircir les difficultés.*

Comme il ne me serait pas possible de vous dire quels sont tous les avantages que l'on tire de l'oraison, et que quand je le pourrais, je serais trop long, je me contenterai de vous rapporter ces paroles de Jésus-Christ qui est la suprême vérité : *Votre Père céleste donne le bon esprit à ceux qui le lui demandent* (Luc., XI, 13); et cet esprit est accompagné de toutes sortes de grâces. Il vous doit donc suffire de savoir que tous les saints se sont appliqués à l'oraison, parce, comme dit saint Jean Chrysostôme, que c'est par elle qu'ils ont remporté des victoires. A quoi il ajoute qu'il n'y a rien si puissant qu'un homme qui prie. Mais ce qui en est une preuve plus que suffisante, c'est la prière de Jésus-Christ dans cette terrible agonie qui lui fit arroser la terre de son sang. Il pria aussi sur le mont Thabor, avant cette merveilleuse transfiguration qui le fit voir à trois de ses apôtres tout éclatant de majesté et de gloire (Luc., XXII), et il pria aussi avant que de ressusciter le Lazare (Joan., XI). Il passait quelquefois des nuits entières en prière, et saint Luc remarque que ce fut en suite d'une qui avait été très-longue qu'entre tant de disciples qu'il avait, il en choisit douze pour être ses apôtres. Sur quoi saint Ambroise dit que cela fait connaître de quelle manière nous devons agir dans le commencement de nos entreprises, puisque notre divin Rédempteur en usa lui-même de la sorte. C'est sans doute ce qui a fait dire à saint Denis que nous devons commencer toutes nos œuvres par la prière. Saint Paul nous exhorte aussi à nous appliquer extrêmement à l'oraison. Et Notre-Seigneur a dit lui-même qu'il faut toujours prier sans s'en lasser (Luc., XVIII, 1), c'est-à-dire prier fréquemment et avec grand soin, parce que ceux qui désirent de plaire à Dieu par leurs actions négligent de faire oraison, ressemblent à ceux qui ne nagent et ne combattent qu'avec une main et qui ne marchent qu'avec un pied; au lieu que Jésus-Christ nous apprend que deux choses nous sont nécessaires pour ne point tomber en tentation, qui sont de veiller et de prier (Matt., XXVI, 41). Il a dit aussi ailleurs : *Veillez donc en priant toujours, afin que vous soyez rendus dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront, et de comparaître avec confiance devant le Fils de l'homme* (Luc., XXI, 36). Saint Paul joint aussi ces deux choses, la vigilance et la prière, lorsqu'il décrit les armes dont un chrétien doit se servir pour combattre le démon (Ephes.,

VI, 18). Car, comme un homme, quelque bien nourri qu'il soit, devient faible et court fortune de perdre l'esprit, s'il ne dort pas, il en arrive de même à celui qui travaille beaucoup sans faire oraison, parce que la prière est la nourriture de l'âme comme le sommeil est la nourriture du corps. Il n'y a point de bien, quelque grand qu'il soit, qui puisse suffire, si l'on dépense toujours et que l'on ne gagne rien, ni de bonnes œuvres qui puissent continuer, si l'on ne fait oraison, parce que c'est par elle que l'on acquiert la lumière et l'esprit nécessaires pour recouvrer ce que l'on a perdu dans les occupations du siècle, qui quelque louables qu'elles soient, diminuent toujours quelque chose de la ferveur de la charité et de la dévotion intérieure.

Il ne faut point de meilleure preuve du besoin que l'on a de prier avec instance que la ferveur et les jeûnes avec lesquels le prophète Daniel demandait à Dieu de délivrer son peuple de la captivité de Babel, quoique les soixante-dix ans après lesquels le Seigneur avait promis de l'affranchir de la servitude fussent passés. Car, si l'on doit demander à Dieu avec une oraison persévérante l'accomplissement de ce qu'il a promis, à combien plus forte raison le doit-on faire pour ce qu'il n'a point promis? Saint Paul priait les Romains de prier Dieu qu'il lui fit la grâce de surmonter les obstacles qui pouvaient l'empêcher de les aller voir. Sur quoi Origène remarque que ce grand apôtre avait néanmoins dit auparavant : *Je sais que vous allant voir, ma venue sera accompagnée d'une abondante bénédiction de l'Évangile de Jésus-Christ (Rom., XV, 29)*; mais qu'il croyait néanmoins nécessaire de prier pour l'exécution de ce qu'il savait ne pouvoir manquer d'arriver. Ainsi, ce grand apôtre n'avait-il pas raison de dire que l'oraison est le moyen d'obtenir de Dieu ce qu'il a résolu de toute éternité de donner dans le temps; et que comme il faut labourer et semer pour recueillir du blé, il faut prier pour recueillir des fruits spirituels? Nous ne devons donc pas nous étonner si nous en recueillons peu, puisqu'en priant peu nous semons peu.

Que s'il est certain que la conversation d'un homme de bien nous le fait aimer et concevoir des sentiments de vertu, à combien plus forte raison avons-nous sujet d'espérer de grands avantages de notre communication avec Dieu? L'exemple de Moïse le fait bien voir, puisque lorsqu'il sortait d'avec lui il était tout resplendissant de lumière; et ce n'est, sans doute, que faute d'avoir cette communication avec Dieu par la prière que nous avons si peu de compassion des besoins de notre prochain. Car si nous étions durant la nuit prosternés en la présence de Dieu pour le prier de nous pardonner nos péchés et de nous secourir dans nos besoins, comment pourrions-nous le lendemain refuser à notre prochain la même assistance que nous aurions prié Dieu si instamment de nous accorder, lorsqu'il nous la demanderait en usant des mêmes termes dont nous nous serions servis pour l'obtenir? Mais pour dire sur cela tout en un mot, il ne faut que nous souvenir de ces paroles de David : *Béni soit le Seigneur qui n'a point retiré de moi ni ma prière ni sa miséricorde (Ps. LXV, 19)*. Sur quoi saint Augustin dit : *Nous pouvons nous assurer que si Dieu ne retire point de nous notre oraison, il ne retirera point de nous sa miséricorde*. Souvenez-vous aussi de ce que Jésus-Christ a dit : *Votre Père céleste donne le bon esprit à ceux qui le lui demandent (Luc., XI, 13)*. Et c'est ce bon esprit, comme dit saint Paul, qui nous fait accomplir la loi de Dieu; ce qui montre que c'est par le moyen de l'oraison que nous l'accomplissons et que nous ayons sujet d'espérer que Dieu nous fera miséricorde. Considérez donc, je vous prie, en quel état se trouve une personne qui, faute de faire oraison, ne peut accomplir cette loi de Dieu, ni par conséquent espérer qu'il lui fera miséricorde. Sur quoi je dois vous avertir de

l'erreur de quelques-uns qui, sous prétexte que saint Paul dit qu'il faut prier en tous lieux (Rom., III), s'imaginent qu'il n'est pas besoin de prier de temps en temps et dans quelque lieu retiré, mais qu'il suffit de prier indifféremment partout; car encore qu'il soit bon de prier en tous lieux, nous ne devons pas nous en contenter, si nous voulons imiter Jésus-Christ et les saints. Il est certain que nous ne saurions utilement prier en tous lieux, si nous n'avons appris auparavant, en priant dans quelque lieu retiré et en y employant un temps assez considérable, de quelle sorte il faut prier.

CHAPITRE LXXI

Que la pénitence est comme le premier pas pour aller à Dieu par une véritable douleur de nos péchés accompagnée d'une sincère confession de les avoir commis, et des moyens d'y satisfaire.

La pénitence est le premier pas pour s'approcher de Dieu; mais pour la bien faire il importe extrêmement de cesser de s'appliquer aux affaires temporelles et de renoncer à toute conversation pour ne s'occuper qu'à se souvenir de tous les péchés que l'on a commis, et de se servir pour ce sujet de quelques livres qui apprennent à bien servir Dieu. Il faut ensuite, après avoir pleuré ses péchés, s'adresser à un confesseur qui, en qualité de médecin spirituel, soit capable d'y apporter le remède nécessaire, et lui exposer tout ce que l'on a sur la conscience avec autant de sincérité que si l'on était assuré de mourir ce jour-là et de comparaître devant le jugement de Dieu. On doit employer un mois ou deux à cette préparation avec d'aussi grands sentiments de douleur que l'on a eu de joie pour de faux plaisirs. On peut, outre le moyen que je viens de proposer de penser à la mort et au jugement de Dieu, afin d'éviter de tomber dans cet abîme infernal où l'on brûle d'un feu qui ne s'éteindra jamais, se servir de quelques bons livres. Il sera bon aussi d'avoir une image du crucifix pour se remettre devant les yeux que nos péchés ont été la cause des horribles tourments que Notre-Seigneur a soufferts. Il faut alors considérer ce divin Rédempteur depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, et peser jusqu'à la moindre de ses douleurs, en pleurant nos péchés à qui on les doit attribuer, puisque notre orgueil a été la cause de ce qu'on l'a déshonoré, nos plaisirs de ses souffrances, et ainsi du reste. Car, si un fils voyait déchirer son père à coups de fouet pour une faute que ce serait lui qui aurait commise et non pas son père, et entendait un héraut prononcer à haute voix que celui qui avait fait ce crime méritait d'être puni de la sorte, ce fils ne devrait-il pas avoir le cœur percé de douleur de voir que son péché aurait coûté si cher à son père, et à moins que d'être un enfant dénaturé, désirer de tout son cœur d'être puni au lieu de lui? Cette pensée, qu'un Dieu a souffert le châtement que nous méritions, ne doit-elle pas nous donner une plus grande affliction que toutes les peines dont on aurait puni nos péchés, et nous faire dire: C'est nous, Seigneur, qui avons failli, et c'est vous qui en recevez la punition; nos crimes vous ont fait recevoir toutes sortes d'opprobres et mourir sur une croix. C'est là la manière dont un pécheur doit gémir dans la vue de ses péchés et y joindre le désir de souffrir pour l'amour de Dieu tout ce qu'il lui plaira. Mais après s'être examiné de la sorte, avoir satisfait à ce que son confesseur lui aura ordonné, et reçu l'absolution sacramentale, il peut croire avec confiance que Dieu lui pardonnera, et son âme sera consolée.

CHAPITRE LXXII.

Que le second pas pour s'approcher de Dieu est de le remercier de nous avoir fait venir vers lui par la pénitence, et de méditer en chaque jour de la semaine quelque article de la passion.

Après avoir purifié l'âme des péchés qui, si l'on n'y avait remédié, lui auraient causé la mort, il faut extrêmement remercier Dieu d'une si grande faveur que de ne nous avoir pas seulement, en nous les pardonnant, délivrés des peines de l'enfer, mais de nous avoir reçus au nombre de ses enfants; en quoi nous devons reconnaître que nous sommes obligés de toutes ces grâces, aux mérites du sang de son Fils unique, qui est mort pour donner la mort à nos péchés, et est ressuscité pour notre justification, en nous redonnant une nouvelle vie. Car si Job disait que le pauvre qu'il avait revêtu, le bénirait, quelles bénédictions ne devons-nous point donner à Jésus-Christ crucifié, de ce que notre âme se trouve délivrée de tant de maux et consolée par tant de faveurs dont nous lui sommes redevables, puisque l'on ne pourrait y manquer sans une étrange ingratitude?

Que si, lorsque Dieu nous fait quelque grâce particulière, nous devons aussitôt nous dégager de toute autre occupation pour l'en remercier dans la retraite et le silence, à combien plus forte raison doit-on prendre quelque temps en chaque jour pour penser en cette sorte à la passion de Notre-Seigneur, et lui rendre grâces des biens qu'elle nous a procurés en lui disant du fond du cœur avec David : *Je n'oublierai jamais vos préceptes parce que c'a été par eux que vous m'avez rendu la vie (Psal. CXVIII, 93)*? Vous pourrez, ma fille, agir pour cela en cette manière, si vous n'en trouvez point de meilleure.

Pensez le *lundi* à la prière que Jésus-Christ fit dans le jardin des Oliviers où il fut pris, et à ce qui se passa cette nuit-là dans les maisons d'Anne et de Caïphe;

Le *mardi*, aux accusations faites contre lui, et à la cruauté avec laquelle il fut attaché à une colonne et déchiré à coups de fouet;

Le *mercredi*, comme il fut couronné d'épines, moqué, outragé et revêtu d'une robe d'écarlate avec un roseau en sa main, et présenté ainsi à tout le peuple en disant : *Voici l'homme.*

Quant au *jeudi*, on ne saurait considérer en ce jour-là un plus grand mystère que cette profonde humilité avec laquelle Jésus-Christ lava les pieds à ses apôtres et leur donna son corps à manger et son sang à boire, en leur commandant, et en leurs personnes à tous les prêtres qui devaient leur succéder, de faire la même chose en mémoire de lui. Imaginez-vous que vous êtes présente dans ce lavement des pieds et dans cet admirable banquet : et espérez de la bonté de Dieu que vous ne sortirez pas de l'un sans que votre âme soit purifiée de ses taches, et de l'autre sans qu'elle soit rassasiée.

Le *vendredi*, vous penserez de quelle sorte Notre-Seigneur fut présenté à Pilate, condamné à mort, chargé de sa croix, crucifié, et à tout le reste de ce qui se passa dans cette funeste journée jusqu'à ce qu'il remit son âme entre les mains de son Père et rendit l'esprit.

Le *samedi*, vous vous représenterez la plaie faite dans son sacré côté par un coup de lance; comme on le descendit de la croix; comme on le mit dans le sépulcre; et vous suivrez en esprit son âme dans les limbes pour voir la joie que les saints pères reçurent de sa venue. Vous penserez aussi attentivement aux douleurs de la sainte Vierge, et lui tiendrez une fidèle compagnie. En quoi, outre que vous vous acquitterez de ce que vous devez, vous en tirerez un grand avantage.

Je ne vous dis rien du *dimanche*, parce que vous savez assez qu'il est particulièrement destiné à la pensée de la résurrection et à la gloire dont les saints jouissent dans le ciel.

Mais je vous recommande particulièrement de dormir le moins que vous pourrez la nuit du jeudi pour ne point abandonner Notre-Seigneur, qui, après avoir été conduit chez Anne et chez Caÿphe, après avoir reçu tant de soufflets et autres outrages, passa le reste de la nuit sans pouvoir fermer les yeux, et souffrit tant d'autres tourments, que saint Jérôme ne craint point de dire qu'ils ne seront connus que dans le jour du jugement. Demandez-lui de vous faire part de ses peines, résolvez-vous d'en souffrir la nuit du jeudi quelque'une, selon qu'il vous l'inspirera, puisqu'un chrétien doit avoir honte de ne mettre point de différence entre une si triste nuit et les autres : ce qui a fait dire à une personne de grande piété qu'elle s'étonnait que l'on pût dormir cette nuit-là : et je crois qu'elle dormait aussi peu durant celle du vendredi saint.

CHAPITRE LXXIII.

De la manière de méditer sur la vie et la passion de Jésus-Christ.

On peut s'exercer en deux manières à méditer sur la vie et sur la mort de Notre-Seigneur; l'une en nous représentant seulement sa figure corporelle, et l'autre sans nous la représenter; mais le considérant seulement en esprit sans le secours d'aucune image sensible. Sur quoi, vous devez savoir que, puisqu'un Dieu invisible s'est rendu visible, en se faisant homme, afin de nous conduire par ce qu'il y avait de visible en lui à ce qui en est invisible, il a été sans doute fort avantageux à ceux qui l'ont vu, de le regarder des yeux du corps pour le mieux voir avec les yeux de l'esprit qui sont ceux de la foi, si leur incrédulité ou leur malice ne les en ont empêchés. Car ils ont en cela joui du bonheur que tant de rois et de prophètes ont si ardemment souhaité sans le pouvoir obtenir. Que si n'étant venus au monde que depuis sa mort, nous ne pouvons jouir d'un si grand bien, nous devons tâcher d'en profiter le mieux que nous le pourrons; et c'est pour cette raison que la sainte Eglise, notre mère, a introduit l'usage des images de Notre-Seigneur afin de nous réveiller par ce moyen, et nous faire recevoir, par cette représentation, quelque petite partie des avantages que nous recevons de sa présence. Et qui doute que si nous retirons du profit d'une image qui ne nous est qu'extérieure, nous n'en tirions pas beaucoup plus de ce qui sera peint dans notre imagination, en nous en servant comme d'un degré pour nous élever à ce qu'elle représente? car il n'y a rien de ce qui regarde Notre-Seigneur qui n'ait une vertu admirable pour nous porter à lui. Ainsi, encore que ces choses vous paraissent petites, vous devez les considérer comme grandes, parce que ce sont des moyens pour arriver à de grandes; et Dieu s'en sert pour commencer, par cet abaissement, à humilier ceux qu'il veut élever. C'est pourquoi ceux qui, aussitôt qu'ils entrent dans la piété, s'appliquent à des pensées fort élevées, parce qu'elles leur sont plus agréables et leur paraissent plus dignes d'être recherchées, ne peuvent manquer de tomber selon ce que dit l'Écriture : *Celui qui va trop vite tombera (Prov., XIX, 2). Celui qui se hâtera de s'enrichir ne sera pas innocent (Prov., XXVIII, 20)*; et personne ne doute qu'une maison bâtie sans fondement ne tombe bientôt. Ainsi, lorsque ces personnes veulent après s'appliquer à des choses proportionnées à leur petitesse, ils se trouvent dans l'impudence de le faire parce qu'ils ont pris goût à de plus grandes, et sont comme un oiseau qui, étant sorti de son nid avant que ses ailes fussent assez fortes, ne saurait y retourner. C'est pourquoi il faut commencer comme je l'ai dit, par considérer nos péchés, et porter ensuite nos pensées à la sacrée humanité de Jésus-Christ, afin de pouvoir nous élever jusqu'à la considération de l'immense grandeur de sa divinité.

CHAPITRE LXXIV.

De la manière de méditer particulièrement et avec fruit sur la vie de Notre-Seigneur.

Quand vous aurez, ma chère fille, passé dans votre retraite et dans les occupations que je viens de dire, le temps que vous aurez résolu d'y employer, confessez-vous de tous vos péchés pour en demander pardon à Dieu, et particulièrement de ceux que vous aurez commis depuis votre dernière confession : récitez quelques-unes des oraisons vocales dont j'ai parlé dans le traité de la connaissance de nous-mêmes ; et lisez quelques endroits de la passion de Jésus-Christ dans de bons livres qui en traitent pour apprendre de quelle manière vous devez vous y appliquer, parce qu'il faut extrêmement vous instruire de sa vie et de sa mort afin de vous pouvoir réveiller pour ne vous pas égarer dans vos pensées et tomber dans la tiédeur. Que si vous ne pouvez lire à une seule fois tout ce que le livre traite sur cet endroit ; cela n'importe pas de beaucoup, puisque vous pourrez achever de le lire dans un semblable jour de la semaine suivante : outre qu'il ne faut pas, comme je l'ai dit ailleurs, que votre lecture aille jusqu'à vous lasser, mais qu'elle serve seulement pour vous réveiller l'esprit et vous donner matière de méditer et de prier.

Entre les livres qui traitent de la passion, que je crois pouvoir plus vous servir, sont les méditations de saint Augustin en latin, celles du père Louis de Grenade en langue vulgaire, et le traité du Chartreux qui a écrit sur tous les Evangiles.

Votre lecture étant achevée, mettez-vous à genoux et demandez instamment et humblement à Notre-Seigneur de vous donner par son Saint-Esprit la lumière nécessaire pour avoir le sentiment que vous devez de ce que Jésus-Christ a souffert pour l'amour de vous : priez-le avec grande ardeur de ne pas permettre qu'étant obligée à l'imiter dans sa passion, vous tombiez dans une aussi grande ingratitude que serait celle de ne l'avoir pas seulement présente dans votre esprit ; et pour cela imprimez autant que vous le pourrez dans votre cœur les circonstances et le sens du passage que vous aurez pris pour sujet de votre méditation : mais s'ils ne vous reviennent pas dans la pensée, ne vous en mettez non plus en peine que s'ils vous étaient présents, et ne vous tourmentez point pour aller en esprit chercher Notre-Seigneur en Jérusalem où ces choses se sont passées, afin de considérer de quelle sorte il y a souffert. Car cela ne servirait qu'à vous faire mal à la tête et refroidir votre dévotion. Contentez-vous de regarder ce divin Sauveur comme s'il vous était présent et que vous fussiez à ses pieds ou prosternée en terre toute proche de lui. Considérez avec un profond respect ce qu'il souffrait alors, et écoutez avec une extrême attention toutes les paroles sorties de sa bouche. Mais surtout attachez les yeux de votre âme sur son sacré cœur avec un très-vif, mais tranquille sentiment, pour voir que l'amour dont il brûle pour tous les hommes, surpasse autant ce qui paraît au-dehors de ses souffrances, quoiqu'elles soient inconcevables, que le ciel est au-dessus de la terre.

Gardez-vous bien de vous laisser aller à ces tristesses forcées qui ne produisent point d'autre effet que quelques petites larmes qui, n'étant pas naturelles, ne font, comme disait l'abbé Isaac, que troubler cette attention tranquille avec laquelle il faut considérer ces mystères, sécher le cœur et le rendre incapable de recevoir les sentiments que Dieu donne dans la paix et dans le repos : outre que cela ruine la santé ; et que le dégoût que donne à l'âme la peine qu'elle a eue lui fait appréhender de se rengager dans ces exercices. Mais si, sans que vous vous fassiez aucune violence, il plaît à Notre-Seigneur de vous faire dans un

grand repos répandre des larmes par la compassion de ses souffrances ; et de vous donner quelques autres sentiments de dévotion , recevez-les, pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'à un tel excès que de nuire notablement à votre santé, ou que vous vous trouviez si incapable d'y résister, qu'ils vous fissent jeter des cris ou donner d'autres marques extérieures de ce qui se passerait en vous, parce que si vous vous y accoutumiez, vous ne pourriez plus vous empêcher de tomber devant le monde, dans les mêmes excès que dans votre oratoire : ce qu'il faut extrêmement éviter. Ne vous laissez donc pas aller à ces tristesses et à ces larmes forcées, et faites au contraire tout ce que vous pourrez pour acquérir une solide dévotion sans vous mettre en peine de cette autre qui n'est qu'extérieure et sensuelle. C'est là le moyen de conserver des sentiments véritablement dévots et spirituels ; au lieu que ceux qui ne sont que sensuels et corporels non-seulement ne durent guère, mais ne laissent guère durer les spirituels, si ce n'est qu'ils les retiennent, de peur qu'en les perdant ils ne se perdent aussi eux-mêmes.

On peut permettre néanmoins à ceux qui commencent de goûter davantage la douceur de ce lait, qu'à ceux qui, étant plus avancés dans la piété, se rendent attentifs à comprendre d'une manière spirituelle la grandeur de ce divin Rédempteur qui souffre, l'excès des tourments qu'il souffre, l'extrême amour avec lequel il souffre, et l'indignité de ceux pour qui il souffre, pourvu que ces personnes désirent de l'imiter dans cet amour et ces souffrances, selon les forces qu'il leur donne. Que si, étant dans cette disposition, ils ont ces sentiments dont j'ai parlé, ils ne doivent pas les rejeter, mais au contraire l'en remercier sans s'y attacher comme à une chose essentielle.

Quoique je sache qu'il y a un amour de Dieu si ardent que non-seulement il ne tire pas des larmes des yeux, mais les sèche et les empêche d'en sortir, je dois vous avertir qu'il ne laisse pas d'y en avoir un autre qui cause dans la partie sensitive et dans les yeux les effets dont j'ai parlé, sans qu'on puisse les en blâmer, la doctrine chrétienne n'étant pas une doctrine destitue qui condamne les passions même louables. Car il nous suffit de savoir que Jésus-Christ a été triste et a pleuré pour croire qu'on ne doit pas l'improver dans les hommes mêmes les plus parfaits. Oh ! que ces ignorants qui se sont voulu mêler de traiter de la vie spirituelle se sont fait de tort et aux autres en s'attribuant le pouvoir de juger sans avoir pour guides que leurs aveugles sentiments : en quoi je n'entends parler que de ceux qui se sont trompés en s'imaginant que des choses qui sont bonnes étaient mauvaises.

CHAPITRE LXXV.

Avis important pour s'exercer avec encore plus de fruit à la prière et à la méditation, et pour éviter quelques fautes dans lesquelles tombent les ignorants.

Je dois aussi, ma chère fille, vous avertir de ne pas faire de trop grands efforts pour imprimer dans votre imagination l'image de Notre-Seigneur, car cela cause d'ordinaire un si grand mal, que quelques-uns croyant voir réellement cette image qui n'est que dans leur esprit, en perdent l'esprit ou en conçoivent de l'orgueil. Mais quand cela n'arriverait pas, il cause une altération à la santé qui est presque irrémédiable. C'est pourquoi il faut vous conduire de telle sorte, dans cet exercice de la méditation, que sans discontinuer entièrement de vous représenter cette image et de l'imprimer dans votre imagination, vous vous la mettiez peu à peu dans l'esprit sans vous travailler, et que vous ayez quelques images bien dévotes des mystères de la passion, qui, en les regardant quelquefois, vous soulagent de la peine que vous auriez de vous les imaginer.

Considérez beaucoup que vous ne devez pas seulement fuir le péril que je vous ai dit y avoir de vous imaginer avec travail ces mystères de la passion, mais même d'y penser avec tant d'application, que vous vous fassiez mal à la tête, parce qu'outre le mal qui en arriverait, cela cause une sécheresse dans l'âme qui donne du dégoût de l'oraison.

Méditez donc d'une manière qui n'ait rien de contraint; ce qui ressemblerait plus à une étude qu'à une méditation. Ne vous appuyez que sur le secours de Dieu qui vous aidera à méditer : et si vous n'en pouvez venir à bout et sentez que la tête vous fait mal, ne passez pas plus avant, mais demeurez en repos sans vous tourmenter davantage. Humiliez-vous devant Dieu, et demandez-lui avec simplicité et tranquillité la grâce de vous mettre dans l'esprit ce qu'il veut que vous pensiez. Ne présumez jamais de raisonner avec effort en la présence de Dieu; mais soyez devant lui comme un enfant ignorant et un humble disciple qui attend avec grande soumission et attention ce qu'il plaira à son maître de lui enseigner et de lui dire. Sachez que le cœur doit en cela beaucoup plus agir que la tête, puisque l'amour est la fin à laquelle doivent tendre toutes vos pensées et vos prières. Et combien y a-t-il de personnes qui, faute de bien connaître cette tranquillité et ce repos si nécessaires dont j'ai parlé, se sont donné beaucoup de peine, et à autrui, ont ruiné leur santé, et n'ont pas fait beaucoup de bien qu'ils auraient pu faire?

Si Dieu vous fait la grâce, ma fille, de vous donner cette méditation tranquille, elle durera davantage; et le temps que vous y emploierez, quoiqu'il soit plus long, ne vous donnera point de peine, au lieu qu'autrement ce serait tout le contraire.

Je vous ai déjà avertie que, comme l'abeille se renferme dans sa ruche pour faire son miel, vous devez vous renfermer dans votre cœur pour présenter à Dieu ce qui s'offrira à vous de dehors, afin de lui demander la lumière dont vous avez besoin pour vous bien conduire, ainsi que Moïse entra dans le tabernacle pour le consulter. Que s'il vous arrive du dehors quelque sujet de tentation, retirez-vous dans cette demeure que vous aurez établie en vous-même: vous y trouverez Notre-Seigneur, et vous vous moquerez par ce moyen, des démons qui, ne pouvant vous nuire qu'en entrant par de mauvaises pensées dans votre esprit, en trouveront ainsi la porte fermée.

Comme pour continuer dans ce saint exercice et en profiter, il faut, en quelque manière que ce soit, être dans le repos, je dois vous dire que si vous avez la force de demeurer à genoux durant ces entretiens avec Dieu, vous le devez faire, parce que l'on ne saurait rendre trop de respect à une si haute majesté, et que Jésus-Christ lui-même nous en a montré l'exemple, en priant son Père, à genoux, dans le jardin des Oliviers. Mais si l'on se trouve trop faible pour prier en cette sorte, principalement quand on est longtemps en oraison, et que cela empêche la tranquillité d'esprit nécessaire pour avoir de l'attention à Dieu, et donne de l'inquiétude, il faut trouver quelque moyen d'éviter cette inquiétude; parce qu'encore que l'oraison serve à satisfaire à Dieu pour nos péchés, néanmoins, comme la lumière qu'il nous y donne et les autres faveurs qu'il nous y fait nous sont encore plus avantageuses, il faut, si nous ne pouvons les conserver en demeurant à genoux, préférer ce qui nous est le plus utile.

Lorsqu'il vient dans l'oraison une pensée qui paraît meilleure que celle que l'on avait, on peut la suivre; mais il faut prendre garde que cette nouvelle pensée ne soit une tromperie du démon pour faire perdre le fruit de l'oraison en passant d'une chose à une autre, ou une légèreté d'esprit qui, n'étant pas content de la pensée qu'il avait, en cherche une autre qui lui soit plus agréable. Vous ne devrez donc pas quitter

légèrement la pensée que vous aviez ; mais seulement lorsque vous vous en trouvez intérieurement pressée par une satisfaction que l'on ressent d'ordinaire quand c'est Dieu qui agit en cela. Pour ne vous y pas tromper, demandez-lui de vous éclairer de sa céleste lumière, et remarquez l'avantage que vous aurez tiré d'en user de la sorte après en avoir fait diverses expériences.

Si lors que vous lirez ou prierez vocalement, Notre-Seigneur vous donne quelque sentiment intérieur, quittez votre lecture et votre prière pour recevoir cette faveur qu'il vous fait, et reprenez-les ensuite, parce que la méditation étant un moyen de réveiller la dévotion intérieure, on ne doit pas s'en servir pour l'empêcher.

Je ne me serais pas tant étendu sur ces particularités si je n'avais vu des personnes si scrupuleusement attachées à leurs prières ordinaires, qu'encore qu'elles aient sujet de croire que Dieu veut qu'elles les interrompent pour les conduire par un autre chemin, elles ne s'y peuvent résoudre, mais veulent, par une fausse prudence, continuer de marcher par celui qu'elles ont accoutumé, quoiqu'il n'y ait rien de plus contraire à cet exercice de piété que de se croire capable de se conduire selon son propre sens.

J'ai vu aussi plusieurs personnes qui, se croyant fort savantes dans tout ce qui regarde l'oraison, et en discourant comme n'en n'ignorant rien, la faisaient néanmoins fort mal, parce que leur attention à observer ces règles, qu'elles s'étaient prescrites, leur faisait perdre cette humilité et cette simplicité d'enfant avec lesquelles on doit alors traiter avec Dieu, ainsi que je l'ai déjà dit. Je ne prétends pas néanmoins, en parlant de la sorte, que l'on doive rejeter les moyens dont on se peut servir raisonnablement pour faire oraison, et principalement ceux qui commencent à s'y exercer ; mais il faut que ce soit avec une certaine liberté qui ne nous empêche pas de recevoir les faveurs qu'il plaît à Dieu de nous faire, et vous devez croire que ce ne sont pas ceux qui ont en cela le plus de méthode qui y profitent davantage, mais ceux qui ont le plus d'humilité, de persévérance et de regret de leurs fautes.

CHAPITRE LXXVI.

Que la fin que l'on doit se proposer en méditant sur la passion de Notre-Seigneur est de l'imiter ; et en quoi consiste principalement cette imitation.

Vous devez savoir, ma chère fille, que pour profiter de cette méditation des souffrances de Jésus-Christ, il faut avoir pour fin de l'imiter, puisque c'est en cela que consiste l'accomplissement de la loi. Ce que je vous dis, parce qu'il y a des personnes qui, tenant les heures qu'elles donnent à l'oraison très-bien employées et estimant beaucoup la douceur qu'elles y ressentent, ne pensent point à en profiter, s'imaginant, tant elles sont trompées, que ceux-là sont les plus saints qui emploient le plus de temps à la prière et qui y reçoivent le plus de consolation ; au lieu que dans la vérité, ce sont ceux qui ont le plus de mépris d'eux-mêmes et une plus grande charité ; parce que c'est en cela que consiste la perfection de la vie chrétienne et l'accomplissement de toute la loi. C'est donc à quoi doivent tendre toutes nos prières et nos bonnes œuvres, sans nous contenter d'avoir employé quelque temps à se confesser, à communier, à prier et à d'autres exercices de piété. L'Écriture sainte nous apprend que lorsque Moïse, après avoir passé quarante jours et quarante nuits sur la montagne de Sina dans une continuelle communication avec Dieu, en fut descendu pour traiter avec les hommes, il ne leur raconta ni les visions qu'il avait eues, ni les secrets qui lui avaient été révélés, mais que son visage était tout resplendissant de lumière, et qu'il portait dans

ses mains deux tables de pierre dans la première desquelles étaient écrits les trois commandements qui regardent la gloire de Dieu, et dans la seconde les sept autres qui marquent tous nos devoirs envers le prochain, ce qui montre que celui qui traite avec Dieu dans l'oraison, doit avoir l'entendement éclairé pour connaître ce qu'il est obligé de faire, et la volonté disposée et résolue à exécuter la loi de Dieu, comme aussi que celui qui fait profession de prier, doit faire profession de bien vivre et d'être tel dans toute sa conduite, que l'on reconnaisse que Dieu avec qui il a traité, a répandu dans son âme quelque rayon de cette suprême vérité et de cette parfaite pureté dont il est l'éternelle source. Car il y a des personnes qui, après avoir passé quelque temps dans la vue des outrages que Notre-Seigneur a soufferts en sa passion, s'il arrive qu'au sortir de là on fasse quelque chose qui les offense, ils se laissent tellement emporter d'impatience, qu'il semble qu'ils n'aient appris dans l'oraison qu'à ne rien souffrir. Je ne sais à qui comparer ces personnes, sinon à ceux qui, ayant songé en dormant qu'ils faisaient des choses excellentes, font tout le contraire après qu'ils sont éveillés. Car que peut-il y avoir de plus extravagant que d'admirer la patience de Jésus-Christ dans ses peines, et n'en vouloir pas avoir dans les nôtres? Ne serait-ce pas comme lui dire : Quelque pesante, Seigneur, que soit votre croix, portez-la tout seul, car je ne veux pas vous soulager en portant la mienne quelque légère qu'elle soit? La compassion qu'eurent les apôtres des souffrances de Notre-Seigneur leur fit répandre des larmes; mais ils témoignèrent leur lâcheté et l'offensèrent en l'abandonnant, et c'est ce que font aujourd'hui les mauvais chrétiens. C'est pourquoi, en considérant sa passion, vous ne devez pas n'en être que légèrement touchée; il faut que vous l'accompagniez dans ses souffrances et vous résolviez à boire son calice quelque amer qu'il vous paraisse. L'une des premières choses que vous avez à faire pour l'imiter est la mortification de votre corps, afin d'avoir quelque ressemblance avec lui dans ses douleurs qui ont été inconcevables. Considérez de quelle sorte on lui fit boire du fiel et du vinaigre, et en quel état il se trouva, lorsqu'on le dépouilla et qu'on ne laissa aucune partie de son corps qui ne souffrit. Apprenez par là à n'avoir rien que de très-simple dans votre logement, dans vos habits, dans votre vivre, et généralement dans toutes choses, afin que la croix y paraisse en tout. Suppléez par votre désir à ce que vous ne pourrez faire; demandez à Notre-Seigneur de vous donner de la force, et pleurez de douleur de ce que lui, étant sur la croix, vous n'êtes pas digne de le suivre. C'est là ce que les chrétiens qui méditent sur sa passion doivent faire pour l'imiter. Car étant venu sur la terre pour converser avec les hommes et leur enseigner le chemin le plus sûr pour aller au ciel, il a choisi en sa naissance la pauvreté, la rigueur du froid et l'exil. Ses travaux se sont augmentés avec son âge, et la fin de sa vie n'a été qu'une augmentation de douleurs. Ainsi, quelque basses que paraissent ces choses en elles-mêmes, il les a tellement rehaussées en les souffrant, qu'il les a rendues belles, honorables et si avantageuses pour notre salut, qu'on ne saurait trop les désirer. Car si lorsqu'un roi temporel amène quelque nouvelle mode, tous ses sujets font gloire de l'imiter; ce Roi des rois, en comparaison duquel toute la grandeur humaine n'est que bassesse, n'aura-t-il pas ce pouvoir? Quiconque n'a pas ce sentiment ne saurait passer pour l'un des sujets de ce souverain Monarque, puisqu'il ne tient pas à honneur de lui ressembler. *Il y a de l'honneur, dit saint Bernard, à vouloir bien être déshonoré comme l'a été un Dieu crucifié.* Mais pour être dans ce sentiment, il faut n'être pas ingrat des obligations qu'on lui a. Si un roi allait pieds nus par un chemin rude, avec le sac et la cendre sur la tête et tout trempé de sueur, afin de donner

de la compassion à ses sujets ; y en aurait-il qui, soit par affection ou par honte refusât de le suivre en ce même état, comme les serviteurs de David le suivirent lorsqu'il fuyait devant Absalon ? Et si ce roi commandait à quelqu'un d'eux de l'accompagner à cheval et à son aise, n'aurait-il pas honte de lui obéir, et ne le supplierait-il pas de ne lui point faire ce tort ? Que si ce prince le lui commandait absolument, ne s'estimerait-il pas malheureux de ne pouvoir comme les autres avoir l'honneur d'imiter son roi ; et le travail ne lui serait-il pas beaucoup plus agréable que ce soulagement qu'il n'aurait pu éviter de prendre ? C'est là le sentiment qu'ont ceux qui pensent à Jésus-Christ crucifié, s'ils connaissent, comme dit saint Bernard, l'obligation qu'ils lui ont de s'être abaissé jusqu'à vouloir souffrir dans cet exil de la terre de plus grands travaux que nul autre n'en a jamais enduré. Ceux qui sont dans cette disposition, non-seulement ne les fuient pas, comme dit saint Jacques, mais ont ce divin Sauveur crucifié tellement présent, qu'ils mettent en cela tout leur contentement et tout leur honneur. Ils le portent, selon l'expression de l'Épouse dans le Cantique, comme un cachet sur leur cœur et un bracelet sur leur bras. Ils foulent aux pieds ces idoles des Égyptiens qui sont les honneurs, les richesses et les plaisirs que les autres adorent. Ils les lui offrent avec action de grâces de la faveur qu'il leur fait de leur permettre de l'accompagner dans ses souffrances ; et il n'y a rien qu'ils ne fissent pour lui témoigner leur amour, parce que comme la vue du sang redouble le courage des éléphants, celui qu'il a répandu pour eux les anime à ne trouver rien de difficile pour son service. Que s'ils ne peuvent se dispenser de prendre du repos et de posséder des biens et des honneurs, ils ne s'y résolvent que par obéissance, n'en usent qu'en tremblant et ont besoin qu'on les console de ce que leur Roi allant à pied, comme nous l'avons dit, ils le suivent à cheval.

Telle est la grandeur et l'excellence de la vie chrétienne ; et c'est ainsi que la mort d'un Dieu a fait un tel changement, que ce qui était amer paraît maintenant très-doux ; ce que l'on méprisait est devenu honorable, et que l'on a même du dégoût pour ce qui est l'objet des souhaits des gens du monde.

C'est là, ma chère fille, l'effet que je souhaite que la méditation de la passion de Jésus-Christ produise en vous, et qu'elle vous fasse tant aimer la mortification, que si l'on ne vous fait pas souffrir les maux que Jésus-Christ et ses apôtres ont endurés avec joie, vous cherchiez autant que vous le pourrez des moyens de souffrir, et remerciez beaucoup Dieu lorsque vous en rencontrerez, afin qu'en en faisant un bon usage, il vous en envoie davantage. Car, encore que saint Paul dise que les exercices corporels servent de peu (*I Tim.*, IV, 8), cela ne se doit entendre qu'étant comparés à de plus importants par lesquels on satisfait aux peines du purgatoire, on acquiert plus de grâces, un plus grand degré de gloire, et l'on rend de plus grands services à Dieu, ce que Jésus-Christ nous a fait entendre lui-même par ces paroles : *C'étaient là les choses qu'il fallait pratiquer sans néanmoins omettre les autres* (*Matth.*, XXIII, 23).

CHAPITRE LXXVII.

Que la mortification des passions est le second fruit que l'on doit tirer de la méditation de la passion de Jésus-Christ, et de quelle sorte on peut s'exercer en cette méditation.

Ce que vous devez faire ensuite, ma chère fille, pour profiter peu à peu de la méditation de la sacrée passion de Notre-Seigneur, est de vous en servir pour guérir les plaies que les passions font dans votre âme. Car ce n'est pas sans raison qu'Isaïe en parlant par un esprit de prophétie de cette passion de notre Sauveur, la nomme la fleur de l'arbre

de Jessé, parce que de même que les fleurs des arbres sont des remèdes pour la santé, les souffrances de Jésus-Christ sur l'arbre de la croix étant considérées avec l'attention et les sentiments qu'elles le doivent être, sont capables de guérir les plaies de nos âmes, quelque grandes qu'elles soient. C'est ce que saint Augustin témoigne avoir éprouvé lorsqu'il dit : *Quand quelque pensée d'impureté m'importune, j'ai recours aux plaies de Jésus-Christ : quand le diable me représente mes péchés, je me cache dans ces mêmes plaies, ce qui le met aussitôt en fuite ; et quand je me sens combattu par quelque sentiment déshonnéte, je n'ai pour le faire cesser qu'à me souvenir aussi de ces plaies de mon Sauveur. Et enfin, quoi qu'il m'arrive, j'y trouve un remède si puissant, que je dors tranquillement et en assurance.* Saint Bernard a parlé de la même sorte ; et tous ceux qui, étant combattus par leurs passions ont eu recours à ces sacrées plaies, comme la biche pressée des chiens a recours à une fontaine, éprouvent qu'autant qu'elles lui ont été douloureuses, elles leur sont favorables. Car de même que ceux qui avaient été piqués par de véritables serpents étaient guéris en regardant le serpent d'airain que Moïse fit élever dans le désert, parce qu'encore qu'il en eût la ressemblance, il n'en avait pas le venin ; ainsi, quoique Jésus-Christ eût une chair véritable, capable de sentir nos peines et qui avait la ressemblance de la chair du péché, elle était néanmoins exempte de tout péché, parce que c'était la chair d'un Dieu formée par le Saint-Esprit et conservée pure par lui. Tellement, qu'après être mort sur la croix, il a été délivré de la mort par sa résurrection, et il guérit des morsures des tentations ceux qui ont recours à lui avec foi et avec amour.

Puis donc que vous avez, ma fille, un remède si puissant pour vous guérir, que vous reste-t-il, sinon de considérer très-particulièrement quels sont les serpents cachés dans vous-même et qui vous piquent. Examinez pour cela en chaque jour et avec grand soin vos inclinations les plus fortes, vos passions les plus vives, vos fautes les plus ordinaires, et autres choses semblables, afin d'acquérir par ce moyen une si grande connaissance de vos défauts, qu'ils vous soient toujours présents. Car à moins que d'être aidé de cette céleste lumière qui vous fera voir jusque dans la racine de votre cœur, vous ne pourriez de longtemps arriver à cette connaissance, parce que cette racine est si profonde, que Dieu seul la peut voir entièrement.

Il vous sera aussi fort utile pour ce sujet de vous représenter les vertus de Notre-Seigneur à pratiquées dans sa passion, puisqu'il doit être le miroir que votre âme regarde sans cesse pour lui plaire, comme les femmes regardent leur miroir pour se rendre agréables à leurs maris. Considérez donc en lui son extrême douceur, son ardente charité, son invincible patience, son profond silence ; et ils vous feront connaître vos imperfections, quelque cachées qu'elles soient. Vos vertus mêmes étant comparées aux siennes vous paraîtront pleines de taches, et ainsi vous aurez également honte de vos fautes et de vos vertus. Mais que cela ne vous décourage pas. Présentez-vous telle que vous êtes à Notre-Seigneur, en gémissant et en vous plaignant, comme un enfant qui montre à sa mère une épine qui lui est entrée dans la main, et lui demande par ses larmes de la retirer, et cet adorable Père le fera sans doute. Car comme il est ce divin miroir qui vous fait apercevoir vos fautes, son exemple est le remède qui les guérit ; les outrages qu'il a soufferts pour l'amour de vous vous détacheront de l'affection de l'honneur, sa patience éteindra votre colère, le fiel et le vinaigre dont il a goûté vous feront aimer l'abstinence ; l'obéissance qu'il a rendue à son Père, jusqu'à mourir sur une croix, vous apprendra à lui obéir dans les choses les plus pénibles ; celle qu'il a même eue pour ses bourreaux vous portera à vous assujettir, non-seulement à vos supé-

rieurs et à vos égaux, mais à vos inférieurs, suivant ces paroles de saint Pierre : *Soyez soumis pour l'amour de Dieu à toute créature* (I Petr., II, 13); ce qu'il a souffert en répandant son sang pour le salut de tous les hommes, afin de les rendre capables d'obéir à ce qui leur avait été ordonné en disant : *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* (Joan., XIII), éteindra en vous tout désir de dominer. Et enfin vous éprouverez la vérité de ce que dit saint Paul, que *le vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ* (Rom., VI). Que si vous ne sentez pas sitôt que vous le désireriez l'effet de ce remède qui doit vous rendre victorieuse de vos passions, ne vous découragez pas et n'abandonnez pas votre entreprise; mais connaissant que la dureté de votre cœur et votre malice sont plus grandes que vous ne pensiez, gémissiez encore davantage, et demandez avec encore plus d'humilité à Notre-Seigneur que, puisqu'il est mort pour l'amour de vous, il ne permette pas que votre âme demeure toujours si malade. Espérez qu'après vous avoir commandé de recourir à lui, il ne sera pas sourd à votre voix, qu'il aura compassion des maux qui vous feront frapper à la porte de sa miséricorde, qui sont ses plaies, et qu'enfin il vous y fera entrer pour vous guérir. Mais je vous avertis qu'il faut du temps pour cela: Car encore que saint Paul ait dit que *ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair et ses désirs déréglés* (Gal., V, 24), ceux qui ne se contentant pas de ne commettre plus de péchés mortels, désirent de remporter une entière victoire sur eux-mêmes, trouvent qu'après avoir surmonté ces sept redoutables ennemis qui régnaient dans leur cœur, qui est cette heureuse terre promise de Dieu à son peuple et où il veut être adoré, il faut beaucoup d'années pour venir à bout de ce que dit ce grand Apôtre en si peu de mots. Mais Dieu, en les guérissant de temps en temps de quelques-uns, les soutient par l'espérance de recouvrer une parfaite guérison; de même que Josué, après avoir vaincu cinq rois, commanda aux siens de leur marcher sur la tête, et leur dit qu'au lieu de craindre, ils devraient redoubler leur courage, parce que, comme Dieu par son assistance leur avait fait surmonter ces princes, il les ferait triompher aussi de tous leurs autres ennemis (Josue, X).

Résolvez-vous donc, ma fille, de mourir ou de vaincre, puisque si vous ne demeurez maîtresse de vos passions, vous ne sauriez arriver jusqu'à cette familière communication avec Dieu, parce qu'il n'est pas juste de jouir de cet agréable sommeil dans lequel on dort avec tant de douceur entre les bras de sa miséricorde, si l'on n'a auparavant combattu contre soi-même et remporté la victoire, ni d'être placé dans le saint temple du pacifique Salomon, sans avoir auparavant, comme ces pierres dont il avait été bâti, souffert plusieurs coups de marteau, tels que sont ceux de la mortification de ses passions et de l'assujettissement de sa volonté, à cause que la fumée qui s'élève de ces passions obscurcit tellement l'âme qu'il ne lui laisse pas assez de lumière pour voir dans toute son étendue la beauté de ce roi éternel qu'elle adore, ni la pureté nécessaire pour s'unir à lui.

CHAPITRE LXXVIII.

Que la plus excellente de toutes les méditations est la passion de Jésus-Christ, et l'amour avec lequel il s'est offert pour nous à son Père.

Après être entrés dans la première partie du temple du véritable Salomon, qui est de considérer Jésus-Christ extérieurement, et après y avoir sacrifié, par l'impression que sa divine parole fait dans nos cœurs, nos passions déraisonnables, comme on sacrifiait à Dieu des animaux irraisonnables dans cette partie du temple que l'on nommait sainte, il faut passer plus avant pour nous rendre dignes d'entrer dans la

partie intérieure de ce temple nommée le saint des Saints, qui est beaucoup plus excellente que la première. Que si vous me demandez, ma chère fille, ce que c'est que cette partie du temple si admirable, je réponds que c'est le cœur de Jésus-Christ, qui n'est pas seulement saint, mais la sainteté même. Car, comme ne s'étant pas contenté de souffrir extérieurement, il nous a aimés du fond de son cœur, il ne doit pas aussi vous suffire de le considérer et de l'imiter en ce qu'il a souffert extérieurement; vous devez aussi entrer dans son cœur pour considérer et pour imiter ce qui s'y passe. Pour vous rendre cela plus facile, il a permis qu'après sa mort un coup de lance ait percé son côté pour nous ouvrir une porte par où nous puissions entrer dans ce cœur et y voir et admirer les merveilles dont il est plein. Comment pourrais-je les raconter toutes, puisque ceux mêmes qui sont si heureux que de les voir et de les comprendre ne sauraient les exprimer? Saint Jean nous le représente en quelque sorte lorsqu'il dit dans son Apocalypse que le temple de Dieu s'ouvrit et que l'on y vit alors l'arche de l'alliance, parce que c'est dans le cœur de Jésus-Christ que cette alliance a été faite, et qu'ainsi l'on peut dire que les tables de la loi y sont avec la manne tombée du ciel, et que cette réconciliation de Dieu et des hommes est ce précieux accomplissement de notre bonheur figuré par la couverture de l'ancienne arche qui était d'or; mais tout cela d'une manière si admirable, qu'elle va beaucoup au delà de tout ce que l'on en saurait penser. David en exprime quelque chose par ces paroles: *Seigneur, mon Dieu, les merveilles que vous avez faites sont innombrables, et nul ne peut comprendre les desseins et les pensées que vous avez sur nous (Ps. XXXIX, 7)*. Car tout ce que Jésus-Christ a fait en notre faveur est merveilleux, et ce qu'il a souffert l'est encore beaucoup davantage. Mais si l'on considère quels étaient ses sentiments pour nous dans le plus fort de ses souffrances, peut-on ne pas oublier tout le reste et s'empêcher de s'écrier: Seigneur, qui est semblable à vous? Lors, ma fille, que vous verrez en esprit qu'on le lie avec des cordes, qu'on lui donne des soufflets, qu'on le couronne d'épines, qu'on l'attache avec des clous sur une croix et qu'il y souffre la mort, priez-le de vous faire la grâce d'apprendre comment il se peut faire qu'étant tout-puissant comme il est, il se laisse traiter de la sorte, et saint Jean vous répondra que c'est parce qu'il nous a aimés et qu'il a voulu laver nos péchés dans son sang. Méditez bien ces paroles, imprimez-les dans votre cœur, et pensez et repensez à l'excès d'un tel amour. Dites en vous-même: Qui serait la personne qui voulût, sans aucun intérêt et purement pour l'amour d'un autre, souffrir ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous? Quels pères en feraient autant pour leurs enfants? quels enfants pour leurs pères? quels maris pour leurs femmes? quelles femmes pour leurs maris? quels frères pour leurs frères? et quels amis pour leurs amis, quoique la proximité et l'amitié fassent, bien que rarement, que l'on soit disposé à beaucoup souffrir pour ses proches et pour ses amis? Mais de vouloir bien souffrir et mourir pour des étrangers, seulement par un pur amour et sans que nul intérêt y oblige, c'est ce qui était sans exemple.

Si un esclave souffrait volontairement pour son roi quelques-uns des tourments que Notre-Seigneur a soufferts et même la mort, quelles louanges ne lui donnerait-on point, et qui pourrait douter qu'il n'eût mérité qu'il lui pardonnât les fautes qu'il aurait faites auparavant, et qu'il ne le récompensât même dans une autre vie, si cela était en sa puissance? Mais si, au contraire, c'était un roi qui eût souffert mille tourments, mille outrages et même la mort pour un esclave qui, au lieu de lui avoir rendu aucun service, l'aurait offensé d'une manière digne d'être punie par mille cruelles morts, cela paraîtrait-il croyable?

Quel étonnement et quelle admiration n'en aurait-on point, et ne se trouverait-il pas même des personnes qui condamneraient cette action comme indigne de la majesté et de la sagesse d'un roi de donner une vie si précieuse pour sauver celle d'un misérable esclave qui aurait justement mérité la mort? Que s'il se trouvait qu'outre cela ce roi fût si sage et si puissant, qu'il aurait pu sans rien souffrir et sans faire injustice à personne sauver la vie à cet esclave, et que néanmoins par un effet si prodigieux d'amour, il eût voulu s'exposer pour lui à des souffrances si excessives et si inouïes, parce qu'elles lui auraient été plus avantageuses, quels yeux auraient pu soutenir la lumière du feu si ardent d'un tel amour, et peut-on avoir le sentiment que l'on doit d'une si merveilleuse bonté sans en être transporté d'étonnement? Que si l'entendre seulement dire faisait cet effet, quel serait celui qu'il devrait faire dans le cœur de cet esclave pour qui son roi aurait donné sa propre vie? Une si extrême bonté ne lui inspirerait-elle pas un tel amour pour un tel maître, qu'il ne pourrait s'en souvenir sans répandre des larmes, ni se lasser de publier ses louanges, ni cesser de faire tous ses efforts pour essayer de lui plaire?

Avez-vous bien compris, ma chère fille, cette parabole dont il n'y a jamais eu d'exemple sur la terre que celui que Jésus-Christ en a donné, et qu'il a figuré dans le ciel. Car saint Jean dit dans l'Apocalypse qu'il porte écrit sur sa cuisse le nom de Roi des rois et de Seigneur des seigneurs (Apoc., XIX), parce que son humanité, que ce mot de cuisse marque, est élevée non-seulement au-dessus de tous les rois qui sont dans le monde, mais aussi au-dessus de tous les esprits célestes. Considérez attentivement cette grandeur sans égale, et abaissez en même temps vos yeux vers l'extrême bassesse de cet esclave pour qui il lui a plu de souffrir, et vous verrez, comme dit saint Paul, que nous sommes lâches, pécheurs, traîtres à Dieu, et ses ennemis (Rom., V), qui sont toutes qualités si viles et si abjectes, qu'elles rendent l'homme la plus méprisable de toutes les créatures, parce que rien ne l'est tant ni si haïssable que le péché et par conséquent le pécheur. Comparez, après, deux extrémités aussi éloignées que sont celles d'un si bon Roi et de si méchants esclaves que nous sommes; considérez quel est l'amour que ce Roi leur a porté, et que quand vous auriez les yeux d'un aigle, vous ne pourriez connaître cet amour dans toute son étendue, puisque si les séraphins, dont le nom signifie qu'ils brûlent d'amour, avaient une entière connaissance de ce qu'il a souffert sur le Calvaire, ils avoueraient que le leur n'est que tiédeur. Car comme l'âme de Jésus-Christ surpasse en grandeur et en gloire tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, parce qu'ayant été unie au Verbe de Dieu dans le moment qu'elle fut créée, elle fut remplie par le Saint-Esprit d'une telle plénitude de gloire et de grâces, que le nombre n'en saurait augmenter, non plus qu'elle en recevoir davantage; de sorte qu'on lui peut attribuer ces paroles du Cantique : *Ce grand Roi m'a fait entrer dans son divin cellier, et boire de ce vin si délicieux. Il a ordonné en moi la charité (Cant., I)*; ou selon qu'il est porté dans un autre endroit : *Il a déployé sur moi l'étendard de son amour*, parce qu'aussitôt que l'âme de Jésus-Christ fut créée, elle vit clairement la divine essence, l'aima parfaitement et fut comme le saint étendard qui fait connaître qu'il n'y a point d'ange dans le ciel ni d'homme sur la terre qui ait jamais été pénétré d'un si grand amour; et qu'au lieu que dans les autres guerres ce sont les victorieux qui sont couronnés, ce sont au contraire les vaincus qui le sont dans la guerre de l'amour de Dieu. Ainsi la très-sainte âme du Sauveur du monde est dite porter l'étendard de l'amour, pour montrer que tous ceux qui veulent aimer Dieu, comme il mérite de l'être, n'ont qu'à

l'imiter et à le suivre comme les soldats suivent leur chef et leur capitaine.

Y a-t-il donc sujet de s'étonner que le feu de l'amour dont la très-sainte âme de Jésus-Christ brûle, lance au dehors tant de flammes, qu'elles consomment son sacré corps par de si horribles tourments que son amour lui fait souffrir? *Un homme, dit l'Écriture, peut-il cacher le feu dans son sein sans que ses vêtements en soient consumés (Prov., XXVI, 7)?* Ainsi, lorsque vous considérerez avec quelle cruauté on lie les bras à Jésus-Christ, représentez-vous combien les liens de son amour le serrent encore plus étroitement. C'a été cet amour qui ensuite de tant de souffrances lui a fait étendre les bras pour être attaché sur une croix, afin de montrer qu'il les a toujours ouverts pour nous recevoir. Et c'est aussi ce qui fait que son cœur brûle toujours du désir de procurer notre salut.

Le grand-prêtre, dans l'ancienne loi, portait les noms des douze tribus d'Israël écrits sur ses épaules et sur son estomac. Mais Jésus-Christ, ce souverain pontife de la nouvelle loi, ne les porte pas seulement sur ses épaules et sur son estomac par les tourments qu'il a endurés, il les porte aussi écrits dans son cœur, parce qu'il nous aime si véritablement, qu'au lieu que notre premier père causa notre perte par une pomme, et que nous nous perdons nous-mêmes par des choses aussi méprisables qu'une pomme, et nous nous haïssons en effet par notre inclination au mal, il montre, au contraire, qu'il nous estime et nous aime tant, qu'il a bien voulu donner sa vie pour nous racheter.

CHAPITRE LXXIX.

De l'ardent amour de Jésus-Christ pour Dieu et pour les hommes dans la vue de Dieu, et que cet amour a été la cause de ses souffrances extérieures et encore plus des intérieures.

Si la corruption du cœur de l'homme est si grande, comme dit Jérémie (Jerem., XVII), qu'il n'y a que Dieu qui la puisse connaître, parce que plus on la pénètre, et plus on la trouve horrible, ainsi qu'il le fut montré en figure au prophète Ezéchiël (Ezech. VIII), à combien plus forte raison pouvons-nous dire que le cœur de Jésus-Christ est un abîme de perfection impénétrable à tout autre qu'à Dieu seul? Cet excès d'amour pour nous dont il est embrasé, et qui a paru dans ses incroyables souffrances extérieures, ne doit-il pas nous faire sortir hors de nous-mêmes pour n'être qu'à lui? Mais s'il nous fait la grâce de nous donner assez de lumière pour pénétrer en quelque sorte dans la connaissance de ses souffrances intérieures dont les secrets sont ineffables, de quel étonnement ne serons-nous point transportés en y voyant des effets si merveilleux de son amour? L'Évangile nous apprend que lorsqu'il rendit dans Bethsaïde l'ouïe à un sourd, il leva les yeux au ciel; et qu'après avoir jeté un profond soupir, il fit ce miracle (Marc., VII). Ce soupir passa bien vite, mais il ne fut pas le seul qui sortit du fond de son cœur, puisque toute sa vie en fut une suite continuelle. Car, dès le moment que sa très-sainte âme eut animé son corps dans le sein de sa bienheureuse Mère, il vit aussi clairement qu'il voit maintenant l'essence de Dieu à laquelle, à cause de son extrême élévation, on donne le nom de ciel, et conçu pour elle, en la voyant, un respect et un amour qui vont infiniment au delà de tout ce que l'on peut imaginer. Mais, encore quel effet de la vision béatifique soit de combler de félicité tant le corps que l'âme de ceux qui en jouissent, néanmoins, afin que nous puissions être rachetés par les travaux inestimables de Notre-Seigneur, il suspendit sa joie et voulut que cette béatitude demeurât dans la partie supérieure de son âme, sans se répandre sur son corps, renonçant ainsi à cette joie qui lui était due pour accepter et souffrir les peines

que nous avions méritées. Que si sa sainte âme n'eût élevé les yeux de son entendement que vers le ciel de la divinité, sans regarder autre chose, elle n'aurait rien souffert, puisque Dieu est un si grand bien ; que sa vue ne peut produire que de l'amour et de la joie. Mais, comme elle voyait aussi tous les péchés commis par les hommes contre Dieu, depuis le commencement du monde, et tous ceux qu'ils commettront jusqu'à la fin des siècles, son extrême douleur de voir cette suprême majesté tellement offensée ne fut pas moindre que son désir qu'elle fût au contraire servie et honorée. Ainsi la grandeur de ce désir étant inconcevable, on ne saurait exprimer jusqu'à quel excès allait sa douleur ; tellement que, comme le Saint-Esprit qu'il avait reçu dans toute sa plénitude, et dont le feu est la figure, l'embrasait d'un très-grand amour de Dieu, ce même Saint-Esprit, figuré aussi par la colombe, le faisait gémir amèrement à cause des offenses commises contre Dieu, son Père, qu'il aimait d'une manière qui ne se peut exprimer. Pour vous faire mieux comprendre, ma fille, que cette douleur ne lui perçait pas seulement le cœur, mais qu'il n'y avait point de partie sur lui qui n'en fût très-vivement pénétrée, souvenez-vous des cris qu'il poussa vers le ciel et des larmes qu'il répandit lorsqu'il ressuscita le Lazare, et quelles furent ses plaintes des malheurs qui devaient arriver à Jérusalem. Sur quoi saint Ambroise dit ces belles paroles : *Qu'il n'y a pas sujet de s'étonner que celui qui a pleuré la mort d'un seul homme ait eu tant de compassion de celle de tous les hommes.* Ainsi les offenses commises contre Dieu et la perte de tous les hommes par le péché étaient comme un couteau tranchant des deux côtés, qui lui traversaient le cœur par son incroyable amour pour Dieu et par sa pitié pour les hommes, désirant d'un côté la réparation due à l'honneur de son Père, et de l'autre le salut des hommes, quoiqu'il lui en dût coûter la vie.

O Jésus, mon Sauveur, un chrétien peut-il, sans avoir le cœur brisé de douleur et tomber en défaillance, considérer vos tourments tant intérieurs qu'extérieurs ? Trois clous vous ont percé les pieds et les mains avec d'horribles douleurs ; plus de soixante-dix épines ont ensanglanté votre tête, plus de cinq mille coups de fouet ont déchiré votre chair sacrée ; les outrages que vous avez reçus sont innombrables, et les autres tourments que vous avez endurés dans votre passion et qui surpassent tout ce que l'on en peut penser ont fait si longtemps auparavant dire à Jérémie par un esprit de prophétie : *O vous tous, qui êtes témoins de ce que j'endure, voyez s'il y a jamais eu une douleur égale à la mienne* (Thren., I). Néanmoins, mon Dieu, parce que votre amour n'a point de bornes, vous ne vous êtes pas contenté de tant de souffrances extérieures ; mais vous avez voulu en éprouver d'intérieures qui les surpassent encore de beaucoup selon ces paroles d'Isaïe : *Nous nous sommes tous égarés et perdus dans le chemin, que nous avions pris ; mais le Seigneur a chargé son Christ de tous nos péchés* (Isa., LIII, 6). Vous vous êtes soumis, mon Sauveur, à cet arrêt si rigoureux de la justice de votre Père : vous vous êtes chargé de tous les péchés du monde, et vous y avez satisfait par des tourments si excessifs, qu'il faut les avoir soufferts pour pouvoir en savoir le nombre. Ainsi c'est avec grande raison que ce même prophète vous a nommé *l'homme de douleurs* (Isa., LIII, 3). Que si David a dit : *Je suis environné de maux innombrables ; mes iniquités me sont venues accabler ; et leur multitude m'en ôte le discernement ; elles sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête, et mon cœur tombe en défaillance* (Ps. XXXIX, 16). Ce saint roi prie Dieu aussi ailleurs de lui pardonner les péchés qu'il ne connaît pas. Or, si ceux d'un seul homme sont en si grand nombre, que dirons-nous de ceux de tous les hommes qui ont jamais été et qui seront jamais depuis le commencement jusqu'à la fin du

monde ; et qui peut concevoir, ô Agneau de Dieu, ce que vous avez enduré lorsque vous en avez seul porté tout le poids, et payé par vos travaux et par votre mort la peine qu'ils avaient méritée ? C'est ce qui a fait dire encore à David : *Un grand nombre de jeunes taureaux m'ont environné. Des taureaux gras et forts m'ont attaqué de toutes parts. Ils ont ouvert leurs gueules pour me dévorer comme un lion ravissant et rugissant (Ps. XXI, 12)*. Car qu'y a-t-il de plus horrible que cet épouvantable nombre de péchés signifié par ces taureaux, et que les châtimens qu'ils ont mérités ? Ce qui a fait aussi dire à ce grand roi : *Ma force s'est écoulée comme l'eau ; tous mes os se sont séparés ; mon cœur s'est fondu comme de la cire ; ma vigueur s'est desséchée comme de l'argile cuite au feu ; ma langue s'est attachée à mon palais ; et vous m'avez réduit à la poussière et à la mort (Ps. XXI, 14)*. Et comment donc, mon Sauveur, le nombre de vos douleurs aurait-il pu croître, puisqu'elles ont égalé celui de tous les péchés du monde qui sont innombrables ?

CHAPITRE LXXX.

De la tendresse de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. Que nos péchés ont été la cause de ces peines intérieures et la croix qu'il a portée dans son cœur durant toute sa vie.

Vous pouvez, ma chère fille, juger par ce que j'ai dit des extrêmes douleurs de Jésus-Christ, quelle est l'effroyable grandeur de nos péchés ; puisqu'ils en ont été la cause. Mais, si nous pénétrons jusque dans le fond de son cœur, nous trouverons qu'il n'a pas seulement souffert pour les péchés que nous avons commis, mais aussi pour ceux que nous n'avons pas commis et que nous aurions pu commettre, puisqu'ainsi qu'il nous a, par ses douleurs, obtenu le pardon des uns, il nous a préservés des autres. Ce qui fait que nous lui sommes également obligés ; car nous étions tous enfans de colère, déchus de la grâce de Dieu, bannis du ciel et portés à toute sorte de mal : et il nous a délivrés de tous ces maux en souffrant des tourmens qui leur sont proportionnés et qui les surpassent même par l'amour incroyable avec lequel il a souffert pour accomplir ce grand ouvrage de notre rédemption.

Que ce nom de Père du siècle futur qu'Isaïe vous a donné, mon Sauveur, vous coûte donc cher, puisque, comme il n'y a point d'homme qui, selon la génération charnelle, que l'on peut nommer le siècle passé, ne vienne d'Adam, il n'y en a point qui, selon l'être de la grâce, ne vienne de vous. Mais, au lieu qu'Adam fût un si mauvais père, qu'en se donnant la mort à lui-même par son péché, il la donna à tous ses enfans, vous avez, Seigneur, été un si bon père, que vous avez donné la vie aux vôtres par vos souffrances et par vos gémissemens, qui ont été comme les rugissemens d'une lionne. Ce premier auteur de la race des hommes fit passer dans ses descendants le venin du serpent qui lui avait fait perdre son innocence, les engendrant tous pécheurs, et les rendit ainsi une race de serpents dont vous avez senti les morsures non-seulement durant quelques heures qu'a duré votre passion, mais durant les trente-trois années que vous avez passées sur la terre. Et vous, Seigneur, au contraire, ne vous êtes pas contenté du nom de père ; mais, pour faire connaître encore davantage votre tendresse pour nous, vous avez aussi pris celui de mère ; lorsque, comme David vous a comparé à une lionne, vous avez dit, de votre propre bouche, en adressant votre parole à Jérusalem : *Combien de fois ai-je voulu rassembler les enfans comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes ! et tu ne l'as pas voulu (Matth., XXIII, 37)* ? Ce qui est une comparaison, mon Sauveur, qui montre quelle est votre affection, puisque la

poule en a tant pour ses petits, mais avec cette différence que la vôtre pour nous surpasse infiniment celle de toutes les mères, selon ces paroles que vous avez dites par Isaïe : *Une mère peut-elle oublier ses enfants à qui elle a donné la vie? Mais quand elle les oublierait, je ne les oublierais pas; car je les porte toujours dans mes mains et les ai toujours devant mes yeux (Isa., XLIX)*. Qui peut donc, Seigneur, pénétrer jusque dans les replis de votre cœur pour y voir les secrets ineffables de votre amour et les douleurs que vous avez endurées? Vous ne vous contentez pas d'avoir pour nous un amour de père, dont la force vous donne le pouvoir de supporter tant de travaux, vous avez aussi un amour de mère dont la tendresse vous fait prendre des soins incroyables de nous, et avez même un amour plus que de mère, puisque l'on n'a jamais vu qu'aucune mère, pour se rendre toujours présente la mémoire de ses enfants par des caractères d'un amour inconcevable, ait pris pour plume des clous, pour papier ses propres mains, et pour encre le sang qui en coule, après avoir été si cruellement percées, afin de faire voir par tant de douleurs quel est l'excès de son amour.

Mais que dirai-je, mon Dieu, de ce que vous avez incomparablement encore plus souffert en gémissant pour les péchés de tous les hommes? On le peut comparer aux douleurs d'un enfantement qui n'a pas seulement duré quelques heures ou quelques jours, mais durant les trente-trois ans de votre vie et jusqu'à ce que vous soyez mort sur la croix, comme Rachel mourut en enfantant Benjamin. Ainsi de même que, pour cette raison, on le nomma un enfant de douleur, ne peut-on pas avec beaucoup plus de sujet vous donner ce nom, puisque les douleurs que cette sainte femme souffrit pour mettre cet enfant au monde n'étaient rien en comparaison de celles que nous vous avons causées, lorsqu'étant dans votre sein comme des serpenteaux qui vous déchiraient les entrailles, vous nous avez enfantés sur la croix? Mais vous avez changé notre fiel et notre venin en douceur et en simplicité, vous nous avez rendus comme des agneaux en nous donnant la vie de la grâce : votre douleur de nos péchés a été plus grande que le plaisir que nous avons eu à les commettre; votre humilité a surpassé notre orgueil et notre hardiesse à offenser Dieu, et vous avez plus senti que nous-mêmes l'état déplorable où nous étions. Que si l'on a vu des hommes que le repentir de leurs fautes a touchés de telle sorte qu'ils en sont morts de regret, et d'autres qui n'ont aussi pu apprendre sans mourir la mort de ceux qu'ils aimaient, quel a été votre amour pour Dieu et pour les hommes, puisque celui qui a coûté la vie à ces personnes n'en était qu'une étincelle? Mais vous ne vous contentez pas, mon Sauveur, de nous appeler les enfants de votre douleur, vous nous nommez aussi les enfants de votre main droite, comme Jacob donna ce nom à Benjamin (*Gen., XXV, 18*), parce que vous avez fait voir en nous votre toute-puissance en nous retirant de l'abîme de nos péchés pour nous rétablir dès ce monde dans la grâce, et nous mettre un jour dans la gloire à la droite de votre Père, pour y jouir éternellement du fruit de vos travaux et de vos douleurs.

CHAPITRE LXXXI.

De quelques autres considérations très-utiles qui se peuvent tirer de la passion de Notre-Seigneur.

Si vous avez bien compris, ma chère fille, ce que je vous ai dit de la passion de Notre-Seigneur, vous voyez de quelle sorte vous devez considérer les tourments qu'il a soufferts, et la patience, l'humilité et les autres vertus dont il nous a donné l'exemple, et particulièrement son

amour et sa compassion pour nous qui ont été la cause de tout le reste, ce qui vous oblige d'en avoir pour lui et de l'imiter. Mais ce ne sont pas les seules pensées et les seuls sentiments que sa sacrée passion vous doit donner : elle peut vous faire connaître, autant que nous en sommes capables dans l'exil de cette vie, le bonheur inconcevable de la félicité des bienheureux, le malheur épouvantable des réprouvés, le prix inestimable de la grâce et l'extrême horreur du péché, puisqu'un Dieu a tant souffert pour nous délivrer de tant de maux et nous acquérir tant de biens. C'est un livre dans lequel vous pouvez lire quelle est l'infinie bonté de notre Sauveur, la tendresse incomparable de son amour, et la rigueur merveilleuse de la justice de Dieu, qui punit de telle sorte pour les péchés d'autrui celui-là même qui en est le juge.

J'avais dessein de m'étendre davantage sur ce sujet, et de passer de la considération de la très-sainte âme de Jésus-Christ à celle de sa divinité. Mais mon peu de santé ne me le permettant pas, je me contenterai de vous exhorter à continuer dans la méditation de sa sacrée passion. Car j'ai vu des personnes qui, après s'y être exercées durant des années entières sans en avoir eu beaucoup de consolation, en ont tant reçu dans la suite, qu'elles ont reconnu que Notre-Seigneur n'avait différé de la leur donner que pour les récompenser avec usure de leur persévérance.

Je dois vous avertir aussi qu'il y a d'autres sujets de méditation fort utiles pour s'avancer dans le chemin de la piété, tels que sont ceux de la considération des créatures et des bienfaits de Dieu, en se recueillant en soi-même pour ne s'appliquer qu'à l'aimer, ce qui doit être la fin de toutes nos pensées comme c'est la fin de toute la loi.

Vous devez savoir aussi que comme il y a diverses manières de s'exercer dans l'oraison et que les inclinations des hommes sont différentes, c'est une grande grâce que Dieu fait à une personne de la porter à celle qui lui est la plus propre et la plus avantageuse, et qu'ainsi nous ne saurions trop le prier de nous l'accorder.

Je dois de même vous dire qu'il y a des personnes tellement occupées des choses extérieures, qu'elles ne peuvent s'appliquer aux intérieures, ou au moins très-peu, ce qui les attriste et les décourage. Mais si elles ne sauraient, sans manquer à leur devoir, se dégager de ces occupations extérieures, elles doivent se contenter de l'état où il plaît à Dieu de les mettre, s'acquitter avec soin et avec joie de ce qu'elles sont obligées de faire, et tâcher autant qu'elles le pourront de se mettre en la présence de Dieu pour l'amour duquel elles travaillent.

Comme il y en a d'autres qui sont par leur naturel si inquiets et si inévotés que quelque peine qu'ils prennent pour s'occuper intérieurement, et quelque temps qu'ils y emploient, c'est toujours en vain, il est besoin de les avertir, que puisque Notre-Seigneur ne leur accorde pas le don d'une longue et intérieure oraison, ils doivent se contenter de réciter vocalement quelques endroits de la passion, de les considérer quoique brièvement, de lire des livres qui en traitent, et d'avoir devant les yeux quelque image dévote qu'ils regardent. Car on arrive souvent par ces moyens à l'oraison intérieure. Mais si Dieu veut qu'ils demeurent en l'état où ils sont, ils doivent marcher avec action de grâces dans le chemin où il lui plaît de les mettre.

Ceux que leurs scrupules rendent tristes, doivent savoir que Notre-Seigneur n'a pas agréable, qu'ils pensent sans cesse à leurs péchés et entrent ainsi dans une mélancolie et un découragement qui les réduit en l'état où était le Lazare dans le tombeau : mais il veut que leurs pénitences et leurs mortifications qui ont quelque ressemblance à ce qu'il a souffert dans sa passion les consolent par la créance d'avoir reçu de lui le pardon dont ils avaient besoin pour oser se promettre d'avoir

part à sa résurrection, afin qu'après avoir baisé et arrosé de leurs larmes ses pieds sacrés, ils se lèvent pour baiser ses divines mains, le remercier des grâces qu'il leur a faites et marcher à l'avenir entre la crainte et l'espérance, ce qui est une voie assurée.

Le dernier avis que je vous donne est qu'encore que quelques-uns par ignorance ou par orgueil s'égarerent dans le chemin de l'oraison, gardez-vous bien de l'abandonner, puisqu'au lieu d'imiter les fautes des autres, elles nous doivent rendre plus soigneux à éviter de tomber, et que l'exemple de Jésus-Christ et des Saints qui ont tous marché par ce chemin, nous obligent à le suivre sans nous décourager en voyant que quelques-uns l'ont quitté, puisqu'il n'y a rien de si bon dont on ne puisse faire un mauvais usage.

CHAPITRE LXXXII.

Que Notre-Seigneur nous écoute et nous regarde favorablement lorsque nous lui découvrons nos plaies avec la douleur qu'elles doivent nous donner : et avec quelle bonté et promptitude il les guérit et répand sur nous ses grâces.

La bonté de Dieu est si grande, qu'après nous avoir donné des lois faciles à observer, il a voulu les rendre encore plus faciles par son exemple en les observant lui-même.

Nous avons vu par le texte que j'ai pris pour sujet de ce traité que l'Époux dit à l'Épouse dans ce Cantique : *ÉCOUTEZ, MA FILLE, OUVREZ LES YEUX, ET PRÊTEZ L'OREILLE*. Rien n'est plus juste ni plus facile. Car qui ne voudrait pas écouter un tel maître ? qui ne voudrait pas ouvrir les yeux à une lumière si agréable ? et qui ne voudrait pas prêter l'oreille à des conseils d'une sagesse infinie ? Mais pour nous rendre cela encore plus facile, il a voulu accomplir lui-même ponctuellement la loi qu'il nous a imposée. Il nous écoute, il nous voit, et il prête l'oreille à nos soupirs, afin que nous n'ayons pas sujet de dire : Personne ne nous regarde, ne nous écoute, et ne daigne considérer quelles sont nos peines. Qui doute que ce ne nous fût une grande consolation dans nos maux de trouver des personnes qui voulussent bien quitter leurs occupations pour les considérer, sans jamais dire : ils nous font mal au cœur, et nous ne pouvons plus les regarder ? Et quand même ces personnes auraient le cœur si dur que de n'en être point touchées, ne serions-nous pas bien aises qu'ils nous en entendissent toujours parler, et qu'ils les vissent toujours, parce que nous aurions sujet d'espérer que comme l'eau cave enfin la pierre sur laquelle elle ne tombe que goutte à goutte, leurs oreilles et leurs yeux feraient peu à peu le même effet dans leur cœur en l'attendrissant pour le rendre sensible à nos souffrances ? Mais quand même nous saurions que ces personnes ne pourraient y remédier, la compassion qu'ils en auraient ne laisserait pas de nous consoler. Que si donc nous leur saurions beaucoup de gré, quel est celui que nous devons savoir à Notre-Seigneur, et quelle joie ne nous doit-ce point être, d'être assurés qu'il a toujours les yeux ouverts et les oreilles attentives pour nous voir et nous écouter ; que sa miséricorde est extrême, et que son pouvoir n'a point de bornes ?

Béni soyez-vous à jamais, mon Sauveur, de ce que vous n'êtes ni sourd à nos plaintes pour ne pas les entendre, ni aveugle pour ne les pas voir, ni impitoyable pour n'y vouloir pas remédier. Ce qui a fait dire à David : *Le Seigneur est clément et doux : il est lent à punir, il est plein de miséricorde et sa puissance est infinie* (Ps. CII, 8).

L'Écriture sainte nous apprend que le roi Ezéchias ayant par l'assistance de Dieu, remporté une signalée victoire et ne lui en ayant pas rendu les actions de grâces qu'il devait, il lui envoya une si grande maladie qu'il n'en pouvait guérir sans miracle : et, pour lui en ôter toute

esperance, il lui manda par le prophète Isaïe de donner ordre aux affaires de sa maison, parce que sa mort était assurée (IV Reg. XX). Ce prince, dans un tel effroi, tourna la tête vers la muraille, fondit en pleurs, pria Dieu dans l'amertume de son cœur, de lui faire miséricorde, et avoua que son ingratitude méritait la mort à laquelle il l'avait condamné. En ce terrible et si déplorable état, il ne voyait point de supérieur, à qui il pût appeler de cet arrêt. Quand il y en aurait eu un, il n'aurait point de raisons à alléguer pour le faire révoquer. Il se voyait n'être qu'à la moitié de sa vie, et finir en lui la race royale de David, parce qu'il n'avait point d'enfants. Tous ses péchés qui donnent tant d'épouvante en cette dernière heure, se présentaient devant lui; et ainsi, de quelque côté qu'il se tournât, il ne trouvait que des sujets d'augmenter le trouble de son esprit. Mais au milieu de tant de maux, ce bon roi ne demeura pas long-temps sans y trouver du remède. Il s'adressa pour guérir sa plaie à celui qui la lui avait faite: il chercha sa sûreté dans la protection de celui qui l'avait si fort épouventé: il eut recours à celui dont son orgueil l'avait éloigné; il mit son espérance dans son repentir; il prit son juge pour son avocat; il appela de ce juge courroucé à ce même juge plein de clémence; il s'accusa au lieu de s'excuser: et n'employa pour toute défense, que ses larmes et ses soupirs. Ces armes se trouvèrent si fortes devant le trône de la miséricorde de Dieu, qu'avant que le prophète qui venait de prononcer à ce prince l'arrêt de sa mort, fût sorti de sa chambre, Dieu lui dit: *Retourne et dis à ce roi de mon peuple: J'ai écouté ta prière et vu tes larmes; je te rends la santé; je prolongerai ta vie de quinze années, et te délivrerai et cette ville de la puissance de tes ennemis*

Qu'est-ce que cela, Seigneur? Remettez-vous donc si promptement votre épée dans le fourreau? Votre colère se change-t-elle sitôt en miséricorde? Un peu de larmes répandues non pas dans le temple, mais dans une chambre et par des yeux qui, au lieu de regarder le ciel, n'étaient tournés que contre un mur, font-ils ainsi révoquer en un moment l'arrêt que vous aviez fait prononcer à un si grand coupable, sans observer aucune de toutes les formalités de la justice? Il paraît bien, mon Dieu, que votre amour pour nous passe par-dessus tout, pour ne penser qu'à nous combler de vos grâces. Vous vous contentez de nous dire: *J'ai entendu vos prières, et j'ai vu couler vos larmes.* Vous ne pouvez trop à votre gré vous hâter de nous pardonner, parce que vous prenez plus de plaisir à nous faire grâce que nous n'avons de désir de l'obtenir, et que votre joie de nous avoir conservé la vie est plus grande que n'est la nôtre, d'avoir évité la mort. Vous ne différez point à nous secourir: et la seule loi que vous nous imposez est, qu'après avoir violé vos lois, nous en ayons un repentir qui nous brise le cœur de douleur, une ferme résolution de vivre mieux à l'avenir, et de recourir à ce remède salutaire des sacrements que vous avez établis dans votre Eglise. En quelque temps que nous gémissions pour nos péchés, vous les oubliez et nous excitez à vous en demander pardon, comme ce bon roi de Juda à qui vous fîtes plus de faveur qu'il ne vous en demandait. Car vous ne prolongeâtes pas seulement sa vie de quinze années et délivrâtes Jérusalem du siège qui l'avait réduit à l'extrémité; mais vous fîtes reculer le soleil de dix degrés, pour marque que trois jours après il irait au temple dans une pleine santé; et y ajoutâtes aussi d'autres grâces. Ainsi il paraît bien, Seigneur, que vous ne permettez qu'il nous arrive des afflictions que pour les faire tourner à notre avantage, et faire connaître votre miséricorde dans notre misère, votre bonté dans le pardon de nos péchés et votre force dans le soutien de notre faiblesse.

Pécheur, qui que vous soyez, encore que vous ayez sujet de trembler

en entendant cette terrible menace que Dieu a faite par un prophète : *L'âme qui péchera mourra* (Ezech., XVIII), ne perdez pas pour cela courage, quelque grand que soit le nombre de vos péchés, et quelque terrible que soit l'effroi que la colère de Dieu doit vous donner ; mais confiez-vous en sa miséricorde qui, *au lieu de vouloir la mort du pécheur, veut qu'il se convertisse et qu'il vive* (Ezech., XXXIII). Humiliez-vous ; pleurez, gémissiez, et ayez recours au souverain des souverains, que vous avez méprisé en l'offensant. C'est un si bon père et un si bon maître, qu'il ne se contentera pas de vous pardonner, il vous fera même de plus grandes grâces qu'auparavant, comme il fit à ce roi de son peuple, à qui il rendit non-seulement la santé du corps, mais celle de l'âme, et dites-lui, ainsi que ce prince, pour le remercier de tant de faveurs : *Vous avez, Seigneur, délivré mon âme de la mort et oublié mes péchés* (Is., XXXVIII)

CHAPITRE LXXXIII.

Que les menaces que Dieu nous fait sont ou absolues ou conditionnelles, et de quelle sorte nous les devons recevoir

Ne trouvez pas étrange, ma chère fille, que ces paroles : *Vous mourrez*, que Dieu fit dire au roi Ezéchias, par le prophète Isaïe, ne furent pas suivies de l'effet ; car vous devez savoir qu'il y a des choses qu'il a résolues en son conseil éternel, avec une volonté déterminée, et celles-là ne manquent jamais d'arriver, comme ce qu'il fit dire au roi Saül : *Qu'il l'avait rejeté, et choisi un autre pour mettre en sa place ; comme aussi ce qu'il fit dire au grand sacrificateur Héli, touchant ses enfants, et ce qu'il fit dire à David, que le fils qu'il avait eu de son adultère mourrait, sans que ni les instantes prières, ni les jeûnes, ni les autres pénitences que fit ce grand roi, pour tâcher d'obtenir la conservation de la vie de cet enfant, pussent jamais le fléchir.*

Mais il arrive, en d'autres rencontres, que les menaces que Dieu fait ne sont que conditionnelles, et en cas que l'on ne se convertisse point. Ce fut ainsi qu'il fit dire par Jonas, aux habitants de Ninive, qu'il détruirait leur ville dans quarante jours, et qu'ensuite de leur pénitence, il révoqua cet arrêt, parce qu'il n'avait résolu de les châtier, selon que leurs péchés le méritaient, qu'en cas qu'ils ne s'en repentissent point. Ainsi, encore qu'il paraisse de la contradiction entre dire qu'une ville sera détruite et qu'elle ne le soit pas, il n'y a point eu en cela de changement dans la volonté de Dieu, puisqu'il n'avait pas résolu de la détruire, avec une volonté déterminée. Ce qui a fait dire à saint Augustin : *Dieu changea l'arrêt qu'il avait donné ; mais il ne changea pas de résolution, parce que sa volonté n'était de détruire cette ville qu'en cas qu'elle ne fit pas la pénitence à laquelle il la voulait porter par cette menace.* Dieu lui-même a dit, par la bouche de Jérémie : *Je suis prêt à prononcer un arrêt contre ces nations et ces royaumes, et à les détruire ; mais s'ils se repentent de leurs péchés, je me repentirai aussi d'avoir voulu les détruire. Je les rendrai plus puissants que jamais ; et si, après cela, ils me désobéissent et sont mal devant mes yeux, je me repentirai aussi de les avoir tant favorisés* (Jerem., XVIII, 7). Ce qui montre que puisque nous ne savons pas si les menaces que Dieu nous fait sont déterminées ou conditionnelles, elles ne doivent point nous porter au désespoir, mais nous faire implorer sans cesse sa miséricorde, pour le prier de révoquer son arrêt, comme il révoqua celui qu'il avait donné contre le roi Ezéchias et les Ninivites ; car ils obtinrent par ce moyen ce qu'ils demandaient. Et encore que David ne l'obtint pas, sa prière ne laissa pas d'être très-louable dans son doute de la volonté absolue de Dieu.

On peut dire de même que lorsqu'il nous promet de nous faire quelque grâce, nous ne devons pas négliger de le servir, sous prétexte qu'il ne trompe jamais personne, puisqu'il a dit aussi que si nous cessons de faire ce qu'il commande, il se repentira de nous avoir voulu faire du bien. Ce n'est pas que Dieu soit capable de repentir, étant certain qu'il ne peut y avoir en lui aucun changement; mais cela veut dire que de même qu'une personne qui se repent de ce qu'elle a fait, change de dessein, Dieu révoque la sentence qu'il a prononcée contre quelqu'un, lorsque cette personne, avant que d'éprouver ce châtement, fait pénitence de sa faute, et qu'au contraire, lorsqu'elle s'éloigne de lui, il ne lui fait pas le bien qu'il lui avait promis de lui faire.

CHAPITRE LXXXIV

Ce que nous sommes par nous-mêmes et ce que nous sommes par la grâce de Jésus-Christ.

Pour revenir à mon sujet, vous voyez clairement, ma chère fille, par ce que je vous ai dit, que Dieu lui-même fait ce qu'il commande par ces paroles : *Ecoutez, ma fille, et ouvrez les yeux*, puisqu'il écoute la prière, et considérera les larmes du roi Ezéchias; qu'il le consola, et qu'il en a consolé tant d'autres, selon ce que dit David : *Les yeux du Seigneur sont arrêtés sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs cris. Il délivrera leurs âmes de la mort, et il les nourrira dans le temps de la famine* (Ps. XXXIII, 15). Je ne doute point que ces paroles ne vous soient fort agréables. Mais ne vous donneront-elles pas en même temps de la crainte, lorsque vous considérerez que c'est des justes dont il parle, et que vous êtes une pécheresse? en quoi vous direz la vérité, n'y ayant personne qui soit exempt de péché; car, s'il y en avait, e'aurait dû être les apôtres, par l'avantage qu'ils avaient d'être en la compagnie de Jésus-Christ, ce qui les a rendus plus saints que nuls autres, excepté sa bienheureuse mère, qui ne surpasse pas seulement tous les hommes en sainteté, mais aussi tous les anges. Néanmoins quoique saint Paul ait dit, en parlant d'eux et de lui-même, qu'ils avaient reçu les prémices du Saint-Esprit, c'est-à-dire une plus grande grâce et de plus grands dons que nuls autres, notre Seigneur n'a pas laissé de les obliger à dire l'oraison qu'il leur a enseignée, dans laquelle sont ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses*. Or, comme il n'y a point de jour où nous ne soyons obligés de faire cette prière, il n'y en a point aussi où nous ne commettions des fautes, ce qui a fait dire à saint Jean : *Si nous disons que nous n'avons point péché, nous faisons Dieu menteur et sa parole n'est point en nous* (I Joan., I, 10). Que si vous me dites : Puisque généralement tous les hommes, excepté un Dieu fait homme et sa sainte Mère, commettent des péchés qui les obligent de dire à Dieu : *Pardonnez-nous nos offenses*, pourquoi a-t-on dit qu'il arrête ses yeux sur les justes, et que ses oreilles sont attentives à leurs prières? Je réponds que les paroles de Dieu sont toujours suivies des effets, comme on l'a vu en la personne du roi Ezéchias et d'infinis autres qu'il a regardés d'un œil favorable, et exaucé leurs prières. Mais vous devez savoir que c'est être juste, que de ne commettre point de péchés mortels, puisqu'on ne laisse pas d'être en grâce et ami de Dieu, encore que l'on en commette de véniels, qui font que l'on ne saurait dire avec vérité que l'on soit sans péché.

Or, pour vous faire connaître que la justice de l'homme est une grâce de Dieu, que Jésus-Christ a acquise par ses mérites à ceux qui se préparent humblement à la recevoir, et que vous lui en rendez les remerciements qui lui sont dus, sachez qu'il y a deux sortes de biens dans les justes, les uns qu'ils ont reçus de la nature, et les autres qu'ils ne tiennent que de la grâce, quoique Pélagie n'en puisse de-

meurer d'accord, mais ose soutenir que l'homme est juste par les bonnes œuvres qu'il fait par sa propre nature, sans avoir besoin de la grâce et de la vertu que nous recevons de Dieu, ce qui est condamné par l'Eglise catholique. Elle nous oblige de croire que nous sommes tous nés pécheurs et coupables, à cause du péché originel; que nous commettons d'autres péchés par notre propre volonté, et que la véritable justice ne se rencontre pas dans les bonnes œuvres morales que nous faisons par la seule force de notre nature; ce qui a fait dire à saint Paul, que *nul n'est juste* (Rom., III), c'est-à-dire juste par soi-même; car, sans la grâce, nous sommes tous pécheurs. Il faut que la justice nous soit donnée: nous ne la tenons point de nous-mêmes, et ce privilège n'appartient qu'à Jésus-Christ. Lui seul est par lui-même le véritable juste, et c'est dans toutes ses œuvres et dans sa mort que la véritable justice se rencontre. Que si elle se pouvait trouver aussi dans les bonnes œuvres qui nous sont propres, et que nous puissions être justifiés par elle, *Jésus-Christ serait mort en vain* (Gal., III), comme dit ce même apôtre, puisque nous aurions pu, sans sa mort, obtenir ce que nous n'avons acquis que par elle. Et ce saint dit aussi que ce *divin Sauveur s'est fait notre justice*, à cause que ç'a été par ses travaux et par sa mort que nous sommes justifiés; car c'est, comme je l'ai déjà dit, par la foi, par l'amour qui est la vie de la foi, et par les sacrements de l'Eglise, que Jésus-Christ nous communique ses mérites. Et ainsi, nous sommes incorporés en lui; il nous donne le Saint-Esprit, et nous devenons, par la grâce qu'il répand dans nos âmes, enfants adoptifs de Dieu, et lui sommes agréables. Nous recevons de même les vertus et les autres dons qui nous rendent capables d'agir conformément à un état aussi élevé qu'est celui de la grâce, et nous nous trouvons être véritablement justes aux yeux de Dieu, par une sorte de justice qui nous est propre, mais différente de celle par laquelle Jésus-Christ est juste. D'où il arrive qu'encore que les bonnes œuvres que nous faisons auparavant fussent fort imparfaites, parce qu'elles ne procédaient point d'une véritable justice, et ne nous la pouvaient faire mériter, à cause qu'elles ne venaient que de nous, celles que nous faisons, lorsque nous sommes en état de grâce, sont d'une telle valeur, qu'elles sont véritablement justes, et nous font mériter l'accroissement de la justice qui nous est propre, selon ce que dit l'Ecriture: *Que celui qui est juste se justifie encore, et que celui qui est saint se sanctifie encore* (Apoc., XXII, 11), et nous rendent dignes d'obtenir le royaume du ciel, selon ces paroles de saint Paul: *Dieu nous réserve la couronne de justice* (II Tim., IV). C'est donc à Jésus-Christ que nous sommes redevables d'une faveur si merveilleuse. Et elle n'est pas seule, parce que Dieu ayant ordonné, de toute éternité, que nous ne puissions recevoir la grâce et la justice que par les mérites de ce divin Rédempteur, il veut aussi que nous ne la puissions conserver ni augmenter que par son assistance, et en demeurant unis à lui, comme les membres le sont à la tête, le sarment au cep qui le produit, et l'édifice au fondement qui en est la base; car encore que Jésus-Christ nous ayant acquis la grâce et la justice, nous ait donné droit de prétendre au royaume de Dieu, et d'obtenir, par l'oraison, ce que nous lui demandons, c'est à condition de bien user de ces faveurs, sans prétendre pouvoir agir de nous-mêmes, et marcher sans aide.

Il faut donc mettre toute notre confiance et tout notre appui en ce divin Rédempteur que nous avons pour chef, afin de conserver la grâce qu'il nous a donnée, et en tirer une force et une vertu spirituelle, qui précédent, accompagnent et suivent toutes nos bonnes œuvres, sans quoi le concile de Trente déclare qu'elles ne peuvent être méritoires.

Mais en cette manière les prières que les justes qui sont en cet état adressent à Dieu sont dignes d'être écoutées de lui.

Salomon demanda à Dieu de vouloir entendre du ciel et exaucer les prières qui lui seraient faites dans le temple qu'il lui avait consacré (II Par., VI). Et *Jésus-Christ en tant qu'homme est le véritable et admirable temple de Dieu, dans lequel, comme dit saint Paul, toute la plénitude de la divinité habite corporellement (Colos., II, 9) : ce qui montre que la divinité n'habite pas seulement en Jésus-Christ par la voie de la grâce, comme dans les saints et dans les anges, mais par une manière incomparablement plus excellente qui est l'union personnelle par laquelle son humanité est élevée à cette suprême dignité, d'être unie à la personne du Verbe. C'est donc là ce temple dont David dit : Dieu a écouté ma voix de son temple (Ps. XVII, 8); et les prières de ceux qui, dans ce saint temple, ne sont animés que de l'Esprit de Jésus-Christ, ne s'appuient que sur ses mérites, et implorent son assistance comme étant leur chef, ne manquent jamais d'être exaucées de Dieu, comme il exauça David et a exaucé tous les saints. Mais qu'elles que puissent être les prières qui se font hors de ce temple, elles ne sauraient passer que pour profanes et indignes d'être écoutées de Dieu, puisque, n'étant pas inspirées par Jésus-Christ, elles ne portent point le caractère de ce sceau royal qui montre qu'elles sont justes et méritent d'obtenir ce qu'elles demandent. Ainsi, pour faire que Jésus-Christ intercède pour nous dans le ciel, il faut que nous soyons ici-bas ses membres vivants, et que ce soit lui-même qui anime nos prières. Car, encore que sa miséricorde soit si grande, qu'elle fait souvent que les prières de ces membres morts, qui sont ceux qui ayant la foi de l'Eglise ne sont pas dans la charité, sont écoutées, je n'entends parler ici que de celles qui, étant faites par son esprit, méritent d'obtenir ce qu'elles demandent. C'est pourquoi, comme l'Eglise, notre sainte Mère, connaît le besoin que nous avons dans nos prières de l'assistance de Jésus-Christ, elle finit par ces mots presque toutes les oraisons qu'elle adresse à Dieu : *Accordez-nous, s'il vous plaît, ces grâces, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Elle l'a appris de son céleste Epoux, lorsqu'il a dit : Mon Père vous donnera tout ce que vous lui demanderez en mon nom (Joan., XVI, 23)**

Que votre saint nom soit donc béni à jamais, mon Sauveur, puisqu'il est cause que nos prières sont écoutées, et que ne vous contentant pas d'être notre intercesseur pour nous faire obtenir grâce, et notre tête, afin de nous donner le mouvement nécessaire pour prier par votre esprit, vous voulez bien aussi faire la fonction de Souverain Pontife dans le ciel, afin qu'après avoir représenté à votre Père ce que vous avez souffert pour nous dans votre sacrée humanité, vous obteniez de lui ce que nous lui demandons par l'invocation de votre nom. Ainsi, comme l'Evangile nous apprend que les cieus s'étant ouverts après que ce Sauveur du monde fut baptisé, et tous ceux qui y sont entrés depuis, n'y étant entrés que par la vertu de ce baptême, on peut dire de même que les entrailles de la miséricorde du Père éternel ne s'ouvrent pour entendre nos prières que par le moyen de Jésus-Christ, puisque c'est par lui-même que nous recevons les grâces et les faveurs qui font que nous sommes écoutés. Car nul de nous n'étant juste par lui-même, comment sans cela Dieu nous écouterait-il? Mais cet amour inconcevable de Jésus-Christ pour nous, l'ayant porté à se charger de nos péchés, et d'y satisfaire par les travaux de sa vie mortelle et par les douleurs de sa mort, il continue de telle sorte dans le ciel d'avoir pour nous ce même amour que l'on ne saurait revêtir le moindre pauvre, ou donner à manger à aucun de ceux qui sont à lui, qu'il ne le répute comme fait à lui-même, parce qu'il est en nous, dit

saint Augustin (*Maré.*, XXV) ; et lorsque Dieu exauce nos prières , ce même amour fait aussi dire à cet adorable Rédempteur qu'il a été exaucé à cause de cette union ineffable qui est entre lui et nous , et que l'Écriture marque par ces noms d'Époux et d'Épouse, de tête et de membres d'un même corps. Il a tant aimé le sien, qui est l'Église, qu'au lieu que les hommes exposent leurs bras pour sauver leur tête en recevant les coups qu'on lui porte , lui qui est notre tête , s'est exposé aux coups de la justice de Dieu , et est mort sur une croix pour sauver la vie à son corps lequel nous sommes : et après qu'il nous a comme redonné une nouvelle vie par la pénitence et les sacrements , il nous défend , il nous soutient , il nous favorise comme étant tellement à lui , qu'il ne se contente pas de nous nommer ses serviteurs , ses amis , ses frères et ses enfants ; mais pour nous témoigner encore davantage son amour , il nous honore de son nom par le moyen de cette union admirable de lui qui est notre tête , et de l'Église qui est son corps , et fait qu'ainsi nous ne sommes tous ensemble avec lui qu'un même Christ (*Coloss.*, I, 18; *I Cor.*, XII, 12). Saint Paul explique par ces paroles ce mystère si plein de consolation : *Dieu qui est riche en miséricorde, étant poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, par la grâce duquel nous sommes sauvés. Car nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ dans les bonnes œuvres (Ephes.*, II, 4). Et il a dit , en écrivant aux Corinthiens : *Vous êtes en Jésus-Christ* ; ce qui marque l'union de Jésus-Christ avec son Église , de même que saint Jean rapporte que ce divin Sauveur a dit : *Celui qui est en moi, et moi en lui, comme le sarment est en la vigne, porte beaucoup de fruit ; mais sans moi vous ne sauriez rien faire (Joan.*, XV, 5).

Quelles assez grandes actions de grâces pouvons-nous donc , Seigneur, rendre à votre amour et à votre bonté de nous avoir par votre mort donné la vie , de nous la conserver dans cet exil de la terre , et de vouloir , si nous continuons à vous servir , nous élever dans le ciel pour y être à jamais avec vous selon ce que vous avez dit : *Mes serviteurs seront où je serai.*

CHAPITRE LXXXV.

De quelle sorte Jésus-Christ a crié et continue de crier pour nous vers son Père d'une voix si forte qu'il est toujours prêt pour l'amour de lui à nous écouter et à nous faire des grâces.

Vous pouvez , ma chère fille, voir par ce que j'ai dit le besoin que nous avons tous de l'assistance de Jésus-Christ, afin que nos prières soient écoutées et bien reçues de Dieu son Père ; au lieu que lui n'a aucun besoin de nous. Il est le seul dont la voix mérite par elle-même d'être entendue, parce que, comme dit saint Paul, *Il est le souverain Pontife* qui a droit de s'approcher de Dieu. A quoi cet Apôtre ajoute que, *durant les jours de sa chair, ayant offert avec un grand cri et avec larmes, ses prières à celui qui le pouvait tirer de la mort, et ayant été écouté selon son humble respect pour son Père, il exauça sa prière en le ressuscitant et en lui donnant une vie immortelle (Hebr.*, V, 5). Mais cet adorable Fils ne lui offrit pas seulement pour lui-même ses prières et ses larmes, il les lui offrit aussi pour nous ; et à cause qu'elles paraissent d'un cœur tout brûlant d'amour, l'Apôtre leur donne le nom de cris et de grands cris. Mais quoiqu'il n'ait rien diminué de cet amour pour nous qui lui faisait jeter des cris, il y a autant de différence, quant à l'extérieur, lorsqu'il offrit son très-saint corps pour être crucifié pour l'amour de nous , et les prières qu'il fait maintenant en notre faveur, qu'il y en a entre les souffrances et les paroles.

Souvenez-vous, ma fille, de ce que Dieu dit à Caïn : *La voix du sang d'Abel, votre frère, s'élève de la terre jusqu'au ciel, pour me demander vengeance* (Gen., IV), comme aussi de ce que dit saint Paul aux chrétiens : *Le sang que Jésus-Christ a répandu pour nous crie plus fortement que celui d'Abel* (Hebr., XII, 24), parce qu'au lieu que le sang d'Abel demandait à la justice de Dieu la vengeance de sa mort, le sang de Jésus-Christ demande à sa miséricorde le pardon de nos offenses. Le sang d'Abel irritait la colère de Dieu, et le sang de Jésus-Christ l'adoucit ; le sang d'Abel demandait la punition du crime de Caïn, et le sang de Jésus-Christ demande le pardon de tous les hommes qui ont été et qui seront jamais, sans en excepter même ceux qui ont répandu ce sang, pourvu qu'ils se préparent à le recevoir dignement. Le sang d'Abel ne pouvait être utile à personne, parce qu'il était incapable de satisfaire pour les autres, et le sang de Jésus-Christ a lavé tous les péchés du monde, comme l'Eglise le chante, et a tiré des lieux profonds, selon l'expression du prophète Zacharie, ceux qui y étaient renfermés.

Que la clameur du sang de Jésus-Christ est donc grande lorsqu'il demande miséricorde, puisqu'elle étouffe la voix qui demande la vengeance des péchés des hommes. Car, considérez, ma fille, que si un seul péché de Caïn faisait que le sang d'Abel poussait des cris pour en demander la vengeance, quels cris et quel bruit épouvantable doivent faire les péchés de tous les hommes ensemble pour demander vengeance à la justice de Dieu ? Mais quelque grands que puissent être ces cris, ceux du sang de Jésus-Christ qui implorent pour nous sa miséricorde le sont incomparablement davantage : et ainsi ils les étouffent et empêchent Dieu de les entendre, parce que la voix de Jésus-Christ, sa passion et sa mort qui lui demandent pardon pour nous, lui sont beaucoup plus agréables que tous les péchés du monde, qui lui demandent justice contre nous, ne lui sont désagréables.

Que pensez-vous, ma fille, que signifie ce silence de Jésus-Christ qui, lorsqu'on l'accusait, le faisait paraître comme un sourd qui n'entendait point et un muet qui ne parlait point ? Il signifie que, puisqu'il ne répondit point à cette voix des péchés qui l'accusait, quoiqu'il l'eût pu faire avec tant de justice, il est raisonnable que pour punir la hardiesse qu'eut cette voix de s'adresser à lui, elle n'ose accuser les autres hommes quoique coupables, et que ce même silence de Jésus-Christ rende la justice de Dieu sourde à la voix de ces péchés, puisque Jésus-Christ s'est offert à lui pour en porter la punition que nous méritions.

Réjouissez-vous donc, servante de Jésus-Christ, et que tous les pécheurs se réjouissent de ce que, s'ils ont un véritable repentir d'avoir offensé Dieu, et veulent se servir des moyens d'y remédier qu'il a mis dans l'Eglise catholique, il sera sourd à la voix de leurs péchés et attentif à leurs prières pour les favoriser de ses grâces. Ainsi, quoique nous soyons coupables, cette voix de nos péchés ne doit point nous faire peur, puisque Jésus-Christ l'a étouffée par son silence quand il a été accusé. Isaïe l'avait prophétisé, en disant *qu'il serait comme un agneau qui, lorsqu'on le tond, n'ouvre pas la bouche pour se plaindre* (Isa., XXXV). Mais plus ce divin Sauveur se taisait devant les hommes, et plus était forte la voix qu'il poussait en notre faveur jusqu'au trône de la justice de Dieu en y satisfaisant pour nous : et cette voix, comme nous l'apprenons de saint Paul, *a été entendue à cause de son humble respect pour son Père* (Hebr., V, 5) ; c'est-à-dire, que ce respect et cette profonde humilité qui l'ont fait s'abaisser jusqu'à la mort, et la mort de la croix, devant son Père éternel, en révéralant en tant qu'homme cette suprême majesté, et en perdant la vie pour lui rendre l'honneur qui lui

est dû et à sa justice, l'a fait écouter de ce divin Père dont il est écrit : *Il tourne ses regards vers l'oraison des humbles, et ne méprise point leurs prières* (Psal. CXI, 18). Et quelle humilité a jamais égalé celle de Jésus-Christ, lui qui a dit de sa propre bouche : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (Matth., XI, 29) ? Et ainsi sa voix a été entendue selon que David l'avait prédit par ces paroles : *Le Seigneur n'a point détourné de moi son visage : il m'a exaucé lorsque j'ai imploré son assistance* (Ps. XXI, 26). Et Jésus-Christ lui-même a dit dans l'Evangile : *Je vous rends grâces, mon Père, de ce que vous m'exaucez toujours* (Joan., XI, 42).

Puis donc, ma fille, que les prières que notre Sauveur fait pour nous sont toujours exaucées de son Père, et qu'il lui a coûté si cher pour obtenir la grâce qui, en nous justifiant, nous a mis en état d'être écoutés de Dieu, travaillez de tout votre pouvoir pour obtenir cette grâce, si vous ne l'avez pas; et si vous l'avez, servez-vous en pour offrir vos prières à Dieu, dans l'assurance que vous devez avoir qu'il les écoutera favorablement, puisqu'ainsi que le prophète Samuel dit à Dieu : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute* (I Reg., III), Dieu vous dit : *Parlez, ma servante, car votre Seigneur vous écoute.*

Or, comme j'ai dit aussi qu'écouter Dieu n'est pas seulement entendre le son de ses paroles, mais c'est d'y ajouter foi, les recevoir avec plaisir et exécuter ce qu'elles nous ordonnent : de même ce que Dieu écoute nos prières par le moyen de Jésus-Christ ne consiste pas seulement à nous les entendre prononcer, puisqu'il entend aussi en cette sorte les blasphèmes que l'on profère contre lui : mais c'est qu'il écoute nos prières avec dessein de les exaucer. Et, pour vous faire voir qu'il les écoute en cette manière, voici ce qu'il a dit par la bouche d'Isaïe : *J'ai écouté leurs prières avant qu'ils me les eussent adressées* (Isa., LXV).

Que béni soit donc à jamais, Seigneur, ce double silence que vous avez gardé dans votre passion : l'un extérieur, en ne répondant point à ce que l'on disait contre vous; et l'autre intérieur, en supportant avec une patience inconcevable, outre les fausses accusations, les tourments que l'on vous faisait souffrir; au lieu qu'au contraire, vous avez tant parlé à Dieu en notre faveur, qu'il a écouté nos prières avant que nous les lui eussions adressées. Mais y a-t-il sujet de s'en étonner, puisque vous nous avez tirés du néant en nous créant; que vous nous avez conservés dans le sein de nos mères; qu'après être venus au monde et n'étant pas encore capables d'implorer votre assistance, vous nous avez procuré l'adoption d'enfants de Dieu et la grâce du Saint-Esprit par le baptême; que vous nous avez préservés des péchés dans lesquels nous ne sommes pas tombés; que vous nous avez relevés de nos chutes; que vous nous avez cherchés lorsque nous ne vous cherchions pas; et, ce qui surpasse tout le reste, que vous avez souffert la mort pour l'amour de nous et vous prépariez à nous recevoir dans le ciel avant même que nous fussions nés ?

Y a-t-il donc, mon Rédempteur, sujet de s'étonner qu'ayant pris tant de soin de nous avant que nous eussions recours à vous, vous nous donniez encore de telles marques de votre bonté ? Y a-t-il sujet de s'étonner que vous nous assistiez dans nos besoins, sans attendre que nous vous le demandions, puisque vous ne vous êtes jamais lassé de travailler en notre faveur ?

Comment pouvons-nous donc, Seigneur, jamais assez reconnaître l'obligation que nous vous avons de cet admirable silence que vous avez gardé au milieu de tant d'opprobres et de tourments ? Comment pouvons-nous jamais assez reconnaître ces cris si pleins d'amour et de tendresse, que vous avez poussés en notre faveur jusqu'au trône de votre Père éternel ? Nous vous conjurons, Seigneur, par votre infinie bonté,

de nous faire la grâce d'imiter votre adorable silence dans tous les maux que vous permettez qui nous arrivent, et de ne cesser jamais de publier avec le ciel, la terre, et généralement toutes vos créatures vos éternelles louanges par des cantiques également pleins d'amour et de joie.

Mais ne vous contentez pas, Seigneur, d'avoir les oreilles attentives à nos prières ; écoutez-les, s'il vous plaît, avec plaisir, et daignez dire à notre âme, rachetée par votre sang, ce que vous avez dit à l'Épouse dans le Cantique : *Montrez-moi votre visage et faites entendre votre voix à mes oreilles, parce que votre voix me paraît douce et votre visage plein de beauté (Cant., II, 14)*. Comment se peut-il faire, Seigneur, que notre voix vous paraisse douce et que vous preniez plaisir à l'entendre ? Comment se peut-il faire que notre visage vous paraisse beau, après que nous l'avons défiguré par tant de péchés que nous avons commis en votre présence et dont la confusion qu'ils nous donnent nous empêche de lever les yeux vers vous ? Il faut, pour l'oser, ou que vous trouviez en nous beaucoup de mérites, ou que votre amour pour nous soit extrême. Mais ne permettez pas, s'il vous plaît, que vos faveurs produisent en nous un tel orgueil que de nous persuader d'avoir des mérites. S'il y a en nous quelque chose qui vous puisse plaire, c'est à votre grâce que nous en sommes redevables, et au plaisir que vous prenez à nous faire beaucoup plus de bien que nous ne le méritons. Ainsi, mon Sauveur, comme tout ce que nous ayons de bon vient de vous et que tout notre bien est en vous, c'est à vous seul que nous devons en donner toute la gloire, et ne réserver pour nous que la confusion que notre malice et notre indignité méritent. Vous serez donc toute notre joie et toute notre gloire, puisque rien ne nous doit donner tant de joie et nous rendre glorieux que d'être si chèrement aimés de celui qui a bien voulu, pour l'amour de nous, souffrir sur la croix des tourments qui sont la source de tous nos biens.

QUE JESUS-CHRIST NOUS ÉCOUTE ET NOUS REGARDE.

CHAPITRE LXXXVI.

Avec quel amour Jésus-Christ regarde les justes. Du plaisir qu'il prend à nous faire du bien et à détruire nos péchés. Et avec quelle horreur nous les devons regarder afin qu'il les regarde d'un œil de miséricorde.

Vous avez vu, ma chère fille, avec quelle attention Dieu écoute les prières des justes. Il faut maintenant vous dire avec quelle bonté il les considère et accomplit lui-même parfaitement ce qu'il nous commande d'écouter et de voir. David dit, comme je l'ai déjà rapporté, que *les yeux du Seigneur sont arrêtés sur les justes ; que ses oreilles sont attentives à leurs cris, et qu'il les délivre de toutes leurs peines ; mais qu'il tourne sa colère contre les méchants, pour exterminer leur mémoire de dessus la terre (Ps. XXXIII, 15)*. Ce qui montre qu'il ne regarde les justes que du même œil que le pasteur regarde ses brebis pour les empêcher de se perdre, et qu'il n'arrête ses yeux sur les méchants, que pour les punir comme ils le méritent. Notre âme et notre corps sont son ouvrage. Tout le bien que nous faisons procède de lui ; mais le péché est notre ouvrage. Ainsi, si nous n'abusons point de ce que Dieu a mis de bon en nous, au lieu de nous regarder avec des yeux de colère, il ne nous regarderait qu'avec des yeux pleins d'amour, parce que la cause est naturellement portée à aimer l'effet qu'elle produit. Mais, encore que nous ayons défiguré la beauté qu'il nous avait donnée et détruit le bien qu'il nous avait fait, notre malice ne saurait empêcher que son extrême bonté, pour conserver ce qu'il avait mis de bon en nous, ne détruise le mal par lequel nous l'avons corrompu ; de même que la

soleil communique si libéralement sa lumière, qu'il n'y a que ceux qui refusent de la recevoir qui n'aient pas le bonheur d'en jouir, puisqu'il prend tant de plaisir à la leur donner que, malgré les obstacles qu'ils y apportent, pour peu qu'il reste quelque ouverture par où elle puisse entrer, ils s'en trouvent aussitôt éclairés. Que dirons-nous donc de cette ineffable bonté de Dieu et de cet ardent amour qui le presse de se donner à nous pour nous animer d'une vie céleste et nous rendre resplendissants d'une clarté toute divine? De quels moyens ne se sert-il point pour nous faire du bien? De quelles faveurs ne récompense-t-il point de petits services? Que ne fait-il point pour nous convier de revenir à lui lorsque nous nous sommes éloignés de lui? Avec quelle tendresse ne nous reçoit-il pas lorsque nous revenons à lui? Quel soin ne prend-il point de nous remettre dans le bon chemin, quand nous sommes égarés, et de chercher ceux qui sont perdus? Que de péchés ne nous pardonne-t-il point, sans nous couvrir de confusion? et quel désir ne témoigne-t-il point avoir de notre salut et de faire connaître qu'il prend plus de plaisir à nous pardonner que nous n'en avons à recevoir le pardon? Ce qui lui a fait dire par un prophète : *Pourquoi travaillez-vous à vous donner la mort à vous-même? Apprenez que je ne veux pas celle du pécheur; mais qu'il se convertisse, qu'il revienne à moi et qu'il vive (Ezech., XXXIII).*

Comme notre mort est de nous séparer de Dieu, notre vie est de retourner à lui. Et c'est à quoi il nous convie, parce qu'étant son ouvrage, ce n'est pas nous, mais nos péchés, qu'il regarde d'un œil de colère. Ainsi il veut les détruire et les détruit en effet, pourvu que nous ne nous y opposions pas; mais nous nous y opposons lorsque nous les aimons, tant qu'encore qu'ils nous donnent la mort, nous leur conservons la vie en ne cessant point de les commettre. Cette infinie bonté de Dieu le porte de telle sorte à surmonter notre malice, que quelques maux que nous ayons faits, quelque fréquentes qu'aient été nos rechutes, pourvu que nous en fassions pénitence et lui en demandions pardon, il est toujours prêt de nous l'accorder, de guérir les maladies de nos âmes, de nous remettre dans la bonne voie, et de nous donner de l'horreur pour les choses dont l'amour cause notre perte. Ces effets merveilleux de sa bonté ont fait dire à David : *Autant que le levant est éloigné du couchant, autant Dieu a éloigné nos péchés de nous (Psal. CII)*, parce, comme je l'ai dit, que ce n'est pas contre nous, qui sommes ses créatures, qu'il est irrité, mais contre les péchés; et ce qu'il regarde les hommes pour les perdre, c'est parce qu'ils ne le laissent pas exercer sa colère contre les péchés qu'il veut détruire, mais veulent continuer à faire vivre ce qui leur donne la mort et lui est désagréable. Ainsi il est juste qu'ils demeurent dans un état si mortel, et que leur vie ne soit considérée que comme une mort, puisqu'ils refusent d'ouvrir la porte de leur cœur à celui qui, par son amour pour eux, voulait et pouvait les garantir de la mort et leur conserver la vie.

Mais quelqu'un dira : Que pouvons-nous faire afin d'empêcher que Dieu ne regarde nos péchés pour nous punir, et nous regarde pour nous sauver comme étant ses créatures? Saint Augustin répond à cette question par ces deux mots : *Regardez-les*, c'est-à-dire, demeurez d'accord que vous avez commis ces péchés : *Faites-en pénitence, et Dieu ne les regardera pas. Mais si vous les mettez derrière vous pour les oublier, Dieu les mettra devant lui pour les punir.* David lui disait : *Ayez pitié de moi, Seigneur, selon l'étendue de votre miséricorde et détournez votre visage de mes péchés (Psal. L, 1)*. Mais, en le priant de la sorte, quelle raison lui alléguait-il pour obtenir ce pardon? Était-ce les services qu'il lui avait rendus? nullement. Car il savait bien que si un serviteur, après plusieurs années de services, trahit son maître par quelque action digne

de mort, on ne considère plus ces services qu'il était obligé de rendre, mais cette trahison qui est criminelle ; et qu'ainsi des services passés ne sauraient effacer le crime d'une trahison présente. Ce saint roi ne pouvait non plus alléguer ses sacrifices, puisqu'il n'ignorait pas que ce ne sont pas les viclimes que l'on offre à Dieu en holocauste qui lui sont agréables. Mais ce prince trouva dans l'humiliation et la contrition de son cœur, le remède qu'il ne pouvait attendre, ni de ses services passés, ni de ses mérites présents, et demanda pardon à Dieu en disant : *Pardonnez-moi, Seigneur, car je reconnais mes crimes, et mon péché est toujours présent devant moi (Psal. L, 4)*. Qu'admirable est le pouvoir de cette vue et de ce repentir de nos péchés, puisque ne les regardant plus qu'avec douleur de les avoir commis, Dieu ne les regarde plus que pour les détruire et arrête ses yeux sur nous pour nous consoler et nous sauver.

CHAPITRE LXXXVII

Des extrêmes avantages que nous recevons de ce que le Père éternel regarde Jésus-Christ son Fils.

Si quelqu'un dit : D'où vient que ce regard de nous sur nous-mêmes joint à notre repentir et à nos larmes a tant de force que Dieu jette les yeux sur nous pour nous pardonner ; je réponds qu'un tel effet ne procède pas de nous-mêmes, puisqu'il ne suffit pas qu'un voleur avoue son larcin pour en obtenir le pardon quoiqu'il le demande avec larmes ; mais que cela vient d'un autre regard si puissant et qui nous est si favorable qu'il est la cause et la source de tout notre bien. David l'exprime par ces paroles : *Mon Dieu qui êtes notre bouclier, favorisez-nous d'un de vos regards, et jetez les yeux sur le visage de votre Christ (Psal. LXXXIII, 9)*. Et ce que ce saint roi prie Dieu deux différentes fois dans ce peu de paroles de regarder Jésus-Christ, est pour nous faire connaître combien il nous importe qu'il le regarde, parce que c'est en le regardant qu'il nous comble de ses grâces. Mais ne vous imaginez pas, ma fille, que ces regards de Dieu, qui nous sont si favorables, viennent directement de lui à nous quand il nous reçoit en sa grâce, ou que lorsque nous y sommes, ils y viennent sans passer par Jésus-Christ, vous vous tromperiez beaucoup ; car ils s'adressent premièrement à ce divin Sauveur, et viennent après à nous par lui et en lui. Nul de nous ne saurait donc que par son moyen recevoir aucune marque de l'amour de Dieu ; ce n'est que par Jésus-Christ qu'il regarde tous ceux qui, quelque méchants qu'ils soient, pleurent leurs péchés, et les leur pardonne ; et ainsi ce n'est que par lui qu'il les assiste et leur augmente ses grâces. Vous voyez par là qu'il suffit, pour être agréables à Dieu, d'être aimés de Jésus-Christ, et que sans lui on ne peut lui plaire.

Reconnaissez donc, ma chère fille, le besoin continu que vous avez de cet adorable Sauveur, et travaillez de tout votre pouvoir à le contenter, puisque tout le bien qui est en vous vient de lui, et qu'il ne saurait être augmenté et conservé que par lui. On en a vu une figure dès le commencement du monde, dans le sacrifice d'Abel le juste, qui offrit à Dieu des premiers nés de ses troupeaux. Et Dieu, dit l'Écriture, *eut ce sacrifice si agréable qu'il regarda Abel et ses dons (Gen., IV, 4)* ; c'est à dire que ce qu'Abel lui fut agréable fit que ses dons le lui furent aussi. Et pour donner une marque visible de cet agrément invisible, il fit descendre le feu du ciel qui consuma ce sacrifice. C'est donc là une figure de ce souverain Pasteur qui a dit en parlant de lui-même : *Je suis le bon Pasteur (Joan., X)*, et qui étant aussi le souverain Prêtre, a, comme dit saint Paul, offert des dons et des sacrifices à Dieu (*Hebr., V*). Mais que lui offre-t-il qui soit digne de lui ? Ce n'est pas des bêtes, et encore

moins des hommes pécheurs, puisqu'ils seraient plus propres à augmenter la colère de Dieu qu'à le porter à faire miséricorde; et que ce qu'il commandait dans l'ancienne loi que les animaux qu'on lui offrait fussent sans aucun défaut, fait assez connaître que ce qu'on lui offre pour obtenir le pardon des péchés doit être exempt de péché. Or, parce que tous les hommes sont pécheurs, ce grand Sacrificateur n'a pu s'offrir à Dieu son Père pour racheter tous les péchés du monde, qu'en se rendant victime sans cesser d'être sacrificateur, et en s'offrant ainsi lui-même exempt de tout péché pour purifier ceux qui en sont souillés, juste pour justifier les pécheurs, et agréable à son Père et aimé de lui pour lui faire agréer et aimer ceux qui lui étaient désagréables et hais de lui. Ce grand sacrifice a eu tant de force par soi-même et par le mérite de celui qui l'a offert, le Sacrificateur et la victime n'étant en cela qu'une même chose, que de séparés de Dieu que nous étions et comme des brebis égarées nous avons été ramenés à lui, purifiés de nos taches, sanctifiés et rendus dignes de lui être offerts sans qu'il y eût rien en nous capable d'y contribuer. Le sang de ce divin Pasteur dont nos âmes sont arrosées, et les ornements qu'elles reçoivent de sa grâce qui les rend belles à ses yeux les justifient, les incorporent en lui, effacent toutes les taches de nos péchés, et font qu'il ne manque rien à ce sacrifice offert par ce souverain Pasteur et Grand Sacrificateur tout ensemble, dont saint Pierre parle en ces termes : *Jésus-Christ a souffert une fois pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous offrît à Dieu étant mort en sa chair, mais étant ressuscité par l'esprit* (I Petr., III, 18). Ainsi Dieu, après avoir regardé son Fils qui est notre divin Abel, il a regardé et agréé son sacrifice; et comme il fit descendre visiblement le feu du ciel pour consumer celui d'Abel, il l'a fait descendre sous la figure de langues de feu sur ce sacrifice de Jésus-Christ, ce second Abel, au jour de la Pentecôte, quand après être monté dans le ciel, il s'est présenté à lui en notre faveur. Car ce Père éternel, en regardant son Fils bien-aimé dont le visage, comme celui d'Esther, est plein de beautés et de charmes, ce regard enflammé d'amour, lança, par le feu du Saint-Esprit, de si vives étincelles sur ce grand sacrifice, qu'il consuma les dons offerts par ce Pontife et Pasteur tout ensemble, en embrasant les cœurs de tous les disciples qu'il avait alors et de tous ceux qu'il aura jusqu'à la fin du monde.

Comme Dieu promit à Noé après le déluge que lorsque les pluies et les débordements des eaux lui donneraient encore sujet de craindre, il n'aurait qu'à regarder cet arc qu'il avait mis dans le ciel pour marque de son affection envers les hommes, et pour les assurer qu'ils ne devaient plus appréhender un second déluge; ainsi lorsque Dieu est irrité par nos péchés, et que son arc déjà tendu est prêt à tirer contre nous les flèches de sa colère, il n'a pas plutôt regardé Jésus-Christ attaché à la croix les bras étendus en forme d'arc, que, désarmé et vaincu par les prières qu'il lui fait en notre faveur, au lieu de nous punir il nous tend les bras et nous fait sentir des effets de sa miséricorde. Quand même nous serions si malheureux dans notre égarement que, ne daignant regarder la lumière qui est Jésus-Christ, nous voudrions toujours demeurer dans les ténèbres de nos péchés, cet admirable et divin Pasteur nous chargerait sur ses épaules pour nous remettre dans le bon chemin en nous regardant et en nous portant par ses regards à le regarder; car il prend un tel soin de nous, et notre conservation lui est si chère, qu'il a sans cesse les yeux arrêtés sur nous; et c'est ce qui lui a fait dire ces paroles si pleines d'amour qu'il adresse aux pécheurs qui se repentent : *Je vous ferai entendre tout ce que vous devez faire; je vous enseignerai le chemin par lequel vous devez marcher, et j'aurai sans cesse l'œil sur vous pour vous conduire* (Psal. XXXI, 10). Car ne sont-ce

pas là les effets de ce regard plein d'amour par lequel Dieu regarde Jésus-Christ qui est la sagesse éternelle qui nous conduit dans le bon chemin, qui est le véritable Pasteur que nous regardons en tant qu'homme, qui en tant que Dieu nous regarde aussi pour nous garantir des périls où il nous voit près de tomber; qui nous délivre de ceux où nous tombons, qui a plus de soin de nous que nous n'en avons nous-mêmes, quoique nous ne pensions point à le servir, qui veille pour nous lorsque nous dormons, qui nous arrête auprès de lui lorsque nous voulons nous en éloigner, qui nous appelle lorsque nous le fuions, qui nous embrasse lorsque nous revenons à lui, qui ne manque jamais à l'amitié qu'il nous a promise; qui, lorsque nous y manquons et même que nous l'offensons, nous convie à la renouveler, et qui enfin travaille avec une vigilance continuelle et pleine d'amour à tout ce qui nous peut être avantageux?

Quelles assez grandes actions de grâces pouvons-nous rendre à ce véritable Pasteur qui, pour empêcher que ses brebis ne fussent plus éloignées des yeux de Dieu, a bien voulu souffrir tant d'outrages et tant de tourments, afin que son Père, le voyant aussi affligé qu'innocent, regardât pour l'amour de lui les coupables avec un œil de miséricorde, et que nous eussions toujours en la bouche et gravées dans le cœur ces paroles : *Favorisez-nous, Seigneur, d'un de vos regards, et jetez les yeux sur le visage de votre Christ (Psal. LXXXIII, 9)*, en reconnaissant, par expérience, que Dieu nous écoute et nous regarde plus que nous ne le regardons?

CHAPITRE LXXXVIII

De quelle manière il faut entendre que Jésus-Christ est notre justice; et qu'il ne faut pas croire que la justice des hommes justes ne soit point différente de la sienne.

La zizanie que l'ennemi de notre salut a semée parmi le bon grain de la parole de Dieu dans l'esprit de ceux qu'il trompe leur en fait tirer des conséquences toutes contraires au véritable sens de ce mystère tout d'amour, dont Jésus-Christ se sert pour nous procurer les avantages que nous en recevons par lui et en lui. Et c'est de quoi je me trouve obligé, ma chère fille, de vous informer pour vous garantir de ce péril.

Ne vous imaginez donc pas que ce que Jésus-Christ a dit que c'est lui qui est notre justice, ou ce que je dis que c'est en lui que nous sommes agréables à Dieu, ou autres semblables manières de parler, vous doivent faire croire que ceux qui sont en grâce n'aient pas une justice qui leur soit propre et qui les rend justes et agréables à Dieu, mais distincte et différente de celle par laquelle Jésus-Christ est juste. Ce serait une grande erreur, et elle vient faute de connaître la grandeur de l'amour que notre Seigneur porte à ceux qui sont en grâce; car quelle apparence que son amour pour les justes étant si grand il leur voulût dire : Contentez-vous de ma justice, de mon bonheur et de mes richesses comme si vous les aviez, quoique vous demeuriez toujours injustes, malheureux et pauvres? La tête voudrait-elle parler de la sorte aux autres membres du corps, et l'époux à son épouse qu'il aime? Comment donc, à plus forte raison, cet Epoux céleste, qui est l'exemple de la manière dont tous les autres doivent aimer et traiter leurs épouses, voudrait-il tenir ce langage? N'a-t-il pas dit, au contraire, par la bouche de saint Paul : *Maris, aimez vos femmes comme Jésus-Christ aime l'Eglise, et s'est livré lui-même à la mort pour elle afin de la sanctifier après l'avoir purifiée dans le baptême de l'eau par la parole de vie (Ephes., V, 25)*? Que si Jésus-Christ lave, purifie et sanctifie les âmes avec son propre sang dont tous les sacrements tirent leur

vertu par la grâce qu'il leur confère, comment peuvent-elles demeurer injustes, souillées et impures après avoir été sanctifiées par des moyens si efficaces? Dieu avait promis par le prophète Ezéchiel d'accorder ce bonheur aux hommes après la venue du Messie, en disant : *Je répandrai sur eux cette eau si pure qui effacera toutes leurs taches*. Et Jésus-Christ déclara le jour de la Cène que les onze apôtres qui lui étaient demeurés fidèles étaient entièrement purifiés, parce que, les fautes vénielles qui procèdent de quelques affections mal réglées n'étant que comme de la poussière qui s'attache aux pieds, les sacrements reçus avec la disposition que l'on doit y apporter les lavent comme on lave les pieds avec de l'eau ainsi que Notre-Seigneur fit alors, et lava en même temps leurs âmes pour les purifier de tous leurs péchés, comme saint Jean le témoigne par ces paroles : *Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tous nos péchés* (I Joan., I). Et longtemps auparavant le prophète Michée avait prédit : *Il arrivera un déluge de sang dans lequel tous les péchés du monde seront noyés* (Mich., VII, 19).

Si ces passages de l'Écriture et plusieurs autres semblables font voir que Dieu nous pardonne et nous purifie de tous nos péchés, qui osera après cela dire qu'il n'y a point d'homme qui soit par ce sang purifié de tous ses péchés? Car serait-ce une chose conforme à l'Écriture et honorable à Jésus-Christ, de croire que Dieu aurait pour l'amour de lui remis seulement aux hommes la peine due au péché, mais que le péché serait demeuré en eux, puisque la peine due au péché étant un beaucoup moindre mal que la coulpe du péché et l'impureté dont elle souille l'âme, on ne pourrait dire que Jésus-Christ eût délivré son peuple de ses péchés, si ses mérites et sa grâce n'avaient point fait d'autre effet que de les délivrer de la peine sans les délivrer de la coulpe, et leur faire tellement abhorrer le péché qu'ils gardassent à l'avenir la loi de Dieu? Aussi ne saurait-on lire avec quelque soin l'Écriture sainte, sans voir que l'homme en recevant de Dieu le pardon de ses péchés, reçoit aussi de lui un cœur nouveau pour mener une vie toute nouvelle, comme David le lui demandait par ces paroles : *Mon Dieu, créez un cœur pur en moi, et renouvelez l'esprit de justice et de vertu au fond de mon âme* (Psal. L, 11); et selon ce que Dieu a dit aussi par Ezéchiel : *Je vous donnerai un cœur nouveau et un esprit nouveau. Je serai au milieu de vous; j'arracherai votre cœur de pierre pour mettre en sa place un cœur de chair. Mon esprit sera au milieu de vous : je vous ferai marcher dans la voie de mes commandements, et vous les ferai garder et observer* (Ezech., XI). Il avait dit auparavant qu'il les purifierait de toutes leurs souillures, et il dit ensuite la même chose. Ce qui montre clairement que pardonner les péchés n'est pas seulement remettre la peine qu'ils méritent; mais c'est aussi donner une pureté de cœur, une grâce et un esprit capables de faire observer les commandements de Dieu. Jésus-Christ a dit de même au rapport de saint Jean dans l'Apocalypse : *Je suis à la porte : j'y frappe; et si on me l'ouvre, j'entrerai et mangerai avec eux et eux avec moi* (Apoc., III). Il a dit aussi par la bouche de saint Paul : *Séparez-vous des méchants : ne touchez à rien de souillé, et je vous recevrai : je serai votre père et vous serez mes fils et mes filles* (II Cor., VI, 17). Isaïe conformément à cela convie de la part de Dieu ceux qui ont faim d'aller manger, et ceux qui ont soif d'aller boire (Isa., LV). Il paraît par ces passages et par plusieurs autres que les avantages que nous recevons par la justification, vont à beaucoup plus qu'à nous délivrer de la peine du péché, puisque Dieu nous donne la grâce, la pureté de cœur, les vertus et l'esprit qui nous sont nécessaires pour pouvoir accomplir sa loi, et en qualité de ses enfants et par nos bonnes œuvres le posséder à jamais lui-même. Or, parce que c'est Jésus-Christ qui, outre ce qu'il nous obtient le pardon de la peine, nous

procure tous ces avantages, on le nomme avec très-grande raison le Sauveur des hommes, à cause que c'est par lui que nos péchés nous sont pardonnés, et il mérite encore plus ce nom, parce qu'il nous délivre de la coulpe, puisqu'il nous fait par ce moyen avoir de l'horreur du péché, jouir dès à présent de Dieu, et nous donne droit d'espérer de le posséder à jamais dans le ciel, ce qui est nous délivrer d'un beaucoup plus grand mal et nous procurer un beaucoup plus grand bien que de nous exempter seulement de la peine.

CHAPITRE LXXXIX.

Que le péché ne demeure point dans les justes, parce que la coulpe est effacée en eux, et qu'ainsi étant purifiés ils sont agréables à Dieu.

L'aveuglement de quelques-uns pourrait être si grand que de s'imaginer que la grâce de Jésus-Christ suffit dans ceux en qui ils disent que le péché demeure pour leur faire non-seulement remettre la peine, mais pour faire qu'étant incorporés en lui, ils soient purs et aimés de son Père, quoique le péché demeure encore en eux. Ces personnes peuvent même se persuader que c'est fort honorer Jésus-Christ que d'avoir une si haute opinion de l'amour que son Père lui porte, que de croire que cet amour surmonte l'horreur que lui donne le péché qui demeure encore dans ces personnes. Mais un tel honneur serait entièrement contraire au véritable honneur qui est dû à Dieu et à la vérité de ses saintes Ecritures. Car un juge mériterait-il d'être loué de ne vouloir pas condamner un coupable, parce qu'il serait aimé de son fils? et ne ferait-il pas voir au contraire que comme il paraît que son fils n'est guère vertueux, puisqu'il aime les méchants, il n'est lui-même guère juste, puisqu'il absout ceux qu'il doit condamner sans faire aucune acception de personnes?

On ne peut lorsqu'on est en péché mortel, être agréable à Jésus-Christ, puisqu'étant notre chef et nous ses membres vivants, sa grâce qu'il influe en nous, doit, pour nous faire vivre conformément à lui, nous éloigner du péché. Car comme dans la nature un animal qui n'aurait que la tête d'un homme, et dont tout le reste du corps serait d'une bête, passerait pour un monstre horrible; ce n'en serait pas un moindre dans la grâce de voir que la tête d'un Dieu, qui est la justice et la pureté même, eût pour membres des hommes injustes, corrompus et souillés de toute sorte de vices. Jésus-Christ nous a appris par ce qu'il a dit de la quantité de raisins que porte le sarment de la vigne, lorsqu'il n'est point séparé de sa tige, qu'il en est de même de ceux qui sont incorporés en lui par sa grâce. Et c'est ainsi que s'accomplit ce qu'a dit saint Paul : *Ceux que Dieu a connus dans sa prescience, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils (Rom., VIII, 29)*. Or, quelle ressemblance peut-il y avoir entre ce divin chef, qui a toujours observé les commandements de son Père, et des membres qui, quelque justifiés qu'ils soient et quelque pardon qu'ils aient obtenu, contreviennent sans cesse au premier et au neuvième de ces commandements? Quelle conformité peut-il y avoir entre la bonté et la malice, entre Jésus-Christ et ceux qui n'obéissent point à son Père? N'a-t-il pas dit : *Tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume du ciel; mais ceux-là seulement y entreront qui font la volonté de mon Père qui est dans le ciel (Matth., VII, 21)*. Il n'y a donc rien de plus éloigné de la vérité, que de croire que la grâce de Jésus-Christ s'étende jusqu'à lui rendre agréables ceux qui ignorent ses commandements, puisqu'il a dit de sa propre bouche : *Si vous gardez mes commandements, demeurez dans mon amour comme j'en ai aussi gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son*

amour (Joan., XV, 10). Qui osera donc s'imaginer qu'en violant les commandements de Dieu, il ne laissera pas de nous aimer à cause de Jésus-Christ, puisque Jésus-Christ déclare que son Père l'aime à cause qu'il garde ses commandements? L'esclave peut-il prétendre d'être aimé de Dieu, en prenant une autre voie que celle que son propre Fils a tenue, qui est de garder ses commandements? Non, certes. Et afin que personne ne s'y trompe, lorsque notre Sauveur, après avoir dit : *Soyez en mon amour* (Joan., XV), n'avait-il pas dit auparavant : *Soyez en moi?* Mais afin que vous sachiez, ma fille, ce que c'est que d'être en lui et en son amour, n'a-t-il pas dit aussi : *Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez et il vous sera accordé* (Joan., XV, 7). Ainsi celui qui contrevient aux paroles de Jésus-Christ, ne doit pas se persuader d'être en son amour et incorporé en lui comme un membre vivant, puisque cet oracle de l'Écriture sainte est immuable. *Dieu a en horreur le méchant et la méchanceté* (Sap., IV). Et Jésus-Christ, pour montrer que ceux qui sont à lui sont aimés et non pas haïs de son Père, a dit : *Je ne vous dis point que je prierai mon Père pour vous ; car mon Père vous aime lui-même, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de lui* (Joan., XVI, 26) ; comme s'il disait : Je vous avais dit que je prierais mon Père de vous donner son Esprit consolateur. Mais ne vous imaginez pas que je le prie pour vous en la manière que l'on prie pour ses amis, qui est que celui que l'on prie ne les oblige qu'en considération de celui qui le prie pour eux, et ne les aime pas plus qu'auparavant, encore qu'il leur accorde ce qu'ils désirent. Cela ne se passe pas ici de la sorte. Car ce que vous m'avez aimé et cru en moi fait que mon Père vous aime, et qu'ainsi vous pouvez recourir à lui en mon nom dans vos besoins avec confiance en l'amour qu'il vous porte, en la grâce qu'il vous a donnée et à ce qu'il vous a justifiés en mon nom. C'est pourquoi ce que je lui demande maintenant pour vous, je ne le lui demande pas seulement comme pour des personnes que j'aime, mais comme pour des personnes sur qui il prend plaisir de répandre ses faveurs, non-seulement parce que j'en prie, mais parce que c'est pour vous que je le prie.

Voilà de quelle sorte Jésus-Christ incorpore en lui comme ses membres vivants ceux dont il a obtenu la grâce qui les a rendus agréables à son Père, et qui, étant dans cet heureux état, agissent d'une manière qui leur fait mériter la vie éternelle pour récompense de leurs bonnes œuvres, et comme un héritage auquel ils ont droit de prétendre en qualité d'enfants de Dieu. Que s'il vous semble qu'il y a une trop grande disproportion entre la bassesse de la nature humaine, et la grandeur de ce royaume éternel, considérez qu'il ne faut pas en cela regarder l'homme selon ce qu'il est en soi-même, mais comme ayant été honoré par Jésus-Christ du don de cette grâce céleste qu'il a répandue dans son âme, et qui l'a rendue, comme dit saint Pierre, participant de la nature divine, et par ce moyen un membre vivant de Jésus-Christ, incorporé en lui et agissant par l'influence de son esprit qui lui donne part à ses mérites. Toutes ces choses sont si grandes et si élevées qu'elles égalent celles dont nous espérons de jouir dans une autre vie, et suffisent pour rendre ceux qui sont en cet état capables d'accomplir la loi de Dieu. C'est ce que saint Paul exhorte les Colossiens et les Thessaloniens de faire, lorsqu'il leur recommande de *mener une vie digne de Dieu* (Coloss., I ; Thess., I). Et il n'aurait pas désiré d'eux une chose si élevée au-dessus de notre nature, s'il n'eût su qu'ils le pouvaient faire par le moyen des grâces dont je viens de parler, et que c'était plutôt une œuvre de Dieu que non pas d'eux. Mais il paraît bien que c'était ainsi qu'il l'entendait, puisqu'il ajoute aussitôt après, qu'il remercie Dieu de la lumière qu'il leur avait donnée pour les rendre dignes d'agir selon la raison

des saints. Que si vous voulez savoir quelle est cette raison, demandez-le à Jérémie, et il vous dira : *Ma raison est le Seigneur, et ainsi j'espérerai en lui (Thren., III).* Et David dit en parlant à Dieu : *Vous êtes, Seigneur, mon éternelle raison (Ps. CXLI).* Ceux qui accomplissent par leurs bonnes œuvres la loi de Dieu et lui demeurent fidèles lorsqu'il les éprouve, sont dignes d'être éclairés par la lumière de cette raison, selon qu'il est écrit : *Le Seigneur les a tentés ; c'est-à-dire les a éprouvés, et les ayant trouvés dignes de lui, il leur donnera la récompense qui est due aux travaux des saints.*

CHAPITRE XC.

Que ce que les péchés sont entièrement effacés dans les justes par les mérites de Jésus-Christ, au lieu d'obscurcir sa gloire la fait éclater encore davantage.

Il ne faut point craindre de trop estimer et de trop louer les richesses spirituelles, l'entier effacement des péchés, et les autres grâces dont Dieu favorise ceux qu'il justifie par les mérites de Jésus-Christ, ni s'imaginer qu'elles diminuent quelque chose de l'honneur qui est dû à ce Rédempteur du monde; car au contraire, elles l'augmentent, puisqu'ils n'ont rien dont ils ne lui soient entièrement redevables, et que plus ils sont justes, plus la pureté de leurs âmes relève la grandeur des mérites de Jésus-Christ qui leur a procuré tant de bonheur, quoiqu'ils en fussent si indignes. L'Écriture dit : *Où il n'y a point de bœufs la grange est vide, mais la force du bœuf paraît clairement où l'on recueille beaucoup de blé (Prov., XIV, 4).* Saint Paul dit aussi en parlant aux Thessaloniens, à qui il avait prêché la foi, *qu'ils étaient devant Jésus-Christ sa gloire et sa couronne (I Thess., II).* A combien plus forte raison ceux que ce divin Sauveur regarde comme ses enfants et qu'il comble de richesses spirituelles, sont-ils son honneur et sa couronne? Car ils ne ressemblent pas à ceux qui croient que ce qu'on loue dans les autres leur fait tort. *Sa charité qui, comme dit saint Paul, va au delà de tout ce que nous saurions nous en imaginer, lui fait considérer tout ce qui nous est avantageux comme lui étant propre. C'est ce qui l'a porté à souffrir la mort sur une croix, à faire que Dieu nous ait adoptés pour ses enfants, et qu'encore qu'il soit son Fils unique, il ne dédaigne pas de nous reconnaître pour ses frères, en nous donnant son Dieu pour notre Dieu et son Père pour notre Père, selon ce qu'il a dit : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu (Joan., XX, 17).* Saint Jean dit aussi en parlant de lui : *Nous avons vu sa gloire comme du Fils unique du Père (Joan., I, 14).* Et ce même apôtre a écrit ailleurs : *Il est plein de grâce et de vérité.* Ainsi l'honneur et les richesses spirituelles des enfants adoptifs doivent avoir du rapport à celles de leur Père qui est Dieu, et ce que la grâce et la vérité ont été faites par Jésus-Christ, comme dit cet apôtre, n'a pas été pour demeurer en lui seul, mais aussi pour en répandre une partie sur nous et nous en faire jouir avec cet abondance que saint Paul dit être *un don qui ne se peut exprimer (II Cor., IX, 15).* Et ce grand Apôtre, pour nous faire connaître l'extrême valeur de cet héritage éternel dont nous espérons de jouir avec Jésus-Christ, prie Dieu de lui donner le don de sagesse et de révélation, parce que ce bonheur va au delà de ce que notre raison est capable de comprendre (Ephes., I).

Que soyez-vous, Seigneur, glorifié à jamais, et que l'on vous rende de continuelles actions de grâces de nous enrichir, dès maintenant, par de si grands dons, et de nous remplir de joie par l'espérance d'être héritiers de Dieu conjointement avec vous, et de ce que votre extrême amour pour nous vous a porté à dire avec encore plus de vérité que Job : *Qu'il ne se pouvait résoudre à manger seul son pain, mais qu'il se*

partageait avec l'orphelin et avec le pauvre (Job, XLI). Ainsi, comme cet amour que vous nous portez, étant un amour de père, ne saurait être stérile, il est fécond par le plaisir que vous prenez à nous en donner des marques, ce qui vous a fait dire à votre Père: *Je leur ai fait connaître votre nom, afin qu'ils aient en eux ce même amour dont vous m'avez aimé* (Joan., XVII, 26). Et cet amour est accompagné de tant de sortes de grâces et si grandes, qu'elles ont fait dire à un prophète: *Je me réjouis au Seigneur, et mon âme est transportée de joie, parce qu'il m'a revêtu de salut et de justice et paré comme l'Epoux l'est d'une couronne et que l'Epouse l'est de tant de divers ornements* (Isa., LXI).

Ces paroles et autres semblables qui se trouvent dans l'Ecriture et qui témoignent la reconnaissance des bienfaits dont nous sommes redevables à Jésus-Christ, ne lui sont-elles pas plus honorables, que de dire que ni le mérite de son sang, ni l'efficace de sa grâce, ni l'effusion de son Saint-Esprit, ni la vertu des sacrements, ni ce qu'il nous a incorporés en lui, n'ont pas le pouvoir d'effacer nos péchés et de nous en faire obtenir le pardon? Car ne serait-ce pas accuser Dieu d'avoir manqué à la promesse qu'il a faite d'envoyer son Fils unique pour détruire le péché, si, après que ce Rédempteur est venu au monde, le péché subsistait encore en ceux qu'il a incorporés en lui? Et comment auraient donc été accomplies ces paroles de Dieu dans Ezéchiel: *Je répandrai sur vous une eau pure qui effacera toutes vos taches* (Ezech., XXXVI), s'il se trouvait qu'elles ne fussent pas véritablement effacées? Que si l'on répondait que la justice et la pureté de Jésus-Christ nous sont imputées, ne serait-ce pas comme prétendre qu'en couvrant d'un linceul blanc un homme tout plein de fange, il ne lui en resterait plus aucune marque? Et ne serait-ce pas aussi soutenir en même temps que Jésus-Christ n'est pas le Messie promis de Dieu, et que l'on doit en attendre un autre qui nous délivre non-seulement de la condamnation que mérite le péché, mais aussi du péché, puisqu'il est évident que celui qui délivre de l'un et de l'autre mérite beaucoup mieux de porter le nom de Sauveur? Et voilà dans quel précipice l'orgueil fait tomber ceux qu'il aveugle.

CHAPITRE XCI.

De quelle sorte se doivent entendre quelques endroits de l'Ecriture qui disent que Jésus-Christ est notre justice, afin d'éclaircir encore davantage le chapitre précédent.

La manière dont l'Ecriture sainte dit que Jésus-Christ a été fait notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption, ne doit pas nous faire croire que les justes n'aient point une justice qui leur soit propre. Car si nous ne sommes justes que parce que Jésus-Christ est juste, et non pas par une justice qui nous soit propre, on peut dire de même que nous ne sommes ni sages, ni justifiés, ni rachetés; et néanmoins saint Jean dit en parlant aux justes: *Vous avez reçu l'onction du Saint-Esprit et vous connaissez toutes choses* (I Joan. II, 20). Saint Paul dit aussi: *Vous avez été lavés et sanctifiés* (I Cor., VI, 11). Et saint Pierre dit: *Que ce n'a point été par des choses corruptibles, comme de l'or ou de l'argent que vous avez été rachetés de la vanité paternelle et héréditaire de votre première vie* (I Petr., I, 18). Ainsi comme Jésus-Christ n'a point été racheté, puisqu'il n'avait point péché, il faut nécessairement que ce soit nous qui ayons été rachetés, quoique l'Ecriture dise que Jésus-Christ a été fait notre rédemption, et que cette sagesse, cette justice et cette sanctification, dont nous venons de parler, ne signifient autre chose, sinon que c'est par les mérites de Jésus-Christ qu'elles nous sont données. De même quand saint Paul dit que Jésus-Christ est notre vie, il ne s'ensuit pas de là que les justes ne vivent pas, puisque Notre-Seigneur a dit lui-même:

Celui qui me mange vit par moi (Joan., VI, 58). C'est comme si l'on disait que la beauté de Dieu surpasse celle des plus belles fleurs, et sa force celle des lions, ou autres choses semblables. Car pourrait-on inférer de là que les créatures n'eussent nulle beauté et nulle force distinctes de celles de Dieu? L'Écriture dit aussi: *Dieu est la vie et la longueur de vos jours* (Deut., XXX). Ce qui est une manière de parler qui ne signifie autre chose, sinon que Dieu est la cause efficiente de notre vie, puisqu'il nous la donne, et de sa durée puisqu'il nous la conserve. On ne doit donc pas, parce que l'Écriture dit que nous sommes faits la justice de Dieu en Jésus-Christ, que le Père nous chérit en son Fils bien-aimé, et autres semblables expressions, nous en servir pour tomber dans l'erreur, parce que ces manières de parler ne vont qu'à nous faire comprendre ce grand mystère qui nous apprend que Jésus-Christ est la tête, et que les justes sont ses membres vivants, qui n'ont autre appui que lui; que c'est lui qui les conserve, et que ce n'est que de lui qu'ils peuvent attendre l'augmentation des grâces qu'ils ne tiennent que de lui. Que si l'on pouvait entendre par ces manières de parler de l'Écriture que les justes n'ont pas en eux-mêmes ces avantages, mais les ont seulement en Jésus-Christ, que pourrait-on répondre à ce que saint Paul dit: *Vous avez été justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui vous a été acquise par Jésus-Christ* (Rom., III, 24)? Car Jésus-Christ n'avait pas besoin d'être racheté, puisqu'il n'était point dans la captivité du péché; et ainsi l'effet de cette rédemption qu'il a méritée par sa mort ne regarde que ceux qui, parce qu'il la leur a acquise, ont été justifiés. Le même apôtre dit aussi: *Qui nous séparera de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ* (Rom., VIII, 38)? Mais il ne s'ensuit pas de là que, parce qu'il dit que cet amour est en Jésus-Christ, il ne soit pas aussi en nous. Ce grand apôtre dit aussi ailleurs: *L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné* (Rom., V). Ce qui est la même manière de parler que lorsqu'il dit dans les Actes: *C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être* (Act., XVII, 28). Car peut-on inférer de là que nous n'avons en nous-mêmes ni vie, ni mouvement, ni être, ni des opérations distinctes de celles de Dieu? Mais l'Écriture se sert de ces manières de parler pour faire connaître que nous n'avons pas tous ces biens de nous-mêmes, ni ne les pouvons conserver par nous-mêmes. Et ce grand apôtre dit en d'autres endroits que ces sortes d'avantages ne sont pas nôtres, et que nous ne pouvons nous les procurer, selon ce que Notre-Seigneur a dit à ses disciples: *Ce n'est pas vous qui m'avez choisis* (Joan., XV, 16). Et ailleurs: *Ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre Père qui parle en vous* (Matth., X, 20). Et afin que l'on ne pût entendre par ces passages que l'homme n'opère pas le bien et qu'il ne l'opère pas librement, l'Écriture dit ailleurs que c'est l'homme qui opère le bien (Ezech., XXXVI, 26), sans dire que c'est Dieu qui le fait. Et ailleurs: *Faites-vous un cœur nouveau* (Ezech., XVIII, 21). Et saint Paul dit: *Que cela ne dépend point ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde* (Rom., IX, 16). Et ailleurs encore: *Pour moi je cours; et je ne cours pas au hasard* (I Cor., IX). Cet apôtre parle de la même sorte en plusieurs autres endroits, pour faire voir que c'est de Dieu que nous tenons le bien que nous faisons, et que nous concourons avec lui dans nos bonnes œuvres; mais que toute la gloire lui en est due, parce que tout ce qui est bon vient de lui. Jésus-Christ lui-même en a parlé en cette manière lorsqu'il a dit: *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais c'est la doctrine de celui qui m'a envoyé* (Joan., VII, 16). Et il aurait pu dire de même: *Mes œuvres ne sont pas mes œuvres, ni ma justice n'est pas ma justice, mais ce sont les œuvres et la justice de celui qui m'a envoyé.*

Il paraît clairement par là que ceux qui voudraient inférer de ces manières de parler que Notre-Seigneur n'aurait pas eu en lui-même et par lui-même cette sagesse, cette doctrine et tous ces autres avantages se tromperaient extrêmement. Ces mots : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine*, ne signifient donc autre chose, sinon : je n'ai pas de moi-même cette doctrine, mais je la tiens de mon Père.

Ainsi ce que l'on doit conclure de ces sortes d'expressions n'est pas que les justes n'ont point de justice qui leur soit propre; mais que c'est qu'ils tiennent de Dieu celle qu'ils ont; et ce sens est conforme à ce que le concile de Trente a décidé dans sa sixième session touchant la justification, et à ce que Notre-Seigneur a dit lui-même : *La parole que vous avez entendue n'est pas ma parole, mais c'est la parole de mon Père qui m'a envoyé* (Joan., XIV, 24). Tellement que l'on peut dire de même, qu'encore que nous ayons en nous la justice, cette justice ne vient pas de nous, mais nous est donnée de Dieu; ce qui fait qu'on la nomme justice de Dieu.

CHAPITRE XCII.

Qu'il faut extrêmement fuir la vanité que les bonnes œuvres donnent d'ordinaire, et se servir pour cela d'un avis de Jésus-Christ.

Il y a une grande différence entre connaître une grande vérité ou en faire l'usage que l'on doit : l'un sans l'autre n'est pas seulement inutile, mais dommageable, puis, comme dit saint Paul, que *celui qui se flatte de savoir quelque chose ne sait rien, s'il ne le sait en la manière qu'on doit le savoir* (1 Cor., VIII, 2). Et ce qui faisait parler ainsi ce grand apôtre, c'est qu'il y avait quelques chrétiens qui, sachant que l'on pouvait manger des viandes sacrifiées aux idoles, abusaient de cette connaissance en en mangeant, en présence de ceux qui s'en scandalisaient. Ce que je vous dis, ma fille, afin que vous ne vous contentiez pas de savoir que ceux qui sont en grâce sont justes et agréables à Dieu par leur propre grâce et justice, et que leurs bonnes œuvres sont d'un tel prix qu'elles leur font mériter l'augmentation de la grâce, et que la gloire leur soit donnée; mais que vous devez prendre un grand soin de bien user de cette vérité, puisqu'il y en a qui en usent mal, les uns plus et les autres moins, dont les premiers se mettent en péril de tomber dans l'orgueil, et les autres dans la paresse et la lâcheté. J'en ai vu plusieurs qui, ayant été, par la grâce de Dieu, promptement délivrés des grands péchés où ils avaient demeuré longtemps, ne l'ont pas été en plusieurs années de ce péril où leurs bonnes œuvres les ont mis. Souvenez-vous de ce que dit David : *Que les méchants lui avaient tendu des pièges, non-seulement auprès de son chemin, mais même dans son chemin* (Psal. CXXXIX), parce que les démons ne travaillent pas seulement à nous empêcher d'entrer dans la bonne voie, mais il n'y a rien qu'ils ne fassent, quand nous y sommes, pour traverser et corrompre nos bonnes œuvres. Le Sage exprime cela par ces paroles : *Je vis un autre mal sous le soleil qui est des richesses assemblées pour le malheur de celui qui les possède* (Ecc., V), parce qu'il serait utile à ceux qui usent mal des avantages qu'ils ont, de ne les avoir pas. Il arrive à ces personnes que considérant leurs bonnes œuvres et les louanges qu'on leur en donne, la complaisance qu'ils en ont et la vanité qu'ils en tirent leur fait tourner la tête, au lieu qu'ils ne devraient penser qu'à leurs fautes, qu'à reconnaître l'obligation qu'ils ont à Dieu, et à tâcher de s'avancer de plus en plus dans son service. La légèreté de leur cœur les rend faciles à se contenter du peu qu'ils font, quoique *bien loin*, dit saint Bernard, *de devenir négligents à cause des grâces que nous recevons de Dieu, il n'y a rien que nous ne devions faire pour acquérir celes qui nous manquent.*

Il y en a d'autres dont l'orgueil va jusqu'à s'imaginer, bien qu'ils disent le contraire, que leurs mérites obligent Dieu à leur accorder par justice, ce qu'ils désirent, et ils croient qu'il leur fait tort, s'il le leur refuse. Prenez bien garde, ma fille, de ne pas tomber dans cette faute dont il s'est plaint par Isaïe, en disant : *Ils me demandent que je leur fasse justice, et prétendent de s'approcher de moi, en disant : Pourquoi le Seigneur n'a-t-il point d'égard à nos jeûnes et à notre humilité (Isa., LVIII) ? Vous devez, pour empêcher qu'un poison si dangereux et qui a des suites si périlleuses, n'infecte votre âme, peser bien cette excellente parole de l'Évangile : Qui est celui de vous qui, ayant un serviteur occupé à labourer ou à paître les troupeaux, lui dise aussitôt qu'il est revenu des champs : Venez vous mettre à table ? Ne lui dira-t-il pas plutôt : Préparez-moi à souper, ceignez-vous et me servez jusqu'à ce que j'aie bu et mangé, et après cela vous mangerez et vous boirez ? Et quand ce serviteur aura fait tout ce qu'il lui aura ordonné, lui en aura-t-il de l'obligation ? Je ne le crois pas. Dites donc aussi, lorsque vous aurez accompli tout ce qui vous est commandé : Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire (Luc., XVII, 7).*

Vous devez apprendre, par ces paroles, quel avantage c'est à un chrétien de se regarder comme un esclave de Dieu, puisque le Seigneur nous ordonne de nous considérer en cette qualité, et de ne le pas servir comme font d'ordinaire les esclaves, par un esprit de crainte et non pas d'amour ; ce qui a fait dire à saint Paul : *Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude pour vivre encore dans la crainte ; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants de Dieu par lequel nous crions : Mon Père, mon Père (Rom., VIII, 15) ; à cause, dit saint Augustin, que l'amour et la crainte font la différence qui se rencontre entre l'ancienne et la nouvelle loi. Ainsi il faut renoncer à l'esprit de servitude, parce qu'il est indigne des enfants de Dieu, et à l'esprit de crainte, parce qu'encore qu'elle ne soit pas mauvaise, puisque c'est un don de Dieu de le craindre, il faut se considérer comme étant assujetti à Dieu par des raisons plus fortes et plus justes que nul esclave ne le peut être à son maître. Et ainsi nous ne devons rien faire qui n'ait pour objet la satisfaction et la gloire de Dieu, de même qu'un fidèle esclave agit à l'égard de celui à qui il est assujetti.*

Il faut aussi n'être ni lâche ni négligent à servir Dieu, quoiqu'il y ait longtemps qu'on le serve ; mais avoir, comme dit l'Évangile, *une faim et une soif continuelles de la justice (Luc., XVII)*, c'est-à-dire de s'acquitter de son devoir et compter pour peu tout ce que l'on a fait par le passé, en considérant les extrêmes obligations que l'on a à Dieu, et combien il mérite d'être servi. C'est ainsi que l'on exécute ce que dit saint Paul : *Oubliant tout ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le bout de la carrière (Phil., III, 14).*

Il faut aussi se représenter que quelque bien que nous puissions faire, Dieu n'en tire aucun avantage et n'est point obligé à nous en savoir gré, s'il ne regarde en cela que ce qui procède de nous, puisque nous ne saurions seulement lui payer ce que nous lui devons, suivant ce que nous venons de rapporter que dit l'Évangile : *Après que vous aurez fait tout ce qui vous aura été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles (Luc., II) ; ce qui s'entend au regard de Dieu ; car, quant à nous, nos bonnes œuvres nous sont très-utiles, puisqu'elles nous font gagner la vie éternelle, comme je dirai dans le chapitre suivant.*

Vous voyez, ma fille, que le nom d'esclave, entendu en cette manière, est un nom d'humilité, d'amour et d'obéissance. Et ce furent les dispositions dans lesquelles se trouva la sainte Vierge, lorsque instruite par

Le Saint-Esprit, elle répondit à l'ange qui lui annonça la nouvelle qu'elle serait la mère d'un Dieu : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole* (Luc., I, 38, 39). Car pouvait-elle mieux reconnaître sa bassesse et témoigner son zèle pour la gloire de Dieu et sa promptitude à se soumettre, comme une esclave, à tout ce qu'il lui plairait de lui commander ? Saint Paul ne se glorifie-t-il pas aussi de porter le nom d'esclave de Jésus-Christ, et tous les saints ne sont-ils pas dans ces mêmes sentiments (Rom., I) ?

Profitez donc, ma fille, de cette vérité, et vous en tirerez un grand avantage pour vous garantir des périls que les bonnes œuvres peuvent vous causer, non par elles-mêmes, mais par votre faute. Accoutumez-vous à dire souvent autant du cœur que de la bouche : je suis l'esclave de Dieu, tant parce qu'il est Dieu que par les obligations infinies dont je lui suis redevable ; et, quoi que je puisse faire, je ne saurais payer le moindre des pas qu'il a faits pour moi dans cette vie mortelle, le moindre des tourments qu'il a soufferts, le moindre des péchés qu'il m'a pardonnés, le moindre de ceux dont il m'a préservée, la moindre des bonnes inspirations qu'il m'a données, ni un seul moment du bonheur dont j'espère de jouir dans le ciel. Je suis indigne, comme disait Jacob, de la moindre des miséricordes que Dieu m'a faites ; et Notre-Seigneur a dit : qu'un serviteur, après avoir fait tout ce qu'il a pu, est obligé de reconnaître qu'il est un serviteur inutile ; à combien plus forte raison me dois-je humilier d'avoir commis tant de fautes, soit par ignorance, ou par faiblesse, ou par malice ? Je ne suis donc qu'une misérable esclave, puisque je ne sers pas Dieu comme je le devrais et le pourrais, et s'il m'avait traitée comme je le mérite, il y a longtemps qu'il m'aurait précipitée dans l'enfer pour punition des péchés que j'ai commis, et de tant d'autres qu'il aurait pu avec justice me laisser commettre.

C'est là, ma fille, le sentiment que vous devez avoir de vous-même ; c'est la disposition où vous devez être. Il n'y a rien que vous ne deviez faire pour vous occuper sans cesse à servir Dieu, sans penser qu'il vous en doive savoir quelque gré, ni de pouvoir, comme disait Job, répondre par toutes vos bonnes actions jointes ensemble, à la millième partie de ce que vous lui devez. Ainsi, lorsque vous entendrez relever le mérite de vos bonnes œuvres, gardez bien que votre cœur ne s'en élève ; mais dites : Ce sont vos faveurs, mon Sauveur, et c'est à vous que l'on doit rendre grâces du prix qu'il vous plaît de donner à nos indignes services. Par ce moyen, vous demeurerez toujours dans l'état où vous devez être, qui est de vous considérer comme une lâche et indigne esclave.

CHAPITRE XCIII.

Que l'humilité nous peut faire jouir avec assurance et action de grâces du mérite qu'il plaît à Dieu de donner aux bonnes œuvres des justes.

Après que vous aurez mis votre âme en assurance par l'humble sentiment que Notre-Seigneur nous a appris que nous devons avoir de notre bassesse, vous pourrez jouir, sans crainte, des grands avantages dont il favorise ceux qui sont à lui, et le remercier de ce qu'étant nés esclaves, l'infusion de sa grâce nous a rendus enfants adoptifs de Dieu, et par conséquent ses héritiers avec lui, comme dit saint Paul. Mais parce qu'une qualité si éminente nous oblige de vivre et d'agir d'une manière conforme à la dignité si sublime d'un tel Père, ce divin Fils, qui ne dédaigne pas de nous reconnaître pour ses frères, et qui nous a rendus tels par le mérite de sa mort, nous donne le Saint-Esprit avec les vertus et les dons qui nous sont nécessaires pour servir son Père éternel, observer ses commandements, et ainsi lui être agréables. Car ces

services qui, quelque grands qu'ils pussent être, étaient si secs, considérés en eux-mêmes, n'ont pas plutôt été arrosés des eaux de la grâce qu'elle les rend une source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, dont le pouvoir est tel qu'il y fait monter avec elle, nos bonnes œuvres quelque petites qu'elles soient.

Considérez, ma fille, combien il vous importe de vous regarder en vous-même, et de vous regarder en Dieu et en sa grâce. Car par vous-même vous vous trouverez tellement redevable à Dieu, que quoi que vous fassiez pour vous acquitter envers lui, bien loin de mériter la vie éternelle, vous ne sauriez pas même lui payer ce que vous lui devez. Mais en vous regardant en Dieu et en sa grâce, les services que vous êtes obligée de lui rendre, lui sont si agréables qu'il les reçoit comme s'ils méritaient d'être récompensés par une vie éternelle, sans y être porté par aucune autre considération que celle de sa volonté, qui ne pouvant être que juste et étant ce qu'il est, ne saurait manquer d'être entièrement accomplie; louez-le donc; remerciez-le de tant de faveurs, et considérez que si ce Père des miséricordes n'avait rendu la vie de saint Paul féconde en mérites et en bonnes œuvres, ce grand apôtre n'aurait osé dire, lorsqu'il était proche de sa mort, qu'il recevrait de la main de ce juste juge la couronne de justice. Dieu l'a donc couronné avec justice; mais il l'avait auparavant fait mériter par sa grâce; et ainsi l'un et l'autre tournent à la gloire de Dieu, soit que l'on considère la justice par laquelle il récompense le bien que l'on a fait, ou la miséricorde par laquelle il a fait faire le bien; et n'en demeurer pas d'accord, c'est vouloir lui dérober la gloire qui lui est due.

Ainsi, pour être dans les sentiments que vous devez avoir, considérez-vous d'un côté, comme incapable de faire le moindre bien, capable de faire toutes sortes de maux, et digne de l'enfer; et d'un autre côté, au lieu de vous décourager par cette vue de votre misère, marchez hardiment dans le chemin où Dieu vous a mise, et espérez de sa miséricorde qu'il vous fera la grâce de vous avancer jusqu'à ce que vous recueilliez dans le ciel le fruit des bonnes œuvres que vous aurez faites ici-bas par son assistance.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

CHAPITRE XCIV.

Que nous devons juger par l'amour que nous avons pour nous-mêmes de celui que nous devons avoir pour notre prochain.

Après avoir vu, ma chère fille, de quelle sorte vous devez vous regarder vous-même et Jésus-Christ, il faut vous expliquer ces paroles de notre texte : *Ouvrez les yeux*, afin de vous apprendre de quelle sorte vous devez regarder votre prochain, et qu'ainsi vous soyez entièrement éclaircie de la conduite que vous devez tenir dans une chose si importante. Sachez donc que le moyen de regarder le prochain comme l'on doit, est de le regarder des mêmes yeux que nous nous sommes regardés nous-mêmes et que nous avons regardé Jésus-Christ; ce qui se peut en cette manière.

Comme dans tant d'infirmités corporelles et spirituelles auxquelles nous sommes sujets, nous désirons qu'au lieu de nous mépriser on nous plaigne et on nous soulage; nous devons agir de la même sorte envers notre prochain par une véritable compassion de ses faiblesses et de ses peines, afin de le traiter comme nous voudrions que l'on nous traitât, si nous étions en sa place, et accomplir par ce moyen cette parole de l'Écriture : *Apprenez par ce qui se passe en vous ce qui se passe dans votre prochain* (Eccl., XXXI). Car autrement qu'y aurait-il de

plus horrible que de prétendre que l'on doive excuser tous nos défauts, et nous pardonner toutes nos fautes, et n'avoir nulle indulgence pour celles des autres? Ce n'est pas agir en homme que d'agir ainsi envers ceux qui sont d'une même nature que nous et que nous devons regarder avec des yeux humains, c'est-à-dire de compassion, selon ces paroles de l'Écriture : *Deux différents poids et deux différentes mesures sont en abomination devant Dieu (Prov., XX, 10)*, c'est-à-dire que Dieu ne peut souffrir que l'on se serve d'une grande mesure pour recevoir, et d'une petite pour donner; et qu'il traitera sans miséricorde celui qui traite les autres sans miséricorde, en le mesurant avec la même mesure dont il aura mesuré les autres, comme l'Évangile le dit dans saint Mathieu.

Regardez donc, ma fille, tout ce que vous verrez arriver à votre prochain de la même manière, dont vous voudriez que l'on regardât ce qui vous arrive. Ayez-en la même compassion que vous voudriez que l'on eût de vous; et tâchez de l'en soulager avec la même bonté que vous voudriez qu'on vous soulageât. Par ce moyen Dieu vous mesurera avec cette mesure charitable dont vous aurez mesuré les autres, et l'on verra s'accomplir en vous cette parole de l'Écriture : *Bienheureux ceux qui sont compatissants et charitables, parce qu'ils seront traités avec miséricorde (Matth., V, 7)* : et ayant appris par la connaissance de vous-même de quelle sorte vous devez agir envers votre prochain, vous serez compatissante et charitable envers tout le monde.

CHAPITRE XCV.

Que la connaissance de l'amour que Jésus-Christ nous a porté doit nous apprendre à aimer notre prochain.

Après avoir vu, ma chère fille, que la connaissance de nous-mêmes, nous doit apprendre à aimer notre prochain, il faut maintenant vous faire voir combien la connaissance de Jésus-Christ doit nous y porter. Représentez-vous donc l'extrême miséricorde par laquelle ce Fils unique de Dieu s'est fait homme pour l'amour des hommes, les travaux infatigables dans lesquels il a passé toute sa vie pour procurer nos avantages, et cet excès d'amour qui l'a fait mourir sur une croix par des tourments et des douleurs inconcevables, afin de nous faire vivre à jamais. Ainsi comme en vous regardant, vous aurez regardé votre prochain avec des yeux pleins d'humanité, vous regarderez Jésus-Christ avec des yeux de chrétienne, c'est-à-dire en la manière qu'il vous regarde. Car, si Jésus-Christ habite en vous, vous jugerez des choses comme il en juge, et connaîtrez combien vous êtes obligée d'aimer votre prochain, puisqu'il l'a aimé et considéré comme la tête aime et considère les parties du corps dont elle est le chef, un père ses enfants, un mari sa femme, et un frère ses frères. Priez-le de vous faire connaître quel a été le feu de l'amour dont son cœur était embrasé, lorsqu'il souffrit qu'on l'attachât à la croix pour le bien de tous les hommes grands et petits, bons et méchants, présents et à venir, et pour ceux mêmes qui le crucifiaient. Admirez que cet amour, au lieu de se refroidir, continue de telle sorte d'être toujours le même, que, si la mort que Jésus-Christ a endurée ne suffisait pas pour procurer notre salut, il serait prêt à mourir une seconde fois, et s'offre pour cela à toute heure à son Père, avec ce même amour qu'il s'y offrit réellement le jour de sa passion. Qui peut après cela être inhumain envers ceux pour qui Jésus-Christ a tant de tendresse? qui peut vouloir du mal à ceux à qui il prend tant de plaisir de faire du bien?

C'est une chose incroyable que l'affection que ces pensées impriment dans le cœur d'un chrétien qui considère son prochain non pas comme

l'on considère les richesses, ou la proximité, ou autres choses semblables qui ne sont qu'extérieures; mais comme étant un des membres du corps dont Jésus-Christ est la tête. Et celui qui aime véritablement ce Sauveur du monde, peut-il croire faire beaucoup, que d'aimer ceux qui sont son corps mystique, et dont il a dit qu'il *réputerait comme fait à lui-même le bien ou le mal qu'on leur ferait* (Matth., XXV)? Un véritable chrétien ne saurait considérer attentivement ces paroles sans qu'elles lui donnent un respect, un amour et une douceur pour son prochain qui lui font souffrir ses défauts; et au lieu de le fâcher ou de lui nuire, tâcher de le servir et le consoler, parce que regardant Jésus-Christ en sa personne, il se considère comme étant plus véritablement son esclave que s'il l'était devenu par un grand prix qu'il aurait donné pour l'acheter, en se souvenant que lui-même ayant été acheté par Jésus-Christ au prix de tout son sang, il n'y a rien qu'il ne doive faire pour lui en témoigner sa reconnaissance. Ajoutez à cela ce que ce divin Rédempteur a dit, en parlant à saint Pierre: *Si vous m'aimez passez mes agneaux* (Joan., XXI, 15). Et ailleurs: *Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant me reçoit* (Marc., IX, 36). Et encore ailleurs: *Celui qui exerce la miséricorde envers l'un de ceux-ci l'exerce envers moi*.

Pouvons-nous donc trop remercier notre Sauveur d'une aussi grande grâce qu'est celle qu'il nous fait de pouvoir si facilement lui témoigner en la personne de notre prochain, qui est toujours proche de nous, quel est l'amour que nous lui portons à lui-même? Pouvons-nous trop considérer comme légères les peines que nous prenons pour l'assister, quand nous les comparons à un aussi grand amour qu'est celui que Jésus-Christ lui-même lui a témoigné, et nous a commandé d'avoir pour lui par ces paroles si pleines d'affection: *Je vous ordonne de vous aimer les uns les autres comme je vous aime* (Joan., XIII, 34).

CHAPITRE XCVI.

Autre considération qui nous apprend de quelle sorte nous devons nous conduire avec notre prochain.

Voici, ma chère fille, une autre considération qui peut nous apprendre de quelle manière nous devons regarder notre prochain. C'est qu'encore qu'il soit très-vrai que Notre-Seigneur ne demande point de récompense du bien qu'il nous fait, parce que ses richesses étant infinies, il n'a besoin de rien et donne libéralement, et par un pur amour tout ce qu'il donne, il ne laisse pas néanmoins de désirer que notre prochain profite des faveurs qu'il nous fait dans le besoin qu'il a d'être considéré, aimé et secouru. Car, il agit en cela comme ferait un homme qui, après avoir prêté à un autre une grande somme, et lui avoir donné plusieurs autres grandes preuves d'amitié, lui dirait: je vous quitte à mon égard de tout ce que vous me devez, parce que je n'en ai point de besoin, mais je désire que pour reconnaître l'obligation que vous m'avez, vous assistiez un tel de mes parents, ou de mes amis, ou de mes serviteurs. C'est donc là la manière dont un chrétien peut reconnaître ce que Jésus-Christ a souffert pour lui, tant durant sa vie qu'en sa mort, les grâces particulières qu'il en a reçues, les péchés qu'il lui a pardonnés, la patience avec laquelle il attend qu'il fasse pénitence, et tant d'autres bienfaits dont il lui est redevable. Une conduite si charitable de Jésus-Christ envers nous, nous oblige d'en user de même envers notre prochain, puisqu'encore qu'il ne le mérite pas, cet adorable Rédempteur nous en tiendra compte, comme si nous l'avions assisté lui-même. Ainsi ceux qui sont dans le besoin et que nous avons moyen de secourir, ont droit de nous dire: Usez envers nous de la même miséricorde dont Dieu a usé envers vous. Et nous ne saurions y manquer sans avoir beaucoup de sujet de craindre que

Dieu, pour nous punir d'une si grande dureté envers eux, et de notre ingratitude envers lui, nous traite comme il traita ce mauvais serviteur qui, après que son maître lui eut remis les dix mille talents qu'il lui devait, s'était rendu inexorable aux prières de ceux qui lui étaient redevables (*Marc.*, XVIII). Ce n'est pas que Dieu punisse une seconde fois les péchés qu'il a pardonnés; mais c'est qu'il punit l'ingratitude de ceux à qui ils ont été pardonnés, et qui est d'autant plus grande que leurs péchés étaient plus grands. Que si ce mauvais serviteur demanda pardon à son maître, comme il y a sujet de le croire, il lui aura sans doute fait cette réponse que nous lisons dans l'Écriture: *Celui qui ferme l'oreille aux cris du pauvre, criera lui-même et ne sera point écouté* (*Prov.*, XXI, 13).

Vous pouvez juger, ma fille, par ce que je viens de dire, combien après vous être bien considérée vous-même, avoir bien considéré quelle est l'extrême bonté de Jésus-Christ, et rappelé dans votre esprit toutes les grâces qu'il vous a faites, vous êtes obligée de concevoir une estime et un amour pour votre prochain, que rien ne soit capable d'effacer de votre cœur. Et quand ces pensées que la corruption de la nature inspire, vous viendront dans l'esprit: Quelle obligation ai-je d'assister et d'aimer celui qui m'a fait du mal? répondez à cela: il est vrai que rien ne m'y obligerait, si je ne regardais que lui; mais regardant en lui Jésus-Christ, qui recevra comme fait à lui-même le bien que je lui ferai et le pardon que je lui accorderai, quelque indigne qu'il soit que je l'assiste, je ne puis m'en dispenser, puisque ce n'est pas lui que je considère, mais Jésus-Christ en lui. C'est là, ma fille, le moyen d'allumer dans votre cœur le feu d'une charité si ardente, que les eaux de vos imperfections ne pourront l'éteindre, tant ses flammes seront vives et s'élèveront au-dessus de tout ce qui pourrait les amortir. Ainsi quelques sujets de mécontentements que votre prochain vous donne, et quelque injustement qu'il agisse envers vous, votre vertu victorieuse de ses défauts vous fera agir de telle sorte envers lui, que vous pourrez dire avec David: *Ceux qui aiment votre loi, jouissent d'une paix profonde; et ils ne trouvent rien qui les puisse faire tomber* (*Ps.* CXVIII, 165). Or, cette loi est la loi de la charité par laquelle on accomplit toute la loi, selon ces paroles de saint Paul: *Celui qui aime son prochain accomplit la loi* (*Rom.*, XIII, 8). Et ailleurs: *Toute la loi est renfermée dans ce seul précepte: Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes* (*Gal.*, V, 14). Ce respect que nous rendons à notre prochain, comme étant un enfant adoptif de Dieu et frère de Jésus-Christ, et cet amour que nous lui portons à cause qu'il est aimé de lui, est ce que saint Paul recommande aux Philippiciens et à nous en leur personne par ces paroles: *Que chacun par humilité croie les autres au-dessus de soi et n'ait pas seulement soin de ce qui le regarde, mais aussi de ce qui regarde les autres. Soyez dans la même disposition et dans les mêmes sentiments où a été Jésus-Christ, qui, ayant la forme et la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût à lui une usurpation d'être égal à Dieu; mais s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors, il s'est rabaisé lui-même, se rendant obéissant jusques à la mort, et jusques à la mort de la croix* (*Phil.*, XXI, 3). Ce divin Sauveur nous a montré encore quelle doit être cette humilité et cet amour pour notre prochain, et nous l'a particulièrement recommandé par ce grand abaissement qui lui fit, la veille de sa mort, laver les pieds à ses disciples.

Apprenez, ma fille, par un tel exemple à considérer dans votre prochain, les enfants adoptifs de Dieu pour qui Jésus-Christ est mort en la croix; rendez-leur de l'honneur, puisqu'il leur en a tant fait, et aimez-

Ies, puisqu'ils ne sont pas moins unis d'affection avec lui qu'un époux l'est à son épouse, et les membres du corps à leur chef. Ainsi votre amour sera ferme et durable; au lieu que celui qui ne tire pas son origine de cette source ressemble à une maison fondée sur le sable qui, ne pouvant résister au moindre effort dont elle est attaquée, tombe bientôt par terre.

QU'IL FAUT RENONCER A NOTRE VOLONTÉ.

CHAPITRE XCVII.

Explication de ces paroles du premier des versets pris pour sujet de ce traité : *Oubliez votre nation et la maison de votre père.*

Je viens maintenant à ces paroles du premier des versets que j'ai pris pour sujet de ce traité : *Oubliez votre nation et la maison de votre père.* Pour bien entendre ces paroles, il faut remarquer que tous les hommes sont séparés en deux classes et composent comme deux cités différentes. L'une des bons, et l'autre des méchants. Mais ce n'est pas la différence des lieux qui les distingue. Car ces divers citoyens ne vivent pas seulement ensemble dans une même cité, mais aussi dans une même maison, et il n'y a que la diversité de leurs affections qui les distingue. *Deux amours différents*, dit saint Augustin, *composent ces deux différentes cités : l'amour de soi-même, qui va jusqu'à mépriser Dieu, compose celle qui est terrestre. Et l'amour de Dieu qui nous donne du mépris pour nous-mêmes compose celle qui est céleste.* La première ne s'élève qu'en elle-même : la seconde ne s'élève qu'en Dieu. La première recherche l'honneur des hommes; la seconde ne met son honneur qu'à être pure aux yeux de Dieu. La première n'a pour objet que sa propre gloire; la seconde dit à Dieu qu'il est toute sa gloire et qu'elle tire tous ses avantages de lui seul. La première désire de commander; la seconde est toujours prête à servir les autres par charité, et fait que les supérieurs prennent soin des inférieurs, et que les inférieurs obéissent avec joie à leurs supérieurs. La première s'attribue à elle-même toute sa force et s'en glorifie; et la seconde dit à Dieu : Seigneur, qui êtes toute ma force, faites-moi la grâce de vous aimer.

Ceux qui passent pour sages dans la première de ces deux cités ne cherchent leur satisfaction que dans les créatures, ou, s'ils connaissent le Créateur, ils ne l'honorent pas comme il le doit être, mais s'égarerent dans la vanité de leurs pensées, et, se croyant sages, se trouvent n'être que des insensés. Mais les citoyens de la seconde de ces deux cités mettent toute leur sagesse à servir Dieu véritablement, et à espérer d'en recevoir la récompense par le bonheur de le glorifier à jamais avec tous les saints et tous les anges, comme étant tout en tous et en toutes choses. Les pécheurs sont les citoyens de la première de ces deux cités; les justes sont les citoyens de la seconde; et comme excepté Jésus-Christ et sa sainte Mère, toute la postérité d'Adam a été conçue dans le péché, nous naissons tous citoyens de cette malheureuse cité. Mais Jésus-Christ nous en retire par sa grâce pour nous faire passer dans la sienne.

On donne divers noms à cette malheureuse cité qui n'est composée que d'hommes présomptueux et qui n'aiment qu'eux mêmes. Les uns la nomment l'Egypte, c'est-à-dire ténébreuse, parce que ses citoyens ne sont point éclairés de la lumière qui procède de la connaissance de Dieu, ou que, s'ils ont la foi, ce n'est qu'une foi morte, à cause qu'elle n'est pas accompagnée de la charité qui pourrait la rendre vivante, parce, comme dit saint Jean, *que celui qui n'aime point Dieu ne connaît point Dieu* (1 Joan., IV, 8); car Dieu est amour, c'est-à-dire que

celui-là n'a point cette connaissance pleine d'amour nécessaire pour le salut. Ainsi les uns vivant dans les ténèbres de l'infidélité, et les autres dans les ténèbres du péché, au lieu d'être dans la joie ils passent une vie triste et ennuyeuse et peuvent dire comme Tobie : *Ne voyant point la lumière du jour, quelle joie puis-je avoir en ce monde (Tob., V).*

On donne aussi à cette malheureuse cité le nom de Babylone qui signifie confusion, et qui fut appelée ainsi lorsque ces orgueilleux géants voulurent édifier une tour qui allât jusqu'au ciel pour se défendre de la colère de Dieu, et rendre leur réputation immortelle, s'il voulait par un second déluge noyer encore la terre. Mais Dieu, pour les punir de leur folie, confondit leurs langages de telle sorte qu'ils ne s'entendaient plus les uns les autres, ce qui causa entre eux un désordre qui fit donner avec raison à cette folle entreprise le nom de division et de confusion ; et ce nom convient très-bien à cette cité des méchants qui veulent pécher et n'en être point punis, et ne veulent pas se garder de pécher pour éviter le châtement, quoiqu'il n'y ait rien hors cela qu'ils ne voulussent faire pour ne point souffrir. Ils sont si superbes qu'ils ne pensent qu'à se rendre célèbres dans le monde. Leurs pensées sont comme autant de tours chimériques qu'ils bâtissent et élèvent dans leur esprit n'en pouvant élever de véritable comme ils le désireraient ; et Dieu les détruit lorsqu'ils en sont les plus satisfaits, selon qu'il est écrit : *Dieu résiste aux superbes* ; et comme ils ne veulent pas vivre dans l'unité d'un même langage, c'est-à-dire dans l'obéissance qu'ils doivent à Dieu, il les châtie de telle sorte qu'ils ne s'entendent point les uns les autres ni quoi que ce soit, parce que la sagesse de Dieu leur manquant, ils ne sauraient rien entendre qui leur soit utile. Ainsi combien se passe-t-il de choses dans le cœur des méchants qui leur donnent de la peine et les confondent sans pouvoir y remédier ? Ils forment aujourd'hui un dessein, demain un autre. Ils veulent en même temps des choses qui se contrarient ; ils s'affligent de ce dont ils s'étaient réjouis, et se réjouissent de ce dont ils s'étaient affligés. Tantôt ils se laissent aller au désespoir, et tantôt ils s'enflent de vanité. Ils désirent avec ardeur des choses qu'ils sont après fâchés d'avoir obtenues, et ils résolvent une chose et font le contraire, à cause qu'ils n'agissent pas par raison, mais par passion. Tellement que comme l'homme est un animal raisonnable, dont l'âme, qui est la principale partie, doit se conduire par la raison, et que ceux-là au contraire, ne vivent que comme des bêtes brutes en suivant seulement leur appétit sensuel ; de là vient que Dieu qui étant un pur esprit, veut être servi en esprit, ils n'ont garde de le servir. Et comme l'union des chrétiens consiste à être unis avec lui et entre eux ; les citoyens de cette malheureuse cité étant séparés de Dieu, ils n'ont garde de vivre en paix les uns avec les autres, mais sont toujours divisés chacun ne voulant faire que sa propre volonté sans se soucier de plaire aux autres, parce qu'ils ne sont sensibles qu'à ce qui les touche. Ainsi, au lieu de faire l'usage qu'ils devraient d'eux-mêmes et des créatures selon la fin pour laquelle Dieu les a créés, ils sont eux-mêmes la fin qu'ils se proposent : ce qui fait qu'on leur donne avec raison le nom de Babylone, puisqu'ils agissent en toutes choses contre l'intention de leur Créateur.

On leur donne aussi le nom de Chaldéens, de Sodome, de Hedom, et plusieurs autres qui montrent quelle est leur méchanceté que l'on ne saurait marquer aussi grande qu'elle est.

Et enfin on donne à ce malheureux peuple le nom de monde, non pas de ce monde que Dieu a créé et qui ne saurait être que bon, puisqu'il est l'ouvrage d'un Dieu parfaitement bon, mais parce que ces hommes tout sensuels n'ont de sentiment et de l'amour que pour

ce qui est visible. Ce qui a fait dire à saint Jean, que tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. Or, le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement (I Joan., II, 16). Saint Paul dit aussi, que si quelqu'un n'a point l'Esprit de Jésus-Christ, il n'est point à lui (Rom., VIII, 9), et par conséquent il est au monde. Saint Jacques dit aussi: Ne savez-vous pas que l'amour de ce monde est une inimitié contre Dieu (Jacob., IV, 4)? Et par conséquent quiconque voudra être ami de ce monde se rend ennemi de Dieu.

CHAPITRE XCVIII.

Que nous devons fuir le monde qui est la cité des méchants. Combien il traite mal ses citoyens. Et qu'épouvantable sera leur fin.

Vous pouvez juger, ma chère fille, par ce que je viens de dire quelle est la haine que l'on doit avoir pour le monde qui est cette malheureuse cité, et qu'il n'y a point d'efforts que ceux qui s'y trouvent engagés ne doivent faire pour le quitter, s'ils désirent de se sauver. Il est l'image de l'Egypte d'où Dieu commanda aux Israélites de se hâter de sortir et de marcher quoiqu'à travers des déserts pour arriver à l'heureuse terre qu'il leur promettait. C'est ce peuple que Dieu ordonna à Abraham d'abandonner lorsqu'il lui dit: *Quittez votre pays, votre parenté, et la maison de votre père, et venez en la terre que je vous montrerai (Heb., XI)*. Ce que ce grand patriarche exécuta avec une humble et parfaite obéissance sans savoir où il allait comme dit saint Paul. Dieu commanda aussi à Loth de sortir d'avec ce même peuple pour ne se trouver point enveloppé dans le châtiment épouvantable qu'il en voulait faire, et de se sauver sur la montagne qui représente l'éminence de la foi et de la bonne vie. Enfin c'est ce même peuple dont saint Paul dit: *Quelle union peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité? Quel commerce entre la lumière et les ténèbres? Quel accord entre Jésus-Christ et Bélial? Quelle société entre le fidèle et l'infidèle? Et quelle conformité entre le temple de Dieu et les idoles? Car vous êtes le temple du Dieu vivant selon ce qu'il dit lui-même dans l'Écriture: J'habiterai en eux, et je m'y promènerai: je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. C'est pourquoi sortez du milieu de ces personnes, dit le Seigneur, séparez-vous d'eux: Ne touchez point à ce qui est impur, et je vous recevrai, je serai votre Père et vous serez mes fils et mes filles, dit le Seigneur tout-puissant (II Cor., VI, 14)*.

Quelles paroles! Et quels efforts ne doivent-elles point, ma fille, vous faire faire pour vous séparer de ce malheureux peuple, afin de jouir du bonheur qu'elles vous promettent, et vous garantir du malheur que vous auriez autrement sujet de craindre? Peut-on demeurer en assurance dans une maison près de tomber et d'accabler sous ses ruines ceux qui l'habitent; et quel gré ne saurions-nous point à ceux qui, par l'avis qu'ils nous en donneraient, nous feraient éviter un si grand péril? Puis donc que je vous assure de la part de Dieu qu'un jour viendra que s'accomplira la vision qu'eut saint Jean touchant ce malheureux peuple lorsqu'il dit: *Je vis un ange descendre du ciel qui avait une grande puissance: La terre fut tout éclairée de sa gloire et il cria à haute voix: Elle est tombée cette grande Babylone; elle est tombée et devenue la demeure des démons, la prison de tous les esprits impurs, et la prison de tous les oiseaux impurs et hais des hommes (Apoc., XVIII, 1)*. A quoi il ajoute: *Alors un ange puissant leva en haut une grande pierre comme une meule et la jeta dans la mer en disant: C'est ainsi que Babylone, cette grande ville, sera précipitée avec violence et on ne la trou-*

vera plus (*Apoc.*, XVIII, 21). Et afin que ceux qui désirent de se sauver ne se relâchent point en se persuadant qu'encore qu'ils soient dans la compagnie des méchants, ils ne participeront point à leurs châtiements ; ce même saint avait dit auparavant qu'il entendit une voix du ciel qui dit : *Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés et que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies. Car ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités* (*Apoc.*, XVIII, 4).

Mais encore qu'il soit fort avantageux d'éviter réellement la compagnie des méchants et que cela soit même presque nécessaire à ceux qui commencent d'entrer dans le chemin de la vertu, s'ils ne veulent s'égarer ; néanmoins saint Augustin dit que cette sortie de Babylone signifie sortir par affection de la compagnie des méchants, et qu'il faut pour en sortir avoir de l'amour pour ce qu'ils haïssent et de la haine pour ce qu'ils aiment, parce que ne considérant les choses que selon les sens, les bons et les méchants se trouvent demeurer non-seulement dans une même cité, mais dans une même maison, Jérusalem et Babylone étant ainsi jointes ensemble quant aux corps ; au lieu qu'à en juger spirituellement, elles sont tellement séparées, qu'il est facile de connaître que l'une est la cité de Dieu, et l'autre la cité du diable.

Oubliez donc, ma fille, votre nation pour aller chercher le peuple de Dieu et la cité de Jésus-Christ, puisque vous ne pouvez commencer une vie nouvelle, sans renoncer avec douleur à celle que vous meniez auparavant. Souvenez-vous de ce que dit saint Paul, que *Jésus-Christ voulant sanctifier son peuple par son propre sang, il a été crucifié hors les portes de Jérusalem* (*Hebr.*, XIII, 12), pour faire connaître qu'il faut, si nous le voulons suivre, sortir de la compagnie de ceux qui ne s'aument pas eux-mêmes, comme Jésus-Christ sortit de Bethsaïde pour rendre la vue à un aveugle (*Marc.*, VIII), afin de nous apprendre que pour recevoir la guérison de nos âmes, il faut renoncer à la vie commune pour marcher dans ce chemin étroit dans lequel il nous a dit lui-même, qu'il y en a si peu qui marchent. C'est se tromper de croire que l'on puisse s'accorder avec Jésus-Christ et avec le monde, après avoir appris de sa propre bouche, que l'on ne saurait servir à deux maîtres (*Matth.*, VII) et qu'il a dit aussi que *ceux qui sont à lui ne sont pas de ce monde* (*Matt.*, VI), et que son royaume n'était point de ce monde. Vous ne sauriez donc vouloir en être, sans être punie de votre désobéissance, comme Absalon dont les cheveux, qui représentent les vaines affections, l'ayant arrêté dans sa fuite et fait demeurer suspendu à un arbre (*II Reg.*, XVIII), donnèrent moyen à Joab de le percer de trois dards, qui sont l'image de cette concupiscence de la chair, de cette concupiscence des yeux et de cet orgueil de la vie, dont parle saint Jean et dont le diable, qui est le prince de ce monde, se sert pour régner sur les méchants. Or, comme cet arbre auquel Absalon était suspendu, était un chêne dont le fruit n'est propre que pour des pourceaux, ce prince du monde ne repaît ceux qui lui sont malheureusement assujettis, que de vaines pensées et d'affections brutales, ne les nourrit, comme un autre Adonibézec, que des miettes qui tombent de sa table (*Judic.*, I, 7), et les laisse dans une faim continuelle des biens de cette vie, jusqu'à ce qu'il les entraîne avec lui dans les enfers où leur faim et leurs tourments seront éternels.

Ce que je viens de dire ne devrait-il pas faire ouvrir les yeux aux gens du monde, pour les porter à fuir le monde et le démon, et à imiter l'enfant prodigue, en retournant à Dieu comme il fit, lorsque s'étant vu dans une si extrême misère, qu'il ne pouvait pas seulement se rassasier de glands, et ayant connu la différence qu'il y avait entre être

dans le monde ou dans la maison de son père, il retourna le trouver, lui demanda pardon et l'obtint. Faites-en de même, ma fille, oubliez votre nation, si vous voulez que Dieu vous reçoive; oubliez votre peuple si vous voulez qu'il se souvienne de vous; ne vous aimez point trop vous-même si vous voulez qu'il vous aime; ne vous confiez point en vos propres forces si vous voulez qu'il vous assiste; n'ayez point de complaisance pour vous si vous voulez paraître belle à ses yeux; ne désirez point de plaire au monde si vous désirez de lui plaire; et ne craignez point d'abandonner pour l'amour de lui, père, mère, frères, sœurs, maison et votre propre vie, si vous voulez le trouver, non qu'il faille avoir de l'aversion pour toutes ces choses, mais parce que vous devez de telle sorte vous donner tout entière à Jésus-Christ, que vous ne voulussiez pas seulement pour plaire à qui que ce soit et à vous-même, tordre un seul de vos cheveux si cela lui était désagréable.

Saint Paul dit : *Que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point; ceux qui pleurent comme ne pleurant point; ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point; et ceux qui achètent comme ne possédant point.* Et la raison qu'il en rend est *parce que la figure de ce monde passe* (I Cor., VII, 29). Je vous dis de même, ma fille, que, tant parce que tout passe si vite, que parce que vous n'êtes plus à vous-même, vous ne devez désormais considérer père, mère, frères, parents, amis et toute votre famille, que comme s'ils n'étaient point, non qu'il faille manquer au respect, à l'amour et à l'obéissance que vous leur devez, puisque la grâce ne détruit point l'ordre de la nature, et que, même dans le ciel, les enfants auront du respect pour leurs pères; mais je prétends dire seulement que votre affection pour eux ne doit rien diminuer de votre amour pour Dieu. Aimez-les donc, non pas en eux-mêmes, mais en Jésus-Christ, qui ne vous les a pas donnés afin de vous être un obstacle à le servir comme vous y êtes obligée.

Saint Jérôme rapporte d'une demoiselle qui avait tellement mortifié son amour pour ses parents, qu'au lieu de voir sa propre sœur, elle se contentait de l'aimer pour Dieu, parce que de même que pour pouvoir écrire sur du parchemin, il faut ôter toute la chair et tout le poil de la peau dont il est fait, notre âme ne saurait être bien préparée à recevoir des faveurs particulières de Dieu, qu'après être purifiée de la trop grande affection que donnent la chair et le sang.

Nous lisons dans l'Écriture que deux vaches nouvellement vélées, ayant été attelées au char dans lequel les Philistins renvoyèrent l'arche de Dieu (I Reg., VI), quoique la douleur d'avoir été séparées de leurs petits les fit gémir, elles ne se détournèrent point du droit chemin jusqu'à ce qu'elles furent arrivées dans la terre d'Israël, au lieu où il était particulièrement adoré : ce qui montre que ceux qui ont chargé sur leurs épaules la croix de Jésus-Christ, qui est l'arche véritable de notre alliance avec lui, ne doivent point se détourner et se ralentir dans leur chemin par ces affections naturelles ou autres choses semblables, ni se laisser emporter à la joie dans la prospérité, non plus qu'à la tristesse dans l'adversité; l'un étant se détourner du chemin du côté de la médiocrité, et l'autre s'en détourner du côté de la main gauche, mais continuer toujours de marcher en priant Dieu de faire réussir toutes nos actions à sa gloire, sans nous laisser vaincre à ces sentiments de joie ou de tristesse que nous ne saurions éviter d'avoir.

Ces vaches, dont je viens de parler, sont aussi la figure de la manière dont les pères et les mères doivent agir en ces occasions; lorsqu'ils voient que leurs enfants ne sont portés à se conduire de la sorte, que par le désir de servir Dieu. Car encore que par leur amour pour eux, ils ne puissent souffrir sans peine de s'en voir ainsi séparés en quelque manière, ils doivent les offrir à Dieu, comme Abraham lui offrit son

gis unique pour lui obéir, malgré les sentiments de la nature, et espérer que Dieu ne laissera pas sans récompense cette espèce de martyr qu'ils auront souffert patiemment pour l'amour de lui.

Oubliez donc, ma fille, votre peuple : soyez comme un autre Melchisédech que l'Écriture dit n'avoir eu ni père, ni mère, ni parents, et que saint Bernard propose pour exemple aux serviteurs de Dieu, afin d'oublier de telle sorte leurs proches, qu'ils soient dans leur cœur comme un autre Melchisédech, sans que rien puisse ralentir leur ardeur à marcher dans le chemin qui les conduit à Dieu.

CHAPITRE XCIX.

Que l'avantage de la naissance n'est que vanité, et que la véritable noblesse dont on doit seulement se glorifier est d'appartenir à Jésus-Christ.

Comme je serais fort fâché, ma chère fille, que la vanité que donne une noblesse qui n'est que charnelle, vous aveuglât ainsi qu'elle en aveugle tant d'autres, je me trouve obligé de vous dire ce que saint Jérôme dit à une fille de qualité : *Je ne désire pas que vous soyez du nombre de ces filles qui sont des demoiselles du monde et non pas des demoiselles de Jésus-Christ. Elles ne se souviennent plus des bonnes résolutions qu'elles avaient faites. Les divertissements leur deviennent agréables ; elles se plaisent dans leur vanité ; elles se glorifient des avantages dont la nature les favorise, tant en ce qui regarde le corps que la noblesse de leur race ; au lieu qu'elles devraient les mépriser si elles considéraient que leur véritable noblesse est d'avoir Dieu pour père. Il ne créa au commencement qu'un homme et qu'une femme dont tous les hommes sont descendus. Ce n'a donc pas été la nature qui a mis de l'inégalité entre eux, puisqu'ils n'ont tous qu'une même origine ; mais c'a été l'orgueil et l'ambition. Et quant à la seconde naissance qu'ils ont reçue par Jésus-Christ, il ne doit non plus y avoir aucune différence entre eux, puisque le riche et le pauvre, le libre et l'esclave sont devenus par ce moyen également enfants de Dieu, et que la splendeur de cette seconde naissance, comme étant toute céleste, doit entièrement obscurcir l'éclat que l'orgueil avait donné à cette noblesse qui n'était que terrestre et corporelle. Quel sujet y a-t-il de se glorifier de la grandeur de la naissance, puisqu'il n'y a un seul de ceux que l'on méprise comme n'en ayant qu'une beaucoup inférieure, qui ne puisse se vanter d'en tirer une de Dieu par les mérites de Jésus-Christ, qui la rend égale à celle des plus grands princes qui soient dans le monde ? Ainsi s'il y a de la différence, elle n'est que dans la pensée de ceux qui ne considèrent non plus les choses divines que les choses humaines. Car s'ils les considéraient, comment pourraient-ils, pour des avantages si peu importants, se préférer à ceux qu'ils savent leur être égaux dans ce qui importe de tout, et regarder, comme étant à leurs pieds, ceux qui ont le même droit qu'eux de prétendre au royaume du ciel ? Ainsi quelque illustre que puisse être la noblesse d'où l'on tire sa naissance, il faut, pour être noble, selon Jésus-Christ, mépriser la gloire du siècle présent pour arriver à celle qu'il nous a promise dans le siècle à venir.*

Vous pouvez, ma chère fille, juger par ces paroles de l'un des plus célèbres docteurs de l'Église, combien il vous importe d'oublier votre peuple et la maison de votre père, sachant, comme vous le savez, que ceux de qui vous tenez cette vie mortelle, pleine de tant de misères, ont été conçus dans le péché qui a passé de notre premier père dans toute sa postérité, que ce corps, que nous avons reçu d'eux, a été formé d'une manière qui donne tant de dégoût, que l'on n'oserait y penser, et qu'encore que l'âme que Dieu a créée pour l'animer fût toute pure, elle n'a pas plutôt été unie à lui, qu'elle s'est trouvée toute souillée. Il est sujet à tant d'infirmités, à tant de maladies et même à la mort, qu'il n'est

propre que pour faire pénitence en les souffrant patiemment. Il n'y en a point de si beau qui ne devint horrible, si on lui avait seulement ôté la moindre des peaux qui le couvre ; et autant qu'il est agréable à ne le considérer que par le dehors, il est au dedans si difforme, qu'on le peut comparer à un fumier couvert de neige. Mais, plutôt à Dieu que ce fussent là les moindres de ses imperfections, il ne serait pas comme il est notre plus grand ennemi, il ne nous trahirait pas comme il fait, sans craindre de nous donner la mort, et une mort éternelle en offensant Dieu pour satisfaire à ses plaisirs. Il est lâche et paresseux dans tout ce qui regarde ses devoirs, opiniâtre dans sa malice, et pour peu qu'on lui lâche la bride, il n'y a point d'excès dans lesquels il ne se porte.

Que ridicule est donc la vanité de ceux qui se glorifient de leur noblesse, puisque les âmes étant créées de Dieu, on ne les peut considérer comme un bien que l'on hérite de ses parents ; et que quant au corps que nous tenons d'eux, il est si imparfait et si misérable, que l'on ne saurait y penser sans en avoir de la honte. *Criez à haute voix*, dit Dieu à Isaïe : Et que dirai-je, Seigneur ? lui demanda ce prophète. *Dites*, lui répondit Dieu, *que toute chair n'est que du foin, et que toute la gloire du monde n'est que comme la moindre fleur des champs* (Isa., IV). Quoi ! Dieu commande de crier cela à haute voix : et néanmoins il y en a de si sourds à ces paroles, qu'au lieu de se glorifier des grands avantages qu'ils peuvent recevoir par le Saint-Esprit, ils se glorifient des impuretés dans lesquelles ils se plongent par la corruption de la chair. Gardez-vous bien, Epouse de Jésus-Christ, d'être si aveugle et si ingrate. Ce n'est pas à cause de la noblesse de votre race que Dieu vous considère ; mais c'est parce que vous êtes chrétienne. Ce n'est pas parce que vous êtes née dans une maison parée ; mais c'est parce que vous avez reçu dans le baptême les ornements dont une seconde naissance embellit l'âme. La première déshonore ; la seconde est très-honorable. La première est vile et basse ; la seconde est noble et élevée. La première est souillée par le péché ; la seconde justifiée par la grâce. La première est charnelle ; la seconde est spirituelle et vivifiée. La première nous rend enfants des hommes ; la seconde nous rend enfants de Dieu. La première, en nous faisant héritiers des biens temporels de nos pères, nous fait héritiers aussi de leurs péchés et de leurs peines ; et la seconde, en nous rendant frères de Jésus-Christ, nous rend ses cohéritiers dans le ciel et nous fait, par la réception du Saint-Esprit, espérer de voir un jour Dieu face à face.

Après cela, que pensez-vous que Dieu dira à ceux qui se glorifient davantage d'avoir tiré leur naissance des hommes pour n'être ensuite que des pécheurs et des misérables, que d'avoir reçu de lui une seconde naissance pour être justes et bienheureux ? On peut les comparer à un homme qui, étant fils d'un roi et d'une esclave, ne se vanterait que de la naissance qu'il aurait tirée de sa mère, sans se souvenir de l'honneur que ce lui est d'avoir un roi pour son père.

Oubliez donc, ma fille, votre peuple pour être désormais du peuple de Dieu, puisque vous ne seriez autrement qu'une vile pécheresse ; au lieu que si vous abandonnez votre peuple, Dieu vous recevra pour être à lui, ennoblira votre âme, vous justifiera, vous aimera et quelque pauvre que vous soyez, il vous aura bientôt enrichie. Oubliez donc votre peuple, je le répète encore, cessez d'être une pécheresse en vivant selon le monde ; oubliez votre peuple, ne tenez plus de compte de votre noblesse ; demeurez dans une grande tranquillité en vous considérant comme seule avec Dieu dans un désert ; et enfin oubliez votre peuple puisque tant de raisons vous y obligent.

CHAPITRE C.

Explication de ces paroles : *Oubliez la maison de votre père*, qui montrent que nous devons renoncer à notre volonté pour imiter *Jésus-Christ*.

Il faut maintenant, ma chère fille, vous expliquer les paroles suivantes de notre texte : *Oubliez la maison de votre père*. Saint Jean nous apprend que ce père est le démon, en disant : *Celui qui commet le péché est enfant du diable, parce que le diable a péché dès le commencement* (*Joan.*, III, 8); non qu'en effet il soit le père des méchants, mais parce qu'ils l'imitent, et que l'Évangile donne le nom d'enfants de Satan à ceux qui imitent sa malice. Ce malheureux père vit dans le monde, c'est-à-dire parmi les méchants, comme Job l'exprime par ces paroles : *Il dort à l'ombre et dans les lieux marécageux et humides* (*Job*, IV). Cette ombre signifie les richesses, parce qu'encore qu'elles donnent du plaisir et de la satisfaction, cette satisfaction est traversée par tant de déplaisirs qui piquent le cœur comme par autant d'épines, que l'on reconnaît à la fin qu'au lieu d'être de véritables richesses, elles n'en sont que l'ombre et une véritable misère. Ces roseaux des marécages représentent la gloire du monde qui, autant qu'elle a d'éclat au dehors, est vide et creuse au dedans, et si fragile et si changeante, que l'on ne peut mieux la comparer qu'à un roseau agité des vents. Et ces lieux marécageux et humides signifient ces âmes dérégées qui courent après des plaisirs charnels contraires à ceux dont l'Évangile dit : Que cet esprit immonde dont Jésus-Christ avait délivré un possédé étant allé chercher du repos dans les lieux secs et arides, il n'y en trouva point (*Matth.*, XII), et il ne peut de même rien trouver dans les âmes exemptes de ces plaisirs charnels qui soit capable de le satisfaire, mais seulement dans celles qui aiment les biens, les honneurs et les délices. Ce qui fait qu'on lui donne le nom de prince du monde et du siècle, non qu'il ait créé le monde, mais parce que les méchants qui appartiennent à Dieu par leur création, deviennent sujets du démon par imitation, et se rendent conformes à lui par leur volonté pour être condamnés avec lui à des peines éternelles, lorsque, dans le dernier jour, Jésus-Christ leur prononcera cet épouvantable arrêt : *Allez, maudits, au feu éternel préparé au diable et à ses anges* (*Matth.*, XXV).

Que si vous voulez savoir quelle est cette demeure du démon, c'est la maudite volonté propre des méchants dans laquelle il se repose comme un roi sur son trône, et d'où il commande à tous ses sujets. Ainsi oublier la maison de votre père n'est autre chose que de renoncer à votre propre volonté dans laquelle ce malheureux père avait établi sa demeure, et d'embrasser de tout votre cœur la volonté de Dieu en disant : Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne. On ne saurait, ma fille, vous donner un avis plus important, puisqu'en renonçant à notre propre volonté, nous renonçons aux péchés qui sont comme des branches dont elle est la racine. Saint Paul nous l'apprend lorsqu'en nous racontant cette multitude de péchés qui régneront dans les derniers temps, il commence par dire que les hommes seront alors amoureux d'eux-mêmes, ce que le commentaire explique se devoir entendre de l'amour-propre; et comme il est l'origine de tous les péchés, nous n'en sommes pas plutôt délivrés, que nous nous trouvons soumis à Dieu qui est la source de tous les biens. Cette même volonté propre est aussi la cause de nos peines, de nos tristesses et de nos inquiétudes, parce que nous voudrions qu'elle s'accomplît en tout, et ne pouvons souffrir sans peine que cela ne soit pas; au lieu que quand nous nous sommes dépouillés de cette propre volonté, rien ne saurait plus nous fâcher, parce que ce n'est pas du travail que vient la tristesse, mais c'est de ce que nous ne voudrions pas nous trouver engagés

dans ce travail. Et ce renoncement à notre propre volonté ne nous délivre pas seulement des peines de cette vie, il nous délivre aussi des peines de l'autre, selon cette parole de saint Bernard : *Otez la volonté propre, et il n'y aura plus d'enfer*. Mais comme rien ne nous peut être plus avantageux, rien n'est aussi plus difficile à exécuter. C'est pourquoi nous y travaillerons en vain si, comme Jésus-Christ commanda d'ôter la pierre qui fermait le sépulcre du Lazare, il n'amollit la dureté de la pierre de cette propre volonté qui donne la mort à ceux qu'elle accable de son poids, s'il ne tue ce Goliath que lui seul, comme étant invincible, est capable de vaincre.

Nous ne devons pas manquer néanmoins à nous servir de toutes les forces que Dieu nous donne pour tâcher de rompre nos chaînes et implorer de tout notre cœur son assistance, en considérant combien grands sont les maux qui nous arrivent de suivre cette volonté propre ; et combien grands sont les biens que nous recevons d'y renoncer. Rien ne peut tant aussi nous y aider que ce merveilleux exemple de Jésus-Christ qui a dit, en parlant de lui-même : *Je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (Joan., VI, 38), et cela non pas en des choses légères, mais dans tout ce qui se peut imaginer de plus difficile à souffrir, comme on l'a vu dans sa passion, lorsqu'en renonçant à sa volonté pour accomplir celle de son Père, il nous a appris par son exemple qu'il faut, pour obéir à Dieu, renoncer à ce qui nous est de plus cher et embrasser ce qui nous est de plus pénible.

CHAPITRE CI.

De ce que l'on doit faire pour renoncer à sa propre volonté. De l'obéissance que les inférieurs doivent rendre à leurs supérieurs, et de quelle sorte les supérieurs doivent se conduire envers leurs inférieurs.

Comme l'on ne saurait monter en haut qu'en commençant par les premiers et les plus bas degrés, je dois vous dire, ma chère fille, que pour pouvoir arriver jusqu'à ce haut degré de vertu, de renoncer à votre propre volonté dans les choses les plus importantes, vous devez vous accoutumer à y renoncer dans les moindres, non pour vous y arrêter, mais pour passer plus avant. Ne pensez donc rien, ne dites rien et ne faites rien qui ait pour but de faire votre propre volonté. Et si vous vous sentez pressée de la suivre, au lieu de vous laisser captiver par elle, agissez avec une liberté de chrétienne pour la captiver elle-même. Par exemple, lorsque vous vous mettez à table, proposez-vous de vous mortifier en ne mangeant que pour obéir à Dieu et autant que vous en avez besoin pour soutenir votre vie. Lorsque vous travaillerez à vos affaires domestiques, mortifiez-vous de même en n'y agissant pas par l'amour du bien, mais parce que Dieu vous ordonne d'en prendre soin pour satisfaire à vos besoins et à ceux du prochain. Et ainsi du reste. C'est la manière dont les saints Pères des déserts conduisaient leurs disciples. Ils les empêchaient de s'employer aux choses où leur inclination les portait, et les occupaient à celles où elle ne les portait pas, afin de leur apprendre à renoncer entièrement à leur propre volonté, et ils jugeaient du sujet qu'il y avait de peu ou beaucoup espérer de leur avancement dans la vertu, selon le profit qu'ils faisaient de cette conduite, parce que l'on passe peu à peu des petites choses aux grandes.

Humiliez-vous donc, ma fille, et considérez-vous comme sujette à toute créature, selon ce que dit saint Pierre. Au lieu de vous offenser des mauvais traitements que l'on vous fera et des contradictions que l'on apportera à ce que vous désireriez, sachez-en gré et aimez ceux

qui vivront avec vous de la sorte, puisqu'ils vous aideront par ce moyen à vaincre vos ennemis qui sont vos sentiments et votre propre volonté. Considérez votre mère comme si elle était votre abbesse, à qui vous devez obéir avec une profonde humilité sans jamais vous lasser de satisfaire à ce devoir. Ne faites pas comme quelques-unes qui cherchent des prétextes pour ne rendre pas à leurs pères et à leurs mères l'obéissance qu'elles leur doivent, soit dans la maison, soit en sortant de la maison, sans leur en demander congé, en disant que c'est pour aller servir Dieu. Car rien n'est plus contraire à sa volonté que de ne pas obéir à son père et à sa mère. Jésus-Christ nous en a lui-même montré l'exemple en obéissant à son Père éternel durant toute sa vie et à sa mort, et aussi à sa très-sainte Mère et à saint Joseph, selon que saint Luc le rapporte (*Luc.*, II). Que personne ne s'imagine donc de pouvoir plaire à Jésus-Christ s'il manque à l'obéissance, puisqu'il l'a tant aimée, qu'il a mieux aimé mourir sur une croix que d'y manquer, et ne vous étonnez pas si j'insiste tant à vous la recommander à cause que rien ne vous importe davantage, parce que n'étant pas retirée dans une religion, vous serez toujours dans un double péril si vous ne renoncez à votre propre volonté pour l'assujettir à celle d'autrui. Vous ne sauriez trouver de la sûreté qu'en ne désirant point d'être dans la liberté de faire tout ce que vous voudrez, et ainsi vous ne devez pas vous contenter d'obéir à vos parents, il faut obéir aussi à ceux qui ont la principale autorité dans la maison et même aux inférieurs, pourvu que cela ne trouble point l'ordre que l'on doit garder en tout. Que s'il est besoin que vous leur commandiez dans les choses extérieures, considérez-vous au moins dans votre cœur comme leur étant soumise, et pour le faire plus volontiers, souvenez-vous de l'humilité avec laquelle Notre-Seigneur mit les genoux en terre pour laver les pieds à ses apôtres, et même à ce traître qui au sortir de là le livra entre les mains de ses ennemis pour le faire mourir. Repassez souvent dans votre esprit une si prodigieuse humilité, et ces paroles qu'il leur dit : *Si étant comme je le suis, votre Seigneur et votre Maître, je vous ai lavé les pieds, à combien plus forte raison devez-vous vous les laver les uns aux autres (Joan., XIII) ?*

Aimez donc jusqu'aux moindres de vos domestiques, comme si vous étiez leur mère, et assistez-les dans tous leurs besoins, comme si vous étiez leur servante. Souffrez avec patience leurs mauvaises humeurs, leurs extravagances et même leurs injures. Ne vous contentez pas d'être humble à leur égard, soyez-le aussi à l'égard de ceux du dehors; et que la vertu que vous pratiquerez envers eux vous serve à la pratiquer envers les étrangers. Souvenez-vous de sainte Catherine de Siennes, cette sainte femme instruite de Dieu même, et lisez sa vie, non pour désirer d'avoir comme elle des révélations, mais pour vous porter à imiter ses vertus. Vous y verrez que les obstacles que ses parents apportèrent pour l'empêcher de s'avancer dans le service de Dieu ne le lui firent point abandonner. Ils la firent sortir de sa cellule où elle s'occupait en de si saints exercices, et l'obligèrent de servir à la cuisine; mais parce qu'elle s'humilia et obéit, elle y trouva Dieu avec encore plus d'avantage qu'auparavant.

Que si dans le temps que vous désirez de vous employer à l'oraison, vos parents ou votre directeur vous commandent de faire quelque autre chose, offrez votre désir à Dieu, et obéissez-leur humblement et tranquillement avec une entière confiance qu'en en usant de la sorte, c'est à lui-même que vous obéissez, puisque vous exécutez son commandement; mais cela ne doit pas empêcher qu'après avoir imploré son assistance, vous ne les priez avec humilité de vous donner quelque temps pour vous employer, dans un lieu retiré, à vos exercices spirituels; et

soit qu'ils vous l'accordent ou vous le refusent, ne doutez point que ce ne soit pour votre avantage, si vous recevez ce refus avec soumission et tranquillité d'esprit comme venant de la part de Dieu. Quant à eux, ils lui en rendront un sévère compte, puisque, comme dit saint Ambroise, *c'est une grande faveur que Dieu fait à un père ou à une mère de leur donner des enfants qui veulent lui consacrer leur virginité et répondre fidèlement à sa vocation par une vie spirituelle et un grand mépris du monde.* Ce n'est pas néanmoins à vous à envisager ce châtiment de leur faute.

CHAPITRE CII.

Que l'on doit donner le nom de volonté propre à tout ce que nous désirons et que nous demandons, et comment nous pouvons le connaître.

Si vous considérez bien, ma chère fille, ce que je viens de vous dire, vous trouverez qu'il comprend deux choses : l'une, de renoncer à notre volonté, et l'autre d'accomplir celle de Dieu. Néanmoins, pour vous le mieux expliquer, je dois encore vous dire que désirer et demander à Dieu de nous délivrer de quelque péril ou de nous accorder quelque vertu ne doit pas passer pour une volonté blâmable, mais pour un moyen louable d'accomplir sa volonté, afin de nous garantir du mal et nous faire faire le bien, parce que si vous y faites attention, le désir d'être délivré de quelque péril pressant nous fait demander à Dieu avec plus d'ardeur et de plus profonds gémissements, ce qui le rend plus facile à nous l'accorder que si nous ne le lui demandions qu'en général et avec tiédeur. Cette doctrine est conforme à l'Écriture sainte, puisque dans l'oraison que Notre-Seigneur lui-même nous a enseignée, il nous oblige à demander les choses en particulier. David agissait ainsi dans tous ses besoins, et les autres saints l'ont pratiqué : or, encore que l'on puisse se conduire de la sorte dans les choses temporelles, comme nous voyons dans l'Évangile que l'aveugle pria Jésus-Christ de lui rendre la vue (*Marc., X*), et qu'il y en a tant d'autres exemples : néanmoins, comme ce qui n'est que temporel est moins considérable que ce qui regarde le spirituel, et que l'attachement que l'on y a est périlleux, au lieu que le mépris que l'on en fait est souvent louable, on ne doit pas le désirer et le demander avec trop d'affection : je dis avec trop d'affection, parce qu'on peut le demander, pourvu que ce soit sans inquiétude et à condition que Dieu l'ait agréable.

Quant à ce qui regarde l'accomplissement de la volonté, de Dieu en quoi consiste tout notre bonheur, si vous me demandez qui pourra nous la faire connaître, je réponds qu'il n'y a pas lieu de faire cette question dans tout ce que l'Écriture sainte et l'Église nous ordonnent, puisque l'on ne saurait douter que ce ne soit la volonté de Dieu ; mais quand cela n'est pas, vous devez considérer comme telle ce que la personne qui a de l'autorité sur vous vous ordonne, pourvu qu'il ne soit pas évidemment contraire à la loi de Dieu, ou à celle de l'Église, ou à la raison naturelle, puisque saint Paul dit qu'encore qu'un maître soit infidèle, un chrétien doit lui obéir, non-seulement pour éviter le châtiment, mais parce que sa conscience l'y oblige (*Rom., XIII*) ; à combien plus forte raison faut-il l'observer envers les supérieurs chrétiens que nous devons croire que Dieu assiste pour ne nous commander rien que de juste ?

Au défaut de ce que je viens de dire, vous devez prendre pour la volonté de Dieu les avis de quelque personne qui mérite que l'on suive son conseil ; mais rien ne doit vous empêcher de prier le Saint-Esprit de vous donner la lumière nécessaire pour ne rien faire qui soit désagréable à Dieu, parce que nos besoins sont si grands, que vous ne sauriez,

sans l'avoir pour guide, faire rien de bon ni qui porte le Roi du ciel à concevoir de l'amour pour votre beauté.

QUE L'ÂME A RECOUVRE SA BEAUTÉ PAR JESUS-CHRIST.

CHAPITRE CIII.

Explication de ces paroles : *Et le roi concevra de l'amour pour votre beauté*. Que l'on ne saurait trop admirer que Dieu aime l'homme. Que ce n'est pas la beauté du corps qu'il aime, et combien elle est dangereuse.

Il n'y a pas sujet de s'étonner que l'âme, que le péché de nos premiers parents a rendue difforme, aime la souveraine beauté de Dieu à qui elle est redevable de son être, et de qui elle attend une éternelle récompense de l'amour qu'elle lui porte ; mais que Dieu trouve en l'âme une beauté capable de lui donner de l'amour, c'est ce que l'on ne saurait trop admirer, trop l'en remercier, et trop s'en glorifier et s'en réjouir (*Ephes.*, III). Car si lorsque saint Paul avait les fers aux pieds et que son âme était enchaînée par des liens de son amour pour Jésus-Christ, il le tenait à si grand honneur, qu'il se vantait d'être son captif (*Phil.*, I), quelle gloire ne nous est-ce point que Dieu veuille bien être le nôtre par l'amour qu'il nous porte ? Si ce nous est un très-grand bonheur de donner notre cœur à Dieu, quel bonheur ne nous est-ce point que Dieu nous donne le sien, et qu'en nous aimant, il se donne tout entier à nous ? car quelque grandes que soient les autres obligations que nous lui avons, qu'est-ce en comparaison de celle-là ? C'est ce qui faisait dire à Job : *Seigneur, qu'y a-t-il dans l'homme qui puisse vous porter à le combler de tant de faveurs et à lui donner votre cœur* (*Job.*, VII) ? témoignait par ces paroles que puisque Dieu, en donnant son cœur, se donne lui-même, il n'y a pas moins de différence entre le don qu'il nous fait de son cœur par son amour et les autres biens qu'il nous fait, qu'il y en a entre lui et ses créatures. Ce n'est donc pas tant des dons que nous recevons de Dieu que nous devons le remercier, que c'est de ce qu'il nous les fait par le mouvement de son amour, et nous devons beaucoup plus nous réjouir de ce qu'ils peuvent nous rendre agréables à ses yeux, que non pas de les posséder. C'est donc en cela que consiste notre véritable honneur ; c'est de cela que nous pouvons nous glorifier, et non pas de ce que nous aimons Dieu, puisque celui-là est maudit qui se glorifie plutôt de ce qu'il fait de bon que de ce qu'un si grand Roi, et que tous les anges adorent, daigne par un tel excès de bonté s'abaisser jusqu'à aimer de viles créatures telles que nous sommes.

Considérez donc, ma chère fille, s'il est juste que vous écoutiez, que vous regardiez et que vous soyez attentive à entendre ce que Dieu vous dira, puisque votre âme peut espérer par ce moyen qu'il concevra de l'amour pour sa beauté. Quand il désirerait de vous des choses fort difficiles, elles vous devraient paraître faciles par l'espérance d'en être si bien récompensée ; à combien plus forte raison donc ce qu'il demande en cela de vous, doit-il vous paraître aisé à accomplir avec l'assistance de sa grâce ?

Mais, me direz-vous : Comment une âme peut-elle avoir de la beauté, puisqu'elle est pécheresse et que l'Écriture dit que *la noirceur du péché surpasse celle des charbons* (*Thren.*, IV). Je réponds que cela ne s'entend pas d'une beauté corporelle, laquelle si Dieu considérait, il lui serait facile de la trouver dans ses créatures, puisqu'étant lui-même la parfaite et souveraine beauté, il en a imprimé en elles une image ; mais lorsque David parle de la beauté de l'épouse de ce grand Roi, il dit qu'elle est toute intérieure, c'est-à-dire dans l'âme (*Psal.* XLI), la beauté du corps

ne méritant pas d'être considérée, puisqu'elle se peut rencontrer avec une âme très-difforme. Ainsi de quoi peut servir d'avoir de la beauté dans ce qui importe si peu, lorsqu'il n'y a que de la laideur dans ce qui importe de tout, d'être un ange au dehors et un démon au dedans, et non-seulement de ne nous rendre pas plus aimables à Dieu, mais de lui donner souvent des sujets de nous haïr? Car autant que la beauté spirituelle contribue à nous rendre sages, la corporelle y nuit d'ordinaire par la guerre qu'elle fait à la chasteté, à l'humilité et au recueillement : combien aurait-il donc été plus avantageux à plusieurs femmes de n'avoir point eu une beauté qui les a engagées dans des combats auxquels elles n'ont pas eu la force de résister? N'est-ce pas à ces personnes que Dieu a dit par la bouche d'un prophète : *Votre beauté vous a fait perdre votre sagesse* (Ezech., XVIII); et ailleurs : *Votre beauté vous a rendue abominable devant mes yeux* (Ezech., XVI), parce que la beauté du corps jointe à la laideur de l'âme peut passer pour un monstre horrible : que si l'on regardait la beauté des créatures avec des yeux si purs que ce ne fût que pour admirer davantage en elles comme dans un clair miroir quelle est la beauté de Dieu, il n'y aurait rien à craindre; mais qui sont ceux qui n'ont pas sujet d'appréhender ce que l'Écriture dit qu'elles sont un piège dans lequel tombent ceux à qui elles font offenser Dieu en s'arrêtant en elles (Sap., XIV), au lieu qu'il ne les a créées qu'afin de servir comme de degrés pour nous élever vers lui? Saint Augustin qui avait été du nombre de ces insensés, et dont le regret qu'il en a eu lui a fait répandre tant de larmes, dit sur ce sujet : *Mon amour, Seigneur, pour ces beautés que vous avez créées avait rendu mon âme difforme. Plus une femme est belle, et plus elle doit prendre soin de conserver son âme pure, comme plus on est propre, et plus on craint de se salir; mais plusieurs font le contraire. Elles prennent occasion de pécher de ce qui devrait les en empêcher, et elles seraient plus heureuses, si elles n'étaient pas belles. C'est ce que l'Écriture exprime par ces paroles : Une belle femme qui n'est pas chaste est comme un anneau au myseau d'une truie que cet anneau, quelque beau qu'il fût, n'empêcherait pas de se vautrer dans la fange* (Prov., XI, 22). Car une femme impudique n'a point de honte de ternir l'éclat de sa beauté par les impuretés dont elle souille son corps et son âme.

Que si la beauté nuit ainsi plutôt que de servir à conserver la pureté des femmes qui ont reçu ce don de la nature, quel mal ne fait-elle point aussi dans l'esprit de ceux qui la voient, et combien serait-il avantageux aux hommes de n'avoir point d'yeux pour les regarder, et à elles de n'avoir point de mains pour se parer, ni d'envie de voir et d'être vues, puisque de là viennent ces mauvais désirs qui font tant de mortelles blessures dans les âmes? Que répondront ces hommes perdus et ces misérables femmes aussi laides selon la vérité qu'elles sont belles en apparence, lorsque leurs corps étant dans le tombeau aussi corrompus que leurs âmes par cette funeste beauté dont elles étaient idolâtres, elles comparaitront dénuées de tout devant le tribunal de ce juste juge à qui elles ne se sont point souciées de paraître belles? Dans quelle confusion ne seront-elles point, lorsque leur conscience leur reprochant leurs fautes les plus secrètes, elles trouveront que ce jour est venu dans lequel Dieu a dit qu'il exterminera les noms des idoles de la terre? Car des femmes belles et vaines ne doivent-elles pas passer pour des idoles, puisqu'il n'y a rien qu'elles ne fassent et ne désirent de faire pour réformer en elles par toute sorte d'artifices l'ouvrage de Dieu, en ajoutant tout ce qu'elles peuvent à leur beauté afin de porter les hommes à les adorer? Mais il détruira leur nom de dessus la terre pour leur apprendre qu'il leur est inutile qu'il soit loué par la bouche des hommes, s'il est effacé du livre de vie.

Je vous exhorte donc, servante de Jésus-Christ, à faire si peu de cas de cette beauté corporelle que vous ne vous souveniez pas seulement qu'il y en ait. Car si les femmes vaines se négligent lorsque personne ne les voit, et se réservent à faire montre de leur beauté dans les grandes assemblées ou lorsque des personnes de qualité ou quelques grands princes les verront, que ne devez-vous point faire pour être belle et parée dans ce grand jour où vous paraîtrez non-seulement devant les anges, mais devant le Seigneur de tous les anges et de tous les hommes? Ce sera alors que les pleurs seront préférés au ris, la simplicité à la curiosité, et la vertu à la beauté. Ne vous imaginez pas néanmoins qu'il vous doive suffire d'être exempte de vanité; il faut aussi prendre garde à n'être pas cause que ceux qui vous verront s'éloignent pour peu que ce soit de ce qu'ils doivent à Dieu. Autant que les filles du monde qui sont vaines désirent de paraître belles aux yeux des hommes, autant celles qui font profession d'être à Jésus-Christ doivent l'appréhender, parce qu'il n'y a point de plus grande folie que de désirer ce qui peut nous causer du péril ou à d'autres. Souvenez-vous de ces belles paroles de saint Jérôme sur ce sujet à des filles de qualité: *Gardez-vous bien de donner aucune occasion à de mauvais desirs. Car votre divin Epoux est jaloux; et commettre un adultère contre la fidélité qu'on lui doit est un plus grand crime que d'en commettre un contre celle que l'on doit à un mari.* Ce saint dit aussi ailleurs: *Comme vous vous êtes offertes à Dieu en sacrifice, et que le sacrifice sanctifie ceux qui y participent dignement, vous devez désirer de toucher de telle sorte par vos actions et par vos paroles le cœur de ceux qui vous verront ou entendront parler de vous, qu'ils sentent en eux l'effet de cette sanctification, et qu'ils ne désirent de vous voir que pour se rendre dignes de participer à votre sacrifice.*

CHAPITRE CIV.

Que l'honneur d'être épouse de Jésus-Christ demande une grande circonspection en toutes choses, et qu'il est l'exemple sur lequel elle doit se régler tant pour ce qui regarde l'extérieur que l'intérieur.

Vous voyez, ma chère fille, par ce que je viens de dire avec quel soin il faut s'efforcer d'acquérir et de conserver un tel honneur qu'est celui d'être épouse de Jésus-Christ, puisque, n'y en ayant point de plus grand, il demande une plus grande application que nul autre. Ne vous imaginez donc pas que, parce que vous n'avez pas pour mari un homme mortel, vous soyez dans la liberté de vivre comme bon vous semble. Sachez qu'au contraire vous êtes d'autant plus obligée à veiller sur votre conduite, que la dignité de votre Epoux surpasse infiniment tout ce qu'il y a de plus élevé dans le monde, et qu'il désire plus de vous. Il suffit à une femme, pour satisfaire son mari, de n'avoir pas de grands défauts; mais votre céleste Epoux ne s'en contente pas, il veut que vous l'aimiez de tout votre cœur et de toutes vos forces, il vous demandera compte des paroles et du temps que vous aurez employés inutilement; et cela ne doit pas vous paraître rude, puisque vous voyez que dans le monde, plus la dignité d'un mari est grande, et plus la femme est obligée de s'efforcer de lui plaire. Considérez donc la grandeur de celui que vous avez pris pour Epoux, ou pour mieux dire qui vous a choisie pour son Epouse, et vous trouverez, comme dit saint Jérôme, qu'il ne peut y avoir rien que de grand dans ce qu'il vous commande, non plus que dans le péché que vous commettriez, si vous ne l'exécutez pas. Ainsi pour n'être pas indigne de l'honneur que ce vous est d'être son Epouse, proposez-vous pour exemple une sainte vierge nommée Azelle dont le même saint Jérôme a dit: *Rien n'était plus gai que sa gravité, ni rien plus grave que sa gaieté. Rien plus doux que son air*

mortifié, ni rien plus mortifié que sa douceur. La pâleur de son visage faisait connaître son austérité, et elle n'oubliait rien pour tâcher de la cacher. Sa parole pouvait passer pour un silence, et son silence parlait. Elle ne marchait ni trop vite ni trop lentement. Elle s'habillait toujours d'une même sorte. Sa propreté était sans affectation, et son vêtement sans curiosité. Ses ornements consistaient à n'en point avoir; et au milieu des pompes de Rome où l'humilité passe pour une bassesse, la pureté de sa vie la faisait estimer des gens de bien, et les méchants n'osaient la blâmer. Voilà l'exemple que vous devez vous proposer pour l'extérieur. Car quant à l'intérieur, vous ne devez point en avoir d'autre que Jésus-Christ crucifié. Et vous y êtes d'autant plus obligée, que votre union avec lui doit être plus grande, puisque vous l'avez pris pour votre Epoux.

CHAPITRE CV.

Qu'un état aussi élevé qu'est celui de la virginité ne doit pas être un sujet de crainte aux épouses de Jésus-Christ parce qu'il les assiste; et qu'après ne s'y être engagées que par conseil, il faut qu'elles y demeurent avec joie

Mais il ne faut pas, ma fille, que la sainteté que demande la vie que vous avez résolu de suivre, vous décourage en vous donnant plus de crainte que de joie de l'avoir entreprise. Ainsi au lieu de vous étonner des dispositions si élevées où elle vous oblige d'être, vous devez vous efforcer de les acquérir. Car de même que dans le mariage les principaux soins de la subsistance de la famille regardent le mari, et que la femme n'a qu'à faire de son côté tout ce qu'elle peut pour en conserver le bien, Jésus-Christ, en vous faisant l'honneur de vous prendre pour son épouse, n'a pas voulu vous charger de tous les travaux qui concernent la perfection de l'état de votre âme, parce qu'il sait que vous n'auriez pas la force de les supporter, et que l'honneur de tout ce que vous ferez de bon lui est dû. Ce vous sera une assez grande grâce et que je le prie de vous accorder, de lui donner entièrement votre cœur, de répondre fidèlement à ses inspirations, et de ne point corrompre par tiédeur, ou par orgueil, ou par négligence, ou par des ferveurs indiscrettes l'eau si pure de la grâce dont il arrose votre âme; mais que vous demeuriez en repos par votre confiance, non pas en vous-même, mais en lui qui sait, qui veut et qui peut vous donner tout ce qui vous est nécessaire, pourvu que vous ne vous éloigniez pas volontairement de lui. N'attendez point aussi de vos propres forces de pouvoir accomplir les choses que j'ai dit que vous étiez obligée de faire. Implorez pour cela son assistance, et vous éprouverez qu'il a pour vous tous les sentiments d'un fidèle Epoux et d'un véritable Père.

L'état de la virginité dans lequel vous vivez ne se doit pas embrasser légèrement, soit par une dévotion peu solide, ou par le déplaisir de ne rencontrer pas un parti tel qu'on le désirerait. Comme c'est une résolution très-importante, il n'y faut agir qu'avec conseil; qu'après s'y être fort préparé, et avoir recommandé cette affaire à Dieu durant des années entières, afin de ne pas observer négligemment ce que l'on aurait entrepris inconsidérément. Mais lorsque l'on y est engagé, il faut y demeurer avec grande joie, parce que cet état est un état de pureté et de fécondité tout ensemble, comme la très-sainte Vierge l'a fait voir. Car étant par sa parfaite pureté la Vierge par excellence et la reine des vierges, elle n'a pas laissé d'être mère. Les véritables vierges doivent à son imitation joindre à une entière pureté de corps une pureté d'âme qui les rende fécondes en bonnes œuvres. Leur céleste Epoux ne ressemble pas à ceux de la terre. Il ne conserve pas seulement leur virginité; il en rehausse encore le prix par les grâces

dont il l'accompagne, tant il aime la virginité. Ce qui a fait dire à sainte Agnès en parlant de lui : *Il est le protecteur de ma foi; je n'ai recours qu'à lui; je n'ai qu'à l'aimer pour être chaste; plus je m'approcherai de lui, plus je serai pure, plus je demeurerai vierge; et ces noces toutes célestes ne sont pas stériles, elles produisent continuellement par une heureuse fécondité et sans douleur des enfants qui peuplent la cité de Dieu.* C'est ainsi que cette sainte parlait au milieu des tourments que son amour pour son divin Epoux lui faisait trouver agréables, parce que rien n'aurait tant pu l'affliger que de ne pas participer à ses souffrances.

Oh! de combien de maux, de travaux et de soucis qui se rencontrent dans le mariage sont exemptes celles qui consacrent à Dieu leur virginité! *Ce dernier état ne produit, comme dit saint Paul, que la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la foi, la douceur, la tempérance (Gal., V, 22).* Et l'Epouse ajoute dans le Cantique : *Et enfin tout ce qui est désirable (Cant., V).*

Que direz-vous après cela, ma chère fille, de la faveur que Jésus-Christ fait à une âme de la prendre non-seulement pour sa servante et pour son esclave, mais pour son Epouse, et d'un échange aussi avantageux qu'est celui d'un enfantement sans douleur, et d'enfants qui ne donnent que de la satisfaction et du plaisir contre des enfants qui ne donnent que mille soins et mille peines? Saint Jérôme n'avait-il donc pas raison de dire à une mère : *Je ne comprends pas comment vous pouvez être sâchée de ce que votre fille refuse d'être la femme d'un gentilhomme pour épouser un roi et vous rendre belle-mère de Jésus-Christ.*

Ce qui vous reste donc à faire, ma fille, est de vous réjouir de l'état dans lequel il a plu à Dieu par sa bonté de vous mettre, de le servir comme vous le devez, et d'espérer que, nonobstant votre faiblesse, il achèvera en vous ce qu'il y a commencé. Ainsi la grâce qu'il vous a faite ne vous donnera point de vanité, et l'appréhension de ne pouvoir satisfaire à d'aussi grandes obligations que celles que vous lui avez ne vous étonnera point; mais vous marcherez entre la crainte et l'espérance jusqu'à ce que le parfait amour dont vous jouirez dans le ciel vous déivrera de cette crainte, et que l'espérance cessera lorsque vous jouirez du bonheur que vous avez espéré sans pouvoir jamais le perdre.

CHAPITRE CVI.

Des quatre conditions qui peuvent rendre une chose belle, et qu'elles manquent toutes à une âme qui est dans le péché.

Je me suis beaucoup éloigné, ma chère fille, de la raison que je voulais vous rendre d'où vient cette beauté d'une âme qui fait concevoir à Jésus-Christ de l'amour pour elle. Mais cela est arrivé parce que j'ai voulu montrer que l'on ne doit pas attribuer la cause de cet amour à une beauté corporelle; et je reviens maintenant à mon sujet.

Sachez donc qu'une chose, pour être entièrement belle, a besoin comme un tableau que quatre conditions s'y rencontrent. La première, qu'il ne manque d'aucune de ses parties, comme l'on ne pourrait dire qu'un corps fût beau s'il manquait d'un œil, ou d'un pied, ou d'une main. La seconde, qu'il y ait de la proportion entre toutes ses parties, et qu'il représente exactement son original. La troisième, un juste mélange des couleurs. Et la quatrième, qu'il soit d'une grandeur raisonnable.

Que si nous considérons bien une âme qui est dans le péché, nous trouverons qu'elle n'a une seule de toutes ces conditions. Car pour ce qui est de la première, elle manque des qualités qu'elle devrait avoir, puisqu'elle n'a ni la foi, ni la charité, ni les autres dons du Saint-Esprit. Quant à la seconde, il n'y a point de proportion entre ses parties,

puisque ses sens n'obéissent pas à sa raison, ni sa raison à Dieu, quoique cette âme ayant été créée à son image, sa beauté, consiste à lui ressembler, ce qu'elle n'a garde de faire, vu qu'autant que Dieu est bon, pur et doux, elle est mauvaïse, impure et violente. Quant à la troisième de ces conditions qui est une lumière spirituelle de grâce et de connaissance qui anime la beauté de l'âme comme les couleurs font paraître un corps vivant, elle n'a garde de l'avoir, puisque le péché la rend ténébreuse et plus noire qu'un charbon, selon l'expression de Jérémie. Et pour le regard de la quatrième de ces conditions, qui est un grandeur raisonnable, comment l'aurait-elle puisque le péché n'étant qu'un néant, il ne la rend pas seulement petite, mais moindre que rien; et ainsi toutes ces quatre conditions lui manquant, non-seulement elle ne saurait être belle, mais elle est très-laide et très-difforme.

CHAPITRE CVII

Que la difformité du péché est si grande, que n'ayant pu être réparée ni dans la loi de nature, ni dans la loi écrite, il n'y a que Jésus-Christ qui ait pu y remédier dans la loi de grâce.

Il est si difficile ou, pour mieux dire, tellement impossible de remédier à cette difformité du péché, que toutes les forces des créatures jointes ensemble ne sauraient rendre la beauté à une âme à qui il l'a fait perdre, selon ces paroles que Dieu a dites : *Quand vous vous laveriez le visage avec du nitre et du savon, vous n'en pourriez effacer les taches (Jerem., II), c'est-à-dire que ni les menaces des prophètes et la rigueur des châtimens de l'ancienne loi, ni la douceur des promesses que Dieu faisait alors n'étaient pas capables d'effacer les taches du péché, parce, comme dit saint Paul, que nul ne pouvait être justifié devant Dieu par les œuvres de l'ancienne loi (Gal., III), et qu'ainsi il ne pouvait concevoir de l'amour pour la beauté d'aucune âme, puisqu'il n'y a que la justification qui la rende belle. Que si les sacrifices ordonnés de Dieu dans l'ancienne loi n'avaient pas le pouvoir d'embellir les âmes en les justifiant, il est évident qu'elles pouvaient encore moins l'être dans la loi de nature, parce qu'elle n'avait pas les remèdes contre le péché qu'eût depuis la loi écrite, et nuls n'ont été justifiés dans l'une et dans l'autre de ces deux lois que par l'effusion du sang de Jésus-Christ, cet Agneau sans tache, que saint Jean dit avoir été répandu dès le commencement du monde (Apoc., XIII), parce qu'encore qu'il ne soit mort sur la croix que dans la suite des siècles, les apôtres donnent à sa naissance le nom de commencement du monde (I Cor., XIX), à cause qu'elle commença dès lors, par un effet rétroactif, d'opérer le pardon et la grâce en faveur de ceux qui l'ont reçue avant son incarnation. C'est ainsi que Dieu, par son adorable conduite, a voulu que, comme Adam a, par son péché, causé la mort à toute sa postérité, Jésus-Christ a, par la sienne, rendu la vie à tous ceux qui veulent être délivrés du malheur où le péché de cet auteur de la race des hommes et les leurs propres les ont plongés, selon ces paroles de saint Paul : *Comme c'est par le péché d'un seul que tous les hommes sont tombés dans la condamnation, ainsi c'est par la justice d'un seul que tous les hommes reçoivent la justification et la vie. Car, comme plusieurs sont devenus pécheurs par la désobéissance d'un seul, ainsi plusieurs seront rendus justes par l'obéissance d'un seul (Rom., V, 8)**

On voit par là que l'obéissance que Jésus-Christ a rendue à son Père jusqu'à la mort, et la mort de la croix, nous rend justes, non-seulement par imitation, mais en nous donnant une véritable justice, de même que le péché d'Adam ne nous avait pas seulement donné l'exemple de pécher, mais nous avait rendus véritablement pécheurs. C'est pourquoi ces paroles de saint Pierre : *Nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux*

hommes par lequel nous devons être sauvés (Act., IV, 12), ne se doivent pas seulement entendre depuis que Jésus-Christ est venu au monde, mais depuis le commencement du monde, nuls n'étant rentrés dans la grâce de Dieu que par les mérites de ce divin Rédempteur, et leur foi et leur pénitence. Ainsi, dans l'ancienne loi, la circoncision rendait les enfants justes en leur obtenant le pardon du péché originel, sans néanmoins leur donner la grâce; elle était réservée aux sacrements de la nouvelle loi. Et cette circoncision n'était qu'une protestation de la foi qu'ils avaient que Dieu leur enverrait le Messie; tellement que lorsque ces enfants devenant grands perdaient par quelque péché mortel cette justification qu'ils avaient acquise par la circoncision, ils étaient obligés, pour obéir à la loi, d'offrir en sacrifice des animaux dont le sang était répandu dans le temple, non pour les justifier, car il n'avait pas pour cela assez de vertu, mais pour protester, comme je l'ai dit, la foi qu'ils avaient que le Messie viendrait. Et cette foi que Dieu leur inspirait, jointe à leur pénitence intérieure, les rendant participants aux mérites du sang de Jésus-Christ qui devait être un jour répandu, leur faisait obtenir le pardon de leurs péchés.

Mais ce n'était pas seulement dans la loi écrite que la foi jointe à la pénitence intérieure était un remède pour le péché; elle l'était aussi dans la loi naturelle, quoique ce ne fût pas avec une foi si précise en la venue de Notre-Seigneur. Il y avait aussi des protestations extérieures de cette foi telles qu'il plaisait à Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, de les inspirer.

Or, quoiqu'il y ait diverses nations et diverses cérémonies extérieures dans leurs diverses religions, il n'y a, comme dit saint Paul, qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, qui est Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble.

CHAPITRE CVIII.

Que Jésus-Christ efface par son sang la difformité du péché dans l'âme et lui communique sa beauté. Qu'il a été plus convenable que ce fût lui qui s'incarnât que non pas le Père ni le Saint-Esprit; et combien grande est l'efficacité de son Incarnation.

Considérez donc combien horrible est la tache que cause le péché, puisqu'elle n'a pu être effacée par l'effusion de tant de sang répandu par le commandement de Dieu dans son temple, ni par tous les efforts que les hommes ont pu faire. Si le Verbe de Dieu, qui est la suprême beauté, ne fût point venu dans le monde pour rendre la beauté à l'âme, elle serait toujours demeurée dans cette effroyable laideur. Mais cet agneau sans tache a su, a pu et a voulu la faire cesser en lui communiquant sa beauté. Et pour vous faire voir que ce devait plutôt être lui que le Père ou le Saint-Esprit qui répandit son sang pour nous faire cette grâce, considérez que, comme l'on attribue l'éternité au Père et l'amour au Saint-Esprit, on attribue au Fils la beauté, parce qu'il est très-parfait, sans aucun défaut et, comme dit saint Paul, l'image de son Père, qui l'engendre par la voie de l'entendement, si semblable à lui, et lui communique si pleinement son essence, que saint Jean dit que *qui le voit voit son Père* (Joan., XIV, 9). Ainsi il y a une telle égalité et une telle proportion entre eux, que c'est avec raison qu'on lui attribue la beauté, parce que ce divin Fils représente si admirablement son Père.

On donne aussi avec sujet à ce Verbe éternel le nom de lumière, parce qu'il est engendré, comme je l'ai dit, par la voie de l'entendement et en l'entendement, selon ce que dit saint Jean, qu'*il est la lumière véritable* (Joan., I). Rien ne se peut ajouter aussi à sa grandeur, puisque son immensité est infinie, et qu'il fallait, pour recouvrer la beauté